

FASTES

DE LA

MARINE HOLLANDAISE.

FASTES

DE LA

MARINE HOLLANDAISE,

DEPUIS

L'ÉPOQUE LA PLUS RECULÉE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

G. Engelberts Gerrits;

Ouvrage traduit du Hollandais sous les yeux de l'auteur,

PAR

F. Douchez,

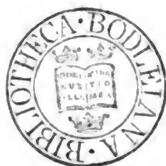
ancien chef de division dans les bureaux du gouvernement provincial de la Flandre-Orientale et secrétaire-adjoint de l'université de Gand.

PREMIER VOLUME.

AMSTERDAM,

G. PORTIELJE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835.



DE L'IMPRIMERIE DE C. A. SPIN.

PREMIÈRE LISTE

DES

SOUSCRIPTEURS.

SA MAJESTÉ LE ROI DES PAYS-BAS. 3 Exempl.

SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE FRÉDÉRIC DES PAYS-BAS. 1.

SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE. 1.

SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE ALBERT DE PRUSSE. 2 Ex.

SA MAJESTÉ LA REINE DE BAVIÈRE. 1.

A.

M. M. Abrahams, (frères) Libraires-éditeurs. Middelbourg. 1.
Alphen, (Le chevalier D. F. van) Membre de la 2e chambre des états-généraux. Leyde. 1.
Ampt, (Le chevalier A.) Référendaire au conseil d'état, directeur de la police de la résidence. La Haye. 1.
Ampt, (Le chevalier F. H.) Capitaine de frégate. Nimègue. 1.
Ardesch, Colonel de la deuxième division. à l'armée. 1.

(*) Nous publierons en tête du 2e volume, qui est sous presse pour paraître le plus tôt possible, le supplément de la liste des souscripteurs, un grand nombre de listes étant encore en circulation aux Indes et à l'étranger.

M. M. Arntzenius, (P. N.) Docteur en droit, commis-greffier près la cour supérieure de justice. La Haye. 1.

Asch van Wyck, (van) Membre de la 2e chambre des états-généraux. Utrecht. 1.

Asser, (Le chevalier C.) Référendaire au département de la justice. La Haye. 1.

B.

Beekman, (Hz.) Libraire-éditeur. La Haye. 2 Ex.

Benthem, (S. van) Libraire-éditeur. Middelbourg. 6 Ex.

Bentinck, (Le comte W.) Chambellan de S. M. La Haye. 1.

Blume, (L. C.) Professeur à l'université de Leyde. Leyde. 1.

Bogaerde, (Le baron van den) Gouverneur du Brabant Septentrional. Bois le Duc. 1.

Bois, (du) 2e Lieutenant. Tilbourg. 1.

Bosch, (S. E. le lieutenant-général baron J. van den) Ministre des colonies. La Haye. 1.

Bovère van Breugel, (J. J. de) Inspecteur en chef de l'enregistrement au département des finances. La Haye. 1.

Brink et de Vries, (ten) Libraires-éditeurs. Amsterdam. 2 Ex.

C.

Caan. (W.) La Haye. 1.

Caan de Hoekenburg, (Le chevalier H. J.) Conseiller du département de l'intérieur et président de la société: *Tot Nut van 't Algemeen* de Voorburg. La Haye. 1.

Claessens. (P.) Anvers. 1.

Clavareau, (A.) Homme de lettres. Maestricht. 1.

Constant Rebecque, (Le baron de) Lieutenant-général. La Haye. 1.

Cuperus, (C. D.) Libraire-éditeur. Rotterdam. 1.

D.

Dam van Isselt, (Le chevalier E. W. van) Membre de la 2e chambre des états-généraux. Geldermalsen. 1.

Delachaux et fils, (S.) Libraire-éditeur. Amsterdam. 50 Ex.

Dibbetz, (H. M.) Contre-Amiral, chevalier de l'Ordre Militaire de Guillaume et de celui du Lion Néerlandais. Zorgvliet. 1.

Dibbetz, Jr., (H. M.) Lieutenant de marine, commandant de la canonnière, No. 60. Zorgvliet. 1.

M. M. Dibbetz, (P.) Lieutenant de marine, commandant de la canonnière, N°. 14. Zorgvliet. 1.

Divers notables de la ville de Gand. Gand. 17 Ex.

Doorn de Westcapelle, (S. E. le baron H. J. van) Ministre de l'intérieur commandeur de l'ordre du lion néerlandais. La Haye. 2 Ex.

Doorn, (Le chevalier J. van) Inspect. adj., 1e. Cl. Batavia. 1.

Dolgorouki, (S. A. le prince) secrétaire de la légation de S. M. l'empereur de toutes les Russies près la cour des Pays-Bas. La Haye. 1.

F.

Frank, Libraire-éditeur. La Haye. 2 Ex.

Frerichs, (W. D.) Employé à la rédaction du journal de la Haye. La Haye. 1.

G.

Geel, (J.) Professeur à l'université de Leyde. Leyde. 1.

Geelhand. (Ferdinand) Anvers. 1.

Gelder. (J. J. van) Leeuwarden. 1.

Gericke, Jr. (F.) La Haye. 1.

Groeninx van Zoelen. (Le baron) La Haye. 1.

Gruiter Vink, (T. J. de) Particulier. La Haye. 1.

H.

Haan, (D. de) Employé au ministère de l'intérieur. La Haye. 1.

Hamaker, (H. A.) Professeur à l'université de Leyde. Leyde. 1.

Heine, (J. G.) Professeur d'orthopédie. La Haye. 2 Ex.

Hinlopen, (Le chevalier J. G.) Membre de la 2e chambre des états-généraux. Middelbourg. 1.

Hoboken de Rhoon et Pendrecht, (Le chevalier A. van) Membre de la chambre de commerce et des fabriques. Rotterdam. 2 Ex.

Hoeven, (J. van der) Professeur à l'université de Leyde. Leyde. 1.

Hoggeur. (Le Baron d') La Haye. 1.

Hoogenhuyze, (van) Commis à la chambre génér. des comptes. La Haye. 1.

Hoogstraten, Jr., (A. van) Libraire-éditeur. La Haye. 1.

Hoynck van Papendrecht, (Le chevalier W. A.) Membre de la 2e chambre des états-généraux. La Haye. 1.

I.

M. M. Imvar. (Major de la 12e Afdeeling) à l'armée. 1.

J.

Jacob. (L.) Libraire-éditeur. Rotterdam. 6 Ex.

Janssen, (J. D.) Secrétaire et conseiller du ministère des cultes. La Haye. 1.

Jeune, (T. le) Libraire-éditeur. Bruxelles. 13 Ex.

Jongh, (A. de) Homme de lettres. La Haye. 3 Ex.

K.

Kerkhove, (J. van der) Négociant. Gand. 1.

Keverberg, (Le Baron de) Conseiller d'état. La Haye. 1.

Knuyse de Mey, (L. P.) Particulier. La Haye. 1.

Koelman. (J.) Anvers. 1.

L.

Lamsweerde, (Le Baron G. J. W. van) Conseiller d'état. La Haye. 1.

Liagre, (L. de) Particulier. Anvers. 1.

Limburg Stirum, (Le comte van) Secrétaire d'ambassade. La Haye. 1.

Lipkens, (J.) Conseiller au département de l'intérieur pour la mécanique et la chimie. Voorburg. 1.

Lits. (Général-major). Tilbourg. 1.

Luchtmans, (S. et J.) Libraires-éditeurs. Leyde. 12 Ex.

Luzac, (L. C.) Membre de la 2e chambre des états-généraux. Leyde. 1.

M.

Maanen, (S. E. Monsr. van) Ministre de la justice, grand croix de l'ordre de Guillaume. La Haye. 2 Ex.

Malherbe, (F.) Géomètre. La Haye. 1.

Marle, (van) Homme de lettres et inspecteur de la garantie d'or et d'argent. Utrecht. 1.

Melvill van Carnbee. (Mad. E. C.) La Haye. 1.

Mendel, (P. J.) Employé comptable du journal de la Haye. La Haye. 1.

Meyer, (L.) Particulier. La Haye. 1.

M. M. Ministère des affaires-étrangères. 1.
Ministère de la guerre. 1.
Molitor, avocat, ancien lecteur en droit à l'université de Louvain. La Haye. 1.

N.

Netscher, (Le chevalier J. E.) Administrateur de l'industrie nationale. La Haye. 1.
Noordziek, (S. J. F.) Particulier. La Haye. 1.

O.

Ooms, (J.) Libraire-éditeur. Middelbourg. 1.
Ouwenhuysen, (J. van) Particulier. Anvers. 1.

P.

Paige et Fils, (L. le) Négociant. Anvers. 1.
Paulus, (R.) Instituteur. Amsterdam. 1.
Peteghem, (L. van) Particulier. La Haye. 2 Ex.

R.

Reede, (Le comte van) Grand chambellan de S. M. La Haye. 1.

S.

Sande, (M. ten) Particulier. Anvers. 1.
Saxe-Weimar, (S. A. le duc de) lieutenant-général. à l'armée. 1.
Schinkel, (A. D.) Imprimeur. La Haye. 1.
Schouten. (Mad. P. G.) Voorburg. 1.
Schultz, (..) Conseiller d'état de S. M. l'empereur de toutes les Russies, secrétaire de S. A. impériale et royale mad. la princesse d'Orange. La Haye. 1.
Spin, (C. A.) Imprimeur. Amsterdam. 1.
Steven aîné, Correcteur du journal de la Haye. La Haye. 1.
Stockum, (W. P. van) Libraire-éditeur. La Haye. 1.

T.

Tets van Goudriaan, (S. E. Monsr. van) Ministre des finances. La Haye. 1.

M. M. Thierry et C. Mensing et fils, (Les héritiers J.) Libraires-éditeurs. La Haye. 1.

Tombes, (Le baron des) Général-major. a l'armée. 1.

Tuyll van Ysendoorn, (Le baron van) Chambellan de S. M. Elsbroek. 1.

V.

Veer, (de) 2e Lieutenant, 18e afdeeling. a l'armée. 1.

Verboom, Inspecteur en chef et vérificateur de la comptabilité des contributions, douanes et accises. La Haye. 1.

Vervloet, (G.) Libraire-éditeur. La Haye. 6 Ex.

Vink, (P. J.) Particulier. La Haye. 1.

Vinne, (L. van der) Libraire-éditeur. Amsterdam. 6 Ex.

Visser, (S. de) Libraire-éditeur. La Haye. 1.

W.

Westenberg, (G. B.) Instituteur. Varick en Gueldre. 1.

Wynhoven Hendriksen, (T. J.) Libraire-éditeur. Rotterdam. 1.

PRÉFACE.

*En offrant au public, dans une langue qui n'est pas celle de mon pays, la traduction d'un ouvrage sortant de la plume d'un historiographe néerlandais du mérite de M*r*.* ENGELBERTS GERRITS, *j'ai consulté plutôt le vœu de mon cœur et mes sentimens d'admiration envers la nation hollandaise que mes forces littéraires. C'est donc en tremblant que je fais ce premier pas dans une carrière qui ne fut jamais la mienne, espérant que mes lecteurs daigneront excuser cet acte de témérité en faveur de quelques autres motifs qui m'ont porté à le commettre.*

Les FASTES DE LA MARINE HOLLANDAISE (Gedenkstuk van Neêrlands Heldendaden ter Zee) *avaient obtenu en Hollande le succès le plus complet et le mieux mérité; ils se trouvent dans toutes les bibliothèques du pays; mais la langue hollandaise, si riche et si belle, n'est ni assez généralement répandue ni suffisamment cultivée à l'étranger; les Hollandais seuls et quelque peu d'habitans des provinces méridionales du royaume des*

Pays-Bas, de ces provinces naguères associées au bonheur, à la gloire de la commune patrie, l'affectionnent et la comprennent, tandis que les relations des brillans faits d'armes et des voyages aventureux de cette Marine, que l'on peut nommer à juste titre l'École normale de la marine de l'Europe, *publiées hors du pays, ne présentent que des épisodes isolés et quelquefois infidèles, ou écrits, la plupart du temps, avec une partialité révoltante dictée par la jalousie. C'est donc dans la vue de répandre à l'étranger, consciencieusement et avec la plus grande exactitude dans les faits, la connaissance de la gloire maritime de la Hollande, que j'ai entrepris une tâche, qui eût été, certainement, au-dessus de mes forces, si l'estimable auteur de l'ouvrage original n'eût pas daigné me guider en m'honorant, en même temps, d'une bienveillance dont je suis d'autant plus fier qu'elle me tient lieu, en quelque sorte, d'un diplôme d'indigénat parmi un peuple qui fut grand à toutes les époques de son existence politique, c'est-à-dire humble à l'apogée de sa prospérité, et calme, résigné et héroïque dans l'adversité, au point même de conquérir le respect et l'admiration de ses ennemis les plus acharnés.*

Fort des conseils et de l'appui de l'auteur, je parvins à déterminer l'éditeur de ce Monument élevé à la gloire de nos Lions des mers, *à se charger de la publication de ma traduction, et* Mr. G. Portielje, *placé au premier rang dans le domaine de la librairie néerlandaise, voulut à son tour payer une dette à son pays: il prit*

à tâche de prouver que ce n'est pas à tort que la Hollande revendique l'honneur d'avoir été le berceau de l'art des LAURENT KOSTER. *Il publia un* Prospectus *et un* Spécimen *qui lui valurent une première liste de souscripteurs parmi lesquels figurent des noms augustes et révérés, nationaux et étrangers, ainsi que ceux des sommités de tous les ordres, de toutes les classes du pays. Enfin, quoiqu'il ne fût pas encore à la hauteur des frais que cet ouvrage occasionnera, l'éditeur en commença l'impression avec un rare désintéressement et le plus louable patriotisme.*

Cependant une difficulté, qui de prime abord me parut insurmontable, vint se joindre à toutes celles qui déjà me faisaient craindre pour l'achèvement de l'œuvre commencée : l'ouvrage original contenant des morceaux de poésie, de la poésie du sublime HELMERS, *du chantre de la* Nation Hollandaise, *et d'autres célèbres bardes nationaux, j'eus un instant l'idée de supprimer les vers; mais, voulant en tout rester fidèle à l'original, au plan de l'ouvrage de* M[r]. ENGELBERTS GERRITS, *je me ressouvins des œuvres de* M[r]. AUGUSTE CLAVAREAU, de sa Nation Hollandaise, de son Guillaume premier, *et je crus pouvoir me permettre d'y puiser ce que ma plume ne pouvait produire par elle-même ; pour avoir copié quelques beautés poétiques, j'espère ne pas avoir déplu à mes lecteurs et que* M[r]. CLAVAREAU *me pardonnera ce larcin, si toutefois l'on doit nommer ainsi l'action qui tend à citer avec admiration quelques fragmens d'un*

tout généralement estimé tant à cause de son mérite intrinsèque que du but louable que l'auteur s'est proposé.

Puissent mes efforts obtenir l'unique récompense que j'ambitionne, celle d'avoir réussi à saisir la seule occasion qui fût à ma portée de bien mériter de ma patrie adoptive, en contribuant à lui faire rendre justice là où elle pourrait encore être mal connue ou mal appréciée! Puisse cette Divine Providence, qui a soutenu la Batavie *dans le temps des plus rudes épreuves, continuer à la couvrir de son égide protectrice, et puisse aussi le vénérable chef, le père adoré d'un peuple de braves, d'une famille étroitement unie, recueillir bientôt la douce récompense de jouir en paix du bonheur de ses enfans, bonheur qui a fait constamment et fait encore l'objet de sa tendre, de son infatigable sollicitude!*

La Haye, F. DOUCHEZ.
le 15 Octobre 1835.

TABLE

DES

SOMMAIRES.

ERRATA.

Page 24.	*Ligne* 20.	rien moins	*Lisez :*	rien de moins.
43.	» 22.	commités	»	sommités.
55.	» 13.	exigeance.	»	exigence.
78.	» 12.	cloîtres.	»	cloitres.
90.	» 3 (note).	naine	»	nain.
98.	» 18.	droite	»	droit.
111.	» 11.	haller	»	haler.
118.	» 7.	chancellans	»	chancelans.
133.	» 22.	portait.	»	portât.
159.	» 2.	tuât.	»	tua.
	3.	forcat.	»	força.
188.	» 23.	vrai.	»	vrais.
234.	» 17.	avec de leurs	»	de leurs.
241.	» 7.	hâté.	»	hâte.
257.	» 1.	Les 6 premiers mots forment un doublon à éliminer et puis *Lisez :* faire etc.		
290.	» 32.	c'étaient.	*Lisez :*	c'était.
312.	» 3.	saintebarbe.	»	sainte-barbe.
312.	» 19.	basbord.	»	babord.
312.	» 32.	sept à huit.	»	sept et huit.
321.	» 20.	Lizard.	»	Lézard.
387.	» 34.	ferme.	»	fermé.
404.	» 25.	le.	»	la.
417.	» 13.	accottemens.	»	accotemens.

FASTES

DE

LA MARINE HOLLANDAISE.

Premières expéditions du temps des Romains et des Francs.

(100 ANS AVANT ET JUSQUE 922 APRÈS LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.)

La bravoure des Bataves, aussi bien sur terre que sur mer, occupe plus d'une page de l'histoire ancienne; mais elle aurait acquis plus de célébrité encore, si nos ancêtres, dont la vie était en quelque sorte nomade et toute guerrière, avaient cultivé les lettres et possédé parmi eux des historiens nationaux. Ils étaient aptes aux sciences; mais voués entièrement aux hasards et à la gloire des armes, ils semblaient mépriser toute autre occupation (*). L'intrépidité des Bataves fixa souvent la victoire sous les aigles romaines. Jules-César lui-même, qui remplit l'Univers de son nom, comp-

(*) Les Bataves arrivés dans ce pays dans de gros arbres creusés, dont il y en avait qui contenaient jusqu'à trente personnes, montrèrent de bonne heure le plus grand goût pour la navigation. Ils ne tardèrent pas à se faire des barques d'osier auxquelles ils donnèrent une forme convenable et commode et qu'ils doublèrent de peaux d'animaux. Plus tard ils se servirent de planches, qu'ils rassemblèrent le mieux qu'ils purent, et dont ils calfatèrent les fentes avec des joncs. La proue et la poupe avaient probablement la forme de poissons ou d'oiseaux aquatiques. L'usage des voiles et des rames semble leur avoir été connu en même temps. Sous la domination des Romains ils firent de grands progrès dans l'architecture navale et dans la navigation.

tait parmi ses guerriers, dans la plupart de ses expéditions, le vaillant Germain et surtout l'intrépide Batave, dont le courage décida souvent la chance des combats. Dans la guerre d'Alexandrie, lorsque Ptolomée voulut défendre le passage du Nil, nos cavaliers, après avoir reconnu les endroits guéables du fleuve, le passèrent les premiers à la nage, et, suivis et aidés des légions d'élite, mirent les ennemis en fuite et en firent un grand carnage.

Sous le règne d'Auguste, les plus braves et les plus fidèles des gardes prétoriennes étaient des Bataves qui, selon nous, firent partie aussi de l'expédition de Drusus, lorsqu'il soumit les peuples voisins habitant les contrées en deçà du Rhin.

Sous Tibère, Germanicus, ayant équipé une flotte de cinquante galères, relâcha quelque temps à l'Ile des Bataves, et se dirigea de là vers l'Ems. Les Bataves accoutumés à la mer et habiles nageurs se joignirent à lui. On débarqua sur la rive gauche de l'Ems et plusieurs jours furent employés à atteindre la rive opposée. La cavalerie et les légions d'élite passèrent les premières, au commencement du flux et avant la haute marée; vinrent ensuite les troupes auxiliaires, parmi lesquelles on distinguait les valeureux Bataves, qui, sans s'effrayer de la marée montante, se jetèrent à l'eau et parvinrent à l'autre rive, non sans avoir perdu quelques-uns des leurs, entraînés par la force du courant. Le véritable courage est ennemi des lenteurs, surmonte tous les obstacles, et, comme c'étaient les eaux qui les séparaient de l'ennemi, les Bataves voulurent d'abord en triompher pour attaquer ce dernier avec d'autant plus de furie. L'armée romaine poursuivit sa marche et trouva les Chérusques campés sur l'autre bord du Wéser. C'est là que Cariovalda, général des

Bataves, ayant passé le fleuve à la nage, tomba dans une embuscade ennemie, et se précipitant au plus fort de la mêlée, combattit jusqu'à ce que son cheval fût tué sous lui et qu'il succombât lui-même enfin, percé de flèches. Ce beau fait d'armes fut suivi d'une bataille et d'une grande victoire remportée sur Arminius. Les Germains et les Bataves, durant cette expédition, combattirent toujours au premier rang; mais il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de suivre nos ancêtres dans les différentes guerres continentales auxquelles ils assistèrent; nous allons les retrouver sur leur élément favori, sur l'océan qu'ils ont souvent rougi de leur sang mêlé à celui de leurs ennemis!

L'histoire rapporte que sous le règne de Claude, un certain Gannascus, Caninefate de naissance (les Caninefates et les Bataves ne faisaient pour ainsi dire qu'un seul peuple), inquiéta, avec ses vaisseaux, les côtes des Gaules et les ravagea. A la même époque les Bataves firent partie des expéditions contre les Bretons, et donnèrent en ces occasions de grandes preuves de valeur.

Enfin, sous le gouvernement de Vitellius, éclata une guerre terrible entre les Romains et les Bataves. Claudius Civilis, d'un caractère incapable de dévorer plus long-temps les affronts et les injustices auxquels ses concitoyens étaient en butte, songea à en tirer vengeance par toutes sortes de moyens. Son frère Julius Paulus ayant été faussement accusé de fomenter des révoltes, avait été mis à mort, par ordre de Fontéjus Capito, et l'on avait, au mépris de l'ancienne liberté, jeté Civilis lui-même dans les fers; dès lors son grand cœur ne respira que la vengeance. Accusé sous Néron, mais acquitté par Galba, l'armée de l'empereur Vitellius demanda de nouveau son supplice. Ci-

vilis, lorsqu'il le fallait, savait feindre; son inébranlable courage ne s'étonnait de rien et tirait parti des moindres circonstances; il avait, outre cela, une grande influence sur ses concitoyens. Pour atteindre donc son but, il employa une adroite politique en feignant de se jeter dans le parti de Vespasien. Cependant de nouvelles circonstances contribuèrent à aigrir, de plus en plus, les Bataves contre leurs oppresseurs; de rigoureuses conscriptions, levées contrairement à la foi des traités, décimaient la fleur de leur jeunesse, ou bien rendaient à leurs foyers les malheureux échappés au fer de l'ennemi, flétris et entachés des vices les plus honteux, contractés en vivant au milieu d'un peuple dissolu et gâté par la prospérité et les richesses. Ils choisissent donc Brinio pour leur chef, se joignent aux Caninefates et aux Frisons, passent la mer voisine et tombent inopinément sur le camp des Romains. Là, ils font main basse sur tout ce qui s'y trouve, et déjà ils menaçaient les forteresses, lorsque les commandans romains, désespérant de pouvoir les défendre, les réduisirent en cendres. Civilis tâcha de faire tourner cette circonstance au profit de ses projets, en accusant les chefs romains, *d'avoir abandonné les forteresses, tandis qu'il lui eût été facile d'étouffer, avec ses guerriers seuls, la révolte des Caninefates.* Enfin, lorsque la fougue du soldat ne lui permit plus de feindre, Civilis se mit à la tête des Caninefates, des Frisons et des Bataves et entra en campagne. L'armée romaine était rangée en bataille non loin du Rhin, sur lequel elle avait des vaisseaux prêts à agir à l'occasion. Après qu'on se fut battu pendant quelque temps, les Thoringiens passèrent du côté des Bataves, mais ce mouvement donna lieu à quelque confusion et ils eurent affaire un instant à amis et à ennemis.

La flotte ne fut pas plus heureuse, car il y avait sur les bancs des galères beaucoup de Bataves qui ramèrent en sens contraire et firent de fausses manœuvres: enfin, se mettant en révolte ouverte, ils poussèrent les vaisseaux sur la rive ennemie, après avoir tué, ou contenu par la force, les commandans et les centurions, jusqu'à ce que toute la flotte, composée de 24 vaisseaux, se fût rendue, à la grande honte des Romains, aux Bataves qui se trouvaient sur le rivage. Ces derniers s'étant ainsi mis en possession de vaisseaux et d'armes, dont ils manquaient, se couvrirent non-seulement de gloire pour eux-mêmes, mais acquirent des droits à la reconnaissance de toute la Germanie et des Gaules, pour avoir vengé et reconquis l'antique liberté.

Du temps de Vespasien et durant cette même guerre batave, une flotte bretonne qui menaçait nos côtes, fut attaquée et prise, ou détruite en grande partie, par les Caninefates. Civilis de son côté avait établi un batardeau sur le Rhin, au moyen duquel les eaux étant refoulées, inondèrent les terres voisines, déjà très-marécageuses de leur nature. Les Bataves vivant pour ainsi dire dans l'eau, étant d'ailleurs d'excellens nageurs eurent ainsi bon marché de leurs ennemis, qui étaient encore gênés par la pesanteur de leur armure; ils en firent un grand carnage, quoique les plus courageux tentassent, mais en vain, de se défendre. Rien ne peut dépeindre la terreur des Romains à la vue de leurs cavaliérs s'enfonçant et disparaissant, avec leurs chevaux, dans les marais, et à celle d'un ennemi leur faisant une guerre maritime d'un nouveau genre.

Il arriva dans un autre combat que la flotte romaine, mouillée entre Nuits et Bonn, fut attaquée à l'abordage et dispersée par les Bataves qui s'emparèrent

même de la trirème montée par le commandant de la flotte. Si le chef des Romains, si Céréalis lui-même n'avait pas été absent, il fut tombé au pouvoir des Bataves qui avaient descendu la rivière par une nuit très-obscure et s'étaient emparés du camp sans coup férir. Là, observant le plus grand silence, ils coupèrent les cordes qui fixaient les tentes et tuèrent un grand nombre de leurs ennemis plongés dans le plus profond sommeil. Quelques-uns cependant, éveillés par les cris de leurs compagnons, coururent aux armes et ne parvinrent qu'à grande peine à s'échapper. Le général lui-même fut obligé de prendre la fuite à demi vêtu.

Ces succès de Civilis furent encore suivis de beaucoup d'autres; disons donc avec Mr. Aug. Clavareau, traducteur de notre inimitable Helmers, lorsque, parlant de l'humble soumission des Gaulois et des Bretons au joug de Rome, il chante ainsi la valeur de nos ancêtres :

Mais le peuple batave, ardent et courageux,
N'apprit pas à fléchir sous ce maître odieux :
Indompté, luttant seul contre une immense armée,
Donnant un grand exemple à la terre opprimée,
Au Conquérant du monde il unit ses destins,
Et se fit reconnaître allié des Romains.
Mais lorsque ces brigands, altérés de carnage,
Sur nos bords indignés exercèrent leur rage,
Alors, de la vengeance arborant les signaux,
La patrie enfanta d'innombrables héros,
Et l'aigle de César, arbitre du tonnerre,
Dont les regards de feu faisaient trembler la terre,
Banni honteusement, et l'œil épouvanté,
Respecta notre sol et notre liberté!

Cependant Civilis d'un naturel orgueilleux, et, comme il arrive presque toujours, devenant plus fier à mesure

que la fortune le favorisait, commença alors à former de plus vastes plans. Il rassemble toutes les birèmes, toutes les simples galères et une multitude de bâtimens légers. Il pavoise, en guise de voiles, les vaisseaux pris sur l'ennemi, des belles tuniques des Romains trouvées à bord, et vient avec toute la flotte, rangée sur une seule ligne, mouiller et parader au confluent de la Meuse et du Rhin, là où ces fleuves se jettent dans la mer. Céréalis, de son côté, voyant que l'esprit entreprenant de Civilis suscitait révolte sur révolte, guerre sur guerre, et que celui-ci faisait les plus grands efforts pour se rendre maître de la mer, afin d'intercepter les renforts venant des Gaules, équipa une flotte composée de plus grands vaisseaux que celle des Bataves et montée par de meilleurs marins, mais moindre en force numérique. Des deux côtés l'on se prépara avec vigueur au combat. Civilis, enflé d'orgueil par des succès continuels, aspirait encore à de plus hauts faits, à de nouveaux lauriers. Céréalis découragé, craignait une nouvelle défaite. Les Bataves avaient le dessus du vent et les Romains étaient favorisés par la marée. Les deux flottes se rencontrèrent bientôt, mais on n'en vint pas à l'abordage; on se contenta de se lancer des dards et des flèches, sans qu'une action générale s'en suivît; telle était grande, probablement, la terreur que les Bataves inspiraient à leurs ennemis, qu'elle fit manquer de résolution à ces derniers. Toujours est-il vrai que la courageuse résistance des Bataves à leurs oppresseurs, eut pour résultat le renouvellement des anciens traités et leur stricte observance de la part des Romains.

Nous citerons encore un fait digne d'admiration et rapporté par l'historiographe Tacite, à la vie du vaillant Agricola qui s'empara avec le secours des troupes auxi-

liaires bataves d'une île bretonne nommée Mona, Mon, ou Man et que jusque là on avait vainement attaquée. Les Bataves donc, sans employer ni galères ni vaisseaux pour remonter les anses de l'île, se jetèrent à la mer, suivant leur coutume, après avoir laissé leurs bagages sur le rivage, poussant devant eux leurs chevaux et leurs armes, prirent pied dans l'île et s'en emparèrent, presque sans rencontrer de résistance. Les insulaires avaient été uniquement occupés à observer les vaisseaux croyant que des êtres surnaturels seuls pussent tenter et mettre à fin une pareille entreprise, et la voyant réussir, ils furent saisis d'une terreur panique qui leur ôta jusqu'à la pensée de résister à des ennemis qui, triomphant de tous les obstacles de la nature, leur semblaient invincibles.

Sous le règne de l'empereur Adrien (si l'on en croit Dio Cassius) les cavaliers bataves, revêtus de leur armure complète, traversèrent à la nage le Danube, fleuve très-large et très-profond, ce qui imprima une telle épouvante aux Daces, qu'ils se rendirent à la merci du vainqueur.

Depuis cette époque, jusqu'au temps des comtes, le sort et les actions des Bataves sont couverts d'un voile épais. Tout ce que l'on sait, c'est que les Francs, qui habitaient les rives du Rhin du côté de la mer, et les Bataves (depuis le commencement du règne de Valérien, jusqu'à l'avénement de l'empereur Julien) se firent une guerre acharnée jusqu'à l'épuisement des forces des deux partis. Les Francs confondus en grande partie parmi les Bataves, ne formant pour ainsi dire plus qu'un peuple, et renforcés par ces intrépides marins, remplirent d'effroi l'Europe, l'Asie et même l'Afrique. Sous le règne de l'empereur Probe, l'an 280, une troupe de 16,000 hommes-d'armes fit

voile pour la Mer Noire; elle pilla et prit tous les vaisseaux qu'elle rencontra en mer. Semblable à un torrent destructeur, ce peuple belliqueux, entraîna tout sur son passage; il soumit toute la Méditerranée, désola les côtes de l'Asie et de la Grèce, poussa même ses déprédations jusqu'en Afrique, dévasta la Sicile, la riche et puissante Syracuse, et après avoir passé le détroit de Gibraltar et longé les côtes de l'Ibérie, arriva enfin en Batavie, chargé d'un immense butin.

Ammien nous raconte encore que les Bataves, passant la mer, firent plusieurs excursions dans le pays des Bretons (aujourd'hui l'Angleterre proprement dite), que même du temps de Valentinien, ils s'emparèrent de l'antique Londinum et y établirent un certain Civilis, comme gouverneur du pays.

Plus tard, avant que les comtes eussent opposé une digue aux irruptions des barbares, les Welches, les Sclavons et surtout les terribles Normands, semblables à l'élément furieux qui entourait leur pays, tantôt écumèrent l'océan, tantôt vinrent piller et saccager la Batavie qui se nommait alors la Frise (*); et quoique les anciens habitans de ce pays se défendissent vigoureusement, ils furent entraînés et anéantis par le torrent de la dévastation qui caractérisait cette époque barbare.

Du temps de Charlemagne, l'an 810, Godefroi, roi

(*) Le Nord, dans les premiers siècles, contenait une population immense qui, ne pouvant se soutenir par la culture et par l'éducation des bestiaux, se livra principalement à la pêche. Ces peuplades acquirent par-là une plus grande connaissance de la navigation, et se laissèrent bientôt aller à la piraterie. Une autre circonstance contribua beaucoup à favoriser ces penchans, notamment le droit de primogéniture qui régnait parmi eux. La fleur de leur jeunesse s'aventura donc sur les mers et trouvait en piratant ce qui lui manquait, des richesses, des esclaves et des femmes.

des Danois, aborda avec une flotte de 200 vaisseaux dans la Frise, la pilla, et y mit tout à feu et à sang. L'empereur, voulant s'opposer à ces cruautés, avait invité les Flamands à équiper une flotte. Mais entre-temps Godefroi, au milieu du cours de ses déprédations et se reposant sur ses sanglans lauriers, fut enlevé par une mort violente. Les uns prétendent qu'il fut tué par un de ses guides, d'autres que son fils lui donna la mort, parce qu'il avait répudié sa mère pour prendre une autre femme. La tranquillité succéda alors aux horreurs de la guerre, mais sous Louis et Lothaire, de nouveaux désastres vinrent fondre sur ce pays qui fut ainsi célèbre par la continuité de ses malheurs. Tout y fut passé au fil de l'épée. Les prêtres eux-mêmes furent sacrifiés comme des victimes au pied des autels. Le pays fut dépeuplé, tandis que les mers étaient infestées et désolées par des pirates. Cette malheureuse contrée, en un mot, ne fut pendant bien long-temps, qu'un vaste théâtre de dévastation, de désolation et de misère, jusqu'à ce qu'enfin le comte Thierry I, et ses successeurs, arrêtassent le torrent des violences et des cruautés des Normands.

Le comte Guillaume Ier assiste à une croisade.

PRISE DE DAMIETTE.

(1217—1219.)

Il est connu comment les chrétiens, surtout au XIII siècle, poussés par un zèle aveugle et fanatique, se croisèrent en foule pour aller conquérir la Terre Sainte. L'empereur Frédéric Barberousse et les comtes Philippe de Flandres, Florent III de Hollande et Othon de Gueldre entreprirent aussi une de ces croisades en Palestine, mais l'empereur Frédéric s'étant noyé et le comte Florent étant mort pendant cette expédition, les chrétiens commencèrent à éprouver de grands revers. Enfin le comte Guillaume I, le plus jeune des fils de Florent, entreprit en l'an 1217 une nouvelle croisade, conjointement avec un grand nombre d'autres princes (*). — L'antique Vlaardingen, située sur la *Meuse*, qui était autrefois une des villes les plus

(*) Nous ne savons pas au juste quels furent les lois et les réglemens, qu'on adopta pour les marins de cette flotte, mais ce furent probablement les mêmes que ceux tracés par Richard I roi d'Angleterre, surnommé *cœur de lion*, à l'occasion d'une croisade qu'il fit en Palestine en 1189. Nous les rapporterons ici pour leur singularité. 1°. Celui qui tuait son camarade à bord devait être lié au cadavre et précipité ainsi dans la mer. 2°. Celui qui se rendait coupable du même crime à terre, était lié au cadavre et enterré avec ce dernier. 3°. Celui qui portait à quelqu'un un coup de couteau, ou d'une arme quelconque, qu'il le blessât ou non, devait avoir la main coupée. 4°. Un coup de poing était puni d'un triple baptême de mer. 5°. Chaque injure coûtait une once d'argent. 6°. On rasait la tête d'un voleur, en l'enduisant de poix bouillante et la coiffant ensuite de plumes et de duvet, et dans ce piteux état, on jetait le malheureux à terre.

florissantes de la Hollande, mais qui depuis a été sensiblement diminuée par les entreprises de la mer, fut le lieu de réunion. Là on rassembla une flotte de 300 vaisseaux et profitant du premier bon vent on prit la mer et on longea les côtes de France et d'Espagne pour venir aborder à Lisbonne, capitale du Portugal. Les Sarrasins y occupaient la forteresse d'Alcasar, d'où ils faisaient des excursions et inquiétaient les environs; le comte Guillaume résolut de s'en emparer et y réussit effectivement. Au printemps de l'année suivante il fit voile pour la Syrie et il entreprit, de concert avec les principaux parmi les croisés, le siége de *Damiette*, ville située sur une branche du Nil, puissante sur mer et réputée, dans ce temps, comme la clef de l'Egypte. L'accès de cette ville était défendu par une tour colossale pouvant contenir une forte garnison. En outre la rivière était coupée et fermée par de grosses chaînes qui en rendaient l'entrée impossible aux vaisseaux. Avant donc de pouvoir mettre le siége devant la ville, il fallait s'emparer de cette tour. D'abord tous les efforts que l'on fit furent infructueux jusqu'à ce qu'enfin le désir ardent de triompher fit trouver un nouveau moyen. La nécessité et la gloire enfantent des merveilles et bien souvent une inspiration plus ou moins heureuse vient surprendre l'esprit humain flottant dans une mer d'incertitudes. Ce furent les Kennemers (*) qui les premiers conçurent l'idée d'armer la proue des vaisseaux d'une scie de fer et de les diriger, vent en poupe, sur les chaînes. Mais cette idée sembla d'abord inexécutable, et cela devait être si l'on considère que les chaînes tendues en travers de la rivière, avaient,

(*) Peuplade batave qui habitait le pays où se trouve actuellement la ville de Haarlem.

Note du traducteur,

si l'on peut toutefois en croire la tradition, l'épaisseur de cinq pieds (*); mais beaucoup d'essais, du succès desquels on doute jusqu'à l'expérience, réussissent souvent en dépit de toutes les prévisions contraires. Les vaisseaux ainsi armés et favorisés par un vent impétueux, fondent sur les chaînes et bientôt cet obstacle, qui faillit un instant faire manquer l'entreprise, tomba devant le génie, la persévérance et l'intrépidité de nos marins; ils triomphèrent du fer par le fer en effrayant les échos du rivage et leurs ennemis, du craquement et du bruit affreux que produisit le choc terrible de leurs vaisseaux coupant et rompant ces énormes chaînes!

Quel courage étonnant a signalé nos bras!
Que de ports attaqués! que d'immortels combats!
Dans chaque flot des mers retentit notre gloire.
Sans doute un Dieu pour nous enchaina la victoire.
Le laurier, à nos yeux, s'éleva, sur les flots,
Et le sein de Thétis enfanta nos héros.
Les Pays-Bas, vainqueurs aux jours de leur naissance,
Jusqu'aux sables d'Egypte ont porté leur puissance;
Damiette, de ses bords nous repoussant en vain,
Vit tomber sous nos coups sa *barrière d'airain*.

Mais cela ne se fit pas sans danger; d'un côté les vaisseaux durent beaucoup souffrir de cette manœuvre hardie et d'un nouveau genre, tandis que les Sarrasins faisaient pleuvoir sur nos braves une grêle de flèches, de traits et de pierres. On combattit long-temps avec acharnement et avec désavantage du côté des nôtres,

---

(*) Plusieurs historiens prétendent, et avec beaucoup de vraisemblance, que cette énorme chaîne n'était autre chose qu'une suite de grosses poutres de bois, enchaînées les unes aux autres; mais, que les Neerlandais savent rompre les chaînes de fer qui ferment l'entrée des rivières, les Anglais l'attesteront; ils en ont été témoins quelques siècles plus tard, en 1667, à l'affaire de Chattam!

parce que l'ennemi, à couvert dans ses tours, les accablait d'autant plus facilement qu'il ne risquait presque rien; mais quand les assiégeans eurent élevés les engins et les autres machines de guerre à la hauteur du couronnement de la tour principale, on se battit à chance plus égale. Cependant les Sarrasins lancèrent, en remplissant l'air de leurs hurlemens féroces, une telle grêle de pierres sur nos tours et nos catapultes qu'ils les écrasèrent et les réduisirent en poussière, sans que les nôtres perdissent courage. Tel est le caractère des bataves, ils triomphent de tous les obstacles par leur sang froid et leur persévérance. En temps de paix ils se laissent parfois aller aux délices de Capoue, mais le moment du danger venu, ils redeviennent infatigables, mettent le temps à profit, et se forment par un travail opiniâtre un corps et une constitution robustes, capables de résister aux plus grandes fatigues. Ils ne prennent aucun repos avant qu'ils n'ayent fixé la fortune volage. Nos marins, particulièrement, quoique vivant sur un élément froid et humide, sont pleins de feu et de vivacité. Les machines de guerre ayant donc été écrasées sous la grêle de pierres et de quartiers de rochers, on se remit à l'ouvrage avec une incroyable activité et bientôt, comme par enchantement, de nouveaux instrumens de destruction furent opposés aux tours orgueilleuses de l'ennemi. On attacha deux vaisseaux l'un à l'autre et on y planta quatre mâts, liés entre eux par des vergues; au sommet on établit un plancher, les parois en furent recouverts de cuir afin d'amortir l'action des pierres et des flèches. A la base on avait fixé, au moyen de gros cables, des échelles qui dépassaient de trente pieds la proue des vaisseaux. La vue de cette étrange machine (qui ressemble assez à la Sambuque décrite

par Polybe) remplit les infidèles de terreur. Cependant ils se défendirent vigoureusement et continuant à donner des preuves de la plus grande intrépidité, ils firent pleuvoir sur les nôtres un déluge de pierres et de feux destructeurs, une sorte de *feu grégeois* composé de souffre, de bitume et d'autres matières incendiaires; l'effet de cet artifice fut terrible et à tel point que plusieurs des nôtres furent étouffés par la fumée. Mais nos braves, opposant à ces feux infernaux le feu de leur courage, lancèrent sur les ennemis une grêle de dards et de flèches et les délogèrent du couronnement de la tour; plusieurs se jetèrent par les barbacanes dans la rivière où croyant sauver leur vie ils se précipitaient au devant de la mort. Les Sarrasins se voyant sur le point d'être forcés dans l'intérieur même de la tour la remplirent d'une fumée si épaisse et si étouffante que les nôtres, pour ne pas être asphyxiés, furent obligés de l'abandonner. Mais ce revers ne servit qu'à doubler le courage des assiégeans qui poussés à bout devinrent furieux. Le pied de la tour n'était défendu que par un faible retranchement, que les nôtres emportèrent d'assaut et s'y étant logés, ils brisèrent les portes et se précipitèrent en foule dans la tour, et là, massacrant tout ce qui s'y trouvait, ils plantèrent enfin sur cet ouvrage colossal du superbe infidèle le signe sacré et rédempteur de la croix :

Parcourons l'univers: sous les pôles glacés,
De nos vaillans héros les faits sont retracés:
En leur puissantes mains le trident de Neptune
A leurs mâts triomphans attacha la fortune.
Sous la Zône de feu, des champs où meurt le jour
Aux lieux où le soleil annonce son retour,
Partout le monde a vu notre valeur guerrière
Planter des Pays-Bas l'invincible bannière.

C'est ainsi que cette forteresse, jugée d'abord inexpugnable, tomba au pouvoir des croisés par la valeur et la persévérance des Bataves. La prise de la tour rendait les chrétiens maîtres de la rivière, mais il fallait encore s'emparer de la ville, ce qui n'était pas facile puisqu'elle était entourée d'un triple mur. L'emploi de la force semblant impraticable, on résolut de réduire la ville par la famine. Entretemps Saladin mourut et Conradin advint au pouvoir suprême. Ce chef des Sarrasins fit les plus grands efforts pour faire lever le siége d'une ville si importante. L'utilité jointe à la nécessité l'y excitaient et bien souvent ces puissans véhicules mènent à l'héroïsme. Après avoir attaqué plusieurs fois le camp des chrétiens et toujours non sans perdre du monde, il avisa une autre ruse de guerre en attirant les nôtres hors de leurs retranchemens. Les Bataves mieux aguerris sur mer que sur terre auraient essuyé certainement une sanglante défaite, si Jean roi de Jérusalem n'eût tenu tête à l'ennemi avec une valeur peu commune et qu'il n'eût facilité ainsi leur retraite vers le camp. Nos guerriers, cependant, ne se laissèrent pas abattre, et ces revers ne servirent qu'à aiguillonner de plus en plus leur courage. Loin donc de murmurer contre les fatigues du siége, loin de se rébuter de sa longueur, ils se raidirent contre les dangers et donnèrent des preuves éclatantes de noblesse et de persévérance. Une constance inébranlable et une ardeur soutenue triomphent de tous les obstacles. Aussi est-il préférable de se préparer de longue main des succès certains que de tout confier à la chance incertaine d'une bataille, surtout lorsqu'on prévoit de devoir la perdre. Un triomphe obtenu lentement n'en est pas moins glorieux. On n'est redevable qu'au hasard de la réussite des entreprises téméraires et témérité

n'est pas toujours vertu. Après donc que le siége eut duré toute une année (d'autres y ajoutent encore sept mois), la ville fut forcée de se rendre, le 5 Novembre 1219, aux Chrétiens, dont des milliers étaient tombés victimes d'une affreuse peste. Le comte Guillaume chargé de lauriers, retourna, l'année suivante, dans ses états. Les Harlemmois, qui avaient contribué si puissamment au succès de ce brillant fait d'armes, portèrent depuis ce temps, en commémoration de leur bravoure, la sainte croix et le glaive sur l'écusson de leur ville.

Hostilités entre les Flamands et les Hollandais.

(27 *Octobre* 1295.)

Souvent les Flamands, qui convoitaient la possession des îles de la Zélande, suscitèrent des guerres contre les comtes de Hollande. Tantôt l'on faisait la paix, tantôt le bruit des armes retentissait et sur mer et sur terre. On violait les traités les plus sacrés, tellement la soif de la domination s'était-elle emparée de l'esprit sauvage des peuples de cette époque. Gui, comte de Flandre, beau-père du comte Florent V, qui depuis long-temps nourrissait dans son cœur l'espoir de pouvoir s'emparer de la Zélande parce que beaucoup de nobles Zélandais n'étaient pas trop attachés à leur comte Florent, résolut de réunir une flotte sur les côtes en face de la Zélande. Le comte Florent, qui s'aperçut des desseins de son antagoniste et rêvant

d'ailleurs la gloire des armes, ne négligea rien pour soutenir cette guerre qui paraissait imminente. Il réveilla la fidélité de son peuple par l'envoi de députés, fit un appel à la jeunesse et l'ayant réunie sous sa bannière, prit le chemin de Flessingue. Mais il n'y resta pas long-temps croyant qu'il valait mieux de prévenir son ennemi et de porter le théâtre de la guerre sur son territoire. Renesse, d'après les ordres du prince, ayant débarqué en Flandre, réduisit en cendres la ville de l'Ecluse, pilla tout le pays environnant et ne revint en Zélande qu'après avoir tué ou fait prisonnier 3,000 Flamands. D'un autre côté les intrépides Frisons conduits par Brederode se jetèrent dans l'île de Cadsand appartenant à la Flandre; (*) là on marcha sur le corps à tout ce qui opposait de la résistance, et l'île fut livrée au pillage et à la dévastation qui alors accompagnaient et souillaient toujours la victoire. Les Flamands voyant, que loin de pouvoir s'emparer de la Zélande, l'ennemi était au contraire le maître chez eux, et afin d'effacer la honte de leur inaction, tombèrent dans la petite île Zélandaise de Baarland qu'ils se mirent à piller. Mais Florent qui se trouvait alors à Zierikzee y envoya, à point nommé, Doedyn van Everingen et van Borselen, avec un petit nombre de vaisseaux et de soldats. Ceux-ci résolurent que l'un d'eux prendrait l'ennemi en dos en poussant de grands cris d'alarme, tandis que l'autre lui couperait la retraite vers ses vaisseaux, et tâcherait, en

---

(*) L'ancienne et illustre maison de Brederode tire son nom d'un château ruiné situé entre Haarlem et Beverwyk, bâti, selon plusieurs, par Sigéfroi le plus jeune frère du comte Arnoud. Sigéfroi premier seigneur de Brederode donna ce nom à ce château, parce que son père lui avait dit un jour qu'il lui mesurerait son héritage avec de *larges verges* (met breede roeden).

même temps, de s'emparer de ces derniers. — Ce projet réussit complètement. Les Flamands, attirés à l'improviste par l'alarme, furent facilement culbutés, peu songèrent à se défendre, le reste, tel qu'un troupeau de daims timides, prit la fuite en jetant ses armes, afin de pouvoir atteindre plus vite les vaisseaux; mais quand les nôtres attaquèrent aussi la flotte, et que les Flamands se virent entourés de tous côtés, ils furent saisis d'une terreur panique qui leur ôta en même temps et la volonté et la force de se défendre. On en fit un grand carnage. Une partie fut passée au fil de l'épée; ceux qui savaient nager se jetèrent à la mer, mais y trouvèrent leur tombeau, après avoir été inutilement le jouet des vagues. Plus de 1000 perdirent ainsi misérablement la vie. Des 3000 Flamands qui avaient débarqué en Zélande, à peine 300 purent atteindre les vaisseaux et revenir en Flandre. Les nôtres s'emparèrent encore d'un vaisseau rempli de fuyards. Le général leur accorda la vie. Cette action était louable, sans doute, car alors, comme aujourd'hui, le peuple influencé par les grands se joint presque toujours aveuglément aux chefs de partis, sans s'inquiéter des causes qui les font agir; il est poussé ainsi innocemment par les passions des autres, et juge des intérêts de l'état suivant le thème que la vengeance ou l'orgueil des grands lui dicte. — Cependant on retint en ôtage quelques Flamands distingués par leur rang et leurs richesses; on renvoya le reste, dépouillé et presque nu, en Flandres. Cette victoire remportée par Florent sur des forces décuples dégoûta les Flamands de leurs entreprises contre la Zélande. Ce brillant fait d'armes nous rappelle ces beaux vers de Mr. AUG. CLAVAREAU.

Grand dans l'adversité, simple dans le bonheur,
Le Batave aux revers oppose un noble cœur,
Fier au sein du danger, *sa valeur peu commune*,
Sut purger d'ennemis les gouffres de Neptune.
Je dirai ses talens, *sa sagesse au conseil*,
Son coup d'œil qui, semblable aux rayons du soleil,
Lut les secrets des cieux sur le front des étoiles,
Et soumit la tempête au pouvoir de ses voiles.
Navigateur habile, intrépide guerrier,
Partout dans le combat il cueillit le laurier,
Et les Dieux tour à tour, des palmes de la gloire,
L'ont couronné vainqueur au temple de mémoire.

Combat entre les Hollandais et les Frisons orientaux.

(1298.)

En 1298, les Frisons orientaux s'étaient soumis avec toutes leurs possessions, et à des conditions très-désavantageuses, au comte de Hollande. Guillaume, évêque d'Utrecht, hautement mécontent de cette soumission, excita les Frisons orientaux à prendre les armes. Il donna à entendre qu'il agissait d'après les ordres du pape, et réussit facilement auprès de gens auxquels la désobéissance en pareil cas eût semblé un sacrilège. Après avoir rassemblé une armée nombreuse, l'ambitieux prélat, dont la mission spirituelle devait être toute de paix, mais qui ne respirait que la guerre, fit sur le champ embarquer ces forces. Le projet était de faire voile au premier vent favorable vers Monnikendam, et d'y effectuer un débarquement. Mais il

échoua par la vigoureuse défense que firent les bourgeois et les habitans. Le succès de grandes et d'importantes entreprises dépend souvent d'une prompte résolution; tandis qu'une tergiversation timorée les fait, la plupart du temps, manquer. C'est ainsi qu'en jugèrent les *Kennemers* et les *Waterlanders*, tous gens accoutumés à l'intempérie des airs et aux fureurs de la mer, et endurcis par cette manière de vivre. Ils rassemblèrent promptement une flotte et prirent cours vers le Zuiderzee. Là ils s'emparèrent d'un vaisseau ennemi monté par un grand nombre de soldats. Ce commencement, quoique de peu d'importance, était cependant un heureux présage d'une plus grande victoire. La fortune achève souvent ce qu'elle a commencé. Chancelante de prime abord elle finit toujours par devenir tout-à-fait contraire. La prospérité enhardit; les revers abattent le courage du plus vaillant. Bientôt un long et acharné combat s'engagea entre les deux partis. L'ennemi se confiait au nombre de ses vaisseaux; les nôtres à leur adresse entrepenante. A la fin l'évêque, quoiqu'il eût fait les plus grands efforts pour faire pencher la victoire de son côté, voyant une partie de ses vaisseaux prise, et une autre coulée à fond, fut obligé de prendre la fuite, ce qui compléta sa défaite. Plusieurs milliers de ses soldats perdirent la vie; le reste fut fait prisonnier (*). Le prélat, échappé avec peine dans un esquif, fut totalement décou-

(*) Peuple, dont la grandeur étonna l'univers,
Dont l'éclat obscurci jette encor des éclairs,
Dans les siècles lointains, Salamine, Platée
Rediront à nos fils ta gloire méritée;
Mais par de plus hauts faits, nos aïeux invaincus
Ont frappé leurs tyrans à leurs pieds abattus.

ragé par un si grand revers et commença à prêter l'oreille à des propositions de paix, qui par la suite, furent encore perfidement violées par lui, à son grand détriment.

Bataille navale dans les eaux de la Zélande, entre les Hollandais et les Flamands.

(10 et 11 *Août* 1304.)

Sous le règne de Philippe le Bel, il éclata de grands troubles en Flandre causés par les exactions des agens du fisc qui épuisaient ce pays. On en vint enfin à une guerre ouverte, dont la suite fut que toute la Flandre, Gand seul excepté, se détacha de la France. Les premières étincelles de cet incendie furent allumées par un certain Pierre de Koning, ouvrier drapier de profession, que le peuple imprudent, qui aspire toujours à des changemens, souvent nuisibles, choisit pour son chef. Bientôt cependant ces troubles acquirent plus d'importance, en ce que Gui de Namur fils du comte Gui de Flandres et Guillaume de Juliers, son petit-fils, se joignirent aux mécontens. D'un autre côté le comte d'Artois, gendre du comte de Hainaut, leur fut opposé dans cette guerre. Lorsque les troupes auxiliaires de Hainaut, sous les ordres du comte d'Oostervant, furent arrivées, il se donna, aux environs de Courtrai une bataille sanglante qui tourna à l'avantage des Flamands. Ceux-ci enorgueillis par leurs succès, tombèrent dans le Hainaut. Le comte Jean II appelle ses vassaux aux armes. L'ar-

mée ayant été rassemblée, il fut résolu, que les Hollandais et les Zélandais feraient une irruption en Flandre, afin de forcer les Flamands, par cette diversion, à abandonner le Hainaut, et de songer à la défense de leur propre territoire. L'armée flamande sous les ordres de Gui, se réunit dans l'île de Cadsand, d'où l'on pouvait facilement faire voile pour les côtes de Zélande.

Mais le chevalier Guillaume (fils du comte de Hainaut et de Hollande, qui gouvernait la Zélande), en ayant eu avis, se porta de suite sur le point menacé. Les Flamands furent attaqués, et après un combat opiniâtre, vaincus et mis en fuite; Guillaume qui s'était couvert de gloire dans cette expédition, retourna à Arnemuiden. On n'aurait eu plus rien à craindre de l'ennemi, sans une trahison, à laquelle la jeunesse souvent se laisse facilement séduire. Celle-ci faible et crédule résiste difficilement aux séductions adroites de l'intrigue, couvertes du beau masque de l'amitié. Le sort des armes ayant changé, presque toute l'île de Walcheren tomba au pouvoir des Flamands. Guillaume, après avoir perdu Middelbourg, se retira dans Zierikzee qui fut bientôt étroitement investie. Mais le comte étant arrivé du Hainaut, on conclut une trève, qui ne fut pas de longue durée, le grand âge et les infirmités du comte l'ayant fait tomber dans le mépris. Le sort de la Zélande (totalement subjugée du reste) dépendait maintenant de la seule ville de Zierikzee. Les affaires dans la Nord-Hollande étaient, aussi, loin d'être rassurantes; Haarlem seul y tenait bon; cependant les habitans de cette province, reprenant courage, et excités par leur haine contre leurs oppresseurs, secouèrent bientôt le joug (*). Les Flamands

(*) Witte d'Haamstede fils naturel de Florent V, l'idole des siens,

chassés de la Hollande, commencèrent à diriger toutes leurs forces sur Zierikzee; mais tous leurs efforts furent rendus vains par la bravoure inouie des bourgeois. Ceux-ci avaient résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. C'est un grand pas vers la victoire quand on a résolu de vaincre ou de mourir. Celui qui méprise la mort, ne craint plus rien. Le courage, du sang-froid et une ame noble et tranquille triomphent toujours d'une domination ennemie et abhorrée. Quoique la ville manquât de munitions et de vivres, l'ennemi ne faisait aucuns progrès. La situation des assiégés était horrible, mais l'on espérait, qu'en tenant encore quelque temps, Oostervant s'empresserait de venir délivrer la place avec des forces imposantes. D'un autre côté on attendait des secours de France qui devaient être amenés par le brave amiral génois Réguier Grimaldi. La lenteur et la mollesse causent la perte des empires, un gouvernement sage actif et courageux les maintient. C'est pourquoi le chevalier Guillaume, qui n'était rien moins qu'indolent, avait rappelé l'amiral à ses devoirs en l'informant du danger de Zierikzee. Enfin on le vit, après qu'il eut louvoyé long-temps devant Calais, entrer avec sa flotte, dans les larges bouches de la Meuse et s'y rallier à la flotte d'Oostervant. La flotte française forte de onze galères et de trente huit vaisseaux, réunie à la flotte Hollandaise, mit alors le cap

---

ayant débarqué, avec une poignée de braves à Zandvoort, le courage de la nation fut électrisé, de telle manière, qu'en moins d'une semaine toute la Hollande fut purgée des Flamands qui prenaient même la fuite devant des femmes. Un superbe monument érigé par l'excellent patriote D. I. van Lennep, à l'endroit dit *Manpad*, près de Haarlem, où des milliers d'ennemis mordirent la poussière, perpétue le souvenir de ce glorieux triomphe obtenu sur la domination étrangère.

vers Zierikzee. De toutes les vicissitudes du monde, rien n'est plus capricieux que le perfide élément des mers. La flotte ballottée par les vents et la tempête ne put jeter l'ancre, que le treizième jour de son départ, à la hauteur de Gravelines, près de Zierikzee. A peine arrivé, on hissa des fanaux au faîte des mâts, ce qui permit aux assiégés de voir l'aurore de leur délivrance et de la victoire. C'était effectivement une récompense, sur laquelle ils comptaient et qui était bien due à leur bravoure. La ville répondit à ces signaux. L'influence du secours, tant attendu, se fit sentir dès son arrivée. A peine la flotte fut-elle en vue qu'on se regarda comme délivré. Rien dans une ville assiégée n'est plus propre à relever les esprits abattus par les fatigues et les privations, que la vue de troupes auxiliaires. L'homme qui se noie s'accroche à un fétu, l'espoir ne l'abandonne qu'avec la vie. L'amiral ne craignait rien tant que les assiégés, dont il admirait l'intrépidité, ne vinssent à penser, que l'ennemi l'intimidait, ou qu'il désespérait de pouvoir délivrer la place. Ayant doublé le lendemain Sonnemaar et la pointe de Dreischer, il vint jeter l'ancre devant Zierikzee en vue des Flamands. Le seul moyen d'écarter le danger était de l'affronter, quelque grand qu'il fût. Il n'y avait qu'une seule alternative, celle de livrer une bataille navale à l'ennemi. La supériorité des forces flamandes était grande; Melis Stoke raconte que plus de 200,000 hommes furent employés à ce siége. En outre l'ennemi était enorgueilli de ses succès. Les nôtres se fiaient à leur courage et à leur ferme résolution de tout tenter pour triompher. Jean de Renesse, qui tenait du côté des Flamands et se trouvait alors à Utrecht, n'avait cessé d'envoyer lettre sur lettre à Gui pour le prévenir: »de se bien garder de se

» laisser engager dans une bataille navale; que l'amiral
» Régnier était maître passé sur mer; tandis que les
» Flamands se battaient mieux sur terre. Que les chan-
» ces d'un combat étaient mille fois plus incertaines sur
» mer que sur le continent; qu'on avait à craindre,
» sur cet élément capricieux, tantôt les tempêtes, tantôt
» un calme plat." Mais Gui fit peu de cas de cet avis, il voulait joindre à la gloire de ses armes sur terre des lauriers cueillis sur le limpide empire. Il laisse donc une partie de son monde devant Zierikzee et s'embarque avec le reste. Il était encore de beaucoup supérieur aux nôtres par le nombre de ses vaisseaux et de ses soldats. Le chevalier Guillaume avait détaché quelques bâtimens de transport pour chercher des vivres et les avait fait convoyer par quelques bâtimens de guerre. Les premiers, en revenant, vinrent tomber au milieu des ennemis et auraient infailliblement été pris, si les vaisseaux de guerre ne l'eussent empêché. Les ennemis furent repoussés, mais ardens à la curée, ils revinrent à la charge et attaquèrent notre arrière-garde. Aussitôt un de nos vaisseaux, dont l'exemple fut bientôt suivi par tous les autres, attaqua quatre vaisseaux ennemis, avec tant de résolution et de furie, que ceux-ci furent obligés de se laisser échouer sur la plage pour échapper à la rage des nôtres. Le succès d'une bataille et sur mer et sur terre dépend souvent de l'issue d'un premier fait d'armes. Un premier revers fait chanceler le courage et il arrive rarement que le vaincu se relève. Oostervant fut donc d'avis qu'il fallait engager une action générale. Ce fut le 10 Août que commença cette mémorable bataille navale. Jean Paydroge, officier de marine expérimenté, mais connaissant peu nos eaux, étant d'avant-garde avec quatre vaisseaux, toucha sur un banc de

sable, dès le commencement de l'action. Il ne pouvait donc se dégager qu'à la haute marée. L'occasion sembla belle à Gui de Namur pour incendier ces vaisseaux, et il lâcha un brûlot qui arriva sur nos bâtimens avec vent et marée. Des chaloupes dirigeaient ce brûlot. Paydroge, craignant les flammes au milieu des eaux, fit recouvrir ses vaisseaux de voiles mouillées. Mais le vent changeant subitement, il s'en fallut de peu que l'ennemi ne fût victime de ses propres projets incendiaires. Les marins qui avaient dirigé le brûlot se sauvèrent, non sans péril, à terre. La nuit suivante les nôtres s'étaient livrés au repos, croyant Gui découragé par l'inutilité de sa première tentative. Mais celui-ci veillait; il fait donc de nuit une attaque furieuse contre notre flotte, s'empare, dans le premier moment, de quatre vaisseaux, et combat les autres avec acharnement. Tout notre monde fut bientôt sur pied. Les hommes de quart réveillent leurs camarades, en toute hâte. Ceux-ci, promptement debout, se défendent vigoureusement, se reprochant leur dangereuse sécurité qui avait procuré quelques avantages à l'ennemi, devenu agresseur de vaincu qu'il avait été. Oostervant pour électriser les siens, paya de sa personne. Gui ne négligea rien pour encourager ses soldats. »Encore un pas et vous touchez au terme de votre »carrière," leur dit-il; »une gloire immortelle, un »riche butin, que la jeunesse guerrière recherche avi»demment, vous attendent! attaquer vigoureusement »l'ennemi est le plus sûr moyen de triompher. L'en»nemi est déjà découragé par la perte de quatre vais»seaux. Achevez votre victoire; il serait honteux de »reculer en si bon chemin." Les deux flottes s'étant préparées au combat, l'action commença avec de grands cris de part et d'autre. Le choc des armes éveilla les

habitans des ondes, les vaisseaux furent couverts de nuées de flèches. Ce combat fut des plus sanglans, puisque, combattant corps à corps, tout coup portait. La vie n'était comptée pour rien, la mort avait perdu l'empire de sa terreur; le dernier soupir du mourant était encore un soupir de vengeance. Gui de Namur voulut profiter de sa supériorité numérique pour entourer les Hollandais. Ceci fut remarqué par un de nos capitaines de vaisseau d'une intrépidité peu commune, qui engagea ses camarades à le suivre et se fit jour au travers de la flotte Flamande. Le reste, ne voulant pas abandonner un si brave marin, ni avoir la honte de rester en arrière, suivit son exemple et le combat redoubla d'acharnement; toutes les blessures se portaient au visage.

»Tel frappe qui soudain tombe frappé lui-même;
» Et ces grands ennemis dans leur fureur extrême,
»S'atteignant tour à tour, se déchirant entre eux,
» Achètent de leur vie un triomphe douteux."

On assouvit sa rage jusque sur les morts.

Gui, pour forcer les siens à vaincre, avait donné l'ordre de ne faire aucun quartier. Cet ordre barbare fit une profonde impression sur les nôtres, qui résolurent d'entraîner au moins l'ennemi dans leur chute, s'ils devaient succomber. La grandeur du danger égala maintenant celle du courage, qui bientôt s'éleva jusqu'à l'héroïsme. On faisait aussi peu de cas de la mort que de la vie. Les nôtres tombant sur les Flamands, avec un effroyable cri de guerre, se baignèrent dans le sang, en respirant ainsi un avant-goût de la victoire. Les ennemis de leur côté poussèrent avec furie leurs vaisseaux contre les Hollandais; un des vaisseaux flamands entr'autres nous fit beaucoup de mal, son mât étant couronné d'une espèce de pa-

nier bastingué, d'où ses archers et ses frondeurs firent pleuvoir sur les nôtres une nuée de flèches et de pierres (*). Mais cette nouvelle tactique tourna au désavantage de ses inventeurs, car le panier, trop pesamment chargé, tomba lourdement, avec tous ceux qu'il contenait, et ceux-ci furent écrasés sur le pont du vaisseau ou engloutis dans les flots.

Les nôtres, sur le champ, sautèrent à l'abordage et là mêlant leur sang aux flots de sang de l'ennemi, se rendirent enfin maîtres du vaisseau. En général les Flamands déployèrent beaucoup de valeur, mais un grand nombre de leurs vaisseaux fut obligé de lâcher prise et de quitter le combat, tandis que beaucoup d'autres furent coulés à fond et sombrèrent. Cependant Paydroge qui avait dû rester spectateur oisif du combat, ayant été dégagé par la haute marée, vint tomber avec ses vaisseaux, qui n'avaient rien souffert, sur ceux des ennemis désemparés et en désordre, et il les chassa au loin. Tel était l'état de la bataille au sud. Les Flamands tenaient encore au nord. Ils craignaient qu'en fuyant ils n'attirassent sur eux toutes les forces de l'ennemi. Pendant qu'on combattait bord à bord, Oostervant imagina de jeter des poutres enflammées sur le pont des vaisseaux ennemis, ce qui fit diversion au combat parce que les Flamands, étant obligés de le cesser pour éteindre l'incendie, qui gagnait rapidement, et suffoqués et aveuglés par la fumée, s'entre blessaient, croyant avoir affaire aux Hollandais, qui en eurent ainsi bon marché. Pendant que ceci se pas-

(*) Voyez quant à cette manière de combattre, Huydekoper dans ses commentaires sur Melis Stoke, volume III, pages 329 à 339 etc. où il est dit qu'on avait coutume dans ces temps de hisser au faîte des mâts des esquifs garnis de bastingages et de combattre à l'abri de ces espèces de châteaux aëriens.

sait à l'aile droite, Oostervant apprend tout-à-coup que notre aile gauche pliait. Il envoie donc du secours en toute hâte, mais apprend bientôt que de ce côté aussi, l'ennemi, voyant la défaite d'une partie des siens, avait dès lors faiblement disputé la victoire et essuyé une défaite complète. Ce fut alors le moment de profiter de la victoire et de poursuivre les Flamands l'épée dans les reins; mais ceux-ci, soit que force y fut, soit lâcheté, abandonnèrent honteusement leurs vaisseaux et s'enfuirent à travers champs. L'amiral se contenta de s'emparer de leurs vaisseaux, sachant que le désespoir enfante quelquefois des merveilles, rend vaillant le plus timide et peut changer en un moment la face du combat. Gui cependant étant parvenu à rallier une partie des fuyards, tenta de revenir à la charge, avec ce courage qui n'abandonne jamais les grands généraux, pas même au moment de la défaite, mais il fut repoussé par Oostervant. Cependant les braves bourgeois de Zierikzee, flottant entre la crainte et l'espérance, attendaient avec anxiété l'issue de la bataille dont les ombres de la nuit leur dérobaient la vue. Les Flamands errant à l'entour de leurs murailles tâchaient de leur persuader qu'Oostervant était battu, et que la flotte était dispersée. Cette nouvelle, partant d'une source suspecte, obtint peu de créance. Mais quand l'aurore parut sur l'horison et éclaira la défaite et la fuite des ennemis, quelle ne fut pas la joie générale; elle alla jusqu'au délire! On se livra d'abord aux démonstrations les plus bruyantes, mais aussitôt on se ressouvint qu'on avait un devoir important à remplir. On offrit de solemnelles actions de grâce au Seigneur, dont la clémence avait sauvé la ville d'un si grand péril. On pouvait dire que la joie fut portée aussi loin que la misère avait été grande.

Des groupes de jeunes gens, de vieillards, de femmes et d'enfans, levaient les mains au ciel, se félicitaient mutuellement et trouvaient à peine des mots pour exprimer leur joie délirante. Le chevalier Guillaume voulant poursuivre sa victoire, tomba de tous côtés sur l'ennemi, l'empêchant ainsi de se rallier. Grimaldi, l'amiral de la flotte auxiliaire française, avait de son côté enveloppé le vaisseau amiral ennemi (à bord duquel se trouvait le jeune Gui) ainsi que quatre autres vaisseaux. Mais Gui se défendit avec tant de bravoure que Grimaldi fut obligé de lâcher prise. Oostervant, bouillant d'ardeur et d'impatience et craignant que Gui, qui devait être le plus glorieux trophée de la victoire, ne parvint à s'échapper, recommença, avec une nouvelle force, le combat qui dura avec acharnement jusqu'à ce que Gui, vaincu et fait prisonnier, tomba dans les mains des nôtres, qui l'auraient infailliblement écartelé, si le chevalier Guillaume ne fût venu à son secours et que l'amiral n'eût offert de le conduire en France. Le désir de la vengeance est la passion la plus violente, la plus irrésistible qui rugisse dans le cœur humain. Nous nous appitoyons sur les malheurs du prochain, mais quand ces malheurs viennent fondre sur nos propres têtes, l'implacable vengeance est notre premier besoin. Gui était l'artisan de grands désastres dans ce pays. Les soldats voulaient laver tant de perfidie dans son sang; ce désir était assez naturel! Mais le comte jugea que c'eût été un pernicieux exemple pour les princes que de verser un sang si auguste. On sauva donc Gui de la fureur vengeresse du soldat, et on le mena en France, où il fut gardé à vue. Plus de 10,000 Flamands perdirent la vie dans cette bataille; on ne connaît pas le nombre des prisonniers. Onze cents vaisseaux (parmi lesquels sans

doute, se trouvait un grand nombre de bâtimens légers) tombèrent dans nos mains. C'est ainsi que se termina cette guerre contre les Flamands, après que l'on eut combattu, de part et d'autre, avec beaucoup de valeur, depuis la pointe du jour précédent jusqu'au midi du jour suivant.

Mais on doit poursuivre le cours de ses succès aussi long-temps qu'il reste quelque chose à faire, afin de ne pas s'exposer, en s'endormant sur ses lauriers, à un revers de la volage fortune. C'est ainsi que le comte Guillaume, lorsque Grimaldi fut parti pour la France avec Gui, se rendit à Zierikzee, en partie pour faire soigner ses blessés, et en partie pour chasser les forces que l'ennemi avait laissées devant la place. La plupart avait cherché un asile à bord de ses vaisseaux, en mettant le cap sur les côtes Flamandes. Le reste se cacha dans les dunes de l'île de Schouwen, avec l'intention de se rendre, si on lui accordait la vie sauve. Oostervant savait bien qu'il ne faut pas pousser un ennemi aux abois jusqu'aux derniers confins du désespoir. La morsure du scorpion est plus mortelle lorsqu'il se sent mourir. Tel est un ennemi dans une position désespérée; son courage, alors, dégénère en rage. Guillaume fit six mille prisonniers. Les prisons en furent encombrées; un millier parvint à s'échapper, à la faveur de la confusion qui accompagne toujours une défaite. L'île de Schouwen étant ainsi délivrée, vint le tour de la ville de Middelbourg, dont les habitans envoyèrent une députation au vainqueur pour le féliciter. Tel est le cours des choses humaines. Ceux qui se joignent au nombre de vos ennemis, quand vous êtes dans le malheur, viennent vous étourdir de leurs protestations d'attachement du moment où la fortune vous sourit. Oostervant donna ordre

de réparer les remparts qui avaient été détruits par les Flamands et rétablit l'ordre dans les affaires publiques; une nouvelle affligeante vint le surprendre au milieu de ces occupations, notamment celle de la mort de son père le comte Jean II, dont la santé avait été longtemps languissante et qui gisait sur son lit de douleur lorsque la nouvelle inopinée des succès de son fils lui causa une si grande émotion qu'il mourut de l'excès de sa joie, le 12 Août 1304 (*).

Combat naval sur la Meuse, entre Marguerite et son fils Guillaume V.

(1351.)

A cette époque la discorde avait agité ses torches sur toute la Hollande. Deux partis s'y entre-déchiraient. La noblesse et le peuple, oubliant l'intérêt de la patrie, ne songeaient qu'à se détruire mutuellement. Les deux partis avaient adopté respectivement les dénominations de Hoekschen et de Kabeljaauwschen (†).

(*) Suivant la plupart des historiens le *compas marin* fut inventé, au commencement de ce siècle, en 1300, par un certain Flavio Gioja, habitant de la ville d'Amalfi dans le royaume de Naples, qui probablement tenait cette invention des Arabes. Les premiers missionnaires Chrétiens trouvèrent le compas marin en Chine, à leur arrivée. Nous ne trouvons cependant aucunes traces qui attestent qu'on ait amélioré cette utile invention durant le quatorzième siècle. Mais, et c'est avec un juste orgueil que nous le disons, c'est aux Hollandais que l'on doit les divisions des trente-deux *rumbs* ou aires du compas. En France on donne à ce compas le nom de *boussole* qui dérive encore de deux mots hollandais *bosje* ou *busje*, (petit faisceau ou petite boîte). Voyez *Allgemeine deutsche Real-Encyclopedie* au mot *Compass*.

(†) On prétend que ces dénominations bizarres surgirent d'un dîner pendant lequel il s'éleva une querelle sur la question de savoir si le

Les premiers portaient comme signe de ralliement des chaperons rouges, les seconds des chaperons gris. La faction des Kabeljaauwschen qui était de beaucoup la plus puissante tenait pour Guillaume; les autres au contraire suivaient la bannière de Marguerite. L'intérêt de l'état, dont chaque parti se prévalait à l'envi, n'était en effet qu'un vain prétexte; l'égoïsme et l'orgueil excitaient les deux partis. Le peuple, une fois mis en mouvement, divisé entre lui et en proie à toutes les passions de la haine et la vengeance ne connut bientôt plus de bornes; de désordres en désordres, il arriva à la plus épouvantable anarchie et foula aux pieds les lois divines et humaines. Il arriva souvent que le père tint l'un parti contre ses enfans qui étaient du parti contraire. L'on se massacrait impunément là où on se rencontrait. Des villes et des villages étaient saccagés; on pillait les églises. Les guérets d'un ami, d'un parent, étaient arrosés de son propre sang; l'incendie accompagnait le meurtre. On oubliait les excès, les crimes, pour en commettre de nouveaux, de plus horribles. L'assassinat d'un ami, d'un parent, était réputé héroïsme. Le vainqueur et le vaincu foulaient également aux pieds les plus chèrs intérêts de la patrie commune (*). Tandis qu'on lâchait ainsi la bonde à tous les crimes, aux plus coupables attentats, le parti des Kabeljaauwschen, qui avait prononcé la déchéance de

---

cabéliau prenait l'hameçon, (hoek en hollandais) ou si l'hameçon prenait le cabéliau.

Note du traducteur.

(*) Ce tableau n'est ni chargé ni rembruni, voyez à ce sujet l'histoire de la patrie par Wagenaar, vol. III, pag. 383, où l'on trouve : que le duc Guillaume après l'abdication de sa mère, releva les habitans pour tout le temps de la durée de la guerre de toute peine, pour meurtre, pillage, incendie, exactions ou contributions de guerre, coups et blessures, emprisonnement arbitraire, violation de domicile, prise de places fortes etc.

Marguerite et dispersé ses adhérens, ne cessait d'envoyer des députations au duc Guillaume pour l'exciter à prendre les armes contre sa mère. Ce fut seulement après avoir chassé leur souveraine, qu'ils reconnurent l'énormité de leur attentat, et abandonnés qu'ils étaient de Dieu et des hommes, ils voulurent étouffer le cri de leur conscience sous le poids de nouveaux forfaits. Il n'en coûta pas beaucoup pour rendre Guillaume complice de ces crimes, pour en faire un parricide. Les Hoekschen frappés de terreur, à l'arrivée du duc, coururent se réfugierdans le Hainaut au pied du trône de leur souveraine; ils supplièrent la comtesse: » qu'elle » daignât, enfin, prendre à cœur les intérêts chancelans » de la chose publique! Le parti des Kabeljaauwschen » menaçait plus que jamais leurs biens et leur vie. » C'étaient ces tyrans qui avaient arraché, à la mère, » le pouvoir, pour le donner au fils; c'étaient ces su- » perbes qui s'apprêtaient à les écraser tous et ce pour » le seul motif, qu'eux, en sujets fidèles, avaient pris » les armes en faveur de leur maîtresse." Marguerite à ce discours, enflammée de colère, envoya sur le champ un ordre à son fils de se démettre du pouvoir. Elle accompagna cet ordre des plus fortes menaces en cas de désobéissance; mais Guillaume n'en tint aucun compte. Des menaces sans effet ne terminent pas le différend. C'est pourquoi la comtesse demanda des secours à Edouard roi d'Angleterre et les ayant obtenus, elle fit voile pour l'île de Walcheren. Guillaume, accoutumé aux douceurs du commandement, résolut de tout tenter pour conserver le pouvoir; il rassembla une flotte considérable avec laquelle il se porta à la rencontre de sa mère, ne jugeant pas prudent de l'attendre derrière ses murailles. Il avait à craindre que la présence de la comtesse ne réveillât l'amour de ses sujets pour

elle et ne lui aliénât le cœur de ses propres adhérens. Il privait par là aussi les Hoeks, faute d'assistance, des moyens de tenter quelque chose contre lui. La noblesse voyait s'échapper tout le fruit de ses innombrables forfaits, si elle ne soutenait puissamment le duc et qu'on n'écrasât tout d'un coup son ennemi. Les deux flottes se rencontrèrent, entre Briel et 's Gravesande, là où la Meuse, d'un cours rapide, se décharge dans la mer. On combattit, des deux côtés, avec la plus grande bravoure. Les Kabeljaauwschen surtout se battirent si intrépidement que la victoire leur resta. Cela n'est pas étonnant, si l'on considère que leur salut dépendait de la victoire et que leur honneur était attaché à ce qu'ils défendissent courageusement la cause du jeune prince qu'ils s'étaient si récemment donné. L'amiral anglais et un grand nombre d'autres perdirent la vie dans ce combat, et parmi la haute noblesse qui y périt, on cite Constantin de Renesse et Florent d'Haamstede. Thierry de Brederode qui commandait la flotte de la comtesse, après s'être défendu vaillamment, fut entouré et fait prisonnier. Marguerite, abattue par ce revers et ayant perdu tout espoir, s'enfuit en Angleterre avec le reste de la flotte, de manière que Guillaume, resté maître du champ de bataille, conserva aussi le gouvernement de ces pays. Le carnage dut être affreux, s'il est vrai, comme on le raconte, que les eaux de la Meuse furent teintes de sang pendant trois jours. — La paix se conclut, enfin, aux conditions qu'il plut au vainqueur d'imposer, notamment que Marguerite, sa vie durante, conserverait seulement le Hainaut et qu'elle céderait le reste de ses états à son fils Guillaume (*).

(*) Les chagrins emportèrent Marguerite au tombeau avant que l'année

Combats de mer du temps de Jacqueline.

(1426—1428)

La Hollande goûta peu ou point de repos sous le règne orageux de Jacqueline de Bavière, qui fut une princesse douée de grandes qualités, mais d'un caractère remuant et inquiet. Aux caprices et à l'orgueil, elle joignait encore la plus grande légèreté à contracter et à rompre le saint nœud du mariage; la cruauté était la base de son caractère, mais elle fut bien punie de ses fautes par les vicissitudes de sa fortune. Sur terre, elle remporta quelquefois des avantages; la fortune lui fut constamment contraire sur mer. Ayant abandonné son second mari, le duc Jean de Brabant, jeune homme efféminé, elle s'amouracha d'Humfrey, duc de Glochester, frère d'Henri V, roi d'Angleterre. Depuis ce temps les affaires dans le Hainaut allèrent de

---

ne fût révolue, tandis que son fils dénaturé, Guillaume V, enfermé au château du Quesnoy dans le Hainaut, par mesure de précaution, était tombé en démence. Il languit encore trente ans, dans cet état d'imbécillité, dans la captivité. » C'est ainsi que Guillaume quitta misérablement le théâtre du monde sur lequel il avait joué pendant dix ans le rôle le plus affreux. On a attribué sa démence aux remords de sa conscience, pour le mal qu'il avait fait à sa mère; quant à nous, nous croyons, que le fils qui a violé les plus saintes lois de la nature en sacrifiant sa mère à son ambition, n'est pas plus susceptible de remords qu'un tigre qui a déchiré sa victime, qu'un Néron sur les traces duquel un pareil être dénaturé a marché. Il ne nous siérait pas d'être ici l'interprète de la vengeance divine, mais nous pouvons dire que la rébellion contre ses parens est un sacrilège qui porte toujours, tôt ou tard, par la permission de la Providence, les fruits les plus funestes. Guillaume V est un exemple frappant de cette vérité (*).

(*) Beautés de l'histoire Neerlandaise par P. G. Witsen Geysbeek et C. Engelberts Gerrits, vol. 1, pag. 181.

mal en pis, au point que Jacqueline vint à tomber entre les mains de ses ennemis et que le gouvernement du Hainaut échut en partage à son premier époux. En outre la Hollande devint suzeraine de Philippe duc de Bourgogne, qui profita habilement de tous ces troubles. Jacqueline s'étant sauvée, déguisée en homme, de Gand où on la retenait prisonnière, se présenta courageusement en Hollande. La présence et l'autorité de la princesse ranimèrent le courage d'un grand nombre d'habitans qui lui rendirent hommage. Elle fut reconnue comme comtesse, premièrement à Schoonhoven et ensuite à Gouda et à Oudewater. Aussi, les habitans d'Utrecht, qui soupiraient après un changement, conclurent une alliance avec elle. Il en résulta que ces contrées se trouvèrent bientôt engagées dans une guerre sanglante. On se battit jusqu'à deux fois sur mer. Glochester envoya, d'Angleterre, à Jacqueline, des secours sous les ordres de Filwater. Ces troupes débarquèrent à Brouwershaven, petite ville de l'île de Schouwen. Philippe de Bourgogne s'aperçut aisément qu'il y allait pour lui du pouvoir et se hâta de se porter en Zélande à la rencontre de Filwater. On se battit avec acharnement des deux côtés, et enfin la victoire resta à Philippe par la valeur surprenante d'Henri van Borselen, seigneur de Vere, qui commandait la flotte hollandaise, et qui en récompense aussi de ses services éminens fut créé chevalier. Beaucoup d'Anglais perdirent la vie dans ce combat qui moissonna en même temps la fleur de la noblesse Zélandaise tenant le parti de Jacqueline. Elle seule se surpassa, et s'éleva au-dessus de la faiblesse de son sexe. Elle s'immortalisa en se montrant supérieure à l'énormité de ses infortunes! Pendant que les affaires de la Hollande flottaient incertaines, elle équipa une flotte à

Wieringen, dont les marins, ayant pénétré sur le midi dans Enkhuizen, s'emparèrent d'une centaine de bourgeois qu'ils trouvèrent à table et qu'ils décapitèrent. Cette action atroce enflamma tous les cœurs du désir de la vengeance. Le premier pas dans la carrière de la cruauté est toujours suivi d'un grand nombre d'autres. La vengeance qu'on exerce finit souvent par retomber sur sa propre tête. L'année suivante (1427) Jacqueline eut à déplorer les plus cruelles représailles. Elle entreprit de nettoyer la mer avec une flotte nombreuse, sous le commandement de Guillaume de Brederode. On se vantait déjà de tout soumettre au joug de la princesse ! Mais Haarlem, Amsterdam, Hoorn et d'autres villes maritimes puissantes, étaient là avec des forces imposantes. Elles rassemblèrent de leur côté une flotte formidable. — L'île de Wieringen est située à l'extrême pointe de la Hollande; c'était autrefois une péninsule attachée au continent. Elle en fut séparée en même temps que le Texel, en 1170, lorsqu'un ouragan, sans exemple dans les annales des tempêtes, mit nos côtes à deux doigts de leur perte. C'est là que Brederode, guerrier vaillant et expérimenté, était venu jeter l'ancre. Là aussi il était à l'abri de l'attaque de la flotte des villes confédérées dont les gros vaisseaux ne pouvaient l'approcher à cause des bancs de sable. Force fut donc à cette flotte de laisser tomber l'ancre, et on résolut de bloquer l'ennemi afin de le forcer à risquer la bataille. Brederode avait attiré au parti de la comtesse non-seulement les populations du Texel, mais encore celles de Wieringen. Il n'ignorait pas que ces îles étaient les clefs de la mer et combien il lui importait de se les attacher. Il n'y avait qu'une alternative pour lui, celle de se faire jour au travers de l'ennemi, en combattant. Il fit

donc embarquer tout son monde, qui après avoir réparé ses forces se jeta dans une multitude de bâtimens légers pour aller attaquer l'ennemi. Brederode avait non-seulement excité le courage des siens, mais il leur avait recommandé en même temps la prudence, c'est pourquoi il commanda que l'attaque n'aurait lieu qu'à marée tombante. Il espérait qu'alors les gros bâtimens des ennemis toucheraient sur les bancs sans pouvoir être remis à flot. Ce plan était savamment combiné. Il prévoyait que ses vaisseaux plus légers pourraient se réunir facilement, se porter partout et combattre avec avantage les gros vaisseaux de l'ennemi échoués sur les bancs, dispersés, et ainsi hors d'état de se secourir mutuellement. Cependant l'exécution ne répondit pas à la sagesse du plan par le manque de résolution, disons par la lâcheté de l'arrière garde qui malgré les ordres pressans du chef resta spectatrice du combat. Si l'attaque avait été faite simultanément avec toutes les forces réunies la victoire l'eût couronnée. Mais dans cet état, on fut séparé les uns des autres et facilement vaincu. Les premiers se battirent intrépidement, mais lâchement abandonnés des leurs, ils tombèrent sous le fer de l'ennemi, se noyèrent ou furent faits prisonniers. La première ligne rompue, les autres vaisseaux firent une faible résistance; ceux qui prirent la fuite, entre autres les troupes auxiliaires, furent coupés, de manière qu'un petit nombre seulement eut le bonheur d'échapper. Les alliés ayant remporté la victoire, ne négligèrent rien pour l'achever. Brederode, conduit avec les autres prisonniers à Enkhuizen, fut en danger de la vie. Quatre-vingts prisonniers furent tués en représaille du massacre des habitans d'Enkhuizen fait par les gens de leur parti, l'automne précédent. La considération et le respect

qu'inspirait l'ancienne et noble maison de Brederode, le sauvèrent à grande peine de partager le sort des autres prisonniers. Une faible majorité dans le conseil lui accorda la vie sauve. Cette défaite mit les affaires de Jacqueline à vau l'eau et fit évanouir pour elle tout espoir de conserver le pouvoir. Le pays fut donc pacifié, et le 13 Mai 1428 les différends furent arrangés aux conditions suivantes, notamment que Philippe conserverait, en qualité de protecteur, le timon des affaires de ces contrées dont la possession lui reviendrait de plein droit après la mort de Jacqueline.

Ruse de guerre employée au siége de Dordrecht du temps de Jacqueline.

Nous jugeons à propos, à cause de l'importance de l'événement de rapporter ici un épisode du siége de Dordrecht entrepris en 1418 de concert avec une trentaine de villes de la Hollande par le duc Jean de Brabant et par Jacqueline. Cette entreprise fut aussi malheureuse que la plupart de celles de cette infortunée princesse. Le duc Jean de Braband, d'un naturel mou et indolent, ne s'était laissé décider que sur les pressantes instances de Jacqueline à se joindre avec ses Flamands aux Hollandais et aux Zélandais qui étaient de son parti afin de mettre le siége devant cette ville. Les Flamands campés au sud de la ville, imitant l'indolence de leur duc, avançaient lentement et sans énergie les travaux du siége. Mais au nord, Jacqueline avec ses Hollandais et ses Zélandais travaillait avec ardeur aux moyens de réduire la place. Jacqueline était partout. Elle faisait passer dans le cœur de tous les siens le feu de son mâle courage; aussi ceux-ci,

depuis le chef jusqu'au moindre soldat, animés par un si noble exemple, s'empressaient-ils d'obéir comme s'ils eussent encore été commandés par le duc Guillaume. Les assiégés redoutaient tellement la valeur de cette partie des assiégeans qu'ils ne se hasardèrent jamais à attaquer l'armée de Jacqueline, mais tombaient à tout moment sur celle du duc Jean qu'ils savaient infestée de sa mollesse. Une ruse de guerre des assiégés, couronnée d'un succès complet, mérite d'être rapportée. Ils laissèrent dériver avec un vent favorable, comme par malheur, quelques vaisseaux sur la plage où campaient les Flamands; ces vaisseaux étaient remplis de comestibles et de boissons et étaient attachés sous l'eau avec des cables. Les lâches Flamands, croyant n'avoir aucun danger à redouter, n'eurent rien de plus empressé que de se jeter en foule sur une proie qui leur paraissait si facile. Ils s'y gorgeaient de nourriture et de boissons, lorsque les adroits pêcheurs les tirèrent à eux comme des poissons pris à l'hameçon et firent ainsi passer promptement leur honteuse ivresse par la frayeur qu'ils durent ressentir en tombant entre les mains de leurs ennemis.

Guerre maritime avec les villes Anséatiques.

(1439—1441.)

Peu de temps après les événemens que nous venons de relater, il éclata une guerre maritime acharnée entre les Hollandais et les habitans du littoral de la Mer Baltique, causée par les pirateries que ceux-ci exerçaient sur nos vaisseaux. Nous nous révoltons contre toute injustice, mais celle que nous souffrons

le moins patiemment est l'acte qui attaque nos biens, nos possessions. On commença par réclamer une restitution des indemnités; mais les pirates furent sourds à toutes nos justes plaintes. Les villes de Lubek, d'Hambourg, de Rostock et de Wismar, le Dânemarck, le Holstein, les Poméraniens et les Prussiens, ainsi que les Espagnols et les Vénétiens qui commerçaient à cette époque dans la Mer Baltique, avaient conclu entre eux une alliance secrète contre les Hollandais. La jalousie qu'ils avaient conçue de la prospérité de notre commerce fut la cause de cette ligue, dont le but était principalement de mettre obstacle à l'accroissement de cette même prospérité. Notre navigation fut donc partout entravée et exposée au pillage des corsaires qui infestaient la mer; nos vaisseaux mêmes étaient parfois coulés à fond et leurs équipages jetés dans les fers. Philippe de Bourgogne enfin, ouvrit une conférence pour l'aplanissement des différends. Les députés de la part des villes anséatiques furent deux nobles chevaliers, Henri Raapzilver de Dantzig, et Henri Voorraad de Lubec. La Hollande de son côté y envoya des commités de son commerce parmi lesquelles on distinguait Evert Jacobszoon membre de la régence d'Amsterdam. On évalua le dommage souffert par notre commerce à 50,000 florins d'or, mais les députés anséatiques déclinèrent cette demande, sur quoi on déclara ouvertement la guerre. De suite on mit la main à l'œuvre. On activa la construction et l'armement des vaisseaux de guerre. On travailla jour et nuit avec une telle ardeur que l'on pût dire que les arbres étaient métamorphosés, comme par enchantement, en vaisseaux. Bien nous en prit, car différer d'un instant l'armement de la flotte eût été tout gâter et augmenter par notre faiblesse la force de l'ennemi

à tel point qu'il nous eût été impossible d'y résister. Les Hollandais ayant donc mis en mer, avec un bon nombre de vaisseaux, répandirent l'effroi partout, s'emparèrent, dès le début des hostilités, de vingt vaisseaux ennemis et bloquèrent si étroitement les côtes Espagnoles que tout ce qui osait sortir des ports était capturé. Ils prirent trois navires biscayens, et un bâtiment vénitien richement chargé, qu'ils pillèrent et livrèrent ensuite aux flammes. Philippe sachant qu'une première attaque vigoureuse fait presque toujours pencher la victoire du côté de celui qui a porté les premiers coups, avait donné ordre de capturer tous les bâtimens prenant cours vers le nord. Aussi on n'en fit pas faute. La mer fut couverte de nos vaisseaux et la renommée de notre bravoure devint telle qu'on ne pût plus tirer en doute notre prépondérance maritime. Elle enchaîna la victoire à son char et remplit nos ennemis d'épouvante. Le pavillon neerlandais flottait seul en dominateur sur les mers; on attacha au faîte de nos mâts des balais comme pour dire qu'on avait nettoyé la mer. En 1440 on s'empara, presque sans coup férir, par la terreur seule de nos armes, d'une grosse flotte de la Baltique et de vingt-trois navires prussiens. Les Prussiens abandonnèrent les premiers leurs alliés en faisant force de voiles pour échapper, mais ils furent coupés dans leur fuite et tombèrent les premiers aussi au pouvoir du vainqueur, auquel se rendit bientôt toute la flotte. Les grandes âmes ne se laissent abattre ni par les revers, ni gonfler par la prospérité, mais elles savent profiter de la victoire. Il arrive rarement que le vainqueur puisse se vaincre soi-même et triompher de ses passions. Les Hollandais, cependant, remportèrent cette double victoire. Ils firent grâce à leurs ennemis. Ils ne répandirent jamais le

sang après le combat. On ne retint pas les prisonniers qui tous furent renvoyés sans rançon. L'ennemi terrifié par ses revers, continua encore quelque temps à se débattre tel qu'un malade qui se tourne et retourne, en vain en tout sens, pour échapper à ses maux. Il arriva enfin en 1441 que les nôtres découvrirent sous les côtes de Norvège trois grands vaisseaux de guerre qu'on pouvait nommer à juste titre des châteaux flottans. Ils n'avaient à y opposer que six, d'autres disent trois petits bâtimens, montés par quatre cent cinquante hommes environ. Mais c'étaient tous gens de cœur et d'expérience, animés du désir de répandre au loin leur renommée guerrière et de s'emparer d'une si riche proie; deux puissans véhicules qui donnent du courage à de moins braves. Ils résolurent donc d'affronter le danger et de tenter la fortune. L'ennemi méprisa d'abord notre apparente faiblesse et se vanta de faire danser toute la marine hollandaise dans un seul de ses vaisseaux. Mais en ceci, comme toujours, l'orgueil précéda la chute. Ces colosses flottans furent vaincus facilement par la résolution, la rapidité et la justesse des mouvemens des nôtres. Ceux-ci étant parvenus à jeter le grappin, sautèrent à l'abordage et passèrent au fil de l'épée une multitude d'ennemis; la mer fut teinte de sang; tout ce qui opposa de la résistance fut tué. Le reste fut fait prisonnier. Pierre Brand, leur commandant, fut de ce nombre et sa capture donna lieu, d'une manière singulière, à la cessation de cette guerre sanglante. Il arriva que ce prisonnier d'importance tomba en partage à un bourgeois de Hoorn; celui-ci au lieu de traiter Brand en ennemi, tâcha de le gagner par la douceur et les bienfaits. Il lui fit donner des vêtemens neufs, ainsi que de l'argent pour son voyage et le laissa partir sur parole,

se fiant à ses promesses. Brand rendu à ses foyers proclama hautement et partout la courtoisie des hollandais: »Là, disait-il, les prisonniers n'étaient pas » traités en ennemis, mais comme des amis, des pa-» rens. La cruauté de ses compatriotes, qui au con-» traire jetaient les hollandais dans des cachots infects » et malsains et les laissaient périr misérablement de » faim, était grandement blâmable. Leurs revers étaient » donc un juste châtiment, déjà commencé par la di-» vine Providence, qui appesentirait encore davantage » son bras vengeur sur eux s'ils ne s'amendaient. L'in-» térêt général exigeait donc que l'on fit la paix au » plus vite et que l'on établit des relations amicales » avec une si généreuse nation. Il aurait été téméraire » d'attendre l'issue de la guerre et on s'exposait enfin » à devoir subir alors la loi d'un vainqueur inflexible.“ Comme Brand exerçait une grande influence sur ses concitoyens, il réussit à les persuader et à les ramener à des sentimens plus modérés et plus pacifiques. Peu de temps après on traita de la paix à Coppenhague et bientôt une alliance sincère et durable fut conclue entre les Danois, les Prussiens et les Hollandais. On fit avec les villes anséatiques une trêve de douze années, qui fut renouvellée à l'expiration du terme; enfin, à la longue l'amitié se consolida réciproquement à tel point qu'on s'abstint de toute récrimination et que tacitement il y eut paix sur terre et sur mer, ce qui fit fleurir peu-à-peu le commerce et la navigation.

Guerre maritime entre les Hollandais et les Français sous Charles de Bourgogne et Marie.

(1471—1477.)

Vers l'an 1471 la paix fut troublée sur mer, et bientôt tout y fut aussi orageux que cet élément même. Ce fut le comte de Warwick qui alluma les premières étincelles de ce vaste incendie ; aidé de Louis XI, roi de France, il déclara la guerre à Edouard IV, roi d'Angleterre qui avait épousé la sœur de Charles de Bourgogne. La fortune volage fut si contraire au roi d'Angleterre, que, chassé de son royaume, il vint se réfugier en Hollande, mais l'année suivante étant retourné en Angleterre avec une flotte formidable et ayant gagné une bataille sanglante il reprit possession de son trône. Déjà avant la fuite d'Edouard, le comte de Warwick avait, du consentement tacite du roi des Français, commencé à piller les navires hollandais; même vers les fêtes de Pâques, il en surprit trente et ne prétendit alors à rien moins qu'à l'empire des mers. Tant d'injustice et de présomption fut bientôt puni ; engagé dans un combat naval acharné contre les Anglais, il fut totalement défait, et les Anglais, par une rare courtoisie, nous rendirent les navires qu'on nous avait pris. Warwick néanmoins continua le cours de ses déprédations et s'empara derechef vers la Pentecôte, de vingt de nos vaisseaux. Enfin Henri van Borselen, seigneur de Vere et amiral de Hollande, las de ces pirateries et jugeant qu'il était temps d'y faire une fin, équipa promptement une flotte de trente six vaisseaux de guerre avec lesquels il mit sous voile,

le 15 Juin, pour les côtes de Normandie où il espérait de rencontrer les pirates; car ils méritaient ce nom au lieu de celui d'ennemis. Il avait résolu de tirer vengeance de leurs déprédations et de leur en faire passer le goût. Il les rencontra effectivement près de l'embouchure de la Seine et les attaqua avec tant de furie qu'il reprit d'abord onze de nos bâtimens et incendia un grand nombre de vaisseaux ennemis. Les pirates en furent tellement épouvantés qu'ils désertèrent les mers. Ce fut là l'origine d'une guerre sanglante qui éclata entre le roi des Français et les Hollandais. Le roi fit construire d'énormes vaisseaux entre autres un qui fut nommé le Pilier et qui surpassait tous les autres en grandeur et en force. Ces vaisseaux, croisant sur nos côtes, inquiétèrent notre pêche du hareng. On captura un grand nombre de bûches employées à cette pêche et les Français retinrent prisonniers les équipages pour la rançon desquels ils exigèrent cent couronnes d'or par tête, ce qui jeta l'épouvante parmi nos pêcheurs. Ceux qui étaient en mer se hatèrent de regagner les ports et les autres qui se trouvaient dans les ports n'osèrent plus mettre en mer puisque l'ennemi couvrait cet élément de ses vaisseaux et y faisait tout plier sous la force de ses armes. Mais cette domination fut de courte durée; nos vaisseaux de guerre ayant pris la mer forcèrent les Français de se mettre à l'abri dans leurs ports. La trève qu'on obligea l'ennemi de conclure, et qui devait durer jusqu'à la fin de 1474, nous prouve à quel point déjà les forces maritimes de la Hollande étaient respectées. La trève expirée, la guerre recommença avec plus d'acharnement que jamais, guerre célèbre dans les annales par les défaites et les malheurs des Hollandais. Les Français exercèrent la force la plus brutale, en pillant nos vaisseaux, en

écumant les mers, afin d'anéantir, par leurs pirateries, notre commerce et notre navigation. Les Amsterdammois voulant faire au printemps, une expédition commerciale en Espagne, équipèrent, sur l'invitation du duc Charles, quatre gros vaisseaux de guerre pour s'opposer aux pirates, et les navires marchands, qui devaient faire partie de l'expédition, furent armés en guerre. Tout étant donc prêt ils se réunirent à ceux de Hoorn et d'Enkhuizen qui avaient aussi équipé des vaisseaux avec le plus grand soin et la plus grande célérité. Cette flotte comptait maintenant quatre-vingts voiles et ayant appareillé et fait route de conserve, elle ne fut pas inquiétée en allant, mais il en fut autrement, lorsque chargée de sel, elle voulut retourner. On avait oublié l'ennemi, on se croyait en parfaite sécurité. Voilà les principales causes qui conduisirent les nôtres à leur perte, auxquelles, cependant, il faut joindre l'amour du lucre, la cupidité de quelques négocians qui prirent les devans en s'écartant du gros de la flotte, pour dévancer les autres sur les marchés et avoir le premier gain. La flotte se dispersa donc, naviguant sans ensemble et méprisant les ordres donnés dans l'intérêt du salut commun. Les Français la rencontrèrent en cet état à la hauteur de Klaasduinen, et usant de prudence ils tombèrent sur notre centre et empêchèrent ainsi les nôtres de se réunir. Le combat ayant commencé, nos navires ne purent résister au choc furieux et inopiné de l'ennemi et ils furent cruellement maltraités par la supériorité de son artillerie. L'un vaisseau dut se rendre après l'autre; ainsi cette belle flotte, d'environ quatre-vingts voiles hollandaises, tomba entre les mains de l'ennemi après un court engagement. Quant aux équipages, les rapports diffèrent. Quelques-uns prétendent

qu'ils furent presque tous faits prisonniers et qu'un petit nombre seulement parvint à s'échapper, dans des chaloupes, sur les plages voisines. D'autres affirment que la plupart des vaisseaux ayant fui vers Klaasduinen, les équipages se jetèrent à terre et regagnèrent honteusement leurs foyers. La tache faite à l'antique renommée de nos armes affecta plus les véritables amis de notre honneur national que les pertes qu'on avait essuyées. Ce furent les négocians d'Amsterdam et de Hoorn (auxquels on prit plus de trente vaisseaux) qui se ressentirent le plus de cette débacle. Beaucoup de négocians furent complètement ruinés par ce malheur et réduits en un instant à la besace. Il est donc permis de croire, ce que plusieurs écrivains ont raconté, que beaucoup de négocians perdirent la raison par suite de ce désastre inattendu. Aussi long-temps que le duc Charles fut arrêté devant Nancy, la mer ne fut pas inquiétée, mais celui-ci ayant trouvé la mort devant cette ville, il éclata, sous Marie sa fille unique et son héritière, une guerre maritime acharnée. Les Français, ardens à la curée pour faire du butin et enorgueillis par leurs succès, régnaient alors en maîtres sur les mers et mettaient obstacle au commerce des Hollandais et des Zélandais, mais ceux-ci, loin d'être abattus par leurs malheurs, équipèrent promptement une flotte capable de balancer autant que possible les forces de l'ennemi. Trente-six vaisseaux bien équipés et armés allèrent à la recherche de ce dernier et lui inspirèrent une telle épouvante qu'il prit lâchement la fuite. Il arriva en Août 1477 que dix de nos vaisseaux équipés par les habitans d'Amsterdam (qui était déjà alors une ville considérable et puissante) hélèrent une grande caraque armée, richement chargée de denrées coloniales, à laquelle ils ordonnèrent de carguer

les voiles. L'équipage de la caraque se fiant à la force de son vaisseau et méprisant la faiblesse des nôtres refusa d'obéir, en accompagnant son refus d'une réponse menaçante. » On avait à se garder de ne pas » exciter plus fort que soi pour ne pas faire retomber » notre audace sur notre propre tête." La nuit commençait alors à tomber et on ne jugea pas prudent d'entreprendre l'attaque, les ombres augmentant toujours les dangers de la mer. Les nôtres donnèrent donc la chasse à l'ennemi pendant toute la nuit et l'attaquèrent enfin à la pointe du jour. La caraque baissa son pavillon après nous avoir rendu une seule bordée et fut traînée à la remorque en Zélande. Nous prîmes encore, dans la suite, dix-huit vaisseaux aux Français qui n'osèrent plus se hasarder sur mer. Notre flotte ancrée devant Dieppe eut beau défier l'ennemi, il se tint caché dans ses ports. Mais les nôtres ne s'en tinrent pas là, sautant dans leurs chaloupes, ils effectuèrent un débarquement et revinrent à leurs bords chargés d'un riche butin. Les Neerlandais ayant ainsi nettoyé l'océan de Français et d'autres écumeurs de mer, qui l'infestaient, revinrent vers la fin de l'automne, avec un fleuron de plus à leur gloire maritime, dans les ports de la patrie.

» *D'où vient qu'un peuple faible, enseveli sous l'onde,*
» *A peine distingué sur la carte du monde,*
» Au faîte de la gloire éleva ses destins?
» Qui moissonna cet or en des pays lointains?
» Puissant Dieu de l'Amstel, sur cet autre pactole,
» Quel pouvoir merveilleux bâtit ton capitole?
» De cités en cités qui creusa ces canaux?
» Qui planta ces remparts dominant sur les flots?
» D'où naquit, dans nos champs, le bonheur, l'abondance?
» Qui nous donna la paix, l'ordre, la tolérance,
» Biens précieux et chers que, d'un œil curieux,
» Admire en nos climats, l'étranger envieux?

»Qui répandit les arts, les talens et la vie?
»Deux vertus: *l'équité, l'amour de la patrie.*"

Guerre entre les Flamands et les Hollandais.

(1483—1491.)

Après la mort de la duchesse Marie, Maximilien, son époux, eut la tutelle de son fils mineur. Maximilien était haï des Flamands, soit que ce peuple turbulent eut aversion du nouveau gouvernement, soit à cause des charges trop pesantes dont on l'avait frappé. Le prince, qui autrement était d'un bon naturel, agit imprudemment en accablant les habitans de contributions et en prêtant trop complaisamment l'oreille aux basses insinuations de la flatterie, toujours à l'affût pour s'enrichir de la dépouille des peuples. Les Flamands devenus rebelles et ayant rompu en visière à Maximilien, le méprisèrent bientôt ouvertement et limitèrent son pouvoir en lui donnant quatre co-adjuteurs, prouvant ainsi qu'ils se méfiaient de son gouvernement ou qu'ils le vouaient au mépris. Les états s'étant assemblés à Gand, on lui continua la tutelle pour un temps limité, mais sous le serment le plus solennel. Bientôt on lui ôta tout-à-fait le gouvernement pour ne pas s'être rendu à la session des états de Flandre et pour être allé mettre le siége devant Utrecht. On attribua cette conduite à son orgueil, comme s'il avait jugé les états indignes de sa présence. Les esprits une fois montés contre le prince, il ne put plus faire aucun bien. Le jeune Philippe, à peine âgé de cinq ans, fut élu comte. On lui don-

na aussi quatre tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. De-là résulta une guerre sanglante entre les Flamands d'un côté et les Hollandais et les Brabançons de l'autre. Le pays fut dévasté, la mer inquiétée, et la navigation molestée. Ci et là on en vint aux mains, tout était trouble et confusion. Les différends furent, il est vrai, aplanis en 1484, mais les troubles recommencèrent bientôt, après que Maximilien, qui s'était rendu à Bruges, eut été mis sous garde. Tout alors fut en combustion dans les Flandres. En Brabant et même dans le Hainaut, l'une ville se battit contre l'autre. La Hollande, quoique entourée par les eaux, ne put échapper à cet incendie. Les habitans de l'Ecluse, auxquels s'étaient joints les bannis du parti des Hoeks visant à une révolution, équipèrent une flotte, et remontant la Meuse, surprirent, sous la conduite du chevalier François de Brederode, la ville de Rotterdam. Ils s'emparèrent peu de temps après du château de Woerden. Le plat pays fut en butte à la rage de bandits et d'incendiaires ou obligé de payer d'énormes contributions de guerre. Les hameaux et les châteaux devinrent la proie des flammes; des corsaires écumaient la mer et empêchaient tout commerce. Partout régnaient les alarmes et le danger. Les Amsterdammois se distinguèrent particulièrement dans ces temps difficiles et obtinrent pour récompense de Maximilien, de porter, en chef, la couronne impériale dans les armes de leur ville. La Frise occidentale surtout, craignait que l'ennemi, après s'être emparé du Texel, n'attaquât ses côtes et ne frappât le pays de fortes contributions de guerre. On ordonna donc à la bourgeoisie et aux habitans des campagnes, de se tenir en armes; on établit des signaux; des fanaux allumés et le tocsin devaient avertir les populations de l'approche des Hoeks,

s'ils tentaient d'opérer un débarquement, afin que le gouvernement pût prendre à temps les mesures nécessaires pour la sûreté du pays. Des postes furent établis le long des côtes et le Zuiderzee fut couvert de vaisseaux de guerre; tout le pays, en un mot, présentait l'image de la guerre, tandis que d'un autre côté il était cruellement épuisé par les exactions des partisans. Tel était l'état de notre malheureuse patrie qui soupirait après la paix, le seul moyen de salut qui lui restât. Cette paix tant désirée fut conclue enfin au commencement de l'automne de 1489, par la médiation du roi de France et accueillie avec de telles démonstrations de joie que les champs long-temps abandonnés, et les mers que troublait naguères le bruit des armes, semblèrent partager l'allégresse générale. Malheureusement ce ne fut qu'un éclair de bonheur. Tel est l'élément des mers, une fois soulevé par l'orage, il se calme difficilement et ses montagnes d'eau s'élèvent encore jusqu'aux cieux bien long-temps après que Borée a fermé l'outre de ses vents. La paix, cette fille du ciel, avait fait place au torrent dévastateur de la guerre, mais les déprédations sur mer continuaient toujours. Les habitans de l'Ecluse, ne respirant que la guerre et adonnés à la piraterie, bloquèrent, en 1491, avec leurs vaisseaux armés, les embouchures de nos eaux et empêchèrent jusqu'aux arrivages de grains. Leur témérité alla si loin que, conduits par Jean de Naaldwyk, ils pillèrent le village de Wyk sur mer et le réduisirent ensuite en cendres. Ayant enfin remonté le Marsdiep, sans que les Hollandais s'y opposassent, ils croisèrent et piratèrent pendant tout l'été dans la mer du Nord et dans le Zuiderzee, de telle sorte que les sources de notre prospérité furent attaquées au cœur. Nous ne pûmes nous en prendre qu'à

nous-mêmes, notre propre lenteur avait donné lieu à la continuation de cet état de choses. Les îles de Texel et de Wieringen fournirent même des munitions et des provisions de bouche aux ennemis. Non que les paisibles habitans partageassent leurs violences, mais il ne fut pas difficile à l'ennemi de les tromper en s'annonçant comme des libérateurs qui venaient les délivrer du joug pesant des charges. La liberté a de tout temps été l'idole des Neerlandais, ils détestent tout ce qui a l'air de la contrainte, ils veulent être conduits avec douceur, se gouverner eux-mêmes; ils veulent être guidés et non menés comme de timides troupeaux. Toujours prêts à obéir à toute exigeance raisonnable de leurs gouvernans, ils se raidissent avec une volonté de fer contre tout acte arbitraire. L'habitant étant écrasé par les charges de la guerre, il lui était impossible d'en supporter de nouvelles. C'est pourquoi les Texelois et les Wieringeois, rêvant un changement d'ordre public, ajoutèrent facilement foi aux promesses fallacieuses de l'ennemi. Nous sommes crédules dans nos souhaits. C'est ainsi que nos insulaires aidèrent les pirates de l'Ecluse à bloquer nos bras de mer, et ces derniers ne manquèrent pas de continuer à capturer nos navires marchands et nos flibots pour la pêche du hareng, de manière que tout ce qui n'était pas en mer n'osa sortir des ports. Le résultat de tout ceci fut d'abord une rareté excessive de vivres et enfin la plus forte de toutes les misères humaines, la famine, qui exerça de tels ravages dans nos contrées qu'on s'arrachait les alimens les plus révoltans. Les contributions néanmoins se percevaient sur l'ancien pied et avec rigueur. Le peuple commença à murmurer. En plusieurs endroits, il en vint aux émeutes, comme seul moyen d'obtenir un allégement à ses maux. Enfin le vaisseau de l'état

fut sur le point de faire naufrage. La Zélande aussi fut cruellement maltraitée par les violences des écumeurs de mer. Enfin Jean d'Egmond, stadhouder de la Hollande réussit à sauver son pays. Il défit les principales forces des Éclusois, en vue de leur propre ville, dans une bataille navale qui leur coûta plus de quarante vaisseaux de guerre et quarante-trois bâtimens de moindre dimension. Egmond, en récompense de ce service signalé, fut créé, par Maximilien, chevalier de l'ordre de la toison d'or; mais la prospérité ne l'enorgueillit pas, il se montra grand aussi par son humilité et resta fidèle au caractère distinctif du Batave.

Au sortir du berceau, plein de zèle et d'ardeur,
Le Batave, ô vertu! te dévoua son cœur.
C'est toi qui de ses jours filais l'heureuse trame.
Sobre dans ses foyers, pur au fond de son âme,
Loin du vice étranger, loin du luxe imposteur,
De sa religion fidèle défenseur,
Ce peuple industrieux, simple, jamais frivole,
Pour garant de sa foi n'avait que sa parole;
Jusqu'à l'idolâtrie aimait la liberté,
Et respectant toujours l'auguste vérité,
Courageux, doux, créé pour un bonheur tranquille,
Voyait sans vains désirs ses pénates d'argile.
Aimé de son épouse et cher à ses enfans,
Il naviguait ainsi sur le fleuve des ans.

Combats de mer durant la guerre de Gueldre et de Frise.

(1504—1528.)

Après la guerre avec les Flamands il s'en éleva une autre non moins acharnée qui arma les Gueldrois et les Frisons contre les Hollandais. On se battit non-seulement sur terre, mais encore sur mer. Les différends entre Charles de Gueldre et Philippe le Bel s'envénimèrent tellement qu'il fallut recourir aux armes pour les vider. L'égoïsme, le vil intérêt et l'esprit de domination, passions qui dégradent souvent le cœur de l'homme, jouèrent le principal rôle dans ces querelles. Le Gueldrois prétendait à l'héritage de ses pères; Philippe exigeait ce qui lui revenait comme droit acquis. Ces troubles firent peu de bruit, durant les premières dix à onze années; mais en 1504 la querelle dégénéra tout-à-coup en guerre ouverte, sanglante et cruelle qui offrit les scènes les plus atroces de la haine et de la vengeance. Ici des campagnes dévastées, désertes; là le bruit affreux de l'artillerie; ailleurs les mers teintes de sang, des ruines fumantes de villes; partout enfin nos contrées présentaient l'image de la guerre accompagnée de toutes ses horreurs. Nous laissons tomber un voile sur ce sombre tableau pour dire les faits d'armes dont furent témoins les mers.

Les Gueldrois tombèrent de tous côtés dans la Hollande; ce peuple, quoique peu aguerri sur mer, osa nous défier sur notre propre élément, ce qui engagea le duc Philippe de Bourgogne, à ordonner aux villes

maritimes d'établir une croisière de quelques vaisseaux de guerre dans le Zuiderzee, où l'ennemi, avide de butin, croisait de son côté. Le commandant de cette escadre, Pierre de Leeuwarden, ne négligea rien pour désinfester la mer de ces pirates et empêcher qu'ils ne reçussent des renforts d'armes et de vivres. Mais la valeur Gueldroise ne le souffrit pas si patiemment. Ils se hasardèrent à passer de Harderwyk en Hollande, avec une flotte montée par 700 hommes, afin de tenter un coup de main sur Monnikendam. Mais les Waterlanders (habitans de ces côtes) en ayant eu avis à temps, s'étaient préparés à les bien recevoir, et effectivement, et sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, ils l'entourèrent avec leurs bâtimens marchands armés et leurs vaisseaux de guerre. La victoire nous resta après un combat sanglant. Un grand nombre de Gueldrois fut tué et nous fîmes 130 prisonniers.

En 1506 la campagne, que notre prince entreprit contre les Gueldrois, fut très-heureuse, quoique après la prise d'Arnhem toutes les villes de ce côté-ci du Rhin fussent à la merci de ces derniers. La mort prématurée de la belle mère du prince, Isabelle, reine de Castille, vint l'arrêter au milieu de ses succès, car obligé par là de se rendre en Espagne, il fit une trève avec les Gueldrois, qui cependant ne fut pas de longue durée. Ce voyage d'Espagne eut les suites les plus funestes. Philippe, à peine roi de Castille, mourut à Burgos dans le royaume de Grenade, selon les uns par le poison, selon d'autres pour avoir bu de l'eau glacée après s'être échauffé en montant à cheval et en jouant à la paume. Son fils aîné et son successeur, connu plus tard sous le nom de Charles Quint, n'ayant pas encore sept ans, fut d'abord peu respecté à cause

de son jeune âge. Le pays étant donc sans gouvernement, la chose publique commença à chanceler, d'autant plus que les Gueldrois, saisissant cette occasion, rompirent le traité. Ayant repris toutes les villes qu'on leur avait ôtées, ils firent une irruption dans le cœur de la Hollande même, s'emparèrent de Weesp et de Muiden, mirent à feu et à sang les pays environnans et recommencèrent à écumer les mers. Enorgueillis par leurs succès, ils se hasardèrent même l'année suivante à marcher sur Amsterdam, espérant de s'y emparer d'un seul coup de toutes les richesses de l'état. Les Amsterdammois avaient mis garnison dans un ouvrage avancé nommé le Blokhuis Rouge situé sur l'Y du côté de Weesp. L'ennemi y pénétra, mais les bourgeois, voyant que le seul moyen de sauver leur ville était d'affronter le danger, attaquèrent courageusement l'ennemi et le forcèrent à prendre la fuite après avoir essuyé une grande perte. Cet échec découragea pour quelque temps les Gueldrois et laissa respirer un peu nos bourgeois. Cependant en 1512 ils tournèrent de nouveau leurs regards vers Amsterdam et marchèrent sur cette ville, au nombre de 1100 hommes. Les habitans réussirent encore à repousser cette attaque, mais éprouvèrent une grande perte, l'ennemi en se retirant ayant incendié tous les navires qui se trouvaient à l'ancre en dehors des jetées. Mais cette perte fut commune aux Anglais, aux Français et aux négocians du littoral de la Baltique qui avaient coutume de mouiller en cet endroit. Nos affaires n'allaient pas mieux sur le Zuiderzee; là on pillait les navires, on faisait des descentes et les côtes étaient mises à contribution et les villages incendiés. Les Gueldrois trouvaient singulièrement leur compte à cette manière de faire la guerre: passablement gueux chez

eux, ils s'enrichissaient par la rapine sur le territoire des autres. Deux ans après on fit un nouveau traité qui ne fut pas respecté long-temps et qui aboutit en 1516 à une guerre plus sanglante que les précédentes.

Charles d'Autriche, à peine âgé de seize ans, étant venu en Hollande et ayant accepté le gouvernement du pays, les Gueldrois qui ne vivaient que de troubles et de désordres, commencèrent à faire la guerre au duc Albert de Saxe qui gouvernait la Frise. Un grand nombre de Frisons, mécontens du gouvernement Saxon et aspirant après un changement, appelèrent eux-mêmes, en faisant de magnifiques promesses, le duc Charles, et c'est ainsi que la Frise, épuisée par des divisions intestines, se donna, de son propre mouvement, un seigneur étranger. Les Gueldrois s'étant emparés de la plupart des villes, réduisirent partout les Saxons à la dernière extrémité et le duc n'étant pas d'avis de tout sacrifier pour cette guerre, céda son droit de souveraineté, à de certaines conditions, à Charles de Gueldre.

Ces événemens donnèrent naissance à la guerre des Gueldrois et des Frisons contre les Hollandais, guerre célèbre par les malheurs et les désastres qui la caractérisèrent. Le premier combat contre les Frisons fut heureux pour nos armes. Ils avaient tellement couvert la mer de leurs gros vaisseaux que les nôtres, ne pouvant sortir ni entrer par le Vlie et le Texel sans être molestés, essuyèrent de grandes pertes. Cependant Florent d'Ysselstein, premier comte de Buren, ayant rassemblé une flotte montée par 3,000 hommes bien armés, attaqua l'ennemi près de Workum, le mit en fuite et lui fit beaucoup de prisonniers qui furent envoyés à Enkhuizen et pendus comme pirates, après avoir subi une longue détention. L'année 1517 est fameuse

par les terribles revers que la Hollande eut à essuyer. Charles de Gueldre ayant réuni de grandes forces (montant selon les uns à sept et selon d'autres à huit mille hommes) fut encore renforcé près du Kuinder par le fameux pirate Grand Pierre et sa troupe au nombre de cent hommes, si l'on peut en croire certaine chronique Frisonne (*). Leurs flottes réunies, composées de cent

(*) Grand Pierre ou Pierre le long, ainsi appelé pour sa grande taille ou sa longueur démesurée, était un paysan Frison d'une force de corps extraordinaire. Intrépide, orgueilleux, cruel et vindicatif et réduit à la besace par la guerre, il se mit à la tête d'une bande de paysans mécontens et embrassa le parti du duc de Gueldre. Sa dévise était: » ne » craindre ni Dieu ni diable," il n'épargnait que ses alliés et se laissa tellement enfler par ses succès qu'il se vantait d'être: *l'exterminateur des Danois*, *le vengeur des Brémois*, *l'allié des Hambourgeois et le fléau des Hollandais*. Il portait la potence et la roue dans ses armes. Il était un ennemi acharné des Hollandais et se donnait lui-même les titres les plus ridicules comme il conste des bouts rimés burlesques suivans:

Moi Grand Pierre, roi de Frise, duc de Sneek, comte de Sloten, seigneur de Hindelopen, capitaine-général du Zuiderzee:

» Pilote inexorable du noir tartar',
» Je tiens le Hollandais pour couard;
» Fort en délibération,
» Il est faible d'action;
» Grand partisan de débats,
» Il est lâche dans les combats;
» Bouffi d'orgueil et de gloire,
» Il est brouillé avec la victoire;
» Mais le Gueldrois, qui a toujours faim,
» Quoiqu'ayant peu ou rien sous la main,
» Est brave, hardi et vaillant
» Sans avoir de l'argent comptant;
» Et gueux comme un rat
» Il est cependant intrépide soldat.
» Méprisons donc les Hollandais,
» Ils seront facilement défaits;
» Sans ces maudits traités
» Ils seraient déjà tous tués.

cinquante bâtimens, sur lesquels on avait embarqué tous les hommes de guerre, mirent à la voile, avec un vent favorable, le 24 Juin à la pointe du jour, prenant cours le long des côtes de la Hollande septentrionale. La terreur fut à son comble dans les villes maritimes. Les bourgeois et les habitans furent saisis d'une peur panique au point de se méfier de leurs forces en comptant la grandeur du péril et le nombre des voiles ennemies. La flotte, ayant passé en vue d'Enkhuizen, vint tomber sur Medemblik et cette ville, quoique vaillamment défendue par la bourgeoisie et la garnison, fut emportée d'assaut et réduite en cendres tellement qu'il n'y resta pas pierre sur pierre. La plus grande partie des bourgeois fut passée au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe. Le château seul tint bon contre les ennemis et les flammes par la courageuse défense de son commandant Georges van Buren. Grand Pierre, gorgé de butin, retourna avec ses brigands en Frise, laissant derrière lui les Gueldrois qui continuèrent à mettre tout à feu et à sang. Alkmaar tombée au pouvoir de cette tourbe forcenée, fut réduite en cendres, après sept jours de pillage. Beverwyk et Sparendam partagèrent le même sort. Des torrens de sang coulèrent dans le village d'Asperen. Mais le brave comte Henri de Nassau, qui commandait l'armée au nom du roi Charles, mit bientôt un terme à toutes ces horreurs, il dispersa les ennemis sur lesquels on fit partout main basse. Un grand nombre fut fait prisonnier et porta sur l'échafaud la juste peine de ses cruautés. Alors on fit de notre côté une irruption dans

---

Il quitta inopinément le métier des armes et mourut le 18 Octobre 1520 à Sneek, où l'on voit encore sur le fronton de l'hôtel de ville deux longs glaives qu'on dit avoir appartenu à Grand Pierre et à son neveu Grand Wierd.

la Gueldre où l'on rançonna le pays, et livra aux flammes les châteaux des nobles. Charles de Gueldre fut assiégé si étroitement dans Arnhem que certainement il n'eût pas échappé si le roi de France ne fût venu à son secours en interposant sa médiation. Cependant Grand Pierre, fameux par ses cruels exploits, ne vivant que dans le carnage, fit beaucoup de mal aux Hollandais en capturant leurs bâtimens marchands et en ruinant leur commerce. Ce Pierre était animé d'une haine invétérée contre les Hollandais; le pillage et la rapine étaient son bonheur; c'est ainsi qu'il s'enrichit et devint d'un orgueil insupportable. Il ne craignait rien au monde et par cela il était un ennemi des plus dangereux. Toute la Hollande était découragée et terrifiée; on s'y voyait ravir ses biens, ses propriétés, sur terre et sur mer; l'une perte succédait à l'autre. A peine était-on en repos sur terre, que le bruit des armes retentissait sur mer et que les côtes étaient cruellement ravagées. Avec cela on faisait circuler les bruits les plus alarmans, comme si l'ennemi avait pénétré dans le cœur du pays. Cependant Florent d'Ysselstein fit les plus grands efforts pour ranimer le courage des habitans, particulièrement de ceux de Hoorn, qui étaient les plus exposés et auxquels il promit des secours. Peu de temps après, le 18 Juillet, les états s'assemblèrent à Delft et résolurent qu'il fallait armer et mettre en mer, aussi promptement que possible et de commun accord, autant de vaisseaux de guerre qu'on pourrait rassembler. Pour accélerer cet armement on augmenta la solde des équipages, et pour trouver l'argent nécessaire à cet effet on imposa un droit de tonnage sur les navires marchands. On y mit un tel zèle qu'avant la fin du mois la flotte fut en état d'appareiller. On en donna le commandement à Antoine van Houte, seigneur de Fle-

teren, à cause de la maladie du seigneur de Zevenbergen. Les villes de leur côté équipèrent aussi quelques vaisseaux qui se joignirent à la flotte, laquelle fut alors en état de se mesurer avec celle de l'ennemi. On avait aussi proclamé, préalablement, que des lettres de marque seraient accordées à tous ceux qui auraient voulu équiper des corsaires. Il sembla juste d'user de représailles. On engagea donc tout le monde à se venger de l'ennemi en s'enrichissant par le butin; on était seulement tenu de donner connaissance à l'amiral et à son conseil des prises qu'on aurait faites. Van Houte, se voyant alors en état de regarder l'ennemi en face et de réprimer ses rapines, appareilla avec sa flotte, dont les équipages étaient animés du meilleur esprit, et força bientôt la fortune à lui être favorable. Un grand nombre de vaisseaux Gueldro-Frisons, qui étaient mouillés sous Bunschooten, furent incendiés, mis en fuite et obligés de se réfugier dans les ports de la Frise. C'est ainsi que l'ennemi, que notre mollesse avait rendu téméraire, et qui nous avait causé des dommages incalculables, perdit en un instant l'empire des mers qu'il avait usurpé. Les Hollandais, enfin, remportèrent victoire sur victoire et bloquèrent l'ennemi dans ses ports. Mais comme cette expédition traînait en longueur, le nerf de la guerre, l'argent, commença à manquer. De-là des murmures sur la flotte: on accusait les chefs et on refusait d'obéir. On en serait venu à une mutinerie ouverte, si François Cobel, conseiller de Hollande, homme d'un grand mérite et jouissant d'une grande autorité, qu'on avait adjoint à l'amiral, n'eût écrit aux habitans de Hoorn, d'envoyer en une fois, l'argent qu'ils avaient promis de fournir en trois versemens. Le mécontentement alla toujours en augmentant et ne fut pas à apaiser

par de belles paroles; il fallait payer la solde arriérée. Ceux de Hoorn envoyèrent l'argent et on paya; ce qui eut pour heureux résultat qu'on se battit bien et que l'ennemi fut obligé de déserter la mer. Lorsque ce dernier enfin fut réduit aux abois, le roi de France, qu'on avait honoré du rôle de médiateur, amena la conclusion d'une trève de six mois. On convint des conditions suivantes: » que le duc de Gueldre céderait » ses droits sur la Frise à Charles V, moyennant 100,000 » couronnes et qu'on déposerait de suite les armes." Aussitôt que le siége d'Arnhem, dont nous avons fait mention plus haut, fut levé, les Gueldrois reprirent courage et parurent faire peu de cas des conditions de la trève. Néanmoins elle fut prolongée l'année suivante 1518. Mais cela n'empêcha pas que le célèbre Grand Pierre ne continuât, avec un redoublement de furie, le cours de ses déprédations, capturant tout ce qu'il rencontrait et noyant sans miséricorde les prisonniers qu'il faisait. Les nôtres se plaignirent amèrement et hautement auprès du stadhouder, mais on leur répondit qu'ils devaient se borner à se défendre si on les attaquait, mais ne pas attaquer à leur tour. La témérité et l'orgueil des pirates ne connurent donc, derechef, plus de bornes. Il ne leur était pas difficile de nous tenir constamment en échec, soit qu'ils fussent supérieurs ou inférieurs en nombre aux nôtres, puisque ceux-ci ne pouvaient les attaquer même en cas de supériorité numérique. Le peuple maudit donc une guerre couverte d'un manteau de trève. Tout le monde était indigné de la tache indélébile qu'on faisait à notre antique renommée en abandonnant sans coup férir, la fortune et les richesses des citoyens, à un ennemi que notre lâche faiblesse encourageait tous les jours davantage dans sa carrière de déprédation. Pour ne pas

parler d'événemens de moindre importance, nous rapporterons qu'il arriva, le 16 Août, que le téméraire Pierre attaqua quelques-uns de nos navires près de Hoorn. Les premières chances du combat furent loin de lui être favorables, puisqu'on lui prit son plus fort vaisseau avec le commandant, dont l'équipage fut passé au fil de l'epée, et que lui-même fut obligé de rétrograder. Mais son grand courage n'en fut pas ébranlé, ayant redonné du cœur aux siens, il recommença le combat avec une furie irrésistible et mit les nôtres en fuite en leur prenant onze vaisseaux. Cinq cents Hollandais périrent par le fer ou furent noyés. L'ennemi marcha de succès en succès. Peu de temps après, le jour de St. Lambert, il intercepta toute la flotte de la Baltique, revenant en Hollande, parmi laquelle se trouvaient trois vaisseaux hollandais dont il jeta l'équipage dans les flots. Enfin l'implacable Pierre entreprit, le 28 Septembre, avec vingt-cinq vaisseaux, montés par cinq cents, d'autres disent par douze cents hommes, la fameuse attaque de Hoorn. Il en voulait particulièrement à cette ville bien fortifiée d'ailleurs et tenant déjà un rang distingué parmi les villes maritimes. La chance lui sembla d'autant plus belle qu'il était accoutumé à la victoire. Cependant, voulant cacher ses desseins à la manière des grands capitaines, il fit répandre des bruits contradictoires pour donner le change. Il fit circuler la nouvelle qu'il avait l'intention de faire voile pour Harderwyck où se trouvait alors le duc Charles. Les gardes-côtes, trompés comme les autres par ces faux bruits, négligèrent leurs devoirs et Grand Pierre débarqua sur la digue, au milieu d'une nuit obscure, et tâcha de pénétrer dans la ville par un petit sentier qu'on nomma de ce chef, (dans la suite,) la voie Gueldroise. Mais heureusement là veillait la milice

citoyenne. On découvrit la trahison et en un instant toute la ville fut sous les armes. Les Frisons combattirent pour avoir le riche butin si long-temps convoité; les Hollandais défendaient leurs femmes, leurs enfans et leurs biens. Jamais, en aucun temps on ne prouva mieux cette incontestable vérité que l'on est invincible quand on combat *pro aris et focis*, et que l'on fait aussi peu de cas de la vie que de la mort quand on sait d'avance qu'il n'y a pas de quartier à attendre de l'ennemi. On n'ignorait pas que Grand Pierre était impitoyable et qu'une fois vainqueur il se serait assis sur les ruines fumantes de la ville, laquelle serait devenue un vaste tombeau pour ses malheureux habitans. On ne doit donc pas ajouter foi aux annales de cette époque où l'on trouve que la ville fut prise; car si elle l'eût été, Pierre, le cruel, le sanguinaire pillard, n'y eût pas laissé pierre sur pierre. Il appert, au contraire, des vieux registres de la ville, qu'il fut repoussé et mis en fuite. D'ailleurs les bourguemaîtres de cette époque, si fidèles observateurs de leurs devoirs, auraient-ils passé sous silence un événement de cette importance?

C'était cependant ainsi que Grand Pierre observait la trève et qu'il continuait à exercer sa rage sur les Hollandais et à piller leurs vaisseaux sans rencontrer aucun obstacle capable de l'arrêter. Le mécontentement de la nation ainsi rançonnée, pillée et massacrée impunément, augmenta de jour en jour et ne fut bientôt plus un secret. Aussi le peuple, au comble de l'indignation, brûlait-il du désir de se venger. Malgré cela, la trève étant expirée, elle fut encore prolongée pour deux années et tout aussi peu respectée par les Gueldrois. En l'an 1552 les Gueldro-Frisons attaquèrent le Texel et Wieringen pendant que nous étions engagés

dans une guerre avec la France. La première de ces îles fut rançonnée pour deux mille florins. Wieringen, où l'on avait réduit en cendres soixante maisons, dut encore payer trois mille cinq cents florins. Les insulaires ne possédant pas cette somme en argent comptant, on en prit les principaux comme otages. Ce malheur fut suivi d'un autre, car le duc Charles parvint à faire lever le siége de Genemuiden que les troupes Hollandaises bloquaient. Nous fûmes plus heureux en Frise, où les Gueldrois furent partout mis en fuite, et Charles, devenu empereur, fut proclamé seigneur de ce pays. L'année suivante fut marquée encore par les déprédations et l'incendie auxquelles les Gueldrois se livrèrent en Hollande. La Haye même devint la proie des brigands. Ils surprirent cette ville et la pillèrent. Il ne se passa rien de remarquable sur mer, parce que les armemens des villes maritimes tinrent l'ennemi en respect. Sur terre la guerre continua jusqu'en 1528 lorsque Jurien Schenk, seigneur de Tautenburg et Florent d'Egmond, comte de Buren et capitaine-général pour l'empereur, ayant rassemblé leurs forces, poussèrent la guerre avec vigueur, s'emparèrent d'un grand nombre de villes et donnèrent tant à faire à l'ennemi qu'à la fin de l'automne on parvint, à la grande satisfaction de la nation, à conclure, de commun accord, la paix. La ville de Gorcum fut témoin de cet événement tant désiré.

Combats de mer contre les Français.

(1553—1554.)

Le courage héroïque des Hollandais sur leur élément favori, sur mer, acquit un nouveau lustre pendant la guerre avec la France sous Charles V. — Les Hollandais et les Zélandais peuples endurcis aux plus grandes fatigues, ne craignant aucun danger, marins nés, mirent en mer, au mois de Mars 1543, avec dix vaisseaux marchands armés en guerre, afin de mettre un terme à la témérité et aux violences des corsaires français, et entrèrent à pleines voiles dans la rivière de Bordeaux. Ils frappèrent les habitans de cette ville d'une épouvante d'autant plus grande qu'ils étaient moins accoutumés à un pareil spectacle. Là, ils s'emparèrent de dix-sept navires richement chargés, incendièrent les autres, et après avoir rançonné les côtes, revinrent chez eux couverts de lauriers et chargés de butin. En 1551, les Français connus pour leur légèreté, attaquèrent, en pleine paix, notre flotte qui cinglait vers l'Espagne, s'en emparèrent et déclarèrent les cargaisons de bonne prise. Cette perte énorme atterra les nôtres et remplit leurs cœurs d'indignation. Elle fut évaluée à plus de 2,000,000 de florins, et qu'il y ait là de l'exagération, comme cela arrive parfois, il est certain que le dommage fut des plus considérables. Les Français, cependant, refusant d'accorder les indemnités réclamées, il éclata une guerre sanglante. Au printemps de l'année suivante on interdit le commerce

avec le levant et l'occident parce que les Français écumaient les mers et les rendaient peu sûres. Le gouvernement s'était aperçu, que les négocians, avides de gain, risquaient trop en exposant légèrement leurs capitaux au grand détriment du bien-être de l'état qui dépend toujours de la prospérité des citoyens. Plus tard on modifia cette défense en ce qu'on permit de naviguer avec des bâtimens bien équipés et approvisionnés et armés en guerre; on devait aussi faire route de conserve, afin d'être en état de résister à l'ennemi. L'année suivante la guerre ne fit que devenir plus acharnée. Un grand nombre de combats se livra et sur mer et sur terre avec des chances variées selon les caprices de la volage fortune. — L'année 1554 fut surtout remarquable par une bataille navale des plus furieuses. Les Hollandais s'en retournaient chez eux avec une flotte marchande, armée en guerre, de vingt-deux voiles, et les Français en ayant eu vent, rassemblèrent promptement une escadre de dix-neuf vaisseaux de guerre et de six corsaires, dans l'intention de s'emparer d'un si riche butin. Les deux flottes se rencontrèrent dans la Manche entre Douvres et Calais, et bientôt une action très-vive s'engagea. Les Français, qui avaient la supériorité numérique en vaisseaux et en hommes, tâchèrent d'abord de jeter le grappin pour en venir à l'abordage. Les Hollandais, sachant par contre qu'ils étaient inférieurs en nombre, mais supérieurs par le calibre et le jeu de leur artillerie, et qu'ils étaient particulièrement habiles à virer de bord, ne se laissèrent pas approcher et foudroyèrent les Français de leurs bordées incessantes et bien nourries. Pendant qu'on se canonnait ainsi, il survint un calme plat et il ne fut plus possible d'éviter l'abordage. Quinze vaisseaux ennemis jetèrent, alors, le grappin sur un

nombre égal des nôtres. C'est alors que le combat devint si furieux et si sanglant qu'on en chercherait vainement un exemple dans notre siècle. On combattit corps à corps avec une intrépidité peu commune. Des monceaux de cadavres obstruaient les ponts des navires, tandis que le sang coulait à grands flots par les écoutilles et allait rougir les eaux de l'Océan. Les Français avaient pour eux, comme nous l'avons déjà dit, la supériorité numérique en hommes, les nôtres l'emportaient par la ténacité de leur courage et par l'excellence de leurs vaisseaux et de leurs marins. D'un autre côté ceux de nos vaisseaux qui n'étaient pas engagés dans le combat d'abordage lâchèrent de si fréquentes et de si terribles bordées à l'ennemi que les vaisseaux en furent la plupart désemparés. On se battit ainsi, à chances presque égales, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après dîner, lorsque les Français, fatigués par une si longue action et désespérant de se saisir de la proie qu'ils avaient tant convoitée, demandèrent une suspension d'armes; mais la chaleur du combat et le tonnerre incessant de l'artillerie empêchant de les comprendre, ils prirent la résolution désespérée de mettre le feu à leur propre voilure croyant par là de faire lâcher prise aux nôtres afin de se garantir de l'incendie (*). Cette action téméraire fut fatale aux deux partis, car les vaisseaux étant attachés les uns aux autres par le grappin, les deux bords ennemis ne présentèrent bientôt plus qu'un vaste rayon de feu. Le combat cessa donc et chacun se mit de

(*) Pontus Heuterus, écrivain de bonne autorité, rapporte que les Hollandais, désespérant de se sauver avaient mis eux-mêmes le feu à leurs poudres, mais il ne dit pas que leurs vaisseaux aient sauté (ce qui cependant en pareil cas était infaillible); les détails qui suivent donnent la preuve du contraire.

son côté à arrêter les progrès toujours croissans de l'élément opposé à celui sur lequel on se battait. Mais cet ennemi commun ne fut pas si facile à vaincre, car où trouver le mortel assez puissant pour éteindre un feu qui trouve constamment un nouvel aliment. Les efforts que l'on fit sur plusieurs vaisseaux furent infructueux et tous ceux qui les montaient se jetèrent à la mer pour atteindre à la nage les vaisseaux les plus rapprochés, que le feu avait épargnés, et où ils furent recueillis sans distinction d'amis ou d'ennemis. Les Hollandais furent victimes de leur humanité: vainqueurs au commencement de l'action, il leur en coûta cher de ne pas avoir poursuivi le cours de leur victoire. Ce n'est pas la première fois, que nos braves et honnêtes compatriotes en écoutant la voix de l'humanité et de la bonne foi (ce qu'un ennemi violent et perfide nomme parfois de la stupidité) aient donné à leurs adversaires des armes pour les battre. Les ennemis, que les nôtres avaient sauvés, supérieurs en nombre à leurs libérateurs, profitèrent de cet avantage pour se rendre maîtres de quelques-uns de nos vaisseaux, ce qui prouve que l'on ne peut jamais se confier à la bonne foi d'un ennemi pour lequel souvent rien n'est sacré, pas même les saints nœuds de la reconnaissance. Après une action de six heures, six vaisseaux Français devinrent la proie des flammes. Un de ceux-ci avait été tellement foudroyé par l'artillerie hollandaise qu'il sombra. Six de nos vaisseaux furent aussi incendiés. Les Français nous en prirent cinq autres, non par leur valeur ni leur nombre, mais par accident, par ruse, ou bien, disons le, par trahison. Les Français eurent le plus grand nombre de tués et de noyés; ils perdirent plus de mille hommes, tandis

que cette sanglante affaire ne nous en coûta que trois cents (*).

Expéditions et succès des Gueux de mer.

(1569—1572.)

Les Gueux de mer commencèrent à rendre leur nom célèbre du temps du duc d'Albe, lorsque cet implacable Espagnol faisait gémir les principales provinces de la Hollande sous son joug de fer en les écrasant du poids des charges publiques, et en forçant leurs malheureux habitans à errer sur les mers ou à chercher un refuge dans des contrées éloignées. Ce sont les gueux de mer, qui, selon nous, ont été les créateurs de notre gloire maritime conquise dans la suite. Parmi les émigrés se trouvaient beaucoup de nobles, qui, estimant plus la justice et le bon droit que les châteaux et les biens de leurs ancêtres, que tous les trésors du monde, et n'écoutant enfin que la plus juste des hai-

(*) L'auteur place à la fin de ce chapitre une invocation poétique à la liberté, nous ne croyons pouvoir mieux remplacer ces belles stances que par ces vers de Mr. Aug. Clavareau :

» Idole du Batave, auguste liberté,
» Chez nos divins aïeux ton culte respecté
» Fit pâlir les tyrans, épouvanta le crime
» Et sut nous arracher aux horreurs de l'abîme :
» De la divinité rayon pur et brillant,
» C'est toi qui conduisis le Batave vaillant,
» Lorsqu'au sein du malheur changeant sa destinée,
» Tu sauvas du néant la patrie enchaînée.

Note du traducteur.

nes contre leur cruel oppresseur, prirent les armes et allèrent chercher sur les mers ce qu'on leur avait ravi dans leur patrie. Adrien de Bergues, seigneur de Dolhain, fut le premier chef de ces flibustiers, si toutefois on peut les nommer ainsi. Ce fut en 1569 qu'il fut élevé sur le pavois. Il comptait parmi ses capitaines Lancelot de Brederode, Albert d'Egmond, Guillaume d'Imbise, Bartel Entens, Nicolas Ruikhaver et d'autres hommes de mer, avec lesquels il inquiéta toute la côte de la Hollande et de la Frise jusqu'à l'Ems. Il prit un grand nombre de navires, et une tempête, qui avait balotté la flotte pendant trois jours, servit même admirablement bien leurs projets, car nos aventuriers, ayant été obligés de jeter l'ancre près du Vlie, une flotte de soixante voiles venant du Nord, donna au milieu d'eux et fut aussitôt pillée. Il s'écoula à peine quatre à cinq jours que la mer, dont ils semblaient être les enfans gâtés, fit tomber entre leurs mains une autre flotte de quarante navires. Ces succès ranimèrent le courage des nôtres et abattirent celui des ennemis en les remplissant de terreur. On craignit que les pirateries sur mer ne vinssent à s'étendre jusque sur le continent et on envoya quelques troupes espagnoles pour garder les côtes. Guislain de Fiennes, seigneur de Lumbres, succéda, en qualité d'amiral, à Bergues. Après Fiennes le commandement fut donné à Guillaume Lumei, comte de la Marque, qui pour rendre plus odieux l'impôt de la dîme fit peindre dix pièces d'argent sur ses drapeaux. Mais le comte de Bossu, stadhouder de la Hollande, pour le roi, s'apercevant enfin qu'il était temps de mettre un frein à l'audace de nos gueux et de détruire leur flotte qui était entretenue aux dépens des habitans, et afin de ne pas augmenter leur témérité toujours croissante par une

plus longue impunité, rassembla en toute hâte les marins et fit équiper une flotte de douze vaisseaux de guerre avec laquelle l'amiral François Boshuizen, marin expérimenté, mit en mer, au mois de Février 1570. Celui-ci ayant appris que les gueux de mer croisaient près des embouchures de l'Ems, mit le cap vers cette hauteur, fermement résolu de détruire leur flotille. Il eut aussi le bonheur de les surprendre, de se rendre maître de deux de leurs vaisseaux et de mettre les autres en fuite. Le bourguemaître de Hoorn, Simon Rol, donna en cette occasion des preuves de courage et d'expérience militaire. Il commandait un des vaisseaux de la flotte du roi et était, à cause de son mérite, très-bien vu du duc d'Albe qui le promut au grade de vice-amiral. Le duc fut enchanté de ces succès, sachant que bien souvent la première rencontre décide du reste de la campagne, le vainqueur sentant toujours augmenter son courage en raison du découragement du vaincu. Mais il agit imprudemment en méprisant trop son ennemi. Il considéra la guerre comme terminée quoiqu'elle fût à peine commencée. Il aurait dû ne pas oublier que l'excès du désespoir ramène souvent la victoire sous les drapeaux d'un ennemi aux abois; que rien n'est plus incertain, parmi toutes les vicissitudes humaines, que les chances de la guerre; enfin que les plus grandes entreprises réussissent quelquefois avec les plus faibles moyens, par un caprice de la fortune ou par l'excès de la témérité de l'entreprise même. Il aurait dû se ressouvenir du fameux proverbe: *audaces fortuna juvat*. Il fit aussi, en cette occasion, l'expérience de cette vérité. Les nôtres retrempèrent leur courage dans l'excès de leur misère; ils s'élevèrent au-dessus de leur mauvaise fortune et ne tardèrent pas à reparaître sur la mer avec une flotte non

moins nombreuse que la première et à bloquer l'entrée des ports de ce pays. Ils pénétrèrent même jusqu'au Vlie et maraudèrent le long des côtes de la Frise. Leur courage renaissait à mesure que leurs affaires allaient bien sur mer, et ils réussirent, après avoir successivement capturé un grand nombre de bâtimens, à s'emparer, d'un seul coup, de vingt-quatre bateaux pêcheurs et de deux vaisseaux espagnols richement chargés. Le nom des gueux de mer devint donc de plus en plus redoutable, puisqu'ils paralysèrent le commerce et soumirent toute cette partie de la mer au pouvoir de leurs armes. Il ne se passa pas beaucoup de temps ou Lancelot de Brederode conjointement avec d'autres capitaines, s'empara de plus de vingt navires. Il les pilla en partie et lâcha les autres contre une grosse rançon. La puissance des Espagnols et de leurs adhérens déclinant de cette manière de tous côtés sur mer, le duc d'Albe ordonna d'équiper une flotte plus considérable que la première et bientôt tous les chantiers des villes maritimes retentirent du bruit incessant et précipité de la hache constructrice. Mais tous ces efforts furent infructueux, puisqu'on fit l'expérience qu'il n'était pas facile de débusquer de leur ancien refuge les nomades gueux de mer. La tyrannie du duc était tellement exécrée que plusieurs vaisseaux n'appareillèrent que pour aller rejoindre les nôtres. L'année suivante, la puissance des gueux de mer ne fit qu'augmenter, la soif de butin engageant un grand nombre d'habitans à aller les rejoindre. Au commencement de Mars 1571, trois grands vaisseaux armés en guerre et vingt-trois chaloupes s'emparèrent d'une flotte de trente et un navires. Le pillage de Monnikendam et des villages environnans, qui eut lieu aussi vers cette époque, remplit l'ennemi d'épouvante.

L'année suivante fournit encore une preuve de l'instabilité des résolutions des princes : d'Albe, qui faisait tout plier dans ce pays sous son sceptre de fer, tandis que lui-même était gouverné tour à tour par la cruauté et par l'avarice, qui comprimait les habitans par la crainte et par la terreur, obtint de la reine Elisabeth que les ports d'Angleterre, qui jusqu'alors avaient servi d'asile aux gueux de mer, leur fussent fermés. Mais ses desseins coupables, en dépit de toutes les prévisions contraires, retombèrent sur sa propre tête en amenant une grande révolution. Les premiers restaurateurs de la liberté Neerlandaise, sous le commandement de l'amiral comte Guillaume de la Marque, seigneur de Lumei, (auquel se joignirent d'autres, que le séide des Espagnols, le comte de la Frise orientale, avait forcé de fuir d'Embden pour aller errer sur les mers,) obligés alors de quitter l'île, formèrent le projet de s'emparer des yachts de guerre du duc d'Albe mouillés au Texel, ou de surprendre Enkhuizen. L'excès du péril et de leur misère les forçait à tenter l'un ou l'autre coup de désespoir. Mais le vent ayant changé, après qu'ils se furent emparés chemin faisant de deux navires espagnols, au lieu de mettre le cap sur la Hollande septentrionale, force leur fut d'entrer dans les bouches de la Meuse. (D'autres rapportent que Lumei et les siens avaient dessein d'attaquer la flotte ennemie mouillée en cet endroit, mais qu'ayant trouvé, à leur arrivée, la place vide, s'étaient par conséquent trompés dans leur espoir et avaient été retenus dans ces parages par les vents contraires.) Le premier qui eut l'idée de tenter un coup de main sur le Briel fut Guillaume de Blois de Treslong. La proximité de cette ville, située sur les larges bouches de la Meuse, suggéra ce projet. Tout le monde brûlait du désir de le mettre à exécution,

parce qu'il souriait à un chacun. On résolut de sommer la ville au nom du prince d'Orange en qualité de stadhouder du pays de par le roi. Pendant que le conseil de la ville délibérait, Lumei jugeant que le moindre délai pourrait lui être fatal, envoya Treslong vers la porte du sud, tandis que Roobol mit le feu à la porte du nord et la fit enfoncer à coups de mâts de navire dont on se servit en guise de béliers. A l'instant deux cent cinquante hommes entrèrent dans la ville épouvantée, les autres étant restés à la garde des vaisseaux. Les gueux de mer étant ainsi maîtres de la ville se mirent à piller les églises et les cloîtres. On rançonna le clergé. Lumei voulait quitter la ville après l'avoir incendiée, mais on le détourna de ce projet atroce, entre autres Jacques de Ryk, fils de Simon, et Blois de Treslong (*).

Le duc d'Albe fut bientôt instruit de la prise du Briel; il fit semblant de ne pas en être affecté et de mépriser les vains et téméraires efforts de l'ennemi; (car c'est ainsi qu'il qualifiait les entreprises de nos gueux) mais au fond de son cœur il en était dévoré de chagrins et de soucis. Les plus sages de ses conseillers furent d'avis qu'on avait perdu la clef de la Hollande et que l'Espagne ne tarderait pas en ressentir les funestes suites. Effectivement ce fut là le berceau de notre liberté où se planta la première bannière d'indépendance sous laquelle, enfin, toute la Hollande,

(*) Lumei de la Marque était un homme cruel et téméraire qui avait fait serment de laisser croître sa barbe et sa chevelure jusqu'à ce qu'il eût vengé la mort des comtes d'Egmond et de Hoorn. Après la prise du Briel il fit faire un grand tableau caricature le représentant, ainsi que le duc d'Albe, sur le nez duquel il mettait des lunettes (faisant allusion au nom de la ville de Briel différant peu de Bril (lunette)) afin de chercher la dîme.

délivrée de ses oppresseurs, se rangea bientôt avec confiance. Le comte de Bossu accourut aussitôt à la tête de dix régimens espagnols et ayant laissé ses vaisseaux dans les eaux de Bornisse, mit son monde à terre dans l'île de Voorne sur laquelle la ville de Briel est située. On débarqua sans obstacle, mais les Espagnols s'étant approchés de la ville, furent reçus chaudement par les gueux qui avaient rasé les faubourgs. D'un autre côté le charpentier de la ville, Roch Meeuwszoon, se jeta à l'eau et fit sauter les écluses, ce qui inonda les approches de la place et força Bossu et les siens à se sauver sur la digue de Nieuwland. Cependant Treslong et Roobol étaient sortis secrètement de la ville et s'étaient portés sur Bornisse où ils firent couler à fond et incendièrent une partie des vaisseaux espagnols et forcèrent les autres à descendre la rivière. La déroute des Espagnols fut alors complète, ceux-ci ayant affaire d'un côté aux ennemis et de l'autre aux eaux qui les forcèrent à abandonner leurs insignes et à se débander. Quelques-uns se jetèrent dans la rivière et y trouvèrent leur tombeau, d'autres plus heureux atteignirent leurs vaisseaux, ceux-là enfin furent suffoqués dans la vase et noyés par la marée montante. C'est ainsi que nos gueux de mer abaissèrent l'orgueil espagnol et firent du Briel la pierre angulaire de l'édifice de notre indépendance; nous croyons pouvoir leur appliquer aussi cet hommage rendu par notre Helmers à nos lions de mer en général, hommage que Mr. Auguste Clavareau interprète de la manière suivante:

» O vous qui, sur la foi des Zéphyrs caressans,
» Environnés d'amis, aux beaux jours du printemps,
» Dans un agile esquif sillonnant l'onde amère,
» Faites gémir nos flots sous la rame légère,
» Reportez vos esprits vers ces temps reculés,
» Où nos lions de mer, à la gloire appelés,

» Du tyran espagnol méprisant la menace,
» Dans des fleuves de sang ont noyé son audace!
» Que la reconnaissance attendrissant vos cœurs,
» De vos yeux réjouis fasse couler des pleurs,
» Et que, de nos guerriers honorant le courage,
» Leurs mânes satisfaits reçoivent votre hommage!

Attaque de la flotte du duc de Médina-Celi et de celle des Portugais.

(1572.)

Le duc d'Albe s'était rendu odieux au dernier degré dans nos contrées parce qu'il semblait vouloir consommer leur ruine par le plus abominable des gouvernemens. Le roi Philippe, soit qu'il désapprouvât la cruauté du duc, soit qu'il se servît de la politique accoutumée des souverains de s'en prendre à leurs serviteurs, des revers et des malheurs qu'ils éprouvent, lui donna pour successeur Don Juan de la Cerda, duc de Médina-Celi, seigneur d'un naturel doux et aimable qui devait se concilier les esprits de la multitude que les cruautés d'Albe avaient exaspérés. Le nouveau gouverneur mit à la voile pour les Pays-Bas, du port biscayen de Laredo, avec une flotte de cinquante-quatre vaisseaux. Parmi ceux-ci il y en avait vingt-six de premier rang et le reste de moindre dimension et de l'espèce que les Biscayens nomment assabres. Cette flotte avait un riche chargement et transportait deux mille, d'autres disent quinze cents Espagnols, parmi lesquels on distinguait Julien Romero, guerrier expérimenté, blanchi sous le

harnais. Le duc, ignorant la défection de Flessingue et la force imposante des gueux, sur mer, vint jeter l'ancre devant Blankenburg, port de Flandre. Les nôtres sur ces entrefaites avaient remporté l'un succès après l'autre, s'étaient emparés d'un grand nombre de bâtimens ennemis et avaient prouvé que la mer était leur véritable élément. Les Flessingeois surtout se rendirent célèbres par leur audace et réunis aux autres gueux de mer, ils fixèrent partout la victoire sous leur pavillon. Il fallait faire aussi de nécessité vertu, car des deux côtés on ne faisait pas de quartier. Sébastien de Lange succomba sous les coups de la fatalité, mais non par la supériorité de la valeur de l'ennemi : comme il tâchait, avec le vaisseau qu'il commandait, d'empêcher qu'on n'approvisionnât Middelbourg et qu'on n'y jetât des troupes, il fut attaqué par quatre vaisseaux du roi, à la fois, qui lui jetèrent le grappin et pour comble de malheur, son vaisseau ayant touché, toute résistance devint pour ainsi dire impossible. Cependant de Lange se défendit avec acharnement et, lorsqu'il vit que l'ennemi allait triompher par sa supériorité numérique, il mit le feu à sa soute aux poudres, et sauta avec son vaisseau et le restant de son brave équipage ainsi que de compagnie avec les ennemis qui se trouvaient en foule sur son bord. C'était le premier exemple de cette résolution terrible que les Hollandais prirent souvent dans la suite, lorsque, réduits à la dernière extrémité et n'ayant plus que la mort devant les yeux, ils voulurent envelopper au moins l'ennemi dans leur chute en préférant un glorieux trépas à la honte de se rendre même à des forces supérieures. Tandis que les affaires des gueux, prenaient une bonne tournure sur mer, on résolut de croiser avec une escadre de douze bâtimens légers à la recherche de la flotte

du duc de Médina-Celi. On commença par bloquer les approches de la ville de l'Ecluse, nommées le Sluische Gat, et on mit les chaloupes hors de bord pour détruire les balises qui indiquaient les bancs et les bas fonds afin de rendre ces approches dangereuses pour l'ennemi. Les gros vaisseaux espagnols furent ainsi obligés de rester devant Blankenburg; mais les Biscayens, dont les vaisseaux ne prenaient pas tant d'eau, passèrent outre et entrèrent dans le port de l'Ecluse avec le duc et toute sa suite. Cependant quatre de ces bâtimens, qui avaient pour pilote un certain Bauduin Ewouts natif de Flessingue, touchèrent sur les bas fonds. Aussitôt que les jeunes marins de Flessingue s'aperçurent de ce désarroi de l'ennemi, ils l'attaquèrent avec beaucoup de résolution en dirigeant contre lui une violente arquebusade, de manière qu'un grand nombre d'Espagnols se jetèrent dans les chaloupes et se sauvèrent à terre. D'un autre côté les nôtres, dont les bâtimens légers passaient par-dessus les bancs, cernèrent l'ennemi et l'obligèrent enfin à se rendre. Ce fut Bauduin Ewouts, dont nous venons de parler, qui contribua le plus efficacement au succès de cette affaire. Conjointement avec l'équipage de son canot lamaneur il fit main basse sur tous les Espagnols qu'il put atteindre, et lorsque l'un des vaisseaux Espagnols, qui avait talonné, fut remis à flot par le flux, il le mena à pleines voiles dans le port de Flessingue. Ce fut dommage, cependant, que les vaisseaux espagnols, chargés de riches cargaisons de laine et qu'on avait pillées, furent incendiés par les nôtres dans la chaleur du combat. Les plus gros vaisseaux de la flotte espagnole étaient encore à l'ancre à la hauteur de Blankenburg, et Médina-Celi n'ayant, par lui-même, ni par les siens, aucune connaissance de ces eaux, réunit auprès de lui les meilleurs

pilotes de l'Ecluse et leur demanda ce qu'il y avait à faire pour sauver le reste de sa flotte. Ceux-ci lui répondirent que les vaisseaux espagnols prenaient trop d'eau pour s'engager dans les passes et qu'il leur était impossible de les conduire sans accident au port. Le duc irrité de ce refus et supposant que ces pilotes étaient du parti de ses ennemis, leur ordonna impérieusement de tenter l'aventure à tout risque; mais nos pilotes, effrayés de la colère du duc, et ne sachant comment faire, prirent le parti de s'enfuir de la ville. Sur ces entrefaites il arriva en vue une riche flotte portugaise, chargée d'argent et d'épiceries; elle avait été ballottée par la tempête et se voyant près du port elle se crut sauvée. Les Biscayens, qui se trouvaient encore devant Blankenburg, voyant arriver cette flotte, levèrent subitement l'ancre, sans donner aux Portugais connaissance des troubles de Walcheren, passèrent devant Flessingue, toutes voiles dehors et vent en poupe, malgré le feu de la ville, et vinrent mouiller devant le château de Rammekens où ils débarquèrent leur monde et leurs cargaisons qui furent dirigés sur Middelbourg. A l'approche des Portugais, les Flessingeois tirèrent un coup de canon à poudre, comme signal d'ami, afin qu'ils vinssent mouiller devant la ville, ce que les Portugais, ne se doutant de rien, firent effectivement. C'est ainsi que cette belle et riche flotte tomba entre les mains des nôtres, presque sans coup férir, à l'exception de trois navires qui passèrent le Hond (une des grandes branches de l'Escaut) tenant le cap sur Anvers. Un autre vaisseau portugais fut encore pris par un certain Josse de Moor, commandant un petit bâtiment de guerre; c'est de cette manière que le pays, réduit à la dernière extrémité, fut tout-à-coup favorisé par la fortune et mis en état, par la possession des trésors dont les nôtres s'étaient emparés,

de continuer la guerre. On trouva sur les vaisseaux, que l'on avait pris, soixante mille florins en or et argent monnaiés; la valeur des épiceries, des perles et des pierres précieuses fut estimée à plus de 90,000 florins. Mais ces précieuses marchandises trouvèrent peu d'acheteurs, soit à cause du trouble et de l'incertitude qui agitaient tous les esprits, soit que les négocians craignissent les dangers et les dommages que la guerre entraîne à sa suite. D'Albe, qui avait l'œil à tout, avait fait proclamer une sévère défense d'acheter quoi que ce fût des effets tombés dans les mains des nôtres. Ce riche butin enflamma cependant le courage des vainqueurs, et le bruit s'en étant répandu partout, il arriva de France et d'Angleterre une foule de flibustiers, qui, cependant, plus avides de butin, que de gloire, se joignirent à nos gueux. Helmers a chanté les malheurs et la gloire de notre patrie à cette époque de sanglante mémoire; voici comment son interprète l'a imité.

» Le tyran espagnol, dans sa rage insensée,
» A proféré ces mots: » Quoi! la terre abaissée
» Obéit à mon sceptre et tremble de respect;
» Le front même des rois se courbe à mon aspect;
» Et dans son fol espoir, dans sa fière démence,
» Un peuple audacieux, rêve l'indépendance!
» Il ose insolemment, réclamant de vains droits,
» Méconnaître mon nom, s'opposer à mes lois!
» Dans des fleuves de sang que ces traîtres périssent!"
» A ces sermens affreux les enfers applaudissent.
De spectres entouré, pour servir son dessein,
Le duc d'Albe s'avance; il paraît; et soudain
Se montre sur ses pas le cortège des crimes:
La noire perfidie étouffant ses victimes,
La lâche trahison, la froide cruauté
Excitant aux forfaits le meurtre ensanglanté,
La ruse, les soupçons, l'atroce violence,
Et, pour comble de maux, la sombre intolérance!

Il arrive, partout le sang coule à grands flots,
Et la terre a frémi sous les pas des bourreaux.
Dieu! qui peut arrêter ce monstre insatiable?
Sans espoir de salut sa rage nous accable:
Les plus illustres fronts ont déjà succombé:
Tels tombent les épis sous le fer recourbé.
Ah! comment écarter ces horribles tempêtes,
Ces foudres menaçans qui brûlent sur nos têtes?
C'est vous, braves aïeux, vrai peuple de héros,
Qui sauverez l'état d'un abîme de maux.
Chef habile et prudent, dans ces affreux ravages,
L'intrépide NASSAU va guider vos courages.
Il commande; à sa voix, dans les rangs ennemis,
Nos fidèles soldats portent des coups hardis.

Combat entre Sancho d'Avila et les Zélandais.

(1573.)

Le vaillant Mondragon conservait toujours à son maître la ville de Middelbourg, capitale de Walcheren et de toute la Zélande, que les Zélandais assiégeaient et bloquaient étroitement. Les assiégeans se fiant à leur bonne fortune osèrent même attaquer les vaisseaux ennemis amarrés dans les bassins d'Anvers et réussirent à en emmener une grande partie à la remorque. Le courage provoque le courage; l'Espagnol ne se tint pas pour battu quoique la ville commençât à ressentir les atteintes de la disette. D'Albe commanda à Sancho d'Avila, gouverneur de la citadelle d'Anvers, d'aller approvisionner la ville avec une flotte bien équipée et de forcer les assiégeans à lever le siége. En peu de temps celui-ci rassembla une flotte de plus de cinquante vaisseaux

montée par un grand nombre de soldats; des bâtimens de transport chargés de vivres étaient prêts à le suivre. Cette flotte appareilla effectivement d'Anvers et rencontra celle du prince d'Orange près de Terneuze. Le vaisseau de l'amiral Ewout Worst commença le premier l'action et fut exposé au plus fort du feu de l'ennemi. Mais on n'en vint pas encore à une affaire décisive. On se canonna de loin, les deux flottes dérivant sur la côte du pays de Borsele. Là, les deux vice-amiraux s'attaquèrent et commencèrent un combat furieux jusqu'à ce que le vent, qui s'éleva tout-à-coup, forçat les combattans de se séparer. La flotte Zélandaise laissa tomber l'ancre sous Borsele, et celle des Espagnols se retira vers Terneuze. Le vent ayant tourné le lendemain à l'ouest, les nôtres vinrent fondre, à pleines voiles, sur l'ennemi, qui, rempli de terreur, se réplia sur Anvers non sans être vivement poursuivi et harcelé. A la hauteur de Baarland il essuya encore un grand échec. Les Zélandais cependant, pour couper la retraite à l'ennemi du côté d'Anvers, avaient coulé bas dans l'Escaut, entre Lillo et Ordam, plusieurs carcasses de vieux vaisseaux remplis des décombres d'un monastère que l'on avait démoli récemment. Cette précaution fut très-utile; car les lourdes caraques espagnoles talonnèrent sur ces décombres et y restèrent exposées pendant quelque temps à toute la furie de notre feu. Un grand nombre de bâtimens légers tombèrent entre nos mains. Quelques jours après, lorsque le courant de la rivière et la marée eurent refoulés ces bancs de pierres dans la haute mer, d'Avila vint, avec de nouvelles forces, tenter la fortune et engagea l'action avec les Zélandais entre Borsele et le retranchement de Walcheren. De part et d'autre on poussa de grands cris de guerre en se lâchant de terribles bordées. Deux de nos vaillans

capitaines, Groeneven et Everkitte, jetèrent le grappin sur le principal colosse de la flotte ennemie. Cet énorme château flottant se nommait l'Éléphant et était commandé par le seigneur de Blicqui, officier d'un grand mérite et issu de la plus ancienne noblesse wallonne. Les nôtres s'emparèrent de ce vaisseau, mais il leur en coûta beaucoup de monde et leurs deux braves capitaines. Du côté des Espagnols, de Blicqui et tous les siens furent tués, les nôtres ne faisant aucun quartier. Un autre vaisseau ennemi, la Terre Promise, qui s'était embossé sous le canon d'une batterie espagnole, fut abordé et pris par le capitaine Josse de Moor, tandis que les Espagnols qui étaient dans la redoute, croyant que les Flessingeois venaient les attaquer par terre, abandonnèrent cet ouvrage. Alors les Espagnols eurent partout le dessous, quatre de leurs vaisseaux, ayant touché, furent amenés sans résistance par les Zélandais. La terreur panique, qui s'empara des ennemis, fut telle qu'ils abandonnèrent leurs vaisseaux et se jetèrent dans les chaloupes pour se sauver à terre. Mais les agiles Zélandais leur passèrent sur le corps à toutes voiles et bonnettes dehors. Peu d'Espagnols atteignirent le rivage, un grand nombre périrent dans les flots. Six vaisseaux de guerre, pourvus d'une nombreuse artillerie et d'une grande quantité de vivres, furent remorqués dans le port de Flessingue. Les autres se sauvèrent sous le canon du château de Rammekens, à l'exception d'un seul, qui, ayant touché, fut incendié par l'ennemi, pour l'empêcher de tomber en notre pouvoir. Cette action coûta la vie à plus de huit cents Espagnols. Cependant d'Avila, bravant tous les périls, approvisionna la ville, non sans être vivement harcelé à son retour par les nôtres. Alors il s'empressa de profiter du vent et de la marée, qui lui étaient favorables, pour se retirer

sur Anvers, mais arrivé sur le Hond il eut encore affaire aux intrépides Zélandais, qui lui prirent encore deux vaisseaux. Les autres ne durent leur salut qu'à un vent des plus favorables. Ils arrivèrent à Anvers horriblement maltraités. En lisant les innombrables exploits de nos ancêtres pour s'affranchir du joug odieux de l'Ibérie, nous sommes tentés de nous écrier:

» Alors, ô mon pays, tel qu'un cèdre orgueilleux,
» Tu levais dans les airs ton front majestueux,
» Et compté dans les rangs des nations guerrières,
» Qui pour la liberté déployaient leurs bannières,
» Comme un jeune héros, de palmes couronné
» Noble et fier, tu brillais de gloire environné!

Escarmouches sur le lac d'Haarlem (Haarlemmer Meer) entre Bossu et les Hollandais.

(1573.)

Tandis que Frédéric de Tolède, digne fils du sanguinaire d'Albe, investissait étroitement la ville d'Haarlem en lui livrant assaut sur assaut, Bossu, avec ses vaisseaux, tenta de faire fléchir la courageuse constance des habitans en attaquant leurs embarcations sur le lac de leur ville, nommé en hollandais Haarlemmer Meer, de couper totalement les communications de la ville avec les environs, et puisqu'on ne pouvait rien sur la place par la force, de la réduire par la famine, le plus triste fléau de toutes les misères humaines. Cette entreprise cependant n'était pas facile à cause des écluses et des batardeaux qui défendaient l'accès du lac et que les

assiégés, affrontant tous les dangers et supportant les plus rudes fatigues, gardaient avec un petit nombre de vaisseaux. L'ennemi tenta d'abord de percer la digue qui sépare l'Y du lac, près de l'écluse principale d'écoulement. Il fut repoussé, mais quelques jours après il réitéra son attaque avec plus de furie. Les Haarlemmois s'y opposèrent comme la première fois, courageusement, avec une galère et quelques bateaux plats. Ils mirent l'ennemi en fuite et incendièrent un de ses vaisseaux et ceux qui le montaient périrent dans les flots ou par le fer; on pendit les prisonniers. Bossu ne se laissa pas décourager par ces revers, il résolut de tenter un autre moyen de parvenir à ses fins. Il lui réussit, après avoir percé la digue d'Overtoom sur la Voie Sacrée près d'Amsterdam, de porter quelques vaisseaux sur le lac. Les Haarlemmois avides de combats et de gloire, et méprisant trop les précautions nécessaires, fondirent sans ordre et sans plan d'attaque, sur l'escadre ennemie. Cette imprudence faillit les perdre sans retour. Une de nos galères, ayant quatre-vingt-quatre pieds de la poupe à la proue, s'étant trop écartée du reste de la flotte, fut entourée par quatre à cinq vaisseaux de Bossu et fut obligée de se rendre. Le commandant, Gérard de Jong, se sauva, quoique grièvement blessé, dans une chaloupe. Jacob Anthonyz, homme d'une grande intrépidité qui commandait les autres vaisseaux, ne se laissa pas intimider par ce revers. Il attaqua l'ennemi conjointement avec les autres capitaines, ses frères d'armes, et il le fit avec tant de résolution, qu'après un combat acharné de plus de deux heures, il reprit la galère et une autre dont l'ennemi s'était aussi emparé. Ceux que l'on prit vivans furent massacrés de sang froid; ils tombèrent victimes d'une vengeance effrénée. Haarlem se vit approvisionné pour

quelque temps, la disette cessa et le lac fut rendu à ses maîtres légitimes (*). Nous ne saurions passer sous silence un acte inoui d'intrépidité d'un soi disant flibustier nommé 't Hoen. Celui-ci tenait l'Y avec deux chaloupes montées seulement par dix-huit hommes d'armes, et il arriva que cent cinquante cavaliers se rendissent d'Amsterdam vers Haarlem le long d'une digue étroite. Il avait dégelé et les chevaux enfonçaient, jusqu'au dessus du paturon, au travers de la glace amollie des flaques, dans la boue. Les cavaliers étant arrivés au point le plus étroit de la digue et ne pouvant ni avancer ni reculer, 't Hoen osa les attaquer avec ses dix-huit braves. Il se plaça de manière à ne pas être atteint par les courtes lances de l'ennemi et à le forcer à rétrograder ; mais il fut impossible aux cavaliers de faire cette manœuvre les chevaux s'enfonçant jusqu'à la sangle dans la boue, sans pouvoir, à la fin, faire aucun mouvement. Cette entreprise réussit à souhait pour les nôtres, car bêtes et gens y perdirent la vie. Mais retournons au chef principal de notre relation. Bossu, chassé du lac, et voulant rétablir sa réputation en même temps que la fortune de ses armes, projetait une nouvelle attaque ; sa flotte s'était renforcée jusqu'au nombre de soixante-dix bâtimens. Il y embarqua l'élite de ses troupes et l'approvisionna de toutes les munitions nécessaires à la réussite de ses projets. Notre flotte

---

(*) Journellement les Frisons occidentaux disputaient aux partisans des Espagnols d'Amsterdam la possession de la digue dite Diemerdyk. L'énorme nouvelle galère d'Amsterdam, ayant rencontré la galère naine des Hoornois, il s'engagea une action terrible entre ces deux vaisseaux si disproportionnés. Les Amsterdammois, par dérision, criaient à leurs ennemis qu'ils auraient hissé leur esquif à leurs haubans ; mais le pygmée Hoornois combattit avec tant de bonheur et de bravoure le géant de l'Amstel qu'il le remorqua en triomphe dans le port de Hoorn.

était loin d'égaler celle de l'ennemi. Nos bâtimens étaient petits et mal équipés. Ils manquaient de monde et de provisions. Mais la nécessité devenait de plus en plus impérieuse; la ville était cernée tous les jours plus étroitement et l'horrible famine planait sur sa malheureuse enceinte. Marin Brant, amiral de la flotte et le seigneur de Batenburg, général des forces de terre, jugèrent qu'il était temps de tout risquer pour débloquer la place. Bossu comptait sur cette résolution désespérée des assiégés, et se fiant à la supériorité numérique de ses forces, il divisa son escadre de manière à nous attaquer inopinément de front et en flanc. Mais Brant et Batenburg appréciant toute la grandeur du danger virèrent de bord, et nos alliés, quoiqu'ils eussent l'ordre de tenir le cap sur l'ennemi, voyant la manœuvre contraire des chefs, en firent autant avec plusieurs de leurs vaisseaux, et enfin les autres, ne pouvant résister seuls à des forces si supérieures, prirent également la fuite. Boshuizen en perdit vingt-deux; le reste se réfugia au Kaag, petite anse du lac. Un grand nombre de soldats et de marins, qui s'étaient jetés à l'eau, se sauvèrent, à la nage, à terre. Ce revers des nôtres n'encouragea pas peu l'ennemi et hâta la chute d'Haarlem; après un siége opiniâtre et prolongé, cette ville considérable tomba, non devant la valeur des armes espagnoles, mais sous la faux de l'impitoyable famine. Un historiographe estimable, Aubery, raconte: » que les Haarlemmois eurent à lutter » avec une si cruelle famine, qu'une petite fille de trois » ans, ensevelie depuis quelques jours, fut déterrée par ses » parens et servit à prolonger de quelques instans leur » misérable existence." La barbarie espagnole rafina alors les supplices sur les malheureux restes de la garnison et des bourgeois. Les bourreaux ne cessaient leur horrible ministère que quand la fatigue faisait tomber leurs

bras; l'Espagnol enfin ne fut rassasié de sang et de carnage que lorsqu'il eut rempli la ville de cadavres et de deuil. Mais cette affreuse boucherie retomba sur la tête même du féroce Castillan en ce que, par la suite, les villes assiégées préférèrent de souffrir les dernières extrémités que de se rendre à un ennemi si inhumain. C'est donc avec raison que le chantre de la nation hollandaise s'écrie :

» Qui de nous dans Haarlem, dans ses murs invaincus,
» Ne sent naître l'orgueil en ses esprits émus ?

Et nous, nous croyons pouvoir appliquer à cette malheureuse, mais héroïque ville les stances suivantes de notre barde :

» Mais j'admire encor plus l'intrépide constance
» Qui d'un peuple assiégé soutenait la vaillance,
» Lorsque.... livrée aux horreurs de la faim,
» Résolut de périr les armes à la main.
» Ses braves citoyens, près de perdre la vie,
» Souffraient avec courage une affreuse agonie :
» Fantômes décharnés, se dévorant entre eux,
» Ils préféraient la mort à des fers odieux.

Comme nous l'avons dit, Haarlem ne tomba pas sous les coups de ses ennemis, mais sous l'implacable main de la famine; les Espagnols n'y trouvèrent que des cadavres et des fantômes et non des hommes capables de résistance.

Bataille mémorable sur le Zuiderzee entre le comte de Bossu et les Frisons occidentaux.

(1573.)

Le duc d'Albe n'ignorait pas que la Hollande septentrionale n'était vulnérable que du côté de la mer et non par terre ; mais il savait bien aussi et par expérience, qu'il n'était pas facile de vaincre des gens dont la mer était l'élément naturel et favori. Il ordonna donc que l'on équipât promptement une flotte capable de le rendre maître du Zuiderzee. Cette flotte, composée de trente vaisseaux de guerre, était bien armée et équipée, abondamment approvisionnée de vivres et montée par un grand nombre de soldats. Le vaisseau amiral, qui portait l'odieux nom de l'Inquisition, se faisait surtout remarquer parmi les autres vaisseaux de la flotte. Il avait trente-deux pièces de canon, était à deux ponts et d'une excellente construction ; outre l'équipage il avait à bord deux compagnies de soldats parmi lesquels deux cents Espagnols, sous le commandement d'Alfonso de Corquera et de Fernando Lopez. L'amiral de cette flotte était Maximilien de Hennin, comte de Bossu, guerrier courageux et très-estimé du duc d'Albe. La flotte, ayant mis à la voile, fut arrêtée dès le premier jour sur les bas fonds de l'Y, où les Frisons avaient fait couler bas quelques navires remplis de décombres et de pierres, pour empêcher le passage. Le comte, qui n'ignorait pas la ruse, ne jugea pas à propos d'exposer ses vaisseaux, d'autant plus que le vent soufflait avec violence. Le lendemain, cependant, la marée s'étant

élevée à une grande hauteur par le vent de nord-ouest, la flotte put dépasser les carcasses des navires. Il est même probable que la tempête les avait jetées en pleine mer ou les avait tout au moins déplacées. A l'approche de l'ennemi, l'amiral des Frisons Corneille Dirkszoon héla les autres capitaines de vaisseau à son bord afin de délibérer sur la question de savoir s'il fallait attendre l'ennemi à l'entrée de l'Y, ou bien choisir la haute mer pour champ de bataille. L'avis du conseil de guerre fut de prendre le dernier parti, et là, d'attendre l'ennemi et de l'attaquer. On désirait vivement d'en venir aux mains, mais on préférait de rendre la haute mer témoin du combat. Les nôtres ayant donc levé l'ancre se retirèrent vers le Pampus. L'ennemi, que cette retraite avait encouragé, attaqua par mer et par terre la redoute de Schellingwou. Le commandant de ce retranchement, Broekhuizen et les siens se défendirent vigoureusement; mais se voyant dans l'impossibilité de tenir contre des forces si supérieures, et étant sans espoir de secours par la retraite de la flotte, ils se virent contraints de se retirer sur Edam et Monnikendam, ce qui fit tomber tous les autres retranchemens au pouvoir de Bossu. Cette circonstance fut fatale aux paysans: on leur avait fait défense de mettre à l'abri dans les villes quoi que ce fût, sans la permission de Broekhuizen, qui en faisant cette défense avait espéré sans doute d'être mieux secondé par des gens qui auraient à combattre pour leurs biens et non uniquement pour le salut commun. Mais il en arriva autrement. La retraite de Broekhuizen mit le pays à la merci de l'ennemi qui le ravagea cruellement. Les marins abandonnèrent leurs bords et se répandirent dans les terres pour s'y livrer aux déprédations et au pillage. Une résolution hardie de la part des nôtres eut

pu tout réparer, notamment si l'on avait profité de l'absence des soldats ennemis pour attaquer la flotte; absence dont ceux d'Edam avaient averti à temps les nôtres. Mais cette occasion ne fut pas tout-à-fait perdue. Ceux de Hoorn et d'Enkhuizen mirent le temps à profit pour renforcer notre escadre, de vaisseaux et d'hommes. Notre flotte pouvait compter alors vingt-quatre vaisseaux, mais elle manquait d'hommes. On résolut d'embarquer la moitié de la Schuttery (garde urbaine) de Hoorn; on avait déjà procédé au tirage au sort, lorsque l'on jugea plus prudent de conserver tout ce monde pour la défense de la ville et de n'envoyer sur la flotte que la moitié de la garnison sous le commandement du capitaine Ruikhaver. Les Espagnols tenaient déjà les nôtres pour vaincus, et se moquaient d'eux ouvertement. Mais presque toujours la présomption est l'avant-coureur de la défaite.

Bossu au lieu de profiter de la terreur qu'une défaite quelque peu signifiante qu'elle soit, cause toujours dans le premier moment, s'amusa à faire lever des plans de fortifications. Il avait envoyé, à cet effet, Verdugo au duc d'Albe. Sur ces entrefaites la saison des tempêtes arriva, et les Espagnols n'osèrent plus se hasarder en mer. Bossu, lui-même, se rendit à Amsterdam, laissant aux Hollandais septentrionaux le temps de respirer et de reprendre courage. Revenu d'Amsterdam, il mit sous voile avec sa flotte, le 3 Octobre, mais ne put dépasser le Pampus que le 5 à cause de la violence du vent. Les nôtres étaient mouillés près de Marken et s'apprêtaient à le recevoir vigoureusement. La canonnade ne commença qu'à trois heures de l'après midi et finit avec le jour. Les Hollandais essayèrent à plusieurs reprises d'aborder l'ennemi, mais toujours en vain, celui-ci virant constamment de bord.

Bossu n'avait pas envie d'en venir à l'arme blanche; il évita soigneusement l'approche de nos vaisseaux, les siens étant meilleurs voiliers, tandis qu'il cherchait à les tenir éloignés par la supériorité de la portée de son artillerie; il voulait vaincre ainsi sans péril. Les nôtres passaient, à tout moment, à toutes voiles au travers de la flotte espagnole, engageant l'action et cherchant à jeter le grappin. Ils réussirent, enfin, après avoir escarmouché de cette manière pendant deux jours, à forcer au combat deux des vaisseaux de Bossu qui avaient été séparés du reste de la flotte. L'un était commandé par Aart van Schuilenburg beau-frère de Boshuizen et fut abordé par Jacob Til, capitaine d'un vaisseau nord-hollandais, qui à la troisième attaque s'en empara. Til envoya Schuilenburg avec six ou huit autres prisonniers à Hoorn. Le reste, au nombre de cinquante, fut massacré et jeté par dessus le bord. Deux des nôtres périrent dans le combat. Le capitaine et vingt des siens furent blessés. Les Espagnols reprirent néanmoins le vaisseau sur lequel il ne se trouvait plus rien, pas même l'artillerie, qui avait été enlevée à temps par les troupes des États. Le capitaine Taams Frederiksz de Monnikendam, qui portait aussi le sobriquet de Taams Geldzak (Taams le sac d'argent) tâcha également d'aborder un vaisseau ennemi, mais il fut obligé de lâcher prise, car l'Inquisition et encore deux ou trois autres vaisseaux vinrent fondre sur lui et lui lâchèrent bordées sur bordées, tellement qu'une seule volée lui tua cinquante hommes. La perte de l'ennemi ne fut pas moindre, son pont étant obstrué de cadavres. Taams, aussi, n'aurait pas lâché sa proie, si les Espagnols n'avaient détaché le grappin (ce dont la chaleur du combat l'empêcha de s'apercevoir) et ne s'étaient hâtés de virer de bord. Cette journée coûta beaucoup

de monde aux deux partis. L'amiral Corneille Dirkszoon fut blessé à la main droite. L'ennemi avait cru marcher à une victoire certaine, oubliant l'instabilité des choses d'ici-bas et combien la fortune est versatile. Les Espagnols, qui occupaient les environs d'Alkmaar et le Waterland, avaient ordre d'incendier les villages au moment de la bataille afin de jeter ainsi l'épouvante parmi les habitans de ces contrées qui se trouvaient en grand nombre sur la flotte. Les cruels ne remplirent que trop fidèlement ces ordres atroces. Cependant l'ennemi ne remporta d'autre avantage que de gagner le dessus du vent. Notre flotte dériva sous la côte à la hauteur de Hoorn près du Nek et l'ennemi alla reprendre son ancien mouillage. Bossu se confiait à la force de ses vaisseaux et de ses troupes. Il pensait que les troupes des états n'auraient pas osé en venir à une action. Il en parla à Jean Simonsz Rol, qui tâcha de le faire revenir de son erreur en donnant les plus grands éloges à la bravoure des Hollandais septentrionaux, nés et élevés, pour ainsi dire, sur mer. Rol lui conseilla la prudence et de ne pas trop mépriser un pareil ennemi. Mais le comte se moqua de cet avis. L'issue de la bataille lui apprit enfin à estimer le courage de ses ennemis à sa juste valeur. Bossu ne bougea pas pendant les cinq jours suivans, quoique le vent lui fût favorable. Les nôtres, par contre, résolurent de l'attaquer en bataille rangée à la première occasion. On manquait de poudre et on était en peine de s'en procurer. C'est pourquoi les états de la Frise occidentale avaient engagé l'amiral Corneille Dirksz. à ne pas la brûler en vain, mais à aborder bravement l'ennemi, qui ayant déjà éprouvé la force de nos coups dans les escarmouches précédentes, tâcherait de se tenir à une distance respectueuse. Cependant le gouverne-

ment fut si irrésolu dans toutes ses mesures que l'amiral reçut encore le 11 Octobre des lettres, du stadhouder Sonoy, contenant l'ordre d'éviter pour quelque temps la bataille. Mais l'amiral, brûlant du désir de commencer la danse, jeta la lettre au feu sans en parler à personne. Il commanda de lever l'ancre et de profiter d'un vent favorable du sud-est pour tenir le cap sur l'ennemi. Celui-ci, certainement, ne s'attendait pas à cela, mais néanmoins il se prépara, autant que le temps le lui permit, au combat. Il était alors midi, et les Espagnols étaient sur le point de prendre leur repas, lorsque notre amiral servit à Bossu un plat de son métier et le convia à un festin de sang. Le pilote de notre vaisseau amiral, se trouvant proche de l'ennemi, perdit tout-à-coup la tête et voulut virer de bord. Mais Jean Florisz, en brave et véritable Hollandais, s'empara du gouvernail et tint, avec la plus grande intrépidité, la barre droite sur l'ennemi. Il arrive souvent que les plus poltrons soient les premiers atteints et effectivement ce fut ici le cas: une balle ennemie vint frapper mortellement le lâche pilote, et celui, qui s'était mis à sa place sortit sain et sauf du combat. Les nôtres, alors, bravant et le feu et le fer, abordèrent Bossu. Celui-ci craignant de dériver sur la côte, voulut laisser tomber l'ancre, mais les nôtres y mirent obstacle en accrochant les amarres avec leurs grappins. Cette circonstance en apparence de peu d'importance, contribua, néanmoins, puissamment à la victoire. C'est alors que le combat commença avec le plus grand acharnement, les Hollandais jetant de leurs haubans une multitude de pots de chaux vive et d'autres matières combustibles, qui aveuglèrent les Espagnols en les empêchant de combattre. Bossu fut encore attaqué à l'abordage par trois autres vaisseaux, nommément

en travers par celui de Pierre Bak, à la proue par Jacques Tryntjes et en poupe par le capitaine Boer, qui fut cependant obligé de lâcher prise afin de ne pas être incendié par les pots à feu qui pleuvaient de toutes parts sur son vaisseau. Alors, toujours en combattant, on dériva avec le vaisseau amiral ennemi sous la côte, derrière le Nek, près de Wydenes, où l'on talonna. Jean Haring de Hoorn se distingua particulièrement à ce combat. Ce brave avait déjà antérieurement mérité le surnom de Cocles hollandais : il avait à lui seul tenu tête aux ennemis sur le Diemerdyk, entre l'Y et un autre petit lac, en donnant à ses camarades le temps de se retirer, apres quoi il s'était sauvé à la nage au travers d'une grêle de balles ennemies. Ce héros donc se met de la partie, saute sur le pont de Bossu, se fait jour au travers des Espagnols, qui y combattaient avec acharnement, grimpe au faîte du mât et en arrache le pavillon espagnol. Mais en descendant de sa périlleuse expédition aërienne, une balle fatale frappe à la poitrine notre Haring; il tombe, meurt, et la mer reçoit sa dépouille mortelle.

» Malheureux! reposez au vaste sein des mers.
» Ah! sur vous à jamais tous les yeux sont ouverts."

Ailleurs on combattit avec le même courage. Un des vaisseaux du roi, commandé par Guillaume Vest, fut pris après un combat furieux, mais coula à fond presqu'aussitôt, étant criblé de boulets; à peine pûmes nous sauver les prisonniers et l'artillerie consistant en neuf canons, dont quatre de bronze et cinq en fer. Cinq bâtimens plus légers, ayant touché, furent facilement pris; les autres échappèrent au péril par une fuite honteuse vers le Pampus, qu'ils ne purent dépasser, qu'après avoir jeté leurs canons à la mer. Les

ennemis furent saisis d'une si grande épouvante, qu'oubliant l'honneur et leurs sermens, ils abandonnèrent leur amiral entre les mains des fédérés. Le conseil de guerre avait bien résolu de délivrer à tout prix l'amiral Bossu, mais les soldats espagnols forcèrent le vice-amiral Rol de rétrograder sur Amsterdam, et le reste de la flotte suivit le pavillon de cette escadre. Si l'on eût poursuivi l'ennemi, pas un ne nous eût échappé. Ce fut là aussi l'avis du bourguemaître d'Edam, Dirkszoon, un véritable ami de la patrie, mais il eut la majorité des voix contre lui; on lui opposa l'obscurité de la nuit et le grand nombre de blessés qui devaient rendre la chasse difficile, si non impossible. Cependant Bossu, attaqué par trois de nos vaisseaux, fit tout ce que l'on put attendre d'un capitaine vaillant et expérimenté. Il guida le courage des siens en payant de sa personne, malgré les efforts des nôtres qui le foudroyaient de leurs canons et inondaient tellement le pont de son vaisseau de matières incendiaires qu'il n'était presque plus possible d'y tenir. Les Espagnols néanmoins se défendirent vigoureusement par les ouvertures des entreponts et du gaillard et firent payer cher leur audace à ceux des nôtres qui s'étaient précipités sur leur pont. Cependant le courage de ceux-ci ne faiblit pas, et ils furent admirablement bien secondés par ceux de Hoorn, qui avec leurs pontons à eau (*), leur amenaient constamment des renforts d'hommes et transportaient les blessés. Le zèle pour la défense de la patrie était si fort et si unanime que beaucoup de bourgeois et de campagnards s'étaient portés d'eux-

(*) Espèces de bateaux plats ou l'on conserve l'eau fraiche dans quelques villes de Hollande. On voit encore une multitude de ces citernes flottantes sur les canaux à Amsterdam.

Note du traducteur.

mêmes au plus chaud de l'action afin de verser aussi leur sang pour le salut commun et pour la liberté. Bossu, enfin, succomba sous la main de fer de la nécessité et n'ayant plus que quatorze ou quinze hommes en état de combattre, de tout son équipage qui avait été de trois cents. Il se rendit, le 12 Octobre, après un combat qui avait duré 28 heures sans discontinuation, à l'amiral Corneille Dirkszoon, au commandant Ruikhaver et au grand prévôt Nieuwvink. Les conditions de cette capitulation furent que tous les prisonniers auraient la vie sauve; que l'amiral Bossu serait traité en prisonnier de noble lignage; qu'il y aurait un cartel d'échange pour les prisonniers ou qu'ils pourraient être rachetés pour le montant d'un mois de solde conformément aux coutumes de la guerre. Les commandans espagnols, et entre autres Corquera et Lopez, sachant à quel point ils étaient détestés par les nôtres, refusèrent de souscrire à ces conditions aussi long-temps qu'elles n'auraient pas été ratifiées par les états de la Frise occidentale. Outre un grand nombre de nobles, on fit aux Espagnols trois cents prisonniers de moindre importance. Les rapports sont unanimes à ce sujet, mais les lettres des états au prince d'Orange ne font mention que de deux cents prisonniers. Bossu, transféré à Hoorn, dut entendre sur son passage les malédictions et les vociférations de la populace qui lui reprochait le massacre de Rotterdam. Il était venu sur leurs côtes, disait-on, avec les mêmes intentions sanguinaires, et il pouvait s'attendre à être traité de même avec la dernière rigueur. Mais la régence, plus calme et mieux avisée que la populace, et accoutumée à faire à chacun la part des circonstances, le traita honorablement et avec humanité. Le pavillon du vaisseau amiral, l'inquisition, fut appendu, aux acclama-

tions de la multitude, aux murs de l'église de Hoorn (*); on fixa jour pour rendre des actions de grâces solennelles au Dieu des armées, et les habitans de tous les rangs accoururent au temple, remercier, dans l'humilité de leurs cœurs reconnaissans, le Tout-Puissant, de la protection qu'il venait d'accorder à la patrie. Cette défaite porta le découragement de l'ennemi à son comble. Ceux qui avaient fui honteusement, pour se justifier auprès du duc d'Albe, en jetèrent la faute sur Bossu. Ce guerrier d'un inébranlable courage moral et physique dut subir une captivité de trois ans et ne fut rendu à la liberté qu'à la pacification de Gand.

(*) L'amirauté de la Hollande septentrionale fit frapper, à l'occasion de cette victoire, une médaille ayant d'un côté les armes de l'amirauté entre trois PPP, signifiant en latin.

Pugno pro Patria.

Je combats pour la patrie.

avec cette légende à l'entour:

Sacra anchora Christus.

Le Christ est notre ancre de salut.

Sur le revers, on voyait les deux flottes, au plus fort de l'action, entourées de la légende suivante, faisant allusion au vaisseau amiral ennemi:

» Inquisitio inquirendo nimis sedulo se ipsam perdit.

» L'inquisition se perd elle-même par ses rigueurs inquisitoriales.

On trouva encore long-temps après, dans la grande église de Hoorn, le pavillon amiral de l'ennemi, sous lequel fut tracé, en lettres noires et rouges, un chronogramme qui répond au suivant:

Ce trophée prIs sVr BossV par le coVrage de MaInt héros de La FrIse occIdentale a été appendV IcI poVr la plVs grande gloIre de DIeV.

Ce chronogramme porte la date et le millésime du 12 8bre 1573.

Note du traducteur.

Combat près de Roemerswaal entre les Espagnols et les Zélandais.

(1574.)

Le roi d'Espagne avait envoyé dans les Pays-Bas don Louis de Requesens afin de tâcher d'effacer par un gouvernement plus modéré les fâcheuses impressions que les cruautés du duc d'Albe y avaient laissées dans tous les esprits. De Requesens était doux et économe, se laissant facilement approcher par tout le monde; c'était aussi un fin politique sachant bien cacher ses desseins. On espérait que ces qualités, qui appartiennent plutôt au jésuitisme qu'aux vertus, gagneraient tous les cœurs à la cause espagnole.

La première expédition du nouveau gouverneur fut l'envoi d'une flotte pour débloquer Middelbourg, capitale de l'île de Walcheren, qui, malgré un siége opiniâtre de près de deux ans, tenait encore pour le roi, étant défendue par le vaillant Mondragon. Requesens se transporta à Anvers afin de hâter par lui-même l'armement de la flotte et de relever le courage des habitans. Le prince d'Orange ne resta pas non plus oisif, mais s'étant rendu de Delft à Flessingue, il y rassembla les forces maritimes hollandaises et zélandaises et électrisa par sa présence le courage du soldat. Requesens, voyant qu'il était facile d'arrêter dans les passes de l'Escaut, la plus grande flotte, avec un petit nombre de vaisseaux, résolut de tenter la fortune de deux côtés à la fois, notamment en faisant une diversion sur la flotte du prince d'Orange, en séparant

ses vaisseaux les uns des autres, et en poussant jusqu'à Arnemuiden, qui avait encore garnison espagnole, afin de pouvoir ainsi envoyer des renforts à Middelbourg. Il donna le commandement de trente gros vaisseaux à Sancho d'Avila ; une escadre de soixante autres de moindre grandeur fut mise en apparence sous les ordres d'un Néerlandais, du seigneur de Glimes. Requesens avait l'air, ainsi, de se conformer au vœu du peuple. — Mais tout le pouvoir était réellement entre les mains de Julien Roméro, soit qu'on n'osât pas confier une affaire de si grande importance à Glimes seul, quoiqu'il fût un chef expérimenté, soit que l'orgueil espagnol ne souffrît pas d'être commandé par un officier étranger. Il y avait sur cette flotte quinze compagnies de soldats espagnols. A la fin de Janvier d'Avila mit à la voile d'Anvers et peu de temps après Glimes et Roméro appareillèrent de Bergen-op-Zoom. En partant les vaisseaux saluèrent le gouverneur de leur artillerie, et, le feu ayant pris par imprudence aux poudres du vaisseau commandé par François de Bovadilla, une partie de son équipage fut grièvement blessée, ainsi que le commandant lui-même qui fut obligé de rester en arrière. Roméro montait un excellent voilier; le vaisseau de Glimes marchait plus lourdement, ce qui fit que ce dernier arriva avec son escadre bien long-temps après Roméro devant Roemerswaal. Mais on a des motifs de croire que Glimes avait retardé sa marche à dessein, et que Roméro peut être taxé de légèreté et d'imprudence. Louis de Boisot, amiral de Zélande, qui veillait attentivement aux mouvemens de l'ennemi, ayant eu avis de son apparition, envoya, en toute hâte, huit de ses vaisseaux les plus légers pour escarmoucher avec les Espagnols et reconnaître la force de leur flotte. Le conseil de guerre ayant été assemblé,

il fut décidé de profiter d'un vent favorable de nord-ouest pour remonter contre la marée et pour descendre ensuite avec le flux, et de commencer l'action. Cet ordre fut encore donné parce que le prince d'Orange avait mandé qu'on lui envoyât quatre vaisseaux armés afin de s'en servir contre Sancho d'Avila. Les avis furent partagés quant à la manière de commencer l'attaque. — Le capitaine Nicolas Klaasz pensa qu'il fallait bien recommander le branle bas aux équipages, et aux soldats d'attendre, à l'abri des bastinguages, la première bordée de l'ennemi, parce qu'étant autrement entassés sur les ponts, le feu était plus meurtrier, tout coup devant porter. Le capitaine Schot, marin d'une grande intrépidité, fut d'avis, au contraire, que tout le monde devait être prêt sur le pont pour sauter à l'abordage. Ce dernier avis, mieux en harmonie avec la véritable bravoure, fut adopté.

La flotte leva l'ancre et se divisa en trois escadres. La première était composée de 16 gros et de 10 vaisseaux plus légers; la seconde et la troisième avaient chacune 10 grands vaisseaux et 14 de moindre dimension. On tomba alors à pleines voiles sur les Espagnols pendant que leurs chefs se disputaient vivement. Glimes soutenait qu'il était inoui, dans les annales de la guerre maritime et contre les règles d'une bonne tactique, de livrer bataille contre vent et marée. L'orgueilleux Roméro répliqua: »Parlez vous ainsi par »faiblesse et par peur?" »L'issue du combat vous l'ap»prendra!" fut la réponse de Glimes. Enfin la flotte divisée en deux escadres se porta à la rencontre des Zélandais. La canonnade s'engagea près de la passe de Lodyk. Glimes, remarquant que le pont de l'amiral Zélandais était couronné de soldats et de marins, vira de bord et présentant sa proue en flanc du vaisseau

de son ennemi, fit une décharge de ses deux grosses pièces de chasse, chargées à mitraille, et de plus de cent mousquets, ce qui nous tua et blessa beaucoup de monde. Boisot lui-même fut atteint et perdit un œil par un éclat de bois. Un boulet emporta le pied, jusqu'à la cheville, du capitaine Klaasz qui en mourut. Le capitaine Schot eut le même sort ayant eu un bras emporté par cette même bordée. Ce commencement était de bon augure pour les Espagnols. Mais notre vaisseau amiral ne tarda pas à être secouru par le capitaine Adrien Cornelisz. de Flessingue. En un instant le combat changea de face et l'on vit, en un clin d'œil, neuf vaisseaux du roi attaqués à l'abordage par les nôtres. Nous eussions jeté le grappin sur beaucoup d'autres si le théâtre du combat eût été plus vaste. Comme on ne put plus se servir alors de l'artillerie, on se battit au mousquet et à l'arme blanche. Au plus fort de l'action, le brave lion de mer, Gaspard Leunszoon de Zouteland, qui se trouvait à bord du vaisseau du capitaine Cornelisz., se précipita sur le pont de Glimes, au travers des ennemis, malgré une grêle de balles et une épaisse fumée, et montant, comme un éclair, au faîte du grand mât, en arrache le pavillon, s'en fait une ceinture et revient, au travers des mêmes périls, sain et sauf, à son bord. Ce glorieux fait d'armes fut récompensé, après la bataille, en présence de tout l'équipage, et au son des trompettes, par le don d'un costume d'honneur.

» Source de tant d'honneur, vénérables aïeux,
» Dirai-je tous vos faits, illustres demi-dieux?
» De ses frimas glacés quand l'hiver nous assiége,
» Qui pourrait dans nos champs compter les grains de neige?
» De chaque instant passé qui peut se souvenir?
» Comment compter jamais les siècles à venir?
» L'amour de la patrie, en traits ineffaçables,

» Imprima dans vos cœurs vos devoirs immuables:
» Par cet amour sacré, soutenu, raffermi
» Votre invincible bras renversait l'ennemi.

Roméro, voyant le pavillon de Glimes amené et craignant que cette circonstance n'occasionnât de la confusion sur la flotte, en arbora de suite un autre afin de ranimer le courage des siens, et il y parvint en effet; car, Boisot, s'étant approché, au moins soixante Espagnols sautèrent à la fois sur son bord sans qu'il leur opposât la moindre résistance; mais il y avait un dessein caché sous cette apparente inaction: lorsqu'il jugea qu'il y avait assez d'ennemis sur son pont, il les fit tous sauter en l'air avec de la poudre qui y avait été placée à cet effet. Roméro fut sur le point de suivre les siens et il s'en fallut de quelques secondes seulement qu'il ne partageât leur sort. Dès-lors la flotte ennemie fut hors d'état de nous résister. Roméro en jugea ainsi, car voyant arriver sur lui plusieurs de nos vaisseaux et craignant d'être enveloppé, beaucoup de ses vaisseaux ayant pris la fuite, il hissa sa grande misaine et vira de bord, mais nos boulets ayant abattu cette voile, il se laissa échouer sur la côte de Tholen, et lui et les siens se sauvèrent à terre, au moyen des chaloupes où à la nage. Requesens, entouré d'une foule de grandesse et de courtisans espagnols, se tenait sur la digue de Schakerloo, malgré une pluie battante, attendant l'issue de la bataille. Roméro, arrivé à la nage sur la digue, se présenta effrontément au gouverneur et lui dit, sans chercher à s'excuser: » que » S. A. savait bien que la mer n'était pas son élément » et que si on lui avait confié cent flottes, il les eût » perdues de même." Le vaisseau de Roméro, qui avait touché, revint à flot de lui-même avec le flux et dériva au milieu des nôtres dont il endommagea

plus de cinq vaisseaux, ce qui favorisa la fuite de l'ennemi, qui se hâta, à la nuit tombante, de profiter du vent et de la marée. Osorio d'Angulo, qui commandait l'arrière-garde, contrarié par le vent, craignit d'échouer s'il avançait; il ne prit donc d'autre part au combat qu'en nous canonnant et en nous envoyant des décharges de mousqueterie de loin. Cependant le vaisseau amiral de Glimes toucha aussi en combattant, et ce vaillant chef tomba atteint mortellement de deux balles. Le feu se mit à son vaisseau, qui fut consumé jusqu'à la quille, sans que l'on sache à qui l'attribuer. Huit autres vaisseaux ennemis furent pris et tout ce qui s'y trouvait fut passé au fil de l'épée; on jeta les Espagnols, moitié morts, par dessus le bord sans que les Zélandais, qui autrement étaient assez avides de butin, daignassent ôter à plusieurs les chaînes d'or et les insignes dont ils étaient revêtus. On ne fit aucun prisonnier. Tout le butin se borna à l'artillerie; plusieurs bâtimens de transport, chargés de munitions et de provisions, furent coulés à fond par les nôtres. Nos historiens font monter la perte des Espagnols à près de mille hommes, mais eux-mêmes l'ont comptée à sept cents et la perte des nôtres à plus du double. Et il n'y a pas là lieu de s'étonner, quand on considère la forfanterie espagnole qui bien souvent après une défaite s'est attribuée la victoire.

Sancho d'Avila, d'un autre côté, après avoir perdu deux vaisseaux sur les bancs, s'était présenté avec sa flotte entre Flessingue et Terneuzen devant le prince d'Orange qui ne s'attendait guères à cette visite. On n'avait là ni vaisseaux ni soldats pour résister à une pareille force, puisqu'on avait tout envoyé à Boisot et il nous en eût coûté cher si l'ennemi, au lieu de profiter de la marée pour pousser jusqu'à Middelbourg, n'eût

perdu son temps en jetant l'ancre devant Breskens. On ne tarda pas long-temps à recevoir avis de la défaite de Glimes et de Roméro sur l'Escaut, ce qui fit prendre sur le champ à d'Avila la direction d'Anvers, afin d'éviter un pareil sort. Les deux flottes ennemies ayant donc été battues ou forcées de fuir, la belle ville de Middelbourg, qui était en proie aux horreurs de la famine, se rendit au prince d'Orange.

»Ah! lorsque mon pays, dans la course des âges,
»De Saturne vainqueur éprouvant les outrages
»Ne laissera de lui que son nom immortel,
»(Sur ce globe orageux quel peuple est éternel?)
»Quand le Dieu du trident, de ses eaux vagabondes,
»Couvrira nos cités, nos campagnes fécondes,
»On dira nos exploits; et nos derniers neveux
»Croiront prêter l'oreille à des faits fabuleux."

Attaque de la flotte d'Anvers par les Zélandais.

(1574)

Il arriva à cette époque que la ville d'Anvers fut en proie aux plus violens désordres par la mutinerie des soldats espagnols causée par le non-paiement de l'arriéré de leur solde; ils se livraient à toutes sortes d'excès, parcourant les rues en vociférant et se répandant en menaces, et, foulant aux pieds toute discipline, ils s'étaient choisis un chef; enfin on craignit que d'un moment à l'autre ils ne se portassent aux dernières extrémités contre cette belle et riche ville. C'est pour-

quoi on jugea prudent d'éloigner la flotte composée de trente vaisseaux de différentes grandeurs, qui était mouillée sous le canon de la place. On craignait que les mutins, qui ne reconnaissaient plus aucun frein, ne s'en emparassent et ne s'en servissent pour soutenir leur révolte. Cependant on parvint à les apaiser en leur payant une partie de leur solde en soieries et en draps. Les esprits étant ainsi calmés on proclama une amnistie générale et la célébration d'une grande fête pour la victoire récente de Mook. Toute la garnison, qui était alors tout-à-fait apaisée, célébra cette solennité, en grande tenue; la ville entière y prit part et tout le monde enfin se livra à la joie la plus désordonnée. Mais personne ne s'avisa de songer à l'orage qui planait sur la ville. Les Zélandais, ayant reçu avis de l'éloignement de la flotte, voulurent avoir aussi leur part de la fête en donnant le bal à leurs ennemis. Louis de Boisot, amiral de Zélande, ayant armé et équipé un bon nombre de vaisseaux, remonta l'Escaut avec son escadre et envoya quelques fins voiliers en avant, à la découverte. Ces avisos eurent le bonheur de surprendre deux vaisseaux de garde de l'ennemi et s'en emparèrent facilement. On apprit des prisonniers que la flotte espagnole se trouvait mouillée dans les eaux d'Ordam entre Kalloo et Lillo. Boisot jugea qu'il fallait mettre le temps à profit; en avançant il vit bientôt que la flotte du roi était dispersée et était à l'ancre dans la plus parfaite sécurité. Il en approcha jusqu'à un tiers de mille, lorsqu'il fut surpris par un grand calme, de manière qu'on commença à songer s'il n'aurait pas été prudent de faire retraite. Mais un bon vent d'ouest vint, fort-à-propos, faire cesser cette irrésolution et poussa à pleines voiles notre brave jeunesse zélandaise, sur la flotte ennemie qui mit précipitamment bonnettes

dehors et le cap sur Anvers. Bien en prit aux ennemis; cependant, les vaisseaux Zélandais, excellens voiliers et équipés récemment avec soin, atteignirent une partie de la flotte espagnole et prirent deux bâtimens après un très-vif engagement. On aborda aussi une chaloupe anglaise qu'on captura également; trois autres échouèrent sur les côtes de Brabant et un quatrième sur celles de Flandre. Ils furent tous brûlés par les nôtres, enfin le reste mit quelque monde à terre sur la rive gauche du fleuve et s'échappa à grande peine en se faisant haller à force de bras.

Nous n'avons pas voulu broder le récit de ce beau fait d'armes que les historiens espagnols eux-mêmes rendent plus avantageux pour les nôtres. Ils racontent que nous leur brûlâmes ou leur prîmes dix-sept à vingt vaisseaux. Cependant le bruit de la canonnade vint troubler les fêtes d'Anvers; les Espagnols reçurent instantanément l'ordre de se porter le long des côtes du Brabant, de se poster au bas de la digue en face de notre flotte, et d'ouvrir contre elle un feu bien nourri. Ils s'acquittèrent avec promptitude et résolution de cette tâche et volèrent, avec leurs somptueux habits de fête, au travers de la boue et des flaques d'eau, à leur poste. Y étant arrivés, ils firent un feu violent de leurs arquebuses contre les nôtres qui ne restèrent pas en défaut d'y riposter. Boisot, voulant conserver l'avantage qu'il avait obtenu, chargea deux de ses capitaines de vaisseau, Georges de Moor et Martin Droge, de remorquer jusqu'à Flessingue les deux vaisseaux pris sur les ennemis et sur l'un desquels se trouvait prisonnier leur vice-amiral Adolphe de Haamstede. La chose n'était pas facile, car il fallait côtoyer les retranchemens et les batteries des Espagnols; d'un autre côté, le vent soufflant du nord, il fallut louvoyer et s'approcher

du fort d'Ordam qui foudroya les nôtres de son artillerie et de sa mousqueterie. Le vaisseau de Georges de Moor eut beaucoup à souffrir; un boulet abattit sa voile de hune et un autre culbuta et mit hors de service une de ses pièces de chasse. Ce vaillant capitaine, cependant, parvint à dépasser le fort. Mais l'autre vaisseau, ayant été percé à fleur d'eau, fut obligé de rebrousser chemin et de se laisser dériver avec le vent vers le gros de la flotte. Sur ces entrefaites, Boisot, craignant que l'ennemi ne hérissât de canons les rives du fleuve, ce qui aurait pu amener la perte totale de notre flotte, avait pris, de concert avec les autres commandans, la mâle résolution d'aller attaquer, avec tous ses vaisseaux, le fort d'Ordam, afin de favoriser la remorque des vaisseaux pris sur l'ennemi. Cette diversion réussit. Les nôtres firent un feu si violent contre le fort, qu'ils en détruisirent tous les ouvrages avancés, qu'ils forcèrent les Espagnols à se retirer dans le corps de la place et firent taire le feu de l'ennemi. De cette manière le grand vaisseau espagnol ainsi que le bâtiment anglais pûrent dépasser Ordam et furent toués dans le port de Flessingue. Le gouverneur-général Requesens attribua cette défaite moins à la valeur zélandaise qu'à la trahison de quelques-uns de ses commandans. Haamstede, lui-même, fut soupconné d'avoir eu des communications avec l'ennemi. Chez les Espagnols c'était un crime d'être vaincu. Ils confisquèrent donc les biens du vice-amiral prisonnier, comme l'on avait coutume de faire à l'égard de ceux qui se rendaient coupables du crime de lèse-majesté. Dans la suite il fut prouvé qu'il ne s'était pas rendu coupable de trahison, mais qu'il n'était pas tout-à-fait à l'abri du reproche de lenteur et de négligence. C'est ainsi qu'il ne fut rendu que long-temps après à la liberté, sous de

certaines conditions et à l'occasion de la prise de Zierikzee (*).

Vénérables aïeux! partout de vos ouvrages
L'œil surpris reconnait d'éternels témoignages.
Ces tapis émaillés où paissent des troupeaux
Jadis furent ravis au souverain des flots;
Ces présens de Cérès, ces campagnes fécondes
Lèvent leurs épis d'or où grondèrent les ondes.
Tout parle à notre cœur; tout répète en ces lieux:
» Aimez votre patrie, adorez vos aïeux!"
Ils ont créé le sol où votre pied repose;
Où le roseau croissait ils ont planté la rose.
Oui, tant que l'on verra, dans nos fertiles champs,
Une digue arrêter les flots retentissans,
Oui, tant que le pêcheur, dans sa hutte sauvage,
Foulera satisfait les sables du rivage,
Nous saurons, du passé gardant le souvenir,
Consoler le présent et charmer l'avenir.
Le soleil brûlera les monts hyperborées,
Les poissons peupleront les voûtes éthérées,
Le Rhin, sous notre ciel, tarira ses trésors,
La mer aux flots dorés inondera nos bords,
Avant que le Batave, infidèle à sa gloire,
Puisse de ses aïeux oublier la mémoire.

(*) En 1576, durant le siége de Zierikzee par les Espagnols, le commandant ennemi Chiappin Vitelli mourut par suite d'une chute faite avec son carrosse, qui tomba d'un quai dans l'eau. Il était d'un embonpoint extraordinaire, d'une excessive intempérance et d'une impiété révoltante. On lui fit de ce chef l'épitaphe suivante:

ô Dieu tout puissant! aie pitié du gras Vitelli que la mort a empêché de devenir bœuf (†); son corps gît en Italie, ses intestins en Brabant; mais son ame n'est nulle part: pourquoi? parce qu'il n'en avait pas!

(†) Allusion à la signification latine et italienne de son nom qui est synonyme de veau.

Campagne de mer pour la délivrance de Leyde.

(1574)

L'Espagnol tenait Leyde rigoureusement bloqué entre soixante-deux retranchemens ou tranchées. L'armée espagnole était forte de onze mille hommes sous le commandement de François Baldes (*). Le prince d'Orange, quoique activement occupé des moyens de secourir les assiégés, était cependant embarrassé sur le choix. Les états résolurent enfin, d'entreprendre la délivrance de la place par eau, plutôt pour ne pas rester inactifs que dans l'espoir de réussir. On perça les digues de la Meuse et de l'Yssel, on ouvrit les écluses, et on fraya un chemin aux vagues furieuses de l'Océan pour inonder les campagnes et en faire un vaste lac sur lequel on put naviguer avec des bateaux plats. Comme il y allait de la liberté, du salut commun, on n'eut aucun égard aux intérêts privés, quoiqu'on pût évaluer les dommages de cette inondation à plus de 700,000 florins. Une flotte de cent soixante voiles était prête à appareiller sous les ordres de l'amiral Boisot, capitaine courageux et expérimenté et qui maintenait la plus stricte discipline sans laquelle on

(*) Les bourgeois s'exerçaient journellement au maniement des armes et se hasardaient dans les plus périlleuses escarmouches. Un jeune homme de 16 ans, Leeuwken (lionceau) qui ne portait pas ce nom en vain, tomba, par sa témérité, entre les mains des Espagnols. Ces barbares coupèrent au jeune héros le nez et les oreilles et le pendirent ensuite par le grand orteil. Dans cet état ce malheureux n'avait rien perdu de son énergique agilité; il sut se saisir de la corde et se hisser par ce moyen au faîte de la potence. Les sanguinaires Espagnols, en vrais tigres altérés de sang, le criblèrent de coups d'arquebuse.

ne peut faire la guerre. On avait équipé de grands bateaux plats garnis d'un bastinguage de planches entre lesquelles on avait mis de vieux filets mouillés, de manière qu'il était impossible aux balles de les percer. On construisit encore une espèce de château flottant fait de deux bateaux plats fixés l'un contre l'autre et qui, n'étant mus ni par la voile ni par la rame, marchaient au moyen de trois roues que douze hommes faisaient tourner dans l'intérieur des bâtimens (*). Les bateaux plats, faits en guise de galères, avaient dix à douze rames et même plus. On avait embarqué sur la flotte huit cents Zélandais, troupe d'élite, mais grossière et sauvage et faisant peur à voir par les horribles cicatrices dont chacun d'eux était couvert; à l'un manquait un bras, à l'autre une jambe. Beaucoup d'entre ces marins portaient un croissant sur le chapeau avec cette devise: »Plutôt mahométan, que papiste." Élevés sur le bord de la mer, ils avaient en quelque sorte sucé avec le lait maternel les fureurs du limpide élément. Depuis leur plus tendre jeunesse ils avaient appris à exécrer le nom espagnol, et, élevés au milieu des troubles intérieurs de cette époque, ils n'avaient d'autre métier que la guerre, le meurtre et le pillage. Joignez à cela une constitution de fer et une agilité peu commune et par dessus tout cela une intrépidité capable d'affronter les enfers et vous aurez une idée de cette troupe de loups de mer. On mêla parmi ces braves marins douze cents vaillans soldats pourvus d'arque-

(*) Ce mur crénelé flottant portait le nom d'arche de Delft; il était impénétrable aux balles, tandis que cinquante hommes pouvaient s'y tenir à couvert et tirer sur l'ennemi.

Nous renvoyons nos lecteurs pour la description de *l'arche de Delft* au premier article du dictionnaire ou de *l'encyclopédie patriotique* dont Mr. Engelberts Gerrits, est sur le point d'enrichir l'histoire et la littérature nationales.

Note du traducteur.

buses. Les plus gros bâtimens portaient sur l'avant une ou deux pièces de chasse en bronze et six caronades à babord et à stribord. La flotte au reste était bien équipée et approvisionnée, et portait en outre cent canons; elle était commandée par le héros Zélandais Louis de Boisot (*)!

Ainsi équipée la flotte cingla le long du Rotte jusqu'à la digue dite le Landsscheiding (limite) qu'on perça pour arriver au village de Zoetermeer, qui était au pouvoir des Espagnols sous le commandement d'Aiala. On se battit en cet endroit fréquemment et avec fureur. C'est là aussi qu'un matelot Zélandais, ayant arraché le cœur du cadavre d'un soldat espagnol, y imprima ses dents, mais le rejeta bientôt, en disant: »que c'est amer!" Ce cœur, avec les marques des dents, fut ramassé et porté à Delft où il fut vu, avec horreur par les uns, et servit de matière aux cruelles plaisanteries d'autres. Car, telles étaient alors la haine et la soif de vengeance que l'on nourrissait contre les Espagnols.

La flotte fut arrêtée devant le pont de Zoetermeer où se trouvaient retranchées trente compagnies d'Espagnols sous le commandement de Pimentello. On

---

(*) Nous avons déjà vu Boisot battant la flotte espagnole qui tâchait d'approvisionner Middelbourg et détruisant en partie la flotte d'Anvers. Ce brave, auquel la ville de Leyde doit, après Dieu, sa délivrance, fut récompensé pour cette action d'éclat par le don d'une médaille d'or pendante à une chaîne de même métal. Deux ans après ce héros perdit la vie d'une manière malheureuse.

Lors du siége de Zierikzée par Mondragon on tenta les plus grands efforts pour approvisionner la place. Boisot, chargé d'une pareille mission, toucha à la hauteur de la digue de Borndam avec un vaisseau de 600 tonneaux portant 500 à 600 hommes et un grand nombre de canons. Le bâtiment, ayant reçu deux boulets à fleur d'eau, sombra. Boisot se sauva sur une planche, lutta pendant long-temps contre les vagues, mais les ombres de la nuit et l'affaissement de ses forces lui firent trouver un tombeau dans les gouffres de l'Océan. Ce malheur arriva le 15 Juin 1576.

attaqua cette position avec intrépidité et on la canonna avec tant de furie qu'un des bateaux plats sauta en pièces par la commotion de son artillerie. Mais tout cela fut d'abord sans succès. Enfin, un obstacle, autrement insurmontable, vint arrêter les opérations de la flotte libératrice. Les eaux du lac qu'on s'était créé baissèrent considérablement et par le vent venant de terre et par les travaux d'écoulement que les Espagnols pratiquaient constamment et autant que possible. Le lendemain le vent s'étant mis au nord-ouest on résolut de faire une coupure au chemin de Zegwaard entre Zoetermeer et Benthuizen. Cela réussit et la flotte arriva promptement, l'ennemi se retirant partout dans le petit lac de Noorda, à l'entrée duquel les Espagnols s'étaient retranchés. Il eût été facile à ces derniers d'arrêter la flotte et de repousser les nôtres, mais après un engagement, qui avait duré depuis le midi jusqu'au soir, l'ennemi abandonna cette forte position, pendant la nuit, sans tambour ni trompette.

Cependant la ville était à son apogée de misère et livrée à toutes les horreurs de la famine. A défaut d'autres alimens on dévorait les objets les plus révoltans. La cruelle faim rendait les malheureux assiégés ingénieux à se procurer les moyens de la satisfaire; on faisait bouillir des feuilles de vignes et de poiriers dont on faisait un ragoût avec du sel et de l'amidon. Les feuilles de choux et la chair de cheval, des chiens, des chats, des rats se mangeaient avec délices. On déterrait, du fumier, des os rongés et pourris que les chiens y avaient abandonnés et on les suçait s'imaginant y trouver encore quelque moelle. On ramassait soigneusement le sang caillé qui croupissait dans les égoûts. De jeunes femmes dévoraient avec voracité le petit carlin qui avait été naguères l'objet de leur ten-

dresse. Les femmes enceintes tombaient d'inanition dans les rues; les mères voyaient leurs nourrissons succomber de besoin pendus au sein desséché qui devait leur donner la vie; d'autres nourrissaient ces tendres et jeunes plantes avec des intestins de cheval. On voyait dans les rues des fantômes, des squelettes ambulans, chancellans et pâles et les yeux hagards! Un autre fléau, plus terrible encore que tous leurs autres malheurs, la peste, vint frapper les assiégés. Il emporta en peu de temps plus de six mille habitans, enfin plus de la moitié de la population qui avait été de 14,000 ames. Pour comble de malheur, le mécontentement et la division régnaient dans la ville et les Espagnols n'avaient rien de plus empressé que de fomenter les germes de cette discorde civile. Des furieux, des désespérés parlèrent même de reddition et s'adressèrent tumultueusement au brave bourguemaître Pierre Adrien van der Werf, qui leur offrit son corps en pâture, mais pour bien dépeindre cette scène héroïquement horrible, nous laisserons parler Mr. Auguste Clavareau:

» ..... Mais quel est ce héros magnanime
» S'avançant d'un pas ferme et contemplant l'abîme?
» Illustre van der Werf, ah! je l'ai reconnu.
» Le noble souvenir de ta mâle vertu,
» Par la main de la gloire imprimé dans nos ames,
» Immortel comme toi, se lit en traits de flammes.
» J'entends, dans Leyde en feu, j'entends encor ces mots
» A ses concitoyens dictés par ce héros:
» Malheureux, que la faim égare avec furie,
» Eh quoi donc! à l'honneur vous préférez la vie?
» Indignes compagnons, vos remparts foudroyés
» Tombent sans défenseurs, ô ciel! et vous fuyez!
» Vous fuyez! mais la mort est votre unique attente:
» Ou le fer espagnol, ou la faim dévorante!
» Que dis-je? déchirez mes membres affaiblis;
» Versez, versez mon sang pour sauver mon pays;

» Apaisez de la faim la trop longue torture,
» Et que mon corps sanglant vous serve de pâture!"

Ce mâle langage calma soudainement les séditieux qui se retirèrent en silence et le rouge de la honte sur le front. Et sans contredit l'exemple de la fermeté dans un fonctionnaire a une force occulte, mais irrésistible qui nous entraîne malgré nous et soumet le citoyen à ses gouvernans, surtout s'il apprécie que ceux-ci partagent le sort commun. Les assiégés, ayant donc repris courage, crièrent à leurs ennemis, qui les appelaient, avec une cruelle dérision, mangeurs de chiens et de chats: »que, lorsqu'ils auraient consommé »tout ce qui était mangeable, ils dévoreraient leur »bras gauche en défendant encore leurs murailles avec »le bras droit; qu'enfin ils livreraient plutôt eux-»mêmes et leur ville aux flammes, et mourraient en »combattant, que de tomber entre les mains de bour-»reaux espagnols."

Les eaux du lac n'avaient cependant que neuf pouces de hauteur quoique les bâtimens tirassent un et demi à deux pieds d'eau. Elles baissèrent encore par la continuation du vent de nord-est, et, tous les efforts de la flotte pour entreprendre quelque chose, restaient infructueux. Enfin le prince vint à bord de la flotte et on prit la résolution de percer le chemin de l'église (Kerkweg) de Zoeterwoude et au cas que l'eau ne vint pas à monter à la haute marée, d'envoyer, par cette coupure, trente ou quarante bateaux de vivres à la ville. La haute marée vint et avec elle un vent violent du nord-ouest, qui chassa les eaux, surtout, lorsqu'il tourna au sud-ouest, avec grande force, dans les campagnes et vers Leyde. La sonde alors, au lieu de neuf pouces, en marqua vingt-huit, de manière que Boisot se rendit maître du Kerkweg, dans la nuit du

2 Octobre, après une courte résistance de la part des Espagnols. Là il se retrancha, ayant hérissé les approches de chevaux de Frise, afin d'arrêter l'ennemi, au cas qu'il eût eu la velléité de revenir. On fit trois coupures dans le chemin par lesquelles passèrent aussitôt une centaine de bateaux. On mit alors tant d'ardeur à avancer que les Zélandais, quand les hauteurs du sol opposaient quelque obstacle, sautaient à l'eau et soulevaient les bateaux avec leurs épaules. Les Espagnols, qui étaient retranchés dans les environs de Zoeterwoude, voyant le feu violent de la flotte et la crue considérable des eaux, furent saisis d'une telle épouvante qu'ils prirent la fuite précédés de leur général en chef Baldes et d'Alfonzo Lopez. Les nôtres s'aperçurent trop tard de la fuite des ennemis, néanmoins on parvint à en atteindre quelques-uns qui furent tués, tandis que beaucoup d'autres se noyèrent dans les flaques et les fossés. Cette retraite, ou plutôt cette débâcle complète, fut très-fatale aux Espagnols. Un grand nombre s'égara dans la précipitation de la fuite, d'autres s'enfoncèrent tellement dans les boues et les marécages, qu'ils y suffoquèrent; tandis que les Zélandais massacraient, sans quartier, tout ce qu'ils rencontraient. Un trait de bravoure d'un officier espagnol mérite d'être rapporté ici: Pedro Ciacconio Borgia pêché par les nôtres au moyen d'une gaffe et jeté pour mort au fond du bateau, saisissant le moment où ils retiraient d'autres de ses camarades, s'empare d'une hache, en assomme trois de ses ennemis, tandis que les autres, saisis de terreur sautent par dessus le bord, et il rejoint, sain et sauf avec la barque, les siens. Les Leydois, aussi bien que l'amiral et le prince d'Orange, voyaient encore beaucoup de difficultés à s'emparer des fortes lignes de l'ennemi à

Lammen, mais elles furent abandonnées, pendant la nuit, par les Espagnols. Une circonstance singulière et fortuite vint encore favoriser les assiégés : une partie du mur capital de la ville, près de la porte dite Koepoort, s'écroula avec un tel fracas, que l'ennemi, craignant une sortie, abandonna subitement les tranchées de ce côté ; un enfant découvrit le premier cette fuite à laquelle peu de monde ajouta foi d'abord. Le découragement, suite d'une longue misère, faisait qu'on ne croyait que difficilement à une bonne nouvelle (*). Il était vrai cependant que le siége était levé, que les malheurs de Leyde étaient finis. Cette ville avait lutté long-temps contre l'ennemi du dehors et contre celui plus terrible qui avait rugi dans son sein, la famine, la peste et la discorde civile, et, comme l'un bonheur ne vient jamais sans l'autre, le vent changea tout-à-coup, et tournant au nord refoula vers la mer les eaux dont on n'avait plus que faire. La joie que les habitans ressentirent et firent éclater à la vue de cet événement, qu'on serait tenté de qualifier de miraculeux, n'est pas à décrire et ne peut-être appréciée que par ceux qui comme eux ont eu à lutter avec tous les genres d'adversités qui peuvent affliger la malheureuse humanité. On s'embrassait dans les rues en tournant vers le ciel des regards reconnaissans et on se quittait pour accourir au temple rendre de solennelles et de sincères actions de grâce à cette divine Providence qui avait étendue sa main protectrice sur la ville au moment où elle n'avait plus rien à attendre des hommes.

(*) On trouva dans une maison du village de Leyerdorp que Baldes avait habitée, un plan terrier de la ville de Leyde sous lequel il avait écrit en latin : » adieu Leyde et retranchemens environnans, les eaux, » mais non la force des armes de l'ennemi, nous ont forcés à la retraite." Il eut mieux fait d'y inscrire cette vérité : » La main toute puissante de » Dieu nous a mis en fuite en nous frappant de terreur."

Pendant que tout cela se passait à Leyde l'ennemi recevait échec sur échec dans la Nord-Hollande dont les habitans, ayant de tous côtés assailli, dans leurs canots, le commandant espagnol Chevreaux, lui tuèrent au-delà de deux mille des siens qui périrent par le fer ou le feu ou dans les flots des lacs et des rivières. On y fit en outre 250 prisonniers aux Espagnols, qui furent conduits à Hoorn. Une bravoure et une constance si héroïque nous font ici écrier avec le chantre de Guillaume premier :

» De notre liberté l'astre majestueux
» Sort des remparts de Leyde et monte radieux.
» De ses rayons brûlans, il réchauffe nos ames,
» Le casque de Nassau resplendit de ses flammes.
» Philippe l'aperçoit ; et sa vive clarté
» Fait frémir du tyran le cœur épouvanté !

Destruction du pont de Parme sur l'Escaut.

(1585.)

La belle et populeuse ville d'Anvers, de la conservation de laquelle dépendait le salut de tout le Brabant, fut étroitement investie dès le commencement de l'an 1585 par le duc de Parme. Les assiégés, divisés entre eux, avaient négligé l'occasion de détruire la digue dite Blaauwgarendyk, ce qui fut cause que par la suite on ne put venir au secours de la ville, avec une flotte, au travers des inondations, comme cela avait eu lieu pour l'héroïque Leyde. On ne put donc mettre à profit la supériorité maritime que nous avions sur l'ennemi. Parme ne négligea rien de ce qui devait

le mettre en possession d'une ville si considérable et il commença ainsi par établir deux forts sur les deux rives de l'Escaut nommément ceux de Ste. Marie et de St. Philippe qu'il lia par un pont fortifié, fait avec art et dont tous les historiens parlent avec admiration. Ce pont de bateaux, proprement dit, avait 1300 pieds de longueur et était établi sur trente-deux bateaux plats dits *pleiten*, liés entre eux avec des mâts et recouverts de planches. Ces bateaux étaient pourvus d'ancres et de canons et avaient des soldats à bord. Les deux têtes, aux deux extrémités, et ayant une longueur respective de plus de mille pieds, reposaient sur de fortes estacades, étaient bien fortifiées et avaient nombreuse garnison. Les Anversois se virent donc, et sans qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, privés de tout secours, même du côté de la rivière, par l'active prévoyance du duc. Il se trouvait dans la ville un Italien nommé Frédéric Gianibelli natif de Mantoue, mais ayant habité la ville depuis long-temps, et qui possédait des connaissances peu communes. Cet homme courageux, ainsi que les autres citoyens, virent bien que la ville était perdue, si l'on ne parvenait pas à trouver un moyen pour détruire ce pont des Espagnols, qui coupait toutes leurs communications. Secondé par le seigneur de St. Aldegonde, gouverneur de la ville, Gianibelli, obtint des états dix bateaux plats et deux autres de quarante tonneaux chacun, nommés la Fortune et l'Espérance. Il entoura intérieurement ces deux derniers d'un mur en maçonnerie et remplit respectivement ces mines flottantes de 6000 et de 7500 livres de poudre, les recouvrant de meules et d'autres pierres de taille maçonnées en biais. Il ne remplit les moindres bâtimens que d'artifices et de matières combustibles afin que les Espagnols crus-

sent qu'on n'avait d'autre projet que d'incendier le pont. Le 4 Avril, vers le soir, on laissa dériver ces brûlots avec le courant. Ce fut dommage qu'on ne secondât pas mieux les projets de l'inventeur. On y mit trop de précipitation et pas assez de calcul. Le bateau la Fortune toucha en chemin et resta arrêté près de la rive gauche de la rivière où en sautant il ne tua que quelques soldats espagnols qui s'y trouvaient dans un retranchement. Mais l'autre bateau, l'Espérance, surmonta tous les obstacles et arriva devant le pont sur lequel se trouvait alors le duc de Parme, avec un nombre considérable de grandesse espagnole, curieux de voir les effets de ces machines. Les plus prudens conseillèrent au duc de mettre, en tout cas, sa personne en sûreté, d'autres maîtrisés par la curiosité voulurent rester et ce ne fut qu'après beaucoup de débats qu'on adopta le parti le plus sage. Le duc accompagné du margrave Guasto et du comte Cesis, prit donc le chemin du fort Ste. Marie. Mais avant qu'il l'eût atteint, l'Espérance sauta avec un bruit semblable au tonnerre en faisant un horrible ravage. Parme et sa suite, qui se trouvaient déjà à une portée d'arc de la digue, furent jetés par terre par la violence de la commotion. Les eaux furent jetées hors de la rivière et inondèrent le fort de Ste. Marie. La terre trembla à trois milles à la ronde; le pont fut rompu et trois bateaux furent écrasés ou emportés sans que l'on pût en découvrir aucune trace. Trois autres furent renversés sens dessus dessous. Plus de 500 Espagnols, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de nobles furent tués par le jeu de cette machine infernale. On cite parmi les derniers Robert de Melun, margrave de Rysburg, vicomte de Gand et général de la cavalerie, le même qui avait eu une grande part à la pacification

de Gand, le ci-devant stadhouder de Frise, dont le nom, quoiqu'il fût espagnol, est encore en vénération, Casper Robles, et les commandans espagnols Segura, Usano, Torcy et autres. On trouva Rysburg pendant dans les cordages d'un mât. On fut pendant quelque temps à trouver Billy, ce qui fit croire que quelqu'un avait caché son cadavre, après s'être emparé de la chaîne d'or qu'il portait au cou. Cependant on le trouva enfin, en démolissant le parapet, pendu à une palissade, ayant encore sa chaîne. Tels furent les terribles effets de l'invention de Gianibelli; les Espagnols, en furent long-temps assourdis et comme pétrifiés. Ils auraient abandonné le pont et les forts environnans, si l'activité et le courage de Parme n'eussent relevé leurs esprits abattus. Ce dernier, quoique partageant la crainte des siens d'avoir bientôt les flottes d'Anvers et de Lillo sur les bras, mit néanmoins de suite la main à l'œuvre pour rétablir le pont, qu'il reconstruisit en trois jours de temps, pendant que les nôtres, trompés par les faux rapports de leurs éclaireurs, et n'osant avancer dans le doute où ils étaient, restèrent dans une fâcheuse inaction et perdirent ainsi tout le fruit de leurs courageux efforts.

Défaite et naufrage de l'invincible armada.

(1588.)

La terrible armada espagnole, composée de cent quarante-cinq vaisseaux ou plutôt d'autant d'énormes châ-

teaux flottans, ayant à bord de chaque vaisseau de huit cent à mille hommes et portant par bâtiment de quarante à cinquante canons, menaçait l'Angleterre. Les Hollandais firent dans cette circonstance vaillamment leur devoir et les Anglais remportèrent plusieurs avantages; tandis qu'une effroyable tempête ne contribua pas peu à abaisser l'orgueil de l'ennemi commun. Mais ce ne fut pas avec moins de gloire que les nôtres tinrent bloquée dans ses ports, la flotte de Parme qui devait se rallier à celle des Espagnols. Les Espagnols (car il convient de reprendre les choses d'un peu plus haut) s'imaginaient que l'Angleterre serait facilement vaincue, parce que la majeure partie de la noblesse était attachée au papisme et aspirait à un changement (*). Bernardin de Mendoza, qui avait joué à la cour d'Angleterre plutôt le rôle d'espion que rempli les fonctions d'ambassadeur du roi, avait exagéré ces faits. Après l'Angleterre on formait des plans sur l'Écosse, le Danemarck et la France où la discorde agitait ses torches. La Néerlande devait tomber d'elle même sous le joug de l'esclavage, toute l'Europe, en un mot, aurait dû fléchir le genou devant le dominateur espagnol. Le pape Sixte Quint avait entretemps prononcé la déchéance de la reine Elisabeth, délié ses

(*) Le duc d'Albe qui, après avoir rempli la Néerlande d'horreur et de deuil, avait quitté le pays en 1574 emportant dans son cœur le désir de la vengeance, fut un des plus chauds partisans de l'expédition de l'invincible. Cette flotte aurait dû, selon lui, être composée de 150 gros vaisseaux, de 46 galères, 20 frégates, 40 urcas de transport, 340 bâtimens de moindre grandeur et de 200 chaloupes, avoir à bord 23,000 marins, 9,600 rameurs, 60,000 soldats et porter une énorme quantité d'artillerie. Heureusement d'Albe, le plus expérimenté, le plus entreprenant et le plus dangereux ennemi des Anglais et des Hollandais, avait déjà en 1582 payé sa dette à la nature, ce qui fit tomber le commandement de la flotte dans des mains inhabiles.

sujets de leur serment de fidélité et mis même sa tête à prix, parce que l'Angleterre avait été jadis tributaire ou suzeraine du saint siége. Philippe était occupé depuis quatre ans à faire équiper à grands frais dans tous les ports d'Italie et d'Espagne, une flotte formidable dont il devait, tel qu'un autre Xerxès, couvrir toutes les mers. Le nombre des marins enrôlés dans différens pays, montait à 12,000 hommes. On embarqua en outre 20,000 soldats espagnols et des vivres pour six mois. Le commandement en chef fut confié à Alphonse Perez de Gusman, duc de Medina-Sidonia, qui, quoique puissamment riche et de haut lignage, avait peu de connaissances maritimes, et agissait avec une grande légèreté. On disait à bon droit de lui : » Le roi nous a donné un amiral d'or tandis » qu'il nous en fallait un de fer." Une foule de grandesse espagnole s'empressa de s'embarquer comme volontaire, et, faisant de véritables châteaux en Espagne, se partageait d'avance pays, villes, trésors et dignités. On trouva sur les vaisseaux pris une énorme quantité de nœuds coulans et d'autres instrumens patibulaires avec lesquels ils se proposaient de s'en donner à cœur joie sur les hérétiques. Une partie du conseil du roi était d'avis: » qu'il fallait débarquer d'abord sur les » rives de la Tamise et marcher sur Londres qui aurait » infailliblement tombé dans leurs mains." Le vicomte de Santa-Crose et le duc de Parme furent sagement d'un autre avis; selon eux il fallait commencer par se rendre maître d'un vaste et bon port Zélandais. Ce conseil ne fut pas suivi.

L'invincible, aussi nommée par les Espagnols la catholique et encore la fortunée, appareilla de Lisbonne sur la fin du mois de Mai. A peine en mer, la flotte fut accueillie par une violente tempête, ce dont les

rameurs de trois galères profitèrent pour faire main basse sur les Espagnols et conduire ces vaisseaux dans un port de la côte de Bayonne. De son côté le duc de Parme avait rassemblé une armée de trente mille hommes et fait creuser des canaux par où il transporta ces forces, en toute sûreté, vers les ports de mer de la côte de Flandres. Vingt-huit vaisseaux de guerre et quatre cents bateaux plats étaient prêts à recevoir tout ce monde à bord. Il n'était donc pas étonnant que l'orgueilleux, le superbe Philippe nommât cette flotte l'invincible.

Elisabeth s'était laissée endormir par des propositions de paix trompeuses et, ne s'attendant pas à voir paraître l'Espagnol dans le canal, ni ne croyant pas qu'il en voulût à l'Angleterre, elle ne donna que très-tard l'ordre d'armer les côtes aux endroits où l'on craignait un débarquement; les vaisseaux de moindre rang, qu'on pouvait employer plus facilement entre les caps et près des embouchures de la Tamise, furent mis sous le commandement de lord Henri Seymour. La grande flotte consistant en 100 vaisseaux fut placée à Plimouth, sous le commandement de l'amiral Charles Howard et de celui du vice-amiral François Drake, connu par ses voyages autour du monde. Ces escadres avaient ordre d'attendre l'ennemi. L'invincible était presqu'en vue, lorsque la reine, trompée par un faux bruit que cette flotte n'apparaîtrait pas de sitôt, donna encore l'ordre de désarmer les plus gros de ses vaisseaux. Peu de temps après la flotte espagnole se montra et ce fut à grande peine que l'on put rassembler de nouveau les marins qu'on avait disséminés si imprudemment. C'eût été, peut-être, fini de l'Angleterre, si Médina n'avait pas eu ordre de ne rien entreprendre avant de s'être rallié à Parme. Mais celui-ci était étroitement bloqué

par les Hollandais dans le port de Dunkerque, tandis que d'un autre côté les gros vaisseaux espagnols n'osaient s'approcher des bas-fonds des côtes flamandes. Drake, avec un petit nombre de vaisseaux, suivait l'ennemi, qui faisait route en forme de croissant, et le harcelait continuellement. Les Espagnols marchaient serrés, ce qui fut cause que le vaisseau du vice-amiral Recaldo fut abordé en belle et avarié à son grand mât. Il fut obligé de rester en arrière et fut pris par Drake. Le feu se mit au vaisseau de Michel d'Oquendo qui subit le même sort. Le 1er Août les deux flottes en vinrent à une action générale sans qu'on remportât de part ni d'autre des avantages marquans, quoique le feu eût duré huit heures. La flotte espagnole, ayant passé le Canal, jeta l'ancre aussi près de Calais qu'il fut possible de le faire à ses gros vaisseaux. Elle y attendait impatiemment sa jonction avec celle de Parme; mais les Hollandais y mirent obstacle; les états, justement alarmés du péril de la patrie, avaient équipé et mis en mer une flotte sous le commandement de Warmond et de Justin de Nassau qui bloquaient les ports flamands. Médina donna de suite avis à Farnèse de son arrivée devant Calais en le priant: »de hâter l'embarquement de son monde et son départ; autrement il allait se trouver dans le plus »grand danger et il craignait de voir manquer toute »l'expédition." Le duc lui répondit, »que ses vaisseaux étaient propres au transport, mais nullement »au combat et qu'en outre sa flotte était bloquée par »les Hollandais dans le port de Dunkerque; l'amiral »n'avait qu'à s'approcher et le débloquer." La flotte du roi d'Espagne, fit donc voile et vint en vue de Dunkerque, mais tomba au milieu des Anglais et des Hollandais. Là le calme l'empêcha de continuer sa

route, et l'amiral Howard, profitant d'une brise, lança avec vent et marée huit brûlots sur les Espagnols. La terreur et le désordre se mirent, à cette vue, parmi les ennemis ; ils se ressouvenaient encore des machines infernales de Gianibelli, dont nous avons fait mention, et les ténèbres de la nuit rendaient pour eux cette apparition encore plus effrayante. Il ne fut donc pas étonnant que chacun songeât à son propre salut ; quelques vaisseaux se donnèrent le temps de lever leurs ancres, mais la plupart les coupa et toute la flotte se dispersa. A la pointe du jour les nôtres attaquèrent l'ennemi qui se trouvait dans le plus grand désordre. L'action dura dix heures avec tant de furie qu'un grand nombre de vaisseaux espagnols fut mis hors de combat ou coulé à fond. Deux gros galions, dont l'un était monté par huit cents hommes, tous deux criblés de boulets, échouèrent sur les Wielingen. Les Flessingeois s'emparèrent de l'un de ces vaisseaux sans rencontrer une grande résistance et après qu'il eut été abandonné par le commandant don Francisco de Toledo et par quelques autres nobles qui s'étaient sauvés dans la chaloupe. L'autre, commandé par don Diego de Piementel, se défendit vigoureusement, et, quoique sur le point de sombrer, ne fut pris qu'après avoir essuyé encore une perte de quarante hommes. Ce fut le brave Pierre van der Does, vice-amiral du seigneur de Warmond, qui accomplit ce beau fait d'armes. Il lui valut la prise d'une flamme d'une grandeur extraordinaire qu'il appendit dans l'église de St. Pierre à Leyde (*).

(*) Cette flamme représente le sauveur sur la croix et est d'une telle dimension que, de la voûte de l'église où elle est appendue, elle touche aux dalles. Le savant Scheltema dans son intéressant ouvrage, ayant pour titre l'armement et la destruction de l'invincible armada, a donné un beau dessin de l'unique reste de cette flotte formidable.

Les vaisseaux, après qu'on en eut ôté tout ce qui s'y trouvait, furent brisés et engloutis par les flots. Les prisonniers blessés furent renvoyés sans rançon à Anvers. Les nobles furent transportés en Hollande; de ce nombre furent don Diego de Pimentel, frère du margrave de Taranès, don Diego Alfonzo Vargas, margrave de Lisbonne et un grand nombre d'autres de la première grandesse. Un vaisseau espagnol chargé de vins et d'autres provisions, pris par les nôtres, coula à fond avec environ vingt-cinq matelots qui, s'y étant gorgés de boisson, avaient négligé le service des pompes. La principale galéasse, commandée par don Hugo de Moncada ayant heurté un autre vaisseau et se trouvant hors d'état de manœuvrer, échoua sur la côte de France et tomba entre les mains des Anglais, après que Moncada et beaucoup d'autres nobles espagnols eurent été tués. On y trouva 50,000 ducats; 300 galériens de la chiourme de ce vaisseau furent mis en liberté, tandis qu'une grande partie de son équipage, qui avait voulu se sauver à la nage, se noya. Un petit nombre atteignit la côte, entre autres Mauriques inspecteur-général de la flotte qui apporta le premier en Espagne la nouvelle de ce désastre. L'ennemi fuyait à toutes voiles poursuivi par les Anglais qui auraient achevé de l'anéantir, si la poudre n'eût commencé à leur manquer. Le duc de Médina et les autres commandans espagnols avaient totalement perdu la tête; ils furent sur le point de se rendre avec toute la flotte a condition d'avoir la vie sauve. Mais, lorsque les Anglais lâchèrent prise, ils reprirent courage en espérant de se rallier à l'escadre du duc de Parme. Celui-ci cependant faisait les plus grands efforts pour atteindre ce but. Il excitait ses soldats à attaquer nos vaisseaux et à les forcer par leur feu à changer de position. On

dit même que Farnèse, sortant de son caractère de modération habituelle, tua de sa propre main plusieurs capitaines qui lui représentaient l'impossibilité de l'entreprise. On parvint enfin à force de promesses et de menaces à déterminer mille arquebusiers d'élite à tenter l'aventure; leur attaque désespérée fit reculer d'abord les nôtres, mais la chance tourna bientôt et tous, jusqu'au dernier, furent tués (*). Médina perdit par ce désastre tout espoir de se rallier à Parme et commença à songer à la retraite. Le chemin le plus court et le plus connu était par la Manche; mais par-là on avait continuellement l'ennemi sur les bras. On résolut donc de prendre au Nord en tournant l'Irlande et les Orcades, au travers d'une mer orageuse et remplie d'écueils, que les pilotes espagnols ne connaissaient pas. Au commencement la flotte eut un assez heureux voyage, mais, le 3 Septembre, le vent commença à fraîchir et devint bientôt si violent qu'elle fut totalement dispersée. Pendant le même mois trente-deux vaisseaux furent engloutis dans l'abîme ou pris par les Irlandais. Dix mille hommes perdirent la vie dans cette catastrophe. Quelques vaisseaux attérirent en Norvège; d'autres périrent corps et biens. L'on voyait l'une carcasse de navire après l'autre s'engloutir et la superficie de la mer couverte de voiles déchirées, de mâts,

(*) Les historiens anglais Cambden, Hume et Aikin, ne font aucune mention des Hollandais, comme s'ils n'avaient, en rien, contribué à la destruction de l'invincible flotte des Espagnols, cependant on ne saurait nier que les forces anglaises eussent eu le dessous sans les puissans auxiliaires du courage et de la persévérance des Hollandais, et que si ceux-ci, conjointement avec les Zélandais, n'avaient pas bloqué le duc de Parme et son armée dans le port de Dunkerque, l'Angleterre eût été exposée aux plus grands périls. Les Hollandais ont donc une riche part à la gloire de la destruction de cette flotte gigantesque qui devait faire plier toute l'Europe sous le joug odieux de la tyrannie espagnole.

de rames, d'agrès, de cables, de coffres, d'instrumens de guerre, d'objets précieux, de milliers de cadavres. Les débris de cette malheureuse flotte, démâtés et désemparés, étaient tantôt élevés au sommet des vagues et presqu'aussitôt précipités au fond de l'abîme. Les misérables naufragés se cramponnaient aux anfractuosités des rochers ou étaient le jouet des vagues jusqu'à ce qu'enfin ils trouvassent leur tombeau au fond de la mer. Le duc ne ramena en Espagne qu'un petit nombre de vaisseaux de guerre et trente bâtimens de transport. Cet événement porta, en Angleterre et en Hollande, l'allégresse jusqu'au délire. La marine espagnole était anéantie et nous n'avions perdu aucun vaisseau de rang, tandis que notre perte en tués ne s'élevait pas au-delà de cent hommes. Dans les deux pays on rendit de solennelles actions de graces au Dieu des armées; l'Espagne était dans la plus grande consternation. Les uns y déploraient le malheur des armes du roi, les autres la perte d'un père, d'un frère, d'un époux, d'un parent, d'un ami. En un mot on trouvait à peine dans tout le royaume une seule famille qui ne portait le deuil de l'un ou de l'autre parent, ce qui obligea Philippe, afin de cacher l'énormité de ce désastre, de rendre un édit, à l'instar du sénat de Rome, pour circonscrire la durée du deuil. Les Espagnols, qui avaient été assez heureux de regagner leurs foyers, ne purent jamais oublier ce malheur; ils traînèrent le reste de leurs jours dans l'amertume et la mélancolie. La cour d'Espagne rejeta toute la faute de ce désastreux événement sur le duc de Parme, mais Philippe affecta de n'en vouloir à personne.

Prise de Cadix par les flottes combinées anglaise et hollandaise.

(1596.)

La déesse aux cent voix publia bientôt la nouvelle que l'Espagne faisait de nouveaux et de formidables armemens, ce qui engagea la reine Elisabeth à aller attaquer l'ennemi sur ses propres côtes. La conduite de cette grande expédition fut confiée à Robert, comte d'Essex, riche seigneur d'un grand courage, profond politique et en outre fort avant dans les bonnes graces de la reine. Ce guerrier renommé, prodigua ses richesses pour contribuer au succès de l'entreprise, surtout en enrôlant des soldats et en excitant les autres nobles à suivre son exemple. Mais lord Howard, amiral de la flotte, qui ne manquait jamais l'occasion de contrarier les desseins d'Essex, sut retarder l'armement de la flotte sous le prétexte spécieux de la proximité de l'ennemi qui venait de s'emparer de Calais. On avait eu soin de faire croire à la reine que l'entreprise était très-dangereuse et elle manda à Essex qui se trouvait à Plimouth avec toute sa flotte prête à appareiller: »qu'il eut à renoncer au projet et qu'elle en »aurait payé les frais." Le comte répondit: »qu'il vou»lait tenter l'aventure si on ne le lui défendait pas »expressément." La flotte consistait en 150 vaisseaux; les états en avaient fourni vingt-quatre dont six vaisseaux de transport et dix-huit de guerre, sous le commandement de Jean de Duivenvoorde, seigneur de Warmond. Essex supporta la majeure partie des frais

de cette entreprise, conçue il est vrai en Angleterre, mais à la gloire de laquelle les armes hollandaises eurent une riche part. La flotte combinée jeta l'ancre, le dernier de juin, en vue de Cadix (*) où il se trouvait alors 21 vaisseaux de guerre espagnols et autant de bâtimens marchands, qui cependant portaient chacun vingt pièces de canon; quatre gros galions portant des noms de saints, ayant chacun cinquante-quatre pièces de canon et 700 hommes de troupes; deux Ragusains et trois frégates avec des munitions de guerre destinées pour Lisbonne, car là, comme dans tous les autres ports, on armait des vaisseaux. On comptait qu'il ne se trouvait alors devant Cadix que le tiers de la flotte espagnole. Outre cette escadre, il se trouvait encore dans l'intérieur du port la flotte royale destinée pour l'Amérique, elle n'attendait qu'un bon vent pour appareiller; joignez à cela cinquante navires marchands appartenant à des négocians espagnols et vingt-deux bâtimens armés destinés à protéger la ville et le port. Sur le soir tous ces vaisseaux tentèrent d'escarmoucher avec les Anglais, mais furent bientôt forcés de se retirer. Essex brûlait du désir de les attaquer encore avant la nuit, et tel était aussi le vœu et l'avis de l'amiral hollandais. Mais Howard, soit par jalousie contre le comte, soit qu'il eût ordre d'Elisabeth de ne pas aventurer ses vaisseaux, refusa d'attaquer sous pré-

---

(*) Cette expédition mit à la voile sous les auspices les plus favorables. La flotte eut constamment le meilleur vent; tous les navires qui auraient pu donner avis de l'approche de l'ennemi tombèrent entre les mains des Anglais et des Hollandais qui furent informés ainsi qu'on ne se doutait pas à Cadix du danger qui menaçait la ville et les vaisseaux de sa rade. Ce fut là un point bien important, car on sait combien il est utile d'être informé à temps des mouvemens de l'ennemi. Si l'on avait eu le moindre soupçon, Cadix et son château eussent été fortifiés et pourvus d'une nombreuse garnison et les vaisseaux mis en sûreté.

texte que la mer était trop houleuse et du danger qu'il y aurait eu à s'engager dans le détroit. Le 1er. Juillet, à la pointe du jour, la flotte espagnole se retira sur Porto Real, laissant quatre galions dans la baie, près de Puntal, cap situé non loin de la ville où les navires marchands avaient coutume de décharger leur lest. Le chevalier Vere attaqua, le premier, l'ennemi, mit cinq de ses vaisseaux hors de combat et força les autres à se réfugier derrière les galions, qu'Essex aurait attaqués de suite s'il n'en avait été empêché par le reflux. Cependant on laissa tomber l'ancre et on se canonna vivement pendant quatre heures consécutives jusqu'à ce que la haute marée survînt. Dans cette affaire un vaisseau hollandais, le Dauphin, commandé par Guillaume Hendrikz. prit feu et sauta avec tout ce qui s'y trouvait. Ce malheur causa une grande allégresse dans la ville et releva momentanément le courage abattu des habitans jusqu'à ce que la flotte combinée levât l'ancre avec le flux et vînt s'embosser devant la ville. Les Espagnols n'acceptèrent pas le combat, mais firent échouer les galions sur la plage et se jetèrent dans les chaloupes pour gagner la terre. Essex, craignant qu'ils ne missent le feu à leurs vaisseaux pour empêcher qu'ils ne tombassent entre ses mains, détacha en toute hâte quelques bâtimens légers pour mettre obstacle à l'accomplissement de ce dessein de l'ennemi. Un des galions, le St. Philippe, néanmoins, sauta avec une effroyable détonation. Il n'en coûta aux Anglais qu'une pinasse, qui coula à fond, mais dont l'équipage parvint à se sauver. Un autre vaisseau espagnol, le St. Thomas, fut consumé par les flammes. Telle était la situation des affaires lorsque les Hollandais et les Zélandais attaquèrent intrépidement le château de Puntal, s'en emparèrent et y plantèrent leur pavillon ami-

ral (*). On abattit d'abord le pont qui liait la ville au continent afin d'empêcher que le château ne fût inquiété. Six cents volontaires de la grandesse de Xerez sautèrent alors à cheval, et, accompagnés d'un nombre pareil de fantassins, ils tâchèrent de couvrir la ville, mais Louis de Nassau, à la tête de 400 hommes, les dispersa promptement.

> ô Prodige étonnant! déjà ses étendards,
> Aux yeux des ennemis, flottent sur les remparts.
> Le trône Castillan élevé par le crime,
> S'écroule avec fracas et tombe dans l'abîme.

Une partie des ennemis se sauvèrent dans la ville, une autre se retrancha dans un fort commencé par ordre du roi, mais non achevé. On découvrit par-là le côté faible de la ville, l'endroit par où elle devait être attaquée, et effectivement on s'en empara sans rencontrer beaucoup de résistance, si non que les bourgeois de la ville jetèrent, de leurs terrasses, des pierres sur les alliés. Quelques troupes de l'ennemi se sauvèrent dans le château, mais désespérant d'être secourues, elles se rendirent sous condition de payer une rançon de 120,000 ducats pour avoir la vie sauve. On donna des ôtages qui, transportés en Angleterre, y périrent dans les prisons, soit que la reine, écoutant sa haine contre les Espagnols, refusât de les relâcher sous rançon, soit que Philippe les eût abandonnés à leur sort avec défense à ses sujets de s'en occuper. La ville et le château, où se trouvait le magasin de la marine royale, furent livrés au pillage, après quoi Essex songea à se

(*) Il se trouvait sur la flotte combinée 6,000 hommes de troupes de débarquement parmi lesquels 2200 hollandais. La plupart des historiens anglais ne font aucune mention des services signalés que les hollandais rendirent dans le cours de cette importante expédition; ils rapportent tout au plus qu'il s'y trouvait des Néerlandais.

rendre maître de la riche flotte des Indes. Mais on en avait laissé passer l'occasion et l'on manqua ainsi le but principal de l'entreprise. Le général espagnol, de concert avec quelques-uns des principaux négocians, proposa aux commandans anglais 2,000,000 de ducats pour la rançon de la flotte. Ceux-ci exigeaient autant pour les seuls vaisseaux appartenant à des particuliers et prétendaient en excepter les vaisseaux du roi. Pendant qu'on parlementait le duc de Médina-Sidonia fit incendier la flotte marchande composée de 35 bâtimens richement chargés. Cela ne se fit pas sans doute de l'aveu des négocians, dont la perte de ce chef fut énorme, mais eut lieu d'après l'ordre exprès du roi qui ne voulut pas qu'un si riche butin devînt la proie de l'ennemi. Les galères eurent le bonheur de gagner la mer avant que l'on eût songé à s'emparer de la passe du pont d'Hérode. Les alliés délibérèrent alors s'il fallait ou non laisser garnison dans la ville, d'où il eût été facile de pénétrer jusqu'au cœur de l'Espagne. Le comte d'Essex, le chevalier François de Vere et les volontaires de la noblesse d'Angleterre furent du premier avis; il fallait, selon eux, »y laisser une garnison de 4000 »hommes." L'amiral hollandais se rangea de leur côté, croyant: qu'il ne fallait pas abandonner un poste de cette importance d'où l'on pouvait constamment inquiéter l'ennemi. Essex était même déjà prêt à débarquer et à transporter des vivres et des munitions dans la ville, mais l'amiral Howard, qui le contrariait sans cesse, s'y opposa, prétextant: »que les ordres de »la reine n'allaient pas si loin et que les provisions »étaient insuffisantes à cet effet." Sur quoi le seigneur de Warmond offrit de prendre de ses propres vaisseaux pour deux mois de vivres, disant que l'on aurait pu s'en procurer davantage d'Italie, d'Angleterre et même

des côtes barbaresques suivant que le vent aurait été favorable. Mais rien ne fut écouté; l'avis de l'amiral anglais prévalut. On quitta Cadix, et quoiqu'il eût été facile de détruire les vaisseaux espagnols qui se trouvaient à Lisbonne, à Bayonne ou à la Corogne et dans d'autres ports sur la route, et nonobstant qu'Essex et Duivenvoorde insistassent pour que l'on restât croiser, aussi long-temps qu'on aurait eu des vivres, à la hauteur des Açores, afin d'y intercepter les flottes espagnoles des Indes, qu'on attendait à tout moment, et qui, n'ayant aucun avis de ce qui s'était passé, seraient venues tomber d'elles-mêmes entre les mains des alliés, Howard sut constamment faire échouer les nobles projets du brave et généreux comte en donnant ainsi carrière à la basse jalousie qu'il nourrissait contre ce dernier. Ce sentiment méprisable alla si loin que, dans une tempête, Essex fut abandonné de tous les siens et erra, pendant vingt-quatre heures, seul, sur la mer en fureur. Mais l'amiral hollandais croisa jusqu'à ce qu'il l'eût rallié et le convoya fidèlement jusqu'à Plimouth. Peu de temps après la reine écrivit à notre amiral pour lui témoigner officiellement sa reconnaissance. Elisabeth avouait avoir appris de ses commandans que l'éclatante victoire qu'on venait de remporter, était due, en grande partie, au courage, à la persévérance et au zèle infatigable des Néerlandais et de leur amiral. Elle louait la bonne volonté et l'empressement que les états avaient déployés à l'occasion de cette entreprise, autant que la coopération de leurs compatriotes. Elle remerciait spécialement le seigneur de Duivenvoorde de sa constance et de sa fidélité dont il avait donné des preuves dans sa croisière de recherche du comte d'Essex lorsque celui-ci avait flotté, abandonné des siens, au milieu des ombres de la nuit, sur une mer orageuse.

Elle promettait de récompenser davantage tous ces services signalés à l'occasion.

Philippe ne sachant dévorer la honte qu'il ressentait de la prise et du pillage de Cadix, rassembla, sur la fin de l'année 1596, une flotte de 128 vaisseaux sous le commandement de don Martin Padilla, sur laquelle on embarqua 14,000 soldats. Parmi les matelots se trouva un grand nombre de hollandais qu'on s'était procuré par enrôlement forcé. On était déjà au mois de Novembre, à une époque très-dangereuse pour mettre en mer; mais le désir de laver l'affront de Cadix fit fermer les yeux sur tous les périls. Le projet était de s'emparer du comté de Cornwallis, de s'y renforcer de la population irlandaise catholique et de tâcher de se maintenir en Irlande. En Hollande on craignait que l'orage ne vînt fondre sur un de nos ports parce que les vaisseaux espagnols étaient plus légers que de coutume; mais il n'y eut bientôt plus de doute que l'Angleterre ne fût le but de l'entreprise. On dit même que Philippe se croyait si sûr de la victoire qu'il avait destiné l'Angleterre comme cadeau de noces pour sa fille. Il plut cependant à la Providence de déjouer les projets ambitieux du superbe Espagnol et de prouver que les forces les plus formidables ne peuvent rien sans sa volonté toute puissante. Une tempête effroyable, fit échouer ou sombrer en une seule nuit, à la hauteur du Cap Finistère, plus de quarante vaisseaux et coûta la vie à plus de cinq mille hommes. Les richesses, que la mer engloutit pendant cette fatale nuit, furent estimées à 2,500,000 ducats. La défiance espagnole fut en grande partie la cause de ce désastre. Ils forcèrent les pilotes hollandais, qui les avaient avertis du danger qu'il y avait à prendre un tel cours, de suivre le pavillon de ceux qui étaient d'avant-garde. On suivit

néanmoins le conseil de nos pilotes quand il fut trop tard, après qu'un grand nombre de vaisseaux eût été englouti par la mer. Un pilote hollandais, qui avait, en 1588, sauvé plusieurs vaisseaux espagnols, conduisit les débris de la flotte dans le port de Ferrol. C'est ainsi qu'aboutirent à rien tous ces grands préparatifs, les élémens et non l'ennemi en ayant fait raison; c'est ainsi aussi que les vaisseaux de Dunkerque, qui attendaient le moment de se rallier aux Espagnols, ne purent rien entreprendre pendant le cours de cette année. Les nôtres se hasardèrent même à entrer dans le port de Nieuwpoort et y incendièrent deux vaisseaux qui s'y trouvaient sur le chantier.

L'année suivante les Anglais et les Hollandais se rassemblèrent de nouveau pour faire une croisière, mais elle ne fut pas plus heureuse que celle de Padilla. On avait le projet d'intercepter la flotte espagnole des Indes occidentales. Les Anglais, sous le commandement du comte d'Essex, avaient seize, et les nôtres, sous celui du seigneur de Warmond, vingt forts vaisseaux de guerre, sans compter soixante bâtimens de transport. On avait embarqué sur ces derniers 6000 hommes de troupes de débarquement dont on voulait se servir pour s'emparer de Tercère, une des riches Açores. Toute la conduite de l'expédition avait été laissée à Essex, l'expérience ayant appris que deux chefs, chargés des mêmes pouvoirs, faisaient souvent manquer les entreprises les mieux combinées. Malheureusement une violente tempête assaillit la flotte et força le comte de rentrer dans les ports d'Angleterre après avoir essuyé de grands dommages. Une deuxième expédition ne fut pas plus heureuse. La flotte espagnole des Indes occidentales, que l'on convoitait, se réfugia dans le port d'Angra, situé au-delà de Tercère, à quelle hauteur les Anglais

étaient retenus par la tempête et les vents contraires. On s'empara cependant de trois vaisseaux qui s'étaient écartés du gros de la flotte espagnole. Un de ceux-ci était tombé au pouvoir d'un vaisseau de guerre Flessingeois commandé par Hans de Wale; mais, tandis que les Hollandais donnaient la chasse à un autre vaisseau espagnol, le vice-amiral anglais Walter Raleigh, chassa de la prise les hommes du bord du capitaine de Wale, et s'en empara nonobstant toutes les représentations, ce qui produisit des deux côtés une grande animosité. Une caraque Indienne se fit échouer et fut incendiée par l'ennemi. Nous en fûmes quittes pour revenir sans avoir rien fait, mais don Martin Padilla, voulant rétablir ses pertes précédentes, mit en mer avec une flotte de 108 vaisseaux portant 8000 soldats et fut accueilli par une si furieuse tempête du nord que tous ses vaisseaux furent dispersés, et qu'il en perdit neuf, dont trois galions, et un nombre considérable de monde. Padilla, s'étant sauvé avec les débris de sa flotte au Férol, fut mandé en cour et démis de son amirauté qui fut donnée à don Diego Brocaro. Le malheur survenu à Padilla fut attribué à son impéritie et à son imprudence et non à la conjuration des élémens.

Première expédition aux Indes orientales et combats de mer contre les Portugais et les sauvages.

(1595—1597.)

Ce fut en 1595 et pendant les deux années suivantes que les Hollandais entreprirent ces mémorables voyages

de découvertes pour pénétrer, par le nord, à la Chine, aux îles Moluques et aux Indes orientales, expéditions dont ils ne retirèrent d'autres fruits que des combats avec des ours blancs et des hivernemens au milieu d'un Océan de glaces; enfin quelques négocians s'associèrent pour chercher ce passage par le sud. Ils équipèrent à cet effet quatre bâtimens dont le plus fort était du port de trois cents tonneaux; ils portaient ensemble cent pièces de canon (*). Cette flotille fut estimée avoir une valeur de 400,000 florins. Le cours des événemens fut ici vraiment étonnant: ceux que le roi d'Espagne avait exclus du commerce, auxquels on voulait interdire la participation aux trésors des deux Indes, tournèrent leurs proues vers ces contrées sans se laisser arrêter par aucun danger; bravant le froid le plus glacial, les chaleurs les plus excessives, ils découvrirent de nouveaux pays et étendirent, considérablement et en peu de temps, leurs relations commerciales. Il semblera peut-être fabuleux de dire que plus de 70,000 Hollandais vivaient à cette époque sur mer, trouvant que les limites de leur petit pays étaient trop resserrées, allant de l'un pôle à l'autre et ayant l'univers pour patrie. Après avoir visité les contrées les plus éloignées de l'Europe, ils mirent le cap sur l'Afrique et voguèrent à l'entour de cette partie du monde. Ils n'oublièrent point la côte de Guinée si riche alors en or et en ivoire. Ce fut ensuite le tour de l'Amérique. Pendant deux ans,

---

(*) Corneille et Frédéric Houtman, fils de Pierre Corneille Houtman, brasseur à Gouda, ayant été retenus en prison par les Portugais parce qu'ils avaient fait parvenir en Hollande des renseignemens sur les Indes orientales furent rachetés par quelques négocians d'Amsterdam auxquels, par reconnaissance, ils découvrirent les secrets du commerce de ces contrées. Corneille Houtman fit partie de cette première expédition et mit à la voile du Texel, le 1 Avril 1595.

ils visitèrent les mers des Indes et surtout les îles d'où nous viennent les épiceries. Nous pouvons donc dire avec Helmers et son interprète :

La Hollande se lève ; et ses vaillans guerriers
Sur des bords inconnus vont ravir des lauriers.
Libres du joug fatal qui pesa sur leurs têtes,
Ils vont tenter au loin de nouvelles conquêtes.
C'est peu, pour ces lions, que nos aïeux divins
Sur l'Espagne vaincue aient fondé leurs destins :
Vengeurs audacieux, avec des cris de joie,
Jusqu'aux bouts de la terre, ils vont chercher leur proie,
Affrontant tour à tour et les flots déchaînés,
Et du sauvage errant les traits empoisonnés.
Vers les lieux embrasés où le jour prend sa source,
Les voiles de Houtman ont dirigé leur course.
Vainement le Cancer, de la voûte des cieux,
Couvre les vastes flots d'un déluge de feux :
Il vogue plein d'espoir sur ce brûlant abîme.
Déjà de Ténériffe il voit poindre la cime.

Les premiers Hollandais, qui voyagèrent et commercèrent aux Indes, surent se contenter d'un gain raisonnable et toujours la meilleure foi présida à leurs transactions commerciales. Ayant ordre de ne pas molester l'ennemi dans les mers des Indes, ils laissèrent passer un navire espagnol richement chargé, séparé du reste de la flotte et qui ne pouvait compter sur aucun secours. Cependant le scorbut exerçait d'horribles ravages parmi nos lions de mer. Sur chaque vaisseau on comptait plus de cinquante malades et bientôt on manqua de monde pour les manœuvres. On laissa tomber l'ancre devant l'île de Madagascar et on y fut obligé de mettre à terre deux matelots, condamnés à mort pour s'être révoltés, avec promesse de leur grace s'ils pouvaient procurer des rafraîchissemens aux équipages exténués par le terrible fléau dont nous venons de parler. Ils réussirent, car bientôt les insulaires amenèrent

aux vaisseaux toutes sortes de vivres en échange de quelques bagatelles. On obtint ainsi un bœuf et trois moutons pour une cuillère d'étain. La plupart des malades se rétablirent et on remit bientôt à la voile. Les Portugais, cependant, nous rendirent constamment de mauvais services en excitant les naturels du pays contre nos gens. Les Hollandais, enfin, après un long voyage, arrivèrent à Java situé à environ vingt milles de Sumatra, qui est, comme on croit, le Taprobane des anciens. La principale ville de Java était Bantam renommée par son commerce de l'Orient. Il s'y trouvait beaucoup de Portugais qui ne manquèrent pas d'exciter l'empereur de Java et le vice-roi de Bantam, par des motifs spécieux et des présens, contre les Hollandais. Ils dépeignaient ceux-ci » comme des enne-»mis du genre humain, des pirates, des écumeurs de »mer, dont on devait se défaire si on voulait empê-»cher qu'ils ne bouleversassent tout l'Orient." Ces calomnies eurent tant d'influence sur les princes indiens, que de concert avec les Portugais, ils invitèrent les commandans des quatre vaisseaux à descendre à terre, afin de s'emparer de ces derniers tandis que leurs capitaines assisteraient à un banquet. Tout le butin aurait été laissé à l'empereur, sauf les vaisseaux que les Portugais auraient rachetés pour une somme de 3000 ducats. Mais les nôtres s'aperçurent à temps de cette insigne trahison et ne donnèrent pas dans le panneau. Ils conclurent un traité avec le vice-roi, et le commerce des épiceries et d'autres marchandises fut continué. Ce bon accord, cependant, ne fut pas de longue durée : les sauvages s'emparèrent perfidement du commandant Corneille Houtman et de quelques autres chefs qu'ils retinrent prisonniers, sans vouloir aucunement les relâcher. On fut donc obligé d'en venir à des

extrémités. Les vaisseaux s'approchèrent aussi près que possible de la ville et commencèrent à la canonner. Ils prirent aussi trois prames chargées d'épiceries. Le vice-roi, transporté de colère et saisi d'épouvante en même temps, menaça de faire pendre Houtman et ses compagnons si on ne cessait immédiatement le feu en s'éloignant de la ville et en rendant les captures. Le conseil de guerre des vaisseaux répondit: »que les Hol-»landais pouvaient le disputer à tous les peuples de »la terre quant à la bonne foi et à l'honnêteté; qu'on »les avait attaqués d'une manière perfide et qu'on re-»tenait leurs compatriotes contre le droit des nations. »Ils étaient donc forcés de se défendre, d'opposer la »force à la force et ils étaient d'intention de continuer »à le faire aussi long-temps qu'on n'aurait pas relâché »les prisonniers et rendu les marchandises qu'on avait »pris: ils voyaient bien, cependant, que les Portugais »étaient les instigateurs du mal qui avait été fait." Le vice-roi ne répondit pas à ce message, et nos vaisseaux s'embossèrent enfin devant la ville, à petite portée de canon, afin de la foudroyer. En exécutant cette manœuvre un des vaisseaux toucha et aussitôt les Bantammois et les Portugais l'attaquèrent avec 24 prames. Mais la petite troupe de nos gens, qui se trouvait à bord du vaisseau échoué, fit tant d'efforts qu'elle parvint à le renflouer et elle salua si bien l'ennemi de son artillerie que les premières volées tuèrent plus de cent hommes et coulèrent bas plusieurs prames. Cependant les gros vaisseaux faisaient un feu si épouvantable sur la ville que les habitans ne savaient où se cacher. Le faubourg habité par les Portugais et les Chinois fut totalement démoli par nos boulets, ce qu'on n'aura pas de peine à croire quand on saura qu'en fort peu d'heures les grosses pièces tirèrent, chacune, plus

de cent boulets. Le vice-roi, corrigé par cette punition, jugea qu'il était temps d'en venir à un accommodement nonobstant toutes les instigations des Portugais; il craignait tout de l'exaspération des Hollandais, appréciant probablement notre caractère national, notre longanimité, qui, une fois poussée à bout, ne connaît plus de bornes. Les prisonniers furent relâchés et les échanges reprirent leur ancien train. Peu de temps après, néanmoins, il arriva de Malacca un envoyé portugais qui offrit au vice-roi 80,000 florins s'il voulait empêcher tout commerce aux Hollandais et les chasser de ses états. Le perfide Javanais y consentit et fit de grands préparatifs, aidé par les Portugais, afin d'attaquer les vaisseaux hollandais. Les nôtres, craignant que toutes ces escarmouches sans résultat ne vinssent à épuiser à la longue leurs forces, qu'ils n'avaient pas moyen de renouveler, transportèrent à bord toutes les marchandises qu'ils purent y placer et, ayant encore pris une jonque, levèrent l'ancre et firent voile pour Jacatra. Ils s'emparèrent, chemin faisant, d'une chaloupe ennemie après une courte action. En cette rencontre quelques Hollandais furent blessés par des flèches empoisonnées que leur tirèrent les sauvages. Les blessures de ces flèches ne pouvaient être guéries qu'en coupant les chairs attaquées par le venin. De Jacatra, ils continuèrent leur route vers Cydaio, où ils arrivèrent le 3 Décembre. Là ils furent encore en butte à la perfidie des sauvages. Le Sabandhar (chef du conseil) ayant demandé poliment, pour et au nom du roi, la permission de visiter les vaisseaux, et les nôtres ayant fait les apprêts nécessaires pour recevoir dignement ce prince, on vit arriver le lendemain un grand nombre de canots et de prames vers le vaisseau l'Amsterdam et vers la pinasse. Les commandans du premier

de ces bâtimens, Verhel et Schellinger attendaient le roi sur le pont pour lui faire les honneurs du bord. Mais à peine les principaux Indiens furent-ils sur le vaisseau que les commandans furent assassinés, le premier, de la main du Sabandhar qui, néanmoins, ne jouit pas long-temps de son lâche triomphe étant presqu'aussitôt immolé par un des nôtres. Tout ce qui se trouvait sur le pont fut assassiné par les Naturels, mais l'autre partie de l'équipage, qui se trouvait en ce moment dans les entreponts, se défendit si vigoureusement avec des broches, des lances et des sabres que l'ennemi se sauva précipitamment à bord de ses propres embarcations sur lesquelles les nôtres firent un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie qui leur causa une grande perte. On apprit par la suite que les Cydaïomois avaient été excités à cette attaque perfide par les Bantammois et les Portugais. La flotte revint, après beaucoup de traverses, en 1597, en Hollande, sans avoir obtenu des résultats de quelque importance. Mais la relation de ce voyage engagea beaucoup de négocians hollandais et zélandais, auxquels s'en joignirent d'autres, émigrés des Flandres, à aller tenter la fortune aux Indes avec des flottes plus nombreuses (*).

(*) L'année suivante les frères Houtman allèrent aux Indes orientales, avec deux vaisseaux, pour compte d'un négociant Zélandais nommé Moucheron. Corneille, qu'on peut appeler le bienfaiteur de son pays, fut assassiné avec plusieurs de ses compagnons, en 1599 à Sumatra, par ordre du roi d'Achim, qui y avait été instigué par les Portugais. Son frère Frédéric fut retenu prisonnier jusqu'en 1600. » L'histoire fourmille d'ex» emples, dit le professeur Moll, que ceux qui ont enrichi leur pays de » découvertes précieuses, n'en retirent souvent que peu de fruit. Celui qui » améliore et exploite la découverte d'autres cueille presque toujours ce que » ceux-ci ont semé avant lui, dans l'espoir de faire eux-mêmes cette moisson. » La postérité leur doit donc l'unique récompense qui soit en son pouvoir,

Tour du monde par Olivier van Noordt et combat contre les Espagnols près de Manille.

(1598–1601.)

Parmi les navigateurs célèbres qui ont fait le tour du monde et qui sous un autre ciel découvrirent de nouvelles terres, le nom d'Olivier van Noordt, d'Utrecht, tient un rang distingué. Van Noordt, d'un naturel courageux et entreprenant, sut gagner la confiance de M. M. Pierre van Beveren, Hugo Gerrits van der Buis et Jean Benninck qui l'investirent du commandement de quatre bâtimens montés par cent quarante-huit hommes. Il appareilla en 1598 de la passe de Goeree et revint sur cette rade après trois ans d'absence et après avoir passé le détroit de Magellan. Mais lui et ses compagnons eurent, pendant ce long voyage, à lutter avec des dangers et des obstacles de tous genres: des tempêtes, la perfidie des Naturels des contrées sauvages où ils abordèrent et les attaques de nos ennemis. Aussi perdirent-ils pendant le trajet deux de leurs vaisseaux. Cependant la fortune leur fut aussi quelquefois favorable. Parmi quelques moindres bâtimens, ils s'emparèrent, à la hauteur de l'île Ste. Marie, d'un grand vaisseau espagnol, commandé par François Buarra. Ils donnèrent long-temps la chasse à ce bâtiment, qui ne

» et elle la doit largement à la mémoire de ces bienfaiteurs de la commune » patrie. C'est-à-dire : qu'elle doit reconnaître et honorer hautement et de » toutes manières possibles les éminens services qu'ils ont rendus. Hommage donc à la mémoire de Corneille Houtman, car il fut la source de la prospérité dont nous jouîmes dans la suite, il l'a cimentée de son noble sang; honneur et repos à ses mânes!

pouvant s'échapper, se rendit. On accorda au commandant ennemi et à la plupart des siens la permission et les moyens de se rendre dans leur pays, plus enfin qu'ils ne méritaient, puisque l'on apprit dans la suite que les Espagnols avaient fait jeter à la mer 10,200 livres d'or qu'ils avaient à bord, ne voulant pas qu'un si grand trésor tombât entre nos mains. Le pilote espagnol tâcha de se sauver, dans la crainte comme il le déclara après, que les hérétiques ne l'empoisonnassent. Les nôtres, pour lui prouver qu'il s'était trompé, le jetèrent par dessus le bord (*). Van Noordt, mit ensuite le cap sur le Japon et les Manilles, où il fut attaqué par deux forts vaisseaux envoyés à sa recherche par le gouverneur de ces îles. Le combat commença et dura avec furie pendant presque toute la journée. Après que les nôtres eurent lâché leur bordée contre le vaisseau amiral de l'ennemi, les Espagnols, qui étaient supérieurs en nombre, sautèrent sur le Maurice et obligèrent les Hollandais à se retirer dans les entreponts, où ils se défendirent de leur mieux à coups de hache et de pistolet. Enfin, encouragés par leur brave commandant van Noordt, qui faisait des prodiges de valeur et les menaçait de mettre le feu à la sainte barbe s'ils parlaient de se rendre, ils reprirent le combat et firent si bien qu'ils repoussèrent l'ennemi. Le vaisseau amiral espagnol qui avait eu pendant tout le jour le grappin sur le Maurice avait eu aussi, pendant tout ce temps, beaucoup à souffrir des batteries basses de ce vaisseau, et à peine l'eut-il lâché qu'il

(*) Longeant les côtes du Chili et du Pérou on apprit que les Espagnols et les Indiens étaient en guerre et que ces derniers avaient choisi pour chef, d'après leur coutume, celui qui avait pu porter le plus loin un lourd sommier. Celui qui avait été élu avait porté pendant 24 heures un énorme fardeau de ce genre.

coula à fond avec son commandant et plus de cinq cents Espagnols. Van Noordt eut seulement six ou sept morts et vingt-quatre blessés. Son vaisseau, cependant, courut le plus grand danger, le feu s'y étant mis; mais l'équipage, bravant tous les périls, l'éteignit promptement. Le yacht, qui était à deux milles en avant et qui, mousses compris, n'avait pas plus de vingt hommes d'équipage, fut pris facilement par le vice-amiral qui avait plus de cinq cents hommes et dix pièces de canon. Le retour fut heureux et van Noordt fut accueilli avec distinction dans sa patrie comme étant le premier Hollandais qui eut fait le tour du monde. Mais laissons parler Helmers par la bouche de son éloquent interprète:

Mais de tant de héros, favoris du trident,
Qui, lancé le premier sur l'abime grondant,
Affrontant du midi les ondes ignorées
Sillonne ces déserts, orageuses contrées,
Traverse Magellan, fait retentir son nom
Aux côtes du Chili, sur les mers du Japon,
Et volant aux combats dans sa course intrépide,
Va soumettre à sa loi le Lusitain perfide?
Après trois ans d'absence, après de longs travaux,
Quel guerrier triomphant ramène ses vaisseaux?
C'est van Noordt! et la gloire et la terreur des ondes;
Il revient tout chargé des trésors des deux mondes,
Et sur son noble front, dans ce jour solennel,
Nos vierges ont posé le laurier immortel.
Quoi! la Grèce orgueilleuse a cité, d'âge en âge,
Du fortuné Jason le merveilleux voyage;
Le vaisseau qui porta ces héros demi-dieux,
Protégé par Neptune est placé dans les cieux,
Et mon œil, ô van Noordt (ah! qui pourra le croire?)
Cherche en vain une pierre élevée à ta gloire!
Sur ta tombe modeste où dorment tes débris,
Je sens couler des pleurs de mes yeux attendris.
Ma lyre en te chantant frémit enorgueillie:
Honorer tes vertus, c'est servir la patrie!

Croisière contre les Dunkerquois.

EXPÉDITION GLORIEUSE DE L'AMIRAL PIERRE VAN DER DOES.

(1598–1600.)

Les corsaires de Dunkerque (ce repaire de boucaniers, fléau de nos eaux) prenaient un grand nombre de nos navires, parmi lesquels d'inoffensifs et de pauvres pêcheurs qui firent retentir la patrie de leurs plaintes d'autant plus justes, que, malheureux qu'ils étaient, ils affrontaient la fureur des flots pour se procurer, à eux et à leurs familles un misérable pain quotidien. On construisit donc quelques vaisseaux et le chevalier Pierre van der Does mit en mer avec une petite flotte afin d'aller croiser contre les pirates dans la Manche. On avait avis qu'une flotte de trente-huit vaisseaux portant 4,000 soldats espagnols était en chemin. Elle était commandée par l'amiral Pretendona. Van der Does tâcha de l'intercepter. Mais l'ennemi atteignit, heureusement pour lui, le port de Calais, tandis que les nôtres étaient arrêtés par le vent contraire; cependant il leur réussit de couper quelques vaisseaux ennemis et de les chasser sur les côtes, où ils échouèrent. On en prit un et on laissa la vie sauve à ceux qui le montaient, chose assez rare dans ces temps de barbarie. Quelques jours après, deux bâtimens richement chargés qui avaient été exemptés du service, et voulaient retourner en Espagne, se glissèrent furtivement hors du port, mais ils n'échappèrent pas long-

temps à la vigilance des nôtres qui les attaquèrent, et, s'en étant emparés après un combat opiniâtre, les déclarèrent de bonne prise.

Philippe II, qui était, quoiqu'on en dise, un prince très-impolitique, avait depuis long-temps défendu aux Provinces unies le commerce avec l'Espagne, sans qu'il eût pu pour cela l'empêcher entièrement. Nos négocians se couvraient adroitement du pavillon d'autres peuples, enfin le roi jugea qu'il était de son intérêt de fermer les yeux sur cette transgression. Après sa mort le jeune roi prit un décret rigoureux qui défendait tout commerce avec les Pays-Bas et qui fut publié aussi dans ce pays. Beaucoup de vaisseaux furent séquestrés et les marchandises confisquées; les capitaines et les équipages jetés en prison, dans des cachots malsains, mis à mort ou enchaînés sur les chiourmes. Les Brabançons et les Flamands firent en vain des réclamations à ce sujet auprès de l'archiduc; rien ne fut écouté et la persécution et la rapine allèrent si loin qu'elles s'étendirent jusqu'à d'innocens et de malheureux pêcheurs. Les états, justement alarmés de ces mesures, résolurent d'opposer la force à la force et défendirent, non-seulement à leurs propres sujets tout commerce avec l'Espagne, mais mirent ce pays au ban de l'Europe, déclarant qu'ils considéraient comme ennemis et de bonne prise tout ce qu'on rencontrerait communiquant avec ce pays. Des exemplaires de ce placard furent envoyés à toutes les villes commerçantes, pourque l'on ne pût pas prétexter cause d'ignorance. »Les »pêcheurs eurent ordre de ne pas se procurer des saufs»conduits de l'ennemi, et on promit à la grande pêche »de la convoyer puissamment." Finalement on résolut d'aller trouver le roi en Espagne même et de lui tailler de la besogne chez lui. Mais tout cela exigeait d'énor-

mes sacrifices pécuniaires parce que tous les états de l'Europe commerçaient avec l'Espagne et qu'il fallait de grandes forces pour l'empêcher. Outre le droit de tonnage sur les navires on créa le denier deux pour cent qui fut payé avec tant de bonne volonté que beaucoup de contribuables allèrent au-delà de leur cotepart. Comme il s'agissait de la défense commune du pays, de protéger le commerce et la navigation dont la prospérité est liée si intimement à celle de l'état, tout le monde s'empressa de porter son offrande sur l'autel de la patrie. On équipa une flotte de soixante-dix vaisseaux, ayant à bord 6000 matelots et 2000 soldats. On donna le commandement de cette flotte à l'amiral Pierre van der Does et celui des troupes de terre au chevalier Gérard Storm van Wena. La nouvelle de cet armement fit une grande impression en Espagne; on affecta au service de l'état tous les navires qui se trouvaient dans les ports espagnols; mais on manquait de mâts, de cordages et d'autres agrès dont les Hollandais empêchèrent l'arrivage. Notre flotte, parfaitement équipée, appareilla au mois de Mai avec ordre d'inquiéter tous les ports d'Espagne et de ses possessions d'outremer; d'attaquer et de détruire la flotte qu'on équipait à la Corogne, de croiser sur la flotte des Indes occidentales et de faire, enfin, aux Espagnols tout le mal possible. Cependant l'expédition ne fut pas couronnée d'une réussite complète, quoiqu'on fit essuyer un dommage considérable à l'ennemi. A la Corogne la flotte espagnole se réfugia sous le canon du château et refusa le combat; on ne put que la canonner de loin. L'amiral hollandais qui, peut-être, eut pû détruire la flotte au moyen de brûlots, crut avoir fait assez en défiant l'ennemi et il se hâta de cingler à la rencontre de la flotte de Séville se ren-

dant en Amérique. Malheureusement cette flotte avait avancé son départ de quatre jours. Il continua donc son cours vers les Canaries, dans l'Océan Atlantique, nommées d'ancienne date les îles fortunées. Etant arrivé à la grande Canarie, il attaqua cette île, prit deux vaisseaux ennemis et en coula un à fond. Les insulaires tâchèrent bien de s'opposer au débarquement, à coups de flèches et de mousquets, mais les nôtres, protégés par le feu de leur artillerie, se jetèrent dans les chaloupes et ramèrent vers la terre. Quand on ne put plus avancer, à cause des bas-fonds, l'amiral sauta le premier à la mer et fut blessé à quatre reprises en débarquant; son monde, électrisé par cet exemple, se précipita sur ses traces et mit l'ennemi en fuite. On s'empara d'abord de trois forts et ensuite de la ville d'Allagona qui fut pillée et réduite en cendres. La ville et l'île de Gomera eurent le même sort. Une partie de la flotte fut alors renvoyée en Hollande avec le butin. Van der Does tourna ensuite ses proues vers les côtes de Guinée où il prit, après une courte action, quatre vaisseaux espagnols richement chargés et il attérit enfin à l'île de St. Thomas située sous la ligne. La ville de Pavoaza se rendit sans coup férir et les bourgeois, qui n'offraient pas plus de 10,000 ducats de rançon, furent pillés. On fit là un riche butin, mais les nôtres y payèrent chèrement leurs succès; une mortalité effrayante se mit parmi eux. Les chaleurs excessives, résultant de la proximité du soleil dans ces contrées, y occasionnent des brouillards pestilentiels et des maladies épidémiques qui vinrent affliger nos gens, de telle manière, qu'en moins de quinze jours plus de mille en furent victimes. Les malades étaient tourmentés de fièvres affreuses, de maux de tête insupportables. La graisse de plusieurs de ces malheureux,

rapporte-t-on, se fondit dans le bas-ventre par les chaleurs excessives. — Ils succombaient ordinairement le troisième ou le quatrième jour. L'atmosphère et les brouillards étaient le plus dangereux quand ils n'étaient pas encore purifiés par les rayons du soleil. On devait à cette heure du jour se tenir renfermé dans les maisons. Mais beaucoup de Hollandais n'y prirent pas garde; ils s'enivraient d'une certaine boisson faite de sucre et s'adonnaient aux femmes qui étaient très-lubriques dans cette île, tandis qu'ils avaient l'imprudence de se coucher à la belle étoile. L'amiral van der Does, qui était très-corpulent, fut du nombre des victimes. Les chaleurs le tuèrent au second jour de sa maladie. Van der Does fut un amiral expérimenté, bon marin et grand homme de guerre; il joignait la prudence à la bravoure; il était presque toujours le premier à monter à l'assaut sur les murailles ennemies. Il fut vivement et sincèrement regretté des siens qui ensevelirent sa dépouille mortelle à une grande profondeur afin que l'ennemi, pour se venger, ne pût violer sa dernière demeure. On couvrit son tombeau de décombres provenant des ruines de la ville et on se hâta de quitter ce lieu maudit par son insalubrité. L'épidémie et la mortalité continuèrent pendant le retour, en partie par l'insalubrité des vaisseaux, et en partie par le changement prodigieux de la température lorsque l'on fut parvenu à la latitude de 46 dégrés. Plus d'une fois on compta jusqu'à 800 malades et l'on fut obligé d'abandonner et de faire couler un bâtiment parce qu'on manquait de monde pour la manœuvre. Presque au port on perdit un autre vaisseau qui s'égara dans sa route par une brume épaisse et par suite d'épuisement de l'équipage et du manque d'un pilote. Il tomba, richement chargé qu'il était, entre les mains

de l'ennemi près du port de l'Ecluse. Quatre autres furent sur le point de subir le même sort, mais nos vaisseaux de guerre y mirent ordre sans pouvoir empêcher, cependant, que les Espagnols n'en prissent un et n'en coulassent un autre à fond. De tous les capitaines il n'en revint que deux vivans dans la patrie et sur beaucoup de vaisseaux on comptait à peine six hommes en bonne santé. Le résultat de cette expédition fut donc très-malheureux, quoique le butin balançât les frais. D'un autre côté l'ennemi, qui projetait une attaque contre l'Angleterre et les Pays-Bas, fut intimidé par cette expédition hardie et aventureuse. Le roi d'Espagne, du moment qu'il avait eu la nouvelle de l'invasion des Hollandais aux îles Canaries et de leur projet de pousser jusqu'en Amérique, avait donné ordre au grand amiral de se porter en toute hâte à Tercère et d'y attendre, pour la convoyer, la flotte des Indes occidentales qui revenait chargée d'immenses trésors. L'amiral étant arrivé à cette hauteur y fut accueilli par une violente tempête qui dispersa la flotte et fit périr un grand nombre de vaisseaux. Ceux qu'il parvint a ramener en Espagne étaient presque tous désemparés. La renommée et la grandeur du roi d'Espagne, dont l'empire s'étendait du levant au couchant, reçurent alors aux yeux de l'Europe un grand échec puisqu'à peine il se trouvait en sûreté dans son propre royaume. Il avait interdit aux Hollandais le commerce avec l'Espagne et maintenant il était obligé de voir flotter leur pavillon triomphant à l'orient et à l'occident et y menaçant ses possessions.

Combat naval entre le vice-amiral de Zélande, Legier, et six galères espagnoles, et autres événemens de cette année.

(1599.)

Frédéric Spinola arriva vers ce temps d'Espagne avec six galères montées par 1600 hommes tant soldats que rameurs et entra au port de l'Ecluse ce qui jeta la terreur sur les côtes de Zélande, surtout parmi les négocians ; mais on en fut quitte là pour la peur. Le bruit s'était répandu qu'on attendait une force navale formidable de la péninsule. — Quand on vit que cela se bornait à six vaisseaux, on reprit courage et on osa bientôt regarder l'ennemi en face avec des forces infiniment inférieures. La postérité croira à peine que le capitaine Legier, homme d'une intrépidité peu commune, ait combattu pendant deux heures, avec un seul vaisseau, contre les six galères, dont nous venons de parler, qui l'avaient entouré. Ce héros se fit jour à travers l'ennemi en lui faisant éprouver un grand échec. Les Espagnols avaient profité du calme et, outre les 1600 hommes qu'ils avaient déjà, ils en avaient embarqué encore 1200 pris des garnisons voisines, de manière qu'ils comptaient 2800 hommes. Ainsi renforcés ils ramèrent vers le vaisseau des états et l'entourèrent en le foudroyant de leur artillerie. Les autres vaisseaux de guerre Zélandais, quoique mouillés en vue de l'action, ne purent y prendre part, à cause du calme. Legier, à lui seul, tint ferme et, quoiqu'il n'eût que soixante-dix hommes sur son vaisseau, il se défendit si

vigoureusement qu'il tuât à l'ennemi 250 hommes et le forçât à la retraite, n'ayant, lui, pas au-delà de 25 hommes hors de combat en tués et blessés. Les Espagnols n'eurent pas meilleure chance avec trois autres de nos vaisseaux de guerre qu'ils avaient pris pour des bâtimens de commerce et qu'ils attaquèrent croyant trouver une proie facile. Le combat, qui fut très-acharné, dura pendant six heures consécutives à la vue de Flessingue. En Juin de la même année deux vaisseaux hollandais qui avaient été pris par l'ennemi, se sauvèrent : les Hollandais laissés à bord faisaient le tiers de l'équipage et ils se rendirent maîtres des vaisseaux après avoir jeté les Espagnols à la mer. Vers le même temps les nôtres s'emparèrent encore de cinq corsaires Dunkerquois dont ils pendirent les équipages. Un de nos vaisseaux armés, masquant ses sabords pour se donner l'air d'un bâtiment marchand, se rendit maître d'un vaisseau espagnol sur la côte de Norvège. Un autre vaisseau de guerre attaqua un bâtiment ennemi à l'abordage, mais en fut séparé par un coup de vent au moment où on jetait le grappin. L'intrépide capitaine hollandais, Kloyer, emporté par son courage se trouvait en ce moment *seul* sur le pont ennemi. Heureusement que les Espagnols, croyant avoir affaire à tout l'équipage, s'étaient sauvés dans les entreponts, et que les nôtres eurent ainsi le temps de revenir à la charge et de délivrer leur brave capitaine. Nous devons encore faire mention de la courageuse défense d'un bâtiment marchand d'Enkhuizen attaqué à l'abordage par cinq vaisseaux Dunkerquois : son pont était déjà inondé d'une foule d'ennemis, lorsque nos braves les rejetèrent sur leurs propres bords ou dans la mer. Nos lions marins ne se laissèrent pas insulter impunément, ils firent sentir à l'ennemi le poids de leur vengeance.

A cette occasion ils se servirent de l'esparre du grand mât, attaché avec des chaînes, en guise de bastinguage, tandis qu'ils avaient garni le bordage du navire de pointes tres-acérées pour empêcher l'abordage. En lisant de si beaux faits d'armes on est tenté de s'écrier avec Helmers:

Honneur au citoyen qui sert bien sa patrie,
Et qui, pour la venger, sait prodiguer sa vie!
Qui, rempli de respect, prononce un nom sacré,
Toujours cher à son cœur, en tout temps révéré!
De même que l'on voit, au sein de la nuit sombre
Les feux du diamant étinceler dans l'ombre,
Sa gloire impérissable, en faisceaux lumineux,
Perce la nuit des temps et brille à tous les yeux.

Rencontre entre la flotte Espagnole et quelques vaisseaux des Indes orientales.

(1601.)

Tous les commencemens sont hérissés de difficultés, c'est ce dont nos négocians, qui les premiers entreprirent de naviguer aux Indes, firent l'expérience. Les Portugais, qui leur en voulaient à la mort, leur barraient constamment le chemin et tâchaient de déterminer les princes indiens à leur interdire toute espèce de commerce. Mais leur courage et leur persévérance triomphèrent de tous les obstacles. On avait déjà fait avec succès quelques expéditions lorsqu'en 1601 une flotte de treize vaisseaux, équipés par trois compagnies, cingla vers les Indes orientales. Quatre de ces bâtimens furent placés sous le commandement de Jacques de

Heemskerk, quatre autres sous celui de Jean Grenier, Wolfert Hermanszoon commandait les cinq derniers. Le roi d'Espagne, qui avait, pour ainsi dire, jeté son dévolu sur l'orient et l'occident, vit ces préparatifs avec dépit. Mais sa bonne étoile, parvenue à son apogée, commençait à pâlir. Une flotte de treize gros vaisseaux espagnols, bien armée et équipée, destinée à molester le commerce des Hollandais aux Indes, rencontra huit vaisseaux de notre flotte séparés des autres par le gros temps. Les Espagnols étaient infiniment supérieurs en nombre, et leurs vaisseaux étaient plus forts et avaient plus de monde à bord que les nôtres. Tout cela, cependant, n'intimida pas nos gens : montés sur des vaisseaux plus légers et plus faciles à manœuvrer ils harcelaient et attaquaient l'ennemi de tous côtés. Tous leurs coups portaient, tandis que les boulets et les balles, tirés des hauts châteaux flottans des Espagnols, leur passaient par-dessus la tête. L'action dura long-temps et on combattit courageusement des deux parts. Enfin on se sépara de guerre lasse. Le vaisseau amiral de l'ennemi et un de nos yachts furent criblés de boulets et désemparés de tous leurs agrès au point que le jeu continuel des pompes pût à peine les empêcher de sombrer. Hommage donc aux Néerlandais qui avec des forces si minimes osèrent faire face à l'ennemi et surent le forcer à la retraite! hommage à nos compatriotes, dût-on ne nous laisser, aujourd'hui, que la liberté d'honorer la mémoire de nos vaillans ancêtres, sans nous permettre de marcher sur leurs traces!

Combat naval entre Wolfert Hermanszoon et les Espagnols.

(1601.)

Wolfert Hermanszoon, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, fut envoyé aux Indes avec quelques vaisseaux afin de protéger le commerce des Hollandais dans ce pays. Arrivé dans le détroit de la Sonde, il y fut informé, par une prame chinoise, que Bantam était étroitement bloqué par une flotte ennemie sous le commandement de don André Hurtado de Mendoza. Cette flotte était forte de huit vaisseaux et de vingt galères ayant à bord 800 Portugais et plus de 1500 Indiens, outre les équipages. Le but était de chasser les Hollandais de la ville, de les brouiller avec les Bantammois par toutes sortes de moyens et, si cela ne réussissait pas, d'employer la force. Wolfert Hermanszoon n'avait pas plus de cinq vaisseaux avec 300 hommes. Le vaisseau amiral ennemi, à lui seul, avait plus de monde. Wolfert assembla le conseil de guerre et on décida d'affronter le péril. On s'encouragea mutuellement à rester digne du nom hollandais. Le roi de Bantam avait, quelque temps auparavant, chassé les Portugais et s'était emparé de leurs vaisseaux en massacrant tout ce qui s'y trouvait; ce fut donc avec le plus vif contentement qu'il vit approcher les forces hollandaises espérant secouer d'autant plus facilement le joug des Portugais, dont l'orgueil insupportable, l'avarice et la cruauté avaient excité au dernier degré la haine des Bantammois. Rien ne fut plus nuisible

à leurs ennemis que l'honnêteté, la vertu et la bonne foi des Hollandais qui allaient maintenant leur faire éprouver aussi la valeur de leur bras. Wolfert après avoir canonné l'ennemi pendant quelque temps, le serra de près et fit céder à sa valeur deux galères et trois autres vaisseaux. Les Portugais furent obligés d'incendier deux autres, dans la crainte qu'ils ne tombassent entre nos mains ou dans celles des Bantammois. Mendoza fut obligé de se retirer à Amboine dont il massacra cruellement les habitans qui avaient commercé avec les nôtres; il y détruisit tous les arbres à épiceries. Notre commandant victorieux fut reçu en triomphe par les Bantammois qu'il avait délivrés de ces barbares. Le roi nous remercia solennellement et nous accabla de marques d'amitié; mais, en acceptant la part de César, notre commandant n'oublia pas la divine providence, source de toutes les prospérités humaines, à laquelle on rendit de solennelles actions de grâces.

Rencontre entre Josse van Spilbergen et les Portugais.

(1601 – 1602.)

Josse van Spilbergen, homme de guerre de grand mérite, se donna les plus grandes peines pour établir le commerce des Indes sur un pied solide, déjouer les plans de nos ennemis et détruire leurs forces. On trouve dans la relation de ses voyages les détails des dangers qu'il a essuyés pendant ses longues courses, des

contrées qu'il a visitées et des traités qu'il a conclus avec le roi de Candie. Nous nous bornerons donc à parler ici de quelques-unes de ses rencontres avec les Portugais. Au commencement de son voyage, en 1601, il combattit contre trois caravelles portugaises qui se trouvaient dans le port de Dale près du Cap Vert. Ne soupçonnant aucune trahison, il entrait à pleines voiles dans ce port neutre, lorsqu'il fut salué à l'improviste par une grêle de balles. Les nôtres brûlaient d'impatience de rendre à l'ennemi sa courtoisie. Mais van Spilbergen, leur ordonnant de ne pas tirer, s'approcha de l'une des caravelles et s'en serait emparé à l'arme blanche, si les deux autres vaisseaux ne fussent venus la délivrer et forcer notre amiral à lâcher prise. Il alla donc débarquer à Ceylon où l'amitié du roi Fimala nous fut d'un grand secours. Celui-ci avait formé le projet de chasser les Portugais de son royaume et van Spilbergen, ne voulant pas demeurer en reste, attaqua trois vaisseaux portugais et s'en empara facilement; il y mit le feu et fit présent au roi des prisonniers. Pendant le même voyage les nôtres se joignirent à la flotte anglaise, commandée par l'amiral Lancester, qui se trouvait à la hauteur de Sumatra, afin de tomber à forces réunies sur les Portugais. On résolut de croiser pour intercepter une riche caraque, partie de St. Thomas, et de ne pas laisser échapper cette belle proie. On découvrit bientôt une voile à laquelle, Spilbergen et le capitaine anglais Middleton, donnèrent la chasse à toutes voiles parce que la nuit commençait à tomber. Les autres vaisseaux se dispersèrent dans toutes les directions afin que l'ennemi (si tant était que ce le fût) ne pût s'échapper. La nuit étant tout-à-fait tombée, Spilbergen envoya une chaloupe armée à la découverte; celle-ci bientôt

fit des signaux, au moyen de fusées, qu'on avait passé une grande caraque et que, l'ayant hélée, on n'avait pas reçu de réponse. Les nôtres avaient ordre de répondre, étant hélés, qu'ils appartenaient à la flotte de Mendoza qui croisait à la hauteur de Malacca, dans le détroit de la Sonde près des îles Moluques afin de molester le commerce des autres peuples dans ces parages. D'après cet avis Spilbergen et Middleton se hatèrent à la rencontre de la Caraque et la combattirent pendant trois heures consécutives. Les autres vaisseaux se rapprochèrent aussi sur le bruit de la canonnade et, ayant pris part à l'action, ils eurent bientôt mis le vaisseau ennemi hors de combat. Avec le jour la caraque dériva dans le détroit vers Malacca jusque près des îles de Darry où elle fut obligée d'amener pavillon. C'était un bâtiment de 1400 tonneaux ayant 600 hommes à bord, femmes et enfans compris. On se fera une idée de la richesse de cette prise quand on saura qu'on fut occupé pendant huit jours à décharger les marchandises.

Destruction des galères de Spinola.

(1602.)

Frédéric, frère d'Ambroise Spinola, tâcha de conduire, d'Espagne au port de l'Ecluse, huit galères, afin de pouvoir inquiéter avec des forces imposantes les côtes de Zélande. Il y avait neuf cents hommes, tant Espagnols que Portugais, à bord de ces galères outre 1500 esclaves des chiourmes. Mais cette flotte essuya

de grands revers. Deux de ces galères furent brûlées par les Anglais à St. Ubes en Portugal et les autres furent fort maltraitées à leur arrivée dans les Dunes. La reine Elisabeth avait fait croiser à cet effet, à cette hauteur, trois de ses vaisseaux, auxquels se joignirent quatre des nôtres, tandis qu'il en croisait encore d'autres sur les côtes flamandes. Le chevalier Robert Mansel avec le vaisseau l'Espérance et un yacht, se tenait au milieu de la Manche entre Douvres et Calais; non loin de-là il se trouvait de garde deux vaisseaux hollandais dont les équipages brûlaient du désir d'entrer en danse avec l'ennemi. Le reste était à l'ancre dans les Dunes. Le 3 Octobre, vers le midi, Mansel découvrit les Espagnols qui ramaient sous la côte, à la faveur d'une brume épaisse dans l'espoir d'échapper à la croisière. On apprit dans la suite des prisonniers que l'ennemi avait eu d'abord le projet de nous attaquer, mais que la vue du vaisseau anglais, qui était très-fort, avait refroidi son ardeur belliqueuse. Il avait donc évité nos croiseurs espérant pouvoir atteindre, de manière ou d'autre, Nieuwport ou Dunkerque. Mais le chevalier Mansel l'ayant découvert, comme nous venons de le dire, il en donna de suite avis aux Hollandais qui se trouvaient sous les côtes de Flandres. Nos deux vaisseaux, qui se tenaient auprès de lui, ne perdirent pas de vue aussi l'ennemi; les autres mouillés aux Dunes furent avertis, par des décharges de la grosse artillerie, de mettre en mer. A la nuit l'ennemi remit à la voile poursuivi par les nôtres. Mansel s'était rapproché des côtes françaises afin de rencontrer l'ennemi dans le cas où il eût voulu mettre le cap sur les côtes flamandes, mais, entendant la canonnade, il prit cours vers les Goeijingen. Les vaisseaux des Dunes arrivèrent les premiers à portée de canon, mais le calme les empêcha

d'approcher davantage. Les Espagnols firent alors force de rames pour s'échapper, mais le vent fraîchissant nous leur donnâmes vigoureusement la chasse. Une galère venant à tomber sous le feu des batteries de Mansel, celui-ci lui envoya une volée de trente coups de canon qui abattit son perroquet lequel, dans sa chute, blessa beaucoup de monde. Les Espagnols étaient sur le point de se rendre lorsque l'approche des autres galères força les Anglais à se retirer ne pouvant lutter eux seuls avec des forces si supérieures. Les Hollandais continuèrent néanmoins la chasse jusqu'à ce qu'enfin le capitaine Gerbrand Adriaanz Sael de Hoorn atteignît, près de Gravelines, sur les dix heures du soir, une des galères et passa par-dessus, à toutes voiles, avec son vaisseau de 400 *lasts*. La galère fut pour ainsi dire écrasée et se remplit tellement d'eau que les rameurs en avaient jusqu'à mi-corps. Pendant ce temps les nôtres la foudroyaient encore avec deux demi-caronades de 24. Cette galère, enfin, qui se nommait la Lucera, attaquée ainsi par Sael et auquel vint se joindre le capitaine Hartman, fut coulée à fond. Outre le pilote Jean Enout, un Français, qui au premier choc s'était sauvé sur le vaisseau hollandais, on recueillit encore quarante hommes à bord du bâtiment d'Hartman. La galère la Padilla eut le même sort; ce fut notre vice-amiral Jean Adriaanz Cant, qui la fit sombrer en passant par-dessus avec son vaisseau. On sauva deux cents hommes qu'on répartit sur plusieurs vaisseaux hollandais, mais on n'osa pas en recueillir davantage dans la crainte de se voir surpasser en nombre par l'ennemi qui aurait pu ainsi s'emparer des vaisseaux. Deux autres galères, totalement désemparées et criblées de boulets, échouèrent et furent mises en pièces sur les côtes de Flandres. Une autre naufragea près de Calais et

l'équipage se sauva à terre. Le vaisseau sur lequel se trouvait Spinola fut chassé jusque dans les eaux de Zélande où l'on crut qu'il allait échouer, mais le commandant ayant fait alléger le bâtiment en jetant beaucoup d'objets à la mer, on parvint à le tenir sur l'eau, et ayant promis la liberté aux esclaves de la chiourme s'ils parvenaient à mener le bâtiment à bon port, ceux-ci ramèrent si vigoureusement qu'on atteignit enfin la rade de Dunkerque. Parmi les esclaves se trouvaient quelques Hollandais, qui, du moment que l'on fut à terre, furent inhumainement maltraités. Nous devons citer comme une particularité remarquable que le pilote du vaisseau du capitaine Sael avait, trois ans auparavant, été enchaîné sur la Lucera et y avait été constamment en butte aux traitemens les plus barbares de la part du commandant espagnol Cailliado. Le doigt de la Providence se montra ainsi visiblement dans le châtiment de ce monstre, car cette même galère fut écrasée par notre brave pilote qui, de sa propre main, mit le feu à un pierrier dont le coup emporta les deux jambes de Cailliado. Celui-ci mourut à bord du vaisseau du capitaine Hartman et vit, avant de rendre le dernier soupir, sa galère engloutie par les flots. Quoique les Hollandais eussent abaissé l'orgueil espagnol, ils restèrent humbles au milieu de leurs brillans et nombreux succès.

Prise d'une riche caraque portugaise par deux vaisseaux néerlandais de la compagnie des Grandes Indes.

(1602.)

Les annales de la navigation des Provinces Unies aux Indes fournissent la preuve la plus éclatante que la persévérance triomphe de tous les obstacles. D'un côté nos ennemis naturels, les Espagnols et les Portugais, employèrent constamment toutes leurs forces afin de nous faire passer le goût de ces voyages de long cours, et et d'un autre nous eûmes sans cesse à lutter avec la perfidie des Indiens, qui, sous le manteau de l'amitié, ne nous attiraient bien souvent que pour nous massacrer. Mais les Néerlandais ne se laissèrent pas rebuter et ils virent successivement fleurir leur commerce dans les parages les plus éloignés, tandis qu'ils conclurent des traités avantageux avec les princes de l'Orient. On vit ce même roi d'Achem, de la capitale de Sumatra, sous les yeux duquel le premier de nos navigateurs aux Indes, le célèbre Corneille Houtman, avait été assassiné avec quelques-uns de ses compagnons en 1599, envoyer des ambassadeurs au prince Maurice pour conclure une franche alliance avec notre état. Ce furent deux vaisseaux zélandais qui transportèrent cette ambassade en Europe. Étant à la hauteur de Ste. Hélène ils rencontrèrent une énorme caraque portugaise chargée de perles et d'autres marchandises précieuses ayant dix-sept canons et 400 hommes et venant de Goa. Nos vaisseaux, commandés par Laurent Bikker, avaient en tout 120 matelots. La caraque lâcha la première

une bordée sur un de nos navires, ce qui tua et blessa quelques hommes, et quoiqu'il ne fût aucunement en état de résister à l'ennemi, il soutint le combat pendant une heure entière jusqu'à ce que l'autre vaisseau, nommé la Zélande, vînt à son secours. La face du combat changea alors, car le Portugais fut forcé de se réfugier sous la côte de l'île afin de ne pas être attaqué de deux côtés à la fois. Mais les Zélandais surent se glisser entre lui et la terre et le canonnèrent si vivement qu'il dût couper ses cables et prendre la fuite. Les Néerlandais lui donnèrent la chasse, mais il se défendit avec acharnement et ne se rendit que lorsqu'il eut treize pieds d'eau dans sa cale. On accorda merci à l'ennemi, sous condition qu'il remît fidèlement les perles et autres pierres précieuses et qu'il se soutînt sur les eaux pendant trois jours au moyen des pompes. Cette riche prise fut évaluée à 1,500,000 florins. On mit les prisonniers à terre dans l'île de Fernando le Rona sur la côte du Brésil. Le commandant portugais, voyant par quelle poignée de monde il avait été vaincu, fut transporté d'un si violent désespoir qu'il supplia les nôtres de lui brûler la cervelle. Les Hollandais observèrent fidèlement la foi jurée, les ennemis eux-mêmes les louèrent pour leur humanité. Nos vaisseaux rentrèrent triomphans, et avec leur riche butin, dans les ports de la Zélande. Les ambassadeurs du roi d'Achem y débarquèrent aussi et furent conduits à l'armée du prince Maurice devant Grave où, à leur grand étonnement, ils furent témoins du siége de cette ville. Abdul Zamat, chef de l'ambassade, mourut à Middelbourg peu après son arrivée. Il y fut enterré solennellement, et les états de la Zélande suivirent le convoi. Les directeurs de la compagnie des Indes lui élevèrent une pierre tumulaire, avec l'inscription sui-

vante, qu'on trouve en latin dans nos chroniques et dont voici la traduction :

CI GÎT:
ABDUL ZAMAT, CHEF DE L'AMBASSADE,
ENVOYÉE
PAR LE ROI DE TAPROBANE OU SUMATRA,
SULTAN ALCIDEN RAJETZA LILLO LAHE FELALAM,
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
LE PRINCE MAURICE,
A BORD DE DEUX VAISSEAUX ZÉLANDAIS QUI CHEMIN FAISANT
SE SONT EMPARÉS D'UNE CARAQUE PORTUGAISE.
IL VÉCUT LXXI ANNÉES ET MOURUT EN L'AN 1602.
LES DIRECTEURS DE LA COMPAGNIE DES
INDES ORIENTALES
LUI ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT AUX FRAIS COMMUNS
DE LA SOCIÉTÉ.

Combat naval entre Frédéric Spinola et les Zélandais.

(1603.)

Frédéric Spinola, officier d'une bravoure et d'une expérience reconnues, à qui l'inaction était insupportable, résolut de tenter une attaque contre les côtes de Zélande avec huit galères et quatre autres bâtimens légers. Il sortit donc le 26 Mai du port de l'Écluse, devant lequel se trouvaient trois vaisseaux des états et deux galères, sous le commandement de Josse de Moor, vice-amiral de Zélande, et les attaqua avec beaucoup de résolution, ayant divisé ses forces en deux escadrilles. Le temps était calme et favorable ainsi pour ses galères, sur lesquelles se trouvait un grand nombre

de soldats que plusieurs historiens font monter jusqu'à 1500. Sur les vaisseaux des états il ne se trouvait, outre les équipages, pas au-delà de 36 soldats de la garnison de Flessingue. Le projet de Spinola était d'entourer les nôtres et de les accabler par son nombre. Cela, cependant, ne se fit pas si facilement, car les Zélandais, en virant adroitement de bord, firent jouer si avantageusement leur artillerie qu'ils tuèrent beaucoup de monde à leurs agresseurs. Spinola lui-même périt dans ce combat, criblé de blessures et le bras emporté par un boulet de canon. L'action dura deux heures. Les historiens varient sur la perte des Espagnols, néanmoins elle doit avoir été considérable, leurs galères, d'ailleurs, ayant été horriblement maltraitées. L'ennemi craignant que le brave amiral Hautain ne vînt au secours des siens, et ne lui coupât la route de l'Écluse, se hâta de cingler vers ce port. — Du côté des états la perte fut insignifiante, nos vaisseaux ayant un fort bastinguage derrière lequel les soldats pouvaient se tenir à l'abri de la mousqueterie. Cette victoire fit évanouir la peur que l'on avait des galères espagnoles, l'expérience ayant démontré qu'elles pouvaient être vaincues même par un calme plat et rien n'empêchant la pleine action de leurs rames.

Prise d'une riche caraque par Jacques van Heemskerk.

(1603.)

Ce fut vers cette époque que l'amiral Jacques van Heemskerk, que les états et le prince Maurice avaient

envoyé aux Indes orientales pour y protéger notre commerce, s'empara d'une riche caraque portugaise. C'était le même qui pénétra à travers les glaces du pôle arctique et périt près de Gibraltar et qu'Helmers chante ainsi:

Voyez vous ce héros, digne d'un meilleur sort,
S'avancer hardiment vers le pôle du nord,
Braver le feu, percer des montagnes de glace,
Et périr dans les flots pour prix de son audace!

Heemskerk, cinglant vers Jahor pour y chercher une cargaison, rencontra une caraque portugaise nommée la Ste. Cathérine. Elle avait reçu son chargement à Maccao ville située près de la rivière de Canton en Chine où les Portugais commerçaient. La précieuse cargaison de ce bâtiment fut estimée à plus de 4,000,000 de florins; son tonnage était de 140 *lasts* et il s'y trouvait 700 hommes et 100 femmes. Les Portugais, faisant route vers Malacca, rencontrèrent, dans le détroit entre cette île et Sumatra, notre Heemskerk avec deux bâtimens légers ne portant pas au-delà de 200 soldats. Se fiant sur leur supériorité numérique ils arborèrent le pavillon rouge et entamèrent d'abord l'action. Mais cette circonstance fournit encore la preuve qu'un courage mâle et calme triomphe de tous les périls. La caraque, percée d'outre en outre par les boulets des Hollandais, et faisant eau, arbora bientôt pavillon blanc et se rendit. Soixante Portugais perdirent la vie dans ce combat; le reste fut mis à terre conformément à la capitulation. Van Heemskerk traita ses ennemis vaincus avec la plus grande humanité et les Portugais nous en témoignèrent leur reconnaissance dans deux lettres, dont la première portait: »C'est une ancienne »coutume, lorsque les rois et les princes sont en guerre, »de s'emparer réciproquement des personnes et des »biens des sujets de leur ennemi. Votre amiral a eu

»le bonheur de s'emparer de la caraque qui revenait »de la Chine. Cela n'a pu arriver que par la volonté »incommensurable de la Providence. Nonobstant cet »acte d'hostilité, nous vous envoyons des rafraîchisse»mens, qui vous seront remis avec cette lettre, comme »une marque de notre reconnaissance envers vous et »envers votre amiral pour la capitulation que vous avez »arrêtée avec nos Portugais et pour la fidélité avec la»quelle vous l'avez observée. Nous ne l'oublierons »jamais et l'occasion se présentant nous en agirons de »même. Que Dieu vous prenne dans sa sainte et digne »garde."

Heemskerk mit alors à la voile, avec sa prise, pour la patrie et, à la hauteur de Douvres, il trouva quelques bâtimens envoyés de Hollande pour alléger la caraque afin qu'elle pût entrer au Texel. L'arrivée d'Heemskerk remplit tout le monde d'allégresse, chacun voulut voir et admirer ce brave. Un pays qui a produit de tels hommes doit nous être bien cher, et nous engager à faire les plus grands sacrifices pour conserver le noble héritage de nos pères.

Combats de l'amiral Etienne van der Hagen contre les Portugais aux Indes.

(1604.)

Le célèbre amiral Etienne van der Hagen fut envoyé, en Décembre 1603, avec une flotte, aux Indes pour y dompter de plus en plus les forces de l'ennemi

et entreprendre de nouvelles expéditions. Non seulement les états-généraux déployèrent des forces considérables pour avancer nos affaires aux Indes, mais la haute renommée et la grande autorité du prince Maurice y contribuèrent aussi puissamment. Les états-généraux créèrent une société centrale, composée de plusieurs compagnies particulières, qu'ils investirent du privilège exclusif de commercer aux Indes. Les actionnaires de cette grande compagnie réunirent à cet effet un capital de 6,000,000 de florins. Depuis cette époque le commerce aux Indes orientales acquit un accroissement prodigieux, tandis que le pouvoir du roi d'Espagne déclinait tous les jours davantage, et les choses en vinrent au point que la prospérité de notre commerce excita la jalousie des autres peuples. Les états-généraux, encouragés par les succès toujours croissans de leurs armes, furent d'avis qu'il fallait poursuivre nos avantages et miner les forces du roi d'Espagne, même dans les contrées les plus éloignées, afin d'empêcher qu'il ne les employât en Europe. On équipa flottes sur flottes qui parcoururent toutes les mers, dans toutes les directions, en un mot on pouvait dire alors :

» Batave fortuné ! Vois tes rives fécondes
Amasser les trésors apportés des deux mondes !
Le commerce s'élève, et l'Amstel glorieux
Roule des sables d'or dans son lit orgueilleux.
Habile fondateur de ton destin prospère,
Tu parcours triomphant l'un et l'autre hémisphère."

L'amiral van der Hagen appareilla donc en 1603 du Texel avec une flotte de 12 vaisseaux. Les commencemens de son voyage ne furent pas sans danger. A la hauteur de Mosambique il eut affaire aux Portugais et il s'empara d'un navire chargé d'ivoire auquel on mit le feu après en avoir ôté tout ce qui en valait la peine. Il dispersa toutes les

forces des ennemis dans ces parages et parut bientôt devant Goa où il jeta la plus grande consternation. La garnison se mit précipitamment sous les armes. On arma les vaisseaux de guerre dans le port, mais ils n'osèrent pas en sortir. Il ne se passa pas beaucoup de temps sans qu'un bâtiment ne tombât au milieu de la flotte hollandaise, mais, comme il paraissait venir de la Mecque, on le laissa passer. La flotte longea ensuite les côtes de Cananor et van der Hagen, après avoir conclu une alliance avec le Samorin, ou le prince de la côte de Malabar, se rendit à Sumatra et à Bantam, où il captura un navire portugais chargé de poudre et de munitions de guerre se rendant à Amboine, ce qui lui facilita la prise du château de cette ville. Cette forteresse n'attendit pas l'assaut pour se rendre aux Hollandais. Notre amiral, continuant le cours de ses succès, cingla de-là vers Tidor. On y jeta l'ancre devant le château qu'on fit sommer par un trompette, mais la garnison répondit qu'elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité; sur quoi van der Hagen lui fit savoir qu'il allait assiéger la forteresse au nom du prince Maurice et effectivement il commença par faire attaquer deux caraques portugaises mouillées sous le canon de la place. Ce fut le brave Jean Janz Mol qu'on détacha à cet effet avec deux vaisseaux. Le combat fut long et meurtier. Les nôtres s'étaient jetés dans des chaloupes armées et entourèrent l'ennemi de tous côtés, tellement qu'il fut obligé d'abandonner les caraques et de se sauver à terre. Il parut que l'ennemi avait eu d'abord l'intention d'incendier ses vaisseaux puisqu'on trouva des cordages et des mèches allumés qui semblaient destinés à l'accomplissement de ce dessein. Les Hollandais en retirèrent douze gros canons et la poudre, puis ils y mirent le feu. Ce terrible

spectacle n'intimida pas, cependant, la garnison. D'un autre côté le roi de Ternate s'était joint aux nôtres avec quatorze prames portant chacune 140 hommes, et avait débarqué tout ce monde pour empêcher que le roi de Tidor n'amenât du secours aux Portugais. Jean Mol débarqua aussi avec 150 hommes et incendia d'abord deux villages portugais pour jeter l'épouvante parmi les ennemis. Il éleva en même temps une redoute d'où il canonna vivement la place et, la nuit étant tombée, il alla reconnaître les approches, accompagné seulement de deux soldats. La brèche ayant été jugée praticable on donna l'assaut avec le jour. — Van Mol, lui septième, avait déjà planté l'étendard de Maurice sur les remparts ennemis, lorsque le feu violent, qu'on faisait sur lui de la tour, l'obligea de retourner vers ses retranchemens. Dans cette retraite il tomba et se cassa la jambe droite; ce brave, souffrant horriblement, conserva tout son sang-froid et son courage, il ne cessa de crier aux siens: »Enfans! à la rescousse!" mais, avant que cela pût avoir lieu, la flotte hollandaise s'était rapprochée du château et le foudroyait de son artillerie. Le feu en fut principalement dirigé contre la grande tour d'où les Portugais faisaient tomber sur les nôtres une pluie de feux d'artifices. Cette tour servait aussi de magasin à poudre et, soit par imprudence de l'ennemi, soit que notre artillerie y eût contribué, le feu y prit et elle sauta avec un horrible fracas. Soixante-dix hommes perdirent la vie dans cette catastrophe. Les nôtres se disposaient à recommencer l'assaut de la place, lorsque les Portugais, découragés par la destruction de la tour, se rendirent. Le château fut rasé d'après la décision du conseil de guerre et le désir du roi de Tidor qui feignit alors de se ranger de notre côté. On eut mieux fait d'y laisser une bonne garnison. Les prisonniers

portugais au nombre de cinq cents, tant hommes que femmes et enfans, furent embarqués et conduits aux îles Philippines. C'est ainsi que les Hollandais devinrent possesseurs de l'importante île d'Amboine. En général la nation hollandaise se fit aimer par les Indiens qui recherchèrent d'autant plus son amitié et son alliance qu'ils avaient été toujours traités inhumainement par les Portugais et les Espagnols. C'est avec raison qu'Helmers chante ainsi l'intrépidité et les vertus de la nation néerlandaise :

Voyez là sur les mers lancer ses pavillons,
Et braver des autans les fougueux tourbillons!
Des lieux où meurt le jour aux portes de l'aurore,
Quelle foule à l'envi la salue et l'honore!
Sa présence partout fait naître le bonheur.
Vierge pure et sacrée! à ton bras protecteur,
Les peuples du couchant foulés, chargés de chaînes,
Ont confié leur sort; des hordes inhumaines,
Sur ces infortunés exerçant leur fureur,
Ont rempli ces climats d'épouvante et d'horreur :
Tu parais: ton Lion à l'aspect de ces crimes,
Arrache à leurs bourreaux ces sanglantes victimes.
Un coup d'œil a vaincu les cruels Lusitains,
Et des bords du Japon aux déserts Africains,
Chez vingt peuples vengés et rendus à la vie,
On entend retentir le nom de ma patrie!

Van der Hagen, après la conquête d'Amboine, ramena sa flotte, richement chargée, en Hollande où il fut reçu avec des transports de joie difficiles à décrire et où il recueillit la récompense de son courage et de sa fermeté.

Bataille navale entre Pedro Cubiera, commandant d'une flotte espagnole, et l'amiral de Zélande, Hautain.

(1605.)

Le roi d'Espagne avait résolu d'envoyer 1200 soldats étrangers aux Pays-Bas pour y soutenir son pouvoir chancelant. On nolisa à Lisbonne dix navires marchands et quelques bâtimens de moindre grandeur afin de donner le change sur cette expédition. Cette flotte fut mise sous le commandement de Pedro Cubiera, et les troupes de débarquement sous celui de Pedro Sarmiento, homme de guerre d'une bravoure et d'une expérience reconnues. Ces forces, accompagnées d'un grand nombre de bateaux de transport, mirent à la voile sur la fin du mois de Mai, et elles arrivèrent le 2 Juin à la hauteur des côtes d'Angleterre. Les états, informés entretemps du départ de la flotte espagnole, envoyèrent à sa rencontre, dans la Manche, le lieutenant-amiral de Zélande Hautain (*). Celui-ci, ayant tenu con-

(*) Notre amiral se nommait Guillaume de Zoete; il était seigneur de Hautain et probablement fils de ce Philippe de Zoete, seigneur de Hautain l'un des signataires de la fameuse *union* des nobles. Le même Philippe surprit dans la suite, au moyen d'une ruse hardie, la citadelle d'Anvers. N'ayant qu'un petit nombre de vaisseaux pour tenter cette entreprise, il les fit pavoiser d'une multitude de flammes et de pavillons afin d'en faire paraître le nombre plus grand et s'approcha de la ville, entre chien et loup, la saluant courtoisement de toute son artillerie, dont les volées blessèrent quelques soldats qui prirent la fuite en criant : Les gueux! les gueux! voici les gueux! Philippe débarqua à la faveur de cette bagarre et fut reçu en libérateur et avec beaucoup de pompe par la

seil avec le vice-amiral Jean Gerbrand, divisa sa flotte en quatre escadres dont deux devaient croiser entre Douvres et les bancs dits *de Cingels* et tenir bonne garde dans les passes de Zwartenesse et de Calais pour que l'ennemi ne pût atteindre de ce côté les rivages des Flandres. Les deux autres devaient se rallier à l'amiral à la hauteur des côtes d'Angleterre au cas qu'il prît cette direction. Deux vaisseaux ennemis, voguant sous pavillon marchand pour nous donner le change, rencontrèrent une de nos divisions près des *Cingels* et, ayant été sommés d'amener pavillon, ils tentèrent de s'échapper en longeant de près la côte. Voyant, enfin, qu'ils ne pouvaient nous éviter, ils ouvrirent sur nos vaisseaux un feu de mousqueterie assez bien nourri qui nous tua quelque monde. On leur risposta à coups de canon, ce qui obligea un de ces vaisseaux, percé à fleur d'eau, de se faire échouer sur la plage. Beaucoup de ceux qui le montaient périrent dans les flots, d'autres s'échappèrent à terre, tandis que le reste fut sauvé par les Anglais de la côte qui avaient mis leurs chaloupes à la mer. Un autre vaisseau, chassé par deux bâtimens zélandais, talonna en même temps que ceux-ci près du port de Douvres, mais les vaisseaux zélandais, ayant un moindre calage, furent bientôt renfloués, attaquèrent le bâtiment espagnol et s'en emparèrent. Les ordres des états portaient de jeter à la mer tous les prisonniers qu'on ferait. Ils furent exécutés; liés, dos-à-dos, ces malheureux furent jetés par dessus le bord.... parmi ceux-ci se trouvaient beaucoup de vieux soldats qui tâchèrent d'obtenir un genre de mort plus honorable en racontant leurs divers faits

---

régence de la ville. Ce brave se noya près de la digue de Kouwenstein en l'an 1585 lors du siége d'Anvers par le duc de Parme.

d'armes. Mais rien ne put fléchir la colère des vainqueurs. Même ceux qui s'étaient cachés et qu'on trouva furent précipités de sang-froid dans les flots. Plus de deux cents, périrent ainsi misérablement. Le lendemain d'autres vaisseaux tombèrent entre nos mains, dont un fut réduit en cendres. On en jeta aussi les prisonniers à la mer. Un de ces malheureux, voyant les apprêts, de son supplice, déclara ne pas avoir besoin de liens pour savoir mourir; il se précipita dans les flots. Le reste des vaisseaux ennemis, quoique grandement endommagé par notre artillerie et ayant beaucoup de morts et de blessés à bord, fut favorisé par le vent et se réfugia dans le port de Douvres. Les Anglais firent un feu violent sur nos vaisseaux disant qu'il n'était pas permis de commettre des actes d'hostilité sur leurs côtes et devant leurs ports. Mais, lorsqu'ils s'en plaignirent officiellement dans la suite, les états répondirent: »que »les Hollandais avaient été emportés par la chaleur du »combat, qui se laisse difficilement tempérer, et que »leur feu avait été principalement dirigé contre les »ennemis qui fuyaient et non contre les côtes (*)." Cette défaite coûta aux Espagnols la moitié de leur monde et de leurs vaisseaux. Ceux qui se sauvèrent durent hiverner sur la plage, dans des huttes, et y furent en butte aux plus cruelles privations. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs aient succombé avant

(*) La jalousie, que les Anglais nourrissaient contre les Hollandais, date de cette époque; ils voulurent probablement se venger d'un prétendu affront: Le roi Jacques Ier avait envoyé cette année (1605) le comte d'Hertford en ambassade à Bruxelles, le vaisseau qui portait cet ambassadeur avait été rencontré par un bâtiment hollandais qui refusa de baisser pavillon parce que jamais les Anglais ne nous rendaient cet honneur militaire.. quel affront! les Anglais en jetèrent les hauts cris.... »Elisabeth ne l'aurait pas laissé impuni!" heureusement que Jacques avait assez à faire de la soi-disante conspiration des poudres.

le printemps des suites de leurs blessures et de maladies. Le commandant Cubiera fut de ce nombre.

Combat remarquable entre Lambert Hendrikszoon et l'amiral de Dunkerque.

(1605)

Il entre certainement dans le plan de cet ouvrage de faire une mention spéciale de la bravoure de Lambert Hendrikszoon, plus généralement connu sous le sobriquet de Mooi Lambert (Le beau Lambert). Sur la fin de 1605 les Dunkerquois se hasardèrent à mettre en mer trois corsaires, sous le commandement d'Adrien Dirkszoon amiral très-expérimenté et d'un courage éprouvé. Les nôtres en ayant eu avis, Lambert Hendrikszoon et Jean Gerbrandszoon, vice-amiral du quartier septentrional (Nord-hollande), appareillèrent pour aller à la recherche des Dunkerquois. Deux des vaisseaux ennemis leur échappèrent. Mais le vaisseau amiral fut atteint, le 11 Décembre, au coucher du soleil, par notre Lambert qui l'attaqua aussitôt à l'abordage. Le combat fut sanglant et l'on se battit avec acharnement des deux côtés, mais l'ennemi perdit courage lorsqu'il se vit attaqué en même temps par Jean Gerbrandszoon qui lui brisa et abattit son mât de misaine. L'amiral ennemi fut tué d'un coup de lance au ventre et les ennemis demandèrent merci. Le vaisseau était du calage de 200 tonneaux, était parfaitement armé en guerre et bien pourvu d'artillerie et de munitions; il était monté par 126 hommes dont plus de trente furent tués

dans le combat; on en pendit, par après, soixante autres comme pirates. Les autres eurent leur pardon ou s'échappèrent pendant qu'on les conduisait au supplice sans que l'on cherchât à les rattraper. Il est à remarquer que notre commandant n'avait pas plus de quatre-vingt-deux hommes sur son bord et qu'il ne comptait que trois morts et dix ou douze blessés. La prise fut armée en guerre et envoyée, l'année suivante, contre les Espagnols.

Siége de Malacca et combat de l'amiral Matelief contre les Espagnols.

(1606.)

Le roi d'Espagne se trouvait à cette époque être très-maltraité non seulement par les armes des états-généraux, mais encore par celles des particuliers. Son pouvoir colossal, qui s'étendait dans les deux mondes, devenait de jour en jour plus chancelant. Il voyait les trésors du nouveau monde, qui auparavant rentraient dans les seuls ports de son royaume, affluer, par les expéditions des Hollandais et des Zélandais, dans les coffres de ses ennemis. Il était donc très-naturel qu'il cherchât, par toutes sortes de moyens, à miner notre commerce aux Indes. Dans cette vue il parut en 1605 un décret royal défendant aux Hollandais et aux Zélandais, sous peine de mort et de confiscation des marchandises, la navigation aux deux Indes. Mais cette défense aurait été plus efficace si le roi avait eu le moyen de mettre ses menaces à exécution. Nos négocians s'en

inquiétèrent fort peu. Cette même année les directeurs de la compagnie des Indes équipèrent, à grands frais, une flotte de douze vaisseaux. Ils en donnèrent le commandement à Corneille Matelief le jeune, un de leurs collègues d'une grande bravoure, qui avait ainsi un double intérêt à déployer le plus grand zèle. Cette flotte était à peine en mer qu'on la fit suivre d'une autre de huit vaisseaux sous le commandement de Paul van Caerden. Elle était parfaitement équipée et armée, avait beaucoup de monde à bord et devait croiser dans les parages indiens et renforcer les garnisons de nos possessions dans ces pays. Nous nous bornerons à rapporter l'expédition de Matelief. Cet amiral arriva, vers la fin d'Avril 1606, sur la côte de Malacca et entreprit aussitôt le siége de la ville de ce nom située à l'extrémité d'un cap. Il commença par tirer sur la ville de l'artillerie de ses vaisseaux, mais cela n'eut aucun succès. Pour réduire la place il fallait faire un débarquement et à cet effet on conclut un traité avec le roi de Jahor qui amena un renfort de deux mille Maures; ensuite on débarqua des vaisseaux huit cents hommes et on incendia le faubourg de la ville. L'ennemi se retira dans le château et, après un combat acharné, nos gens furent repoussés avec perte. Matelief alors fit construire quatre tours en bois, qu'il garnit d'artillerie et d'où il canonna la place. Cependant on attendait à tout moment la flotte de Goa et on jugea prudent d'embarquer promptement les blessés, les malades et l'artillerie. On leva l'ancre, le 17 Août, pour cingler à la rencontre des Portugais qui arrivaient avec quatorze gros galions, autant de bâtimens légers et quatre galères. Le vice-roi de Goa, don Alfonzo de Castro, commandait ces forces formidables. C'était un homme d'une bravoure allant jusqu'à la témérité et se fiant d'ailleurs à la supériorité

numérique de ses forces, il se promettait d'avoir bon marché des Hollandais. Quoiqu'on se canonnât vivement, on n'en vint pas de suite à une bataille réglée. Le lendemain l'ennemi attaqua un de nos vaisseaux, le Nassau, qui avait été séparé du gros de notre flotte et qu'on ne put secourir à cause du calme; il fut incendié, et ceux qui le montaient s'échappèrent dans les canots à travers mille périls. Le vaisseau amiral de Matelief et un autre nommé le Middelbourg se trouvèrent pris au milieu de trois vaisseaux portugais et auraient certainement succombé, s'ils n'avaient été dégagés à temps. Les nôtres eurent le bonheur d'incendier deux des vaisseaux ennemis et Matelief tomba sur le troisième, qui se rendit. Le Middelbourg, attaché par les grappins entre les deux vaisseaux ennemis qui brûlaient, ne put se dégager et fut aussi consumé par les flammes; nos gens parvinrent pour la plupart à se sauver, mais les Portugais, s'étant jetés à la mer, y trouvèrent presque tous leur tombeau. Le combat cessa sur le midi et, des deux côtés, on se mit à réparer les vaisseaux et les gréages. Au 20 Août notre amiral fut prêt à recommencer et ses marins, qui parfois étaient assez récalcitrans, demandèrent avec instance et unanimement à attaquer l'ennemi. Mais les Espagnols, soit crainte, soit qu'ils ne fussent pas encore en état de recommencer l'action, firent voile pour Malacca. Les nôtres, entretemps, s'assurèrent de l'amitié des princes Indiens, remirent tout en ordre sur les vaisseaux et soignèrent leurs malades et leurs blessés, tandis qu'on exerça journellement les équipages aux manœuvres. Tout étant prêt, on mit le cap sur Malacca et on attaqua bravement l'ennemi. Matelief, accompagné de deux autres vaisseaux, coupa l'extrême vigie ennemie, lui jeta le grappin et l'entraîna en

mer. Quand il eut tué tout ce qui se trouvait à bord, il abandonna le vaisseau au pillage et ensuite l'incendia. D'un autre côté le vice-amiral hollandais fut engagé avec deux vaisseaux espagnols et ne les quitta qu'après en avoir brûlé un et tellement désemparé l'autre qu'il erra, sans pouvoir se gouverner, sur les flots, et vint enfin tomber au milieu de notre flotte, où il fut brûlé. Les nôtres s'emparèrent en outre de deux galions. Matelief, voulant poursuivre le cours de ses succès, résolut alors d'attaquer le reste de la flotte ennemie qui se trouvait encore sur la rade de Malacca, et de l'anéantir. Mais l'ennemi lui épargna cette peine, il brûla lui-même tous ses vaisseaux. Spectacle vraiment ravissant pour notre amiral et pour les siens qui n'avaient, certes, pas pensé que les Espagnols leur eussent rendu leur tâche si facile. Ce fut là le résultat de cet armement si formidable qui avait menacé toute l'Inde ou tout au moins d'en chasser pour long-temps les Hollandais. Les prisonniers de distinction furent rançonnés pour 6,000 couronnes et les soldats furent échangés contre des Hollandais qui étaient prisonniers dans Malacca.

Expédition de Guillaume Hautain et fameux fait d'armes de Régnier Claassens, vice-amiral de Zélande.

(1606.)

Les Hollandais avaient équipé au commencement de 1606 une belle flotte de vingt-quatre vaisseaux sous

le commandement de l'amiral Hautain ; elle était destinée à intercepter la flotte ennemie des Indes occidentales et à empêcher les Portugais de se rendre aux Indes orientales. Le gros temps et les vents contraires rendirent le voyage de Hautain, extrêmement long et pénible, mais il fit un butin considérable par la capture de plusieurs bâtimens marchands et le pillage des côtes où il aborda. Les Portugais n'osaient plus sortir de leurs ports. On eut des nouvelles de leur flotte des Indes occidentales portant qu'un de leurs vaisseaux, engagé avec un des nôtres avait avec celui-ci été consumé par les flammes, les grappins n'ayant pu être détachés à temps ; trois avaient péri par le mauvais temps ; quatre autres, comme on en répandit adroitement le bruit, étaient restés sans chargement dans les ports de la Havanne attendant l'occasion de poursuivre leur voyage avec sécurité. Cependant notre flotte commença à manquer de vivres parce que les bâtimens de transport, qui devaient lui en apporter, étaient retenus par les vents contraires, et elle retourna au commencement de l'été dans nos ports. Hautain appareilla de nouveau vers la fin de l'été, avec une flotte de vingt-quatre vaisseaux dont six en furent séparés par la tempête. Le but était encore d'intercepter les flottes ennemies revenant des deux Indes. A la hauteur du cap St. Vincent, don Louis de Fiasciardo vint tomber inopinément, avec huit gros galions, sur nos six vaisseaux fatigués par la tempête. C'était ce même Fiasciardo, qui s'étant emparé près de l'archipel Indien occidental de sept de nos bâtimens marchands sans aucune défense, en avait massacré les équipages avec un rafinement inoui de cruauté. Il envoya d'abord, comme il découvrit les nôtres, un de ses plus gros galions attaquer le vaisseau du vice-amiral de Zélande, Régnier Claassens.

La vue de ce combat inégal et de l'énormité des châteaux flottans de l'ennemi jeta une telle épouvante parmi les nôtres qu'ils restèrent, de loin, spectateurs oisifs de l'action et profitèrent, à leur grand déshonneur, de la nuit pour prendre la fuite. Régnier, abandonné ainsi honteusement par ses compagnons, et quoique appréciant toute l'imminence du danger qui le menaçait, resta ferme et inébranlable, se fiant à sa propre valeur et au courage des siens. Il se battit, avec son unique vaisseau, deux jours entiers, contre toutes les forces de l'ennemi ; son grand mât fut abattu et son vaisseau percé, de toutes parts, de boulets en dessous de sa ligne de flottaison. Déjà la plus grande partie de son monde était tuée qu'il ne songeait pas encore à se rendre. Enfin désespérant de recevoir du secours, et étant sur le point de sombrer, le service des pompes ne pouvant plus suffire pour maintenir le bâtiment sur la surface des eaux, il put envisager toute l'horreur du sort qui l'attendait, lui et les siens, au cas qu'ils vinssent, comme c'était immanquable, à tomber entre les mains du sanguinaire Fiasciardo. Tous ces motifs réunis engagèrent notre commandant et son monde à mourir en gens de cœur, en vrai braves, plutôt que de se livrer à la cruauté des Espagnols. Ils résolurent, donc, unanimement de mettre le feu à la soute aux poudres et de se faire sauter. Avant d'accomplir cette résolution terrible, nos braves, réunis sur le pont, se jetèrent à genoux pour implorer du Dieu de miséricorde le pardon de l'acte de désespoir auquel ils allaient se livrer, protestant qu'ils ne hâtaient l'instant de leur mort que pour échapper à l'atroce cruauté du superbe Espagnol. La prière étant terminée et leur pardon, pour ainsi dire, enrégistré au Ciel, le vaisseau sauta avec un bruit effroyable. De soixante hommes qui se trouvaient encore

à bord, deux, horriblement mutilés et brûlés, tombèrent au milieu des Espagnols qui furent étonnés de trouver encore sur les figures inanimées de ces cadavres, cette expression d'un mâle courage, ce mépris de la mort qui avaient fait prendre à nos braves une résolution si héroïque. Helmers rend ainsi hommage aux mânes de ces héros.

Malheureux! reposez au vaste sein des mers.
Ah! sur vous à jamais tous les yeux sont ouverts.
Magnanimes héros, dignes de la patrie,
Vous ne reverrez plus votre terre chérie;
La victoire au combat invitant ses guerriers,
Ne vous offrira plus des moissons de lauriers.
Vos restes, emportés par les vagues profondes,
Sur des bords inconnus roulent au gré des ondes;
Mais votre souvenir, triomphant du trépas,
S'imprime dans les cœurs et ne s'efface pas.
Vos étonnans exploits, trop célèbres victimes,
Ont immortalisé vos courages sublimes.
Ah! sur vous à jamais tous les yeux sont ouverts:
Malheureux! reposez au vaste sein des mers.

Bataille navale mémorable devant Gibraltar.

(1607.)

Quoique les états-généraux se fussent assemblés sur la demande de l'archiduc Albert pour délibérer sur la conclusion de la paix ou d'une trêve, ils mirent en mer une flotte de vingt-six vaisseaux de guerre et de quatre bâtimens de transport, afin d'aller inquiéter les Espagnols sur leurs propres côtes. Cette flotte était commandée par Jacques van Heemskerk célèbre par son

voyage à la Nouvelle Zemble et par la bravoure dont il avait fait preuve, trois ans auparavant, en s'emparant d'une caraque portugaise et de deux moindres bâtimens chargés d'immenses trésors qu'ils rapportaient des Indes. Les autres commandans étaient tous des lions marins, enfans des tempêtes et des flots. Les périls de toute espèce étaient leur élément favori; leur intrépide amiral, outre qu'il était digne de commander à de pareils braves, avait de grandes connaissances tactiques. Quoique avide de gloire il n'était pas téméraire. Son costume et sa tournure étaient simples et sans prétentions, mais tout cela cachait un cœur mâle et courageux. N'ayant d'autre déité que la victoire, il ne voulut, pour toute solde, que se réserver 13 pour cent de tout le butin au-delà de 500,000 fl. qu'il pourrait faire. La flotte mit en mer du Texel, le 25 Mars, et alla mouiller, le 10 Avril, dans le Tage. Le plan était d'attaquer et de détruire les vaisseaux des Indes qu'on trouverait dans cette rivière, mais, y étant arrivé, Heemskerk apprit que la plupart des navires qui avaient mouillé devant Lisbonne avaient quitté cette rade; que ceux qui devaient suivre n'étaient pas encore équipés ni chargés, que seize galions avaient fait voile pour les Indes occidentales, tandis que dix autres, ainsi que quelques vaisseaux de guerre avaient pris cours vers le détroit de Gibraltar afin d'intercepter les bâtimens hollandais qui auraient voulu se rendre de la Méditerranée dans l'Océan. On se hâta donc de profiter du vent pour cingler vers ces parages et croiser tantôt sous les côtes de Barbarie et tantôt sous celles d'Espagne. S'étant engagés dans le Détroit, les nôtres tinrent conseil de guerre, et il fut résolu d'attaquer vigoureusement l'ennemi. L'amiral Heemskerk et le contre amiral de la Meuse, Lambert Hendrikszoon, surnommé Mooi Lambert, dont

nous avons déjà rapporté un trait de bravoure, devaient attaquer l'amiral des Espagnols. Le vice-amiral de Zélande, Laurent Jakobsz. Alteras et le capitaine Bras de Hoorn devaient aborder le vice-amiral de l'ennemi, et les autres vaisseaux, deux par deux, devaient combattre les galions. Les yachts devaient louvoyer en dehors de la ligne de bataille pour couper la retraite aux vaisseaux ennemis qui tenteraient de fuir. Les bâtimens de transport ne devaient pas prendre part à l'action. Heemskerk, ayant réglé ainsi l'ordre de la bataille, rassembla les capitaines des vaisseaux et leur fit une allocution éloquente et mâle, leur rappelant tout ce que la marine hollandaise avait déjà fait, afin qu'ils s'en rendissent dignes dans cette occasion. Il voulait leur montrer le chemin et attaquer l'Espagnol sur ses propres rades, sous le canon de la place et du château de Gibraltar ce qui serait d'autant plus glorieux que jusqu'alors on n'avait osé entreprendre quelque chose de semblable. On résolut unanimement de suivre l'amiral, à la vie et à la mort. On renouvela le serment de fidélité et les commandans retournèrent à leurs bords, après que l'amiral leur eût encore recommandé de ne pas tirer, ni de laisser tomber l'ancre avant qu'il ne fût lui-même arrivé en travers du vaisseau amiral ennemi. Il promit aussi cent piastres au mousse qui amenerait le pavillon de ce vaisseau. Tout étant ainsi réglé on fit la prière, et, après avoir bu une rasade fraternelle, on cingla, le 25 Avril, toutes voiles et bonnettes dehors, vers l'ennemi. La flotte espagnole, mouillée sous le canon de la place, dans la baie de Gibraltar, était composée de vingt-trois vaisseaux dont neuf étaient des galions. Elle était commandée par don Juan Alvarez d'Avila, amiral très-expérimenté, qui avait assisté à la bataille de Lepante sous don Juan

d'Autriche. Son vaisseau, nommé le St. Augustin, était du port de 800 tonneaux; il avait vingt et un canons de bronze, et outre l'équipage il s'y trouvait 500 soldats; il y en avait d'ailleurs plus de 4,000 répartis sur toute la flotte. On se promettait aussi un grand secours des canons de position du château. D'Avila, voyant approcher les nôtres à toutes voiles se fit amener un marin hollandais nommé Govert l'Anglais, natif de Rotterdam, qui se trouvait prisonnier sur son bord, et lui demanda: »Croyez vous que les Hollandais soient »si téméraires que de m'attaquer?" témoignant combien il les méprisait et disant que son seul vaisseau amiral était plus fort que toute leur flotte. Notre marin répondit: »Non seulement je le crois, mais je les vois »s'approcher dans l'intention de vous combattre, je leur »ferais injure si j'en doutais un seul instant." Le superbe Espagnol se moqua ouvertement de ce dire comme d'une forfanterie. Mais voyant qu'Heemskerk continuait à mettre le cap sur lui à toutes voiles, il leva précipitamment l'ancre et courut, tout d'une bordée, jusqu'en dessous de la ville. Heemskerk, persistant néanmoins dans son dessein, fila le long du vaisseau du vice-amiral et de trois autres galions et tint la barre droit sur d'Avila. Celui-ci lâcha la première bordée, mais sans causer de grands dommages, notre amiral y répondit avec ses pièces de chasse, vira de bord et, ayant laissé tomber ses ancres, accosta son adversaire à stribord. C'est alors que commença le combat le plus terrible. Jamais on ne se battit avec plus de bravoure et d'acharnement. A la seconde bordée de l'Espagnol un boulet coupa en deux un jeune soldat au moment ou il lâchait un coup de mousquet et emporta, à ras du corps, la jambe gauche du brave Heemskerk, qui tomba sur le coup. Ce fatal boulet

coupa encore le poignet droit d'un canonnier qui s'apprêtait à mettre le feu à une pièce. Heemskerk, lorsqu'il fut frappé, se trouvait au pied du grand mât, en grande tenue, le casque en tête et l'épée à la main. Quoiqu'il sentît approcher sa fin, il exhorta encore, avec calme et fermeté, les siens à achever ce qu'ils avaient si bien commencé. Sa mort fut tenue cachée par les soins du capitaine Pierre Willemszoon Verhoef qui prit alors le commandement. Et certes, on fit bien en cela, car combien de fois n'a-t-on pas vu en pareille occasion échapper la victoire des mains des soldats au moment qu'ils venaient de faire des prodiges de valeur? Verhoef, continuant le combat, séringua vivement l'ennemi à babord, tandis que Mooi Lambert, conformément au plan arrêté, canonnait de même le miroir de l'ennemi et l'attaqua enfin à l'abordage, et alors le combat devint une véritable boucherie. Parmi les marins hollandais il y en avait qui s'étaient déjà trouvés prisonniers des Espagnols, et, comme ils avaient été victimes de leur atroce cruauté, ils ne respiraient que la vengeance; ils se battirent comme des lions. Le vice-amiral Alteras, ayant le dessous du vent, ne put s'approcher du vice-amiral espagnol, mais il ne voulut pas rester oisif; il attaqua deux galions et les cribla tellement de boulets qu'il les mit hors de combat; il en désempara encore plusieurs autres. Cependant les capitaines Adrien Roest et Marin Hollaert, voyant que Alteras ne pouvait approcher le vice-amiral ennemi, se dirigèrent sur lui et, après l'avoir combattu vigoureusement pendant une demi-heure, mirent le feu à son vaisseau. Quatre des nôtres cernaient ce dernier et le feu se communiqua à leurs voilures. On vira de suite de bord et on eut le bonheur de maîtriser les flammes. Le vaisseau ennemi, abandonné par tout

le monde, fut entièrement consumé jusqu'à fleur d'eau. Ceux qui l'avaient monté périrent par les flammes, furent noyés ou tués à coups d'arquebuse. Ensuite les nôtres, conduits par le capitaine Hendrik Janszoon, surnommé Henri le Long, donnèrent la chasse à un autre galion et le brûlèrent également. Henri le Long fut tué, dans ce combat, d'un coup de mousquet. On coula à fond encore un autre vaisseau et sur ces entrefaites le vice-amiral Alteras parvint à se mettre en ligne. Les ordres donnés par van Heemskerk, de combattre les Espagnols de préférence à l'abordage, furent mal observés. On se canonna de loin ce qui occasionna quelque confusion et fut cause que plusieurs de nos bâtimens s'entre-dommagèrent par leur artillerie. D'un autre côté ils eurent beaucoup à souffrir du feu de la ville et du château. Tandis qu'on se canonnait ainsi avec furie, et que les deux vaisseaux amiraux se combattaient encore à l'abordage, un des vaisseaux espagnols, on ne sait comment, prit feu et sauta avec un effroyable fracas. Ce fut le commencement de la déroute de l'ennemi; l'un vaisseau sauta après l'autre ou bien alla échouer sur la côte. Enfin le capitaine Verhoef, qui avait pris le commandement sur le vaisseau d'Heemskerk, serra son ennemi de si près que celui-ci hissa pavillon blanc, mais les nôtres sans faire attention à ce signal de détresse, continuèrent à tirer. Ayant alors reçu des renforts tirés du vaisseau du capitaine Kleinzorg, qui venait d'incendier aussi un bâtiment ennemi, ils se précipitèrent tous ensemble sur le pont de l'amiral espagnol, et le trompette de Kleinzorg grimpa au pavillon et l'amena. On fit une horrible boucherie de tous ceux qui se trouvaient encore sur les ponts et dans les entreponts. On mit en liberté les prisonniers hollandais qu'on trouva à bord et ceux-ci

racontèrent que le commandant espagnol avait donné jusqu'à deux fois l'ordre de les massacrer, mais que les soldats chargés de cette sanglante exécution avaient chaque fois été frappés de deux balles. »Un boulet, »enfin, disaient-ils, était venu briser leurs chaînes »d'une manière miraculeuse." Le vaisseau amiral de l'ennemi, criblé de toutes parts par nos boulets, fut abandonné vers le soir par les nôtres, et quelques ennemis, qui étaient parvenus à s'y tenir cachés, en coupèrent les cables et le firent échouer sur la côte. Le lendemain, 26 Avril, les Hollandais envoyèrent leurs chaloupes brûler ce vaisseau, mais les habitans de la ville les avaient dévancés; ils en avaient abattu et ôté le grand mât et puis l'avaient brûlé. Telle fut l'issue de cette mémorable et sanglante bataille navale que la renommée publia dans toute l'Europe et qui remplit l'Espagne de terreur. On vit par là que ce peuple orgueilleux, qui aspirait à une domination universelle, pouvait être attaqué et battu jusque dans les antres de sa tyrannie. Les pertes, que le roi d'Espagne et la plupart de ses principaux sujets éprouvèrent par cette défaite, furent énormes et la honte qui en résulta fut ineffaçable. Les Espagnols racontèrent eux-mêmes qu'il y avait eu plus de 4000 soldats sur la flotte, dont la majeure partie tomba à la seconde bordée en même temps que les amiraux d'Avila et Heemskerk. Il périt également un grand nombre de nobles et de capitaines espagnols qui servaient volontairement et une multitude de vieux marins qui avaient servi sous don Jean lors de son expédition contre les Turcs. Les vaisseaux ennemis sautèrent, furent coulés à fond ou incendiés pour la plupart; de notre côté nous n'eûmes à regretter qu'une centaine de tués, outre les blessés. Tellement il est vrai que ceux qui ne craignent aucun danger traversent tous les périls.

13 *

Le corps de l'amiral Heemskerk, de ce guerrier qui comme soldat et commandant avait si bien mérité de la patrie, fut embaumé et transporté à Amsterdam où il fut enterré en grande solennité dans les caveaux de l'ancienne église. Deux bataillons de soldats, mousquets renversés, marchaient en tête de ce cortège funèbre. Ils étaient précédés de leurs tambours, recouverts de crêpes, dont les roulemens lents et lugubres remplissaient tous les cœurs de deuil. Les drapeaux traînaient à terre, comme c'était la coutume. Ensuite venaient, portés par des hérauts, le casque, la cuirasse et les insignes de chevalerie avec l'écusson d'Heemskerk, précédant le corps porté par quatorze capitaines de marine. Enfin marchaient les parens du défunt, suivis par les conseillers de l'amirauté, les bourguemaîtres et les Echevins de la ville d'Amsterdam, les trente-six conseillers, les colonels et les membres du conseil de guerre, les directeurs de la compagnie des Indes orientales et une foule de notables de la ville, tous en grand deuil et au milieu d'une immensité de peuple rendant le plus éclatant hommage à la mémoire de son brave compatriote. Les états-généraux lui firent élever un monument, afin d'éterniser la mémoire de son héroïque courage.

Il mourut à la fleur de son âge n'ayant pas encore trente-neuf ans. Le fatal boulet qui renversa notre intrépide Heemskerk fut aussi rapporté en Hollande et appendu dans la petite tour du village de Velzen dans la Nord-Hollande.

Expédition malheureuse aux Indes sous le commandement de Pierre Willemszoon Verhoef.

(1607—1609.)

La compagnie des Indes orientales équipa en 1607 une flotte de treize vaisseaux sous les ordres de Pierre Willemszoon Verhoef, qui, après la mort de l'amiral Heemskerk, avait pris le commandement et remporté une victoire signalée sur les Espagnols dans la baie de Gibraltar. Cette expédition ne fut pas des plus heureuses sous beaucoup de rapports, d'autant plus que Verhoef n'en revint pas. Cependant on prit durant ce voyage plusieurs vaisseaux ennemis, et on fit un butin considérable. Pendant le mois de Juillet de 1608 on prit une riche caraque embossée sous le château de Mosambique armé de trente-cinq pièces de canon et qui fit sur les nôtres le feu le plus violent. Deux autres bâtimens tombèrent encore dans nos mains, deux s'étant fait échouer, sur la plage sous le château, par ordre du commandant Stefano d'Attaïda. Le mois suivant on s'empara, à la hauteur des îles Canaries, d'un galion qui avait été séparé de la flotte de Lisbonne. Cette flotte comptait huit grandes caraques et six galions et avait à bord le vice-roi de Goa. En Novembre les nôtres incendièrent une caraque ennemie qui brûla jusqu'à fleur d'eau. Enfin on prit encore plusieurs bâtimens tandis que les Espagnols eux-mêmes en incendièrent quelques-uns.

Tout allait bien jusque là, mais, l'année suivante, les affaires prirent une tournure moins favorable, l'amiral

et son conseil ayant été attirés dans une embuscade et cruellement massacrés par les perfides habitans de Banda. Les naturels, feignant d'avoir peur des soldats, prièrent Verhoef et les capitaines qui l'accompagnaient de se rendre un peu à l'écart et à l'entrée d'un bois voisin, afin d'y entrer en négociation. On attribua cette demande à la crainte innée des naturels, mais bientôt on se trouva entouré et accablé par le nombre. Les clameurs féroces, que jetèrent les assassins en égorgeant leurs victimes, parvinrent jusqu'aux soldats qui se trouvaient sur la plage. Ceux-ci volèrent aux armes, firent main basse sur tout ce qui se présenta et poursuivirent les fuyards jusque dans le bois; mais c'était trop tard; ils trouvèrent le corps de leur vaillant et malheureux amiral percé de vingt-neuf coups de cric et la tête séparée du tronc horriblement mutilé. Trente capitaines avaient partagé ce malheureux sort.

Le lendemain, les nôtres, s'étant renforcés de quatre compagnies, se rendirent dans l'intérieur des terres afin de recueillir les cadavres de leurs malheureux chefs et de tirer vengeance de cet horrible massacre. On trouva, aux environs de la petite ville, les corps cruellement mutilés de Nicolas de Molre et de Jean Visscher qui avaient été comme ôtages auprès des naturels et que ces sauvages avaient assassinés contre le droit des gens. Une nuée de flèches qu'ils décochèrent sur les nôtres empêcha ceux-ci de recueillir les cadavres. On rendit les derniers devoirs au commandant et aux autres capitaines dans le fort qu'on avait bâti antérieurement en dépit des efforts des sauvages. Les vaisseaux firent un salut de cinq bordées de leur artillerie, tandis que les soldats y répondirent par une triple salve de mousqueterie. On brûla toutes les pirogues des sauvages qu'on put prendre et on fit main basse sur tout ce qui

s'y trouvait. Ces rigoureuses, mais justes représailles, firent un effet salutaire sur les naturels qui demandèrent la paix.

Nous ne sortirons pas du cadre que nous nous sommes tracé pour parler du voyage de l'amiral Paul van Kaerden, qui fut fait prisonnier vers ce temps par les Espagnols à Ternate, mais nous allons faire une courte relation d'une rencontre malheureuse des nôtres près des Manilles.

Quatre vaisseaux et un yacht, sous le commandement de François Wittert, étaient allés en croisière afin d'intercepter un galion, richement chargé de marchandises chinoises et devant arriver de Macao aux Manilles; mais on apprit bientôt que ce vaisseau, ayant touché, avait péri avec cent vingt hommes qui s'y trouvaient. On résolut donc de s'en prendre aux navires chinois et japonais qu'on attendait sur cette côte. Mais don Juan de Sylva, qui commandait pour le roi aux Moluques, ayant eu vent de ce projet et ayant appris par le canal de quatre prisonniers qui s'étaient rendus à terre quelle était l'état de nos forces dans ces parages, fit équiper sur le champ douze bâtimens parmi lesquels il se trouvait des vaisseaux de guerre et y embarqua mille soldats dont 800 Espagnols. Deux vaisseaux hollandais, qui se trouvaient isolément à l'ancre, furent surpris et capturés par l'ennemi après un combat acharné. Un troisième sauta, on ne sait trop comment. L'amiral Wittert eut la tête emportée par un boulet de canon. Cent vingt Hollandais furent faits prisonniers. L'ennemi eut cinquante-trois morts, et soixante-dix blessés. Deux de nos vaisseaux, qui avaient été envoyés à la découverte des Chinois, apprirent en temps ce désastre, et parvinrent à échapper à l'ennemi.

Vengeance sanglante tirée d'une agression des Espagnols.

(1612)

Il avait été mis, en Espagne et aux Pays-Bas, un terme aux fureurs de la guerre par la trève de douze ans conclue en 1609. Mais, dans des climats plus chauds, cette trève était continuellement rompue. Les Espagnols surtout ne pouvaient s'habituer à voir les Hollandais admis aux Indes sur le même pied qu'eux. Cependant les Néerlandais, qui de tout temps ont été renommés pour leur bonne foi, évitaient soigneusement toute agression. Ils se défendaient bravement, il est vrai, lorsqu'ils étaient attaqués.

En 1612 on envoya aux Indes, des ports de la Hollande et de la Zélande, douze vaisseaux bien équipés et armés, avec de forts équipages. Ces vaisseaux rencontrèrent à la hauteur des îles du Cap Vert une flotte de dix-sept voiles espagnoles. Les Hollandais continuèrent leur cours sans appocher ni éviter les Espagnols, afin de ne pas paraître les craindre ni les provoquer. Mais ceux-ci dévoraient déjà notre flotte des yeux et vinrent sur elle à toutes voiles lui envoyant bordées sur bordées. Les nôtres, voyant qu'il fallait combattre, ripostèrent de leur artillerie et l'action devint générale et très-meurtrière, jusqu'à ce qu'enfin le feu se mît au vaisseau amiral de l'ennemi et se communiquât à un galion qui s'était approché pour le secourir. Les deux bâtimens furent consumés par les flammes et les nôtres remportèrent une victoire tellement décisive que

des dix-sept vaisseaux ennemis, il ne s'en sauva que quatre. Les Néerlandais, ayant partagé le butin qui était très-considérable, continuèrent sans obstacles leur voyage aux Indes orientales.

Bataille navale entre Josse van Spilbergen, amiral de la flotte des Indes orientales, et l'amiral Espagnol don Rodrigo de Mendoza.

(1615.)

Josse van Spilbergen, le deuxième Hollandais qui ait fait le tour du monde, était parti du Texel l'année précédente avec une flotte de sept vaisseaux parfaitement équipés. Ayant passé le détroit de Magellan, en 1615, il rencontra dans ces parages les Espagnols, et les défit complétement. Le 16 Juillet, après qu'on se fut encore emparé d'un assez grand vaisseau espagnol, commandé par don Juan Baptista Gonzales, on découvrit, tout-à-coup, huit grosses voiles à l'horizon. Les prisonniers espagnols, qu'on interrogea, firent connaître que ces vaisseaux croisaient depuis long-temps pour détruire la flotte hollandaise, au moment où elle aurait débouqué du détroit dans la mer du Sud. Dans la suite on apprit des nouveaux prisonniers que l'on fit, qu'il y avait eu dans le grand conseil du Pérou des débats très-vifs sur la question de savoir comment et où il fallait attaquer les Hollandais. La plupart des conseillers avaient opiné pour qu'on attendît ceux-ci sur la rade de Callao de Lima où l'on aurait élevé des

batteries, d'où l'on aurait pu foudroyer l'ennemi sans courir aucun risque. Mais, don Rodrigo de Mendoza, vicomte de Montesclaros et pàrent du vice-roi emporté par la présomption de son âge, insista pour que l'on attaquât les Hollandais sur mer; et, irrité par la contradiction, il s'était écrié: »Avec deux de mes vaisseaux, »je veux soumettre toute l'Angleterre! quel danger »peut-il donc y avoir à attaquer avec nos énormes châ»teaux flottans les petits bateaux plats des Hollandais »ressemblant à des coquilles de noix." Sur quoi le vice-roi, dans un transport d'orgueil, répliqua: »Allez, »Allez, je n'ai d'autre recommandation à vous faire »que de nous amener ici ce rebut du genre humain, »pieds et poings liés." Mendoza triomphant jura qu'il y laisserait la vie s'il ne revenait pas traînant à la remorque quelques-uns de nos bâtimens, et il communia pour rendre son serment plus solennel et plus sacré. Mais nous avons vu de tout temps que l'orgueil précède la chute. Les faibles humains ne doivent jamais se fier à leurs propres forces; l'homme propose et Dieu dispose, et toujours l'orgueil du superbe tourne à sa honte.

Les flottes vinrent en vue l'une de l'autre le 17 Juillet. Celle des Espagnols comptait plus de 1500 hommes tant matelots que soldats et était parfaitement équipée. Il était presque nuit alors, ce qui engagea le vice-amiral don Pedro Alvarez de Pigarra, homme d'un grand courage et d'une expérience consommée dans les affaires de marine, à envoyer sa chaloupe à Mendoza pour le prévenir de ne pas entamer l'action sans quoi il ne répondait pas des suites. Mais Mendoza ne tint aucun compte de cet avertissement, et vint bord à bord avec notre amiral sur les dix heures. Les deux commandans entrèrent d'abord en pourparlers, qui

furent suivis de quelques coups de mousquets échangés de part et d'autre, enfin une furieuse canonnade s'engagea de toutes parts; Spilbergen maltraita tellement Mendoza que celui-ci commença à songer à la retraite; mais le calme ne le permettant pas, le combat redoubla d'acharnement. Qu'on se figure entendre, par un temps calme, le roulement des tambours, les sons éclatans des trompettes couverts bientôt par le tonnerre de l'artillerie et les décharges de la mousqueterie, des cris de guerre et les plaintes des blessés et des mourans, et, ajoutant à cela les horreurs de la nuit, on aura une idée du spectacle terrible d'une bataille navale! L'amiral espagnol étant parvenu à se dégager, un autre vaisseau, le St. François, ne pouvant éviter de passer sous le canon de celui de Spilbergen, en fut horriblement maltraité; mais, étant parvenu aussi à échapper à notre amiral, ce vaisseau alla attaquer un de nos yachts qui le reçut si bien que, criblé de boulets, il coula à fond. Ceux qui le montaient se noyèrent ou furent tués à coups de mousquet. Ce même yacht fut enfin attaqué par Mendoza lui-même et aurait dû succomber devant le nombre, si Spilbergen n'eût envoyé à son secours une chaloupe armée et commandé au vice-amiral d'en faire autant. Ceux du yacht crurent malheureusement que c'étaient de nouveaux ennemis qui venaient les combattre et coulèrent une des chaloupes à fond malgré les cris de leurs camarades qui furent étouffés par le bruit de l'artillerie. Cependant on parvint à sauver les hommes de la chaloupe à l'exception d'un seul et à dégager le yacht par le secours de la deuxième chaloupe. Deux de nos vaisseaux, l'Eole et le Lucifer, que le calme avait tenus séparés du gros de la flotte, coururent le plus grand danger pendant la nuit. Avec le jour, Mendoza, quoique horriblement maltraité

risqua une nouvelle attaque, mais fut repoussé avec perte. Cependant, une forte brise commençant à se faire sentir, cinq vaisseaux de l'ennemi envoyèrent (comme on l'apprit dans la suite des prisonniers) leurs chaloupes à Mendoza pour le prévenir que la nuit leur avait été tellement fatale qu'ils se trouvaient hors d'état de prendre part à l'action. En conséquence toute la flotte espagnole commença à faire retraite. Le vice-amiral de l'ennemi, qui était mauvais voilier, fut bientôt atteint par nos deux amiraux auxquels se joignit encore l'Eole, tandis que Mendoza vira de bord et vint au secours des siens. Le combat recommença donc avec une nouvelle fureur et tourna à l'avantage des Hollandais. Deux vaisseaux ennemis, s'étant abordés en belle, restèrent immobiles et servirent de vaste point de mire à nos boulets. L'équipage du vice-amiral espagnol, se croyant sur le point de sombrer puisque la mer entrait de toutes parts dans le bâtiment, sauta sur le bord de l'amiral auquel il ne restait plus que cinquante hommes, des trois cents qu'il avait eus, et qu'il avait rangés sur l'avant pour cacher sa faiblesse. Les matelots alors perdirent courage et arborèrent pavillon blanc, mais les grands d'Espagne qui se trouvaient à bord arrachèrent chaque fois ce signal de détresse préférant mourir que de se rendre. L'équipage du vice-amiral retourna donc à son bord et le combat recommença. Sur ces entrefaites notre vice-amiral courut de grands risques ayant été poussé par le vent et la marée au milieu des Espagnols, tellement que ceux-ci sautèrent en foule sur son pont qui fut, cependant, promptement nettoyé. D'un autre côté les deux plus forts vaisseaux de l'ennemi, étant criblés de boulets et l'eau y entrant de toutes parts, furent obligés de prendre la fuite. Spilbergen donna la chasse à Mendoza, mais la

nuit qui survint le lui fit perdre de vue. On apprit dans la suite qu'il avait sombré avec son vaisseau en pleine mer. La Ste. Marie eut le même sort. Restait encore le vice-amiral Pigarra, réduit à la dernière extrémité et qui proposa de se rendre à condition d'avoir la vie sauve. Les nôtres exigèrent, qu'il se rendît à discrétion, ce qu'il refusa de faire à moins que notre amiral ne vînt le chercher en personne. Pendant toutes ces allées et venues une de nos chaloupes aborda le bâtiment, qui déjà s'enfonçait dans la mer, et, en ayant arraché le pavillon, les nôtres retournèrent à leur bord ne laissant sur la prise que douze hommes qui s'y oublièrent à piller. Bientôt le vaisseau disparut avec tous ceux qui s'y trouvaient. Le lendemain on recueillit quelques-uns de ces malheureux. Le vice-amiral qui avait, comme nous l'avons dit, autant de mérites que Mendoza était vain et incapable, et qui certainement était digne d'un meilleur sort, périt aussi misérablement dans les flots. Cette victoire des nôtres jeta la consternation parmi les Espagnols de Lima et de toute cette côte. Ils avaient élevé ça et là des batteries dont une avait une pièce du calibre de 30 ℔. Mais Spilbergen n'ayant pas le projet de débarquer, mais bien de continuer son voyage, les Espagnols en furent quittes, cette fois-là, pour la peur.

Combat naval entre Melchior van den Kerkhove, amiral des Néerlandais, et les Espagnols.

(1618.)

Lors de la guerre, qui éclata vers cette époque entre les Napolitains, soutenus par l'Espagne, et la république de Venise, les états-généraux jugèrent convenable de secourir cette dernière et envoyèrent à cette fin dans l'Adriatique l'amiral Melchior van den Kerkhove, accompagné de quelques marins expérimentés. Ils avaient ordre d'empêcher la ruine de cet état florissant fondé et établi pour ainsi dire au sein des flots et qui, depuis qu'il s'était soustrait au joug d'Attila, avait toujours su conserver sa suprématie sur les mers.

Il existe entre les états libres une espèce de franc-maçonnerie, de parenté qui les porte à se secourir mutuellement. Une nouvelle république surgit-elle, elle doit faire chez ses aînées l'effet, d'un nouveau né procréé dans une famille tendrement unie; de même que cet enfant, s'il est bien constitué, promet de perpétuer la famille; ainsi un état qui s'émancipe ajoute à la cause de la liberté et devient un nouveau boulevard contre la tyrannie.

Ce fut le 24 Juin que notre flotte, à son retour, fut attaquée entre Tariffe et Gibraltar par huit vaisseaux et un gros galion espagnols. On combattit avec acharnement des deux côtés, mais enfin les Espagnols furent mis en fuite. Ils perdirent dans ce combat 400 hommes, tandis que les nôtres n'eurent à en regretter que cinquante, quelques blessés non comptés. Notre patrie sut

donc vaillamment défendre sa liberté et soutenir celle des autres états ses alliés naturels.

Les flottes hollandaise et espagnole, combinées sous le commandement de l'amiral Hautain et du vice-amiral Lambert Hendrikszoon, détruisent les pirates barbaresques.

VOYAGE AVENTUREUX DE GUILLAUME YSBRANDSZOÓN BONTEKOE.

(1618.)

Les pirates barbaresques infestaient les mers, surtout la Méditerranée. Leur soif de rapine et de pillage allait en augmentant avec le nombre des captures et des esclaves qu'ils faisaient, et l'impunité accroissait leur audace. Un tel état de choses dut nécessairement exciter les plaintes des négocians dont l'infatigable industrie est le soutien de l'état, et ces plaintes étaient d'autant plus amères et plus fondées que les écumeurs de mer ne se contentaient pas de piller les marchandises, mais privaient de leur liberté les personnes, qu'ils maltraitaient horriblement lorsqu'elles ne voulaient pas embrasser la loi du Coran; c'était de la part des renégats que l'on avait le plus à souffrir, ils étaient mille fois plus féroces que les plus fanatiques Mahométans.

L'amirauté résolut d'envoyer une flotte sur les côtes barbaresques et de purger les mers de ces brigands.

On avait déjà fait une pareille expédition, en 1614, qui avait eu pour résultat la prise de la ville de Mamora, située dans le royaume de Fez. Mais, pour en finir tout d'un coup, notre flotte, commandée par l'amiral Hautain et par le vice-amiral Lambert Hendrikszoon, se rallia maintenant à une escadre espagnole. Ces flottes combinées attaquèrent donc dans la Méditerranée les forces barbaresques consistant en trente-six vaisseaux bien armés et les détruisirent ou les prirent et obligèrent le reste à se sauver dans ses antres. Cette défaite des barbaresques eut aussi pour résultat la délivrance d'un grand nombre d'esclaves chrétiens, tandis que les pirates de Tunis et d'Alger, que l'impunité et notre apathie avaient encouragés, maintenant sévèrement châtiés, n'osèrent plus sortir de leurs repaires, et, s'ils le hasardaient encore quelquefois, la vue d'un pavillon néerlandais les y faisait rentrer au plus vite (*).

(*) VOYAGE AVENTUREUX DE BONTEKOE. Nous croyons devoir faire suivre ici une courte relation du voyage aventureux du capitaine Guillaume Ysbrandsz. Bontekoe de Hoorn, ainsi nommé d'après l'enseigne du cabaret de son père de *bonte koe* (la vache tachetée). Ce voyage fut non seulement fertile en événemens singuliers, mais rendit le capitaine Bontekoe célèbre et recommandable par son inébranlable confiance en Dieu qui soutint son courage et sa patience au milieu de dangers tels que peu d'hommes peuvent dire en avoir traversés, sains et saufs, de pareils. Bontekoe appareilla en 1618 du Texel pour les Indes orientales avec le vaisseau la nouvelle Hoorn. Ce voyage fut malheureux dès son commencement, car l'équipage eut considérablement à souffrir des tempêtes et des maladies. Après bien des traverses, cinglant vers le détroit de la Sonde, le feu prit au vaisseau par l'imprudence du garçon sommelier qui, étant descendu à l'endroit où les eaux de vie étaient arrimées, une chandelle à la main, en avait laissé tomber une flammèche dans la bonde d'une barrique. On fit inutilement les plus grands efforts pour maitriser le feu jusqu'à ce qu'enfin le vaisseau sautât avec un bruit épouvantable. Bontekoe, au moment de l'explosion, se trouvait sur son gaillard d'arrière n'ayant pas voulu aban-

Combat naval acharné entre Jean Pietersz. Koen et les Anglais.

(1 *Janvier* 1619.)

Jean Pietersz. Koen, quatrième gouverneur-général aux Indes-Néerlandaises, parvenu à cette haute dignité par ses qu[illegible] éminentes, sut constamment faire tourner au[illegible] dr[illegible] patrie les moindres circonstances comme les évé[illegible] tem[illegible] les plus importans. La compagnie des Indes [illegible]ientales, désirant obtenir un établissement solide dans l'île de Java, entra en négocia-

---

donner son vaisseau. Jeté dans les airs à une hauteur prodigieuse, il retomba dans la mer à proximité de son grand mât auquel il s'accrocha et en ce moment un matelot, revenant sur la surface des eaux, poussa une esparre à Bontekoe qui était sur le point de devoir lâcher le grand mât parce que celui-ci tournait continuellement. Les deux malheureux se placèrent ensemble sur cette faible planche de salut élevant, dans l'amertume de leur cœur, mais avec confiance, de ferventes prières vers la Providence. Comme par miracle ils aperçurent, au même instant, près d'eux la chaloupe et le canot dans lesquels se trouvait une partie de l'équipage qui s'était sauvée à temps. Bontekoe, chéri des siens, en fut accueilli avec des transports de joie. Son expérience et ses connaissances peu communes firent le salut commun. N'ayant ni boussole ni compas il dessina sur l'étambord du canot une carte marine des parages où ils se trouvaient et prit hauteur. Nous n'entreprendrons pas de décrire tout ce que nos naufragés eurent à souffrir. La faim fut le plus cruel de tous leurs maux et ils allaient y succomber, lorsqu'une multitude de mouettes, venant à tomber dans les embarcations, ils se jetèrent avidement dessus et les dévorèrent tout vivant; mais ce secours ne dura pas long-temps et la cruelle faim vint les tourmenter au point qu'ils résolurent de manger premièrement les mousses et de se dévorer ensuite les uns les autres par la voie du sort. Bontekoe sut engager, cependant, ses compagnons à différer l'exécution de leur horrible dessein en promettant de leur faire voir bientôt terre.

tion à ce sujet avec le roi de Jacatra. Celui-ci fit de belles promesses, mais ourdit entretemps un complot pour massacrer les Hollandais qui s'en aperçurent à temps et firent de leur comptoir une forteresse, après avoir détruit les lignes des ennemis. Koen déjoua tous les projets perfides des Jacatrais et des Bantammois qui étaient secondés et excités par les Anglais. Cependant ces derniers, ayant reçu un renfort de cinq vaisseaux, recommencèrent, sur nouveaux frais, à exciter les naturels de Bantam et de Jacatra qu'on avait été obligé, parfois, de punir assez sévèrement du chef de leur incessante perfidie. Enfin, jetant le mavves, ils se vantèrent ouvertement de ne prendre aucuAlgerpos avant d'avoir

gés

Effectivement ils abordèrent en une île inhabitée où ils trouvèrent des noix de cocos en abondance. Ils se rembarquèrent et prirent leur cours vers Sumatra où ils attérirent encore et où ils mirent en fuite les naturels, qui étaient venu les attaquer pendant la nuit, n'ayant à cet effet pour toutes armes que deux épées rouillées, deux haches et des tisons de bois enflammés. Bontekoe fut exposé dans cette île à un autre danger : s'étant rendu, accompagné de quatre hommes, à un village dans l'intérieur des terres pour s'y procurer des provisions, il y acheta du riz, des poules et un buffle sauvage, mais ne pouvant parvenir à embarquer ce dernier il le laissa à la garde de ses quatre hommes qui devaient saisir l'instant du sommeil du buffle pour s'en rendre maîtres. Bontekoe descendit donc seul la rivière dans un canot où se trouvaient ses autres provisions et qui était gouverné par deux naturels du Pays. Parvenu ainsi au milieu de la rivière il vit que ces sauvages faisaient mine de vouloir le tuer avec leurs crics et, ne sachant comment échapper à ce danger, il se mit à chanter à haute voix des cantiques ce qui fit rire les sauvages à gorge déployée et leur fit oublier pour le moment leur atroce projet. Cependant le canot avançait et bientôt Bontekoe fut au milieu des siens. Enfin, après avoir essuyé encore beaucoup d'autres dangers, notre Bontekoe arriva à Batavia où il fut accueilli avec la plus grande distinction par le célèbre Jean Koen qui prit le plus grand intérêt à son sort et lui donna un autre bâtiment. Bontekoe fit encore quelques courses dans l'intérieur du pays afin d'y protéger le commerce et retourna dans sa patrie en 1625 où il arriva, sain et sauf, après une absence de 6 ans et 11 mois.

massacré notre brave Koen, et, pour montrer qu'ils ne s'en tenaient pas aux menaces, ils prirent, le 15 Décembre 1618, sans aucune déclaration de guerre préalable, un bâtiment hollandais nommé le Lion noir, chargé de poivre et d'autres épiceries, pour une valeur de plus de 152,000 florins et ils jetèrent l'équipage dans les fers, quoique sa liberté eût été conditionnée et acceptée par capitulation. En conséquence notre intrépide Koen résolut d'aller à la rencontre des Anglais qui s'approchaient avec onze vaisseaux pour soutenir les Javanais. Malgré son infériorité, n'ayant avec lui que sept vaisseaux, il cingla droit à l'ennemi, mais le vent retarda pendant quelque temps sa marche. Sur ces entrefaites les Anglais eurent l'impudence d'envoyer un trompette sommer Koen et sa flotte de se rendre, à quoi notre brave répondit que, s'ils ne rendaient pas le bâtiment capturé, avec corps et biens, il commencerait lui-même de suite l'attaque.

Les deux flottes se rencontrèrent le 1 Janvier 1619. Koen avait harangué les siens, leur disant: »Camarades! voici les Anglais qui se sont emparés déjà, par »perfidie et trahison, d'un grand nombre des nôtres »et les font gémir et périr misérablement dans les ca»chots. Vaincus, votre sort sera plus affreux encore; »quant à moi ils ont juré ma mort, je jure donc de »mon côté de me défendre jusqu'à la dernière goutte »de mon sang et de ne pas tomber vivant entre leurs »mains. Ayez bon courage, confiez-vous en Dieu qui »est toute justice; il ne nous abandonnera pas aussi »long-temps que nous resterons fidèles à notre devoir, »à nos sermens et que nous combattrons intrépidement »pour la cause sacrée de la patrie." On résolut, unanimement et avec enthousiasme, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de mourir avec le brave com-

mandant, s'il le fallait. Le combat commença et dura avec acharnement des deux parts pendant quatre heures consécutives. Tout ce que l'on pouvait attendre d'un amiral courageux et expérimenté fut fait par Koen et la victoire enfin couronna ses efforts, les Anglais ayant été obligés de lâcher prise et de faire force de voiles pour s'éloigner. Les Hollandais, qui avaient si bravement combattu contre des forces si supérieures, n'eurent que sept tués et quinze blessés. Koen, alors, tourna ses proues vers les Moluques, s'y renforça de dix vaisseaux et retourna à Jacatra où il débarqua le 29 Mai douze compagnies tant de soldats que de matelots, donna l'assaut à la ville, s'en empara après une courte résistance et la livra ensuite au pillage et aux flammes. Des cendres de cette ville perfide surgit Batavia qui devint bientôt l'entrepôt du commerce le plus florissant dans ces contrées et une source de prospérité pour la mère-patrie.

Combats d'Herman Kleuter contre les corsaires de Dunkerque.

(1622.)

La trève étant expirée, on oublia toutes les discussions religieuses qui avaient agité tous les esprits pour ne s'occuper que de la défense de la patrie contre l'ennemi commun. La mer fut le premier théâtre des hostilités, les nôtres ayant attaqué deux vaisseaux ennemis qui avaient voulu profiter des ombres de la nuit pour sortir du port d'Ostende.

Le capitaine Jacob Vinck, qui commandait le bateau de garde, ayant fait signal de la sortie de l'ennemi, le commandant Herman Kleuter coupa sur le champ ses cables et alla se poster entre Ostende et Blankenberg de manière que nos vaisseaux, rangés en croissant, empêchaient l'ennemi d'avancer ou de reculer. Ceux de la ville envoyèrent quelques chaloupes armées pour dégager leurs camarades, mais elles furent repoussées avec perte, et les deux vaisseaux, voyant que tout secours était impossible, se firent échouer sur la plage où ils furent très-maltraités par notre artillerie. Cependant la perte de l'ennemi, dans cette escarmouche, fut considérable, car il eut plus de 160 tués et 80 blessés tandis qne nous n'en eûmes que quatre et quelques blessés.

Le mois d'Octobre suivant la rencontre fut plus sanglante. L'ennemi sortit de nouveau d'Ostende, pendant la nuit, avec trois vaisseaux sous le commandement de Jean Michielszoon. Le capitaine Jean Volkertszoon, qui était de garde, ayant fait signal, Kleuter, qui était alors sous les ordres de Lambert Hendrikszoon, mit d'abord à la voile et attaqua le vaisseau des Dunkerquois à l'abordage; il eut le malheur de recevoir une voie d'eau à la proue, qu'on ne put boucher. La plupart des marins et des soldats se sauvèrent dans les canots, mais Kleuter, ses officiers et un petit nombre de marins ne voulurent pas abandonner leur bord et continuèrent à lâcher contre l'ennemi bordées sur bordées jusqu'à ce que le vaisseau, qui s'enfonçait à vue d'œil, sombrât totalement; alors tous se jetèrent à la mer et se confièrent à la merci des vagues. Kleuter lui-même fut ballotté ainsi pendant une heure, cramponné à un frêle morceau de bois, et fut enfin sauvé avec un petit nombre de naufragés d'une manière presque miraculeuse. Le lieutenant et quarante matelots périrent dans les

flots. Le sort du commandant ennemi fut plus affreux, car, ayant été attaqué par Lambert Hendrikszoon et quelques autres de nos vaisseaux, le feu prit à la sainte barbe de son bâtiment qui sauta en couvrant la mer de débris et de cadavres mutilés. Les autres vaisseaux espagnols furent chassés jusque sur les côtes de France et d'Angleterre, où ils échouèrent après que les équipages s'en furent sauvés à terre. Chacun de ces trois vaisseaux avait deux cents hommes bien armés à bord. Les prisonniers, qui furent reconnus être des pirates de Dunkerque, furent pendus comme tels à Rotterdam et à Enkhuizen. Kleuter fut décoré, dans la suite, par l'Amirauté, d'une chaîne d'or; ses compagnons d'armes, qui avaient partagé ses périls et sa gloire, reçurent aussi des récompenses considérables, car rien n'encourage plus le brave qu'une distinction civique qui le fasse ressouvenir à chaque instant qu'il a bien mérité de la patrie, de la mère commune.

Combat naval acharné près de Cadix, entre la flotte espagnole et les Hollandais commandés par Joachim Hendrikszoon Zwartenhond.

(1622.)

Le roi d'Espagne s'apercevant, à la fin, à qui il avait affaire et que les Hollandais ne pouvaient être domptés sur mer qu'au moyen de flottes formidables, en équipa, vers cette époque, une de 24 vaisseaux dans le port de Cadix, afin de molester notre commerce. Les états-généraux, en ayant eu avis, équipèrent de leur côté une

flotte composée de vaisseaux de guerre et de bâtimens de commerce armés afin d'aller trouver l'Espagnol sur ses propres côtes. Le commandement de cette flotte fut donné à Joachim Hendrikszoon Zwartenhond, homme qui avait passé sa vie dans le service militaire de terre et de mer, qui avait assisté à plusieurs batailles navales et moissonné maints lauriers (*). La flotte qui comptait cinq vaisseaux de guerre et pour le reste

(*) Joachim Hendrikszoon Zwartenhond (ainsi nommé d'après l'enseigne de la maison de son père, le Chien noir,) naquit en 1566 à Amsterdam de parens peu fortunés et embrassa de bonne heure la carrière maritime. Ses vertus et ses connaissances l'élevèrent à de hautes dignités et il rendit de grands services à sa patrie. Servant comme matelot sous l'amiral Martin Zegerszoon, il donna, dans une rencontre avec un boucanier espagnol, la preuve d'un rare courage. On tâchait de jeter les grappins sur le pirate lorsque Zwartenhond sauta, lui premier et dernier, sur le pont de l'ennemi et comme les bâtimens se choquaient violemment ils se trouvèrent séparés pendant quelque temps. Quoiqu'il fût blessé au bras il tomba avec une telle furie sur les flibustiers qu'ils se sauvèrent dans les entreponts tandis que le pilote tomba mort sur une pièce de canon. Le capitaine ne tenta plus même de résister et se rendit à merci à Zwartenhond. Celui-ci, en récompense de ce beau fait d'armes, fut fait capitaine par le collège de l'amirauté d'Amsterdam, et s'éleva successivement par sa bravoure au rang d'amiral. Notre Zwartenhond rencontra en 1600 un corsaire Dunkerquois et, pour cacher la faiblesse de son équipage, il plaça ses malades le long du bastinguage avec des demi-piques à la main et attacha une grande quantité de mousquets sur des planches et il y mit le feu au moyen d'une traînée de poudre. Le corsaire effrayé de cette vive fusillade, à laquelle il ne s'attendait pas, lâcha prise. Deux jours après il rencontra un corsaire anglais, dont le capitaine se fit conduire à son bord. Zwartenhond le reçut avec courtoisie et le régala de vin d'Espagne et d'amandes. Le pirate échauffé par le vin ne se masqua plus et dit: » qu'un si beau bâtiment valait bien la peine que l'on devint un scélérat, » un voleur." Zwartenhond l'invita à ne plus tenir un pareil langage, mais le brigand continua sur le même ton ce qui transporta notre héros de colère au point de casser un cabaret d'argent sur la tête du flibustier et de le faire jeter, plus mort que vif, dans son canot. Zwartenhond, s'étant rendu célèbre par plusieurs autres beaux faits d'armes, mourut à Amsterdam le 5 Juin 1627.

des bâtimens marchands armés, appareilla en toute hâte et se dirigea vers la baie de Cadix. On se rappela la victoire d'Heemskerk et ce souvenir enflamma le courage de nos marins. L'action s'engagea bientôt. Les Espagnols s'en prirent principalement à nos bâtimens marchands. Leur artillerie aussi était supérieure à la notre, ayant plus de portée et pouvant nous atteindre sans qu'ils courussent eux-mêmes quelque danger. Notre amiral, qui se multipliait pour ainsi dire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, mais le vent l'empêcha de commencer l'attaque. Cependant on se canonna vivement et, comme des deux côtés les voilures avaient été très-maltraitées, les Hollandais diminuèrent leurs voiles et attendirent l'ennemi sous le vent. Un grand vaisseau napolitain, dont les voiles avaient été écharpées, ne pouvant plus se gouverner, dériva sur notre vaisseau amiral. Zwartenhond, mettant cette circonstance à profit, donna ordre au commandant de ses batteries de ne tirer que lorsqu'on serait arrivé à mi-portée de pistolet. Pendant ce temps l'ennemi faisait pleuvoir sur les nôtres une grêle de balles de deux cent cinquante mousquets, mais quand il fut assez près, notre artillerie fit un horrible ravage sur son pont qu'elle couvrit de morts et de blessés. Il eut cependant le bonheur de se dégager en cinglant vers le nord avec six ou sept de ses vaisseaux, tandis que d'un autre côté le contre-amiral des Espagnols vint tomber au milieu des nôtres. Le brave capitaine Alteras fut tué en cette rencontre d'un coup de mousquet. Le vaisseau espagnol fut criblé de boulets et tout-à-fait désemparé. Ensuite un des bâtimens marchands commandé par Jacob Sael attaqua un vaisseau napolitain et le força à prendre le large. Il en fut de même de deux autres vaisseaux ennemis que le

capitaine Liefhebber combattit vigoureusement. La nuit fit cesser le combat et le lendemain les ennemis avaient disparu, signe certain qu'ils en avaient assez. Les Hollandais n'eurent en cette occasion que quatorze tués et pas au-delà de quinze blessés. Le vaisseau amiral avait été le plus maltraité. Sa voilure était écharpée et le casque du bâtiment percé de plus de trente boulets, mais à force de travail on rétablit promptement ces dommages. Zwartenhond, après avoir attaqué et battu des forces infiniment supérieures, ajouta encore un fleuron à sa gloire militaire en forçant l'ennemi à déserter la mer.

Combat entre le capitaine Jacob Steenbach et une escadre espagnole.

(1623.)

Le brave capitaine de marine Jacob Steenbach ayant, d'après les ordres de l'amiral Zwartenhond, convoyé quelques bâtimens marchands de Gênes à Livourne, rencontra à son retour, avec quatre navires, une escadre ennemie à la hauteur de Gibraltar. Cette escadre était composée de cinq vaisseaux de guerre et était commandée par le vice-amiral Jean Fachard brave marin dont le vaisseau portait quarante huit canons et 500 hommes. Trois autres étaient des galions de trente-six pièces et le moindre était un bâtiment léger français ayant vingt-deux sabords. Ils avaient tous de forts équipages. Il paraissait donc presque impossible de résister à des forces si supérieures avec un seul vais-

seau de guerre et quatre bâtimens marchands. Mais dans ces temps de quoi n'était pas capable la bravoure Néerlandaise? Steenbach commença un combat terrible avec le commandant des ennemis. La mousqueterie causa beaucoup de mal aux nôtres; on combattit bord à bord pendant une heure entière; finalement, par la violence du vent, qui avait passé du nord-ouest au sud-est, l'artimon du vaisseau espagnol s'embarrassa dans les agrès de la proue de celui de Steenbach et alors on eut à combattre de près un ennemi d'une force numérique infiniment supérieure; cependant les Hollandais ne perdirent pas courage et une circonstance fortuite vint les favoriser: un canon de l'ennemi creva et brisa en éclats une galerie couverte dont les débris remplirent de morts, de blessés et de confusion le pont des Espagnols. Néanmoins les officiers poussèrent leurs soldats, l'épée dans les reins, vers le gaillard d'arrière en menaçant de les tuer s'ils ne voulaient combattre. Steenbach entretemps ne resta pas oisif; il fit tellement jouer son artillerie que des monceaux de cadavres couvrirent bientôt le pont ennemi et que le sang alla se joindre aux flots de la mer par les écoutilles. L'Espagnol, s'étant enfin dégagé, prit la fuite, toutes voiles et bonnettes dehors, avec les autres vaisseaux qui avaient aussi été très-maltraités. Les nôtres leur donnèrent la chasse pendant une demi-heure et jusqu'à ce que la nuit vînt à tomber. Steenbach se dirigea ensuite vers la côte d'Afrique et entra dans le port d'Alger (étant en relation d'amitié avec le Dey) où il fit réparer ses vaisseaux; il crut d'autant plus devoir prendre ce parti qu'il avait appris qu'une flotte de dix-sept vaisseaux espagnols croisait dans la baie de Cadix. Ce beau fait d'armes plaça notre Steenbach au rang de la foule de nos braves qui ne craignaient pas d'af-

fronter, avec des forces minimes, le colossal et superbe Espagnol.

Célèbre expédition maritime sous le commandement de l'amiral Jacob Willekens et du vice-amiral Pierre Pieterszoon Hein.

(1623—1624.)

La compagnie des Indes occidentales ayant été octroyée en 1621 par lettres patentes des états, les directeurs résolurent de pénétrer jusqu'au cœur du nouveau monde. Le succès couronne presque toujours un bon commencement parce que celui-ci agit favorablement sur les esprits. Jacob Willekens reçut ordre d'aller tenter la fortune avec une flotte de vingt-six vaisseaux abondamment approvisionnée et parfaitement équipée. Le choix du commandant seul était déjà un heureux présage. Les soldats furent mis sous les ordres de Jean van Dorth. Une partie de la flotte appareilla en Décembre 1623 et une autre au mois de Janvier suivant, et elle arriva promptement et sans accident à la hauteur du Cap Vert et des îles de ce nom, archipel composé de dix îles qu'on prétend être les Gorgognes ou les Hespérides des anciens, et qui a été découvert par Luis Cadamusto en 1440. L'amiral y laissa tomber l'ancre, afin d'y attendre le reste de la flotte. Le vaisseau Hollandia, sur lequel se trouvait le commandant des troupes de terre, Jean van Dorth, fut le seul qui ne put le rejoindre. Ce bâtiment fut jeté par la tempête jusqu'à la hauteur de Sierra Leona à plus de 100 milles du Cap Vert et ne

se rallia à l'amiral qu'après que celui-ci eut rempli sa commission. Cependant l'amiral, forcé de rester à l'ancre, ne perdit pas son temps; il fit faire toutes sortes d'exercices militaires et de manœuvres aux troupes et aux marins. Il fit assembler les chaloupes qui avaient été démontées pour mieux les transporter et élever de forts bastinguages à l'entour de ses vaisseaux. Il fut, cependant, péniblement tourmenté par l'incertitude de savoir ce qui lui restait à faire, s'il devait encore attendre van Dorth ou bien continuer son voyage sans ce dernier. Il se décida enfin à mettre à la voile avec toute sa flotte, plutôt que de perdre, en restant dans l'inaction, l'occasion favorable de remplir sa commission. Les lettres, contenant les ordres secrets, furent alors ouvertes en plein conseil de guerre. Elles portaient qu'il fallait vivement attaquer la ville de St. Salvador et s'en emparer s'il était possible. Les commandans s'engagèrent sous serment à ne rien négliger pour l'exécution de ces ordres.

On arriva le 4 Mai en vue de la côte de Brésil, cependant le calme, et l'absence étrange de la mousson en cette saison, furent cause qu'on ne pût jeter l'ancre dans la Baie de tous les Saints que le 8. L'amiral résolut alors, de concert avec ses capitaines, d'attaquer l'ennemi simultanément par terre et par mer. On débarqua sur la plage, près du fort de St. Antoine, 1200 soldats et 240 marins sous les ordres d'Albert Schouten qui marchèrent sur la ville, au moment où la flotte entrait à toutes voiles dans la baie, et la remplirent, de ce côté, de consternation. Cependant les nôtres eurent à essuyer un feu terrible principalement du château qui était bâti sur un roc entouré d'eau; mais rien ne fut capable d'intimider les Hollandais. Le vice-amiral Pierre Pieterszoon Hein, marin d'une intrépidité peu

commune, attaqua, avec trois de ses vaisseaux, nommés la Gueldre, le Groningue et le Nassau, quinze bâtimens ennemis, mouillés sous le canon de la batterie principale, et celle-ci en même temps. On combattit en cet endroit avec le plus grand acharnement jusqu'à sept heures du soir. Le vaisseau le Groningue avait été très-maltraité et se trouvait presque hors de combat lorsque Pierre Hein, fatigué de la longue résistance de l'ennemi, et voulant en finir tout d'un coup, détacha trois chaloupes montées chacune par vingt matelots armés jusqu'aux dents. Ces hommes, ou plutôt ces lions de mer, grimpant sur les vaisseaux des ennemis, remplirent ceux-ci d'une telle épouvante qu'ils se sauvèrent à terre après avoir mis le feu à leur plus grand vaisseau qui fut consumé ainsi que trois autres auxquels les flammes s'étaient communiquées; huit tombèrent entre les mains des vainqueurs. L'amiral, satisfait de ce brillant succès, donna sur le champ l'ordre à Pierre Hein d'attaquer la batterie avec quatorze chaloupes montées chacune par vingt des plus braves matelots. Cette batterie se trouvait sur le roc, commandait toute la baie et gênait beaucoup les nôtres. Les abords en étaient glissans, elle s'élevait à plus de neuf pieds au-dessus de la surface du terrain et elle était défendue par 600 soldats. Ce n'était donc pas chose facile que de s'en emparer, mais Pierre Hein ne se laissa effrayer par aucune de ces difficultés; il encouragea les siens et les conduisit, au travers du feu, droit au pied de la muraille qui fut escaladée en un instant, les uns montant sur les épaules des autres, ou bien se servant des crocs des chaloupes. Pierre Hein sauta le premier, après le trompette, dans la batterie et électrisa ainsi son monde qui fit des prodiges de valeur à l'exemple de son chef. L'ennemi saisi de terreur prit la fuite, mais, comme

la redoute était ouverte du côté de la terre, les Hollandais restèrent exposés à un feu de mousqueterie très-meurtrier. On tourna deux pièces de canon contre l'ennemi, mais le commandant, voyant que son monde tombait de fatigue et la poudre commençant à manquer, crut prudent de faire retraite à l'entrée de la nuit après avoir encloué, cependant, les canons. Tournons maintenant nos regards vers ceux des nôtres qui avaient débarqué ! Conduits par Albert Schouten ils marchèrent bravement à l'ennemi, mais ils furent d'abord repoussés et dispersés, cependant le capitaine rétablit promptement l'ordre et parvint à les ramener au combat auquel la nuit vint enfin mettre un terme. D'un autre côté tout était confusion et désordre dans la ville et les ombres de la nuit augmentèrent tellement la terreur des habitans, qui se voyaient attaqués de deux côtés à la fois, qu'ils abandonnèrent la ville et se sauvèrent dans les bois voisins. L'évêque de Texeira, avec six cents des siens, fut le premier à prendre la fuite. Le commandant de la ville Don Diego Mendoza de Fortado fit vainement les plus grands efforts pour arrêter les fuyards et attendit, avec son fils et les gens de sa maison, la dernière extrémité. Lorsque le jour commença à poindre, Schouten, qui ne se doutait de rien, mit en batterie quelques pièces de campagne pour briser la porte ; mais on vit bientôt paraître sur les remparts un Portugais, avec un drapeau blanc à la main, faisant signe que la ville était abandonnée par ses habitans. Cependant, comme on craignait encore que ce ne fût une ruse de guerre, lorsque les portes furent ouvertes, on entra, en bon ordre et les rangs serrés, en ville. Mais, lorsqu'on s'aperçut qu'il n'y avait rien à craindre, la troupe se répandit dans la ville en se livrant au pillage et à des excès de tous les genres. Rien ne fut

épargné ; on pilla les églises, les magasins des négocians, les maisons des particuliers, et les soldats et les matelots firent ainsi un butin considérable en or, argent, et en toutes sortes de choses précieuses. La suite en fut qu'ils se livrèrent aux excès les plus coupables et à la licence la plus effrénée sans aucun respect pour la discipline militaire. Les soies et d'autres riches étoffes traînaient dans les rues et étaient foulées aux pieds, cependant on parvint à en sauver une partie dans le couvent des jésuites. On trouva sur les remparts de la ville et dans les fortifications voisines vingt-trois canons de bronze et vingt-six de fer. Les soldats étaient tellement gorgés d'or et d'argent que lorsqu'ils jouaient, ils ne se donnaient pas la peine de compter l'argent, ils le donnaient ou le recevaient à la mesure. Sur ces entrefaites van Dorth, après avoir erré long-temps sur la mer, arriva dans la Baie et trouva le pavillon néerlandais flottant sur les remparts où il devait commander. Son premier soin fut de rétablir la discipline et comme il alliait la prudence à la fermeté il y réussit. St. Salvador avait déjà pris un tout autre aspect, lorsque van Dorth sortit de la ville le 17 Mai à la tête de 50 mousquetaires pour faire une reconnaissance, et fut tué, avec quelques-uns des siens, dans une embuscade que les Brésiliens lui avaient dressée. Son corps coupé en lanières et la tête séparée du tronc, horriblement mutilé enfin par les sauvages, fut laissé sans sépulture. Cependant il s'en trouva parmi les Brésiliens qui avaient les Espagnols en horreur, et qui, pour gagner l'amitié des Hollandais, leur rapportèrent à la ville les restes de van Dorth et de ceux qui avaient été massacrés avec lui en y ramenant aussi le peu de soldats qui avaient échappé au danger en se cachant dans les forêts. La compagnie fit une grande perte en van Dorth,

car c'était un homme de grand mérite, et on lui devait le rétablissement de l'ordre et de la discipline dans la nouvelle colonie. Il était brave et prudent et adoré de ses soldats comme il en était craint et respecté. Sa mort fit renaître le désordre et la licence.

La compagnie des Indes avait fait une conquête importante. Elle se trouvait maintenant en possession de la capitale de tout le Brésil, de l'entrepôt du commerce et des richesses de ces contrées, d'une ville qui était presque inaccessible du côté de la mer, tandis qu'elle était tout aussi inexpugnable du côté de la terre. Elle avait été bâtie par le vice-roi Thomas Sousa sur une hauteur de plus de cent toises et se trouvait entourée de collines et de bois impraticables. Mais qu'arriva-t-il après le départ du brave amiral qui s'était couvert de gloire en faisant cette importante conquête? On négligea toute précaution militaire au dehors, tandis qu'au dedans on continua à se livrer à tous les désordres possibles, et quand vint l'ennemi, quand l'amiral espagnol Frédéric de Toledo se présenta devant la ville, on se rendit lâchement et pour ainsi dire à discrétion sans brûler une amorce. Cependant ceux auxquels cet important dépôt avait été confié, n'ignoraient pas qu'ils étaient sur le point d'être secourus, ils en avaient déjà reçu avis dès le mois de Décembre. Il est vrai de dire que la flotte envoyée de la mère-patrie, ayant été retardée par les tempêtes, n'arriva, qu'un mois après la reddition de la place, dans la Baie de tous les Saints. Mais il est hors de doute que si la garnison, au lieu de se livrer à l'indiscipline et à de funestes divisions intestines, eût écouté la voix de l'honneur et du devoir, fût resté fidèle, enfin, à l'antique gloire néerlandaise, elle eût pu tenir au moins jusqu'à ce qu'elle fût secourue, tandis que maintenant

affaiblie et découragée elle se défendit lâchement et courba la tête sous les fourches caudines que lui imposa Toledo. La capitulation se fit sous le commandement de Henri Ernest Kyf, successeur de Guillaume Schouten qu'on avait violemment démis de ses fonctions. Ce sera peut-être une leçon utile pour les lâches, les chefs ignorans, les hommes violens et passionnés et les traîtres enfin, que de rencontrer dans les annales des hauts faits de nos glorieux ancêtres, des pages qui fassent mention aussi de leurs revers ; ils y apprendront du moins quelle récompense la lâcheté la trahison et l'impéritie a à attendre de la justice de la postérité.

Voyage autour du monde sous le commandement de Jacob Heremiet et de Gheen Huygen van Schapenham.

(1623 – 1626.)

Jacob Heremiet et van Schapenham mirent à la voile en 1623 avec une flotte de neuf vaisseaux et de deux yachts, parfaitement équipés, afin d'aller étendre le commerce aux Indes occidentales et de donner le plus de besogne possible aux Espagnols. Cette flotte comptait 1600 combattans, portait 294 canons tant en bronze qu'en fer, et avait été construite, équipée et armée à frais communs entre les états-généraux et la compagnie des Indes orientales. On s'était promis de grands avantages de cette entreprise qui néanmoins n'offrit que des combats sans résultats décisifs et sans

que l'on s'emparât d'aucune forteresse de l'ennemi. Mais, comme de coutume, les Hollandais cueillirent de nouveaux lauriers en abaissant l'orgueil de leurs éternels ennemis. On fit quelques prises, entre autres on s'empara de quatre bâtimens espagnols chargés de sucre.

L'année suivante la flotte vint dans les parages de Lima et y intercepta un aviso du vice-roi du Pérou envoyé à la découverte. Le capitaine de ce bâtiment, qu'on fit prisonnier en cette rencontre, apprit que la flotte d'argent, composée de trois galions et convoyée par deux vaisseaux de guerre, avait fait voile pour Pantame; que le vaisseau amiral et un autre galion de quarante canons, avec plus de quarante bâtimens de transport, s'étaient réfugiés sous le canon de trois batteries aux environs de la ville. C'étaient des redoutes en maçonnerie armées chacune de six ou sept pièces d'artillerie. Cinquante canons avaient été pointés sur la plage pour s'opposer à un débarquement, car le vice-roi, connaissant l'esprit entreprenant des Hollandais, et ayant eu avis de leur expédition, s'attendait à les voir paraître prochainement et attaquer la ville et l'île. Effectivement les nôtres brûlaient du désir de justifier les craintes et les précautions du vice-roi. On embarqua même dans les chaloupes cinq compagnies de soldats et autant de marins en leur donnant ordre de remonter la rivière et d'attaquer Callao de Lima. Mais les brisans rendirent impossible un débarquement sur la plage, qui d'ailleurs était défendue par une multitude d'Espagnols. C'eût été folie que de vouloir continuer une pareille entreprise, mais on s'y prit d'une autre manière ; on profita des ombres de la nuit pour envoyer contre la flotte ennemie douze brûlots armés qui eurent le bonheur d'en incendier quarante bâtimens. On avait employé la ruse de guerre de donner une fausse alarme

du côté du nord de la ville, ce qui eut pour résultat que les habitans ne purent courir au secours de la flotte que lorsqu'il fut trop-tard. Cependant l'ennemi faisait un feu terrible de ses batteries, des canons de la plage, et de trois vaisseaux mouillés en cet endroit. Les nôtres ne firent pas faute de riposter avec leurs couleuvrines tandis qu'ils se tinrent aussi à l'abri derrière les vaisseaux incendiés jusqu'à ce que, les flammes devenant trop intenses, ils se rendissent à leurs bords. Toute la flotte espagnole, à un très-petit nombre de bâtimens près, fut consumée par les flammes. Ce fut de la part des nôtres une entreprise téméraire, mais elle fut couronnée de tout le succès possible, quoiqu'on eût peut-être mieux fait de couper les cables des navires marchands ennemis et de les remorquer en pleine mer, ce qu'on eût pu faire d'autant plus facilement que le vent soufflait assez fraîchement de terre. Les nôtres, même, furent obligés d'ouvrir leur ligne pour laisser passage à neuf bâtimens enflammés qui dérivaient sur eux. Notre historiographe van den Sande raconte que pendant que ces événemens se passaient à Callao, deux compagnies de soldats commandées par Régnier van Brederode et Angebert Schutte, qui se trouvaient à bord de deux vaisseaux commandés par le vice-amiral Jean Willemsz. Verschoor, firent non seulement quatre riches prises, mais s'emparèrent, après un combat acharné, de l'île de Puna et de la ville de Guiayaquil que les commandans firent incendier dans la crainte que leur monde, en faisant un si grand butin, ne se débandât en se livrant à l'indiscipline et à tous les excès.

Le brave amiral Heremiet, qui se distinguait encore par de profondes connaissances nautiques, déjà malade lorsque la flotte n'était encore qu'à la hauteur des côtes d'Afrique, mourut dans la mer du Sud. La découverte

15 *

la plus importante que les Hollandais firent durant cette expédition fut celle que le cap Hoorn, (comme le Maire le prétendait contrairement) n'appartenait pas à la *Terre de feu*, mais en était séparé par le canal de Nassau. Une des grandes îles de l'archipel du cap Hoorn porte aussi le nom de l'Heremite. C'est ainsi que nos ancêtres surent, en étendant le cercle des connaissances géographiques, agrandir et protéger, par la valeur de leurs armes, le cercle de leurs relations commerciales.

Relation d'un combat naval entre une flotte néerlandaise des Indes occidentales, commandée par Philippe van Zuylen et onze vaisseaux espagnols près de Loanda di St. Paulo.

(1624.)

Après que Philippe van Zuylen, commandant d'une force maritime assez respectable, eut inquiété pendant quelque temps les côtes d'Afrique en capturant un grand nombre de bâtimens ennemis, leur donnant la chasse ou bien les faisant échouer sur la plage, il résolut enfin d'attaquer l'île et la ville de Loanda di St. Paulo dépendantes du royaume d'Angola sur cette côte. L'ennemi devinant ses intentions, et croyant qu'il était préférable de prendre l'initiative que de se laisser attaquer, mit en mer avec onze vaisseaux. Les deux flottes se rencontrèrent bientôt. Le combat fut, au commencement, très-acharné des deux côtés. L'ennemi

n'avait pas encore éprouvé dans ces parages la valeur des armes hollandaises, il en fit maintenant l'expérience. Nos marins depuis long-temps avaient appris à ne rien redouter que la honte d'être vaincus. Le combat fut donc long et meurtrier. Quatre vaisseaux espagnols furent incendiés; les vaisseaux de l'amiral, du vice- et du contre-amiral échouèrent; un bâtiment qui voulut s'échapper toucha également sur un banc de sable. Deux autres furent pris et rachetés ensuite par l'ennemi. Le lendemain les nôtres se dirigèrent contre les vaisseaux-amiraux qui s'étaient fait échouer et les canonnèrent si vivement qu'ils y mirent le feu; les Espagnols néanmoins se défendirent jusqu'à la dernière extrémité avec beaucoup de bravoure. Sur le midi on se porta contre l'autre vaisseau qui avait touché sur un banc. Le commandant mit dehors trois chaloupes avec l'élite de ses gens et les suivit dans un canot pour diriger l'attaque en personne. Cette attaque effectivement se fit avec beaucoup d'intrépidité et déjà les nôtres avaient sauté sur le pont ennemi, mais le feu meurtrier de la côte les obligea de renoncer à leur entreprise. Dans cette rencontre les Hollandais eurent plusieurs tués et quelques blessés, le commandant étant lui-même du nombre de ces derniers. Trois des nôtres, qui avaient dérivé avec un canot sur la côte, tombèrent entre les mains des Espagnols. Le commandant proposa de les échanger contre un nombre triple d'Espagnols ou de Portugais, mais le gouverneur et l'évêque de Loanda eurent l'effronterie d'exiger qu'on rendît tous les prisonniers et les Nègres, ainsi que les deux vaisseaux dont nous nous étions emparés. On n'écouta pas cette ridicule proposition. Dans la suite l'ennemi racheta les deux bâtimens pour une somme considérable, et le nouveau gouverneur Nicolao

de Sousa renvoya les trois Hollandais sans rançon. On reconnut cette courtoisie en remettant en liberté vingt Portugais. Il se trouvait alors dans la baie de Loanda plus de vingt vaisseaux parmi lesquels plusieurs bâtimens marchands. Nos marins brûlaient d'impatience de tenter cette bonne fortune; mais on manquait de pilotes expérimentés qui connussent ces parages, tandis que l'entrée de la baie était commandée par deux batteries. Ce fut donc plus le manque d'occasion et de connaissance de la côte que la crainte du feu de l'ennemi qui retint les nôtres ou plutôt qui les fit retenir par le commandant. La flotte appareilla de devant Loanda pour une nouvelle croisière, et chemin faisant les Hollandais prirent encore trois vaisseaux ennemis sans qu'il leur en coutât une goutte de sang. Les innombrables et incroyables exploits de nos aïeux, nous font écrier avec notre Helmers lorsque ce barde invoque sa muse :

Viens me dicter mes vers; que ma lyre fidèle
Célèbre tes héros et leur race immortelle.
Pays-Bas, écoutez! Disciples d'Apollon,
Elevez vos accents dans le sacré vallon;
Illustrez nos exploits, chantez, nouveaux orphées,
Et couronnez vos fronts de lyriques trophées!

Bataille acharnée entre la flotte Hollando-Anglaise et celle des Portugais.

(1626.)

Cette année fut marquée par de nombreux combats entre les Portugais et les escadres combinées des Hollandais et des Anglais sur les côtes de Perse. Les An-

glais avaient aidé le roi de Perse à chasser les Portugais du royaume d'Ormus. La flotte de l'ennemi consistait en quatorze frégates, et huit galions portant un total de cinq cents canons de bronze et elle était destinée à molester le commerce des Anglais et des Hollandais et à leur interdire l'approche de ces parages. Les vaisseaux des Anglais et des Hollandais étaient beaucoup plus petits et paraissaient des chaloupes auprès des énormes châteaux flottans de l'ennemi (*). La bataille se livra le 11 Février, les alliés s'étant fait mutuellement le serment de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. On combattit pendant quatre heures consécutives avec le plus grand acharnement. Le vaisseau hollandais la Pucelle de Dordrecht, qui n'était qu'un bâtiment marchand portant dix-huit canons, se battit pendant une heure entière contre cinq galions. Le calme empêcha de le secourir et quand le vent s'éleva, ce vaisseau se trouva à une grande distance des autres. Deux fois le feu prit au bâtiment et fut chaque fois heureusement éteint. Il n'y avait donc qu'un parti à prendre, et c'était de se faire jour au travers de l'ennemi; l'équipage était disposé à tout oser et on recommença donc le combat avec une bravoure inouie, lâchant continuellement de terribles bordées sur les ennemis qui, enfin, laissèrent le champ libre. Le vaisseau hollandais le Weesp se distingua aussi particulièrement, ayant attaqué à l'abordage le vice-amiral

---

(*) La flotte combinée consistait en quatre vaisseaux anglais et quatre hollandais nommés: la Hollande Méridionale, Bantam, la Pucelle de Dordrecht et le Weesp, commandés par le brave Albert Becker qui fut tué (glorieusement) dès le premier jour de la bataille. Les historiens anglais ne font presque pas mention de la conduite courageuse des Hollandais dans cette action; nous pouvons donc aussi passer sous silence la part que les anglais y prirent.

des Portugais en vue de l'amiral et d'autres vaisseaux. Le vice-amiral eut beaucoup de mal à se dégager, quoique ce fût un grand vaisseau abondamment pourvu de munitions et armé de soixante pièces. D'un autre côté les nôtres avaient entamé la partie avec cinq vaisseaux portugais, qu'ils maltraitèrent au point que l'on vit l'ennemi jetant continuellement ses morts à la mer. La nuit mit un terme à l'action. Les Portugais allèrent mouiller sous l'île de Kismis et les nôtres devant Ormus. Deux jours après le combat recommença avec plus de furie que jamais, et l'on se disputa long-temps la victoire. L'ennemi avait beaucoup souffert dans sa mâture et ses agrès. Les voiles de la Pucelle de Dordrecht étaient écharpées et tous ses cordages coupés et pendans. On envoya un brûlot sur les Portugais, mais sans succès. La nuit fit encore cesser le combat qui avait duré tout le jour, et l'ennemi se retira sous les côtes de l'île de Larequa où l'on ne pouvait l'approcher à cause des bas-fonds. On vit, par après, les Portugais arborer pavillon noir à mi-mât en deuil de la mort de leur amiral qui était le fils du vice-roi. Les nôtres ayant rétabli leurs dommages mirent à la voile pour Surate. Les Portugais voyant ce mouvement, craignirent d'être encore attaqués et mirent promptement en mer, toutes voiles et bonnettes dehors, afin de gagner les côtes de Perse. Mais comme ils n'avaient pas eu le temps de bien réparer leurs mâts et leur voilure, leur marche fut lente et les Hollandais eurent encore une fois le temps de les maltraiter horriblement, enfin la nuit vint, une dernière fois, au secours de l'ennemi et lui permit de gagner un refuge assuré. Les Hollandais et les Anglais, dans ces trois actions meurtrières, n'eurent que 80 tués et un assez grand nombre de blessés. Du côté des Portugais il y eut plus de

500 tués sans compter une multitude de blessés. Les Hollandais perdirent près de trente hommes.

Combat furieux entre Wybrand Schram, commandant d'une flotte Indienne et le pirate Nicolas Kompaan.

(1626.)

Wybrand Schram avait mis à la voile au mois de Mai 1626 pour les Indes, avec une flotte de neuf vaisseaux. Il était près d'atteindre le port de Sierra Leona lorsqu'on aperçut quatre voiles qu'on ne put reconnaître au premier abord, mais on vit bientôt que c'était le fameux flibustier Nicolas Kompaan qui désolait ces mers et avait causé la ruine de maint de nos négocians (*). L'équipage était en tout digne du capitaine. Le flibustier feignit d'abord de n'avoir aucune inten-

(*) Nicolas Gerritz. Kompaan, né à Oostzaan, embrassa de bonne heure la carrière maritime, se fit quelque peu de fortune au moyen de la navigation et du négoce et fit partie d'une compagnie de commerce érigée en 1598 à Middelbourg. Mais ses nouvelles affaires ne prospérant pas, il demanda une place de capitaine de navire. On lui donna donc un bâtiment de cent lasts portant 17 pièces de canon et un équipage de quatre-vingts hommes et on lui remit une lettre de marque de la part des états-généraux. Arrivé en mer, il attaqua amis et ennemis avec tant d'intrépidité et de bonheur qu'il avait quelquefois jusqu'à sept bâtimens sous ses ordres. Il ne respectait rien, ni personne; il prit même un vaisseau revenant des côtes de Guinée avec une riche cargaison et qui était commandé par son concitoyen et son plus proche voisin le nommé Jacob Quick. Nous ne parlerons pas des blasphêmes que ce furieux vocifėra en présence de quelques Hollandais qui lui apportaient son pardon et la per-

tion hostile. Il fit même paraître quelque repentir de ses anciens forfaits en donnant à connaître qu'il attendait des lettres de grâce pour retourner dans sa patrie et y expier, par une vie exemplaire, les crimes de sa jeunesse. Enfin il demanda a être mis à terre, avec une chaloupe des nôtres, sur la côte voisine qu'il prétendait lui être inconnue. Mais le commandant Schram connaissant sa perfidie et sa cupidité lui refusa nettement cette demande d'où le boucanier prit prétexte à hostilités. Il commença à se répandre en menaces, arbora pavillon rouge et attaqua aussitôt le vaisseau Hollandia qui était le principal de la flotte. On lui répondit qu'on ne craignait pas ses menaces et qu'on était prêt à le bien recevoir. Sur le champ il lâcha une bordée et attaqua, avec tous ses autres bâtimens à la fois, le vaisseau Hollandia, mais les nôtres ripostèrent si vivement avec de leurs canons et de leurs mousquets que le pont ennemi fut bientôt couvert de morts et que ceux qui avaient survécu se sauvèrent dans les entreponts. Kompaan lui-même, transporté de rage, dut se sauver, en se glissant sur le ventre, ayant été blessé à la main à la seconde volée. On continua donc à se canonner à quelque distance. Mais Schram, ayant de nouveau approché l'ennemi, nettoya derechef son pont, au point de faire couler le sang, par les écoutilles, dans la mer. D'un autre côté le second vaisseau des pirates fut si maltraité qu'il vira de bord pour réparer ses voies d'eau. Kompaan, jusqu'ici, s'était attaché au vaisseau Hollandia, tâchant de lui faire amener pavillon dans l'espoir que

---

mission de retourner dans sa patrie, qu'il avait sollicités, nous nous bornerons à dire, d'après ses propres aveux, qu'il avait pillé plus de 350 bâtimens. Quoiqu'il eût amassé des trésors immenses il mourut misérablement, vieux et infirme, pauvre et méprisé; juste punition de ses forfaits!

les autres l'auraient imité, mais, rencontrant une trop vive résistance, il se tourna vers un de nos yachts qui se défendit vigoureusement et fut bientôt secouru par notre commandant et, cette fois-ci, Kompaan fut si maltraité qu'il fut obligé de se faire échouer sur la côte, tandis que les autres pirates prirent le large poursuivis par les nôtres. On sut, par après, qu'ils avaient eu l'intention de se rendre si on les eut atteints. Nous n'eûmes que peu de tués et de blessés dans ce combat. Mais le vaisseau Hollandia avait tant souffert qu'il fut trois jours avant de pouvoir remettre à la voile. Le pirate n'échappa que par son intrépidité et ses connaissances peu communes, dignes d'une meilleure cause, mais qui n'avaient servi qu'à faire le malheur de ses semblables.

Trait remarquable d'intrépidité de neuf matelots Hollandais.

(1626.)

Les Espagnols n'osaient déjà plus, à cette époque, se montrer sur nos côtes, car elles leur étaient toujours fatales, ce qui fit qu'un grand nombre de négocians, partisans du roi d'Espagne, émigrèrent vers ce pays. Ces émigrés formèrent entre eux une association avec le but de capturer tous les bâtimens chargés de marchandises pour compte des Hollandais. On se mit donc à l'œuvre et bientôt on ne respecta plus aucun pavillon. C'est ainsi que la compagnie s'enrichit promptement et fut en état de mettre en mer cinq vaisseaux de guerre sous le commandement de Buisckool de

Dunkerque. Le vaisseau de ce dernier, qui était une prise faite autrefois sur les Dantziquois, avait quatre canons de bronze et trente de fer. Les troupes étaient espagnoles et les marins un ramassis de toutes les nations. Parmi l'équipage se trouvaient neuf Hollandais qui avaient été faits prisonniers lors de la capitulation de St. Salvador, et qui étaient depuis ce temps exposés aux traitemens les plus barbares d'un implacable ennemi, qui les laissait encore périr de besoin. L'excès de leur misère les fit résoudre de tout tenter pour recouvrer leur liberté, de ne pas compter le nombre de leurs ennemis et de s'emparer du vaisseau. Il s'écoula deux mois avant que l'occasion d'exécuter ce projet hardi se présentât. Ils s'encourageaient constamment les uns les autres et le chef de la conjuration, surtout, leur parla un langage capable d'enthousiasmer les plus timides.

Cette troupe déterminée surprit de nuit les vigies des Espagnols et le commandant du vaisseau, qui étaient déjà tombés sous ses coups avant que le reste de l'équipage fût sur pied. Les matelots, arrachés à un profond sommeil, crurent naturellement le péril plus grand qu'il ne l'était, et furent saisis d'une telle épouvante qu'ils ne songèrent seulement pas à se défendre, mais ils ne furent pas long-temps à prêter l'oreille aux propositions des conjurés et ils se joignirent à eux. Le chef de la conjuration fut élu capitaine et reçut le serment des autres matelots. On trouva encore quinze Espagnols qui demandèrent grâce et auxquels on ne fit aucun mal. Le vaisseau conquis arriva bientôt en rade du Texel, et le commandant, en magnifique costume espagnol, se rendit à grandes journées à la Haye où il fut fêté et reçut du prince d'Orange le commandement d'un vaisseau.

Expédition et combat naval de Pierre Pietersz. Hein contre les Portugais près de St. Salvador au Brésil.

(1626.)

Ce n'est pas sans un certain sentiment d'orgueil national que nous allons reparler du brave Pierre Pietersz. Hein ; né de parens obscurs, il eut pour ainsi dire la mer pour berceau ; il était endurci à toutes les fatigues du rude métier de marin et il devint la terreur de nos ennemis. Outre la haine nationale qui animait tout Néerlandais contre les Espagnols, Pierre Hein avait des motifs particuliers de leur en vouloir. Dans sa jeunesse il avait été fait prisonnier, avec son père, par les Espagnols. Ceux-ci l'avaient traité en esclave, l'avaient fustigé et enchaîné avec d'autres malheureux sur la chiourme d'une galère commandée par Spinola. Cette galère, enfin, arriva au port de l'Écluse en Flandres où il se fit un cartel d'échange de prisonniers dans lequel notre Hein fut compris. Quelque temps après il tomba derechef, aux Indes occidentales, entre les mains des ennemis et subit encore une captivité de deux années. — Ces vicissitudes avaient fortement trempé son caractère et l'avaient accoutumé à ne s'étonner de rien, à ne rien craindre. Il avait déjà, comme nous l'avons relaté dans l'ordre chronologique, commandé, sous les ordres de Willekens, une escadre de la flotte qui s'était emparée de St. Salvador au Brésil et nous avons dit à cette occasion comment il fut le premier à monter à l'assaut.

En 1626 la compagnie des Indes occidentales l'élut, d'une voix unanime, commandant en chef d'une belle flotte. Celle-ci consistait en neuf vaisseaux de guerre et cinq yachts et si elle avait pu se joindre en mer à l'amiral Bauduin Hendrikzoon, elle eût été en état d'attaquer avec avantage les flottes de guerre et les galions des Espagnols. Mais on ne put se rallier et après avoir croisé long-temps, ce qui ne se fit pas sans prendre quelques bâtimens marchands de l'ennemi, on apprit enfin que cet amiral était mort près de la Havanne et que ses vaisseaux avaient pris le chemin de la patrie.

Pierre Hein eut le plus grand regret de la non-réussite de cette entreprise. La flotte espagnole chargée de richesses immenses et forte de quarante voiles vint le 6 Septembre à la hauteur du cap des Florides, mais le conseil de guerre jugea que la partie était par trop inégale et force fut de laisser échapper cette belle proie.

Après avoir erré encore pendant quelques mois notre flotte arriva le 1er de Mars de l'année suivante dans la Baie de tous les Saints. Pierre Hein et ses collègues, tout mécontens qu'ils étaient d'avoir dû laisser passer la flotte d'argent, résolurent d'attaquer les vaisseaux ennemis qui se trouvaient à l'ancre dans le port et de s'en emparer. Ce n'était pas chose facile, car, outre leurs propres batteries, les vaisseaux étaient encore défendus par l'artillerie de la place et du château. Le calme empêcha d'abord l'exécution de ce projet, mais quand le vent eut fraîchi on se mit bravement à l'œuvre. Pierre Hein donna l'exemple; il alla directement s'embosser entre l'amiral et le vice-amiral de l'ennemi et il fut bientôt imité par nos deux vaisseaux la Gueldre et la Hollande; tous ensemble attaquèrent vivement. Les autres étant tombés sous le vent ne purent pas

suivre immédiatement, de manière que ces trois vaisseaux, engagés seuls avec les Espagnols, eurent fort à faire; mais ils combattirent si vaillamment que quelques vaisseaux ennemis baissèrent pavillon et voulurent se rendre à condition, pour l'équipage, d'avoir la vie sauve. Le bruit incessant de l'artillerie empêcha de les comprendre. Pierre Hein, sur ces entrefaites, séringua tellement le vaisseau du vice-amiral, qu'il sombra soudainement et qu'on ne put en sauver que trois hommes. La ville et le château faisaient un feu terrible sur les Hollandais, mais ceux-ci, au lieu d'en être intimidés, n'en devinrent que plus acharnés au point qu'ils eurent la témérité de sauter dans leurs chaloupes, de ramer au travers d'une grêle de balles et de monter à l'abordage sur les vaisseaux espagnols. Les ennemis qui ne s'attendaient guères à une attaque de cette nature en furent tellement saisis de terreur qu'ils sautèrent par-dessus le bord en abandonnant leurs bâtimens. On remorqua hors de la baie vingt deux vaisseaux, et en moins de trois heures de temps on avait remporté une victoire signalée d'autant plus glorieuse qu'on l'avait obtenue sous le canon des batteries d'une place forte et d'un château et en escaladant d'énormes citadelles flottantes. Pendant que les Hollandais faisaient force de voiles pour s'éloigner, avec leur proie, des batteries de la côte, le vaisseau amiral et la Gueldre touchèrent. Ce dernier, après beaucoup d'efforts, fut remis à flot, mais on ne put dégager l'autre. Le lendemain on se remit à l'œuvre, mais le feu de l'ennemi avait tellement endommagé le vaisseau que force fut de l'abandonner; les autres bâtimens avaient été aussi très-maltraités. Il arriva même que le vaisseau l'Oranger prit feu, on ne sait comment, et sauta avec soixante hommes qui s'y trouvaient. On recueillit quatorze de

ces malheureux horriblement blessés. Pierre Hein voyant enfin que tous les efforts humains réunis n'auraient pu relever son vaisseau en fit ôter tout ce qui pouvait encore servir, en encloua les canons et y mit le feu. Les Hollandais n'eurent, dans cette longue et terrible action, que cinquante tués. L'amiral reçut deux blessures l'une d'un coup de mousquet au bras gauche, l'autre d'un éclat de bois à la jambe. Le vice-amiral fut blessé à l'endroit des fausses côtes, mais non mortellement. Pierre Hein donna alors ordre de mettre tout le butin sur quatre des meilleurs vaisseaux, parmi lesquels fut le vaisseau amiral de l'ennemi, et il les envoya immédiatement vers les ports de la patrie. Il fit réparer les autres et brûler ceux qui étaient hors de service et mit ensuite à la voile pour la Hollande où il arriva promptement, sain et sauf, et couvert de lauriers. Quels que fussent les éminens services que notre brave Pierre Hein rendît à sa patrie, il resta constamment humble au milieu de sa gloire qui en brilla d'un éclat plus vif.

Nouvelle victoire de l'amiral Pierre Hein.

(1626.)

Pierre Hein revenu, pour la seconde fois en vainqueur de la Baie de tous les Saints, et constamment animé du désir de bien servir sa patrie, fit durant sa croisière quelques autres prises de moindre importance. Etant encore à la hauteur de la Baie il fut informé par quelques Portugais qu'il se trouvait cinq ou six bâtimens à l'entrée de la rivière. Sur cela il donna ordre

aux capitaines de deux yachts de s'y rendre avec leurs bâtimens et accompagnés de toutes les chaloupes et de tous les canots de la flotte montés par l'élite des marins. On ne trouva à l'embouchure de la rivière qu'un seul vaisseau abandonné dont on prit tout ce qui pouvait encore servir. On n'incendia point ce bâtiment, tellement on avait hâté de pénétrer plus loin. On remonta donc la rivière et bientôt l'on découvrit dans une petite anse plusieurs navires ennemis, qui firent les plus grands efforts pour échapper aux Hollandais. Ceux-ci néanmoins s'approchèrent, mais ne purent jeter les grappins, les ennemis faisant sur eux, de la rive, un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Ils retournèrent donc faire rapport du peu de succès de leur expédition à l'amiral qui n'en renonça pas pour cela à l'exécution de son projet. Pierre Hein résolut de tenter lui-même la chance, à la tête de l'élite de ses gens, et, le lendemain matin, il entra dans la rivière. Quoique l'ennemi fût beaucoup plus en amont que la veille on l'attaqua bravement, malgré le feu violent de mousqueterie de son vice-amiral, qui nous fit beaucoup de mal. Ce vaisseau était commandé par un certain Padilla, scélérat accompli qui, entre autres, avait assassiné le brave van Dorth. Le gouverneur de la baie lui avait envoyé cent cinquante hommes qui se défendirent en gens de cœur; mais les nôtres, conduits par leur intrépide amiral, firent des prodiges de valeur et s'emparèrent de l'Espagnol dont ils passèrent au fil de l'épée tout l'équipage à l'exception de trois mousses. De notre côté nous eûmes treize hommes de tués. Deux vaisseaux de l'ennemi, abandonnés par leurs équipages, qui se sauvèrent à la nage, tombèrent ensuite entre nos mains, tandis que l'on ne jugea pas prudent de s'approcher de deux

autres bâtimens qui s'étaient fait échouer en remontant la rivière. On ne s'était que trop acharné à la poursuite de l'ennemi, car on avait déjà remonté le fleuve à plus de quatre milles hollandais. Il fallut donc songer au retour en remorquant les trois prises vers la mer; un de ces trois bâtimens talonna et fut perdu pour les nôtres. Sur ces entrefaites les yachts envoyés à la découverte revinrent donner avis que les deux rives, à l'embouchure de la rivière, étaient couvertes d'une multitude de soldats venus de St. Salvador; qu'en outre l'ennemi avait fait couler dans la passe le bâtiment que l'on avait négligé de brûler, mais Pierre Hein ne fut pas long-temps à triompher de cet obstacle. Il profita d'abord du reflux, qui laissait ce bâtiment à sec, pour l'incendier et le brûler cette fois tout-à-fait. D'un autre côté il joua si bien de ses couleuvrines sur les Espagnols qu'ils abandonnèrent les rives de l'embouchure et se contentèrent de lui envoyer de loin des coups de fusil en pure perte. Mais les chaloupes, qui devaient touer les gros bâtimens à cause du vent contraire et des bas-fonds, eurent d'abord beaucoup à souffrir de ces mousquetades; ce fut encore notre amiral qui imagina et fit exécuter le moyen de les en préserver; il les fit donc entourer, ainsi que les vaisseaux, d'une espèce de bastinguage de peaux de bœufs sur lequel les balles vinrent s'amortir sans causer aucun mal. Nos chaloupes, ainsi garanties, touèrent les trois prises hors de la rivière. Le lendemain notre brave Hein se dégagea aussi, et fut bientôt en pleine mer d'où il appareilla pour la Patrie, où il arriva, enfin, heureusement avec les trophées de sa victoire, remerciant vivement, et avec l'humilité qui faisait le fond de son noble et pieux caractère, l'Être-Suprême source de tout bien et de tout ce qui arrive d'heureux aux mortels.

Combat sanglant de trois vaisseaux hollandais contre l'amiral et le vice-amiral d'Honduras.

(1627.)

Les Hollandais et les Zélandais envoyèrent croiser cinq yachts, sous le commandement de Joachim van Gyzen, contre l'ennemi dans les parages des Indes occidentales. Cette petite flotte fut mainte fois dispersée durant son voyage, néanmoins on brûla une frégate espagnole à la hauteur de Maracaïbo; quatre vaisseaux se réunirent enfin entre l'île de Vaca et Hispaniola et on fixa pour nouveau point de ralliement le cap de Corrientes, où ils attérirent un mois après. Un bâtiment hollandais et deux zélandais, croisant le lendemain devant le Cap de St. Antonio, découvrirent une voile étrangère qu'on ne put approcher ni reconnaître à cause du calme. Mais le jour suivant, la chance étant plus favorable, on y envoya une chaloupe à rames, bien armée et parfaitement équipée, qui s'en empara facilement. C'était un bâtiment de la Nouvelle Espagne envoyé sur cette côte. Le lendemain on découvrit les promontoires de Cuba où l'on resta croiser jusqu'au 8 Juillet. A la pointe du jour les vigies signalèrent deux voiles, et, s'en étant approché, on reconnut que c'étaient deux forts vaisseaux espagnols. A cette vue nos marins poussèrent des cris de joie, qui furent des présages de victoire, et ils ouvrirent le feu en attendant l'amiral pour commencer l'attaque à l'abordage. Celui-ci accourut effectivement à toutes voiles, mais ayant canonné pendant quelque temps l'ennemi, il vira de

bord. En conséquence les autres capitaines se firent transporter à bord de van Gyzen et on résolut, puisque la canonnade n'avançait pas l'affaire, d'en venir à l'abordage en commençant par l'amiral espagnol. Celui-ci, voyant l'hésitation des Hollandais, crut que c'était la crainte qui les arrêtait, ne pouvant s'imaginer, qu'avec leurs bateaux plats, ils osassent attaquer les haut-bords de ses énormes galions. Il fit donc signal de recommencer le combat et de donner la chasse aux Hollandais, qui, ne songeant certes pas à fuir, se portèrent au contraire à l'encontre de l'ennemi, lequel cependant, profita du vent pour éviter l'abordage. On attaqua le vice-amiral, de deux côtés à la fois, mais l'amiral vint promptement au secours de manière que le vaisseau hollandais La Lionne se trouva pris entre deux feux et fut ainsi très-maltraité; cependant deux autres de nos vaisseaux se mirent de la partie contre le vice-amiral. Nos matelots s'acharnèrent à tenter l'abordage, mais les ennemis les repoussèrent chaque fois avec leurs demi-piques. Ils changèrent alors de batterie et jetèrent une multitude de grenades sur les Espagnols et ce avec le double succès de répandre la confusion sur leur pont et de mettre le feu à leur voilure. Nos braves profitèrent de ce premier moment de désordre pour sauter sur le pont de l'ennemi et y faire un horrible carnage auquel peu d'Espagnols échappèrent. Maître du vaisseau on se mit à éteindre le feu qui commençait à faire des progrès, tandis que l'amiral espagnol profita de cette circonstance pour prendre la fuite sans que les nôtres pussent l'atteindre, leurs vaisseaux, et surtout la Lionne, ayant beaucoup souffert. On se contenta donc de cette victoire et l'on tint cours avec la prise vers le canal de Bahama. La riche cargaison de la capture fut débarquée sur la côte de la Floride

et les prisonniers espagnols mis à terre et envoyés en liberté à la Havanne. La flotte, après avoir pris encore un grand nombre de bâtimens durant sa croisière, arriva heureusement, le 5 Septembre, dans les ports de la Patrie, avec un butin considérable qu'on évalua au-delà de 1,200,000 florins. Là, l'amiral, en récompense de sa bravoure, fut décoré d'une chaîne d'or et ses gens, outre leur paie ordinaire, reçurent des directeurs de la compagnie une gratification de treize mois de solde. La vertu et le courage doivent être proclamés et récompensés. La chose publique a droit à la valeur du guerrier comme celui-ci a droit d'attendre de l'état la récompense de ses chefs. Il est juste que ceux qui ont sacrifié leur vie, pendant la guerre, pour la Patrie, recueillent les bienfaits de la paix, des distinctions honorables et qu'une tendre et active sollicitude soit la récompense des blessés. Le gouvernement hollandais a de tout temps récompensé le mérite des défenseurs de la Patrie d'une manière digne de lui et de la richesse de la nation, afin de perpétuer la mémoire des belles actions de ses enfans. C'est ainsi, qu'avec la grâce divine et avec le concours des citoyens de toutes les classes, la Hollande a atteint un degré de prospérité qui souvent l'a exposée à la jalousie des autres peuples.

Combat entre la flotte hollandaise des Indes occidentales sous le commandement de Pierre Adriaanszoon Ita, et l'amiral et le vice-amiral de la flotte d'Honduras.

(1628.)

La compagnie des Indes occidentales, encouragée par ses succès et voulant rendre d'autres et de plus grands services à la Patrie en ruinant, en Amérique, le pouvoir du roi d'Espagne qui tirait ses principales ressources du nouveau monde, équipa, encore avant la fin de l'hiver, une nouvelle flotte de six gros vaisseaux et de trois yachts qui mirent en mer, au mois de Février, sous le commandement de Pierre Adriaansz. Ita. Cette flotte, après avoir croisé long-temps, rencontra, au mois d'Août de 1628, et à la hauteur de la Havanne, les vaisseaux de l'amiral et du vice-amiral de la flotte d'Honduras. Ceux-ci avaient chacun vingt pièces de canon. L'amiral avait sur son bord 250 hommes et le vice-amiral 200. L'ennemi frappé d'épouvante à la vue de nos forces, mit toutes voiles dehors pour atteindre le port de la Havanne dont on n'était éloigné que de deux milles dans la direction de l'Est. Mais un de nos vaisseaux, excellent voilier, lui coupa la retraite et le força au combat. Le vice-amiral de l'ennemi soutint bravement le premier choc et eût échappé aux nôtres, qui ne pouvaient le harponner à défaut de grappins, s'il n'eût talonné. Notre vaisseau, en faisant une fausse manœuvre, toucha également et resta exposé, jusqu'à deux heures de l'après-dînée, à un feu des plus violens, tel-

lement que son grand mât fut coupé en deux tandis que l'on ne put riposter avec l'artillerie à cause de la position inclinée du bâtiment, position qui devint encore plus critique, lorsque l'amiral ennemi vint à toucher entre la côte et le vaisseau et le foudroya aussi de son canon. Il ne fut donc pas étonnant que les nôtres, ainsi maltraités de deux côtés, sans pouvoir se défendre, commençassent à perdre courage et à parler de se rendre. Tel était l'état des choses, lorsque notre amiral, qui avait été contrarié jusqu'alors par le vent et la marée, arriva à toutes voiles sur l'ennemi. Cependant le vaisseau du vice-amiral, attaqué et canonné de toutes parts par les nôtres, repoussa vivement l'abordage que ces derniers tentèrent. Une seconde attaque, renforcée par le Dauphin et la Fortune qui envoyèrent l'élite de leurs équipages sur le bord de l'amiral, réussit mieux. Les marins, qui avaient renouvelé l'abordage, parvinrent alors à se maintenir sur le pont de l'ennemi qu'ils remplirent de carnage. La moitié des Espagnols fut tuée; l'autre sauta par dessus le bord et trouva en grande partie la mort dans les flots. On raconte qu'après la prise de ce vaisseau, le feu s'y étant mis, les matelots songèrent à se sauver, mais que notre amiral les força, l'épée dans les reins, à se précipiter au milieu des flammes pour éteindre l'incendie et sauver les objets les plus précieux de la cargaison. Quoiqu'il en soit il est certain que, lorsque le vaisseau eut plus de cinq pieds d'eau dans sa cale et que l'infection des cuirs fut devenue suffocante, on l'abandonna aux flammes.

Les Hollandais ayant fini avec le vice-amiral, se tournèrent contre l'amiral dont l'équipage, redoutant un pareil sort, sauta à la mer après un court combat et se sauva à terre. Cinquante marins d'élite opposèrent

pendant un instant quelque résistance, mais suivirent bientôt leurs camarades. C'est ainsi que furent vaincus, après une action très-acharnée, les deux amiraux de la flotte d'Honduras; plus de deux cents matelots espagnols, tous vieux marins, furent tués par les Hollandais, sans compter ceux qui périrent dans les flots. Les nôtres n'eurent pas au-delà de douze à treize tués. Le brave Ita, croyant pouvoir se contenter de cette victoire et craignant de mal embrasser en voulant trop étreindre, résolut de tourner ses proues vers la Patrie malgré l'appât d'une riche flotte espagnole, venant de Terre Ferme, et que l'on s'attendait à voir paraître à tout moment dans ces parages. Comme nous l'avons dit, le second vaisseau de l'ennemi, totalement désemparé et faisant eau de toutes parts, fut abandonné aux flammes après qu'on en eut ôté le chargement. Le vaisseau amiral de l'ennemi et notre Lionne se trouvèrent en si mauvais état qu'il fallut les remorquer. Enfin, la flotte, ayant mis sous voile, fut entraînée par les courans jusqu'en dessous des batteries des côtes de la Havanne et se fût infailliblement perdue sur la côte, si les chaloupes ne l'eussent touée à force de rames hors de cette position tout au moins précaire. Échappée à ce péril elle traversa, avec un bon vent d'est, le canal de Bahama et arriva à la hauteur des Florides où l'on fut obligé de laisser en arrière, après y avoir mis le feu, le vaisseau espagnol qu'on avait tout-à-fait déchargé pendant la route. La flotte arriva heureusement, à la fin de Septembre et au commencement d'Octobre, dans les ports de la mère-patrie, où chefs et soldats furent reçus aux acclamations de la foule reconnaissante de leurs compatriotes. Ils avaient effectivement bien mérité de leur pays en abaissant, encore une fois, l'orgueil du féroce et superbe Espagnol.

L'amiral Pierre Pieterszoon Hein s'empare de la grande flotte des galions espagnols.

(1628.)

Nous sommes arrivés à une des belles pages des annales de notre marine, nommément la prise de la grande flotte des galions espagnols par le brave marin Pierre Pietersz. Hein, et nous sommes heureux d'en pouvoir donner à nos lecteurs une relation des plus exactes et des plus complètes.

La flotte des Indes occidentales, forte de trente et une voiles, avait appareillé au mois de Mai de 1628 sous le commandement de l'amiral que nous venons de nommer. Un concours de circonstances heureuses fit tomber au milieu de cette flotte la riche escadre des galions espagnols, au moment même où quelques-uns de nos vaisseaux, qui en avaient été écartés par la tempête, venaient de la rejoindre. Les nôtres n'avaient eu d'abord d'autre projet que de croiser à la hauteur de la Havanne, mais avaient été entraînés, malgré eux, par le vent et les courans, dans la Baie de Mantaza là précisement où l'ennemi se tenait. Le gouverneur de la Havanne, don Lorenzo de Cabrera, fit tout ce qu'il put pour avertir les siens de l'approche du danger. Il envoya à cette fin un aviso au devant de la flotte des galions pour donner avis de l'approche d'une force hollandaise de vingt-trois voiles. Mais ce bâtiment, après avoir erré pendant six jours en mer, tomba aux mains des nôtres. Ceux-ci furent donc encouragés dans leur espoir que cette riche proie ne leur échapperait

pas, et n'en doutèrent plus lorsqu'ils apprirent que le capitaine Jean Janszoon de Hoorn, commandant le vaisseau le Lion Blanc, s'était emparé, le 8 Septembre, d'un galion espagnol qui avait été séparé de la flotte. On fut informé par ce canal que celle-ci approchait. Aussitôt toutes nos vergues furent couronnées de marins qui regardaient avidement s'ils ne voyaient rien venir. On découvrit premièrement dix vaisseaux ennemis, qui à l'exception d'un seul, tombèrent, sans coup férir, entre les mains de notre amiral. Ils avaient suivi en toute sécurité pendant la nuit les phares de nos vaisseaux et ne s'aperçurent de leur erreur que lorsqu'ils furent entourés par les chaloupes hollandaises et pris à l'abordage. Cette avant-garde n'avait pas un chargement précieux, ni des lingots d'or et d'argent; mais vers le midi on eut vue de neuf gros vaisseaux que l'on jugea devoir être les galions porteurs des trésors des mines du nouveau monde. Ces citadelles flottantes avaient été retenues un temps considérable sur la côte de la Nouvelle Espagne parce que l'on avait dû décharger l'une d'elles pour réparer une forte voie d'eau. Les nôtres durent à ce retard la capture de ces immenses trésors. A peine les vigies eurent-elles signalé les Espagnols, que notre Pierre Hein mit voiles et bonnettes dehors pour leur donner la chasse et les empêcher d'atteindre la Baie de Matanza. L'ennemi de son côté fit les plus grands efforts pour s'échapper, mais, dominé par la terreur et la confusion, il manqua les passes de la baie et talonna de tous ses vaisseaux. Les Espagnols alors se mirent à jeter les objets les plus précieux dans les chaloupes pour les sauver à terre, mais ici encore l'épouvante et la précipitation marquèrent toutes leurs manœuvres. Les nôtres au contraire agirent lentement mais avec précision, et certains de la victoire, ayant

leur brave amiral en tête, ils se mirent, avec l'aurore, dans les chaloupes et ramèrent vers l'ennemi. Jamais victoire ne coûta moins de peines. La résistance que présenta l'ennemi n'en mérita pas, pour ainsi dire, le nom. Le vice-amiral, quoiqu'il eût un nombreux équipage, se rendit au second feu des Hollandais. Un simple matelot se distingua en cette occasion par un trait d'une audacieuse agilité que nous rapporterons ici pour en conserver la mémoire. Ce matelot ne pouvant, du canot dans lequel il se trouvait, monter à l'abordage de la manière accoutumée contre le haut-bord espagnol, se saisit d'un bout de cable qui pendait le long du bord et se hissa jusque sur le pont sans que l'ennemi songeât à lui opposer quelque résistance: arrivé sur le pont il jeta d'autres cordages à ses camarades en les invitant à suivre son exemple, ce qu'ils firent. On promit aux Espagnols la vie sauve, et ces conditions ayant été acceptées par le commandant don Francisco de Buenavida, tous les autres vaisseaux se rendirent aux mêmes conditions. C'est ainsi qu'on s'empara d'une si riche proie, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang aux nôtres; du côté des Espagnols il y eut peu ou point de tués, aussi notre vertueux Pierre Hein n'attribua-t-il pas la victoire qu'il venait de remporter à sa propre bravoure, au fait des hommes, mais à la protection et au secours tout puissant de la Divine Providence, et en cela notre brave amiral fit bien quand on considère que les Hollandais n'avaient nullement l'intention d'entrer dans la Baie de Matanza, qu'ils y furent poussés par le vent et les courans, et qu'ils durent à cette circonstance, indépendante de leur volonté, la rencontre de la flotte des galions. Le butin fut immense; outre un grand nombre de caisses d'argent, on trouva de l'or, des perles, des diamans et d'autres objets précieux,

une grande quantité d'indigo, de cochenille, de bois de campêche et d'autres marchandises de valeur. Le tout fut estimé à 11,509,524 florins. Les vaisseaux espagnols avaient été tellement encombrés de marchandises qu'on ne put se servir des canons(*). L'amiral empêcha d'abord, et autant que possible, le pillage, mais infailliblement beaucoup d'objets précieux durent être détournés. Cependant on ne fit pas de recherches très-sévères; on comprit qu'il fallait être quelque peu indulgent dans une circonstance si favorable. C'est alors qu'on put s'écrier avec Plaute (dans son rudente):

Qui homo sese miserum, et mendicum dolet,
Neptuno credat sese, atque ætatem suam.

et dire en faisant allusion à cette tirade:

» Si quelqu'un s'ennuie de mendier, ici, son pain,
» Qu'il suive, sur la plaine limpide, notre Piet Hein.

On employa cinq jours à décharger les bâtimens et on enfouit les cuirs dont on n'avait que faire. On destina quatre galions et un vaisseau de guerre à porter toutes ces richesses en Hollande; les autres furent brûlés ou coulés. On fut encore obligé de brûler en route un galion, qui faisait trop d'eau pour pouvoir continuer le voyage, mais on en transborda préalablement la cargaison. Tous les autres vaisseaux, quoique souvent battus et dispersés par la tempête, arrivèrent

(*) On était occupé sur le vaisseau de l'amiral Pierre Hein à faire la liste et le triage du butin lorsqu'un perroquet, entendant le son de l'or et de l'argent que l'on comptait, s'écria à plusieurs reprises: Victoria, victoria, o que buene va! o que buene, que buene va! victoria, victoria. (victoire, victoire, ô que cela nous va bien! quel butin, victoire, victoire). C'était sans doute une leçon que les Espagnols lui avaient apprise et que l'animal babillard répéta fort à propos pour les nôtres, mais non pour ses anciens maîtres.

sans encontre, en Décembre et Janvier suivans, dans les ports de la patrie. Un seul galion, qui s'était engagé dans la mauvaise passe, alla naufrager sur les côtes d'Irlande. L'Amiral fut obligé par les courans d'automne de relâcher à Falmouth, mais il arriva, enfin, heureusement, avec onze vaisseaux, sur la rade de Goedereede. Le reste de la flotte rentra dans divers ports du pays.

Notre amiral fut reçu partout avec enthousiasme, avec des transports d'allégresse allant jusqu'au délire; quand il se montrait dans les rues il était pour ainsi dire porté par la foule. On vantait son courage, son intrépidité; on le nommait le conquérant du nouveau monde. »C'était là, disait-on, abattre la puissance du roi d'Espagne que de lui prendre à sa barbe »les trésors du Pérou et de Terre Ferme." La multitude raisonnait dans le sens de la compagnie des Indes, car notre brave amiral avait été certainement à même de déployer, en d'autres rencontres, une intrépidité beaucoup plus grande que dans les circonstances présentes, mais les immenses trésors qu'il rapportait furent les principaux stimulans de l'allégresse publique. Les actionnaires de la compagnie des Indes occidentales reçurent un dividende de 50 pour cent et les marins de la flotte une gratification de dix-sept mois de leur solde.

Mort du lieutenant-amiral Pierre Hein dans un combat contre trois corsaires Dunkerquois sur les côtes de Flandres.

(1629.)

Les Néerlandais avaient atteint maintenant l'apogée de leur gloire maritime; ils étaient, pour leurs ennemis et dans les parages les plus lointains, la terreur des mers; mais, triomphans jusqu'aux pôles, les corsaires de Dunkerque osaient, de loin en loin, inquiéter le cabotage sur leurs propres côtes.

Le vaillant Guillaume de Nassau, seigneur de Lek, lieutenant-amiral de Hollande, fils naturel du prince Maurice et guerrier d'un grand renom, ayant été tué au siége de Grol, le commandement de la marine du pays resta aux trois capitaines, Wymer van Berkheim, Hillebrand Kwast, et Guillaume Melkman qui convoyaient de temps en temps les bâtimens de la marine marchande. Enfin, les états de Hollande résolurent d'élever au rang de leur lieutenant-amiral le brave marin Pierre Hein qui revenait de conquérir la flotte des galions d'Espagne et de lui conférer le commandement en chef de la marine de l'état. Pierre Hein se hâta donc d'appareiller et alla bloquer le port de Dunkerque afin de mettre un terme aux pirateries de ses habitans. Trois corsaires, sur ces entrefaites, voulurent profiter des ombres de la nuit pour s'échapper du côté des bas-fonds qui entouraient le port, mais ils furent découverts par notre amiral qui leur donna incontinent la chasse. Celui-ci se plaça intrépidement avec son vaisseau entre

les deux principaux bâtimens de l'ennemi et remplit, en payant de sa personne, les devoirs du chef et du soldat; c'est en combattant ainsi qu'il reçut une balle à l'épaule. Il tomba mort sur le coup, rendant son dernier soupir pour la Patrie qu'il avait toujours fidèlement servie. A côté de lui, lorsqu'il fut frappé du coup mortel, se trouvait un autre brave prêt à le remplacer dignement. Nous voulons parler de Martin Harpertszoon Tromp, qui avait atteint alors l'âge de trente-deux ans et commandait en qualité de capitaine sur le bord amiral. Celui-ci cacha aux siens la mort de l'amiral, et les encouragea tellement par ses paroles et son exemple qu'ils firent des prodiges de valeur. Le courage des ennemis commença enfin à faiblir et les vaisseaux de leur amiral et de leur contre-amiral furent pris à l'abordage. Nous laissons à penser quel nombre d'ennemis on sacrifia aux mânes de notre héros. Le vice-amiral de l'ennemi, Michel Rombouts, effrayé de cette scène de carnage, voulut chercher son salut dans la fuite, mais le capitaine Jacob Vinck lui donna la chasse et l'atteignit. Pendant la nuit on se canonna à l'aventure, mais, comme le jour parut, les nôtres rectifièrent leur feu de telle manière qu'ils abattirent le grand mât du vaisseau ennemi et coupèrent ses agrès en lanières; il se rendit enfin à merci après une heure et demie de combat. C'est ainsi, qu'après une action longue et meurtrière, les trois corsaires Dunkerquois tombèrent aux mains des nôtres. Ce fut bien déplorable que cette victoire importante dut être cimentée du sang de notre brave Pierre Hein. La Patrie perdit en lui un grand homme, un de ses plus vaillans défenseurs? Né dans la médiocrité et élevé, pour ainsi dire, au milieu de l'orageux élément des mers, ayant passé par tous les grades, il avait des connaissances profondes dans

l'art si difficile de la tactique maritime. Il était brave de la véritable bravoure ; ses yeux lançaient l'éclair de la vivacité, mais toujours occupé de grandes choses, il parlait peu. Il sut constamment maîtriser par sa prudence les vicissitudes de la mer. Il était adoré des marins quoiqu'il leur fît observer la plus sévère discipline. Il ne chercha jamais témérairement le danger, mais, quand il s'y trouvait, il ne recula jamais devant aucun péril. En un mot il possédait les quatre qualités cardinales d'un grand capitaine. Il connaissait le service de la marine en perfection, il était brave, il était chéri et craint de ses matelots, et enfin il était l'enfant gâté de la victoire ! Sa mort fut pleurée par grands et petits, car il n'y eut rien de grand, de glorieux que ses compatriotes n'attendissent de lui. Cette perte fut encore plus vivement sentie par ceux qui gouvernaient la chose publique, car ils savaient que le salut et la prospérité de la patrie dépendaient de la force de la marine et qu'il importait de pourvoir à la sûreté de l'état par les mêmes moyens qui avaient servi à le constituer. Ils perdaient ainsi un brave et vaillant lieutenant-amiral, qui leur était enlevé au milieu de sa glorieuse carrière. On transporta son corps à Delft où il fut inhumé aux frais de l'état, en grande cérémonie et porté par des capitaines de vaisseau au milieu d'un concours immense de peuple pleurant sa mort, et rendant un religieux hommage à ses mânes. On lui éleva un magnifique mausolée, qui se voit encore dans la vieille église de Delft, avec une inscription latine dont voici la traduction :

POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU ET EN COMMÉMORATION ÉTERNELLE !

»Pleurez, ô Provinces-Unies, la perte du mortel dont les services éminens, rendus à cet état libre, doivent

rendus à cet état libre, doivent faire vivre à jamais la mémoire. Ci gît l'amiral Pierre Hein, la terreur du Brésil, des mers du Mexique, des Portugais et des Flamands, qui a vaincu les plus intrépides et qui s'est immortalisé par sa mort même. Né à Delftshaven, dans le Nord, il a répandu la renommée de sa patrie dans les deux parties du monde en s'emparant d'un riche butin dans le port de Matanza situé à l'occident. Il a ennobli la médiocrité de sa naissance par sa bravoure et ses hauts faits, et prouvé que ce n'est pas dans les rangs seuls de la noblesse que naissent les héros. Ayant traversé, par la grace de Dieu, les plus grands périls de la guerre et sur terre et sur mer, l'Inde, l'Espagne et la Flandre, le virent tour-à-tour esclave, libre et triomphant; intrépide sans inutile témérité, grand sans orgueil, il n'oublia jamais qu'il fut soldat; soumis aussi long-temps qu'il fut dans les grades subalternes, il prouva, monté en rang, qu'il était né pour le commandement. Il fut toujours ami de la discipline militaire et sut la faire observer. En 1624 ayant le rang de vice-amiral, il prit d'assaut la ville de St. Salvador au Brésil où il fut un des premiers sur les remparts portugais. Comme amiral, en 1627, il s'empara de 26 vaisseaux ennemis, sous les murs de cette même ville, les pilla et les brûla, tandis qu'il en prit encore trois autres à la vue de l'ennemi, à la hauteur de l'île de Maréa, et les remorqua en triomphe. En 1628 il eut le bonheur de surprendre une flotte de 20 vaisseaux ennemis, chargée d'or, d'argent et d'autres objets précieux, dans les parages de Cuba. La victoire lui fut encore fidèle et tel qu'un autre Argonaute il ravit ainsi à la nouvelle Colchide du nouveau monde, la toison d'or du roi d'Espagne, instrument terrible aux mains de ce dernier pour les autres souverains de

l'Europe, et la porta, non en Grèce, mais aux Provinces-Unies. — Il procura par-là des trésors immenses à la compagnie des Indes occidentales, ruina les Espagnols, accrut la force de sa patrie et se fit à lui-même un nom immortel. Rentré en triomphateur dans ses foyers, le rang d'amiral des mers fut la récompense de son éminent mérite; enfin, vainqueur des Dunkerquois, après un combat naval des plus sanglans, il fut atteint d'une balle de mousquet et mourut au champ d'honneur de la mort des braves. C'est pour perpétuer la mémoire de ses grandes actions que les conseillers de l'Amirauté, conformément à la résolution de leurs hautes et puissantes seigneuries les états-généraux, lui ont élevé ce monument. — Il vécut 51 années, 6 mois et 23 jours. Notre brave et vertueux héros avait une devise naïve, mais forte de vérité: »L'argent à moins de prix »que l'or, mais tous deux doivent céder le pas à la vertu.'' Puisse cette devise rester constamment la nôtre et, à l'heure du danger, les hommes estimables et courageux ne feront jamais faute à notre mère commune, la Patrie!

Expédition glorieuse d'Henri Lonk, durant laquelle les Hollandais, après avoir soutenu un combat très-inégal contre la grande flotte espagnole, commandée par Frédéric de Toledo, s'emparent d'Olinda, capitale du royame de Fernambouc.

(1629.)

La prise de la flotte des galions d'Espagne et de celle d'Honduras avait procuré à la compagnie des Indes

occidentales des trésors immenses. La fortune favorisait les Hollandais dans cette partie du monde à tel point qu'ils songeaient incessamment à de plus grandes entreprises. On fut quelque temps en peine de savoir de quel côté on se dirigerait d'abord. Enfin on résolut d'envoyer une flotte dans le royaume de Fernambouc au Brésil, contrée délicieuse et d'une grande richesse par sa culture du sucre et qu'on avait coutume alors d'appeler le Paradis du Brésil. On rassembla à cet effet une flotte de cinquante-trois vaisseaux armés et de trente chaloupes sur lesquels furent répartis neuf mille hommes tant soldats que matelots. Le commandement en fut donné à Henri Lonk, capitaine d'une grande bravoure qui avait coopéré sous les ordres de l'amiral Pierre Hein, dont il suivait les traces, à la prise de la flotte des galions près de Cuba dans la baie de Matanza. Les soldats avaient dans le colonel Thierry Waardenburg un chef également brave. On avait fixé pour point de ralliement l'île de St. Vincent où Lonk dut attendre pendant seize semaines les bâtimens porteurs des troupes de débarquement. Ce retard fut occasionné par une irruption de l'ennemi dans la Veluwe où l'on avait été obligé d'envoyer une partie du monde qu'on avait recruté.

Ayant appareillé de St. Vincent, la flotte, avant d'atteindre le Cap Vert, tomba entre la Grande Canarie et Ténériffe au milieu d'une flotte espagnole formidable commandée par don Frédéric de Tolède. Les Hollandais, voyant qu'il leur était impossible à tous égards de présenter la bataille à des forces aussi supérieures que celles des ennemis, dont les vaisseaux étaient de véritables citadelles flottantes, notre flotte d'ailleurs étant dispersée et le commandant n'ayant en ce moment que huit voiles sous son pavillon, tâchèrent

d'éviter l'ennemi en prenant le dessus du vent afin de gagner l'extrême pointe des Canaries. Mais le vent contraria cette manœuvre et on fut obligé de prendre la haute mer ce qui nous fit tomber en partie au milieu des Espagnols. Vers le midi on mit le cap au nord et l'ennemi nous imita, mais le gros de ses vaisseaux, soit manque de résolution, soit à cause de la lourde énormité de ses bâtimens, resta en arrière. Il s'engagea alors une canonnade entre trois grands vaisseaux espagnols, parmi lesquels se trouvait le vice-amiral, et quatre bâtimens hollandais. En cette rencontre une des caraques espagnoles, ayant voulu attaquer notre amiral à l'abordage, tomba en dessous du vent et fut si bien saluée de notre artillerie que les plaintes des mourans et des blessés purent faire juger du ravage que notre canon avait fait sur le pont ennemi. Les deux flottes continuant à courir au nord l'amiral des Espagnols tâcha de nous dépasser pour nous attaquer de front, mais son impéritie le fit dévier du cours qu'il aurait dû prendre pour effectuer cette manœuvre.

Le lendemain on ne vit plus que onze voiles espagnoles qui cependant continuaient à donner la chasse aux Hollandais, mais elles retardèrent leur marche du moment où elles purent voir que notre amiral marchait serré et se disposait à ordonner le branle bas. C'est ainsi que se réduisit en fumée le projet des Espagnols d'écraser les Hollandais de toute la supériorité de leurs forces. Les Hollandais continuèrent leur route sans être inquiétés davantage et arrivèrent en vue de Fernambouc vers le milieu du mois de Février 1630. A cette époque cette contrée était la plus importante de tout le Brésil par la richesse de ses plantations de sucre. Elle a soixante milles de longueur, s'étendant au sud jusqu'à Rio St. Francisco qui la sépare de la

capitainerie de la Baie de tous les Saints. Un printemps continuel y règne; ses montagnes et ses vallées sont couvertes de riches plantations de cannes à sucre; ses forêts sont remplies de ce précieux bois de brésil. Autrefois elle expédiait annuellement au Portugal plus de quatre-vingt-dix vaisseaux richement chargés. On y voyait une multitude de meules à sucre mues par des esclaves qu'on allait chercher à Angola. La capitale de la contrée est Olinda située sur des hauteurs, sur le bord de la mer. Non loin de là se trouve le Récif, bourgade avec un château fort, situé à l'embouchure de la rivière de Biberibi, où sont établies les douanes et où l'on charge et décharge les navires.

Ce fut donc le 3 Février que les Hollandais arrivèrent devant la côte du Brésil et aussitôt ils résolurent unanimement de diviser leurs forces pour attaquer l'ennemi par terre et par mer. Mais on rencontra un grand obstacle à l'exécution de ce dessein en ce que l'ennemi avait encombré les passes de la baie en y faisant couler des carcasses de navires, tandis que sur un autre endroit nommé Barletta l'entrée avait été fermée au moyen de grosses chaînes. Enfin, les brisans, en imprimant un violent roulis à nos vaisseaux, empêchèrent l'action de leur artillerie, tandis que celle de l'ennemi, en foudroyant les Hollandais, les força à virer de bord. On résolut alors d'effectuer un débarquement sur un autre point de la côte et effectivement on réussit à l'opérer, sous le commandement du capitaine Waardenburg, au nord d'Olinda. L'intrépide commandant sauta le premier à terre et fut bientôt imité par ses gens encouragés par sa voix et son exemple. On divisa la troupe en trois compagnies. L'ennemi, de son côté, fit un mouvement rétrograde sur tous les points. Il n'y eut que huit cents de ses soldats qui

tinrent ferme dans une redoute destinée à empêcher le passage de la Rio Dolce. Mais à peine le commandant eut-il mis en batterie et fait jouer quelques pièces de campagne, que les ennemis se sauvèrent dans les bois, poursuivis par les Hollandais qui avaient traversé la rivière aux gués. On se dirigea ensuite sur la ville où tout était dans la plus grande confusion et qui présenta peu de résistance. On n'y trouva que quelques munitions de guerre, deux cents caisses de sucre, quelques barriques de vin et plusieurs autres marchandises. L'entrepôt général était au Récif, et ainsi cette riche proie fut perdue pour les nôtres, car Mathieu d'Albuquerque, gouverneur d'Olinda, craignant que le fort ne fût pris par les Hollandais, comme l'événement justifia ses prévisions, fit incendier vingt bâtimens marchands et tous les magasins qui étaient remplis de sucre et de bois de campêche, livrant ainsi aux flammes une valeur de plus de deux millions de ducats. Après avoir fortifié Olinda à la hâte, les Hollandais se portèrent contre le Récif et les retranchemens voisins, et le lieutenant Stein Kallenfels avec six cents hommes fit une attaque contre le fort de St. George, mais fut repoussé. Il se vit donc contraint d'en faire le siége dans les formes. Ce retranchement fut pris le 2 Mars par capitulation. La garnison en sortit sans drapeaux ni mousquets et à condition de ne servir de six mois. L'autre retranchement, situé sur la pointe du roc et du côté de la mer, se rendit bientôt aux mêmes conditions. Enfin Kallenfels prit possession de l'île d'Antonio Vaz que les Espagnols avaient abandonnée. Cette île se trouvait en face du Récif. On y bâtit dans la suite un fort qu'on nomma le fort Frédéric Henri. La compagnie des Indes occidentales retira d'immenses profits de la prise de cette forteresse

espagnole située sur la côte du Brésil, dont elle resta en possession jusqu'en 1654.

Combat de Jean Korneliszoon Ligthart contre trois vaisseaux Dunkerquois.

(1630.)

La bravoure remarquable de Jean Korneliszoon Ligthart mérite que nous en fassions un court narré. Ce capitaine de vaisseau, après la prise de Fernambouc en était parti avec son yacht vers le commencement d'Octobre 1630, et se trouvait déjà au mois de Novembre dans la Manche. Là cinq vaisseaux espagnols lui donnèrent la chasse et ensuite trois vaisseaux Dunkerquois l'approchèrent sans aucune apparence hostile et même de si près que leur avant touchait presqu'au miroir du yacht. Le principal de ces bâtimens portait trente-six canons de bronze, le second vingt-huit et le troisième douze. Ligthart sans se laisser effrayer par des forces si supérieures encouragea les siens et se prépara au combat. Il fit effectivement bien, car l'ennemi, jetant le masque, lui cria: »Amenez pavillon »pour les vaisseaux du roi d'Espagne!" à quoi notre brave marin répondit: »Je ne reçois des ordres que du »seul prince d'Orange! Le combat commença donc avec le plus grand acharnement de part et d'autre. Notre capitaine se défendit pendant huit heures avec le courage et la fureur du désespoir, son vaisseau ayant reçu pendant l'action quatre cent dix-sept boulets, dont dix-sept à fleur d'eau. Son grand mât fut abattu

et tomba à la mer, tandis que les autres chancelaient. Ses voiles étaient écharpées et son gouvernail hors de service. Malgré qu'il fut ainsi abîmé et qu'il lui fut impossible de faire aucune manœuvre dans un pareil état, Ligthart ne voulut pas se rendre ayant résolu de se faire sauter au moment où un ennemi foulerait son pont. L'ennemi effectivement le crut capable d'exécuter cette résolution et il laissa flotter le navire, qui ressemblait alors à une carcasse, qu'il s'attendait à voir sombrer à tout moment. Mais Ligthart rassemblant toute son énergie, la fit passer dans le cœur de ses gens, et à force de travail et de faire jouer les pompes, il parvint à boucher ses voies d'eau et à maintenir le bâtiment sur la surface de la mer jusqu'à ce qu'il arrivât à la hauteur de Goudstaart, d'où il fut toué par le secours des Anglais dans le port de Plymouth et là, ayant réparé ses désastres du mieux qu'il put, il appareilla pour la patrie où il attérit, enfin, à la grande honte des ennemis qui n'avaient pas eu le courage d'achever leur ouvrage. Les directeurs de la compagnie, en récompense de son mérite et de sa bravoure, lui firent présent d'une chaîne d'or.

Bataille navale sur le Slaak, près de Tholen, contre les Espagnols

(1631.)

Les Espagnols avaient fait de grands préparatifs à Anvers, qu'on jugea être destinés à opérer un débarquement sur nos côtes. Leur flotte était composée d'un grand

nombre de frégates, les uns disent trente-cinq, les autres plus, et d'une multitude de bateaux plats et de chaloupes à rames. Elle avait été avitaillée de vivres pour quinze jours, portait dix pièces de gros calibre et plus de quatre cents petites caronades, et en outre d'abondantes munitions de guerre. On passa la revue et on embarqua cinq mille soldats et une espèce de légion d'élite composée de sept mille hommes tous bronzés par les combats et leurs plus atroces fureurs. Le comte Jean de Nassau et Albert prince de Barbançon en avaient le commandement. Cette flotte, commandée par Jacob Janszoon Booy de Zierickzee en qualité d'amiral, mit à la voile d'Anvers, le 8 Septembre, en présence de l'Archiduchesse Isabelle et de Marie de Médicis, reine-mère de France. Toute la ville fut sur pied et se livra à la joie comme si l'on eût marché à une victoire certaine. Le clergé bénit les soldats et leur promit généreusement le paradis au bout de leur carrière. Le nonce du pape se distingua particulièrement en cette occasion en excitant les troupes: » à massacrer »sans pitié les impies hérétiques (*). La flotte descendit

(*) Il se trouvait sur la flotte espagnole un prêtre de Bruxelles qui s'était vanté de faire des miracles, et qui, entre autres jongleries mystiques, fit aux crédules soldats les promesses suivantes :

» Je ferai parvenir par les airs une lettre dans une ville assiégée fut ce d'un demi-mille de distance et même de plus loin.

» J'y ferai entrer, par la même voie et en moins d'un jour, des objets du poids de 1000 livres et au-delà, de ce dont les assiégés auront le plus de besoin.

» Je ferai pleuvoir à une grande distance des grenades sur une armée ennemie et ce sans discontinuer; ce que l'ennemi ne pourra empêcher à moins de fermer la voute des airs comme un four.

» J'escaladerai les remparts et les murs sans monter sur les parapets ou sans traverser les fossés, quand même une souris ne pourrait pas pénétrer dans la place.

l'Escaut vers le soir et parvint en tournant le Doel à la hauteur de la passe de Saftingen devant Hoogewerf et Berg-op-Zoom, poursuivant alors son cours vers Roemerswaal. Quelques vaisseaux ennemis ayant touché en cet endroit furent renfloués cependant à la marée montante. Notre flotte s'était retirée sous le canon de Berg-op-Zoom. Elle avait à bord, outre les équipages, près de 2400 soldats. Le prince Frédéric Henri, voyant approcher l'ennemi de l'île de Tholen, y envoya en toute hâte le colonel Morgan avec quatre mille hommes et fit enlever toutes les balises depuis Tholen jusqu'au Willemstad. Cependant le vicomte de Santa Croce se rendit de son côté au Prinsenland afin d'être à portée

» J'armerai nos soldats de pied en cap, et ils seront légers comme des plumes et en même temps invulnérables aux balles de mousquet.

» Je pulvériserai les vaisseaux ennemis de trois ou quatre manières et ce avec le seul secours de deux ou trois personnes.

» J'incendierai de même les pontons de l'ennemi.

» Je fermerai les rivières les plus profondes, de manière à empêcher les vaisseaux ennemis de les traverser.

» Je construirai de petits bateaux qui pourront contenir 6 à 8 hommes, qu'on pourra plier comme un portefeuille et qu'un seul homme pourra transporter facilement partout.

» Je transporterai invisiblement 1000 hommes sur les digues de l'ennemi sans qu'ils reçoivent seulement une égratignure; j'en conduirai aussi un grand nombre au travers des eaux fussent-elles très-profondes.

» Je construirai 20 ponts sur les fossés d'une place ennemie en moins de temps qu'il n'en faut pour chanter UN MISERERE. Ces ponts seront larges et solides.

» Je ferai des canons, aussi légers que des mousquets, du calibre et de l'effet de pièces de 48.

» J'ai plus de cent autres miracles en réserve et pour toutes les occasions; qu'on m'amène un savant, mais que ce soit un fidèle et qu'il s'adjoigne deux ou trois des plus incrédules et si je ne leur rends pas le tout clair et net comme le jour, je suis prêt à passer pour infâme.

» Je garderai les côtes flamandes avec une poignée de monde comme si elles étaient défendues par sept murs d'airain et qu'on me demande comment je m'y prendrai, je l'expliquerai." Amen!!!

de soutenir les Espagnols à leur débarquement. Nos vaisseaux suivirent la flotte ennemie; ils étaient commandés par le vice-amiral de Zélande, Hollaere, tandis que les troupes l'étaient par le colonel de Maisonneuve. Ils atteignirent les Espagnols, qui avaient tourné Tholen, sur le Slaak, passe étroite au nord de cette île. Il s'engagea là une action très-vive et très-meurtrière qui dura toute la nuit. Les Hollandais enfin mirent les Espagnols en désordre, désorientés que ceux-ci étaient par une brume épaisse qui s'éleva vers les deux heures du matin. L'ennemi abandonna çà et là ses vaisseaux qui firent côte; mais peu d'ennemis échappèrent aux nôtres qui en peu d'heures remportèrent la victoire la plus complète sans qu'il leur en coûtât beaucoup de monde. Le prince de Barbançon, les comtes Jean de Nassau, Bossu, Trezen, Villervalle et Megen se sauvèrent dans une chaloupe et attérirent au Prinsenland. Le nombre des prisonniers que l'on fit aux Espagnols fut considérable; il se monta à quatre mille six cent soixante-quatre parmi lesquels il s'en trouvait du premier rang. Il n'échappa de tout cet armement que dix chaloupes; le reste fut brûlé, fit naufrage ou fut pris et conduit à Dordrecht. Les prisonniers traversèrent le camp du prince pour se rendre à Berg-op-Zoom. On soupçonne que le seigneur de Wissekerke, gentilhomme Zélandais, donna l'idée de cette entreprise qui avait pour but d'intercepter la communication entre la Hollande et la Zélande et de rendre la navigation sur Hellevoetsluis libre aux Dunkerquois. Les Espagnols qui, dans leur orgueil incorrigible, avaient cru marcher à une victoire assurée, furent consternés de cette défaite. La longue durée de cette guerre avait donné aux Hollandais la mesure du caractère de cette nation altière et vaine. La prospérité la gonfla toujours

d'un orgueil allant jusqu'à la folie, tandis que l'adversité la trouva constamment découragée et lâche, différant en cela d'une nation sage et mesurée qui porte son bonheur avec modération et oppose aux revers la résignation et le courage de la persévérance.

Bataille navale entre don Antonio d'Oquendo, commandant de la flotte du Brésil et l'amiral hollandais Adrien Janszoon Pater.

(1631.)

Le roi d'Espagne avait envoyé une forte flotte, sous le commandement de don Antonio d'Oquendo, au Brésil afin d'y abattre le pouvoir des Hollandais qui menaçait d'y devenir formidable. On s'était d'autant plus hâté que le bruit courait en Espagne que les Hollandais bloquaient la Baie de tous les Saints. Le commandant des Hollandais, n'ayant pas de données assez justes sur les forces navales d'Oquendo, résolut, du consentement des conseillers des Indes occidentales, de cingler vers la Baie et d'y attendre l'ennemi afin de l'empêcher de débarquer. La flotte néerlandaise, partie du Récif et arrivée dans la Baie, découvrit le 11 Septembre, vers le coucher du soleil, une forte flotte portant le cap sur la baie. Pater fit signal à ses vaisseaux de former la ligne et de s'apprêter au combat. La nuit fut employée à ces préparatifs. A la pointe du jour on compta cinquante-trois voiles ennemies. On apprit dans la suite qu'il y avait eu dix-sept galions dont douze castillans et cinq portugais, sans compter deux pataches et une

multitude de bâtimens de transport et de commerce. Cette flotte avait un total d'environ quatre cents canons de bronze. Les vaisseaux de guerre portaient plus de trois mille soldats. Les nôtres ne comptaient que seize voiles, parmi lesquelles, encore, il se trouvait plusieurs bâtimens légers. Elles avaient à bord neuf compagnies de soldats sous le commandement du mestre de camp Engelbert Schut. L'amiral hollandais, après avoir encouragé les siens, ordonna le branle bas, recommandant d'attaquer deux par deux chaque galion. Il avait reçu le faux avis qu'il n'y avait que huit galions. On ne savait rien des cinq portugais et des autres bâtimens armés. On se promit d'abord de combattre vigoureusement, mais quand on vit les forces ennemies se déployer et qu'on put bien distinguer l'énormité des vaisseaux, un grand nombre des nôtres perdit courage.

L'amiral, malgré cette disproportion exhorbitante, qu'il découvrit à la vérité trop tard, résolut de hasarder l'action et attaqua à l'abordage, sur les dix heures du matin, le vaisseau de l'amiral d'Oquendo, lequel portait quarante huit canons et qui fut à l'instant secouru par plus d'un galion. Pater fut secondé par le vaisseau le Walcheren, mais le feu se manifesta bientôt à son bord sans qu'on pût l'éteindre. On continua, cependant à combattre sur le pont, espérant d'être secouru par d'autres vaisseaux, mais ceux-ci se tinrent honteusement à une distance respectueuse. Cependant l'intensité des flammes avait disjoint l'assemblage du vaisseau et tout d'un coup il sombra avec tout ce qui s'y trouvait. Les Espagnols recueillirent quelques-uns des naufragés, mais la plupart furent noyés, ainsique l'amiral. Celui-ci, lâchement abandonné par les siens, s'était tenu pendant assez long-temps accroché à un

cable, mais la fatigue le força à la fin de le lâcher. Le commandement de la flotte passa alors à Martin Thyssen, qui ayant été rallié par le vaisseau La Province d'Utrecht, attaqua avec la plus grande intrépidité le vice-amiral des Espagnols. Après un carnage d'une demi-heure le grand mât de la Province d'Utrecht fut abattu et le feu prit en même temps au vaisseau. L'équipage, réduit aux abois et préférant de mourir les armes à main que de périr misérablement et sans vengeance dans les flots, sauta sur le pont de l'ennemi, mais en fut repoussé par la masse de ses soldats. Le vaisseau brûla jusqu'à fleur d'eau, cependant un grand nombre d'hommes furent sauvés. Thyssen, sur ces entrefaites, approcha un galion espagnol commandé par don Francisco Vallesilla en qualité d'Amirante d'Espagne et le mit hors de combat. On coula à fond un autre galion et on en prit un troisième sur lequel on fit deux cent quarante prisonniers. Des deux côtés on perdit beaucoup de monde. Les Espagnols, supérieurs en forces, conservèrent le champ de bataille. Ceux de nos vaisseaux qui avaient été engagés arrivèrent très-maltraités au Récif de Fernambouc où le brave Martin Thyssen fut fait amiral des forces navales de la compagnie des Indes en remplacement de Pater mort au champ d'honneur pour la Patrie.

Combat sanglant entre le capitaine de vaisseau Corneille Janszoon de Haan et deux corsaires Dunkerquois.

(1633.)

Les Hollandais remportant constamment de nouveaux succès sur mer et étendant partout leur commerce, on vit ce pays, quelque minime et peu important qu'il semblât en raison de son étendue et de ses produits, croître en force et en richesse d'une manière étonnante. Les Provinces-Unies, malgré qu'elles eussent à soutenir dans leurs propres foyers la guerre avec l'Espagne, envoyaient leurs vaisseaux à l'orient et à l'occident, aux confins du monde, là où il était impossible de pénétrer plus loin et dans des parages où des montagnes de glaces éternelles ne laissaient jamais pénétrer le soleil. Cependant, sur nos propres côtes, notre commerce restait continuellement exposé à des avanies. Dunkerque, ville de médiocre importance, mais célèbre par ses pirateries, ne discontinuait pas de molester notre commerce. On donna donc des ordres pour construire de nouveaux vaisseaux afin de mettre un terme à ces pirateries. On choisit aussi à cet effet l'élite de nos marins. Parmi les officiers de marine on distinguait particulièrement le brave capitaine Corneille Janszoon d'Amsterdam, surnommé de Haan (Le coq) du chef de sa vigilance et de sa bravoure, qui ne manquait jamais l'occasion de battre l'ennemi et vainquit sept fois les Dunkerquois en emmenant les prises faites sur eux dans nos ports. Mais ce brave eut le sort de la plupart de nos grands hommes de mer, notamment de

mourir au champ d'honneur. Durant sa dernière croisière, il rencontra deux vaisseaux Dunkerquois et jeta l'ancre au milieu d'eux, fait éclatant et d'autant plus intrépide que les vaisseaux de Dunkerque et leur monde étaient très-propres et parfaitement accoutumés aux combats de mer, et par cela aussi les nôtres les craignaient davantage que les plus forts galions des Espagnols. Le vaillant amiral Pierre Hein, comme nous l'avons rapporté, fut tué dans un combat contre les Dunkerquois, et de Haan, voulant marcher sur ses traces, commença par mettre l'ennemi dans le plus grand désordre. Après trois heures de combat, l'un des corsaires, criblé de boulets et horriblement maltraité dans ses agrès, sombra avec la presque totalité de son monde. L'autre craignant un pareil sort mit toutes voiles dehors et prit le large. Les nôtres furent donc vainqueurs, mais la victoire leur coûta cher, ils durent la payer de la mort de leur brave commandant qui fut tué durant l'action. Sa mémoire fut généralement honorée, et on lui éleva un beau monument qui se voit encore dans la vieille église d'Amsterdam et sur lequel on lit une épitaphe, en vers latins du savant Gaspard Barlæus, de la teneur suivante:

»Les gardiens et les protecteurs de la mer du nord »à la bravoure et à la gloire du vaillant capitaine de »marine Corneille Janszoon surnommé de Haan.

»Admirez, ô passans, les merveilles de notre nation »et les combats innombrables dont elle est sortie triom»phante. Ci gît celui qui a exploré tout l'orient du »globe, qui a rougi de sang espagnol les mers de »l'Arabie, et qui naguères faisait trembler les pirates »Dunkerquois en les forçant de chercher un refuge »dans leurs antres des côtes flamandes. Avec un seul »mât, il combattit tant de capitaines ennemis, que

»dorénavant le Batave, suivant ses traces, n'aura plus »besoin de flottes pour vaincre les Espagnols. Il ne »lui faudra qu'un seul bord, qu'un seul capitaine qui, »à l'instar de notre brave, se dévouant pour la pa»trie, combatte sur les mers et y trouve glorieusement »son tombeau. Cessez, Romains de nous vanter vos »Decius, sous ce marbre repose un autre Decius. — 1633.

Sur l'autre face du cénotaphe est figuré le dernier combat de notre héros et se trouve un quatrain hollandais de Laurens Reaal, que nous essayons de traduire comme suit :

» Ci gît le brave des braves dont le mât triomphant,
Sept fois fit amener pavillon à l'ennemi tremblant;
Qui, pour dernier exploit, de deux pirates Dunkerquois,
Fit sombrer l'un et réduisit l'autre aux abois."

Antoine Collart amiral de Dunkerque est battu et fait prisonnier par le commandeur de Zélande Jean Evertsen.

FAITS HÉROÏQUES DE JOSSE BANKERT.

(1636.)

Pendant que le commandeur de Zélande Jean Evertsen convoyait quelques-uns de nos navires marchands destinés pour la France, quelques yachts des états avaient appareillé sans conserve du Texel et des ports de la Meuse. Parmi ces derniers il se trouvait deux bâtimens conduisant les ambassadeurs des Provinces Unies à la cour de St. James; d'autres transportaient des chevaux en France.

Antoni Collart amiral des forces navales de Dunkerque, marin d'une grande bravoure et d'une expérience reconnue, mit en même temps en mer avec quatre vaisseaux. Le 18 Février 1636, l'ennemi découvrit quatre de nos voiles et donna la chasse à l'une d'elles qui se trouvait en dessous des côtes de France à la hauteur de Dieppe. Un de nos vaisseaux de guerre, commandé par le capitaine Pierre Adriaanszoon, essuya le feu de trois Dunkerquois qui le passèrent sans avoir à s'applaudir de leur agression. Evertsen, qui avait entendu la canonnade, se hâta d'accourir avec son escadre; et s'étant approché envoya une volée si bien nourrie de toute son artillerie au vaisseau de l'amiral de Dunkerque, qu'il en écrasa tout le miroir et le gaillard d'arrière. Alors nos matelots tentèrent de sauter à l'abordage, mais la violence de la mousquetade de l'ennemi les arrêta et Evertsen, voulant laisser tomber l'ancre de manière à accoster l'ennemi, ne put effectuer cette manœuvre, un boulet ayant coupé son cable, ce qui fit dériver le vaisseau avec le vent; mais l'amiral des ennemis ne l'échappa pas pour cela, car le brave capitaine Josse Bankert l'attaquant en proue le séringua tellement que le vaisseau commença à s'enfoncer (*). L'intrépide Collart dans cette extrémité cria

(*) Nous croyons devoir relater ici quelques-uns des brillans faits d'armes dignes des beaux jours de Rome, de notre valeureux Josse Bankert. Né dans la classe des artisans et destiné a apprendre un métier, il n'eut aucun repos avant d'être placé sur un vaisseau. Son application et son courage l'élevèrent bientôt au rang de capitaine, et, commandant un vaisseau en cette qualité, il combattit seul contre treize corsaires Dunkerquois, en coula trois à fond et échappa aux autres avec son vaisseau horriblement maltraité.

Peu de temps après il donna une nouvelle preuve d'une bravoure peu commune:

Notre intrépide marin, attaqué à la fois par deux forts vaisseaux espa-

aux siens : »Faisons nous plutôt sauter que de nous noyer »ou de tomber aux mains de l'ennemi." Mais la soute aux poudres se trouvait déjà remplie d'eau et cette résolution désespérée ne put donc s'accomplir. Le bâtiment sombra et avec lui beaucoup de monde. Cependant les nôtres réussirent à sauver quelques-uns des naufragés parmi lesquels le brave Collart. Il restait alors encore deux Dunkerquois que Pierre Adriaanszoon, aidé de deux autres vaisseaux hollandais, maltraita au point que l'un coula à fond et l'autre prit la fuite. Les Dunkerquois perdirent en cette rencontre deux de leurs corsaires, et deux cents matelots, et nous fîmes en outre cent cinquante prisonniers parmi lesquels l'amiral Collart.

---

gnols se défendit avec le courage du désespoir, mais avec un tel succès que l'ennemi, pour se tirer d'affaire avec honneur, lui proposa de se rendre à condition d'avoir la vie et les biens saufs. Bankert rejette cette offre avec mépris et ne veut plus que mourir avec honneur. Le combat redoublant donc d'acharnement, notre héros place son fils auprès de la sainte barbe, une mèche allumée à la main, lui disant d'un ton impératif: »Mets le feu à la poudre quand je te le commanderai; si tu ne le fais »pas, je te fends le crâne de mes propres mains." Le ciel n'accepta pas ce sacrifice magnanime, car, notre brave continuant à se défendre comme un lion, l'ennemi se compta heureux de pouvoir lâcher prise, après quoi Bankert rentra au port avec son vaisseau qui se trouvait dans le plus pitoyable état.

Bankert continua à ne jamais négliger de se signaler au service de sa patrie qui enfin le récompensa par le rang d'amiral de Zélande. Il se rendit si redoutable aux ennemis qu'il fut surnommé le *fléau* des Espagnols et *la terreur* des Portugais.

En 1646, retournant d'une expédition aux Indes occidentales, durant laquelle il s'était encore distingué par les actions les plus éclatantes, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui le fit succomber bientôt. Son corps, quoique embaumé, exhala une telle puanteur qu'on fut plusieurs fois sur le point de le jeter par dessus le bord, mais chaque fois ses deux fils, qui se distinguèrent aussi au service de la patrie, empêchèrent ce qu'ils regardaient comme une profanation.

Expédition aux Indes occidentales de Corneille Korneliszoon Jol surnommé la jambe de bois. Combat contre les Espagnols.

(1638.)

Les directeurs de la compagnie des Indes occidentales ne tardèrent pas long-temps à équiper une nouvelle et forte flotte destinée à molester les Espagnols au nouveau monde, et à tacher d'intercepter leur flotte des galions. Le commandement en fut donné à Corneille Korneliszoon Jol surnommé jambe de bois, qui avait navigué sur les mers dès sa tendre jeunesse, était endurci à toutes les fatigues, brave jusqu'à la témérité et ne pouvant se faire sur terre. Il appareilla le 14 Mars 1638 du Texel. Arrivé au Brésil, il se concerta avec Maurice de Nassau, gouverneur de la côte, qui lui donna quelques vaisseaux, six cents soldats et des vivres pour sept mois. Il appareilla donc de nouveau avec quatorze vaisseaux parfaitement armés et équipés et fit une croisière assez longue.

Le bruit de cette expédition hollandaise causa beaucoup d'inquiétude en Espagne, et cela d'autant plus qu'on y connaissait le caractère entreprenant du commandant. Le roi d'Espagne avait, donc, envoyé quatre avisos, fins voiliers, avec ordre, à tous les commandans des ports et des forts aux Indes, de protéger de tout leur pouvoir la flotte des galions de Terre ferme, et défense d'en laisser partir une l'année suivante de la Nouvelle Espagne.

Cependant les galions de Terre ferme, ne se doutant d'aucun danger, avaient déjà mis en mer, mais comme

cette flotte eut avis, par ses vigies envoyées à la découverte, de l'arrivée de l'escadre hollandaise, elle changea son cours et cingla vers Cuba et la Havanne. Jol, après avoir erré çà et là en mer, fut enfin informé que la flotte espagnole se tenait sous la côte de Cuba près des rochers d'Organès, qu'elle comptait huit galions sous le commandement de don Carlos de Harra et qu'elle portait des trésors immenses estimés à plus de neuf millions. La plus grande partie de ces richesses se trouvait sur le bord de l'amiral.

Enfin, les deux flottes s'étant rencontrées, Jol, aidé de ses vice- et contre-amiraux, attaqua les trois plus grands vaisseaux des Espagnols, mais les autres capitaines, oubliant leur devoir et leur serment, n'avancèrent pas et restèrent tranquilles spectateurs du combat qui dura plus de deux heures avec le plus grand acharnement de part et d'autre. Jol avait placé dans les huniers quelques matelots qui en faisant pleuvoir de là une grêle de grenades sur les ennemis, les incommodèrent beaucoup, et les forcèrent à se réfugier dans les entreponts. La victoire penchait de notre côté, lorsque notre brave amiral, si honteusement abandonné par les siens, dut lâcher sa proie, pour ne pas avoir affaire à toute la flotte espagnole, qui arrivait à toutes voiles sur lui, justement au moment où un matelot, encouragé par la promesse d'une gratification de mille florins, allait arracher le pavillon de l'amiral ennemi. Ce brave néanmoins se sauva comme par miracle. Alors le vaisseau amiral des Hollandais eut à essuyer le feu de toute l'escadre ennemie. Le premier et le second lieutenant ainsi que cinquante soldats perdirent la vie dans cette chaude action et nous eûmes en outre cent cinquante blessés. Jol était inconsolable d'avoir dû laisser échapper, par la trahison de quelques-uns de

ses capitaines, le prix qu'il se promettait de sa longue croisière. Il assembla les commandans des vaisseaux, se plaignit de ceux qui n'avaient pas fait leur devoir, les admonesta pour l'avenir, et leur fit prêter de nouveau serment. Mais tout cela ne servit à rien, ils restèrent constamment en arrière à chaque rencontre avec l'ennemi, quoique ce fût la troisième fois qu'on leur eut fait prêter serment. L'amiral en destitua donc cinq et les remplaça par autant d'autres. Mais les Espagnols avaient mis le temps à profit en se retirant de Cuba vers la Nouvelle Espagne et ils l'avaient ainsi échappé belle. Les chefs de la conjuration contre l'amiral Jol étaient deux capitaines qui, ayant sur lui le rang d'ancienneté, refusaient de lui obéir et qui préférèrent de priver leur patrie d'un si riche butin, à l'humiliation, selon eux, de se soumettre aux ordres du commandant que la compagnie leur avait imposé. Il est vrai que des hommes, braves en toute autre occasion, se laissent parfois aveugler par une basse jalousie, mais il est vrai aussi de dire qu'alors ils se rendent coupables de félonie envers leur patrie et qu'ils font et feront toujours l'exécration de leurs contemporains et de la postérité la plus reculée. Nous n'hésitons pas à adresser à ces hommes là ces stances de notre Helmers:

Périsse le mortel impie
Dont le cœur corrompu méconnait sa patrie,
Qui répand sur les lieux où son œil vit le jour
Les poisons de la calomnie,
Et, lâchement parjure, avilit le séjour
Où dort de ses aïeux la cendre qu'il renie!
Qu'il meure sous le joug! que son nom fasse horreur!
Que son corps des vautours devienne la pâture,
Et que sur ses enfans, rebut de la nature,
Pèse un éternel déshonneur!

Bataille navale entre Martin Harpertszoon Tromp et les Dunkerquois.

(1639.)

Nous voici arrivés aux plus belles pages des fastes de notre marine, celles où sont consignés les brillans faits d'armes de notre célèbre Martin Harpertszoon Tromp.

Le lieutenant-amiral Philippe van Dorp étant revenu, de son autorité privée et sans avoir entrepris rien d'important, de sa croisière sur les côtes flamandes, les états-généraux lui en surent très-mauvais gré, et le destituèrent de son commandement pour le donner à notre Tromp dont on connaissait la bravoure et l'esprit entreprenant. Celui-ci ayant donc mis en mer avec douze vaisseaux, alla bloquer d'abord le port de Dunkerque, ce repaire d'écumeurs de mer qui molestaient incessamment notre commerce. Le gouverneur de cette place, le margrave de Fuentes, ayant eu ordre d'envoyer en Espagne un transport de munitions de guerre, dont on avait besoin dans ce pays pour l'approvisionnement d'une force navale formidable qu'on y équipait, commanda à l'amiral de Dunkerque, Michel Doorn, de s'apprêter à chasser les Hollandais de devant le port. Effectivement le 18 Février, à la pointe du jour, la flotte sortit du port, forte de vingt voiles parmi lesquelles il y avait douze vaisseaux de guerre de la marine royale d'Espagne. Le gouverneur de Fuentes avait voulu présider lui-même à l'appareillage et il se rendit à cet effet sur la plage, dans son carrosse, accompagné d'une multitude de peuple qui poussait d'avance des acclamations de victoire.

A peine l'escadre ennemie eut-elle débouqué du port que le capitaine Hollaere, qui était de vigie, en fit signal par un coup de canon et aussitôt notre amiral fit tout préparer pour le combat. Il avait une manière particulière de se faire aimer de ses marins qui ne le nommaient jamais autrement que leur compère. Il était capitaine et matelot en même temps, sans rien perdre pour cela de son autorité, et c'est ainsi qu'il faisait de son monde ce qu'il voulait. Il est vrai de dire que nous autres Néerlandais nous ne faisons rien par la violence, mais tout et pour ainsi dire l'impossible par la douceur et le sentiment de notre devoir.

Tout étant prêt pour le combat, l'ordre du branle bas fut accueilli aux acclamations ! Tromp, d'abord, coupa du reste de la flotte deux vaisseaux espagnols et les força de se rendre après leur avoir fait essuyer de grandes pertes tant en matériel qu'en hommes. Lui même alors fut attaqué par cinq vaisseaux de guerre, qu'il combattit pendant trois heures, et il les obligea enfin à lâcher prise et à prendre le large. Notre amiral, ainsi débarrassé de ces ennemis, se hâta d'attaquer le chef des Dunkerquois et le combattit pendant une demi-heure; et il se serait emparé enfin du vaisseau si en virant de bord, pour l'approcher davantage, il ne fut tombé en dessous du vent, circonstance dont son ennemi profita pour s'éloigner à toutes voiles. Les autres vaisseaux suivirent l'exemple du commandant, mais ne s'en tirèrent pas tous à si bon marché. Plusieurs touchèrent et ne revinrent à flot qu'à la haute marée. Le vice-amiral de l'ennemi, entre autres, toucha à l'entrée du port, à l'endroit nommé *het scheurtje* et aussitôt deux vaisseaux hollandais furent détachés pour s'en emparer. Les soldats qui se trouvaient sur la plage, pour l'empêcher, y mirent le feu; aussi les

nôtres auraient difficilement pu remorquer ce vaisseau; car durant le combat il avait reçu plusieurs boulets à fleur d'eau au point qu'il s'enfonçait déjà. Cependant cette défaite porta un coup sensible à la marine de Dunkerque puisque les Espagnols reconnurent eux-mêmes que la perte, en tués et blessés et prisonniers, dépassait le nombre de seize cents. On ne doit donc pas s'étonner que tout Dunkerque fut rempli de deuil et que tout le monde y fut plongé dans la plus grande consternation. On voulut s'en prendre à l'amiral de ce désastre et on l'arrêta, mais quand la plus grande effervescence fut passée on le relâcha. Tromp, modeste au milieu de ses succès, attérit le 21 Février à Hellevoetsluis, traînant à la remorque deux prises faites sur les Dunkerquois, avec trois cents prisonniers. Ces deux vaisseaux, qui avaient porté ensemble cinq cents hommes, en avaient perdu deux cents pendant l'action. Cette victoire causa d'autant plus de joie en Hollande qu'elle fit évanouir la crainte qu'on y avait des armemens de l'Espagne et que la mer fut enfin libre sur les côtes.

Les capitaines et les marins furent récompensés selon leur mérite et leur rang, et l'amiral fut décoré d'une chaîne d'or par les états-généraux; il reçut en outre des lettres autographes de Louis XIII et du cardinal de Richelieu avec les insignes de l'ordre de St. Michel.

L'amiral Tromp attaque et détruit les forces navales d'Espagne dans les Dunes.

(1639.)

L'Espagne avait épuisé tous ses trésors des deux mondes pour équiper une flotte formidable, qu'on rassembla dans le port de la Corogne, province de Galice. Cette flotte comptait soixante-six gros vaisseaux de guerre ayant à bord plus de 25,000 hommes. La grandesse espagnole s'était engagée à l'envi sur cette flotte. Don Antonio d'Oquendo, dont nous avons déjà eu occasion de parler avantageusement, fut revêtu du commandement de ces forces formidables. Son vaisseau amiral était du tonnage de huit cents *lasts* et portait soixante six canons de gros calibre. Les autres principaux capitaines espagnols étaient don Andrea Decastro, amiral de Castille, don Pedro Quaderon, amiral de Naples, don Francisco Seixo de Soto Major, amiral de Galice, et don Lopo Ossez, amiral de Portugal. Le vaisseau de ce dernier nommé La Teresa était le plus formidable de tous, du tonnage de douze cents lasts et portant soixante-huit gros canons. En tout la flotte espagnole avait dix-sept cents grosses pièces d'artillerie.

Cependant on était incertain du point où serait venu fondre cet orage. Le caractère espagnol a cela de particulier que cette nation sait très-bien garder le secret, ce qui en temps de guerre est d'un grand avantage. Quelques-uns croyaient que les Espagnols avaient le projet de débarquer sur les rives de l'Ems, d'autres pensaient qu'ils projetaient une croisière dans

le Sund afin d'y molester le commerce et la navigation des Hollandais. Mais la version la plus probable est celle qui résulta du rapport de l'amiral de Galice, de Soto Major, que l'on fit prisonnier, notamment que d'Oquendo avait ordre de transporter à Dunkerque quelques milliers de nouvelles recrues espagnoles, parce-qu'on ne se fiait plus aux soldats et aux chefs flamands. L'amiral devait traverser la Manche jusqu'à la rade de Calais, envoyer de là les troupes destinées pour Dunkerque à leur destination et s'en retourner. Les ordres secrets, cependant, et dont le prince Frédéric Henri parvint à avoir connaissance, portaient que l'amiral espagnol devait entrer aux Dunes, où il aurait été reçu par les Anglais qui, en outre, lui auraient prêté le secours de quelques vaisseaux.

Le lieutenant-amiral Tromp, qui déjà au mois de Février de cette année avait remporté une victoire éclatante près de Dunkerque, croisait depuis lors à la hauteur des caps, y attendant la flotte espagnole qui avait appareillé de la Corogne et effectivement le 16 Septembre on la découvrit à la hauteur de Bevezier, forte de soixante-sept voiles. Notre amiral n'avait en ce moment sous son pavillon qu'une escadre de douze vaisseaux. Le vice-amiral Witte Korneliszoon de With croisait à la hauteur des *Cingels*, avec cinq vaisseaux et se hâta d'accourir au signal, de quelques coups de canon, que lui donna Tromp. On raconte que de With fut mandé en cette occasion auprès de l'amiral et que celui-ci lui dit: »J'ai fermement résolu d'acquérir pendant cette journée de l'honneur ou de mourir! vous, que ferez vous? On a quelquefois douté »de votre courage; il est temps maintenant d'en donner »des preuves." Sur quoi le vice-amiral aurait répondu: »Si mon amiral me donne un bon exemple, je le suivrai

»certainement." Nous ne pouvons pas omettre de rapporter ici la circonstance que de With, étant arrivé en vue de notre escadre et de la flotte ennemie, fut empêché par le vent contraire et par les Espagnols avec lesquels il fut engagé pendant une heure, de se rallier d'abord à Tromp. Cependant il y réussit le 17 vers les onze heures du matin. Notre flotte forte alors de dix-sept vaisseaux ne craignit plus d'attaquer toutes les forces espagnoles et les canonna jusqu'à quatre heures de l'après-dînée, lorsque d'Oquendo se retira vers le nord du côté des *Cingels*. Tromp qui commençait à manquer de poudre en envoya chercher à Calais et en reçut cinq mille livres du commandant de cette ville. A cette occasion un de nos vaisseaux, nommé le Grand Christophe, ayant pris feu, sauta. Un grand nombre de ceux qui le montaient et qui étaient retombés vivans dans la mer se seraient sauvés s'ils n'avaient pas été écrasés par la chute des voilures et des agrès du bâtiment. Un seul matelot fut recueilli par un navire marchand qui passait et alla porter aux états-généraux à la Haye la première nouvelle des grands événemens qui se préparaient. Leurs seigneuries résolurent aussitôt de secourir notre amiral de tout leur pouvoir. Sur ces entrefaites Tromp ayant assemblé le conseil de guerre on convint de suivre les Espagnols à petites voiles. Mais le lendemain, la mer étant couverte d'une brume épaisse, on ne vit plus l'ennemi. Enfin, le soleil perçant les nuages, on découvrit les Espagnols à l'ouest en dessous des côtes d'Angleterre entre Hyth et Folkestone et on prit en toute hâte cette direction. Sur le midi un calme plat vint empêcher qu'on n'avançât. Vers le soir on convoqua de nouveau le conseil de guerre et il fut résolu d'attaquer, inopinément à minuit et à la faveur du clair de lune, l'ennemi qui était

à l'ancre et attendait la marée pour entrer dans le port des Dunes. On prit toutes les précautions imaginables pour diminuer le danger de cette entreprise; et, pour pouvoir se reconnaître, on alluma deux fanaux à bord de l'amiral et un seul sur les autres vaisseaux. On avait ordre de marcher serré. Enfin on cingla intrépidement et à la faveur d'un vent de sud-est vers l'ennemi qui nous attendait aussi sous voiles. La canonnade commença à deux heures de la nuit et les deux flottes en se battant dérivèrent ensemble à la hauteur des caps.

Le lendemain le commandeur Josse Bankert, que nous connaissons déjà, vint renforcer l'amiral avec onze vaisseaux, et à cette vue les Espagnols effrayés de l'accroissement successif de la flotte des états, et maltraités qu'ils avaient été par notre artillerie, se hâtèrent de gagner le port des Dunes. On s'empara fort habilement en cette circonstance d'un vaisseau Biscayen, mais un galion, que les nôtres avaient déjà pris, parvint à s'échapper par la négligence de ceux auxquels on en avait commis la garde et qui s'amusèrent à piller au lieu de surveiller les prisonniers. La plupart des vaisseaux espagnols avaient été tellement maltraités qu'ils eurent peine à atteindre la rade des Dunes. Tromp leur donna la chasse et se hâta d'aller s'embosser au sud de la flotte ennemie de manière à lui barrer la sortie de la rade, à moins de risquer la bataille.

Les Espagnols, à leur arrivée aux Dunes, furent forcés par l'amiral anglais Pennington de baisser pavillon. Mais en revanche les Anglais leur louèrent un certain nombre de bâtimens avec lesquels ils transportèrent autant de monde que possible à Dunkerque. Un de ces bâtimens sur lequel se trouvaient deux cents Espagnols

fut pris par les nôtres et conduit à Flessingue. Enfin Pennington parut en mer avec dix-sept vaisseaux anglais et fit proclamer: »qu'on eût à s'abstenir d'hosti- »lités des deux parts; que celui qui les aurait com- »mencées deviendrait l'ennemi de la Grande-Bretagne »et serait traité comme tel." Cependant les Anglais aidèrent de toutes manières les Espagnols auxquels ils accordèrent même la permission de débarquer leurs lingots d'argent. Le roi Charles fit aussi promptement équiper quelques vaisseaux afin de donner du poids à à ses menaces. Il est probable que si les Espagnols eussent d'abord présenté la bataille aux nôtres la fortune se fut déclarée en leur faveur, mais leur hésitation fut la cause de leur perte. Quoiqu'il en soit on mit le temps à profit en Hollande où l'on déploya un zèle inoui et où l'on fit la plus grande diligence pour équiper un grand nombre de vaisseaux de guerre et y embarquer des forces respectables et des provisions suffisantes. Les menaces du roi d'Angleterre, dont le ressentiment à cause de la violation de sa rade fut singulièrement exagéré par notre envoyé Joachimi, ébranlèrent cependant fortement la résolution de notre gouvernement et du stadhouder et quoique les plus clairvoyans fissent remarquer que le roi d'Angleterre ne serait pas tenté de s'engager dans une guerre avec les états, parcequ'il ne pouvait aucunement se fier à son propre peuple, la plupart des membres du conseil restèrent indécis et les états envoyèrent à l'amiral, par un flibot, un ordre insignifiant et douteux. Mais la fortune nous fut encore favorable en cette circonstance, car le pêcheur ayant aperçu quelques voiles et les croyant ennemies jeta la missive à la mer. Enfin, une forte flotte ayant été équipée et envoyée aux Dunes, la grande affaire fut remise sur le tapis et on tomba d'accord

enfin: »que le roi d'Angleterre n'avait pas le droit de »prendre sous sa protection une armée entière de notre »ennemi, poursuivie qu'elle était par nos forces." On envoya donc ordre au lieutenant-amiral: »d'attaquer »la flotte espagnole, si cela pouvait se faire avec quelque »espoir de succès, là où elle se trouverait, sans considé»ration des lieux où des personnes qui voudraient y »mettre obstacle. Mais qu'on devait préalablement in»viter les Anglais à se tenir neutres."

Tromp, qui au 16 Septembre n'avait sous son pavillon que douze vaisseaux, mais qui depuis avait été renforcé par les escadres du vice-amiral de With et du commandeur Bankert, qui ainsi comptait alors vingt-huit bâtimens, se trouva, au 21 Octobre, après avoir bloqué pendant un mois la flotte espagnole, à la tête d'une force navale de plus de quatre vingt-dix voiles dont soixante avaient été équipées et armées en moins d'un mois. Nos braves ancêtres déployèrent certainement en cette circonstance un zèle et une célérité dont on aura peine à se former une idée de nos jours! Les vaisseaux, qui avaient été si promptement équipés, arrivèrent de même, favorisés par un vent constant d'est, auprès de l'amiral et celui-ci ayant reçu alors ordre, de combattre se hâta de son côté, de faire tous les préparatifs nécessaires. Cependant treize vaisseaux, Dunkerquois, de la flotte ennemie, s'étaient échappés, à la faveur de la nuit, par une passe que les nôtres n'avaient pas gardée parce que les Anglais leur avaient fait accroire *qu'elle n'était pas navigable pour de gros bâtimens*.

Enfin, tout étant prêt pour l'action, le lieutenant-amiral Tromp réunit sur son bord, les commandans Witte Korneliszoon de With, Jean Evertsen, le contre-amiral Kats, les commandeurs Jol, surnommé la jambe

de bois, et Bankert, les capitaines Denys, Jaarsveld, Balk, van Galen, Musch et autres. De With fut chargé, avec trente vaisseaux de guerre et quatre brûlots, d'observer l'amiral anglais Pennington qui faisait mine de vouloir secourir les Espagnols. En même-temps notre amiral envoya une lettre aux Anglais portant: »que les Espagnols avaient transgressé les »ordres du roi d'Angleterre et commis des hostilités »contre lui en tirant une balle de mousquet dans les »voiles d'un yacht que lui amiral et son vice-amiral »montaient, et en tuant d'un autre coup de mousquet »un homme à bord du vaisseau du capitaine Balk. Qu'il »exigeait, en conséquence, que les Espagnols, confor»mément aux ordres du roi, fussent traités comme les »ennemis de la Grande-Bretagne, et en tout cas que la »flotte anglaise se tint neutre." Le parlementaire devait ajouter de vive voix: »qu'on avait tout lieu d'es»pérer que les Anglais ne se joindraient pas aux Es»pagnols, mais que si contre toute attente ils venaient »à commettre des hostilités contre nos vaisseaux, qu'alors »ils auraient aussi à se défendre, le vice-amiral de With »ayant ordre de les surveiller particulièrement." Cette notification convainquit Pennington que ce qu'il avait de mieux à faire était de rester spectateur impassible de l'événement. Nos vaisseaux, sans compter ceux de de With, divisés en cinq escadres, appareillèrent, tous à la fois, au signal donné, et ayant pris le dessus du vent tombèrent sur l'ennemi dans les Dunes. L'amiral d'Oquendo voyant qu'il s'agissait enfin de combattre, coupa ses cables et mit en mer. Mais don André de Castro, amiral de Castille, soit que la brume qui survint tout-à-coup lui fît perdre sa route, soit qu'il se laissât dominer par la peur, alla échouer avec vingt-deux vaisseaux sur la plage, malgré les avertissemens

de Soto-Major. La brume s'étant éclaircie les nôtres canonnèrent si vivement les vaisseaux échoués qu'ils les détruisirent pour la plus grande partie. Cependant les Anglais faisaient de la côte un feu continuel sur les Hollandais pour les empêcher d'approcher davantage. D'un autre côté le vice-amiral Evertsen était engagé chaudement avec l'amiral portugais don Lopo Ossez, dont le vaisseau ou plutôt le château flottant, nommé la Teresa, qui montrait soixante-huit sabords et portait 900 hommes, lui donnait fort à faire, lorsque Tromp, revenant de donner la chasse à d'Oquendo, donna ordre en passant d'envoyer cinq brûlots contre ce colosse des mers et bientôt ce vaisseau, prenant feu, sauta avec don Lopo (qui déjà avait perdu un bras dans l'action) et tout son monde. Le vaisseau du capitaine Musch prit feu aussi par un de nos propres brûlots et fut consumé par les flammes; mais la plus grande partie de l'équipage en fut sauvée. De Soto Major, amiral de Galice, entouré de toutes parts par Tromp et d'autres se rendit sans attendre l'arrivée des brûlots qu'on lui envoyait déjà. Un autre vaisseau, l'Alexandre le Grand, fut pris par le capitaine Jaarsveld, avec treize moindres qui furent envoyés en Zélande et au Texel. L'amiral de Naples, don Pedro Quaderon, talonna sur un banc; son vaisseau s'entr'ouvrit du choc, et il périt avec la plus grande partie de son monde. L'amiral des Espagnols, d'Oquendo et celui de Dunkerque Michel Doorn, s'échappèrent favorisés par la brume, la nuit qui survint, et le gros temps qui régna pendant toute la journée du lendemain. Ils avaient pris cours d'abord sur Douvres et se sauvèrent enfin dans le port de Dunkerque.

Le lendemain de la bataille notre amiral ne rencontra qu'un seul vaisseau de vingt-quatre canons et

ayant à bord plus de cent soldats outre l'équipage, qu'il envoya prendre par sa chaloupe sur laquelle ne se trouvaient que neuf matelots.

Le jour suivant on découvrit de nouveau quelques voiles espagnoles à la hauteur des *Cingels*, qu'on ne put atteindre à cause du gros temps; ensuite on s'empara, sans coup férir et sous la côte anglaise, d'un galion. Un grand nombre d'autres allèrent se briser sur les côtes de France aux environs de Calais.

Notre brave Tromp ne trouvant plus d'ennemis revint jeter l'ancre dans les Dunes et salua de toute son artillerie, comme il était d'usage, l'amiral Pennington et les forteresses de la côte d'Angleterre. Il célébra ainsi son triomphe, mais l'Anglais qui en était jaloux ne daigna pas répondre convenablement à cette courtoisie; enfin le dépit des Anglais perça de toutes manières, car les nôtres trouvèrent six vaisseaux espagnols, des vingt-deux de l'escadre de Castro échoués sur la côte, gardés par des soldats Anglais que l'envieux Pennington y avait envoyés afin que les Hollandais ne pussent y prétendre. Tromp n'ayant pas ordre d'employer en ce cas la force contre le Breton le laissa en possession de ces bâtimens, mais donna ordre au commandeur Kolster de continuer à croiser avec vingt-quatre vaisseaux à la hauteur de Dunkerque, et lui-même avec le reste de la flotte cingla vers le Briel et Goerée, où ayant jeté l'ancre, il se hâta de se rendre à la Haye. Partout sur son passage notre brave recueillit, des populations entières, les témoignages de l'allégresse publique qui alla jusqu'au délire. Il fut humble au milieu de sa gloire et affable envers tout le monde. Il n'ignorait pas que c'étaient là le moyen de se concilier la bienveillance de tous ses compatriotes à laquelle il attachait le plus grand prix. Les états

récompensèrent dignement aussi la bravoure de notre amiral et du vice-amiral de With. Enfin, on prescrivit pour le 9 Novembre une solennité afin de rendre grâces à l'Eternel d'une si éclatante victoire. Toutes les cloches furent mises en branle; on fit partout des feux de joie. Tous les clochers furent illuminés et dans les principales villes on tira de brillans feux d'artifice. A la Haye on célébra la victoire par la décharge réitérée de plus de soixante canons et on tira, sur l'île qui se trouve au milieu du Vyverberg, un superbe feu d'artifice dont la pièce de couronnement représentait le vaisseau amiral portugais incendié par les brûlots et sautant enfin dans les airs (*). Il est vrai de dire que le produit net du butin que l'on trouva sur les prises n'alla pas au-delà de 134,000 florins et que c'était là une faible somme en comparaison des frais énormes qu'un si immense armement avait nécessité, mais cette victoire fut pour notre état d'un prix moral incalculable; elle augmenta au plus haut dégré notre importance auprès de tous les souverains de l'Europe, elle retentit et nous fut profitable dans les deux mondes. On ordonna à tous nos ambassadeurs auprès des cours étrangères de célébrer, dignement par de brillantes fêtes, cet heureux et glorieux événement et en cela on fit usage d'une bonne politique d'ailleurs bien permise. Les Espagnols perdirent plus de quarante gros vaisseaux qui furent coulés à fond, pris, brûlés ou brisés sur la plage. On leur tua sept mille hommes sans compter les blessés dont le nombre fut immense et on leur fit dix-sept cents prisonniers.

(*) Ce feu d'artifice coûta 80,000 florins.

Note du traducteur.

Trait remarquable de bravoure de Pierre de Constant Rebecque dans un combat contre onze vaisseaux Dunkerquois.

(1640.)

Ce fut en cette année que Pierre de Constant Rebecque, qui habitait la ville de Middelbourg en Zélande, appareilla de ce port avec le vaisseau de guerre La Princesse, pour aller croiser sur la côte du Brésil (*). Au commencement de son voyage il rencontra douze frégates de Dunkerque qui conduisaient deux prises. Un de ces corsaires continua sa route avec les deux prises tandis que les autres vinrent droit au vaisseau de Constant Rebecque en le sommant d'amener pavillon. Mais notre brave, se ressouvenant des exploits qui avaient marqué toute sa carrière et se confiant à la protection divine, résolut de combattre jusqu'au dernier soupir plutôt que de céder à l'ennemi quelque formidables d'ailleurs que fussent ses forces. Il répondit par une volée de canon à l'insolence de ces pirates qui alors l'entourèrent de toutes parts en faisant un feu terrible.

De Constant Rebecque déploya dans cette lutte inégale une bravoure et une intrépidité peu communes qui,

(*) Pierre de Constant Rebecque qui mérite une place distinguée parmi nos braves marins, était issu d'une maison qui déjà en 1560 comptait dans notre marine deux vice-amiraux, nommément : Pierre et Jean Charles de Constant baron de Rebecque. Cette famille inscrite actuellement dans les rangs de l'ordre équestre de Hollande a porté les armes pour la Patrie depuis 1699 jusqu'à ce jour. Le trait d'intrépidité que nous relatons ici prouve que cette ancienne famille a toujours su rendre de grands services au pays.

jointes à la précision de ses manœuvres, frappèrent d'étonnement ses ennemis.

Quoique les pirates déployassent toutes leurs forces pour accabler l'unique vaisseau qui osait leur résister, ils furent forcés de lâcher prise et de prendre le large après un combat des plus sanglans qui avait duré depuis midi jusque bien avant dans la soirée. Ils eurent un grand nombre de tués et de blessés et leurs frégates furent très-maltraitées.

Le brave Pierre de Constant Rebecque, quoique son vaisseau eût considérablement souffert pendant l'action, continua sa route et parvint heureusement à sa destination (*).

Combats au Brésil entre les Espagnols et les Hollandais.

BRILLANT FAIT D'ARMES DU COMMANDEUR NICOLAS JANSSEN.

(1640.)

Le roi d'Espagne, qui avait vu détruire dans la Manche ses forces navales par les Hollandais, n'était, par continuation, pas plus heureux aux Indes occidentales (†).

(*) Voir: 1°. vies et faits des héros de mer, pag. 417.
2°. hommes héroïques de Zélande.
3°. vie de van Galen.
4°. vie et faits du prince Frédéric Henri de Nassau, 2e. partie, pag. 88.

(†) Cette même année 1640 le commandeur Nicolas Janssen de Flessingue vint tomber inopinément avec son vaisseau au milieu de quatre corsaires de Dunkerque contre lesquels il se défendit héroïquement pendant six heures consécutives. Les deux mâts de son vaisseau étaient fendus par les boulets ennemis, ses voiles écharpées et il avait reçu

Ses armemens avaient été réellement formidables, car en même temps que sa grande flotte appareillait de la Corogne pour Dunkerque, une autre était sortie des ports d'Espagne, cinglant vers les Indes occidentales. Arrivée à la hauteur du Cap Vert, cette dernière y fut ballottée par la tempête et considérablement endommagée. D'un autre côté les équipages et les troupes furent décimés par des maladies épidémiques, de sorte que cette grande Armada arriva dans la Baie horriblement fatiguée par la tempête et ayant perdu la majeure partie de son monde. Elle y séjourna une année entière afin d'y réparer ses pertes. Le comte Jean Maurice de Nassau, commandant en chef au Brésil pour la compagnie de ces Indes, ayant eu avis de toutes ces circonstances, ne perdit pas son temps; il se mit en mesure, non seulement de résister à l'ennemi qui se présentait avec le dessein de reconquérir le Brésil, mais même de l'aller chercher. Et effectivement il alla à sa rencontre n'ayant d'abord avec lui que treize vaisseaux sous le commandement de Guillaume Korneliz. Loos, mais il fut rallié à temps par dix-neuf autres vaisseaux qui arrivaient, à point nommé, de la mère-patrie.

La flotte espagnole forte de soixante-six voiles portant 15,000 hommes et commandée par don Fernando Mascarenhos, comte de la Torre se montra le 10 Janvier entre Tamarika et la Guyane et y débarqua près de 7,000 hommes; mais elle remit en mer

---

plusieurs coups de canon à fleur d'eau; enfin le bâtiment s'enfonçait déjà que notre héros ne voulait pas encore entendre parler de se rendre, mais il y fut forcé, par son propre équipage, le pistolet sur la gorge. Ce fut donc avec raison que notre brave commandeur prétendit ne pas s'être rendu en se consolant d'avoir tellement maltraité l'ennemi que celui-ci n'avait pas eu lieu de s'applaudir beaucoup de sa victoire.

à l'apparition de notre escadre, qui ayant l'avantage du vent, lui donna la chasse. A trois milles de la côte on se joignit et l'on combattit depuis midi jusque bien avant dans la soirée. L'amiral Loos, ayant voulu aborder le vaisseau amiral des ennemis, fut attaqué à la fois par quatre galions contre lesquels il se défendit sans faiblir pendant trois heures consécutives. Notre amiral, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit la vie dans ce combat acharné et un de nos vaisseaux fut obligé de se retirer hors de la ligne du combat ayant été très-maltraité. La nuit mit fin à l'action qui recommença le lendemain avec la même furie; Jacob Huigens avait pris alors le commandement de notre flotte. La légèreté de nos vaisseaux nous fut très-avantageuse dans cette rencontre en ce qu'elle permit aux nôtres de harceler et de fatiguer l'ennemi tout en évitant l'abordage qui nous eût été fatal à cause du grand nombre de soldats qui se trouvait sur les vaisseaux ennemis. Nous n'eûmes aussi qu'un petit nombre de blessés et de tués. Mais un de nos vaisseaux, criblé de boulets, coula à fond avec le capitaine Mortamer et quarante-cinq hommes de son monde; les autres se sauvèrent dans la chaloupe. La nuit fit cesser pour la seconde fois le combat qui recommença encore le lendemain avec plus d'acharnement que jamais, à la hauteur de Paraiba. Un des vaisseaux hollandais, le Cigne, eut le malheur de perdre son mât de misaine et se trouva pendant quelque temps dans la position la plus critique, ayant ses ancres dehors, et étant entouré de pas moins de douze vaisseaux ennemis qui le foudroyaient de leur artillerie; mais notre amiral étant survenu fit lâcher prise à six vaisseaux espagnols. Néanmoins les autres, se réunissant, fondirent tous à la fois sur le Cigne et l'attaquèrent à l'abordage. Il se trouvait

déjà plus de trois cents Espagnols sur le pont des Hollandais, lorsque, l'imminence du danger même leur donnant de nouvelles forces, ils se défendirent si vigoureusement que l'ennemi se trouva heureux de pouvoir chercher son salut dans la fuite. Alors le Cigne coupa ses cables et alla se faire échouer sur des bas-fonds où les Espagnols ne pouvaient le suivre sans s'exposer aux plus grands dangers. Cependant un des vaisseaux espagnols commandé par don Juan Andrada de Cunha suivit notre Cigne et s'ensabla tellement qu'il ne put plus manœuvrer; et, se trouvant exposé sans défense au feu terrible des nôtres, il se rendit. On mit, par après, à terre deux cent trente prisonniers faits sur ce vaisseau, mais Andrada fut conduit en Hollande. Un calme plat qui régna pendant trois jours empêcha le renouvellement de l'action. Le quatrième jour enfin les deux flottes se rencontrèrent de nouveau, mais les ennemis n'eurent pas lieu de s'en applaudir, car à la première volée leur vaisseau amiral fut tellement maltraité qu'il prit le large à toutes voiles. Quatre autres de leurs vaisseaux furent chassés sur la côte et trois cents hommes qui s'en étaient sauvés à terre furent poursuivis et dispersés par le capitaine Tourlon. L'ennemi se réfugia alors derrière les récifs du cap St. Roch où il était trop dangereux de le suivre et de l'attaquer. Là il débarqua encore 2,000 hommes, qui devaient se rendre par terre à la Baie, mais qui furent dispersés pour la plus grande partie par les nôtres. C'est ainsi que manqua cette formidable expédition qui devait reconquérir le Brésil; il est vrai que cela nous coûta quelques sacrifices, mais ils furent largement balancés par les avantages. L'ennemi vit enfin que le sort des armes sur mer lui était constamment fatal et que la victoire se plaisait sous nos drapeaux. Il eût été facile aux nôtres de détruire

totalement en cette rencontre la flotte ennemie, si tout le monde eût fait son devoir. De toute notre flotte il n'y eut que douze, tout au plus quinze vaisseaux, qui prirent part à l'action ; les autres commandans, au mépris de leur devoir et de l'honneur, restèrent en arrière. Mais lorsqu'on fut revenu à l'ancre devant le Récif on assembla le conseil de guerre. Plusieurs capitaines payèrent de leur tête leur coupable désobéissance, d'autres subirent une autre peine réservée à la félonie et consistant dans le simulacre de la décapitation ; enfin il y en eut qui furent déclarés infames et incapables de servir dorénavant la Patrie ou condamnés à des amendes pécuniaires. La victoire de ceux d'entre les nôtres qui restèrent fidèles à leurs sermens et à l'honneur national n'en fut que plus glorieuse, car ceux-ci avec moins de 15 bâtimens, qu'on peut appeler légers en opposition des colosses espagnols, combattirent avec succès une force ennemie de 66 voiles parmi lesquelles 24 galions, et firent échouer la gigantesque expédition des Espagnols.

Expédition navale de Corneille Korneliszoon Jol surnommé la jambe de bois, à Angola et à l'île de St. Thomas.

(1641.)

Le brave commandant de marine Corneille Korneliszoon surnommé la jambe de bois, qui s'était rendu au Brésil, y fut à peine arrivé qu'il s'apprêta à entreprendre l'une ou l'autre expédition importante et glorieuse pour la mère-patrie. Il rassembla à cet effet

à Fernambouc une flotte de vingt vaisseaux sur laquelle il embarqua 2,000 soldats, 900 matelots et 200 Brésiliens sous le commandement du colonel Jacob Hinderson. Cette flotte appareilla du Récif le 30 Mai, mais elle ne parvint en vue de la côte d'Afrique que le 24 Août. Sur cette côte est situé, vis-à-vis du Brésil le royaume d'Angola, dont Loanda di St. Paulo est la capitale. C'était alors une ville florissante, au pouvoir des Portugais. Les naturels du pays étaient des espèces de sauvages peu propres aux arts et métiers et employés comme des bêtes de somme dans les sucreries et aux plus rudes travaux.

Le colonel Hinderson, officier brave autant qu'expérimenté, fit débarquer son monde à une lieue de cette ville et les soldats, encouragés par l'espoir du butin, marchèrement fièrement aux retranchemens ennemis de la côte, qui, étant aussi battus en brèche du côté de la mer par notre escadre, furent bientôt enlevés. Hinderson, profitant de ses avantages, marcha, encore le même soir, au pas de charge vers la ville et dissipa une troupe de 3,000 Nègres, assez bien disciplinée, qui fit d'abord bonne contenance et mine de vouloir défendre les approches de la place. Le commandeur portugais don Pedro Cecerra de Meneses perdit alors la tête et, avec neuf cents hommes tant Portugais qu'indigènes qui lui restaient encore, il prit la fuite en abandonnant la ville à la merci des Hollandais. On y trouva, outre une grande quantité de provisions de bouche, vingt-neuf canons de bronze et soixante-neuf de fer et trente bâtimens, grands et petits. La ville elle-même, située sur une colline, n'était pas fortifiée, mais l'entrée du port était commandée par plusieurs forts. Hinderson fit sur le champ fortifier la ville ainsi qu'un bâtiment situé sur le bord de la rivière de Bengo

dans un endroit propre à servir d'aiguade aux vaisseaux. Les Portugais qui s'étaient enfuis dans l'intérieur des terres revinrent pour empêcher l'exécution de ces travaux, mais ils furent si bien reçus qu'ils s'en retournèrent au plus vite laissant une bonne centaine de tués sur la place.

Jambe de Bois, encouragé par ces succès, résolut d'en poursuivre le cours ailleurs et se dirigea delà vers St. Thomas, île située sous un ciel brûlant, mais très-fertile pour la culture des cannes à sucre; c'était de ce chef un point important et un beau cadeau à faire à la mère-patrie. L'ennemi n'y fit aussi que peu de résistance, mais le feu prit à l'un de nos vaisseaux qui sauta avec la majeure partie de ceux qui le montaient. Les nôtres avaient vaincu les Portugais, mais ils eurent à lutter avec un ennemi plus redoutable, des maladies cruelles résultant de la chaleur de ce climat malsain. C'était là qu'au commencement du siècle tant de Hollandais avaient trouvé leur tombeau (*). Jol qui s'était distingué dans un si grand nombre de combats et qui avait acquis une si grande renommée eut le même sort que notre amiral van der Does. Il fut enterré avec toute la solennité, que permettaient les lieux et les circonstances, dans la cathédrale de St. Thomas et regretté par la compagnie des Indes comme un fidèle et loyal serviteur.

(*) Voyez pages 155–157.

Brillant fait d'armes du capitaine Veldmuis.

(1644.)

Quatre corsaires Dunkerquois croisaient à la hauteur du Vlie afin d'y molester notre commerce. Le capitaine Veldmuis avec son vaisseau portant vingt-six canons vint tomber au milieu de ces écumeurs. L'ennemi tâcha de l'entourer et le tenait déjà pour vaincu. Mais, notre brave capitaine, qui était adoré de ses matelots et qui pouvait se fier à eux à la vie et à la mort, quelque supérieures que fussent les forces de l'ennemi, présumait un peu mieux de sa propre bravoure et de celle de ses compagnons. Il enthousiasma les siens en prêchant d'exemple et ajusta si bien sa première bordée, dirigée contre le principal bâtiment pirate, que celui-ci sombra à ses côtés. Les autres eurent ensuite une si bonne part au régal que ce fut tout ce qu'ils purent faire que de regagner le port de Dunkerque. Cependant le vaisseau de notre brave Veldmuis avait considérablement souffert, ayant reçu plus de dix-huit boulets au-dessous de sa ligne de flottaison; en continuant sa route, il coula bas à l'endroit dit Robbegat, mais son brave équipage, dont le nom mérite de passer à la postérité, parvint heureusement à se sauver à terre.

L'amiral de la flotte des Indes occidentales, Jean Korneliszoon Ligthart, détruit treize vaisseaux portugais.

(1645.)

Après que le duc de Bragance se fut assuré la possession du trône de Portugal, sous le nom de Jean IV, en dépossédant le roi d'Espagne, les états conclurent une trêve avec le Portugal, que les Portugais rompirent plusieurs fois de la manière la plus perfide. Heureusement on découvrit à temps, dans le fort Maurice, un complot horrible à la tête duquel se trouvait un certain Antonio Cavalcantela qui n'allait à rien moins qu'à massacrer tous les commandans et employés hollandais pendant les fêtes d'une noce. Les conjurés échappèrent par la fuite au juste châtiment qu'on leur préparait, mais continuèrent à fomenter des troubles. La compagnie fut plus heureuse sur mer. Le brave marin Jean Korneliszoon Ligthart, dont nous avons déjà cité maint brillant fait d'armes, ne laissait aucun repos aux Portugais. Il ne fut pas long-temps sans rencontrer une escadre ennemie de treize voiles qui avait débarqué près de Rio Formoza cent cinquante soldats afin d'y soutenir les insurgés qui tâchaient de nous nuire partout. Ligthart n'avait avec lui que huit vaisseaux, mais cette infériorité ne l'empêcha pas de donner une bonne leçon aux Portugais et de les punir de leur perfidie. Il s'empara de quatre de leurs vaisseaux et brûla ou fit échouer les autres. Il est certain que la nation hollandaise ne le céda jamais à aucune autre

en valeur ni en courage, mais agissant toujours de bonne foi, elle eut constamment le tort de juger les autres d'après elle-même et elle fut souvent la dupe de la perfidie et d'une politique machiavélique. Il en fut encore ainsi aux Indes occidèntales où la compagnie avait acquis de si importantes possessions. Mais, quoiqu'il en soit, il vaut mieux en pareille circonstance d'être trompé que de tromper et quant à cela je suis assuré de ne pas être désavoué par aucun de mes compatriotes dignes de ce beau nom. C'est ainsi que notre vaillant Ligthart et ses braves frères d'armes combattirent loyalement des forces ennemies infiniment supérieures et donnèrent une nouvelle preuve de ce que peut la volonté ferme et unanime du chef et des subordonnés contre des ennemis perfides.

Bataille navale entre Michel Adriaansz. de Ruiter et George Ascue à la hauteur de Plymouth.

(26 *Août* 1652.)

L'Angleterre, devenue une sorte de république par le régicide du malheureux Charles I et n'ayant encore fait aucuns traités avec ses voisins, avait envoyé une brillante ambassade aux états-généraux afin de former des liens étroits d'amitié avec le nouvel état et elle avait consenti à ce qu'on modifiât et renouvellât, d'après les circonstances, le fameux traité de 1495 (*). Mais comme la nouvelle république n'était pas encore établie sur

(*) Vide E. van Meteren, 1 Vol., pag. 9; 2 Vol., pag. 35-39.

des bases solides, quelques-uns de nos hommes d'état jugèrent qu'il aurait été nuisible aux intérêts du jeune prince d'Orange, allié de très près à Charles 1 et à toute sa dynastie, de contracter une si étroite amitié avec le parlement et avec le général Olivier Cromwell. Les ambassadeurs anglais, ne reçurent donc pas de réponse décisive sur leurs propositions parce que les états avaient résolu de différer jusqu'à ce que le temps eût consolidé l'état naissant. C'en était plus qu'il ne fallait pour blesser l'orgueil d'Albion; les ambassadeurs partirent mécontens, et même il échappa à l'un d'eux de dire dans un cercle: »que leurs seigneuries des états »se seraient repenties d'avoir méprisé l'amitié de l'An»gleterre; que sous peu elles enverraient solliciter à »Londres, par ambassadeurs, ce qu'on leur avait si »gracieusement offert à la Haye."

Ce fut là la principale cause de la rupture de la paix. On y joignit d'autres motifs ou plutôt d'autres prétextes (qu'on trouve toujours quand on veut en trouver) dont les Anglais se servirent pour donner aux hostilités une apparence de justice. Tels étaient: les événemens d'Amboine en 1623, et la punition des Anglais qui avaient tâché d'enlever cette forteresse aux Hollandais, fait que les premiers niaient, nommant ainsi ce juste chatiment un horrible assassinat politique; La prétention que les Anglais formaient de faire baisser le pavillon hollandais devant leurs vaisseaux de guerre et que les états n'admettaient qu'à titre d'une simple politesse réciproque; le droit de pêche que les Anglais prétendaient se réserver exclusivement; tous ces points furent dénoncés comme autant de violations des droits de la Grande-Bretagne. Mais, avant de parler de ces différends, les Anglais (qui ne se distinguaient pas souvent par leur franchise, mais bien par une politique

machiavélique) employèrent toutes sortes de moyens pour nuire à notre commerce et y réussirent effectivement. Premièrement ils défendirent, par placards, qu'aucun étranger ne pourrait importer en Angleterre et en Irlande des marchandises étrangères (*) ; ensuite ils accordèrent des lettres de marque et capturèrent tout ce qui fut rencontré en mer.

Ces hostilités de la part des Anglais furent cause que la prédiction de leurs ambassadeurs se vérifia en quelque sorte. Les états-généraux qui avaient à cœur les intérêts de leurs administrés, mais qui ne faisaient la guerre que lorsqu'ils y étaient forcés, avaient envoyé sur ces entrefaites des ambassadeurs extraordinaires en Angleterre pour tâcher de prévenir la rupture de la paix au moyen de négociations.

Ces ambassadeurs extraordinaires arrivèrent encore à Londres avant la fin de l'année 1651 et eurent le 29 Décembre une audience publique en plein parlement ; mais tout alla si lentement que le mois de Mai de l'année suivante était déjà écoulé sans qu'on eût rien conclu. Durant ces négociations les Anglais donnaient de temps à autre clairement à entendre qu'ils avaient le projet de restreindre strictement notre commerce avec l'Angleterre et ses possessions coloniales. Ils insistèrent aussi plus que jamais sur leur prétendu droit exclusif à la pêche et sur leur suprématie sur les mers, prétendant que celle-ci fut reconnue en baissant notre pavillon devant les vaisseaux de guerre anglais. Ils prétendaient même avoir le droit de visiter nos navires en mer. Tout cela confirma les Hollandais dans leur opinion que l'Angleterre voulait la guerre, et avant

---

(*) Voir cet acte dans Wagenaar, histoire de la patrie, Vol. XII, pag. 212.

la fin du mois de Mai il arriva une circonstance qui ne fit qu'augmenter l'éloignement réciproque.

Les états, voyant qu'on n'en finissait pas et que les négociations s'en iraient en fumée, avaient résolu, du moment que les Anglais avaient commencé les hostilités en accordant des lettres de marque et en capturant quelques-uns de nos bâtimens, de mettre en mer une flotte de cent cinquante voiles pour protéger notre navigation et la pêche. Le lieutenant-amiral Martin Harpertszoon Tromp, auquel on avait donné le commandement de cette flotte, rassembla ses vaisseaux devant Schéveningue et cingla avec une escadre jusqu'à la hauteur de Dunkerque et de Nieuwpoort, où il croisa pendant quelques jours. Il avait ordre de ne pas s'approcher des côtes d'Angleterre et d'en agir, quant à la question du pavillon, comme il l'entendrait. Principalement, il devait protéger nos navires contre tous ceux qui auraient prétendu les visiter ou les prendre, et les reprendre s'ils étaient capturés. L'armement de cette flotte avait encore aigri davantage le gouvernement anglais, quoique nos ambassadeurs l'eussent assuré qu'il ne s'agissait que de protéger notre commerce et nullement de nuire aux autres. Les astucieux Bretons répondirent à cela que si l'on pouvait s'accorder ils prendraient sur eux la tâche de faire la police des mers; ce que les états déclinèrent poliment.

Cependant la flotte anglaise, commandée par l'amiral Blake, avait aussi pris la mer et croisait sous les côtes d'Angleterre au nombre de cinquante voiles. Tromp, qui en réunissait alors quarante-deux sous son pavillon, dériva, par le gros temps et le vent contraire, du même côté, mais parvint à virer de bord vers Calais. Etant là il apprit que douze vaisseaux de guerre anglais étaient occupés à visiter dans la Manche sept de nos

navires richement chargés et que ceux-ci couraient risque d'être déclarés de bonne prise. Il retourna en conséquence vers les côtes d'Angleterre où il fut rencontré le 29 Mai par l'amiral Blake. Tromp se montra prêt à saluer le pavillon britannique en mettant dehors sa chaloupe et en carguant ses voiles à l'exception de ses deux huniers qu'il baissa à mi-mât. Mais, avant que ces manœuvres fussent achevées, Blake envoya deux boulets au-dessus du vaisseau de Tromp sans que celui-ci ripostât, mais, au troisième, Tromp tira un boulet au travers du pavillon de Blake et celui-ci lâcha enfin toute sa bordée qui lui fut rendue avec usure par notre brave. Alors l'action s'engagea sur toute la ligne et ne finit qu'à la nuit, ayant duré plus de quatre heures. Tromp croyait avoir perdu deux vaisseaux, mais l'un se rallia à la flotte, quoiqu'il fût très-maltraité. Plusieurs vaisseaux anglais avaient considérablement souffert. Enfin les deux amiraux poussèrent la barre sous le vent pour rassembler leurs forces.

Ce fut ainsi que les choses se passèrent et les deux amiraux s'accusèrent mutuellement d'avoir commencé les hostilités, quoique d'après le témoignage unanime de tous les capitaines ce fût Blake qui entama l'attaque. On tâcha bien de persuader les Anglais de cette vérité, mais vainement puisqu'après cet événement ils ne voulurent plus même consentir à conclure un armistice. Ce combat, auquel ils nous avaient forcés, servit de prétexte spécieux pour couvrir leur jalouse avidité.

Les états, voyant alors qu'il devenait impossible d'éviter la guerre, donnèrent ordre à Tromp d'attaquer la flotte anglaise et de ne plus garder aucun ménagement. Le commandeur Kats, qui observait l'escadre française dans la Méditerrannée, eut ordre également de venir attaquer les Anglais; van Galen reçut enfin le même

ordre. Tromp rencontra le 13 Juillet près de Schouwen les deux vaisseaux qui ramenaient nos ambassadeurs. Il communiqua ses ordres à nos envoyés qui l'encouragèrent à s'en acquitter dignement et l'informèrent que la flotte de l'amiral Ascue forte de vingt et un vaisseaux se trouvait dans les Dunes et qu'il ne serait pas difficile de la détruire. Tromp résolut donc de tourner ses voiles de ce côté et de risquer une chance contre l'amiral anglais; mais il ne put réussir pour le moment à cause de la grosse mer et parce que les Anglais s'étaient réfugiés trop avant sous les côtes. Tromp s'empara pendant le mois de Juillet de quelques bateaux pêcheurs, et Blake ne tarda pas à user de représailles en prenant un grand nombre de nos bûches à hareng et même treize bâtimens qui les convoyaient. A la première nouvelle de ce désastre Tromp se prépara à aller attaquer Blake; mais une violente tempête dispersa sa flotte qui rentra horriblement fatiguée et maltraitée et après avoir perdu quelques bâtimens, dans les ports de Hollande (*). Tous ces revers firent murmurer, et comme il arrive souvent on en rejeta la faute sur celui qui n'en pouvait guères; Tromp fut disgracié et on lui imputa la part de la tempête.

Cependant le parlement d'Angleterre avait fait publier

(*) Guillaume Willemsz. Bont de Schiedam, capitaine du brûlot le roi David, eut assez peu de pudeur que de faire une fausse déclaration comme quoi ayant été séparé de la flotte il aurait rencontré et pris sur les côtes de Norvège à la hauteur d'Archangel un vaisseau de guerre anglais nommé la Cathérine et portant 24 pièces de canon. On le nomma commandeur en récompense de ce beau fait d'armes, mais on ne fut pas long-temps à découvrir la vérité, et cet infâme menteur fut condamné par l'amirauté de Rotterdam à être mis au carcan avec sa déclaration mensongère attachée sur l'estomac et des verges et son épée au cou; on lui brisa cette dernière devant les pieds et on enferma ensuite le faux brave dans une maison de correction pour le terme de trois années.

une déclaration dans laquelle le tort de la rupture de la paix était donné aux états-généraux ; ceux-ci de leur côté en firent autant pour se disculper et accuser le parlement des premières hostilités. Les états-généraux résolurent en même temps de faire la guerre à l'Angleterre par forme de représailles et de mettre, sur le champ, en mer une flotte dont le commandement fut donné à de Ruiter. On eut beaucoup de peine à faire accepter à ce brave un commandement ôté si injustement à son frère d'armes, mais enfin, voyant que la discorde allait de nouveau lever la tête et agiter ses brandons sur la patrie, il n'hésita plus.

En conséquence de Ruiter se rendit à bord du Neptune, frégate de 28 canons, et sur laquelle se trouvaient cent trente-quatre soldats. Le 10 Août il rallia devant Ostende la flotte hollandaise qui ne comptait alors que quinze petits bâtimens de guerre et deux brûlots. Quelques jours après la flotte forte de vingt-deux voiles et de six brûlots (ces derniers faisaient eau de toutes parts) fit voile pour les Caps, où bientôt elle fut rejoint par le vaisseau du capitaine Gabriel Antoniszoon, le château de Medemblik, portant 26 canons et cent combattans. Les états avaient donné ordre à de Ruiter de convoyer dans le Canal les navires marchands qui se trouvaient au Texel prêts à appareiller pour les Indes occidentales, de croiser à cette hauteur et d'y attendre les navires venant d'Espagne et d'ailleurs afin de les protéger également.

Sur ces entrefaites de Ruiter reçut avis que la flotte anglaise se trouvait entre Whigt et Portland forte de quarante voiles parmi lesquelles il y avait de gros vaisseaux. Il en informa de suite les conseillers de l'amirauté de Zélande en se plaignant du mauvais état de ses vaisseaux et en déclarant qu'il lui fallait

plus de forces si l'on voulait qu'il attaquât l'ennemi comme l'ordre lui en avait été donné. Sa flotte était encore diminuée parce que sur l'ordre de l'amirauté il en avait détaché trois vaisseaux pour convoyer certain navire marchand jusqu'à la Somme en Picardie. Deux de ces vaisseaux s'abordèrent en belle et se heurtèrent si violemment que l'un coula à fond et l'autre fut obligé de se faire remorquer au Hâvre de Grace. De Ruiter, comme il conste d'une de ses lettres, aurait souhaité de n'avoir avec lui que dix bons vaisseaux au lieu des vingt mauvaises voiles qu'il avait et dont il n'osait attendre de grands services.

Cependant il envoyait tous les jours des avisos à la découverte pour avoir des nouvelles des Anglais et de la flotte hollandaise que l'on attendait du Texel. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 21 du mois Août alors que le commandeur Jean Gideonszoon Verburgh déboucha du Texel et d'autres bras de mer, convoyant avec huit vaisseaux de guerre, cinquante navires marchands et rallia la flotte de de Ruiter.

De Ruiter écrivit, encore le même jour, aux états-généraux pour les prier instamment de lui envoyer des renforts, en les informant que ses vaisseaux étaient trop faibles d'artillerie et d'équipages, particulièrement ceux de la Frise. Un de ces derniers, l'Hector de Troye, commandé par le capitaine Sekema n'avait que soixante-dix hommes et portait vingt-quatre canons; il n'avait ainsi à chaque quart que quatre ou cinq hommes pour la manœuvre. On peut se faire parlà une idée du denuement de la flotte.

Il convoya alors les navires marchands dans les *Passes* et dans la *Manche* jusqu'à la hauteur de Plymouth où il eut en vue, le 26 Août, vers les deux heures de l'après-dînée et par un vent de nord-est,

quarante-cinq voiles au nord de la flotte hollandaise.

Le brave de Ruiter, présumant avec raison que c'était la flotte anglaise commandée par l'amiral Ascue qui croisait dans la Manche pour attaquer les vaisseaux marchands au passage, tourna ses voiles droit sur l'ennemi. La flotte anglaise comptait quarante vaisseaux de guerre, parmi lesquels, comme on l'a déjà dit, il s'en trouvait douze de haut bord notamment deux de 60 canons et huit de 36 à quarante; elle avait en outre cinq brûlots. De Ruiter n'avait à opposer à cela qu'environ trente bâtimens légers et six brûlots; deux de ses vaisseaux avaient quarante canons et le principal des autres n'avait pas au-delà de trente pièces et il manquait du monde sur tous. La flotte hollandaise était donc sous tous les rapports inférieure à celle des ennemis et ajoutez à cela que de Ruiter avait encore sur les bras la garde de soixante bâtimens de commerce qui étaient la proie que convoitaient les Anglais.

Il avait, quelques jours auparavant, mis ordre à tout et divisé sa flotte en trois escadres. Il commandait la première division comme commandeur; la seconde marchait sous le commandement du capitaine George Pieterszoon van den Broek en qualité de vice-commandeur, et la troisième était sous les ordres de Jean Aartszoon Verhaaf, comme contre-amiral. Il attacha à chaque escadre deux brûlots avec ordre de jeter le grappin sur un des plus grands vaisseaux ennemis, afin de l'incendier. Le patron de navire, François Rois, était chargé de sauver à bord de sa galiote les équipages des vaisseaux qui viendraient a être coulés à fond ou à être incendiés. On avait distribué les navires marchands non-armés parmi chaque escadre. Les autres, qui pouvaient faire quelque résistance, devaient porter

secours aux leurs qui seraient attaqués. Environ vers les quatre heures de l'après-dînée les deux flottes se rencontrèrent. De Ruiter avait encouragé les siens en les exhortant: »à combattre comme des gens d'honneur pour la patrie et la liberté.'' Il combattit avec son escadre au centre; le vice-commandeur van den Broek avait la droite et le contre-amiral Verhaaf la gauche de la ligne. L'action fut très-vive et très-meurtrière. A deux reprises de Ruiter traversa la ligne des Anglais, et s'il avait pu gagner le dessus du vent, il eût infailliblement détruit toute la flotte anglaise, surtout si ses brûlots avaient pu approcher; il s'était engagé avec six ou sept vaisseaux au milieu de la flotte des ennemis entre leur amiral et leur vice-amiral. Le contre-amiral Verhaaf, avec les autres vaisseaux, se trouvait très-rapproché sous le vent des Anglais. Parmi ses capitaines il y avait quelques lâches dont les noms doivent être voués à l'oubli et au mépris, mais il comptait bon nombre de braves qui s'acquittèrent de leur devoir en gens de cœur. Le capitaine André Fortuin de Zierikzee, se trouvant avec son vaisseau nommé l'Eendragt, parmi les plus avancés dans la ligne ennemie, eut affaire à si forte partie qu'en peu de temps il fut totalement désemparé, mais il se défendit si vaillamment qu'il conserva son vaisseau. Un des vaisseaux anglais fut incendié. Un Frison, entre autres, se distingua par une intrépidité peu commune et qui mérite d'être narrée. Ce brave loup de mer se nommait Douwe Aukes et commandait un vaisseau des Indes, de Struisvogel, qu'on avait armé en guerre: se trouvant au milieu de la ligne des ennemis, exposé au feu le plus meurtrier et le plus destructeur, sans espoir d'être secouru, ses matelots perdirent courage contre l'ennemi, mais eurent l'audace de parler à leur capi-

taine de se rendre; celui-ci, que rien ne pouvait abattre, pour toute réponse prit une mèche allumée, descendit à la saintebarbe et delà cria aux mutins: »Courage, mes enfans, courage! je vous montrerai le »chemin, et, s'il faut que nous succombions, je vous »éviterai la captivité au moyen de la mèche que je »tiens! je vous jure que je vais mettre le feu aux »poudres si quelqu'un parle encore de se rendre." Cette résolution ou plutôt la crainte d'une mort certaine effraya grandement les ennemis et releva à tel point le courage des nôtres qu'ils résolurent de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ils firent donc si bien jouer leur artillerie qu'ils coulèrent à fond deux vaisseaux anglais, sur lesquels huit cents hommes se noyèrent, et maltraitèrent tellement un troisième qu'il fut obligé de virer de bord et ne parvint qu'à grande peine à atteindre un des ports voisins d'Angleterre. D'autres rapportent que deux capitaines anglais abordèrent, avec leurs gros vaisseaux, de tribord et de bas bord, notre brave Frison et que celui-ci ne leur lâcha ses bordées que lorsqu'ils furent à mi-portée de pistolet et cela avec le résultat que l'un de ces vaisseaux s'engloutit et que l'autre s'éloigna à toutes voiles; enfin qu'un troisième vaisseau ayant réussi à lui jeter le grappin, les nôtres auraient perdu alors courage et auraient parlé de se rendre voyant leur pont couvert d'ennemis, mais, qu'en cet instant décisif, notre Frison les avait menacés de mettre le feu aux poudres; que le combat avait recommencé avec une nouvelle furie et que notre brave avait réussi à se frayer un passage et à rallier la flotte hollandaise. Enfin la nuit survint sur ces entrefaites et la bataille cessa entre les sept à huit heures, les Anglais prenant la fuite, cap au nord. On ne les poursuivit pas parce que plusieurs vaisseaux hol-

landais étaient très-maltraités et qu'on devait songer à rallier et à protéger les navires marchands qui s'étaient écartés de la ligne.

Après l'action de Ruiter, en voyant l'inégalité des forces, eut peine à croire à ses propres succès et aussi religieux que vaillant on lui entendit dire depuis: »La »victoire est infaillible quand Dieu daigne inspirer le »courage. On voit dans tout cela le doigt de la divine »Providence sans que l'on puisse se rendre raison de »ses motifs immuables.

On ne compta que cinquante ou soixante morts et quarante ou cinquante blessés à bord de la flotte hollandaise, qui n'avait, d'ailleurs, perdu aucun vaisseau. Celui du capitaine André Fortuin de Zierikzee avait été mis dans un état déplorable par l'artillerie ennemie; ses deux pompes étaient en éclats et les mâts hachés par les boulets. Il avait reçu sept à huit boulets en dessous de sa ligne de flottaison et ce ne fut qu'à force de bras qu'on parvint à le conserver et à le touer auprès du gros de la flotte.

De Ruiter marcha toute la nuit voiles serrées et s'occupa à rétablir ses agrès et ses manœuvres. Il fit mettre sur chaque vaisseau trois fanaux à l'arrière et un quatrième dans les huniers afin que les navires marchands pussent les reconnaître et les ennemis lui tenir compagnie si toutefois l'envie leur en prenait encore. Mais à l'aube du jour les Hollandais signalèrent les Anglais à plus de trois milles et demi au vent de leur flotte, sur quoi le commandeur héla ses capitaines à bord et tint conseil de guerre dans lequel il fut résolu qu'on poursuivrait l'ennemi jusqu'au milieu du jour et que s'il ne tenait pas on laisserait filer les navires marchands. On se rapprocha donc autant que possible des Anglais en les dépassant dans la direction du sud

jusque dans l'après-dînée, afin de les engager à accepter le combat; mais, voyant qu'ils continuaient à fuir, on laissa partir les navires marchands sous la protection de deux vaisseaux de guerre destinés à cet effet par les états-généraux, sachant d'ailleurs que du côté de l'occident il n'y avait plus d'ennemis à craindre.

Dans la soirée de ce jour les Hollandais perdirent leur vice-commandeur, le capitaine van den Broek qui succomba à une maladie; il fut remplacé par le capitaine Verhaaf auquel succéda en qualité de contre-amiral le capitaine Verburgh. Verhaaf avait été blessé durant le combat, mais son fils, jeune homme plein de mérite et de bravoure, le remplaça jusqu'à son rétablissement.

Le commandeur de Ruiter ayant donc assemblé tous les capitaines à son bord leur parla en ces termes: »Il »est très-probable, messieurs, que Ascue sera rentré »avec sa flotte à Plymouth pour réparer ses dommages; »je suis d'avis qu'il convient d'y aller chercher les »Anglais en tombant sur eux à l'improviste. Il est à »présumer qu'ils ne s'y attendent pas et que leurs chefs »se trouvent à terre sans aucune défiance. Avec l'aide »de Dieu nous pourrons battre et détruire leur avant-»garde avant qu'ils ne soient en état d'accepter le com-»bat. Ils viennent de mettre leur lâcheté au grand-»jour et nous pouvons donc espérer, en les attaquant »de nouveau, maintenant que tout est en désordre, de »les battre à plate couture. Déjà nous les avons mis »en fuite tandis qu'ils nous étaient de beaucoup supé-»rieurs en forces, que nous étions embarrassés et gênés »par les navires marchands, sans le secours des brûlots, »malgré la défaveur du vent et le manque de résolu-»tion de quelques-uns de nos capitaines. Ceux qui se »reconnaissent coupables d'avoir manqué à leur devoir

»trouveront moyen de déployer leur bravoure pour se »laver de cette tache. Notre patrie en acquerra plus »de gloire et notre triomphe sera plus complet si nous »allons trouver les ennemis à Plymouth et les combattre »dans leurs propres ports. C'est ainsi qu'ils ressentiront »davantage la pesanteur de nos bras. La justice de »la cause pour laquelle nous combattons et la bra»voure de vous tous qui m'entourez me présagent la »victoire et me donnent l'assurance que les ennemis »verront bientôt les débris de leur naufrage brisés sur »leurs propres côtes."

Les capitaines, électrisés par ces paroles de leur chef, acceptèrent cette proposition aux acclamations. Mais le 30 Août le vent changea et devint sud-sud-est et puis sud avec une forte brise; on fut obligé de renoncer à cette entreprise hardie parce qu'il aurait été dangereux de se hasarder en dessous des côtes. On tourna donc au sud-ouest afin de mettre hors de péril les plus gros vaisseaux et les mauvais voiliers et de croiser pour protéger les navires marchands qui entreraient dans la Manche.

Le résultat de cette bataille prouva que les armes anglaises n'étaient pas invincibles. Ascue, qui avait perdu trois de ses meilleurs vaisseaux et plus de treize cents hommes, fut obligé d'aller chercher un refuge dans le port de Plymouth, tandis que de Ruiter fournissait la preuve incontestable de son triomphe en tenant la mer. Heureusement pour les Anglais que le vent favorisa leur fuite et qu'il fut impossible de les atteindre, sans cela probablement ils y auraient laissé jusqu'au dernier vaisseau de leur flotte.

Bataille navale entre de With, de Ruiter et Blake, à la hauteur des Caps.

(8 *Octobre* 1652).

Notre brave Tromp ayant encouru la disgrace de quelques membres du gouvernement au sujet de sa rencontre avec Blake, le commandement de la flotte lui fut ôté et fut donné au vice-amiral Witte Korneliszoon de With qui avait assisté en 1619 le gouverneur Koen à prendre Jacatra et pris en 1628 l'aviso qui devait éclairer la marche des galions espagnols, ce qui avait donné à Pierre Hein l'occasion de s'emparer de cette riche flotte.

Notre flotte était composée maintenant de soixante-quatre vaisseaux de guerre; dix en avaient été tellement abîmés dans la dernière action de même que cinq brûlots, qu'on avait été obligé de les réformer. Par contre la flotte anglaise comptait soixante-huit voiles, supérieures à nos bâtimens en grandeur et solidité, en artillerie et en hommes.

Le commandeur de Ruiter, aussi prudent que brave, prenant en considération l'état de nos vaisseaux et les forces des ennemis, n'inclinait pas à entreprendre quelque chose de sérieux; il trouvait du danger à exposer notre flotte contre des forces si supérieures, mais le vice-amiral de With, d'un naturel bouillant, fut d'un autre avis. Il se montra impatient d'en venir aux mains et se promit en levant l'ancre d'entreprendre quelque chose de décisif. Il avait le projet notamment d'aller attaquer les Anglais aux Dunes et de confier l'avant-garde au commandeur de Ruiter.

Les Anglais, ayant cette fois-ci la faveur du vent,

n'attendirent pas les Hollandais; ils arrivèrent, le 8 Octobre, vent arrière, sur eux et tellement à l'improviste que de With n'eut pas le temps de convoquer son conseil de guerre, d'autant moins que ses vaisseaux étaient encore dispersés par la tempête de la veille. Il tâcha autant que possible de parer à ce contre-temps et envoya une galiote prévenir tous ses capitaines de se rendre auprès de lui et de s'acquitter vaillamment de leur devoir. L'action, qui eut lieu à l'entrée des Caps, commença à trois heures de l'après-dînée. Le commandeur de Ruiter était à l'avant-garde, le vice-amiral de With combattait au centre et le commandeur de Wilde avait l'arrière-garde. La réserve avait été confiée au commandeur Kornelis Evertsen qui devait porter secours là où il serait nécessaire. On se canonna et se fusilla pendant quelque temps; les Anglais perdirent beaucoup de monde tandis que les Hollandais essuyèrent de grands dommages dans leur voilure et dans leurs manœuvres mouvantes et dormantes. De With et de Ruiter combattirent vaillamment, mais leurs vaisseaux furent tellement abîmés en peu de temps qu'ils avaient peine à gouverner. De Ruiter, outre un grand nombre de morts, avait reçu quatre boulets en dessous de la ligne de flottaison de son vaisseau, ce qui le mit pour ainsi dire hors de combat, tandis que ses agrès étaient hachés et ses voiles écharpées, mais il n'en continua pas moins à se défendre comme un lion. Quelques capitaines suivirent son exemple et combattirent avec la plus grande bravoure, mais d'autres manquèrent de résolution. Plusieurs se tinrent à une distance si respectueuse de la portée des boulets qu'ils ne prirent aucune part au combat qui cessa avec le jour; les deux flottes se séparèrent donc avec le projet de recommencer la bataille le lendemain à la pointe du jour, temps et

vent servant. Les Anglais avaient reçu des renforts de quelques vaisseaux, tandis que la flotte hollandaise comptait vingt voiles de moins par la lâcheté d'autant de capitaines qui, indignes du nom de Hollandais, avaient profité des ombres de la nuit pour prendre le large.

De With n'en voulut pas moins attaquer de nouveau les Anglais et se dirigeait déjà sur eux, mais quelques-uns de ses vaisseaux, restant en arrière, et un calme plat survenant, il fut obligé de renoncer à son projet (*). Il héla donc vers les trois heures de l'après-dînée tous les chefs à son bord afin de concerter avec eux les mesures à prendre en cette conjoncture. Le commandeur de Ruiter et Corneille Evertsen, qui se rendirent les premiers à cet appel, comme étant les plus rapprochés du vaisseau amiral, furent d'avis qu'on ne devait plus exposer davantage la flotte des états, et de Ruiter, qui certainement ne manquait pas de bravoure, ajouta qu'un amiral pouvait quelquefois mieux servir sa patrie en modérant son désir d'en venir aux mains qu'en lui lâchant la bonde; qu'on devait calculer les chances de succès et d'échec et il conclut en faisant observer au vice-amiral de With: »que les vaisseaux hollandais »étaient éloignés de plus d'une lieue les uns des autres, »qu'ils ne pourraient arriver que très-tard et successi»vement auprès du gros de la flotte. Que d'un autre »côté les ennemis avaient reçu des renforts tandis que »nous avions essuyé des pertes, que l'ennemi pouvait »encore disposer de tous ses brûlots, et que les nôtres

(*) De With donna dès l'âge le plus tendre des preuves de son humeur belliqueuse : étant enfant et ne pouvant comme anabaptiste se mêler aux batailles que ses camarades se livraient sans cesse il se fit baptiser à l'insu de ses parens par un prédicateur protestant afin de pouvoir, en sûreté de conscience et à force de coups, effacer le nom de poltron que ses camarades lui avaient donné.

»étaient hors de service. Que la flotte hollandaise »manquait de combattans et était encombrée de blessés »et de scorbutiques, que deux vaisseaux étaient désem»parés de leur beaupré et que le grand mât du prince »Guillaume se trouvait hors de service; que beaucoup »d'autres, enfin, étaient fortement endommagés, qu'en »conséquence il serait impardonnable de mettre la »patrie en danger en hasardant la flotte."

De With se laissa persuader de ne rien entreprendre ce jour-là contre les Anglais, mais vers le soir sept ou huit de ses vaisseaux, se trouvant à portée d'une division ennemie, engagèrent, néanmoins, une canonnade qui n'eut aucun résultat important.

Le lendemain, le vice-amiral voulut à toute force recommencer le combat, mais les plus prudens d'entre les chefs le lui déconseillèrent, et la flotte tourna ses proues vers les ports de la patrie. C'est ainsi que le vice-amiral de With fut obligé, à son grand regret, de laisser la mer à l'ennemi, lui qui s'était flatté d'avoir trouvé enfin l'occasion de s'immortaliser et d'ajouter un rayon à la gloire de sa patrie.

La lâcheté des capitaines qui avaient pris la fuite fut d'autant plus grande que pas un seul vaisseau de la flotte des états n'avait été coulé bas pendant l'action. Tous les vaisseaux quoique grandement endommagés rentrèrent au port, et il y en eut même un qui parvint à atteindre la Meuse quoiqu'il fît eau de tous côtés et qu'il eût perdu ses mâts et tous ses agrès.

Parmi les capitaines qui avaient manqué de résolution se trouvait le commandant de ce dernier vaisseau; ce misérable portait le nom de Frère Jaap, nom que nous vouons au mépris (*); son vaisseau aborda en belle

(*) Ce lâche portait aussi le sobriquet de *vaders dood* parce qu'il

une frégate anglaise et du choc il perdit une grande partie de sa mâture tandis que le capitaine perdit la tête et se jeta dans une chaloupe en abandonnant lâchement son bord. Les Anglais qui n'étaient pas accoutumés à avoir si bon marché d'un vaisseau hollandais (à moins de trahison et de forces infiniment supérieures) sautèrent en grand nombre sur son pont, dont ils étaient déjà les maîtres, lorsque le maître canonnier, qui s'était glissé mèche allumée à la soute aux poudres, cria à ses camarades: »Amis! rendrions-nous un si beau vais»seau à ces chiens d'Anglais? non certes! je préfère »de mettre le feu aux poudres, nous aurons ainsi une »égale part au butin."

Cette résolution intrépide effraya tellement les Anglais qu'ils abandonnèrent en toute hâte le vaisseau, que le pilote, comme nous l'avons déjà dit, parvint à sauver dans la Meuse. Ce pilote en récompense de son courage fut nommé capitaine et le brave maître canonnier fut fait lieutenant.

Bataille près de Douvres entre Tromp et Blake.

(10 *Décembre* 1652.)

L'expédition du vice-amiral de With n'ayant pas répondu entièrement à l'attente qu'on en avait conçue, on commença de nouveau à jeter les yeux sur le lieutenant-amiral Tromp qui était autant aimé des marins que de With en était détesté à cause de sa dureté. Tromp

se vantait sans cesse qu'il vengerait la mort de son père tué dans un combat.

avait donné tant de preuves de sa bravoure ainsi que de ses connaissances militaires, en maintes circonstances, que l'état crût ne pouvoir s'en passer; on lui rendit, donc, justice en l'élevant au rang d'amiral de la flotte que les états-généraux faisaient équiper et armer à Goereede et dans d'autres ports.

On lui adjoignit quelques autres chefs notamment le vice-amiral Jean Evertsen et Witte Kornelisz. de With, le commandeur de Ruiter et le contre-amiral Pierre Floriszoon. Mais le vice-amiral de With, ayant dû être remis à terre à cause de maladie, de Ruiter fut chargé de remplir les fonctions de vice-amiral de la flotte.

Les forces avec lesquelles le lieutenant-amiral Tromp mit en mer consistaient en soixante-dix vaisseaux de guerre de l'état et trois vaisseaux de la compagnie des Indes orientales, sans compter les brûlots et les chaloupes. Il s'y était joint environ trois cents bâtimens marchands que Tromp devait convoyer jusqu'au cap Lizard et à la pointe d'Angleterre. Le 10 Décembre il découvrit la flotte de l'amiral Blake entre Douvres et Folstan à une encablure de terre: Tromp tint droit dessus, et commença, dans l'après-dînée, la canonnade avec l'ennemi. Tout en se canonnant les deux flottes prirent cours au sud, jusqu'à la hauteur des *Cingels*, que les Anglais tentèrent vainement de dépasser. La flotte hollandaise se dirigea donc sur eux et à trois heures de l'après-dînée commença un combat acharné.

Tromp tint la barre sur Blake qui, favorisé par le vent, le dépassa et lui lâcha toute sa bordée, et celle-ci lui fut rendue avec usure. Le capitaine Battyn, avec son vaisseau nommé le Rosaire, de vingt-quatre canons, et ayant deux cents hommes à bord, serra de près l'amiral anglais; mais Tromp l'aborda si rudement

que le beaupré du Brederode, qu'il montait, fut brisé du choc en même temps que le château d'avant le fut jusqu'à contre la proue; ainsi engagé Tromp fut encore accosté par la Bonaventure vaisseau de trente canons commandé par le capitaine Achson.

Tromp enveloppé de toutes parts, on se battit avec le plus grand acharnement qui fut encore plus vif du côté des Anglais parce que les deux capitaines anglais s'étaient engagés, par serment avec Blake, d'amener ou de couler bas l'amiral hollandais. Achson, présentant le travers à l'éperon de Tromp, plongeait avec un feu de mitraille des plus meurtriers sur toute la longueur du pont de ce dernier et le secrétaire de notre amiral fut tué à ses côtés en cette rencontre. Tromp sans témoigner la moindre crainte encouragea son monde par ces paroles: »Enfans! il y va maintenant de l'ennemi »ou de nous, que chacun fasse son devoir!" Ces mots électrisèrent tellement ses marins qu'un de ses matelots sauta au milieu des haches et d'une grêle de balles sur le pont du Rosaire, grimpa au faîte du grand mât, en arracha le pavillon anglais et le remplaça par celui du prince d'Orange. Ce trait d'intrépidité fut récompensé dans la suite par un don de cinq cents florins.

Ce combat acharné dura plus d'une heure jusqu'à ce qu'enfin le Rosaire, qui comptait déjà soixante tués parmi lesquels les deux capitaines, fut forcé de se rendre.

Cependant le vice-amiral Evertsen était venu au secours de l'amiral et serra de si près la Bonaventure qu'il jeta une foule de combattans sur son pont, ce qui eut pour résultat la reddition de ce vaisseau du capitaine Achson. On distribua les prisonniers faits sur le Rosaire et la Bonaventure à bord des vaisseaux de

notre amiral et de notre vice-amiral et on mit des équipages hollandais sur les bords conquis.

Blake attaqué par de Ruiter fut totalement désemparé et, nos capitaines de Haas et de Liefde s'étant mis de la partie, il fut forcé de prendre le large et d'aller se réfugier honteusement dans le port de Douvres. La nuit sépara les deux flottes quoique quelques vaisseaux, qui se trouvaient engagés au milieu de la ligne ennemie, continuassent la canonnade jusqu'à neuf heures.

Les Hollandais, comme il conste du rapport fait par Tromp, ne perdirent que peu de monde dans cette bataille et pas un seul vaisseau. Mais vers la brune le vaisseau du capitaine Juinbol prit feu et l'incendie se propagea si rapidement que ce capitaine, en voulant se sauver avec une partie de son équipage, périt malheureusement dans les flots.

L'amiral anglais Blake avait été si maltraité dans cette bataille, quoique ses forces fussent infiniment supérieures aux nôtres en hommes et en artillerie, que ne se croyant plus en sûreté devant Douvres, il sauva les débris de sa flotte dans la Tamise où notre brave Tromp l'eut certainement suivi s'il avait eu des pilotes habiles; ce dernier dut donc se contenter, à regret, de la prise du Rosaire de quarante-quatre canons, de la Bonaventure de trente, de l'Hercule de trente-six et d'un bâtiment marchand armé de quatorze pièces de canon et chargé de figues, sans compter les prisonniers repartis sur sa flotte. L'historien anglais Hume reproche à Tromp d'avoir, par orgueil et par haine contre les Anglais, arboré un *balai* au grand mât de son vaisseau en signe d'avoir nettoyé la mer. L'orgueil ne constituait pas le caractère de notre héros, mais il haïssait les injustes ennemis de sa patrie. Les historiens

anglais se consolent en rapportant que Tromp dut payer plus tard cet orgueil de la vie.

Nos bâtimens marchands passèrent, entre le 14 et 15 Décembre, les Caps et achevèrent leur route sans aucune rencontre.

Bataille navale entre van Galen, Bodley et Appelton.

(6 *Septembre* 1652 et 14 *Mars* 1653.)

Les états-généraux, qui avaient protégé par leur marine les côtes de la Hollande contre les pirateries et les violences des Anglais, avaient envoyé en même temps une flotte de quatorze vaisseaux de guerre dans la Méditerranée, non seulement pour y protéger le commerce, mais pour en chasser l'ennemi et anéantir ce dernier s'il était possible.

On confia le commandement de cette flotte à van Galen qui s'était déjà fait connaître en mainte occasion par son courage et ses connaissances. Ce brave se rendit donc en toute hâte à son poste et, pour arriver plus vite, il fit le voyage par terre.

Arrivé à Livourne van Galen s'embarqua à bord du Jaarsveld et appareilla avec neuf vaisseaux, auxquels s'en joignirent plus tard encore trois autres, prenant cours vers la plage de Messine. Il laissa devant Livourne cinq vaisseaux sous le commandement de van Salingen, afin de bloquer ce port où se tenaient alors six forts vaisseaux anglais.

Pendant le mois de Juin de cette année le Léopard de cinquante-neuf canons, la Bonaventure, le Samson

et le Levantin de quarante, le Pélerin et la Marie de trente-six étaient venus de Smirne sous le pavillon d'Appelton et par crainte des Hollandais avaient gagné Livourne en passant derrière la bouée. Ces vaisseaux, dont on avait déchargé les riches cargaisons, avaient été préparés pour le combat et se trouvaient encore dans le port lorsque Cats, qui avait été remplacé par van Galen, vint jeter l'ancre avec quatorze vaisseaux hollandais sur la rade de Livourne. Appelton, enhardi par l'espèce de trêve tacite que les Provinces-Unies semblaient garder, se porta immédiatement à la rencontre de Cats et lui présenta la bataille. Il s'était dûment préparé au combat; ses bords étaient bastingués, il avait hissé pavillon rouge, flamme au faîte, et attaché deux tonneaux de poudre aux antennes de ses vergues. Les habitans de Livourne s'attendaient donc à un combat sanglant.

Cats n'ayant pas encore reçu ordre de commencer les hostilités fut forcé, malgré lui, de souffrir cette fanfaronnade des Anglais et de dévorer cet affront. Aussitôt que les états-généraux eurent résolu de punir l'orgeuil britannique, notre brave commandant se mit en mesure de laver l'affront qui lui pesait sur le cœur; mais Appelton, voyant nos préparatifs d'attaque, laissa tout-à-coup tomber son courage et se retira avec sa flotte une seconde fois derrière la balise de Livourne.

Van Galen, ayant alors repris le commandement de Cats et ayant ordre lui-même de pousser la guerre avec vigueur et de louer et noliser dans la Méditerranée autant de navires qu'il jugerait convenable à l'accomplissement de ses projets, déploya la plus grande activité pour exécuter les ordres de son gouvernement. Ayant donc eu avis que plusieurs navires anglais richement chargés, partis de Smirne, devaient arriver

par le détroit de Messine, il quitta Livourne, et comme nous l'avons dit, il se porta à la rencontre de ces navires. Il fut suivi du vice-amiral Corneille 't Jonge Hoen, du contre-amiral Blok, des capitaines Henri Zwart, Bont, Thierry Kreynen, Verveen, Corneille Tromp, Jacob et André de Boer, Corneille Sloor et d'une petite prise, la Colombe blanche (capturée par le capitaine Bont à la hauteur de la Corse) ayant ainsi en tout une flotte de douze vaisseaux.

Le 5 Septembre cette flotte appareilla de la rade de Livourne, van Salingen y ayant été laissé avec ses vaisseaux pour bloquer la flotte d'Appelton.

Le lendemain matin on découvrit sous la côte de l'île de Corse d'abord cinq voiles, et ensuite trois autres qui pinçaient le vent pour rallier les premières. Ces vaisseaux étaient déjà si rapprochés qu'on pouvait les reconnaître pour anglais; en conséquence van Galen, ayant arboré pavillon blanc, pour convoquer le conseil de guerre aux fins de résoudre comment il fallait faire pour soutenir l'honneur du pavillon hollandais, on prit la généreuse résolution de combattre jusqu'au dernier soupir pour la patrie, et les capitaines retournèrent à leurs bords après avoir accueilli aux acclamations une allocution de leur brave chef qui se terminait ainsi :

»L'honneur, votre devoir et l'état actuel des choses »exigent à la fois une bravoure prudente et à toute »épreuve. Si le parjure restait impuni dans cette vie, »on aurait à en rendre compte au-delà. Vous êtes tous »chrétiens, vous pouvez donc parfaitement apprécier »la valeur d'un serment. Et dussiez-vous porter vos »épées, sans être liés par aucun serment, l'amour de la »patrie devrait encore alors vous électriser au point »d'affronter pour elle les plus grands périls; et s'il ar»rivait qu'un lâche refusât, par une noire ingratitude

»de sacrifier sa vie pour le pays qui l'a vu naître, le »rang que vous occupez doit vous rendre le sentiment »de votre devoir. Car si la honte d'une défaite stigma»tise à jamais les chefs du sceau de l'infamie et ne »tombe pas sur les inférieurs, ceux-ci par contre n'ont »qu'une petite part dans la gloire du triomphe. Le »guerrier obscur sème avec le plomb et le fer les champs »sanglans de Mars, mais les chefs moissonnent les fruits. »A ces derniers donc la honte des revers et l'honneur »des succès; que peut espérer un matelot? Il meurt »dans un combat et son nom périt avec lui; mais un »capitaine qui tombe au champ d'honneur vit dans les »fastes de l'histoire quoique ses restes mortels s'en ail»lent en poussière. Je sais que mes paroles ne sauraient »donner du courage à ceux qui l'ont perdu pour tou»jours et que je ne saurais persuader à ceux qui se »sont laissés énerver et ont perdu l'habitude de la bra»voure de ne pas écouter la voix d'une terreur panique. »Si cependant le serment, le devoir, la patrie, l'hon»neur et la fidélité devaient être méconnus par quelqu'un »d'entre vous l'imminence du danger devrait encore »lui donner le courage de se défendre dans l'intérêt »de sa propre conservation, mais l'expérience me donne »l'assurance que le plus grand nombre d'entre vous sera »fidèle jusqu'au fond des flots."

Chacun, comme nous l'avons dit, retourna à son bord électrisé par ces paroles simples et magnanimes et la flotte mit le cap sur l'ennemi qui était rangé en bataille en forme de croissant à la hauteur de Monto Christo, et attendait les nôtres voiles de hunes sur les huniers. Cette flotte était composée de huit vaisseaux commandés par Richard Bodley ayant son pavillon sur le Paragon, vaisseau de cinquante-quatre canons. Les autres capitaines étaient Hoyen Cox sur la frégate le

Constant de 32 canons, Jonas Riefs avec l'Elisabeth de 42, Johan Watsworth, montant le Phœnix de 40, et Jonas Pool avec la Rose Marie de 32. On comptait encore les vaisseaux William et Thomas, Richard et Thomas et une flûte, commandés par John Wills; le premier de ces vaisseaux ayant trente et les autres vingt-huit pièces de canon.

A trois heures de l'après-dinée le capitaine de Boer se trouva le premier engagé. L'action qui commença alors fut chaude, mais pas générale et dura jusqu'au soir; le calme fit qu'on dut s'en tenir à la canonnade et van Galen pour que l'on ne s'égarât pas pendant la nuit fit allumer deux fanaux aux fenêtres de sa galerie et un troisième au faîte du grand mât. L'ennemi se dirigeant sur Monte Christo, van Galen l'y suivit à la pointe du jour.

Bodley cependant chercha à éviter le combat en filant sous la côte, mais s'étant trop approché il craignit de talonner, et, voyant que la flotte hollandaise venait sur lui toutes voiles et bonnettes dehors, il fit de nécessité vertu, se rangea encore en croissant, et attendit van Galen.

Celui-ci s'étant approché des Anglais attaqua sur le champ Bodley en lui envoyant toute sa bordée. Le combat fut des plus acharnés et il sembla que le hasard eut voulu mettre notre van Galen en face d'un ennemi digne de sa valeur. Quoique son vaisseau fût presque entièrement désemparé, qu'il eût reçu sept boulets en dessous de sa ligne de flottaison, que le feu s'y fût manifesté trois fois, qu'il eût enfin 17 morts et 27 blessés, il cingla au milieu des ennemis en semant la mort sur son passage.

Le capitaine de Boer s'empara entretemps de la frégate le Phœnix, mais les vaisseaux des capitaines Bont

et Zwart, qui avaient abordé Bodley, rencontrèrent une si forte resistance, qu'après une action meurtrière, dans laquelle les deux capitaines perdirent la vie, ils furent obligés de lâcher prise (*). L'amiral anglais, débarassé ainsi de ses agresseurs, prit la fuite sans que van Galen, qui lui donna la chasse, pût l'atteindre n'étant que faiblement secondé par les siens dont les vaisseaux avaient tous été grandement maltraités. Les vaisseaux de Corneille Tromp et de Jacob de Boer furent obligés de se réfugier sous la côte de Corse, tandis que trois autres, étant tombés en dessous du vent, ne purent rallier la flotte à cause du calme.

Van Galen mit en conséquence le temps à profit pour soigner ses blessés, réparer ses pertes et préparer ses vaisseaux afin de recommencer l'attaque le lendemain, mais les Anglais, pour mieux échapper, coururent toute la nuit sans fanaux et, lorsqu'on les découvrit, à l'aube du jour à la hauteur de l'île d'Elbe, ils se trouvèrent trop éloignés pour que l'on pût les atteindre. Ils se réfugièrent ensuite dans le port de Porto Longono que van Galen atteignit encore dans la même journée.

Le secrétaire du gouverneur Francisco Baptista Bran-

(*) Cette même frégate le Phœnix montée par Corneille Tromp fut reprise par les Anglais le 26 Novembre sur la rade de Livourne. Le capitaine anglais Hoyen Cox, qui avait servi précédemment comme lieutenant à bord de cette frégate, ayant eu avis de la négligence des Hollandais, la surprit à la pointe du jour avec trois chaloupes montées par 90 matelots. Tromp reveillé par la générale, (d'autres prétendent qu'il se trouvait à table avec ses amis) saisit un pistolet et le tira trois fois sur les Anglais qui étaient déjà maîtres du vaisseau. Voyant que toute résistance était inutile il sauta à la mer par la fenêtre de sa galerie et aborda à la nage un autre vaisseau hollandais qui le recueillit. Les Anglais avaient fait provision d'une grande quantité de farine pour en aveugler les Hollandais qui auraient voulu se défendre.

caccio, voyant les deux flottes dans le port, craignit qu'on n'y vînt à recommencer le combat et avertit les deux amiraux de s'abstenir de toute hostilité en ajoutant qu'il ferait tirer sur l'agresseur et, pour joindre les démonstrations aux paroles, il fit pointer sur les flottes cinq grosses pièces de canon auprès desquelles il mit une forte garde.

Le contre-amiral Blok et le capitaine Corneille Tromp étant descendus à terre pour complimenter le gouverneur Brancaccio, se rendirent aussi à bord de Bodley qui les reçut courtoisement et porta un toast à van Galen. A leur départ l'amiral anglais les salua de cinq coups de canon à l'instar de l'amiral hollandais qui la veille avait fait la même politesse à la frégate le Constant, commandée par le capitaine Hoyen Cox.

Malgré toutes ces courtoisies chacun mit le temps à profit; on remit les vaisseaux en bon état et on les prépara au combat.

Van Galen, aussi humain que courageux, rendit, entretemps, les derniers honneurs aux braves qui venaient de succomber pour la patrie. Le gouverneur Brancaccio désigna à cet effet un endroit près de la fontaine que Frédéric Barberousse avait fait construire pour servir d'aiguade aux marins lorsque ce guerrier vint de l'Italie en cet endroit avec son armée victorieuse. Quarante soldats portèrent les dépouilles mortelles des capitaines Corneille 't Jonge Hoen, Bont et Zwart à leur dernière demeure et les saluèrent de trois salves de mousqueterie. Cependant notre héros n'oublia pas les intérêts de l'état; voyant que les habitans du pays approvisionnaient l'ennemi de tout ce dont il avait besoin, il remonta le chénal de Ponto Longono, et ayant laissé tomber l'ancre en face de la flotte anglaise, il détacha les chaloupes bien armées des capitaines Sloor

et de Boer afin d'empêcher que l'ennemi ne fût approvisionné de munitions de guerre.

On resta là à s'observer jusqu'à la fin du mois, alors qu'une violente tempête, survenue pendant la nuit, mit les deux flottes en grand danger. Le vaisseau de notre commandant chassa sur ses ancres et il se fut brisé infailliblement sur les rochers, si la maîtresse ancre n'eût tenu bon. La foudre écrasa la chaloupe de ce bâtiment, mais en général la flotte n'essuya que peu ou point d'avaries.

Van Galen, voyant que l'ennemi ne faisait aucuns préparatifs pour quitter le port et que le temps fuyait rapidement, changea de projet; il leva l'ancre et fit voile pour Livourne afin d'attirer les Anglais.

De son côté, Bodley qui ne manquait pas de bravoure s'ennuya de cette inaction et il résolut de débloquer Appelton afin d'attaquer, à forces réunies, les Hollandais. Il fut d'autant plus porté à l'exécution de ce projet que van Galen l'avait menacé de venir l'attaquer dans le golfe de Porto Longono. Il donna avis de sa résolution à Appelton qui y applaudit, charmé qu'il était de se voir enfin délivré.

Le 13 Mars on vit approcher la flotte anglaise forte de huit vaisseaux et d'un brûlot. Aussitôt van Galen fit le tour de ses vaisseaux et encouragea les chefs et les matelots, et ayant rassemblé les gens de son propre bord, au pied du grand mât, il les harangua, de sa dunette, en ces termes: »Vous êtes tous convaincus »de l'injustice de l'agression des tyrans de l'Angleterre; »ils ont préludé à tous leurs autres crimes par le ré»gicide afin de se familiariser avec le sang et se gorger »ainsi plus facilement et par une sorte d'habitude de »celui de leurs paisibles voisins. Ivres de succès, leur »orgueil ne connaît plus de bornes; et maintenant que

»la mesure de leurs iniquités est comblée et que le »glaive de la colère divine plane sur leurs têtes cou»pables, ils cherchent une victime parmi les peuples »afin d'effrayer le monde par l'horreur de leur nom »et d'étouffer le cri de leur conscience.

»La patience des Hollandais est à bout. L'heure de »la vengeance a sonné, car les Anglais, par leurs pi»rateries, ont agi comme des barbares du moyen âge; »ce sont là les griefs que nous avons à venger, et si »le climat avait amolli dans nos cœurs l'amour de la »patrie, l'imminence du danger reveillerait notre va»leur; le Seigneur nous préserve d'une défaite, car, »vaincus, notre sort est d'être menés en esclavage aux »Barbades pour y planter du tabac. Mais la Hollande »n'a pas acheté si chèrement sa liberté pour la laisser »fouler aux pieds impunément. Jugez en, vous mêmes! »ne vaut-il pas mieux de vendre chèrement sa vie pour »la patrie que d'aller la traîner dans l'esclavage sous »la verge de fer d'un ennemi barbare."

Cette allocution terminée et l'ennemi s'approchant, van Galen se porta à la rencontre de ce dernier en tenant le cap sur l'amiral anglais.

Appelton se voyant ainsi débloqué suivit la flotte hollandaise et tâcha de rallier Bodley afin de présenter, à forces réunies, la bataille aux Hollandais.

Notre brave s'aperçut du dessein d'Appelton et virant promptement de bord, afin d'empêcher cette jonction, il accosta en travers la Bonaventure avant que les Anglais eussent eu le temps de se mettre en ligne, et il le fit si heureusement, qu'ayant jeté une grenade dans la sainte-barbe de ce vaisseau, ce dernier sauta bientôt en l'air avec tout ce qui s'y trouvait. On ne sauva que sept matelots. Les cinq autres vaisseaux ennemis perdirent courage lorsqu'il virent la fleur de la flotte, qui portait

quarante-six canons voler dans le vide ; ils prirent précipitamment la fuite, mais le vent étant venu à fraîchir les Hollandais en atteignirent quatre.

Ce fut le Samson qui fut le premier atteint et tellement désemparé par l'artillerie du vaisseau du capitaine Corneille Tromp qu'un brûlot put y jeter le grappin et le réduire en cendres en moins d'une heure ; mais la plus grande partie de l'équipage fut recueillie et sauvée à bord des vaisseaux hollandais avec cette magnanimité qui caractérise nos marins. Ceci se passa si près de la ville que le feu se communiqua à un de ses quartiers nommé St. Barbe ; cependant on parvint promptement à maîtriser cet incendie. Le vaisseau le Soleil fut coulé à fond par le capitaine Booghard.

Ces heureux commencemens n'encouragèrent pas peu notre infatigable van Galen qui, voyant que la flotte d'Appelton était suffisamment tenue en échec, tourna sa proue vers Bodley. Ces braves ennemis s'attaquèrent comme deux lions furieux ; Bodley tâcha, à la faveur de son artillerie, d'attacher un brûlot au bord de van Galen, mais celui-ci le reçut si bien qu'il sombra à ses côtés. Ensuite van Galen fut encore abordé par deux frégates, mais il les força à prendre le large non sans être fortement maltraitées.

Le Jules César, commandé par le capitaine Rocher attaqua d'un autre côté Appelton avec la plus grande furie, mais celui-ci, quoique abandonné par Bodley, se défendit si bravement qu'il força d'abord son ennemi à lâcher prise ; enfin étant attaqué simultanément par le capitaine Jacob de Boer, il se rendit après avoir perdu 80 hommes et n'espérant plus d'être dégagé. C'est ainsi que le Léopard, le plus beau vaisseau de la flotte anglaise, armé de cinquante-quatre canons, tomba aux mains des Hollandais.

Les capitaines Vrilos et Bontebotter s'emparèrent du Pélerin. La Madona della Vignia ayant attaqué le Marchand levantin en fut coulée à fond après une action acharnée, mais ce dernier fut pris ensuite par le capitaine Hein. Les Hollandais prirent encore plusieurs navires marchands, dont un fut capturé par le capitaine de Haas.

Les Anglais, voyant leur flotte abîmée et réduite à à quatre ou cinq vaisseaux, prirent précipitamment la fuite. Sans compter les navires marchands, cette bataille coûta aux Anglais six superbes vaisseaux, dont deux furent brûlés, un coulé à fond et trois tombèrent entre les mains des Hollandais. Ils perdirent en outre un monde considérable; ils eurent trois cent quatre-vingt-six tués et deux cent quatre-vingt-treize blessés sans compter un grand nombre de prisonniers qu'on leur fit. Les Hollandais perdirent la Madonna della Vignia et cent vingt-trois hommes, la plupart blessés. Quelque glorieuse que fût cette victoire et quoique les Anglais eussent fait les plus grandes pertes, la joie de ce succès fut amèrement empoisonnée par la mort du brave van Galen. Ce dernier avait été frappé d'une balle au talon, au commencement de l'action, et il avait tenu sa blessure cachée en continuant à combattre à la tête de son équipage. Le second pilote s'en aperçut le premier et engagea son chef à se retirer du combat pour se faire panser, mais notre héros lui répondit par ces paroles d'Epaminondas: »Il est doux de mourir »pour la patrie au sein de la victoire." Ayant été descendu à fond de cale, on lui amputa la jambe en dessous du genou, et, ayant pris un verre de vin pour se fortifier, il jeta le verre à terre en disant: »Les ré»gicides anglais payeront les pots cassés.

A peine l'appareil fut-il mis qu'il voulut être trans-

porté sur le pont pour commander et encourager ses braves. Mais il en fut empêché par une violente, hémorragie; tout ce qu'il put faire fut d'encourager encore de la voix et du geste, de son lit de douleur, ses braves compagnons et, lorsqu'il apprit que les Anglais fuyaient, il commanda de leur donner la chasse à toute outrance, mais, comme l'ennemi avait trop d'avance, on retourna sur la rade de Livourne.

Le brave van Galen survécut encore quelques jours à son triomphe et fut transporté, aux acclamations des habitans de la ville, à la demeure de Pierre van der Straten où il mourut le 28 Mars 1652 des suites de sa blessure, à l'âge de quarante neuf ans (*).

(*) Notre brave marin naquit à Essen dans le comté de Marck. Il entra de bonne heure au service de la marine hollandaise et monta, de grade en grade, par son courage et sa bonne conduite, jusqu'au rang de commandeur. On trouve rapporté de lui d'innombrables traits de bravoure. Van Galen étant, en 1649, en croisière pour surveiller les pirates barbaresques, dont il était la terreur, se rendit un certain jour à terre à Porto Maria pour y recevoir une somme d'argent considérable. Le soir, retournant à bord avec le canot, il fut attaqué par une barque mauresque montée par vingt pirates qui s'étaient tenus en embuscade. Ils le chargèrent, en poussant des cris effroyables, à coups de piques, de sabre et de pistolet. Van Galen, inaccessible à la crainte, tua d'un coup d'épée un de ces brigands prêt à mettre le feu à un pierrier, tandis que ses matelots, au lieu de se défendre avec leurs avirons, sautèrent à la mer et gagnèrent le rivage; mais van Galen (comme un autre Horatius Coclès ou un Jean Haring) se tint sur l'étambord de son canot et soutint, seul avec son épée, le choc de cette multitude d'ennemis. Enfin, succombant sous des forces si inégales, il saute à la mer, mais les siens revenant à la charge, il attaque de nouveau les pirates et assène à l'un d'eux un si terrible coup d'aviron qu'il le fait tomber dans la mer, et deux de ses matelots, venant à être grièvement blessés, ils l'abandonnent de nouveau. Van Galen continua à combattre, mais reçut dans cette lutte si inégale un coup si violent qu'il en fut précipité par dessus le bord. Il se sauva néanmoins à la nage et atteignit un moulin où il rencontra encore plusieurs de ces assassins. Là il prend un de ces lâches à la gorge, le foule à ses pieds et allait en faire

Bataille navale des trois jours entre Tromp et Blake à la hauteur de Portland.

(1653.)

La guerre qui avait éclaté l'année précédente entre les deux plus grandes puissances maritimes du monde à cette époque, la Hollande et l'Angleterre, et qui avait été fatale aux deux pays, continua avec plus d'acharnement que jamais. Les Anglais voulaient l'empire des mers et les Hollandais combattaient pour la liberté de la navigation. Le lieutenant amiral Tromp ayant été nommé au commandement de la flotte des

---

autant d'un second, lorsqu'un troisième lui porta un coup de sabre sur la tête et la main, tandis qu'il parait un coup d'épée de l'autre. Les brigands, ayant rassemblé leur butin, s'enfuirent. Van Galen fut alors relevé par un de ses matelots, qui lui-même avait reçu onze blessures, et transporté à la Villa de Lorenzo Rodrigo où le duc de Medina, qui se trouvait précisement à Porto Maria, lui envoya son médecin et le fit combler d'attentions et des soins les plus délicats. Van Galen fut rétabli au bout de douze jours et retourna à son bord. La majeure partie de l'argent volé fut repris; cinq de ces brigands furent pendus et vingt autres envoyés aux galères. Ses marins firent éclater des transports de joie en revoyant leur chef chéri; ils l'avaient cru perdu pour la patrie et il leur était rendu comme par miracle.

Cet intrépide marin dont toutes les actions ont une teinte antique (dit van Kampen) montra toujours un courage inébranlable; aussi fut-il vivement regretté du chef de ses connaissances, de son expérience et des services rendus à la patrie. Son corps fut transporté en Hollande et inhumé le 11 Décembre dans les caveaux de la nouvelle église d'Amsterdam où les états lui firent élever un magnifique mausolée sur lequel on lit, en lettres d'or, une épitaphe en vers de notre célèbre Vondel et dont voici la substance:

»Ci gît le vaillant van Galen mort au champ d'honneur; les plaines limpides de la Castille furent témoins de ses exploits et, sur les plages de la Toscane, avec le courage du Lion, il abattit l'orgueil du Léopard."

états, avait croisé quelque temps dans la Manche pour y attendre plusieurs vaisseaux qui devaient venir de la Hollande et il était arrivé au commencement de Février près de l'île de Rhé à la hauteur de St. Martin, afin d'y rallier tous ses vaisseaux. Il y mouilla sept jours et convoya ensuite aux ports de la patrie plus de deux cent cinquante navires marchands venant de divers pays. Vers la fin du mois, étant près de Portland, en travers de St. André, il découvrit la flotte anglaise sous le commandement de l'amiral Blake et il prit cours, avec un vent de nord-ouest, à l'est-sud-est, droit sur Blake. Les deux flottes se rencontrèrent vers les dix heures du matin et l'action commença d'abord. Le principal projet de Blake était de s'emparer des bâtimens marchands et il fit les plus grands efforts pour y parvenir, tandis que Tromp les défendit vaillamment. A peine les flottes furent-elles à portée de canon que Tromp se dirigea sur Blake qui lui lâcha de loin la bordée de ses pièces de 36. Tromp ne riposta pas sur le champ, mais, étant arrivé à portée de mousquet, il vira de bord, aborda Blake en travers et lui lâcha ses bordées de babord et de tribord et, virant encore, lui envoya de l'autre côté une troisième bordée à laquelle répondit un cri horrible parti du pont du vaisseau anglais. L'amiral anglais fut si maltraité de cette canonnade que durant toute l'action il se tint à distance respectueuse et combattit en filant (*).

(*) Tromp, qui lorsqu'il le fallait, était matelot et amiral en même temps se trouvant, au fort d'un combat contre les Anglais, dans le chemin d'un de nos loups de mer, celui-ci, échauffé par l'action, le jeta assez rudement de côté. Tromp s'éloigna sans rien dire et après le combat fit venir devant lui le rude marin qui avoua avoir donné un coup a quelqu'un qui le gênait, sans l'avoir reconnu; mais, lorsqu'il apprit que c'était son chef bien aimé qu'il avait maltraité, il témoigna le plus grand re-

De Ruiter, qui n'était encore que commandeur, s'attaqua à un grand vaisseau anglais, nommé la Prospérité, portant quarante-quatre canons et cent soixante-dix hommes et, voyant que la grosse artillerie des Anglais l'incommodait fort, il résolut de jeter le grappin sur son ennemi, à quoi son monde se montra très-bien disposé. Nos matelots se jetèrent donc sur le pont ennemi, mais ils furent repoussés, ce que voyant, notre brave commandeur leur cria: »Enfans, cela ne se passera pas ainsi, vaisseau abordé, vaisseau pris, allons, »à la rescousse!" On sauta de nouveau sur le vaisseau ennemi, qui cette fois fut pris. Cependant cette prise ne nous resta pas, car de Ruiter, abandonné par ses camarades, se trouva avoir assez à faire et fut forcé de ne songer qu'à sa propre défense. Il se vit en un instant entouré de plus de vingt vaisseaux qui le regardaient déjà comme une proie assurée; mais, le vice-amiral Evertsen étant venu à son secours, ils se firent jour avec la plus grande bravoure. Ensuite il combattit pendant long-temps, aidé du capitaine Corneille Kruik de Schiedam commandant l'Autruche et d'Isaac Sweers d'Amsterdam, contre sept gros vaisseaux anglais, parmi lesquels se trouvait le vice-amiral William Pen dont le vaisseau fut tellement maltraité qu'il sombra presque en arrivant sur la rade de l'île de Whigt. Un autre vaisseau anglais fut démâté, enfin quatre ou cinq vaisseaux ennemis, qui n'avaient pas encore été engagés, tombèrent sur de Ruiter, Kruik et Sweers qui se défendirent jusqu'au soir sans être secourus.

Le lieutenant-amiral Tromp rompit ce jour là plu-

---

gret. Tromp le rassura, lui dit qu'il le tenait pour un brave marin qui ne voulait pas être gêné dans son service et que pour le récompenser il l'avançait d'un grade. Sur la fin du siècle dernier un descendant de ce matelot vivait encore à Noordwyck.

sieurs fois la ligne des Anglais et dispersa leur flotte dans trois directions et à plus d'un mille de distance. La mer était couverte de mâts, de voiles et d'agrès. Quand l'ennemi parvenait à jeter le grappin, il était aussitôt forcé de lâcher prise où bien sautait en l'air avec les débris du pont qu'il avait osé fouler. Au loin on voyait sombrer des vaisseaux avec des milliers de soldats et de matelots. La mer, enfin, était rouge de sang et couverte de cadavres et de carcasses de bâtimens et ce spectacle de carnage au lieu d'apaiser la fureur des combattans ne faisait que fournir un nouvel aliment à leur rage. Les échos de Boulogne et des rochers de Portland étaient fatigués par le tonnerre incessant de l'artillerie. Cependant le capitaine Kruik avec le vaisseau l'Autruche était toujours engagé contre plusieurs vaisseaux anglais; il en avait coulé un et s'était défendu jusqu'à son dernier homme. Tromp voyant le vaisseau de ce brave totalement désemparé flottant abandonné à la dérive, s'écria, en s'adressant aux siens: » Y a-t-il sur la flotte des états des gens »assez lâches pour laisser périr aussi misérablement un »pareil brave?" Il ordonna au commandeur Gédéon de Wilde de le secourir, mais celui-ci ne put parvenir à remorquer le vaisseau à cause du calme qui empêchait sa propre marche. Il dut se contenter de recueillir quelques matelots. Kruik, ainsi que maint autre brave, doit avoir péri dans cette action, car son nom n'est plus relaté nulle part dans les annales de la marine. Le vaisseau était rempli de morts et de blessés, il flottait pour ainsi dire dans une mer de sang. Sans les blessés, on compta plus de quatre-vingt morts et, de quarante matelots Schiedammois tous au dessous de l'âge de vingt ans, il n'en resta que trois. Les Anglais avaient déjà commencé à piller le vaisseau, mais le

voyant s'enfoncer à vue d'œil ils l'abandonnèrent précipitamment. Il flotta ainsi à l'aventure pendant toute la nuit et le lendemain les Anglais le remorquèrent dans le port de Portsmouth.

Le capitaine Poort, d'un autre côté, lâcha une si furieuse bordée à un gros vaisseau anglais qu'il le coula à fond, mais deux autres vaisseaux lui envoyèrent tant de boulets en dessous de sa ligne de flottaison que, craignant d'avoir le même sort, il appela Sweers à son secours. Celui-ci vint l'aborder de l'avant, tandis que les deux Anglais étaient encore à babord et à tribord et ces quatre vaisseaux s'embarrassèrent tellement dans leurs agrès que le bâtiment de Poort, tombant sur le côté, s'enfonça dans les flots avec un des vaisseaux de l'ennemi. Sweers sauva la plus grande partie de l'équipage, mais le brave capitaine fut atteint, dans la bagarre, d'un boulet de canon et d'un éclat de bois aux reins. L'on vit ce héros tomber le sabre à la main et encourager encore les siens jusqu'à ce qu'il disparût avec son vaisseau sous les flots. Sweers n'était pas resté oisif, et l'on vit presque en même temps sombrer un vaisseau anglais qu'il avait criblé de ses boulets, mais, battu en brèche par quatre vaisseaux ennemis, il fut coulé bas à son tour. Il parvint néanmoins, ainsi que son monde, à se sauver sur les vaisseaux anglais. Conduit à Londres, comme il parlait bien l'Espagnol, il se fit passer pour être de cette nation et se cacha parmi la suite de l'ambassadeur d'Espagne qui lui facilita son évasion en Flandres d'où il revint en Hollande, et, le collège d'Amsterdam l'ayant nommé par la suite vice-amiral de Hollande, il fit encore preuve, en plusieurs rencontres, de bravoure et de connaissances maritimes.

Le capitaine Kleidyk de Briel fut attaqué aussi par

trois gros vaisseaux anglais qui l'écrasèrent de leur feu et de la supériorité de leurs forces, mais le brave capitaine Zélandais, Regemorter, voyant le péril extrême de son compatriote et de son frère d'armes, se fit jour au travers des assaillans, alors Kleidyk, dégagé d'un côté, sut faire un si bon usage de son artillerie qu'il coula un des vaisseaux ennemis. Cependant il eut bientôt le même sort, et eût péri dans les flots si son courage et son habilité ne l'eussent tiré d'affaire lui et les siens. S'apercevant que son vaisseau commençait à s'enfoncer, et qu'il allait succomber sous le nombre, il se jeta, accompagné de son monde et le sabre à la main, sur le pont du vaisseau ennemi qui se trouvait à côté de celui de van Regemorter et voyant qu'il lui était impossible de s'en emparer, il sauta sur le vaisseau de son ami où il arriva d'autant plus à propos que ce brave capitaine venait d'être tué avec trente à quarante des siens. Kleidyk prit donc le commandement de ce bord et, prêchant de paroles et d'exemple, il releva tellement le courage de l'équipage, abattu par la perte de son chef, que ces hommes se battirent comme des lions et forcèrent les Anglais à lâcher prise. Bientôt le vaisseau ennemi fut criblé de boulets et coula à fond avec tout ce qui s'y trouvait et sans qu'il fût possible de sauver un seul homme.

Le capitaine de Munnik de Rotterdam fut moins heureux. Après avoir combattu, pendant long-temps, avec la plus grande bravoure, contre des forces infiniment supérieures, il fut entouré de tout côté et obligé de se rendre. Son vaisseau fut brûlé vers le soir.

Sur ces entrefaites le capitaine Aart van Nes, qui suivait le lieutenant-amiral Tromp, se trouva engagé avec lui au milieu de la flotte ennemie. Qu'on se

figure deux lions furieux échappés à leurs liens ou pourra se former une idée du carnage qui marqua les pas de nos deux héros.

Van Nes ayant le vent d'un vaisseau anglais voulut l'aborder, mais celui-ci parvint à se dégager non sans être très-maltraité par notre artillerie. Il se porta delà vers un autre qui l'évita également. Ensuite il se tourna contre les vice-amiraux anglais des pavillons bleu et blanc qui d'abord ne montrèrent pas trop de résolution. Enfin, voyant que de Ruiter se défendait seul contre quatre à cinq vaisseaux anglais, van Nes, vola à son secours, accompagné du brave commandeur Balk. Là commença un combat furieux, mais les Anglais furent obligés de prendre le large en faisant cours à l'ouest. Alors van Nes fit voile, du côté opposé, pour renouveller ses munitions qu'il avait toutes épuisées: Aussi son beaupré avait été emporté jusqu'à contre l'étrave au point qu'il était impossible de le jumeler. Le contre-amiral Pierre Floriszoon se trouva pris pendant quelque temps au milieu de six vaisseaux anglais et les tint en respect jusqu'à ce que Tromp vînt le dégager.

Le commandeur de Wilde et les capitaines George van der Zaan, Kampen et les autres commandans ne combattirent pas avec moins de bravoure. Le capitaine Schelte Wiglema, après s'être long-temps battu, sauta en l'air avec tout son monde. Plusieurs écrivains prétendent que ce brave, ne voyant aucun moyen d'échapper à la captivité, préféra la mort à la perte de sa liberté et mit lui-même le feu à ses poudres afin d'entraîner l'ennemi dans sa chûte.

Outre ceux que nous venons de citer plusieurs autres vaisseaux hollandais et anglais coulèrent à fond. Vers les quatre heures de l'après-dînée, Tromp vit que

vingt-six de ses capitaines tâchaient de profiter du vent pour s'éloigner du théâtre de l'action, et que quelques-unes des meilleures frégates anglaises mettaient le cap sur les bâtimens marchands qu'il convoyait. On croit que les Anglais avaient le projet de couper tous les mâts de ces navires afin de les empêcher de prendre le large, et pour pouvoir plus facilement les remorquer après le combat. Mais Tromp suivit ces frégates de près et les mit en fuite.

La flotte anglaise s'éparpillant, ainsi finit, au coucher du soleil, cette première journée pendant laquelle l'amiral hollandais avait tiré plus de huit cents coups de canon et entre autres soixante-dix avec une pièce à pivot qui se trouvait sur son abat-vent.

Pendant la nuit la flotte hollandaise louvoya à petites voiles, répara ses dommages et s'apprêta pour le lendemain.

Effectivement le lendemain, qui était le 1er Mars, le lieutenant Tromp héla à son bord, dès l'aube du jour, tous les chefs, en arborant le signal d'un pavillon blanc. Il les exhorta à se comporter en gens de cœur pour l'honneur de la patrie et de leur propre réputation. Les Anglais suivaient à quelque distance la flotte Néerlandaise et le matin à dix heures, comme l'on était parvenu à la hauteur de l'île de Whigt, l'action recommença. Ce jour là les Anglais avaient l'avantage du vent, mais en arrivant sur les Hollandais ils n'abordèrent aucun de leurs vaisseaux, comme la veille ils s'en tinrent à la canonnade afin d'endommager la mâture, les agrès et les voiles. Tromp avait disposé ses forces en croissant dont les navires marchands formaient le centre. Les Anglais tentèrent à six reprises de rompre la ligne et de couper quelques vaisseaux du gros de la flotte, mais ils furent toujours si bien reçus

qu'il durent se hâter de rebrousser chemin. Ce jour-là quelques capitaines, qui avaient hésité la veille, montrèrent plus de résolution et effacèrent leur honte dans le sang ennemi. Le capitaine van Nes, qui le premier jour déjà s'était couvert de gloire, se tint constamment si près du lieutenant-amiral qu'il était à portée de voix.

Le commandeur de Ruiter, dont le nom sera toujours prononcé avec vénération, ajouta, pendant cette journée, de nouveaux fleurons à sa couronne. Ayant reçu l'ordre de se rapprocher de Tromp, il fit les plus grands efforts pour obéir, mais il tomba au milieu des ennemis au point de ne plus pouvoir manœuvrer son vaisseau. Tromp voyant la situation critique de son frère d'armes lui envoya le capitaine Jean Duim pour le remorquer et s'apercevant que les bâtimens marchands commençaient à prendre cours au sud-est, il leur dépêcha van Nes pour leur dire de se diriger est-nord et est-nord-est, afin d'atteindre la hauteur des Caps. Van Nes leur commanda de faire plus de voiles, mais, ces bâtimens exécutant trop lentement cette manœuvre, ou bien ne tenant pas compte de cet ordre prudent, les Anglais parvinrent à en couper quelques-uns, ainsi que deux bâtimens de guerre. Un de ces derniers sur lequel commandait le capitaine Jean le Sage fut pris après une défense opiniâtre et en même temps dix à douze marchands tombèrent aux mains de l'ennemi. Les autres furent dégagés ou se sauvèrent sous le canon des vaisseaux de guerre. D'autres enfin, accompagnés de deux vaisseaux de guerre mis hors de combat, atteignirent le port du Hâvre-de-Grace. Au coucher du soleil un vaisseau anglais fut incendié, après quoi les deux flottes se séparèrent.

Sur la fin de l'action plusieurs commandans avaient

fait savoir à notre brave lieutenant-amiral que leurs munitions tiraient à leur fin et qu'ils n'étaient plus en état de résister à l'ennemi, mais Tromp que rien n'étonnait, qui affrontait avec calme les plus grands périls, leur ordonna de se rapprocher des bâtimens marchands, comme s'ils voulaient les protéger. Cependant on prit toutes les mesures nécessaires et possibles afin de pouvoir recommencer l'affaire le lendemain.

A l'aube du jour on découvrit les Anglais à un mille en arrière de la flotte des états, faisant force de voiles pour la rejoindre. Tromp, qui avait continué son cours, était alors à la hauteur de Bevezier; mais, voyant que les Anglais cherchaient à recommencer l'action, il se mit dans leurs eaux et poussa bravement droit à eux quoiqu'il fût très-affaibli n'ayant plus sous son pavillon que vingt-cinq à trente vaisseaux qui eussent encore quelques munitions.

Vers les dix heures les deux flottes en vinrent aux mains. On se battit de part et d'autre avec une nouvelle ardeur sans pouvoir faire pencher la balance de la victoire. Le vice-amiral anglais molesta pendant quelque temps à coups de canon l'amiral hollandais, mais celui-ci l'attendit sans riposter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à mi-portée et alors il lui envoya deux bordées si bien nourries qu'il cribla son adversaire de boulets.

Cependant, tandis que Tromp combattait si bravement pour la gloire de sa patrie et pour protéger les bâtimens marchands, quelques capitaines tâchèrent de s'échapper. Les uns par lâcheté, les autres dans l'impossibilité de prendre part à l'action par le défaut de poudre et de boulets.

Vers le soir l'ennemi remporta encore quelques avantages sur les bâtimens marchands. Le capitaine

van Nes les avait encore avertis, au commencement de cette journée, de mettre toutes voiles et bonnettes dehors et de prendre cours sur les Caps; mais ils n'écoutèrent pas ce salutaire avis se comptant plus en sûreté sous le canon des vaisseaux, qu'éloignés du gros de la flotte. Voyant qu'ils n'obéissaient pas, il leur envoya le fiscal (espèce de prévôt chargé de faire exécuter les ordres du commandant) pour leur intimer itérativement l'ordre de faire force de voiles. Les marchands, cependant, ne tinrent aucun compte de ce nouvel ordre pressant et malheur leur en prit, car les Anglais pénétrèrent vers le soir du côté du sud au milieu de leur ligne. Van Nes fit tout ce qu'il put pour tenir l'ennemi en respect avec son artillerie, mais les bâtimens marchands s'éparpillèrent; plusieurs se sauvèrent sous le canon des vaisseaux de guerre et d'autres s'abordèrent en belle; ce fut enfin un désordre épouvantable qui leur coûta d'autant plus cher que la plupart des vaisseaux de guerre n'avaient plus de munitions pour repousser l'ennemi.

Après le coucher du soleil Blake fit mine de vouloir faire encore une attaque, mais Tromp l'attendit de pied ferme, voiles sur les huniers, et Blake, voyant que notre amiral n'avait pas envie de quitter la partie, vira de bord et abandonna le champ de bataille prenant cours vers les côtes d'Angleterre. La flotte hollandaise arriva le 3 Mars, sans être poursuivie par les Anglais, à la hauteur des bancs de Flandres dits de Ruitinge et de Polder à trois milles au nord-ouest de Dunkerque, et y laissa tomber l'ancre, et, peu de jours après, elle atteignit heureusement les rades et les ports de Hollande et de Zélande.

Quoiqu'il soit difficile de décider de quel côté la victoire est restée, puisque les Hollandais et les Anglais

s'en sont attribués la gloire, (voir quant à cela les lettres de Tromp et de Blake adressées respectivement aux états-généraux et au parlement), il est toujours certain que des deux côtés il y eut de grandes pertes. Les Hollandais avaient perdu neuf vaisseaux de guerre dont cinq coulés à fond ou brûlés et quatre pris par l'ennemi; vingt-quatre bâtimens marchands furent pris également par leur propre faute; cinq ou six cents hommes furent tués parmi lesquels huit commandans de vaisseau. Par contre les Anglais eurent plus de deux mille morts, dont huit à neuf capitaines. Cinq ou six de leurs vaisseaux avaient été coulés ou brûlés et un grand nombre d'autres avaient été mis tout-à-fait hors de combat. Quoiqu'il en soit leurs seigneuries des états furent tellement satisfaites de la conduite des commandans en chef et des capitaines qu'elles leur décernèrent des marques publiques de leur approbation.

Batailles navales à la hauteur de Nieuport et près de Dunkerque entre Tromp et Monk.

(12 et 13 *Juin* 1653.)

Quoique plusieurs puissances interposassent leur médiation pour rétablir la paix entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, afin de faire cesser les suites de la guerre si funestes aux deux pays, et malgré les négociations entamées entre les deux parties belligérantes, tous ces efforts furent en pure perte et l'on se prépara des deux côtés à mettre en mer une flotte formidable.

Les Anglais y mirent la plus grande activité et augmentèrent leur flotte de vingt-six frégates sorties

des chantiers, tandis que tous leurs autres vaisseaux avaient été mis dans le meilleur état. Toute leur flotte consistait en cent cinq vaisseaux portant ensemble 3,880 canons et 16,269 hommes. Le général Monk et l'amiral Deane, tous deux à bord de la Résolution, commandaient en chef, Ascue s'étant démis de son commandement par mécontentement contre Blake dont toute l'Angleterre désapprouvait la conduite.

L'ambitieux Cromwell, se fiant à la supériorité de ses forces, se repaissait d'avance de la chûte de la Hollande qu'il regardait déjà comme courbée sous son sceptre de fer.

Dans les Pays-Bas tout marchait lentement et, quoique le nombre des vaisseaux fût assez considérable, il n'y avait pas de comparaison à établir, quant à la grandeur, à la force des bâtimens et au chiffre des équipages, avec la flotte anglaise. Le lieutenant-amiral, à qui on avait derechef donné le commandement de la flotte des Provinces-Unies, ne mit, donc, en mer qu'à contre cœur. Il en avait fait connaître les motifs aux états-généraux et aux états de la province de Hollande, il leur avait représenté par écrit: »Que ses meilleurs »vaisseaux avaient été coulés ou brûlés dans la dernière »campagne et qu'on avait négligé de restaurer dûment »ceux qui auraient pu encore rendre quelques ser- »vices. Qu'il n'avait pas dépendu de lui de remporter »de plus grands avantages sur les Anglais. Qu'il rem- »plirait les ordres des états, mais avec impassibilité, »sans enthousiasme; qu'il aurait vu volontiers le com- »mandement de la flotte passer en d'autres mains; »enfin qu'il ne se rendait aucunement responsable »des malheurs et des pertes qu'on aurait infailliblement »essuyés."

Ces représentations restèrent sans réponse, et le

mécontentement de notre amiral fut ainsi d'autant plus fondé qu'on l'envoyait en enfant perdu contre des forces anglaises formidables avec une masse de mauvais vaisseaux légers commandés encore par des capitaines inexpérimentés et pusillanimes. On avait résolu il est vrai, sur les instances de la province de Hollande, de construire trente forts vaisseaux de guerre, mais plusieurs circonstances, comme on ne le voit que trop souvent dans notre patrie, avaient fait en aller ce projet en fumée.

Les ordres que les états avaient donnés à Tromp portaient qu'il aurait convoyé par le nord environ deux cents bâtimens marchands qui devaient faire cours pour les côtes de France et d'Espagne en contournant l'Angleterre et l'Irlande et de ramener, par le même chemin, une flotte attendue de ces parages. Tromp divisa à cet effet sa flotte en cinq escadres. Il tint la première sous son commandement avec le commandeur Gédéon de Wilde pour vice-amiral et le capitaine Vader Abel pour contre-amiral. La seconde fut confiée au vice-amiral Jean Evertsen ayant pour vice-amiral son propre frère Corneille Evertsen et pour contre-amiral le capitaine Kemp. La troisième fut mise sous les ordres du vice-amiral de With, avec les capitaines Lapper et Kleidyk pour vice- et contre-amiraux. Le commandeur de Ruiter eut le commandement de la quatrième, avec le capitaine van Oven pour vice-amiral, et pour contre-amiral le capitaine Marc Hartman. Enfin, la cinquième escadre fut confiée à la conduite du contre-amiral Pierre Floriszoon, avec les capitaines Kampen et Jaarsvelt respectivement pour vice-amiral et contre-amiral.

Cependant le lieutenant-amiral Tromp fit toutes les dispositions nécessaires et possibles pour bien remplir

ses ordres. Mais le général Monk et l'amiral Deane, qui, comme nous l'avons dit, commandaient la flotte anglaise, ayant eu vent du projet de convoyer les navires marchands par le nord de l'Angleterre, tentèrent de couper Tromp du renfort qu'il devait recevoir de Zélande, de l'atteindre et de lui livrer bataille avant qu'il eût rallié toutes ses forces. Ce dessein des Anglais échoua; ils arrivèrent un jour trop tard et pour se venger ils employèrent leurs formidables forces contre quelques pauvres pêcheurs dont ils capturèrent un grand nombre de flibots, non sans rencontrer une vigoureuse résistance de la part d'un des bâtimens convoyeurs qui avec quatre fauconneaux de fer salua si courtoisement quelques chaloupes et une galère qu'il les força de lâcher prise.

Le 13 et le 14 Mai la flotte anglaise longea les côtes de Zélande et le lendemain les deux flottes se trouvèrent à cinq milles de distance l'une de l'autre, sans se rencontrer cependant, ce qui fit que les bâtimens marchands, qui avaient fait cours au nord, entrèrent heureusement dans nos ports au nombre de deux à trois cents.

L'amiral hollandais, ayant attendu vainement les bâtimens marchands à la pointe de Hitland, revint vers la fin du mois au Texel, mais ayant continué son cours jusque dans les eaux de la Meuse et enfin après s'être renforcé de dix-sept vaisseaux et d'un brûlot conduits par Pierre Floriszoon et sortis du Texel, il alla prendre sur la rade de Goerée son vaisseau le Brederode qui avait beaucoup souffert dans la dernière bataille. Il tint conseil le Dimanche de la Pentecôte avec trois plénipotentiaires des états-généraux et reçut l'ordre de faire voile pour les Dunes et de tâcher d'y surprendre l'ennemi. Le 4 Juin il arriva en vue du Noordvoorland et là le conseil de guerre décida que le commandeur

de Ruiter avec son escadre, accompagné du contre-amiral Pierre Floriszoon, entrerait dans les Dunes par le sud tandis que le lieutenant-amiral Tromp, avec les vice-amiraux Jean Evertsen et de With, feraient la même manœuvre par le nord afin d'entourer l'ennemi et de l'attaquer simultanément avec toutes les escadres réunies. Mais les anglais (savoir Bodley avec huit vaisseaux de guerre et dix-huit bâtimens marchands venant de la Méditerranée et ancrés sous le canon du château des Dunes, ce dont les Hollandais avaient eu connaissance) avaient filé à l'ouest. Lorsque le commandeur de Ruiter et Pierre Floriszoon arrivèrent près de Goodwinsand ils ne virent que deux petits bâtimens qui se retirèrent sous le canon du château. Les Hollandais leur lâchèrent quelques coups de canon auxquels le château riposta. On fit voile ensuite vers Douvres où l'on trouva cinq petits bâtimens, dont on en prit trois, quoiqu'ils se fussent hâtés de couper leurs cables. Le quatrième s'échappa et le cinquième, qui était une frégate marchande, se fit échouer sur la plage sous le château.

Pendant que cela se passait les Anglais firent un feu terrible de la batterie de Sandwich et du château de Douvres, mais Tromp leur rendit coup pour coup et fit voler en éclats les toits des maisons de la ville.

Tandis que l'amiral hollandais courait des bordées et étant parvenu à la hauteur de Swartenes, il reçut avis que les Anglais avaient été vus les 3 et 4 Juin près du Vlie. Il résolut d'abord de tourner ses voiles de ce côté et de chercher l'ennemi sur les côtes de Hollande. Le 12, à la hauteur de Nieuport, il découvrit la flotte anglaise. La nôtre comptait alors quatre-vingt dix-huit vaisseaux de guerre qui, cependant, étaient de moindre rang que ceux des Anglais, et six brûlots.

Le vent soufflait du nord est et les Anglais en avaient le dessus. Non obstant cet avantage ces derniers continuèrent leurs cours en ligne serrée, sans s'approcher, quoique les Hollandais courussent des bordées pour les rejoindre. Enfin ils divisèrent leur flotte en trois escadres, dont l'une formait le centre et les deux autres les ailes. Ces trois escadres marchèrent à grandes distances l'une de l'autre faisant mine de vouloir enfermer les Hollandais dans le croissant qu'elles décrivaient. Mais voyant qu'on les attendait de pied ferme elles se formèrent en ligne de bataille à une si petite distance de la flotte hollandaise qu'on était à portée de canon.

Enfin Monk et Deane donnèrent le signal du branle bas et les deux flottes se trouvèrent engagées vers les 11 heures du matin. Le vent fraichit entretemps du nord-ouest, ce qui fut très-favorable à l'escadre de de Ruiter, qui profita de cet avantage pour attaquer vigoureusement l'ennemi, et qui bientôt gagna le dessus du vent; alors l'action devint générale sur toute la ligne.

Un des premiers boulets hollandais fut fatal à l'amiral Deane qui mourut sur le coup. Monk couvrit le corps de son frère d'armes de son manteau et releva le courage des matelots. On continua le combat avec acharnement et il fut particulièrement furieux entre les escadres de Lawson et de de Ruiter qui, ayant gagné le dessus du vent des Anglais, combattit avec la plus grande bravoure et épuisa presque toutes ses munitions.

Tromp, dont le regard d'aigle ne laissait rien échapper, vint bientôt au secours de de Ruiter, mais Monk, s'apercevant de cette manœuvre, se dirigea avec le gros de la flotte contre les Hollandais. Lawson de son côté, avec huit ou dix frégates, tâcha de couper les capitaines van der Zaan et Josse Bulter de Groningue, mais il

rencontra une si vigoureuse résistance qu'il fut obligé de lâcher prise. Le vaisseau du capitaine Bulter, le Chameau, ayant reçu quatre à cinq boulets au-dessous de sa ligne de flottaison, accôta et sombra. Le capitaine, qui avait eu les reins cassés d'un éclat de bois, mourut le sabre à la main, après avoir déployé la plus grande bravoure; il fut englouti par les flots avec la plupart des siens qui étaient tous blessés. Environ cinquante à soixante hommes parvinrent à se sauver à bord du vaisseau de van der Zaan qui courut lui-même le plus grand péril par la chûte de la mâture du Chameau et étant enveloppé par les ennemis; cependant il se fit jour et rallia la flotte.

Sur ces entrefaites Tromp avait cherché à aborder l'amiral anglais, mais il ne put y réussir; tandis que l'on se battait des deux côtés avec la plus grande bravoure, et que la mort planait sur les deux flottes, le vent vint à faiblir et l'escadre bleue dériva au large. Les Hollandais, profitant de cette circonstance, tâchèrent de couper cette escadre et les Anglais firent les plus grands efforts pour se rallier; mais les Hollandais ne leur en laissèrent pas le temps, ils tombèrent sur l'escadre bleue et passèrent à toutes voiles, en combattant, au milieu de la ligne ennemie. C'est alors que la mêlée devint effroyable: un nuage de feu et de fumée enveloppa les deux flottes et obscurcit le ciel. Enfin les Hollandais réussirent à mettre la plupart de leurs ennemis en fuite, et quoiqu'il s'élevât une grande confusion parmi une partie de notre flotte, celle-ci gagna le dessus du vent et le combat recommença avec fureur et à avantages balancés. Le soir, vers les neuf heures, on incendia encore un vaisseau anglais, et la bataille, qui avait duré jusqu'alors, cessa à l'entrée de la nuit lorsque les deux flottes se séparèrent.

Les Anglais, alors, firent cours au nord, tandis que les Hollandais restèrent au sud; mais, une heure après le coucher du soleil, l'ennemi se trouvant déjà hors de portée, un coup de canon partit du vaisseau du capitaine Corneille van Velsen et ce vaisseau sauta en l'air avec tout ce qui s'y trouvait; on n'en recueillit que cinq hommes horriblement mutilés.

On employa la nuit à réparer les dommages et à se préparer autant que possible à recommencer l'action le lendemain. A la pointe du jour les deux flottes se trouvaient à un mille l'une de l'autre. Le lieutenant-amiral héla aussitôt tous les commandans et capitaines à son bord et apprit que la flotte était si dépourvue de munitions qu'il devenait impossible de se défendre ce jour-là contre l'ennemi. Le vice-amiral de With n'avait pas de quoi nourrir le feu pendant trois heures. Le commandeur de Ruiter était encore plus mal approvisionné; plusieurs vaisseaux d'ailleurs manquaient de monde et avaient en même temps un grand nombre de malades.

Cependant la proximité de la flotte ennemie rendait un engagement inévitable et certes on n'eût pas été réduit à cette fâcheuse extrémité si la veille tout le monde avait combattu avec une égale valeur, si tout le monde enfin s'était rendu digne du nom hollandais.

Le brave Tromp résolut donc d'attaquer de nouveau l'ennemi, et s'il ne réussissait pas à le refouler, de se retirer, en combattant, entre les Wielingen où il aurait pu renforcer la flotte. A cet effet il fit force de voiles au sud-est pour gagner le dessus du vent des Anglais et pour pouvoir attaquer leur flotte au centre. A huit heures quelques-uns de nos vaisseaux échangèrent quelques bordées avec les Anglais, mais Tromp poursuivit son dessein. A dix heures la flotte se trouvant

au sud-sud-est de Dunkerque, la chance sembla se présenter de gagner le dessus du vent du gros de la flotte ennemie et d'en couper une grande partie. On mit donc le cap sur les Anglais, mais le vent vint à tomber et les ennemis, en conservant l'avantage, attaquèrent les Hollandais, vers les onze heures, avec beaucoup de résolution. L'ennemi, outre sa supériorité première, avait encore été renforcé de dix-huit forts vaisseaux amenés de Portsmouth par Blake. Tromp se vit donc forcé de couvrir la queue de la flotte et, quoiqu'il eût affaire à forte partie, il combattit bravement aidé du vice-amiral de With et du commandeur de Ruiter. Mais au plus chaud de l'action plusieurs de nos vaisseaux virèrent de bord en désordre, par l'imprudence ou l'inexpérience des commandans, ce qui fit que quatre ou cinq de ces vaisseaux s'abordèrent; quelques-uns furent pris par l'ennemi et les autres coulés à fond. Un brûlot fut sacrifié sans nécessité, et on en abandonna un autre sous le prétexte qu'il avait reçu quelques boulets au-dessous de sa ligne de flottaison.

L'amiral hollandais, abandonné par ce désordre à l'arrière-garde, ne se laissa pas abandonner par son courage et, bravant le feu terrible des Anglais, il alla jeter le grappin sur le vaisseau du vice-amiral Pen et eut le bonheur de se rendre maître de son pont; déjà les ennemis, qui s'étaient sauvés dans les entreponts, parlaient de capitulation, lorsque treize vaisseaux anglais attaquèrent simultanément Tromp et faillirent le prendre. Plus de soixante matelots ennemis sautèrent d'abord sur son pont et furent suivis d'une si grande multitude d'autres que son équipage fut forcé de céder la place, mais notre brave Tromp fit si bien qu'il nettoya promptement son vaisseau de tous les assaillans.

Trop faible pour résister à des forces si supérieures,

Tromp s'était retiré dans ses entreponts et là il s'avisa d'un expédient digne de son génie et de son courage; il mit lui-même le feu à quelques barils de poudre et lança ainsi dans le vide le pont et les hôtes non invités qui s'y trouvaient. Cependant de nouveaux et d'innombrables ennemis allaient sauter dans son vaisseau et s'en emparer, mais ses braves frères d'armes, De With et de Ruiter, vinrent heureusement le dégager en faisant prendre le large aux ennemis.

Vers les sept heures du soir le vaisseau du capitaine Schellinger de Hoorn, dont la mâture et les agrès étaient hachés et que la plus grande partie de l'équipage avait abandonné, tomba entre les mains des Anglais et peu de temps après on le vit brûler jusqu'à fleur d'eau. Le Westergo, mauvais voilier, fut entouré par trois vaisseaux anglais, mais ne se rendit que lorsqu'il commença à s'enfoncer. Peu de temps auparavant le vaisseau du capitaine Jean Gédéon Verburg, ayant perdu son gouvernail, tomba au milieu des ennemis, mais la prise leur en coûta cher. Tromp, de With, Jean Evertsen, de Ruiter et d'autres commandans combattirent vaillamment jusqu'à une heure après le coucher du soleil. Les Anglais commencèrent alors à faire cours vers le nord et à rassembler leur flotte. Les Hollandais se retirèrent vers Ostende et y laissèrent tomber l'ancre à minuit. Le lendemain matin les Anglais étaient encore en vue, mais les vaisseaux des états étaient si maltraités et si dépourvus de munitions que Tromp, de concert avec les autres chefs, résolut de se retirer dans les eaux dites Wielingen afin de ne pas exposer la flotte à une destruction complète et infaillible. Tromp était prodigue de sa vie pour l'honneur et la prospérité de son pays, et il en donna, certes, encore mainte preuve

dans la suite, mais, en acceptant une nouvelle bataille, qui d'ailleurs ne lui fut pas offerte, il courait risque de tout perdre n'ayant pas la moindre chance de se défendre avec quelque succès. Il mérita donc bien de sa patrie en se conservant pour elle.

Bataille navale entre le lieutenant-amiral M. H. Tromp et le général Monk, près de Katwyk.

(8 *Août* 1653.)

La flotte des Provinces-Unies, déjà si inférieure à celle des Anglais, se trouvait alors tellement affaiblie, par les batailles récentes que nous venons de décrire et par différens accidens éventuels, qu'il n'était plus possible, sans la hasarder tout-à-fait, de la conduire en présence des ennemis.

Le vaillant Tromp, le courageux de With et d'autres braves chefs déclarèrent: »Que sans un grand renfort »de vaisseaux forts et bons voiliers, il leur devenait »impossible de faire ce que la patrie avait droit d'exiger »d'eux; que la flotte anglaise comptait plus de cin»quante voiles dont la moindre était meilleure que le »vaisseau qui portait le pavillon amiral de Tromp; que »par contre il y avait parmi la flotte des états plus de »trente bâtimens incapables de présenter la moindre »résistance efficace aux vaisseaux anglais de premier »rang."

Le commandeur de Ruiter déclara aussi, franchement, qu'il n'avait aucune envie de reprendre la mer si l'on ne renforçait la flotte de vaisseaux plus forts, et en

plus grand nombre, que ceux dont on s'était servi jusqu'alors.

Leurs seigneuries, appréciant la justesse de ces plaintes pourvurent, avec la plus grande célérité et autant qu'il était possible en de pareilles circonstances, aux besoins de l'armée navale, et ils firent bien, car la flotte des Anglais inquiétait déjà les côtes de Hollande et bloquait l'embouchure du Texel, tandis qu'à l'intérieur le peuple, mécontent et découragé, soit par le peu de succès de nos armes, soit qu'il fût excité par des malveillans contre les pères de la patrie, commençait à se livrer à de coupables excès.

Notre pays n'a que trop souvent éprouvé les déplorables effets des divisions intestines parce que le peuple s'est souvent arrogé par trop librement le droit de tenir la barre du gouvernail, surtout lorsque le vaisseau de l'état était obligé de pincer le vent. Les actes des gouvernans dans des temps de calamité sont toujours rigoureusement censurés par les peuples et bien souvent mal interprétés. Dans des temps prospères le vulgaire applaudit à tout; mais peut-on constamment fixer ici-bas l'aveugle fortune sans éprouver un revers de la roue de l'inconstante déesse? Les hommes sont généralement tourmentés d'une inquiétude vague, d'un désir de changer de position qui rend leur ame *impressionnable* aux idées révolutionnaires et aux innovations.

Comme l'armement d'une flotte n'est pas l'ouvrage d'un jour, il s'écoula quelque temps avant que la nôtre fût prête à prendre la mer. Les Anglais, n'ayant pour lors plus d'ennemis à craindre, avaient lâché la bonde à l'arrogance qui leur est naturelle; on voyait leurs vaisseaux sillonner nos eaux portant des balais en guise de pavillons. Cependant l'élément dont ils se

prétendaient les dominateurs sembla vouloir punir en quelque sorte leur orgueil; trois de leurs vaisseaux firent côte et se brisèrent, et un quatrième ne se releva que très-difficilement du banc de Haaks, sur lequel il avait talonné.

Cependant on s'occupait activement ici de mettre la flotte dans un état formidable. Mais, comme une grande partie en avait été armée et équipée en Zélande, il ne fut pas peu difficile de lui faire opérer sa jonction avec l'escadre rassemblée au Texel et qui y était prête à appareiller sous le commandement du vice-amiral de With. Cela était d'autant plus hasardeux que les Anglais se tenaient encore près du Texel sur les côtes de Hollande et qu'ils auraient pu ainsi couper une partie de notre flotte.

Après un séjour de six semaines en Zélande Tromp prit la mer, le 6 Août, avec quatre-vingts ou quatre-vingt-dix voiles, ayant le projet de passer à travers la flotte anglaise, de se rallier à l'escadre du vice-amiral de With, d'attaquer ensuite l'ennemi ensemble et d'en purger nos côtes.

Les pères de la patrie, ayant ranimé le courage du soldat par des mesures sages et énergiques et par le prompt armement d'une si formidable flotte, ne négligèrent rien aussi pour enthousiasmer le peuple; ils décernèrent des récompenses aux braves et admonestèrent les poltrons en les menaçant de châtimens déshonorans s'ils ne se rendaient pas dignes de la patrie. Ils firent, en conséquence, publier sur tous les vaisseaux un placard portant la date du 4 Août et de la teneur suivante: »Que tous ceux qui prendraient »un vaisseau ennemi en conserveraient l'entière pro»priété; que ceux qui s'empareraient du vaisseau de »l'amiral en chef pourraient non seulement le garder

»en toute propriété, mais recevraient en outre une gra-»tification de dix mille florins payable par le trésor »public; que ceux qui captureraient des vaisseaux, »d'autres amiraux et de commandans de moindre rang »jouiraient, pour les premiers, d'une prime de six »mille florins, et pour les autres d'une gratification »de quatre mille florins; qu'en outre celui qui com-»battrait vaillamment et arracherait le pavillon du »grand mât du commandant en chef de l'ennemi au-»rait une prime de mille florins et de cinq cents pour »le pavillon du grand mât des amiraux d'escadres; »enfin qu'il serait encore décerné les primes sui-»vantes savoir: pour les pavillons du beaupré, deux »cent cinquante florins, pour ceux de la misaine, cent »cinquante et pour ceux de la poupe cinquante flo-»rins, à chaque marin qui y aurait contribué."

C'est ainsi qu'on encouragea la bravoure, tandis que l'on fit des menaces à la lâcheté en prévenant les capitaines et tous les officiers de la marine: »que celui »qui contre toute attente s'éloignerait, avec son vaisseau »sans permission ou sans ordre du lieutenant-amiral de »la flotte, du pavillon de ce dernier, serait puni de »mort sans aucune forme de procès et n'aurait aucune »grâce à espérer."

Leurs seigneuries firent publier quelques jours après la liste des récompenses ou pensions qui seraient accordées à ceux qui auraient été mutilés au service de l'état en combattant pour l'honneur de la patrie et qui auraient préféré une pension pour le reste de leur vie à des récompenses honorifiques. Les états fixèrent ces pensions de la manière la plus convenable et comme suit:

Pour la perte:	des deux yeux. . .	*f* 1066. 13. 4.
	d'un œil . . . . . . -	240. - -

Pour la perte :	des deux bras . . .	*f* 1066.	13.	4.
	du bras droit. . . .	- 333.	6.	8.
	du bras gauche . .	- 266.	13.	4.
	des deux mains . .	- 933.	6.	8.
	de la main droite.	- 266.	13.	4.
	de la main gauche	- 240.	–	–
	des deux jambes. .	- 533.	6.	8.
	d'une jambe	- 240.	0.	0.
	des deux pieds . .	- 333.	6.	8.
	d'un pied	- 160.	0.	0.

On laissa aux conseils de marine la latitude de fixer les récompenses pour les autres mutilations et en outre on promit à ceux qui n'auraient pas voulu se racheter et, qui par leurs blessures auraient été mis hors d'état de pourvoir à leur subsistance, une rixdale par semaine.

Comme rien n'encourage autant que l'appât d'une riche récompense, on vit bientôt une foule de braves matelots et soldats accourir pour s'enrôler sur la flotte qui fut donc en état de prendre la mer, ainsi que nous l'avons dit, sous le commandement de notre valeureux Tromp. Elle arriva le 7 Août, vers le soir, au nord de 's Gravesande et continua son cours jusqu'au-delà de Munster. Le lendemain de bon matin elle passa devant Zandvoort et à huit heures elle fut à la hauteur d'Egmond. Là le lieutenant-amiral fut informé, par la vigie, que la flotte anglaise se trouvait à cinq milles au nord-ouest de lui et peu de temps après on l'eut en vue. A onze heures le vent passa à l'ouest-nord-ouest ce qui fit que les Anglais en eurent encore une fois l'avantage. En conséquence Tromp porta sud-sud-ouest et gagna le large afin d'éloigner les Anglais du Texel, et de débloquer ainsi le vice-amiral de With et de favoriser l'appareillage

de son escadre. Le soir du même jour, vers les quatre heures, les Anglais atteignirent quelques mauvais voiliers et on commença de part et d'autre la canonnade.

Tromp, qui jamais n'abandonnait aucun des siens, voyant que quelques-uns de ses vaisseaux étaient engagés, ralentit sa marche et, en attendant les Anglais, encouragea ses matelots: »Enfans, leur cria-t-il, soyez »alertes, le moment en est venu (*)!" Le combat s'engagea à la hauteur de Katwyk et Tromp avec son escadre eut affaire à toute la flotte anglaise forte de près de cent vingt vaisseaux. Cette bataille livrée si près des côtes en remplit les habitans d'épouvante. Le bruit du tonnerre de l'artillerie frappait incessamment et fatiguait les échos des dunes, dit un de nos écrivains (qui nous a laissé la vie du fils de notre héros); plus de mille bouches à feu tonnaient à la fois et faisaient trembler Zandvoort et Egmond sur leurs terreins sablonneux, mais ils étaient à l'abri de cette pluie de fer par leurs dunes. La mer mugissait d'épouvante et son bruissement affreux aurait présenté le spectacle d'une épouvantable tempête s'il n'eût été dominé par le fracas plus épouvantable encore du canon. Le soleil, pour ne pas être témoin des horreurs de ce combat, abandonna l'horizon plus tôt que de coutume et la lune enfin se leva entourée d'une auréole

(*) Tromp, a cause de son aménite et de sa cordialité, était adoré du matelot. Lorsque la mère de notre héros vint un jour en prendre congé à son bord elle encouragea l'équipage à bien seconder et a ne jamais abandonner son fils chéri: »Nous nous ferons tous sauter plutôt que de le laisser »prendre, répondirent nos loups de mer, et la tendre mère, touchée de ces témoignages énergiques de fidélité, quitta le vaisseau tout-à-fait rassurée, aux acclamations des marins en leur disant: »Vraiment, mes amis, feriez »vous cela!"

bitumineuse. Cependant malgré ces ténèbres jamais la mort ne plana plus sûrement sur les plaines de l'océan; tous les coups portaient, les vaisseaux étaient criblés de boulets et les voiles hachées et tandis qu'on bouchait ici une voie d'eau et qu'on rattachait ailleurs quelques agrès, il pleuvait des bordées si terribles que les pièces étaient emportées de leurs affûts, les canonniers écharpés, pulvérisés, et bientôt les vaisseaux volaient dans le vide.

Le commandeur de Ruiter et le vice-amiral Jean Evertsen, entre autres, eurent à soutenir une furieuse attaque. Ils perdirent cependant peu de monde quoique leurs vaisseaux fussent presque désemparés. Vers le soir le lieutenant-amiral Tromp s'approcha pour les secourir et le combat ne cessa qu'une heure après le coucher du soleil. Alors les flottes se séparèrent sans avoir remporté l'une sur l'autre quelque avantage marquant.

Tromp donna, vers minuit, connaissance aux états du résultat de la bataille, ce fut la dernière lettre que notre héros écrivit; peu de jours après notre célèbre compatriote tomba au champ d'honneur pour sa patrie qu'il adorait. Il termina sa lettre en déclarant que si de With avait le bonheur de pouvoir rallier son escadre, il espérait, d'après toutes les prévisions humaines, de nettoyer les côtes de son pays; qu'enfin il aurait fait tout ce qu'on pouvait attendre de l'honneur et de la bravoure d'un guerrier ami de sa patrie.

Il fut impossible le lendemain de recommencer l'action parce que le vent était trop violent; mais cette circonstance fut favorable aux Hollandais en ce qu'elle facilita la sortie du Texel de l'escadre de With.

Celui-ci atteignit vers minuit la haute mer, en passant par le Spanjaards Gat, conduit par quarante

bateaux lamaneurs portant chacun un fanal; car, quoique la lune fût à son apogée la nuit était si sombre que l'on ne distinguait rien du beaupré à l'avant. D'un autre côté on avait enlevé les bouées ce qui empêchait de reconnaître les bas-fonds et les bancs. C'est là une précaution que l'on prend toujours en temps de guerre pour ôter à l'ennemi l'envie d'approcher nos côtes.

Le 9 Août à six heures du matin le lieutenant-amiral Tromp se trouvait à la hauteur de Schéveningue, ayant dévancé avec quelques vaisseaux le gros de la flotte, et il lâcha quelques bordées contre les Anglais; mais, lorsque ceux-ci arrivèrent sur lui avec toute leur flotte, il se dirigea sur la division de de Ruiter et prit cours nord-nord-est et, comme le vent était ce jour-là trop fort pour pouvoir livrer bataille, la flotte hollandaise, malgré le gros temps, vint heureusement mouiller à l'embouchure de la Meuse.

Ce fut le lendemain que se livra cette mémorable bataille dans laquelle périt tant de monde des deux côtés, et qui coûta si cher à la Hollande; Tromp, le Lion des mers, y trouva la mort; il tomba glorieusement, couvert de lauriers immortels léguant ses exploits à la postérité et faisant triompher les armes de son pays. Cette grande et en même temps funeste journée fera le sujet du chapitre suivant.



Bataille navale entre George Monk et Martin Harpertszoon Tromp, à la hauteur de Terheide et de Schéveningue.

(10 *Août* 1653).

Comme nous venons de le dire les deux flottes ne purent en venir aux mains à cause du gros temps, et elles prirent le même cours en s'observant mutuellement; cependant vers le midi du 9 Août on commença à avoir en vue la flotte de de With sortie du Texel pendant la nuit et forte de vingt-sept vaisseaux de guerre et de quatre brûlots.

Quoiqu'il fût de la plus haute importance pour les Anglais d'empêcher la jonction des deux flottes, et qu'ils fissent les plus grands efforts pour y parvenir, ils ne purent néanmoins y réussir. De With rallia vers le soir, à cinq heures, et en vue de l'ennemi, le gros de la flotte de notre lieutenant-amiral Tromp.

La flotte hollandaise, forte alors de cent six voiles, mit d'abord le cap sur les Anglais qui, au lieu de l'attendre, prirent tout à coup le large. Tromp leur donna donc la chasse pendant toute la nuit dans la direction de l'ouest favorisé par une bonne brise de nord-ouest. Le lendemain, Dimanche 10 Août, les deux flottes se trouvèrent en présence, à cinq milles de la côte, à la hauteur de Terheide et de Schéveningue. Le lieutenant Tromp conduisait l'aile droite et le commandeur de Ruiter la gauche. Le vice-amiral Jean Evertsen commandait le centre et le vice-amiral de With, conjointement avec le contre-amiral Pierre Floriszoon, l'arrière-garde.

La flotte divisée ainsi en cinq escadres commença à arriver, entre Schéveningue et Terheide, sur les Anglais, et à sept heures du matin elle fut à portée de l'ennemi. Le brave Tromp, ayant pénétré au milieu des Anglais, rompit le centre de leur ligne de bataille. Jamais le commencement d'une action ne fut plus acharné. Le soleil fut obscurci, dès les premières bordées tirées par tant de milliers de canons, d'un épais nuage de fumée. Le fracas de l'artillerie faisait trembler la plage et était répercuté avec un bruit plus épouvantable encore par les hautes dunes. Le sang d'une foule de braves rougit la mer et celle-ci engloutit et combattans et vaisseaux.

Tromp avait déjà pénétré une fois au travers de la ligne anglaise, avec tant d'avantage, que la victoire commençait à se déclarer pour les Hollandais. Il résolut, en conséquence, de faire une seconde attaque. Ayant poussé derechef au milieu du gros de la flotte ennemie, il sut allier les devoirs d'un bon chef à ceux d'un brave matelot. Ne s'étonnant de rien, toujours calme au milieu du feu le plus meurtrier, il donna ses ordres avec la plus grande précision sans jamais laisser échapper la moindre chance favorable. Tantôt sur sa dunette, plongeant avec sa longue vue sur ses escadres, rien ne lui échappait; il voyait ceux qui avaient besoin de secours et ceux qui étaient en état d'en porter eux mêmes ailleurs et, presque dans le même moment, on le trouvait sur le pont et dans les batteries basses, électrisant tout le monde par son exemple et par l'aménité de ses manières.

Cependant notre Tromp se vit bientôt entouré d'une forêt de mâts ennemis, et, voyant qu'on ne le secourait pas, on lui entendit dire avec chagrin: »Ne se remuera-»t-on donc pas, faut-il que je sois toujours le premier

»et le dernier à la besogne; grand père doit-il toujours se précipiter le premier dans la gueule du loup?" Malgré l'immense supériorité de l'ennemi, il se défendit avec la plus grande intrépidité et la canonnade devint si furieuse que son vaisseau était perdu dans un nuage de feu et de fumée. Le contre-amiral anglais, cependant, le longea de près, suivi de plusieurs frégates, et le séringua à babord et à tribord, hachant ses agrès et faisant voler en éclats, pièce par pièce, toutes ses manœuvres. Enfin du troisième rang de cette ligne de feu partit la fatale balle de mousquet qui frappa notre brave amiral au-dessous du cœur, au moment où il descendait de sa dunette pour rétablir l'ordre dans les batteries. La fortune sembla prendre à tâche de venger la mort de ce héros qui tant de fois avait fait trembler l'ennemi, car, presque au moment même où il tomba, un des soldats de son vaisseau amiral le Brederode tira un coup de mousquet si bien ajusté qu'il jeta mort sur le coup le capitaine de la frégate, d'où le coup fatal était parti, qui se promenait, arrogamment avec tout l'orgueil de la victoire et le sabre à la main, sur son château d'arrière.

L'amiral hollandais ayant été posé avec les plus grandes précautions sur des coussins dans sa cabine, rendit bientôt le dernier soupir, immédiatement après avoir encouragé ses gens à faire vaillamment leur devoir et recommandé son ame ainsi que celles de ses frères d'armes à la clémence divine; quelques-uns racontent que sentant sa fin approcher il aurait dit aux siens: »J'ai fini; tenez vous bien. ô Seigneur! »ayez pitié de moi et de ces braves gens."

C'est ainsi que finit ce héros des mers, à l'âge de près de cinquante-six ans; c'est ainsi qu'il tomba glorieusement pour l'honneur de sa patrie à laquelle il

avait voué d'avance le sacrifice de sa vie. Pierre Hein, tué à ses côtés en 1629, s'était toujours plu à rendre justice à sa bravoure et à son mérite éminent; il avait déclaré: »Qu'il avait rencontré beaucoup de vaillans »capitaines, que cependant il leur avait toujours connu »quelque côté faible, mais que dans Tromp il avait »constamment été forcé d'admirer l'assemblage de toutes »les vertus et les qualités qui distinguent le chef et »le grand homme (*)."

(*) Les états-généraux éternisèrent la mémoire de ce héros en lui faisant élever un superbe mausolée de marbre dans la vieille église de Delft. Il y est représenté de pied en tête, armé de toutes pièces, la tête reposant sur un canon et le corps sur un gouvernail. Derrière la statue se trouve une pièce quadrangulaire de marbre blanc couronnée d'une pierre de touche portant une inscription retraçant en abrégé les qualités et les exploits du brave marin. Le professeur Thysius a jeté sur la tombe de Tromp les fleurs d'une épitaphe latine que nous traduisons comme suit.

Issu d'un héros à jamais célèbre par ses exploits devant Gibraltar, lors de l'expédition de Heemskerk, d'un brave qui a fait à la patrie le sacrifice de sa vie, il s'était voué à la même cause au sortir de l'enfance. Balotté sur les mers et après avoir affronté mille périls il fut fait prisonnier et il conquit l'estime de ses ennemis par ses profondes connaissances maritimes et, restant fidèle à sa patrie et à l'honneur, il sut résister à toutes leurs menaces, à toutes leurs séductions. Délivré de captivité il revit sa patrie et se dévoua derechef, avec un redoublement d'enthousiasme, à la sainte cause de sa liberté. Parvenu enfin au rang d'amiral il en remplit les fonctions pendant dix-sept ans en s'illustrant par des faits d'armes merveilleux tels que la défaite des Dunkerquois devant Mardyk, la dispersion de la terrible Armada espagnole dans les Dunes, et une multitude d'autres actions glorieuses. Toujours inférieur en forces, mais constamment supérieur à l'ennemi par sa bravoure, il resta inébranlable au milieu des plus grands périls et ne fut jamais vaincu. Enfin, la guerre s'étant inopinément rallumée entre sa patrie et l'Angleterre, il ne s'épargna pas plus lui-même qu'il n'épargna l'ennemi. Tout entier à la cause de la patrie, le plomb meurtrier vint le frapper au sein de la victoire. Il fut la terreur des ennemis, le protecteur de nos mers. Sa mort remplit la patrie de deuil et rendit son nom immortel. Il a légué à la postérité l'exemple de ses profondes connaissances maritimes, de sa fidélité, de sa

Cependant le Brederode se fit jour au travers des ennemis et rejoignit le gros de la flotte. Tout le monde attendait impatiemment le signal du branle bas et l'ordre d'attaquer l'ennemi à l'abordage, lorsque les commandans en chef furent inopinément hélés à bord du vaisseau amiral. Ces braves, profondément affligés à la nouvelle de la mort de leur vaillant amiral, jugèrent qu'il était prudent de la tenir secrète afin de ne pas décourager ceux qui auraient pu se laisser aller à l'accablement, et le capitaine du vaisseau amiral reçut ordre de ne pas arborer le pavillon de deuil. Alors chacun se hâta de retourner à son bord, brûlant du désir de venger la mort de son chef dans des flots de sang ennemi. Pour la troisième fois la flotte pénétra au milieu de la ligne des Anglais et rompit leur ordre de bataille, mais le vaisseau du vice-amiral Jean Evertsen, qui depuis la mort de l'amiral avait le commandement en chef, fut tellement maltraité que pour ne pas tomber aux mains des ennemis il dut se faire remorquer vers la Meuse, ayant plus de soixante-dix morts et blessés. De Ruiter qui, avec son vaisseau l'Agneau portant quarante canons et cent cinquante hommes, avait toujours été au plus chaud de l'action, fit un feu si terrible que des escadres ennemies entières lui ouvraient leur ligne et viraient de bord à son approche. Tout cela, cependant, lui coûta du monde, car bientôt il ne lui resta plus que la moitié des siens; il comptait quarante-trois morts et trente-cinq blessés, tandis que le mât de misaine et la grande vergue de son vaisseau avaient été abattus; enfin ce dernier était totalement désemparé, l'artimon seul restant debout,

fidélité, de sa bravoure et de sa constance au milieu des plus rudes épreuves. Les états-généraux lui ont élevé ce monument en reconnaissance de son mérite éminent.

et de toutes ses munitions il lui restait à peine sept cents livres de poudre et quelques boulets. N'y pouvant donc plus tenir, le capitaine Nicolas Albertszoon de Hoorn, le remorqua au travers des Anglais jusque dans les eaux de la Meuse.

Un grand nombre de vaisseaux anglais n'avait pas été mieux traité. Deux de nos brûlots s'attachèrent avec tant de succès au bord de l'amiral ennemi que bientôt les voiles et les vergues ainsi que tout l'avant de ce vaisseau furent en flammes. Une partie de l'équipage se sauva au moyen des chaloupes, et beaucoup de monde périt dans l'incendie, avec le capitaine Peacock, ou tué par la grêle de balles que faisait pleuvoir sur le pont le capitaine hollandais Bitter qui ne voulut pas demeurer en reste. Cependant le dernier brûlot, ne prenant feu que tardivement, fut repoussé et dériva; les Anglais alors reprirent courage et se rendirent maîtres de l'incendie qui néanmoins avait exercé des ravages affreux. Le vaisseau resta long-temps sans obéir au gouvernail et exposé à un feu des plus meurtriers que lançait sans relâche sur lui le capitaine Pierre Floriszoon; mais enfin, brûlé jusqu'aux entreponts, il fut remorqué par deux autres vaisseaux au moment où il allait tomber entre nos mains. Le capitaine Graves avait aussi péri dans les flammes avec un nombre considérable de matelots.

Jean de Haas, avec son vaisseau le Rosaire, se défendit avec la plus grande bravoure contre trois vaisseaux anglais. Ce brave, dont le vaisseau était entièrement désemparé, et ayant perdu beaucoup de monde qui s'était jeté par dessus le bord pour échapper au feu qui dévorait le vaisseau, parvint néanmoins à éteindre l'incendie, à se faire jour avec ce qu'on ne pouvait plus appeler qu'une carcasse, et à atteindre la hauteur de Goerée.

Le capitaine Hoyen Cox, commandant la frégate le Phénix, eut à soutenir un combat si opiniâtre contre le West-Kappel, commandé par le capitaine Nicolas Zanger, que les deux vaisseaux coulèrent à fond au même moment.

Gerbrand Schatter s'engagea avec son vaisseau le Dauphin d'or si avant parmi l'escadre d'avant-garde de Monk qu'il dut succomber sous le nombre, criblé de boulets et ayant tous ses agrès écharpés ; ce vaisseau sombra. L'ennemi lui même rendit hommage à la brillante défense de ce brave, car au moment où le vaisseau s'enfonçait, une frégate anglaise le serra de près et recueillit le capitaine avec ce qui restait de son équipage. Retournée au combat cette frégate ennemie, digne certes d'un meilleur sort, fut si maltraitée quelques heures après par notre feu qu'elle coula avec son généreux capitaine et tout son monde sans que les nôtres pussent lui porter aucun secours.

Parmi ceux qui se distinguèrent le plus particulièrement à cette occasion les noms suivans méritent d'être légués à la postérité, notamment ceux du commandeur de Wilde, des capitaines Marrevelt, Zwart, van Kampen et d'un grand nombre d'autres commandans.

Vers les deux heures de l'après-dînée, et après que les Hollandais eurent rompu quatre fois la ligne des ennemis, les deux flottes se séparèrent pour quelques momens. La bataille avait été si furieuse que des deux côtés plusieurs vaisseaux avaient perdu mâts et voiles et agrès; d'autres avaient été brûlés ou coulés à fond, et, entre autres, un vaisseau anglais avait sauté avec tout ce qui s'y trouvait.

On put voir distinctement, de Terheide, Schéveningue, Katwyk, Noordwyk et Zandvoort, cette bataille opiniâtre et sanglante que se livraient les flottes

de ces deux formidables puissances maritimes. »Les »échos des côtes de Hollande étaient fatigués par le »tonnerre incessant de l'artillerie. L'impitoyable mort, »sous toutes les formes, grande d'horreur, planait sur »la plaine limpide; l'horizon était obscurci par d'épais »nuages de souffre et de salpêtre sillonnés par les »éclairs de l'artillerie et dissipés, ça et là, par les flam- »mes rougeâtres de l'incendie des vaisseaux. L'air, la »terre et les eaux semblaient vouloir retourner dans le »chaos; le bruit affreux des explosions des vaisseaux »qui sautaient, le craquement de la chûte des mâts, »le fracas des armes, les plaintes et les cris des blessés »et des combattans et enfin des bordées de canon qui »se succédaient avec une rapidité inouie pouvaient »faire croire que la fin du monde était arrivée." L'opi- niâtreté était égale des deux côtés; il y allait de l'em- pire des mers entre les forces de deux puissances qui y prétendaient toutes deux (*)!

Cependant, le vent commençant à souffler de l'ouest, les deux flottes rangèrent de près les côtes de Hollande; mais, vers les neuf heures du soir, il passa encore plus à l'ouest et l'ennemi rétrograda au point qu'il se trouva dans le plus grand péril lorsque, prenant cours au nord, il fut parvenu au-delà de Katwyk et de Schéveningue, continuellement harcelé et serré de près par les Hollan- dais et la sonde ne marquant plus que sept brasses d'eau.

Les nôtres, parvenus si près des côtes, furent à même de recevoir des renforts que leur apportèrent quatre flibots chargés de monde, de trente mille livres de poudre et d'autres munitions; mais le vent devenait d'instant en instant moins favorable.

(*) Voyez tome VI, page 121 des beautés de l'Histoire des Pays-Bas par P. G. Witsen Geysbeek et G. Engelberts Gerrits.

Pour gagner donc le vent, ils prirent tant soit peu le large; mais, avec le flux, les deux flottes furent poussées sous la côte de Goerée. On se canonna jusqu'à onze heures de la nuit, poussé vers le Texel par un vent de sud-ouest. Alors les Anglais pincèrent le vent à l'ouest et plus de vingt-cinq de nos vaisseaux sortirent de leur ligne de bataille en filant honteusement vers le Texel. L'ennemi put voir, à la faveur du plus brillant clair de lune, cette perfide défection qui lui fit reprendre courage.

Cinquante de nos vaisseaux, qui avaient été les plus maltraités, coururent au nord est, tandis que d'autres, rangeant de près les bouées, leurs équipages crièrent aux habitans de Zandvoort que *tout était perdu*, tellement la peur avait fasciné les yeux de ces hommes pusillanimes; car les Hollandais, loin d'être vaincus, auraient pu chasser toutes les forces des Anglais sur les côtes, les tenir bloquées et les forcer à se rendre ou à échouer sur les bancs, si la lâcheté et la perfidie n'avaient pas levé leurs têtes hideuses au milieu de notre flotte.

Telle était la situation de la bataille lorsque trente vaisseaux de l'arrière garde des Anglais, qui avaient été les plus maltraités pendant l'action, firent force de voiles pour s'éloigner, tandis que Pierre Floriszoon, également avec une escadre d'arrière-garde très-affaiblie, couvrit le vaisseau amiral, le Brederode, qui était dans le plus mauvais état, ayant perdu son grand mât, manœuvrant lourdement et obéissant à peine à la barre et par-dessus tout cela n'ayant plus qu'un équipage décimé, et découragé par la mort de l'amiral. Floriszoon se défendit avec la plus grande bravoure contre une multitude d'Anglais qui semblaient vouloir faire dépendre le sort de la bataille de la prise du Brederode

qui aussi fit une défense désespérée et parvint enfin à se faire jour et à rentrer au Texel.

La chasse dura plus de trois heures; le vice-amiral de With avait envoyé plusieurs volées de canon aux fuyards pour les faire virer de bord et revenir à la charge, mais tout cela en vain. Il rallia en conséquence la partie de la flotte qui faisait encore bonne contenance, et, comme il avait alors le commandement en chef, parce qu'on avait été obligé de remorquer hors de la ligne le vaisseau de Jean Evertsen qui avait été totalement désemparé, il fit signal d'attendre l'ennemi, voiles sur les huniers, et de se préparer au branle bas. Ces dispositions étonnèrent les Anglais qui, ne pouvant ou n'osant plus recommencer l'action, pincèrent fortement le vent lorsqu'ils furent parvenus à la hauteur de l'antique château de Brederode, et mirent toutes voiles et bonnettes dehors pour regagner leurs côtes, ce qui leur fut d'autant plus facile qu'un grand nombre de leurs vaisseaux, qu'ils furent forcés d'abandonner et d'incendier, leur servirent de phares. Le vice-amiral de With se trouva donc le lendemain matin à la hauteur de Wyk sur Mer, sans avoir aucun ennemi en vue et il rentra heureusement au Texel avec son escadre.

Cette bataille coûta aux Hollandais neuf vaisseaux qui avaient été brûlés ou coulés à fond, mais la plus grande partie des marins et des soldats qui les montaient avaient été sauvés à bord des vaisseaux anglais au milieu desquels les nôtres s'étaient trouvés, ce qui fit que le nombre des prisonniers monta à plus de sept cents. Trois autres vaisseaux, et principalement encore le Brederode, avaient été très-maltraités; cinquante avaient vaillamment combattu et n'avaient certes pas été ménagés; quarante, ne s'étant pas trouvés au plus chaud de l'action, avaient moins

souffert et dans leurs casques et dans leurs agrès et mâtures. Nous eûmes cinq cents tués et sept cents blessés.

Du côté des Anglais onze vaisseaux avaient été coulés ou brûlés pendant l'action et, pour ne pas retarder leur retraite, ils en incendièrent encore huit autres qui avaient été mis hors de service. Le vaisseau de l'amiral Monk avait été remorqué hors de la ligne de bataille au commencement de l'affaire. Parmi leurs morts, dont le nombre montait à plus de six cents, on comptait le contre-amiral Graves et les capitaines Peacock, Chapman, Tailor, Neroman, Hoyen Cox et Krips; tandis que du côté des Hollandais, outre leur brave amiral Tromp, il n'y eut de tué, en fait de commandans, que les capitaines Zanger, Veetien, Stellingwerf et Bankert. On ne comptait pas moins de 1500 malades et blessés sur la flotte anglaise et parmi ce nombre se trouvait le contre-amiral Lawson avec plusieurs capitaines. En outre un grand nombre de leurs vaisseaux avaient été tellement maltraités que ce ne fut qu'à grande peine qu'on put les remorquer dans les ports de Yarmouth, de Douvres, d'Harwich, de Soulsbai et de Chattam sur la Tamise.

En Angleterre (suivant l'habitude de messieurs d'Albion) on se vanta de la victoire avec un fol orgueil et plusieurs commandans reçurent des décorations (*). Les Hollandais de leur côté en revendiquèrent l'honneur puisque, inférieurs aux Anglais en nombre de vaisseaux

(*) Les véridiques Bretons estimèrent notre perte à 30 vaisseaux, 6000 tués et blessés et 1000 prisonniers parmi lesquels ils firent même figurer le vice-amiral Jean Evertsen dont le vaisseau, comme on le sait, avait été remorqué hors du combat ayant été désemparé par notre propre feu. Leur perte par contre n'aurait été que de deux vaisseaux et de 250 tués et 700 blessés.

et de combattans, ils avaient atteint leur but avec moins de perte et avaient forcé l'ennemi de quitter nos côtes et nos rades qu'il avait tenues bloquées pendant plusieurs semaines.

La paix, qui fut conclue en 1654 entre les deux pays, fit remettre enfin l'épée dans le fourreau après une guerre des plus sanglantes qui avait duré deux ans et fourni l'épisode, sans exemple pendant un si court espace de temps, d'un nombre infini de batailles et de combats de mer dans lesquels nos marins se couvrirent d'une gloire d'autant plus grande qu'ils surent toujours suppléer par leur bravoure au dénuement de vaisseaux, de munitions et de monde dans lequel les états-généraux les laissèrent bien souvent.

Combats du vice-amiral de Ruiter contre les Algériens et autres pirates.

(1655.)

Pendant que les Anglais et les Hollandais s'épuisaient mutuellement par des guerres acharnées et ruineuses les pirates des côtes barbaresques mirent l'occasion à profit non seulement pour molester et piller nos navires marchands, mais encore ceux d'autres états de la chrétienté. Ils ne restèrent plus, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, dans le détroit de Gibraltar, de conserve avec trois ou quatre vaisseaux, mais le passèrent pour aller croiser sur les côtes de Portugal et en-deça du Cap St. Vincent, avec de petites flottes qui comptaient parfois au-delà de vingt voiles. Là ils se livraient à toutes sortes de déprédations et leur audace alla

même jusqu'à bloquer l'embouchure du détroit; ce qui leur faisait tomber entre les mains un grand nombre de navires de toutes les nations.

Cependant il devenait de la plus grande urgence de réprimer les excès de ces écumeurs et de leur infliger une punition exemplaire; c'est ainsi que les états-généraux envoyèrent notre de Ruiter dans ces parages, en l'an 1654, pour convoyer les navires marchands dans la Méditerrannée et pour protéger notre commerce. De Ruiter, il est vrai, s'acquitta de sa mission en convoyant jusqu'à leur destination nos navires marchands, mais les pirates n'en continuaient pas moins le cours de leurs déprédations là où ils en trouvaient l'occasion.

De Ruiter appareilla pour la seconde fois avec huit vaisseaux de guerre et deux yachts, en droiture pour les côtes de Barbarie et de la Méditerranée. Ses ordres, datés du 19 Juin 1655, portaient: »Qu'il combattrait »tous les corsaires barbaresques de Tetuan, d'Alger, »de Tunis et de Tripoli là où il les rencontrerait en-»deça des côtes de Candie; qu'il tâcherait de s'en em-»parer, de les brûler ou de les détruire. En outre, »qu'il punirait de mort, en les faisant jeter à la mer, »les renégats endurcis, mais accorderait la vie à ceux »qui, ayant été forcés d'apostasier, se seraient bien »comportés à l'égard des esclaves chrétiens et qui »enfin se montreraient repentans. Qu'il repartirait ces »derniers sur les vaisseaux, vendrait publiquement les »Turcs et les Maures, mais mettrait à terre les esclaves »chrétiens ou les prendrait en service sur les vaisseaux, »s'ils le désiraient." Il lui fut enjoint aussi d'arranger les différends avec la régence de Salee au sujet de la prise d'un navire et de consolider la paix entre les états respectifs.

Ayant mis en mer, du Texel le 18 Juillet, avec sa

petite flotte, il fut rallié par environ cinquante cinq bâtimens marchands, destinés pour différens ports, afin de naviguer de conserve. Il arriva avec quarante-quatre de ces navires, (les autres ayant attéri ailleurs) sans aucun accident, dans la baie de Cadix d'où il mit immédiatement le cap sur Alger. Il avait envoyé en avant le commandeur de Wilde et les capitaines Sweers et van Salingen pour éclairer sa marche et prendre langue. Ces bâtimens mouillaient devant Alger, cette capitale des pirates, lorsque de Ruiter arriva lui-même, le 30 Juillet, en vue de cette ville où il reçut avis qu'il y avait cinq vaisseaux barbaresques sur rade et six ou sept dans l'intérieur du môle.

Vers le soir il s'était approché à portée de canon de la ville, avec huit vaisseaux et les deux yachts armés en brûlots et, ayant laissé tomber l'ancre sur quarante-deux brasses d'eau, il fit arborer pavillon anglais, afin de donner le change aux habitans de la côte, qui bien qu'ils s'approchassent de terre avec de petites embarcations, se tenaient constamment à distance respectueuse de la flotte. On résolut donc, vent servant, de profiter de la nuit pour lancer les brûlots dans le môle et contre les vaisseaux pirates. Cependant le calme empêcha de mettre ce projet à exécution et d'un autre côté les Turcs étaient tellement sur leurs gardes qu'il fut impossible d'entreprendre quelque chose avec espoir de succès; on leva donc l'ancre et l'on appareilla.

Le 17 Septembre, la flotte ayant croisé pendant tout ce temps sans rien rencontrer, tant à cause du gros temps que par d'autres contrariétés, de Ruiter s'empara d'une barque turque. Celle-ci était commandée par un ennemi implacable des chrétiens, un renégat espagnol qui fut pendu au faîte de la vergue

de misaine. Deux jours après on découvrit, entre autres, un gros navire, auquel on donna la chasse et que l'on reconnut bientôt pour être le vaisseau amiral des Algériens. Ce bâtiment, pris l'année d'avant sur les Hollandais et qui portait alors le nom de la Roue de fortune, l'avait échangé contre celui du Datier d'or; il avait trente-huit canons, et était monté par deux cent cinquante hommes parmi lesquels se trouvaient cinquante esclaves chrétiens attachés à la chiourme. Le vaisseau chassé prit cours vers Orzila, ville turque du royaume de Fez, à six milles de Tanger sur la mer d'Espagne. Le capitaine, renégat né en Irlande, atteignit vers le soir la rade d'Orzila et courut avec son vaisseau si près de la ville qu'il manqua de toucher. De Ruiter le suivit et le serra de si près qu'une heure avant le coucher du soleil il put encore lui envoyer trois bordées. Il le fit aussi continuellement harceler par sa mousqueterie à quoi le pirate riposta vigoureusement. Cependant notre amiral tâcha de s'embosser entre la ville et le pirate, mais il dut renoncer à cette manœuvre parce que l'Algérien était mouillé trop près du rescif qui défendait l'approche de la ville. Sur ces entrefaites arrivèrent les capitaines van Salingen et van der Zaan; on laissa tomber l'ancre sur un fond de seize brasses d'eau et l'on mit à la mer les chaloupes qui s'établirent en vigies si près du pirate que l'on entendait parler son monde. Le lendemain matin on se rapprocha autant que possible de l'ennemi qui avait reculé encore plus près de la côte; mais lorsqu'on ouvrit le feu, il coupa ses cables et se fit échouer. Un grand nombre de Turcs sauta par dessus le bord et les autres qui voulurent se sauver dans une chaloupe furent coulés bas et durent chercher leur salut en nageant vers la côte. Dix esclaves ballottés par les

flots tâchèrent de faire comprendre qu'ils étaient chrétiens et de Ruiter leur envoya sa chaloupe dans laquelle on réussit à les recueillir malgré le feu incessant de la mousqueterie turque. Le capitaine des pirates, homme d'une grande intrépidité, tenait bon encore avec cinquante ou soixante Maures, les nôtres ne pouvant aborder le vaisseau à cause des brisans et des bas-fonds. Enfin le bord ennemi talonna si violemment, après avoir été furieusement maltraité par notre artillerie, que la mer y entra de toutes parts, qu'il accota et resta pris dans les sables sans pouvoir bouger.

Les nôtres, voyant le vaisseau réduit à cette extrémité, résolurent d'y envoyer quelques chaloupes et des canots bien armés afin de s'en emparer ou de le brûler. Ce furent les capitaines van der Zaan et van Berchem qui, accompagnés d'une bonne troupe de braves matelots, se chargèrent de cette expédition. Mais s'étant approchés du vaisseau ils y trouvèrent encore plus de cinquante Maures qui les reçurent vigoureusement et firent pleuvoir sur eux une grêle de balles, de mitraille, de grenades et de tout ce qu'ils purent trouver sous la main et qui même leur envoyèrent trois volées de canon, ce qui força nos chaloupes à se retirer avec perte d'un matelot tué et de trente blessés. De Ruiter, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire dans ces parages et que d'un autre côté le vaisseau pirate était totalement perdu, résolut d'aller tenter fortune ailleurs. On fit voile vers le soir et le lendemain on rallia quelques autres vaisseaux de la flotte que l'on avait envoyés croiser de droite et de gauche.

Après avoir pris, brûlé, coulé ou fait échouer plusieurs vaisseaux turcs, de Ruiter découvrit, le 29 Novembre deux voiles près d'Orzila; mais la nuit commençant

à tomber il ne put rien entreprendre. Le lendemain matin on reconnut que c'étaient, l'Aigle d'or de vingt-six canons et de 250 hommes d'équipage et la Ste. Cathérine ayant vingt sabords et 200 hommes; on résolut de les attaquer sur le champ quoiqu'ils fussent si près de la côte qu'ils étaient amarrés aux quais de la rade et que le vent fut très-violent. Ce fut aussitôt fait que dit. De Ruiter courut si près en travers de l'Aigle qu'il pouvait se faire entendre sans porte-voix des Turcs, et il laissa tomber l'ancre sur un fond de cinq brasses n'osant s'approcher davantage de peur de toucher. Il fut secondé par le capitaine Adelaar qui s'embossa à côté de son chef. Le commandeur de Wilde, voyant que de Ruiter s'était chargé de l'Aigle, mit, avec le capitaine van Salingen, le cap sur la Cathérine et l'accosta également.

A peine les ancres furent-elles assurées sur leur fond que le temps sembla vouloir favoriser le projet de nos braves, car le vent cessa tout-à-coup pour faire place à un calme plat. Les habitans de la ville, voyant tous ces préparatifs, commencèrent les hostilités et ouvrirent le feu sur l'escadre hollandaise, ce qui fut imité par les vaisseaux barbaresques. D'abord de Ruiter et son escadre ne rispostèrent pas, mais, lorsque tout fut prêt, ils firent jouer aussi leurs batteries sans discontinuer et si vigoureusement qu'ils firent taire le feu de la ville qui arbora pavillon blanc. Les nôtres cessèrent de suite leur feu, mais la ville ayant recommencé à leur envoyer quelques volées de loin en loin, ils ne demeurèrent pas en reste de courtoisie. Cependant les vaisseaux maures avaient été très-maltraités au point même que l'on pouvait s'apercevoir que leur défense faiblissait à chaque instant.

En conséquence de Ruiter héla ses capitaines à bord

et chargea van Salingen et Adelaar, dont les vaisseaux avaient le moins de calaison, d'aborder les deux pirates et, pour être plus près de l'action, notre vice-amiral passa sur le bord de van Salingen. Sur ces entrefaites l'on vit que la Cathérine commençait à couler bas et que les Maures se sauvaient, dans une grande barque, vers la ville. On leur donna la chasse avec trois grandes chaloupes pour tâcher de sauver quelques chrétiens; on ne réussit à en recueillir qu'un petit nombre parce que les Maures avaient eu la précaution d'en envoyer le plus grand à terre. Il ne restait donc plus que l'Aigle, qu'on aborda et dont on s'empara après une courte résistance. Ce vaisseau quoique criblé de boulets fut réparé autant que possible et remorqué dans le port de Malaga par le commandeur de Wilde.

Le 2 Décembre le contre-amiral Verveen et le capitaine van der Zaan rencontrèrent neuf corsaires turcs auxquels ils donnèrent la chasse sans pouvoir les atteindre.

De Ruiter, l'année suivante, après avoir nettoyé la mer de pirates, et étant rappelé par les états-généraux, mit sous voile avec son escadre pour les ports de la patrie et, ayant trouvé au commencement d'Avril sur la rade de Cadix une flotte marchande qui réclamait sa protection, il la prit sous sa conserve.

La flotte, ayant appareillé de Cadix, arriva heureusement à la hauteur des côtes d'Angleterre avec laquelle les Provinces-Unies venaient de contracter la paix, et elle rencontra près de Douvres sept vaisseaux de guerre anglais sous le pavillon du commandeur Withorn que notre riche flotte marchande attira comme l'aimant attire le fer. Le commandant anglais, d'après la louable coutume de ce peuple plus pirate, peut-être, que les Algériens, les Tunisiens et les Tripolitains, envoya

quelques chaloupes vers le bord du vice-amiral de Ruiter, pour le prévenir qu'il avait ordre du protecteur Cromwell de conduire tous les bâtimens marchands venant d'Espagne dans le port des Dunes, en l'invitant poliment à ne pas s'y opposer. La lettre de ce commandant à notre de Ruiter est d'un style vraiment anglais. La voici :

Dear Sir!

»Salut cordial! Désireux de maintenir la paix qui »a été conclue entre notre gouvernement et le vôtre, »je vous prie de me permettre de m'emparer des na»vires marchands arrivés sous votre conserve de Cadix, »afin de pouvoir en agir selon mon bon plaisir; si »cela ne vous agréait pas, je serais forcé d'attaquer ces »navires et de les emmener par la force; ce qui ne »me serait pas agréable. J'espère que vous acquies»cerez à ma demande parce que le gouvernement d'An»gleterre a reçu avis que ces navires, qui se trouvent »sous votre pavillon, ont à bord de l'argent et des »espèces monnayées appartenant à nos ennemis les »Espagnols et je ne puis aucunement souffrir que »cela se passe ainsi. J'aime à croire, en conséquence, »que vous ne serez pas cause que des hostilités entre »nos deux escadres fassent répandre quelque sang hu»main, ou que vous ne ferez rien dont par la suite »vous ne pourriez assumer la responsabilité. Voilà »tout ce que j'ai à vous mander pour le moment."

En mer, de la frégate Geusbary, le 29 Avril 1656.

Votre tout dévoué,

WILLIAM WITHORN, *commandeur.*

Plus bas était signé :

ROBERT KOLMER, JEAN KANDELAR, DANIEL BAKER.

De Ruiter ayant lu cette étrange missive répondit: »Que les bâtimens marchands n'avaient aucune affaire »aux Dunes, mais bien dans les ports de la Néerlande »et à Amsterdam; qu'il les y conduirait et que ceux »qui les attaqueraient seraient reçus en ennemis." En outre il écrivit à Withorn: »Qu'il ne se trouvait rien »sur sa flotte qui appartînt à l'ennemi; qu'il était fer- »mement résolu de la défendre jusqu'à la dernière »extrémité et qu'il ne pouvait croire que Cromwell eût »pu donner ordre de molester ou de capturer des »vaisseaux libres appartenant à la Hollande."

Comme l'Anglais est sourd à la voix de la raison aussi long-temps qu'il a quelque espoir de satisfaire sa soif innée de rapine et ne devient traitable que lorsqu'il y est forcé, Withorn fit inviter encore plusieurs fois de Ruiter à souffrir qu'il emmenât les navires marchands; mais notre brave resta ferme dans son refus et persista à dire qu'aucun des navires marchands ne serait visité impunément; sur quoi Withorn, qui voyait d'ailleurs, qu'il n'aurait pas eu le dessus, quitta la partie. En conséquence notre de Ruiter mena sa flotte intacte dans les ports de la patrie où il fut reçu avec distinction et avec le plus grand enthousiasme.

Bataille navale dans le Sund, entre Jacob van Wassenaar, seigneur d'Obdam, lieutenant-amiral de Hollande, et l'amiral Suédois Charles Gustave Wrangel.

(8 *Novembre* 1658.)

La guerre éclata en 1656 entre les rois de Pologne et de Suède et ce dernier eut fort à faire pour maintenir la dignité de sa couronne; c'est ainsi que, l'année suivante, Frédéric III, roi de Danemarck résolut de profiter de cette occasion pour se remettre en possession de ces pays et de ces villes que les Suédois avaient enlevés, quatorze ans auparavant, à son père Christian V.

Il déclara donc la guerre à cet état voisin, envoya son armée sous les ordres du feld-maréchal André Bilde dans le diocèse de Brême et enleva aux Suédois plusieurs forteresses. Mais, comme rien n'est plus variable que les chances de la guerre, le roi de Danemarck se vit bientôt dans la dure alternative de perdre non seulement les villes reconquises, mais tout son royaume. Charles Gustave, roi de Suède, abandonna son entreprise contre la Pologne où la fortune lui tournait le dos et vint fondre dans le Holstein danois en forçant Bilde d'abandonner le diocèse de Brême et à se réfugier dans Frederiksode. Cette ville ne résista pas longtemps et il en fut de même de l'île de Funen. Le roi de Suède, poursuivant le cours de ses succès et ayant effectué un débarquement dans l'île de Zélande avec l'intention de s'emparer de la capitale du royaume, enfin d'attaquer Copenhague, Frédéric III

fut forcé de solliciter une paix honteuse qui fut enfin conclue à Rotschild par la médiation de l'envoyé anglais Meadow (*).

Cependant la paix de Rotschild fut de courte durée. Le roi de Suède se plaignit que Frédéric III n'observait pas dûment les conditions de cette paix et se mit en état de recommencer vigoureusement la guerre. Il débarqua de nouveau en Zélande et investit Copenhague. L'amiral Wrangel s'empara du château de Kroonenburg, mais la ville de Copenhague était trop bien fortifiée pour que l'on put s'en rendre maître si facilement; force fut donc à Charles Gustave de se contenter de la bloquer.

Les états-généraux des Provinces-Unies voyaient de mauvais œil le succès des armes suédoises et craignaient pour la liberté de la navigation du Sund au cas où les Suédois parvinssent à s'en rendre les maîtres; et en conséquence le mauvais état des affaires du Danemarck

(*) Charles Gustave, successeur de Christine sur le trône de Suède, était un prince guerrier et effectivement très-brave. Afin de surprendre Frédéric III il fit passer son armée sur la glace qui couvrait la mer. Plusieurs soldats et cavaliers et jusqu'à la voiture et les chevaux du roi tombèrent au travers de la glace; mais Charles Gustave n'en persista pas moins dans sa résolution et il atteignit avec son armée l'île de Funen dont il se rendit maître. Cependant quatre vaisseaux de guerre Danois qui se trouvaient pris par les glaces dans le voisinage de l'île furent sauvés par la bravoure et l'adresse de l'amiral Bredal. Celui-ci fit rompre la glace a l'entour des vaisseaux et puis fit continuellement arroser leurs bords, ce qui les rendit si glissans que l'ennemi dût renoncer à l'abordage. Ce brave conserva cette petite escadre à sa patrie. De Funen le roi passa en Zélande. Pendant cette traversée (une distance de 4 milles) on eut constamment deux pieds d'eau sur la glace, la neige qui la couvrait s'étant fondue sous cette masse de monde et de chevaux, et il y périt ainsi beaucoup d'hommes et de chevaux. Enfin le roi arriva avec une partie de son armée à Wardinbourg en Zélande et força son frère de Danemarck à faire une paix honteuse pour ne pas tout perdre.

leur fit résoudre de secourir cet état de toutes leurs forces maritimes, projet que Leurs Seigneuries avaient déjà eu avant la paix de Rotschild.

En Octobre, trente-huit compagnies de soldats hollandais, commandées par le colonel Puchler, furent embarquées pour Copenhague. La flotte des Pays-Bas forte de trente-cinq voiles convoya ce secours. Elle était commandée par le lieutenant-amiral van Wassenaar qui avait ordre d'assister le Danemarck contre la Suède et de protéger notre commerce dans la Baltique. En outre ses ordres secrets portaient qu'il devait tâcher de détruire la flotte suédoise forte de trente-huit voiles et qui bloquait le Sund sous les ordres de l'amiral Wrangel. C'est ainsi que les états-généraux, pour protéger le commerce qui de tout temps a été une source de prospérité pour le pays et surtout le commerce de la Baltique qui à cette époque rapportait annuellement plus de 3,600,000 florins en frets seuls, engagèrent les Provinces-Unies dans une guerre très-coûteuse qui, l'année suivante, fut poussée avec la plus grande vigueur.

Le 17 Octobre notre lieutenant-amiral Obdam mit en mer avec sa flotte consistant en trente-huit vaisseaux de guerre, quatre brûlots, six flûtes servant de transports, six galiotes et encore vingt-huit autres bâtimens chargés de vivres et de munitions. Vers la fin du même mois la flotte arriva en deça du récif de Schager, tandis que les Suédois s'étaient emparés, le 26 Septembre et après un siége de trois semaines, du château de Kroonenburg, et avaient ensuite investi Copenhague où se trouvait le roi de Danemarck.

Cependant le Sund était alors entièrement au pouvoir des Suédois tant par la possession du château de Kroonenburg que par la présence de leur flotte dans ce détroit qu'ils tenaient ainsi exactement fermé. Les

Hollandais durent donc passer sous le feu de deux forteresses et se faire jour au travers de la flotte suédoise, afin de débloquer le roi de Danemarck leur allié. Le 3 Novembre la flotte hollandaise vint jeter l'ancre derrière un banc de sable dans le Sund nommé le Lap. L'amiral suédois Wrangel, qui réunissait sous son pavillon trente-huit vaisseaux montés par un grand nombre de marins anglais et écossais, était mouillé avec sa flotte de l'autre côté du banc, afin de disputer le passage.

Les Hollandais furent retenus près de quatre jours derrière le Lap jusqu'à ce que, le 8 Novembre, le vent devînt plus favorable et commençât à passer au nord avec une bonne brise. Wassenaar habile à profiter des moindres chances ne négligea pas celle-ci et mit à la voile à la pointe du jour après avoir divisé sa flotte en trois escadres. Il s'était réservé le centre, et avait donné le commandement de l'avant-garde au vice-amiral Witte Cornelisz. de With, et celui de la réserve au vice-amiral Pierre Floriszoon, tous deux marins expérimentés et d'une grande bravoure.

Vers les huit heures, l'avant-garde arriva au milieu de la passe du Sund entre les châteaux de Kroonenburg et d'Elzenburg, l'un en Zélande et l'autre dans l'île de Schoonen. Quand les vaisseaux hollandais furent bien en face des châteaux, ils furent vigoureusement salués par le feu des batteries et l'on dit même que le roi de Suède qui se trouvait sur les remparts de Kroonenburg mit de sa propre main le feu à la première pièce. Tout cela, cependant, fit plus de bruit que de mal parce que les Hollandais tinrent exactement le milieu de la passe et étaient presque hors de portée. Entre neuf et dix heures la flotte hollandaise, qui avait peu ou point souffert, s'approcha de celle de Wrangel qui l'attendait, voiles sur les huniers. La bataille com-

mença en vue du roi et de la reine de Suède, de la princesse sa sœur, épouse du comte Magnus de la Garde, et de l'aîné des princes de Holstein-Gottorp qui étaient accourus au château de Kroonenburg, avec une cour nombreuse, pour jouir de cet imposant spectacle. Cette curiosité faillit de coûter cher à la cour de Suède en ce qu'un boulet de canon pénétra jusque dans l'appartement où se trouvait la sœur du roi.

On se battit des deux côtés avec le plus grand acharnement. Les Suédois dirigèrent toutes leurs forces contre le lieutenant-amiral et les deux vice-amiraux, croyant sans doute avoir meilleur marché du reste de la flotte hollandaise s'ils pouvaient parvenir à mettre hors de combat ses trois chefs. Au plus chaud de l'action le brave de With, après avoir fait des prodiges de valeur, tomba atteint de deux balles de mousquet et son vaisseau presque totalement désemparé fut pris par les Suédois. Tombé sur ses genoux, ne pouvant plus se tenir debout, ce brave, l'épée à la main, encourageait encore les siens du geste et de la voix, et, lorsque deux mousquetaires demandèrent au héros mourant son épée, il leur répondit: »J'ai porté cette »épée pendant trente ans pour la patrie, je ne la »remets pas à un soldat." Et immédiatement il poussa son dernier soupir, assez à temps pour ne pas voir couler son vaisseau. Les ennemis n'eurent donc qu'un cadavre. Outre cette perte cruelle les Hollandais en essuyèrent encore une autre de même nature. Le vice-amiral Pierre Floriszoon, combattant avec la plus grande bravoure, fut également atteint d'une balle fatale qui trancha le fil de ses glorieux jours tous consacrés au service de la patrie (*). L'équipage de ce

(*) On rencontre encore à Hoorn et à Zaandam des descendans de ce

vaisseau se battit avec furie et le capitaine avec trente six marins, voulant venger la mort de leur vice-amiral, partagèrent son sort. Cependant le vaisseau, quoique fortement endommagé, fut arraché aux ennemis par la bravoure du reste de l'équipage.

Les Suédois portant toutes leurs forces contre les trois commandans et deux en étant tombés au champ d'honneur et leurs vaisseaux mis hors de combat, Wassenaar resta seul le point de mire de leur attaque. Celui-ci, sans écouter les douleurs violentes de la goutte, qui le clouaient dans son fauteuil, se fit transporter au pied de son grand mât et commanda en personne la défense de son bord contre la presque totalité des forces suédoises. Pendant plus de deux heures il se trouva seul au milieu de trois, d'autres prétendent de sept, gros vaisseaux ennemis qui ne cessèrent de l'écraser de leurs bordées et de leur mousqueterie; aussi son vaisseau était-il dans un état pitoyable, mais le courage de notre amiral resta inébranlable comme un roc. Son vaisseau avait reçu une quantité de boulets au dessous de sa ligne de flottaison; il avait cinq ou six pieds d'eau dans sa cale; son avant était en proie aux flammes; ses mâts étaient hachés et ses voiles écharpées, de manière qu'il fallut faire des miracles d'habilité et de bravoure, se défendre contre les flots, le feu et la furie des ennemis. Enfin d'autres capitaines, qui

---

héros, qui, voulant prendre un nom de famille distinctif, ont choisi celui de Bloem, ce qui est en hollandais le nom générique de Fleur.

On trouve dans la grande église de Hoorn un superbe monument en marbre érigé à la mémoire du brave Pierre Floriszoon avec l'épitaphe suivante en lettres d'or et en vers hollandais: » Ci gît le héros qui combattit sur les mers les forces de la Grande-Bretagne, de Portugal et de Suède et qui, dans le Sund, contribua à la défense de Copenhague; que le Ciel soit le port salutaire de sa grande âme !

n'avaient pu arriver plus tôt, vinrent au secours de leur intrépide amiral. Le capitaine Aart van Nes fut un des premiers qui se jeta avec son vaisseau au milieu des ennemis avec le noble dessein de s'attirer leur feu et son vaisseau fut bientôt tellement désemparé qu'il n'obéissait presque plus à la barre et aux manœuvres. Il comptait trente tués, parmi lesquels dix Suédois qui avaient été recueillis d'un vaisseau suédois coulé à fond, et soixante blessés. Le capitaine Jean van Kampen se fraya aussi le chemin jusqu'auprès de son amiral et se battit en homme de cœur et de tête. Son grand mât tomba par-dessus le bord; son pavillon, ses manœuvres dormantes et mouvantes et ses bordures furent emportés pièce-à-pièce et, pendant plus de deux heures, le feu exerça ses ravages sur son bord.

Cependant Wassenaar courut le plus grand risque de couler ou de sauter et il comptait déjà sur son vaisseau trente-sept tués et près de cent blessés; mais, heureusement à force de courage et de prudence, il surmonta ces périls. Il est juste de dire qu'il fut vaillamment secondé par son second le capitaine Egbert Meeuwszoon Kortenaar qui ne resta pas en arrière et eut une large part à l'honneur de la victoire.

Les Hollandais néanmoins ne restèrent en rien redevables aux suédois; ils rendirent avec usure à leurs vaisseaux le mal qu'ils faisaient aux leurs. Le vaisseau-amiral suédois de Wrangel, celui du vice-amiral Bielkenstern et d'autres encore furent tellement criblés de nos boulets qu'ils durent se retirer de la ligne de bataille. Trois vaisseaux suédois furent pris et huit coulés à fond ou brûlés. Les Hollandais ne perdirent que le vaisseau de l'intrépide vice-amiral de With, le Brederode, qui, comme nous l'avons rapporté, coula. Le nombre des morts sur la flotte suédoise monta à plus

de mille, les Hollandais n'en comptèrent que quatre cents avec un grand nombre de blessés. D'un autre côté les nôtres firent près de quatre cent cinquante prisonniers aux Suédois. Cette bataille acharnée dura près de cinq à six heures jusqu'à ce que la flotte Suédoise virât de bord ou prît position au lof du vent, sans avancer sur les nôtres qui furent forcés, par vent et marée, de dériver.

L'intrépide Wassenaar, voyant que l'ennemi n'avait plus envie de recommencer l'action, atteignit complètement le but de sa venue dans ces parages notamment de forcer le passage du Sund. Il continua son cours, avec son escadre, vers l'île de Huena ou Ween où il rallia l'amiral danois Bielke qui par la violence du vent du nord n'avait pas pu prendre part à l'action, et le lendemain les troupes de débarquement, commandées par le capitaine Puchler, furent mises à terre à Copenhague.

Après la bataille, la flotte suédoise se retira sous le canon du château de Kroonenburg, mais le roi, ne la croyant pas encore en sûreté, donna ordre qu'elle courut dans le port de Landskroon, ville située sur la côte de Schoonen en face de l'île de Ween.

Le roi de Suède renvoya magnanimement aux Hollandais le corps de leur brave vice-amiral de With, dans une galiote peinte en noir avec flammes de cette couleur de deuil. Le corps était revêtu de satin blanc et la bière chargée de signes de deuil et surmontée des armes du défunt. Il fut ensuite, ainsi que celui du vice-amiral Pierre Floriszoon, transporté en Hollande où l'un et l'autre furent, respectivement et avec solennité, ensevelis à Rotterdam et à Hoorn, aux frais de l'état.

Si jamais victoire pût être nommée décisive, ce fut

bien celle-ci, car on avait pleinement atteint son but, repoussé les ennemis avec perte en leur empêchant d'entreprendre de nouveau quelque chose. Cette bataille, il est permis de le dire, immortalise Wassenaar qui y contribua si puissamment. Elle eut pour résultat de sauver le roi de Danemarck du plus grand péril, d'empêcher la Suède de détruire entièrement ce royaume et de rétablir entre ces deux états cet équilibre qui intéressait à un si haut point les Provinces-Unies.

»Sur nos bords triomphans, théâtre des combats,
»L'Europe attend son sort du pouvoir de nos bras.
»Quel peuple audacieux, entraîné vers sa chute,
»Osera provoquer une sanglante lutte?
»Du féroce Attila les cruels descendans
»Tombent sur les Danois et ravagent leurs champs.
»De rapides succès ont comblé leur attente:
»Le Sund est dans les fers; tout fuit ou s'épouvante!
»Le Lion en courroux rassemble nos guerriers,
»Et, vengeur généreux, leur offre des lauriers.
»On s'attaque, on se bat: l'intrépide Gustave,
»Qui pensait affronter la valeur du Batave,
»Cède enfin au Lion, arbitre du destin,
»Et regagne en fuyant ses montagnes d'airain."

Débarquement de de Ruiter à Funen.

(*Novembre* 1659.)

Quoique les chances de la guerre fussent devenues moins inégales entre la Suède et le Danemarck, par l'envoi de troupes auxiliaires hollandaises, la guerre continua entre les deux peuples et la paix ne sembla pas encore être bien prochaine.

Le lieutenant-amiral Obdam, qui d'après les ordres des états-généraux avait hiverné avec toute sa flotte à Copenhague où sa présence fut très-utile aux assiégés, se trouvait ainsi au commencement de l'année 1659 en Danemarck.

Cependant les états-généraux, voulant mettre fin à une guerre qui ne laissait pas de leur donner de l'ombrage, avaient équipé vers la fin de l'année précédente une seconde flotte de près de quarante voiles dont le commandement en chef avait été donné à notre célèbre de Ruiter. Cette flotte devait servir de médiation armée contre les Suédois ou bien agir vigoureusement en cas de besoin. Elle devait, en conséquence, transporter en Danemarck quatre mille hommes de troupes de terre sous le commandement du colonel Killegrew.

L'hiver rigoureux de 1658 et puis surtout le manque de soldats et de marins firent que cette flotte ne put appareiller avant le 20 Mai. De Ruiter l'avait divisée en trois escadres de l'une desquelles il s'était réservé le commandement, ayant confié les deux autres au vice-amiral Jean Evertsen et à Jean Cornelisz. Meppel qui avait succédé au vice-amiral Pierre Floriszoon.

La flotte arriva en bon état, le 10 Juin, dans la Baltique et rallia quelques jours après celle du lieutenant-amiral Obdam. Les forces maritimes des Pays-Bas, envoyées au secours des Danois, consistaient donc alors en soixante dix-huit vaisseaux de guerre, six ou sept brûlots et neuf à dix galiotes. Elle portait treize mille marins et soldats, sans compter les quatre mille hommes qui devaient être débarqués, et près de trois mille deux cents bouches à feu.

Cependant de leur côté les parties belligérantes parlementaient et en venaient à de courtes trèves qui

servaient plutôt à rallumer la guerre avec une nouvelle force qu'à l'éteindre, car les Anglais aussi étaient de la partie comme médiateurs armés, avec une flotte de quarante-deux vaisseaux, qui se trouvait dans la Baltique sous le commandement de l'amiral Edouard Montagu; et, sous le masque de la neutralité, ils travaillaient à l'œuvre de la paix en prêtant secours clandestinement au roi de Suède (*). Ces lenteurs commencèrent enfin à ennuyer les Hollandais, voire la lettre que de Ruiter écrivit au collège de l'amirauté à Amsterdam pour lui mander que: »d'après son opinion les œuvres »ténébreuses des Anglais étaient loin d'être d'accord »avec leurs belles paroles." Copenhague restait toujours assiégée et, du côté de la mer, trente-trois vaisseaux de guerre suédois lui faisaient souffrir un blocus rigoureux.

Le lieutenant-amiral Obdam qui avait rallié sous son pavillon la flotte danoise, un grand nombre de navires marchands et de bâtimens de transport, appareilla le 10 Juillet pour Copenhague et, à son approche, les Suédois prirent le large. La ville fut ainsi débloquée de ce côté et ravitaillée. D'un autre côté le vice-amiral de Ruiter fit voile avec sa flotte, le 13 du même mois, de Femern et, trois jours après, rallia la flotte d'Obdam à la hauteur d'un banc nommé Droogen, situé près de la pointe de Draker à un mille et demi de Copenhague.

Telle était la situation des affaires, lorsque d'après une convention conclue entre l'Angleterre et les états-

(*) Les Anglais d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré, car, comme arbitres et médiateurs de nos différends avec les perfides Belges, ils suivent constamment le système machiavélique qui les caractérise et qui finira, nous l'espérons, par mettre leur médiation au ban de la politique de tous les peuples loyaux des deux mondes.

Note du traducteur.

généraux, une partie de notre flotte composée de vingt vaisseaux, avec l'amiral Obdam, Jean Evertsen et Meppel, revint en Hollande, tandis que toute la flotte anglaise retourna dans ses ports.

De Ruiter eut alors le commandement de la flotte, et, ayant échoué dans tous ses efforts sincères en faveur de la paix, il reçut enfin l'ordre d'attaquer les Suédois; ce qu'il fit effectivement et avec vigueur. A cet effet il appareilla sur le champ de Copenhague, alla bloquer le port de Landskroon, éparpilla une partie de ses vaisseaux dans le Sund et à l'entrée de ce détroit, en plaça entre Elsenburg et l'île de Ween et inquiéta toutes les côtes suédoises. Mais l'approche de l'automne, le gros temps et les courans l'empêchèrent d'entreprendre quelque chose d'important. Il faut ajouter à cela que les Suédois ne tinrent nulle part et coururent se cacher dans leurs ports. Rien ne l'empêchait de bombarder les petites villes d'Elseneur et de Helsingburg, mais trop noble pour faire du mal sans nécessité, même à l'ennemi, il renonça à ce cruel droit de la guerre (*). Il donna avis de l'état des affaires aux envoyés des Pays-Bas restés à Copenhague en les informant: »Qu'il n'y avait pas moyen de faire »quelque chose contre les Suédois aussi long-temps »qu'ils resteraient cachés dans leurs ports et qu'il fal»lait ainsi faire un débarquement avec le secours et »sous la protection de la flotte."

Après beaucoup d'hésitations, la flotte fut enfin ren-

(*) Les Anglais ne furent pas si généreux en 1809 lorsqu'ils étouffèrent, sous leurs bombes et leurs fusées à la Congrève, la malheureuse ville de Flessingue qui ne pouvait leur offrir aucun point d'appui sur le continent et d'où ils furent chassés non par les armes de Napoléon, mais par la fièvre.....

Note du traducteur.

forcée de quelques troupes de débarquement, et, l'amiral Danois Bielke l'ayant ralliée, elle mit le 6 Novembre le cap sur l'île de Funen. Etant arrivé le 8 à la hauteur de Nyborg, on résolut d'effectuer le débarquement; mais, personne ne connaissant la côte et les Suédois étant bien sur leurs gardes, cette entreprise échoua. On leva donc l'ancre pour essayer le débarquement près de Kartemunde, ville située dans la même île. Le 10 vers midi la flotte arriva à cette hauteur et de Ruiter donna d'abord ordre aux commandeurs Corneille Evertsen et de Wilde, au contre-amiral Brakel et aux capitaines Jean van Amstel et Albert Matthyszoon de s'embosser avec leurs vaisseaux pour canonner la ville. Cet ordre fut exécuté avec tant de célérité et de vigueur que bientôt la ville fut couverte d'une grêle incessante de boulets et d'une averse de tuiles, de cheminées et de débris au point d'en faire un chaos. Une partie de la cavalerie qui y tenait garnison sut à peine où se mettre à l'abri, et le reste de cette arme qui se trouvait dans la plaine fut tenu en échec par quatre autres vaisseaux qui le foudroyaient de leur artillerie. Cependant l'amiral Danois Bielke et le vice-amiral Heldt supplièrent notre brave de Ruiter d'ordonner sans retard l'attaque. Celui-ci n'eut rien de plus empressé que de donner le signal et aussitôt quelques soldats danois ainsi que le colonel Killegrew, avec ses bandes hollandaises qui faisaient partie de l'avant-garde, sautèrent dans les chaloupes et nagèrent jusqu'à portée de pistolet du pont de la ville où les chaloupes talonnèrent. Les Suédois s'étaient mis à couvert en deux endroits et avaient élevé, depuis la ville jusqu'à la tête du pont, des retranchemens en zig-zag. Deux régimens de cavalerie se trouvaient de l'un côté et trois de l'autre, tandis que les dragons gardaient la ville. Voyant que

nos chaloupes ne pouvaient plus gouverner, étant prises sur les bas-fonds, ces troupes accueillirent les nôtres avec une vive fusillade qui nous tua plusieurs hommes. Alors de Ruiter, qui toujours payait de sa personne et se trouvait dans l'une des chaloupes, cria aux siens: »Amis, à la rescousse! faut-il nous laisser canarder ici »impunément?" Ces paroles électrisèrent nos gens et Henri Fleury de Culan, seigneur de Buat, gentilhomme français au service des Provinces-Unies, en qualité de capitaine de cavalerie, et qui s'était embarqué volontairement à bord de notre flotte, entendant la voix de l'amiral, se précipita, l'épée à la main, à la mer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, en s'écriant: »Mes amis, à moi, suivez moi!" — Comme les bons exemples manquent rarement d'imitateurs, une foule de soldats sautèrent à l'eau et marchèrent à la plage. Là le combat devint furieux. Les cavaliers suédois, voyant que l'ennemi s'avançait résolument sur eux, tâchèrent de l'arrêter en redoublant leur feu, mais les soldats hollandais et danois continuèrent à marcher au pas de charge et furent bientôt logés dans les positions de l'ennemi qui, quoique défendant bravement et pied-à-pied le terrain, fut forcé de prendre la fuite, en déroute, vers le pont.

Cependant il fallut alors poursuivre la victoire commencée et l'on chassa devant soi l'ennemi, l'épée dans les riens. Les Suédois pour protéger leur retraite mirent le feu à la ville en deux endroits différens, mais on se rendit promptement maître des flammes qui ainsi ne causèrent pas grand dommage. D'un autre côté la flotte ne cessa de foudroyer la ville de son artillerie; le lendemain l'amiral de Ruiter détacha quatre vaisseaux de guerre pour aller croiser dans les eaux des îles de Langeland et de Spro, et trois autres pour être

de garde à la hauteur de la ville de Nyborg afin d'empêcher que les Suédois n'envoyassent du monde et des munitions dans l'île de Funen. On débarqua aussi la cavalerie danoise. Le roi de Suède, ayant eu avis de l'expédition des Danois et des Néerlandais, voulut se rendre de sa personne dans l'île de Funen afin de faire lever le siége de la ville, mais ses conseillers le conjurèrent de ne pas s'exposer de la sorte et il y envoya le maréchal Steenbok pour y prendre le commandement de son armée.

Les Hollandais et les Danois de leur côté faisaient les plus grands efforts pour s'emparer promptement de toute l'île et de la ville, parce que la mauvaise saison s'approchait rapidement et qu'un plus long séjour de la flotte dans ces parages aurait pu être fatal à cette dernière; c'est ainsi que le feld-maréchal Schak se mit en mouvement le 17 Novembre à la tête de ses Danois et de ses Hollandais et arriva le 19 à Odensée où il se rallia au feld-maréchal Ernest Albert d'Eberstein qui avait débarqué quelques jours auparavant dans l'île avec quatre régimens Autrichiens, quatre régimens Brandebourgeois, huit cents Polonais, mille cavaliers danois et six cents dragons, en tout quatre mille cavaliers.

L'armée combinée poursuivit alors sa marche et, le 22 à onze heures du matin, elle était arrivée à environ un mille de Nyborg où les Suédois, commandés par le prince de Sultsbach et le feld-maréchal Steenbok, étaient rangés en bataille sur le revers d'une assez longue chaîne de montagnes. Cette position donnait aux Suédois un grand avantage parce qu'ils étaient appuyés d'un côté par la ville de Nyborg et en front par une forte palissade et un fossé, derrière lesquels les mousquetaires et les dragons pouvaient se défendre à couvert.

Cependant les Danois avec leurs alliés marchèrent en avant en bon ordre et avec résolution, la droite de l'armée étant commandée par le feld-maréchal van Eberstein, la gauche par le colonel mestre-de-camp Tramp et le centre par le feld-maréchal Schak ayant sous ses ordres les colonels hollandais Kellegrew, Kuik, van Meteren, et Ernest van Aylva avec leurs troupes.

La cavalerie danoise entama l'action; Eberstein et Schak se portèrent en avant, tête baissée, jusqu'au pied des palissades derrière lesquelles les Suédois étaient retranchés; mais ils furent forcés de faire un mouvement rétrograde étant incessamment exposés à un feu des plus meurtriers auquel ils ne pouvaient riposter avec avantage. La chance du combat fut d'abord si favorable aux Suédois que, joignant le courage du désespoir à celui qui leur est naturel, non seulement ils repoussèrent les assaillans, mais mirent les deux ailes en déroute et s'emparèrent d'une partie de notre artillerie. Dans ce moment critique Schak fit donner par les compagnies néerlandaises. Celles-ci, alors, conduites par leurs colonels Killegrew, van Meteren et van Aylva marchèrent, piques baissées, aux Suédois dont l'aile droite, chaque fois repoussée, avait essayé de forcer nos lignes. Les Suédois enfin furent mis en déroute complète, et durent prendre la fuite en abandonnant leur artillerie, et il en fut de même de l'aile gauche des ennemis. Alors les Autrichiens, les Brandebourgeois, les Danois et les Polonais chargèrent vigoureusement la cavalerie suédoise et la chassèrent jusque dans Nyborg. L'infanterie, abandonnée de la cavalerie qui la protégeait, fut entourée par les Polonais et sabrée pour la plus grande partie. Le prince de Sultsbach et le feld-maréchal Steenbok, voyant que tout était perdu, ne trouvèrent pas à propos de se laisser enfermer dans

la ville, mais ils prirent la fuite au travers d'un bois vers la côte d'où un pêcheur les transporta dans son flibot, pendant la nuit, en Zélande.

Cependant de Ruiter, sur l'invitation du feld-maréchal Schak, avait appareillé, le 22, pour Nyborg afin d'attaquer la ville du côté de la mer dans le cas où nous eussions remporté la victoire. Le 25, après que les Suédois eurent été forcés d'abandonner la redoute de Knutshoofd, quelques vaisseaux de notre flotte s'embossèrent si près de la ville, qu'ils l'avaient à portée des caronades. De suite on attaqua la ville avec furie et on y répandit une épouvante et une confusion d'autant plus grandes que non seulement les maisons, mais les rues de cette petite ville, étaient encombrées de fuyards et de blessés. — Les boulets emportaient pièce-à-pièce les maisons, tuaient hommes et chevaux; les rues étaient inondées d'une pluie incessante de débris, et ce que les boulets et le plomb épargnaient était écrasé par les ruines. Les habitans étaient dans une position vraiment affreuse; leurs cris et leurs plaintes étaient entendus de la flotte et faisaient dresser les cheveux à nos plus intrépides marins. La fuite était impossible: du côté de terre était l'ennemi vainqueur, du côté de la mer, la flotte dont le feu incessant redoublait à chaque instant de furie.

Enfin les Suédois, qui d'ailleurs s'étaient comportés en gens de cœur, voyant que tout était perdu, nous envoyèrent un parlementaire chargé de demander la cessation du feu et de proposer une capitulation. — Les feld-maréchaux Eberstein et Schak répondirent: qu'ils n'admettaient pas de conditions, qu'il fallait se rendre à merci. Cependant la flotte continuait toujours son feu, tandis que trois des principaux officiers de la garnison sortirent de la ville, offrant de capituler

sans conditions. En conséquence deux de nos officiers supérieurs, messieurs Alefeld et Tramp, entrèrent dans la ville pour s'aboucher avec les commandans suédois. D'un autre côté on avait envoyé un parlementaire à de Ruiter, chargé de le prier de ne pas détruire totalement la ville puisque l'on parlementait du côté de terre avec les Danois auxquels on voulait se rendre à discrétion. Notre amiral répondit que l'on devait se dépêcher, si non qu'il allait faire de la ville un monceau de ruines.

Il s'ensuivit un armistice, mais comme le parlementaire tardait trop au jugement de de Ruiter, celui-ci rouvrit son feu qu'il ne discontinua que lorsqu'on lui eut remis une lettre portant que les Suédois s'étaient rendus à merci.

Le feld-maréchal Schak remercia sincèrement de Ruiter, d'avoir si efficacement contribué à la reddition de la place. La victoire fut aussi complète que possible. Onze régimens de cavalerie et plus de trois mille chevaux tombèrent entre les mains des vainqueurs. On compta parmi les prisonniers douze colonels et les généraux-majors Horn, Weyer et Waldeck, le duc de Weymeren et le comte de Koningsmark. En un mot, de toute l'armée suédoise, qui avant la bataille était forte de sept mille hommes, personne n'échappa que le prince de Sultsbach et le feld-maréchal Steenbok et quelque peu d'autres qui s'étaient cachés dans les bois.

De Ruiter ayant ainsi rempli sa mission et s'étant couvert de gloire, on jugea inutile de tenir plus longtemps la flotte en mer, d'autant plus que la saison des tempêtes approchait rapidement et que les vivres commençaient à manquer sur les vaisseaux. Il mit en conséquence, le 28 Novembre, le cap sur Lubeck

et arriva delà en bon ordre avec sa flotte à Copenhague. Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce chapitre qu'en rendant, avec Mr. A. Clavareau, cet hommage bien mérité à nos lions des mers :

» De Ruiter a parlé : ses mots sont des oracles.
» Sa voix et sa présence enfantent des miracles.
» Il excite au combat ses braves compagnons,
» Et déjà la victoire a couronné leurs fronts.
» La Suède, allumant le flambeau de la guerre,
» Sur Copenhague en feu dirige son tonnerre ;
» ô Noble Wassenaar ! protecteur de ses droits,
» Tu meurs victorieux en sauvant le Danois.
» Siècle à jamais fameux ! héros dignes d'envie !
» Qui de tant de splendeur n'a point l'ame saisie,
» A l'aspect imposant des lauriers éternels
» Qui s'élèvent, sacrés, sur nos restes mortels?
» Aux jours de ta grandeur, jamais, ô Grèce antique,
» Tu ne vis tant d'éclat sur ton sol héroïque!

Expédition en Afrique. Prise du château de Takorary ou Witsen sur les Anglais, par de Ruiter.

(1664—1665).

Les Anglais jaloux de tout temps de la prospérité de leurs voisins et surtout du bien-être de notre chère patrie, semblent avoir adopté un système machiavélique auquel on peut, à juste titre, donner le nom *de droit de convenance*. Pour se convaincre de cette vérité il ne faut même pas fouiller bien avant dans les annales historiques du pays ; car jamais il n'a éclaté de guerre entre les Pays-Bas et les Anglais, ou ceux-ci en ont été la

cause première, quoiqu'ils sachent fort bien couvrir leurs agressions d'un vernis de justice.

Traités, conventions, tout ce qui est sacré, en un mot, aux peuples civilisés est subordonné à leur *droit de convenance ;* c'est là la pierre de touche de toutes leurs affaires politiques. Ils observent les traités, selon leur bon plaisir, aussi long-temps que cela leur convient, mais, du moment qu'ils croient avoir quelque intérêt d'y manquer, ils les violent scandaleusement. Miner sourdement, au gré de leur basse jalousie, la prospérité de leurs alliés, attaquer inopinément leurs amis désarmés, enlever à ces derniers leurs possessions, leurs biens, exercer des cruautés sur des êtres paisibles et sans défense, ne déclarer la guerre qu'après avoir porté perfidement les premiers coups, et tout cela en accablant leurs victimes de protestations d'amitié et de loyauté, telles sont les règles constantes de la conduite de nos fidèles voisins et alliés, les habitans de la magnanime Albion! L'année 1664 fournit un exemple frappant de ces dures et tristes vérités qui malheureusement n'attendent pas les siècles pour se reproduire dans l'histoire de notre pays (*).

Les états-généraux, en guerre alors avec les Algériens et fatigués de se laisser vilipender par ces brigands, avaient pris le résolution magnanime de détruire ce repaire en étouffant les reptiles sous des ruines. On

(*) Cet exorde de l'auteur est évidemment écrit sous le ressentiment de l'injustice récente qui a caractérisé en 1832 la politique anglaise. Puisse cette injustice être la dernière et notre modération ramener à de meilleurs sentimens un pays que nous défions de nous prouver le moindre acte de félonie ; et, si ce pays reste sourd au cri de sa conscience, puisse la justice divine faire triompher la plus sainte des causes en ouvrant les yeux aux autres peuples de l'Europe et accorder à Guillaume le bien aimé quelques années de bonheur dans l'automne de sa vertueuse carrière !

Note du traducteur.

proposa donc aux cours de France, d'Espagne et d'Angleterre de faire une croisade contre ces pirates; mais ce projet n'eut pas de suite. Le roi d'Angleterre se décida bien à envoyer une flotte dans la Méditerranée, mais l'on croit (et l'événement n'a que trop justifié cette opinion) que cet armement eut lieu dans un tout autre but que celui proposé par les états-généraux; l'Angleterre avait résolu déjà de rompre, d'après sa maxime de convenance, avec les Provinces-Unies, parce que nos Indes occidentales, là où les Anglais étaient moins heureux, prospéraient trop, et elle avait donné au capitaine Holmes des ordres secrets d'attaquer les côtes d'Afrique, de faire tout le tort possible à notre compagnie des Indes occidentales et de lui enlever ses vaisseaux et ses forteresses (*).

Quoiqu'il en soit, il est toujours certain que l'on reçut, à la fin de Mai et vers le commencement de Juin, avis en Hollande des hostilités commises par ce capitaine; qu'il avait capturé plusieurs bâtimens de la compagnie des Indes occidentales; sommé, canonné la forteresse *Cabo Verde* dans l'île de Goedereede et s'en était emparé, et qu'il avait ôté aux soldats de la compagnie des Indes leur vaisseau, en faussant sa parole donnée, et les avait envoyés au Portugal. On reçut ensuite la nouvelle que le même capitaine avait continué le cours de ses violences sur les côtes de Guinée et avait pris quatorze bâtimens, le château de Takorary et tous les autres forts hollandais, à l'exception du château de St. George del Mina, enfin qu'il avait commis un grand nombre de cruautés.

(*) Pour colorier leur injustice, les Hollandais furent accusés d'avoir inquiété et pillé le commerce anglais aux Indes, en Afrique et ailleurs, et les Anglais furent assez déhontés que d'exiger un dédommagement de 800,000 livres sterling que nos états-généraux refusèrent naturellement de payer.

D'un autre côté on apprit qu'on hâtait en Angleterre un formidable armement maritime, ce qui ne laissa plus aucun doute sur les véritables intentions de nos perfides alliés.

Les états-généraux, prenant à cœur les intérêts du commerce, envoyèrent sans délai des avisos à la rencontre des navires marchands pour les prévenir de la perfidie des Anglais, et Tromp fut envoyé en croisière avec une flotte de vingt-deux vaisseaux de guerre pour attendre les bâtimens revenant des Indes. Cependant afin de prévenir, s'il était possible, une rupture, Mr. Michel van Goch fut envoyé en Angleterre, comme ambassadeur, avec ordre d'arranger le tout à l'amiable. Le cadre et la nature de cet ouvrage ne permettent pas de suivre le dédale de ces négociations, il suffira de savoir que le roi d'Angleterre, tout en étant prodigue d'assurances d'amitié, continua à presser l'armement de sa flotte, que ses réponses devinrent moins conciliantes à mesure que ses armemens avançaient, qu'il délivra des lettres de marque ou de représaille, qu'il se rendit maître de toutes les possessions des Néerlandais dans le nord de l'Amérique et qu'enfin il déclara la guerre.

Les sages et vigilans pères de la patrie, voyant que l'on nous amusait de belles paroles et que la guerre était inévitable, armèrent un fort convoi, sous le commandement du lieutenant-amiral Obdam, mais ce convoi destiné pour les Indes occidentales, pour de bonnes raisons, n'appareilla pas; cependant d'un autre côte le vice-amiral de Ruiter, qui croisait dans la Méditerranée avec douze forts vaisseaux, avait reçu des ordres secrets de cingler vers les côtes de Guinée et de reprendre aux Anglais ce qu'ils nous y avaient enlevé.

De Ruiter après s'être avitaillé pour douze mois à Cadix en réappareilla le 5 Octobre 1664, et après avoir communiqué alors à tous ses capitaines les ordres secrets de leurs Hautes Puissances, et les avoir consultés sur les moyens de réussir, il arriva le 21 à trois heures du matin sous les côtes de l'île de Goedereede et y jeta l'ancre à petite portée de canon du continent du Cap Vert.

Aussitôt que le jour commença à poindre on découvrit neuf bâtimens anglais, parmi lesquels il y avait un vaisseau du roi, portant flamme au haut du mât, et mouillant sous le canon du château qui avait arboré pavillon anglais. On les enferma dans un croissant et on résolut de commencer l'attaque sur le champ. Cependant les Anglais, épouvantés de cette visite inattendue de l'amiral hollandais, et ne se trouvant pas de force à lui résister, lui envoyèrent deux parlementaires chargés de demander: »Pourquoi il »s'approchait ainsi en armes si près des vaisseaux et »des forts." De Ruiter répondit: »Qu'ils pouvaient »facilement soupçonner le but de sa présence dans ces »parages; que, dès que le vent fraîchirait, il s'appro»cherait encore plus près des navires et des forts afin »de s'en emparer avec l'aide de Dieu."

Les Anglais, à qui ce prélude ne plaisait pas, envoyèrent demander: »Si les Hollandais n'étaient pas »en paix avec l'Angleterre?" à quoi de Ruiter répondit: »Qu'on avait bien la paix avec l'Angleterre, »mais pas avec des gens qui s'étaient emparés avec »perfidie et injustement des possessions de la compagnie »hollandaise des Indes occidentales; qu'il était venu »pour reprendre le tout par la force et combattre ceux »qui voudraient y mettre obstacle." — Les envoyés durent se contenter de cette réponse et partir.

De Ruiter, en même temps, fit demander au capitaine du vaisseau de guerre anglais: »S'il avait ordre »de protéger le fort et l'île?" mais ayant reçu réponse qu'il se trouvait seulement là pour la protection des bâtimens: »Il lui fut ordonné de prendre le large et »de ne pas gêner les opérations de l'escadre hollan»daise pour la reprise du château."

En conséquence on envoya vers le soir quelques chaloupes et canots armés pour veiller à ce qu'on ne soustrayât pas quelques marchandises et qu'on ne fît partir les navires dont les capitaines s'étaient rendus aux Hollandais; on avait ordre aussi de s'emparer le lendemain de l'île, si les Anglais ne la remettaient pas de bonne grâce entre les mains de ceux auxquels ils l'avaient si scandaleusement enlevée.

Après avoir parlementé pendant quelque temps, le commandant hollandais se trouva derechef en possession de cette île, que les Anglais, qui ne sont courageux qu'à forces supérieures, lui remirent le 24.

De Ruiter ayant mis bon ordre à tout, quitta l'île et tourna ses voiles vers les côtes de Guinée pour y reprendre aussi sur les Anglais ce qu'ils nous avaient enlevé. Il y arriva le 2 Janvier 1665 et, ayant eu avis que les Anglais occupaient le fort de Witsen ou Takorary, il alla s'embosser en dessous de cette forteresse et envoya le gentilhomme Renaud van Koeverden au commandant, avec une lettre portant sommation de rendre le château et tout ce qui avait été pris aux Hollandais. Mais les Anglais refusèrent de prendre la lettre et de parler à l'envoyé, lui criant: revenez demain de bonne heure! Quoique cette réponse fût peu convenable, on s'en contenta et Mr. van Koeverden fut envoyé le lendemain à la pointe du jour porter la lettre au fort. Quoiqu'il se présentât sous la protection

du pavillon parlementaire, il ne se fut pas sitôt approché de la côte, qu'il fut salué d'une vive fusillade par les Nègres qui s'étaient retranchés derrière leurs canots; personne cependant ne fut blessé. Cet acte de félonie indigne d'un peuple civilisé donna la mesure des intentions des Anglais, et l'amiral hollandais, ayant convoqué le conseil de guerre, on résolut d'attaquer sur le champ les Anglais et la forteresse. A cet effet cinq des vaisseaux les plus légers de l'escadre reçurent l'ordre de s'embosser à petite portée du château afin de le canonner, et l'on mit dehors quelques chaloupes et canots portant quatre cent quarante hommes parmi lesquels il y avait deux cents matelots; on y mit aussi quelques petites pièces de canon pour protéger le débarquement. Le commandement de cette petite armée, qui fut divisée en deux colonnes, fut confié au comte Jean de Hoorne et aux capitaines Jacob, Cornelisz. Zwart, Jean van Nes et Jean du Bois. Le premier commandait les soldats, les capitaines avaient sous leurs ordres leurs matelots. De Ruiter leur avait ordonné de débarquer, d'escalader le château en y jetant des grenades et de faire tout ce qui était possible pour s'en emparer.

A peine ces vaisseaux eurent-ils approché la côte, à portée de berche du château, qu'ils commencèrent à le saluer de toutes leurs batteries, et à la faveur de cette canonnade on effectua le débarquement. Le château tira bien quelques coups de canon, mais sans effet. Cependant les Hollandais, qui suivaient l'exemple de leurs chefs et marchaient en avant en gens de cœur, eurent plus fort à faire aux Nègres qu'aux Anglais, car, peu de temps après l'ouverture du feu, les Anglais baissèrent le pavillon du fort et battirent la chamade. Les Nègres montrèrent plus de résolution : placés au nombre de quatre ou cinq cents sur la plage, ils nous firent

beaucoup de mal avec leurs mousquets dont ils se servaient très-adroitement; ce fut même au point qu'ils repoussèrent vers les chaloupes une partie de nos soldats et de nos matelots; mais, lorsque les pièces de campagne des chaloupes, chargées à mitraille, commencèrent à jouer, ils furent mis en déroute et forcés de prendre la fuite. L'autre colonne hollandaise qui avait poussé au château en trouva la porte murée. Les nôtres furent donc forcés de tenter l'escalade après avoir nettoyé les parapets en jetant des grenades, et alors ils pénétrèrent dans la place sans plus rencontrer de résistance.

Le sentiment qui naît de la conviction de servir sous des chefs vaillans et intrépides enfante presque toujours des prodiges de valeur chez les soldats. C'est ce que l'on vit dans un Laurent Theuniszoon, un des matelots de de Ruiter, qui enleva le pavillon anglais du château, et d'un George Jakobszoon, matelot du bord du contre-amiral van Nes, qui y arbora le pavillon hollandais. Ces deux braves reçurent chacun une gratification de vingt-cinq florins.

On croit que quelques hommes de la garnison anglaise et les noirs s'étaient sauvés par dessus les murailles, puisque l'on ne trouva dans le fort que onze Anglais et sept canons de 6 et 8 livres de balles.

Nous fûmes à peine en possession du château, c'est-à-dire de notre bien, que l'on vit arriver une nuée de plus de mille noirs, qui recommencèrent le combat avec acharnement jusqu'à ce qu'enfin nous les repoussâmes jusque dans leur Kampong ou village que nous fûmes, cependant, obligés de brûler parce qu'ils revenaient à tout moment à la charge. C'est en repoussant une de ces attaques qu'un matelot hollandais fut surpris par un Nègre qui lui enfonça un couteau dans le ventre,

mais notre loup marin retira l'arme de sa blessure et en tua son ennemi.

D'abord on mit une garnison de cinquante hommes dans le fort, mais, comme ce comptoir armé devait ainsi coûter plus à la compagnie des Indes occidentales qu'il n'aurait rapporté de bénéfice, sur le conseil du général Valkenburg, qui avait le commandement de ces côtes, on en ôta tout, et ensuite on le fit sauter et on le rasa entièrement. Delà, enfin, de Ruiter continua sa route, avec les captures que l'on avait faites, vers del Mina.

De Ruiter prend aux Anglais la forteresse de Cormantin.

(8 *Février* 1665.)

Les Anglais qui tâchaient par toutes sortes de moyens de nuire au commerce de la compagnie des Indes occidentales, qui avaient même à cœur d'effacer de la liste du monde commerçant cette florissante société, s'étaient établis dans le royaume de Fautin sur la côte de Guinée et avaient tellement fortifié leur place principale de Cormantin qu'ils s'y regardaient comme inexpugnables et en avaient fait ainsi l'antre de leurs brigandages. Les forts hollandais d'Adja et d'Annemabo avaient été pris par la garnison de Cormantin et nos ennemis eurent ainsi deux nouveaux points d'appui d'où l'intérêt du pays et du commerce commandait impérieusement qu'on les expulsât.

Cependant cette entreprise n'était pas chose facile, tant à cause de la force de la place que parce que les

Nègres tenaient tous le parti des Anglais. Parmi ces Nègres on distinguait principalement un homme de couleur nommé Jean Kabesse qui avait sous ses ordres une forte bande et qui était très-redouté. Il avait commis de grandes cruautés lors de la prise d'Adja et d'Annemabo.

La première chose que l'on fit fut de s'attacher les Nègres de Fautin et on parvint enfin à conclure un traité d'amitié avec eux. Ensuite on s'occupa des préparatifs de l'expédition et on désigna à chacun son poste. Le commandement en chef fut donné au contre-amiral van der Zaan et les matelots furent mis sous les ordres des capitaines Sweers, 't Hoen, van Nes, Zwart et du Bois. Le comte Jean de Hoorne devait commander les soldats. On évalue le nombre des troupes, dont se composait cette expédition, de neuf cents à mille hommes, sans compter quelques volontaires et les Nègres de Del Mina et de Maurée qui avaient pris service comme auxiliaires, par les soins du général Valkenburg.

En chef habile de Ruiter mit ordre à tout avant de commencer; on devait d'abord lancer des grenades dans la place, les matelots devaient suivre ensuite avec les échelles d'escalade, et pénétrer sur les remparts le pistolet et la hache au poing, après quoi on aurait donné l'assaut général.

Le 6 Février la flotte leva l'ancre et arriva pendant l'après-dînée, en passant devant Adja, jusqu'auprès du fort Annemabo qui lui envoya quelques volées de canon que les batteries de nos vaisseaux lui rendirent avec usure; mais cette canonnade fit plus de bruit que de mal. Vers le soir on dépassa Annemabo et on laissa tomber l'ancre à demi mille de Cormantin.

Les Nègres de Fautin avaient promis au général

Valkenburg qu'ils auraient à leur arrivée arboré le pavillon orange sur la forteresse rasée d'Adja et que cela aurait été le signal qu'ils étaient prêts à favoriser le débarquement; ce ne fut donc pas sans inquiétude que l'on n'aperçut ni pavillon, ni Nègres sur la plage, parce que le Nègre, qui était comme ôtage à bord du vaisseau de de Ruiter, avait donné l'assurance que ses compagnons arriveraient pendant la nuit. On attendit ainsi jusqu'à huit heures et on allait commencer le débarquement lorsque l'on vit arriver plus de cinq cents pirogues qui nous amenaient douze cents Nègres armés, de Del Mina et de Maurée. On mit donc de suite à terre les matelots et les soldats de la flotte, après quoi vinrent les Nègres auxiliaires. Pendant que le débarquement s'effectuait on vit quelques Nègres, avec leurs pennons, s'assembler; mais on leur supposa des intentions hostiles parce qu'ils ne faisaient aucuns signaux. Peu de temps après on vit sauter le fort d'Annemabo où, comme l'on croit, les Anglais avaient espéré nous voir entrer imprudemment; mais il en plut autrement à la Providence; la mine sauta trop tôt et nous échappâmes à cette amabilité anglaise.

Nos gens, arrivés devant Adja et étant sur le point de prendre terre dans une anse de cette côte, furent assaillis par plus de 2000 Nègres de Fautin. Ceux-ci, ou ne sachant rien du traité conclu avec les Hollandais, ou dévoués encore aux Anglais, s'étaient cachés derrière les anfractuosités des rochers, dans le taillis, et derrière leurs canots remplis de sable et ils nous disputèrent bravement les approches avec leurs mousquets et deux petites pièces de canon, tandis que le fort de Cormantin les secondait incessamment de son artillerie. Deux hommes furent tués dans la chaloupe de de Ruiter; deux pirogues furent coulées et un Nègre reçut une

balle au travers de la tête. Quelques Nègres des troupes auxiliaires parvinrent à mettre pied à terre et pénétrèrent dans le fort ruiné d'Annemabo où ils pillèrent le peu qu'ils y trouvèrent. Ils rapportèrent le pavillon anglais, qui était resté debout, à de Ruiter qui leur en fit présent.

D'un autre côté les brisans qui battaient la côte rendaient le débarquement très-dangereux et menaçaient de faire chavirer les canots. Aussi de Ruiter, qui de son coup d'œil d'aigle voyait tout, envoya le vice-amiral Meppel et le contre-amiral van Nes pour examiner les choses de plus près, et ceux-ci, après s'être concertés avec les capitaines qui commandaient le débarquement, jugèrent qu'il ne fallait pas y songer pour le moment; on revint ainsi en bon ordre à bord, tandis que les Nègres de Maurée s'en retournèrent chez eux, ayant promis de revenir le lendemain; ceux de Del Mina furent repartis sur les vaisseaux.

Cette première tentative ne parut pas de bon augure aux chefs, ils se croyaient trompés par les Nègres de Fautin et c'est pourquoi on mit les ôtages à fond de cale; cependant peu de temps après un Nègre vint à bord du vaisseau de de Ruiter lui porter les assurances des chefs des noirs qu'ils lui restaient dévoués, mais que les Hollandais avaient donné trop tôt, sans attendre le signal convenu; que tout chez eux n'avait pu être prêt au moment de l'attaque, en ce que plusieurs n'avaient pas encore alors été gagnés à la cause des Hollandais. Ce Nègre confirma les promesses de ses camarades et le même jour plusieurs Nègres arrivèrent à bord du vaisseau de de Ruiter pour réitérer à cet amiral les expressions de leur sincérité en lui laissant quelques nouveaux ôtages parmi lesquels

se trouvaient le frère et un fils du roi, un enfant de six ou sept ans.

A la petite pointe du jour du 8 Février de Ruiter convoqua à son bord tous les commandans de la flotte et régla avec eux tout ce qu'il fallait pour recommencer l'attaque; ensuite on fit la prière commune; on appela la protection Divine sur nos armes et de Ruiter, ayant encore harangué son monde, on mit de suite la main à l'œuvre.

A peine le soleil parut-il à l'horizon que les troupes de débarquement sautèrent dans les chaloupes et les canots. On se rassembla à l'entour du vaisseau-amiral et on nagea en bon ordre vers Annemabo aussitôt que l'on eut aperçu le pavillon orange flottant sur les ruines de ce fort.

Les Nègres plus habiles à fendre les brisans avec leurs pirogues, que ne l'étaient les Hollandais, prirent pied les premiers à terre; les gens de la flotte suivirent en bon ordre, mais ils eurent à lutter avec de grands dangers, car ils furent obligés de passer entre deux écueils sur lesquels la mer brisait d'une manière épouvantable. Chaloupes et canots furent jetés pêle-mêle, quelques embarcations furent remplies d'eau et d'autres coulèrent à fond. La chaloupe de la compagnie des Indes, envoyée de Del Mina par le général Valkenburg, attérit la première, mais fut jetée en travers contre la côte où elle se brisa. Toutes les autres embarcations avaient le même sort à craindre, ce qui engagea les matelots à se jeter à la mer; ils le firent effectivement et parvinrent à terre après avoir marché dans l'eau jusqu'au dessus de la ceinture.

Tout cela retarda le débarquement au point qu'il était entre les neuf et dix heures lorsque tout le monde, trempé jusqu'aux os, mit pied à terre. Quoique

l'on eût atteint jusque là le but, la situation des nôtres était loin d'être riante; jamais armée, peut-être, ne s'était trouvée dans une situation plus périlleuse. Manquant de tout, ne pouvant se servir de leurs armes, les Hollandais auraient facilement pu être écharpés par une poignée d'hommes déterminés, si l'ennemi avait eu connaissance de leur position désespérée; car leurs poudres étaient mouillées, leurs mousquets hors de service pour le moment, leurs mèches éteintes, et ils n'avaient ni eau, ni vivres. On envoya donc promptement chercher de la poudre et des mèches aux vaisseaux; on sécha et on nettoya les armes et, quoique le temps se passât ainsi rapidement, on fut enfin en état de marcher à l'ennemi.

Sur ces entrefaites de Ruiter avait envoyé une lettre à sir François Selwyn, chargé d'affaires des Anglais sur la côte de Guinée et commandant en chef du fort de Cormantin, pour le sommer de rendre cette forteresse et lui donner connaissance des motifs de la visite des Hollandais. Selwyn répondit que loin d'en avoir envie, il défendrait le château jusqu'à la dernière extrémité. Il fallut donc avoir recours à la force, et à cet effet les troupes de débarquement marchèrent en avant, vers midi, fortes de 1100 hommes et pourvues d'échelles et d'autre matériel de siége. Les gens de la flotte tinrent la plage ou la droite et les Nègres de Del Mina et de Maurée la gauche; ceux-ci étaient forts aussi de 1100 hommes. Connaissant parfaitement les localités ils marchèrent, en enfans perdus, à la découverte au travers d'un bois taillis, pour démasquer les embuscades des Nègres de Cormantin, et, pour qu'on pût les distinguer de ces Nègres ennemis, ils avaient tous une cravate de toile blanche autour du cou. Les Anglais, qui faisaient bonne contenance avec leurs Nègres, firent

retraite en bon ordre à l'approche des Hollandais et leur disputèrent pied-à-pied le terrein.

Lorsque l'on fut arrivé à Adja, plusieurs capitaines proposèrent d'y passer la nuit ou du moins d'y faire halte pour faire reposer les troupes. Mais comme l'on n'y trouva pas d'eau on se décida à pousser jusqu'à la montagne voisine qui dominait à petite distance le château et d'y asseoir le camp jusqu'au lendemain matin. Pendant que l'on effectuait ce mouvement on vit six vaisseaux se détacher de la flotte, aller s'embosser à petite portée du fort et ouvrir leur feu. Sur ce quelques volontaires allèrent en reconnaissance sur les accottemens de la montagne et ne tardèrent pas à découvrir l'ennemi qui leur envoya une vive fusillade et les força de se replier sur le gros de l'armée. Nos éclaireurs virent aussi que les Anglais, aidés de leurs Nègres, avaient mis en batterie trois pièces de campagne sur la crête de la montagne, et bientôt cette batterie commença à jouer sur nos colonnes et nous incommoda beaucoup; il fallait donc déloger l'ennemi de là, encore le soir même, et s'emparer de ses canons.

Le comte de Hoorne marcha donc en avant, au pas de charge, en abandonnant la plage et en se portant, par un chemin de traverse du taillis, qui lui avait été indiqué, et par où il était plus à l'abri des effets de l'artillerie ennemie, droit sur les Anglais. Il fit en même temps donner avis au brave capitaine van der Zaan de la découverte de ce chemin de traverse en l'invitant à suivre sur le champ ses traces avec les marins. Les Nègres qui étaient avec les matelots firent bonne contenance et toute l'armée marcha intrépidement à la crête de la montagne sans se laisser arrêter par la vive canonnade de l'ennemi. Nous atteignîmes

enfin le plateau que les Anglais abandonnèrent en nous laissant entre les mains leur artillerie.

Les Anglais s'étaient retirés sous le canon de la place pendant que les Hollandais s'étaient logés sur le plateau qui n'était qu'à petite portée de canon. Cette position découverte n'était pas long-temps tenable surtout si l'artillerie anglaise eût été bien pointée. Heureusement les boulets nous passèrent la plupart par dessus la tête, mais, comme la vallée au bas de la montagne ne présentait ni abri ni rafraîchissemens, on résolut de poursuivre la victoire et d'essayer si on ne pouvait pas la couronner avant la nuit par la prise du fort. On donna le signal de marcher à l'assaut au pas de course et les matelots marchèrent serrés en portant les échelles. Jean Kabesse, l'ennemi acharné des Hollandais dont nous avons déjà parlé, nous disputa vivement le chemin avec ses Nègres. Ceux-ci s'étaient logés en tirailleurs dans le taillis et nous envoyèrent une grêle de balles. Mais nos Nègres auxiliaires les débusquèrent en vrais chasseurs, et nos soldats et nos matelots les prirent si résolument de front qu'ils se replièrent sur la négrerie ou leur village d'où ils continuèrent néanmoins à faire de fréquentes sorties. Enfin, on les délogea delà aussi et nos Nègres fondirent sur leur bourgade, qui était située en dessous du fort, et y mirent le feu aux quatre coins.

Cet incendie fut très-favorable aux assiégeans en ce que les flammes et la fumée ôtèrent aux assiégés la vue de nos opérations. Il est vrai que le fort tonnait de toutes ses batteries, mais les Hollandais avec leurs auxiliaires marchèrent toujours en avant et, favorisés par la fumée épaisse, ils parvinrent en dessous du canon et des murs de la place et de là firent une vive fusillade sur les Anglais qui se montraient. On dressa les

échelles et on commença à lancer des grenades et les Anglais découragés crièrent merci, baissèrent le pavillon rouge de la tour, et battirent la chamade en arborant plusieurs pavillons blancs. Sur ces entrefaites, cependant, quelques matelots avaient escaladé les murs et s'étaient précipités dans le fort. Un des matelots du bord de l'amiral arracha le pavillon anglais qui flottait sur les remparts et un autre arbora le pavillon aux trois couleurs. Alors on ouvrit les portes et sur les quatre heures du soir la forteresse était à nous.

Jean Kabesse, le chef des noirs de Cormantin, se livra à tous les excès du désespoir et de la rage. Après s'être défendu avec la plus grande bravoure jusqu'à la dernière extrémité, voyant enfin que la position n'était plus tenable, il se rendit à la poudrière du château, mèche allumée à la main, et voulut y mettre le feu; mais Selwyn, le commandant des Anglais empêcha l'exécution de cet acte de désespoir, surquoi Kabesse, jurant qu'il ne tomberait jamais vivant entre les mains des Hollandais, se précipita vers les remparts où il s'exposa à notre feu sans pouvoir rencontrer une balle propice et alors, voyant les Hollandais pénétrer dans le château, son désespoir ne connut plus de bornes et il coupa le cou à son fils, à deux de ses esclaves et se fit une blessure mortelle à la gorge en se précipitant du parapet dans les fossés de la place. Ses Nègres le trouvèrent dans cet état et le transportèrent au fort où il expira en exhalant encore sa rage contre les vainqueurs (*).

On trouva dans le fort, qui était un ouvrage de ma-

(*) Jean Kabesse fut notre ennemi, un ennemi implacable, mais il fut fidèle à la cause qu'il avait embrassée; il mourut en brave; justes, comme nous le sommes, nous payons ce tribut à ses mânes. Ses alliés d'Albion l'ont ils-fait?

Note du traducteur.

çonnerie et avait trois remparts, vingt-huit canons et cinquante-huit Anglais sans compter les esclaves. Après qu'on s'en fut rendu maître, on le livra au pillage, mais on prit le plus grand soin de sauver les prisonniers de la rage des Nègres qui étaient furieux.

De Ruiter se rendit à terre le lendemain et mit en garnison dans le château cinquante-deux hommes de la flotte, dix des soldats de la compagnie des Indes et dix Nègres, en tout soixante et douze hommes. Il fit embarquer le reste de son monde, leva l'ancre le 12 Février et arriva le lendemain à Del Mina n'ayant essuyé qu'une perte insignifiante (*).

C'est ainsi que de Ruiter, après avoir, sur les côtes de Guinée et aux Indes occidentales, rendu avec usure aux Anglais tout le mal qu'ils nous avaient fait et repris tout le butin de leurs pirateries, revint jeter l'ancre sur la rade de Delfzyl, sans avoir perdu aucun vaisseau, tandis qu'il avait pris trente-quatre bâtimens richement chargés. Voici comment entre autres Mr. Aug. Clavareau, heureux imitateur de Helmers, rend hommage au grand homme :

»Toi qui seul peux d'un peuple assurer la mémoire,
»Toi, dont les nobles faits éternisent la gloire,
»Astre resplendissant sur nos bords radieux,
»Idole des guerriers, objet de tous les vœux,

(*) Mr. Ampt, lieutenant de la marine royale des Pays-Bas, étant en croisière, découvrit sur la côte de Sierra Leona où il faisait aiguade l'inscription suivante taillée dans un roc, en caractère romain d'un pied de hauteur :

M. A. de Ruyter, J. C. Meppel, *vice-admiralen van Hollant en West-Vrieslant* (vice-amiraux de Hollande et de la Frise Occidentale) A°. 1664.

Cette inscription a probablement été faite a l'occasion de l'expédition de de Ruiter en Afrique et lorsqu'il y reprit à Sierra Leona toutes les marchandises pillées par les Anglais et qui y avaient été cachées par eux.

» Idéal de vertus, de talens, de prudence,
» D'amour de la patrie ainsi que de vaillance,
» O de Ruiter! comment chanter tant de grandeur?
» Quels vers de ton génie atteindraient la hauteur?
» Ah! ma muse est trop faible; et ma reconnaissance
» T'admire intimidée et garde le silence....
» Mon fils! si quelque jour, sur un sol étranger,
» Un lâche devant toi nous osait outrager,
» Et répandre sur nous le venin de son âme,
» De ton cœur indigné retiens la noble flamme;
» Entends avec mépris d'injurieux propos,
» Et venge ta patrie en nommant ce héros."

Bataille navale entre le lieutenant-amiral Obdam et le duc d'York dans la mer du Nord.

(14 *Juin* 1665.)

Les états-généraux, ne pouvant plus tolérer les violences des Anglais qui selon leur louable coutume s'emparaient de tout ce qui était à leur convenance et à leur portée, donnèrent enfin l'ordre, après beaucoup de négociations infructueuses avec la cour de St. James, de capturer aussi tous les vaisseaux de guerre et navires marchands des Anglais qu'on rencontrerait dans les mers d'Europe, et cela aussi long-temps que le roi de la Grande-Bretagne n'aurait pas bonifié les dommages causés à notre commerce ou conclu à ce sujet un traité avec les Provinces-Unies. A cet effet l'amirauté fut chargée de mettre promptement en mer quelques frégates fines voilières avec l'ordre aux capitaines de commencer partout et sur le champ les hostilités.

Cependant on travailla dans les Pays-Bas et en Angleterre à l'armement d'une grande flotte de guerre,

et finalement l'Angleterre nous déclara la guerre en termes pompeux et redondans tendant à prouver aux nations que les états-généraux étaient les moteurs de la guerre et avaient commencé les hostilités ; c'est ainsi que les Anglais nommèrent sans doute les ordres donnés à de Ruiter de reprendre ce qu'on nous avait volé.

La flotte anglaise, prête avant la nôtre, mit en mer le 1 Mai, sous le commandement de S. A. R. le duc d'York (par après Jaques II) ; elle comptait à peu près cent dix vaisseaux de guerre de tout rang ainsi que vingt-deux brûlots. Le surlendemain l'ennemi se montra devant le Texel comme voulant jeter l'épouvante dans le pays en faisant parade de ses forces formidables, mais le 8 du même mois cette flotte fut assaillie d'une violente tempête qui endommagea un grand nombre de vaisseaux, dispersa les autres et qui força enfin toute la flotte à chercher un refuge dans les ports d'Angleterre (*).

Pendant les journées du 23 et du 24 la flotte des Provinces-Unies dont le commandement avait été confié au baron de Wassenaar, seigneur d'Obdam, appareilla du Texel, forte de cent trois vaisseaux de guerre, sept yachts ou avisos, onze brûlots et douze galiotes portant 4,869 bouches à feu et 21,631 hommes.

Ce fut peut-être la plus belle flotte que jamais la

(*) De nos jours une parade, tout aussi ridicule, mais encore plus odieuse et dont nos constans alliés les vents d'automne firent aussi justice, eut lieu pendant le mois de Novembre de 1832 lorsque les flottes spoliatrices de France et d'Angleterre vinrent faire retentir les échos de nos côtes du bruit incessant de leur artillerie pour annoncer le commencement des mesures répressives, de l'EMBARGO de scandaleuse et de machiavélique mémoire. Les coups de canon résonnaient jusque dans la salle des états-généraux à la Haye et n'y excitèrent, comme parmi toutes les classes des habitans, que le rire de la pitié......

Note du traducteur.

mer du Nord eût porté et dont on pût attendre de plus grands résultats; mais la fortune de Mars est souvent sujette aux plus grands caprices et bien souvent nous avons triomphé, remporté même de grandes victoires avec des forces infiniment plus minimes.

Les Anglais, ayant réparé leurs pertes, remirent en mer et les deux flottes vinrent en vue l'une de l'autre, de manière que des deux côtés on se prépara au combat.

Le 12 Juin les Hollandais se trouvèrent à cinq milles au sud-est des Anglais. Le vent, qui soufflait alors de l'est, passa pendant la nuit au sud-ouest et nous devint ainsi contraire, néanmoins la flotte hollandaise mit le cap droit sur celle du prince Robert qui faisait l'avant-garde de l'ennemi.

Le lendemain sur les trois heures du matin les deux flottes furent en ligne et l'action commença. Le lieutenant-amiral Obdam, Jean Evertsen, Corneille Tromp, Stellingwerf, Sebastien Centen et quelques autres passèrent au milieu de l'escadre du prince Robert et, comme l'on fut obligé des deux côtés de virer de bord, le feu cessa pour quelque temps. Sur les six heures les deux flottes se croisèrent pour la seconde fois, mais l'escadre du duc d'York ne put se mettre d'abord en ligne, faute de pouvoir arriver au vent, tandis que les Hollandais ne purent gagner le lof. Ceux-ci avaient déjà dépassé l'escadre du prince Robert, et cinglaient en flanc au travers de la flotte anglaise, lorsque l'arrière-garde, commandée par le comte de Sandwich, vint à donner et se plaça au milieu de la flotte hollandaise, vers les une heure de l'après-dînée. La canonnade avec cette escadre comme avec celle du prince Robert dura jusque sur les trois heures. Enfin le lieutenant-amiral Obdam, ayant accosté le Royal Charles, que commandait le duc d'York, il s'engagea

un combat des plus terribles entre ces deux vaisseaux qui se lâchèrent des bordées furieuses et incessantes. Du côté du duc furent tués le comte de Salente Falmouth, lord Muskerry, sir Boyle, puîné du comte de Burlington, dont la mâchoire, emportée par un boulet, blessa le duc à la main, tandis que plusieurs autres serviteurs du duc, qui se tenaient très-près de sa personne, tombèrent sans vie à ses pieds. Jusqu'alors l'amiral Obdam n'avait pas été blessé, mais son vaisseau, étant sur le point de jeter le grappin sur le Royal Charles, prit feu et sauta avec un horrible fracas, lançant dans les airs l'intrépide Obdam et tout son équipage composé de cinq cents hommes, dont on ne parvint qu'à en sauver cinq. Le corps du vaillant amiral ne fut jamais retrouvé (*).

Cet accident déplorable jeta la plus grande consternation parmi la flotte hollandaise et n'augmenta pas peu le courage des Anglais; et, comme un malheur arrive rarement sans un autre, trois vaisseaux hollandais s'abordèrent en belle et ne pouvant plus manœuvrer, allèrent à la dérive. Ce désarroi n'échappa pas aux Anglais; ils lancèrent un brûlot qui mit le feu à l'un de nos vaisseaux et bientôt tous les trois devinrent un vaste foyer d'incendie. On sauva la plus grande partie du monde, mais quelques hommes périrent dans les flots.

Cependant d'un autre côté Tromp, Tjerk Hiddes de Vries et Zwart, avaient tellement criblé le Charity,

---

(*) On trouve dans la grande église à la Haye un beau cénotaphe élevé à l'illustre Wassenaar Obdam où il est représenté debout, de grandeur naturelle, armé de toutes pièces et sur lequel, outre une inscription latine retraçant ses hauts faits, se trouve un sixain hollandais par lequel on réclame: »une larme de reconnaissance patriotique de tous ceux qui visiteront la tombe de ce grand homme de mer en les invitant à le suivre dans le chemin de la gloire."

commandé par Wilkinson et portant quarante-six canons, que le capitaine de Haan, se mettant de la partie, parvint à s'en emparer et à le traîner à la remorque.

Sébastien Centen, commandant l'Orange, fut pendant quelque temps entouré de toutes parts et combattit avec la plus grande bravoure; il s'était hasardé à attaquer le comte de Sandwich et le fit avec tant de résolution et de bonheur qu'il parvint à se rendre maître de son vaisseau sur lequel le pavillon du prince d'Orange flotta pendant plus d'une heure. Ce vaisseau cependant fut repris par le Royal James que commandait le prince Robert, mais il avait horriblement souffert et comptait parmi ses morts les comtes de Portland et de Marlborough. Enfin, le brave Centen, foudroyé incessamment par l'artillerie d'une multitude de vaisseaux qui l'entouraient de toutes parts, et après avoir soutenu un combat désespéré contre la Mary, commandée par le capitaine Smith, succomba des suites de ses blessures, mais, avant de terminer sa glorieuse carrière, il dut encore essuyer le chagrin de voir sauter son vaisseau qui avait pris feu pendant l'action. D'un autre côté le lieutenant-amiral Jean Evertsen soutint vaillamment et pendant assez long-temps une attaque furieuse de deux vaisseaux anglais, seconds du duc d'York, et après les avoir abîmés il les força à prendre le large.

Malheureusement la mine d'un brûlot, que l'on avait lancé sur le Royal Charles, ne fit pas son effet en ce que ce vaisseau l'évita en virant de bord.

Parmi ceux qui se distinguèrent aussi dans cette bataille on doit citer le capitaine Coenders et le lieutenant-amiral Auke Stellingwerf qui reçut une balle au travers du corps et mourut sur le coup. Un pareil malheur arriva au lieutenant-amiral Egbert Meeuwsz. Kortenaar

qui, en se battant bravement contre la Royale Cathérine, fut atteint mortellement à la jambe et expira (*).

Le contre-amiral Evertsen, ayant été informé de la mort de Kortenaar, commanda à son frère le lieutenant-amiral Jean Evertsen d'arborer pavillon amiral, ce que celui-ci fit en se jetant au plus chaud de l'action où il fit des prodiges de valeur et, après avoir combattu ainsi depuis trois heures du matin jusqu'à sept du soir, il se retira avec quelques autres vaisseaux vers la Meuse. Il avait brûlé pendant cette longue action treize à quatorze mille livres de poudre; son vaisseau avait reçu dix-septs boulets au-dessous de sa ligne de flottaison et il y comptait treize tués et plus de quarante blessés.

Le duc d'York, voyant que quelques vaisseaux prenaient le large, que d'autres ne revenaient plus à la charge, commanda au vice-amiral Lawson d'attaquer avec quelques vaisseaux l'avant-garde hollandaise et de lui donner la chasse. Mais cette attaque fut reçue chaudement et Lawson, blessé à la jambe, la paya de sa vie.

Corneille Tromp, qui avait constamment combattu comme un lion, qui avait secouru ceux qui avaient eu à faire à trop forte partie, encouragé et forcé à se bien tenir ceux qui marquaient de l'irrésolution, se trouva à la fin abandonné tout seul au milieu des ennemis.

Secondé enfin par le contre-amiral Corneille Evertsen

(*) Son épitaphe (dit l'historien van Kampen dans un de ses ouvrages intitulé: *Vaderlandsche Karakterkunde*) faite par le célèbre Brandt, peint si bien le héros, que nous ne pouvons nous empêcher de la citer. Nous avons essayé d'en donner une traduction que voici:

» Ci gît le célèbre Kortenaar, la terreur des ennemis,
» Le libérateur du Sund, de nos alliés et de nos amis;
» Ce héros de la Meuse, mutilé au service de la patrie,
» N'en fut pas moins le soutien pendant toute sa vie."

et le capitaine Zwart il rompit cinq fois la ligne des ennemis, non sans faire éprouver à ceux-ci de grandes pertes et, à la nuit tombante, il vint, sain et sauf, mouiller sur la rade du Texel (*).

Cependant plusieurs de nos vaisseaux furent détruits et un petit nombre d'autres tombèrent entre les mains des Anglais par la lâcheté de leurs commandans dont les noms doivent être voués à l'oubli ou plutôt à l'infamie; d'autres enfin se rendirent par la trahison et la coupable pusillanimité de leurs équipages, de manière que cette bataille coûta aux Hollandais dix-sept vaisseaux de grande et de moindre dimension. Mais les Anglais essuyèrent aussi une grande perte en vaisseaux, et, sans compter les blessés, ils perdirent plus de huit cents hommes.

La malheureuse issue de cette bataille (qui avait duré depuis trois heures du matin jusqu'à sept heures du soir et ainsi seize heures sans discontinuation) fut moins due à la valeur anglaise qu'à la lâche trahison de quelques capitaines néerlandais et à quelques circonstances fatales. En Angleterre on fit sonner bien haut cette victoire; le canon fatigua les échos de la Tamise; toutes les cloches des trois royaumes furent mises en branle; partout on fit des feux de joie, mais ce délire superbe fut de peu de durée, la valeur des véritables Hollandais effaça bientôt la honte dont quelques lâches avaient souillé les armes de la patrie, et celle-ci se releva triomphante pour porter à Albion les coups les

(*) Le duc d'York que l'on ne saurait ranger parmi les vaillans hommes de mer, et qui savait d'ailleurs que le danger ne fait qu'accroître le courage de tout véritable Hollandais, ne trouva pas convenable de donner la chasse à la flotte Néerlandaise. Il eut peur de ternir ses lauriers à la fumée des canons de Tromp, dont il avait appris à ses dépens à respecter la portée.

plus sensibles et lui prouver enfin que le Lion avait encore la suprématie des mers.

Cependant cette action mémorable nous fut autrement fatale, en ce qu'elle nous coûta plusieurs braves commandans et entre autres le vaillant amiral Wassenaar Obdam qui eût pu rendre encore de grands services à la patrie et qui succomba glorieusement pour elle au champ d'honneur, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Attaque de la flotte hollandaise revenant de Smirne et de celle des Indes orientales, par les Anglais, dans le port de Berghen en Norvège.

(1665.)

Les Anglais, tout fiers encore de leur victoire récente, et, ayant avis du retour prochain en Hollande d'une riche flotte marchande venant des Indes orientales, divisèrent leurs forces maritimes en trois escadres de croisière; mais les nôtres, retardés par les vents contraires, furent informés à temps du danger qui les attendait pour ainsi dire au bout de leur carrière. Tous les bâtimens marchands reçurent l'ordre de se réfugier dans le port de Berghen en Norvège où se rencontrèrent bientôt cent soixante-neuf navires néerlandais. Les Anglais, ardens à la curée, entrèrent le 12 Août dans ce port neutre avec une escadre de quatorze vaisseaux de 50 à 60 canons, de quatre yachts et de trois brûlots, sous le commandement de Thomas Tiddiman. Sans faire attention à l'avertissement du commandant de la ville de ne pas se permettre d'hostilités, l'amiral

anglais rangea son escadre en croissant et les babords hérissés de canons, en face de la flotte marchande des Hollandais qui n'avaient que sept à huit bâtimens en état de présenter quelque résistance. Mouillés à l'extrémité la plus étroite du port, ils étaient d'ailleurs très-gênés par cela dans leurs mouvemens, mais encore par l'énormité de leurs chargemens.

Cependant l'amiral hollandais Pierre de Ritter, loin de se laisser abattre par toutes ces circonstances défavorables, mit promptement ordre à tout pour conserver à la patrie le riche trésor qu'il lui amenait. Il sut électriser son monde en mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout étant prêt pour le branle bas, il se transporta à bord de tous les navires et là exposa aux marins, en termes de feu, l'infamie et l'injustice dont les Anglais se rendaient coupables. »Courage mes amis! »ainsi parla-t-il, défendez vaillamment la liberté et les »droits sacrés de la patrie. Je vous conduirai au che-»min de l'honneur et répandrai pour vous jusqu'à la »dernière goutte de mon sang. Il est glorieux de mourir »pour la patrie. Mais notre cause est juste, le Dieu »des armées sera avec nous. Nous avons aussi l'avan-»tage du vent et la ville nous secondera. Affrontons »l'ennemi, en braves, en vrais lions des mers. Vous »n'avez pas ici, il est vrai, de butin à attendre, mais »trois mois de gages seront la récompense de votre »bravoure. Mes enfans! qu'en dites-vous?" Une acclamation générale frappa les échos du rivage et tout le monde répondit: »Amiral! nous nous battrons, nous »vaincrons!"

Le 12 Août vers les six heures du matin l'ennemi annonça le commencement de l'œuvre de destruction par un coup de canon, suivi d'une bordée générale de tous ses vaisseaux à laquelle nos marchands répon-

dirent vigoureusement. Cependant la forteresse, qui nous avait promis secours, arbora pavillon blanc en signe de neutralité (*). Ce qui, au lieu de décourager les nôtres, ne fit qu'enflammer leur ardeur de triompher par leurs propres forces, sans le secours d'aucun autre auxiliaire que de celui de leur valeur.

Néanmoins une circonstance nous fut favorable, nommément la direction du vent qui chassa la fumée au visage des ennemis en les empêchant de bien pointer leurs canons. La plupart de leurs boulets passèrent ainsi par-dessus nos navires, tandis que les nôtres atteignirent leur but et tuèrent un grand nombre d'Anglais. D'un autre côté notre amiral ayant insisté auprès du commandant de la place pour obtenir des secours, le château et le fort de Noordenes envoyèrent quelques volées de canon aux Anglais. Les Hollandais combattirent pendant trois heures avec la plus grande bravoure et cette défense commandée par le vaillant de Ritter fut couronnée du plus beau résultat. Les Anglais horriblement maltraités coupèrent leurs cables et abandonnèrent le port, en désordre. Cependant les nôtres continuant un feu bien dirigé quelques vaisseaux ennemis s'abordèrent en belle et une barque et deux chaloupes tombèrent entre nos mains. Les Néerlandais comptèrent sur leur flotte trente tués et soixante-dix blessés; les Anglais cinq cents morts parmi lesquels le jeune comte de Sandwich ainsi que quatre à cinq capitaines.

(*) L'ingrat roi de Danemarck, Frédéric III, non seulement nous abandonna dans ce moment critique, mais, selon Burnet (*History of his Own-time*, Vol. I, Page 373) il était convenu avec les Anglais de partager le butin que l'on estimait à plusieurs millions. Cette scandaleuse perfidie échoua par la précipitation des Anglais qui commencèrent l'attaque de notre flotte avant que le commandant de Berghen eût reçu les derniers ordres de son souverain.

Sur ces entrefaites de Ruiter arriva devant le port de Berghen avec la flotte des états à laquelle se rallia la flotte marchande des Indes et d'autres bâtimens de commerce. Le 31 Août les deux flottes composées de plus de cent quatre-vingt-dix voiles appareillèrent de conserve, ce qui dut être un superbe spectacle. Le 8 Septembre elles furent assaillies d'une furieuse tempête qui dispersa pour quelque temps les vaisseaux, mais on parvint néanmoins à se rallier. Arrivé à vingt-cinq milles du Texel on tomba, par une brume épaisse, au milieu d'une multitude de vaisseaux ennemis qui, pour nous attirer dans l'embuscade, avaient arboré pavillon des Provinces-Unies. Quand le temps s'éclaircit on s'aperçut d'abord du piège, mais quelque grand que fût le péril on se prépara avec résolution au combat. Le traitement inhumain que l'on faisait éprouver aux Hollandais prisonniers en Angleterre faisait préférer à nos matelots la mort au malheur de tomber entre les mains des Anglais. Mais la Providence veillait sur nos braves; une brume, plus épaisse encore que la première, s'éleva et ils échappèrent à sa faveur aux griffes du Léopard. L'ennemi ne parvint à capturer que quelques bâtimens qui avaient perdu leur cours.

L'historiographe Lédiard, en parlant de l'attaque de notre flotte marchande dans le port de Berghen, termine sa relation par ces paroles remarquables: »Ce plan bien »combiné aurait été cependant aussi fatal aux Hollan-»dais que honteux pour le roi de Danemarck. Il échoua »par l'avidité hâtive des Anglais qui ne voulaient par-»tager ce riche butin avec personne."

Si nous pouvons être fiers des actions héroïques de nos ancêtres, il doit être bien doux aussi pour tout ami de la patrie d'apprendre que nous pouvons finir ce volume des *Fastes de la marine hollandaise* dans

l'intime conviction que la génération présente, digne héritière de la gloire de ses braves aïeux, n'a pas cessé un instant de les prendre pour modèles et que l'amour de la patrie et du roi enfantent encore aujourd'hui des prodiges qui font incontestablement le corollaire de l'héroïsme de temps plus reculés.

Conservons donc religieusement ces vertus inappréciables d'où dépendent la prospérité et la gloire de notre cher coin de terre, nommément: l'union, la bonne foi, l'activité, la pureté de mœurs, la tempérance, l'éloignement pour tout luxe et pour tout orgueil étrangers, une instruction publique virile et religieuse pour nos enfans qui font l'espoir de la patrie. Confions-nous, enfin, à cette Divine Providence qui ne cesse de nous mener par la main au milieu du choc des révolutions qui bouleversent et minent sourdement plusieurs états de la vieille Europe, à cette Providence qui abaisse le superbe et élève l'humble; que notre devise soit à jamais: *Dieu et notre droit;* — que le peuple néerlandais, fidèle à son antique gloire, dise constamment avec son roi, Guillaume le bien aimé: JE MAINTIENDRAI, et la BATAVIE continuera à figurer dans les fastes de l'histoire comme le type, le pays modèle, du courage, de la persévérance et de la fidélité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

FASTES

DE LA

MARINE HOLLANDAISE.

FASTES

DE LA

MARINE HOLLANDAISE,

DEPUIS

L'ÉPOQUE LA PLUS RECULÉE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

G. Engelberts Gerrits;

Ouvrage traduit du Hollandais sous les yeux de l'auteur,

PAR

F. Douchez,

ancien chef de division dans les bureaux du gouvernement provincial de la Flandre-Orientale et secrétaire-adjoint de l'université de Gand.

SECOND VOLUME.

AMSTERDAM,

G. PORTIELJE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1837.

DE L'IMPRIMERIE DE C. A. SPIN.

SUPPLÉMENT A LA LISTE

DES

SOUSCRIPTEURS.

Bieleveldt, (C.) Libraires-éditeurs. Utrecht. 1.

Briel, (W.) Libraire-éditeur. Wormerveer. 1.

Cleef, (Frères van) Libraires-éditeurs. La Haye. 1.

Clercq, (P. le) fonctionnaire supérieur, aux Indes Néerlandaises. 1.

Goude, (M.) Libraire-éditeur. Schiedam. 1.

Gras Imbert et Ce., (Ve. le) Libraire. Amsterdam. 4 Ex.

Oomkens, Jzn. (J.) Libraire-éditeur. Groningue. 1.

Römelingh, (J.) Libraire-éditeur. Groningue. 1.

Terveen et fils, (J. G. van) Libraires-éditeurs. Utrecht. 1.

Visser et fils, (S. de) Libraires-éditeurs. La Haye. 2 Ex.

Weytingh, (H.) Libraire-éditeur. Amsterdam. 1.

PRÉFACE.

Encouragé par l'accueil flatteur que le public a daigné accorder au premier volume de cet ouvrage, ainsi que par la mention honorable qu'a bien voulu en faire un des orateurs les plus distingués de la Seconde Chambre des États-Généraux, en séance publique du 17 Décembre 1835, enfin par le compte rendu de plusieurs des meilleurs journaux du Pays, je me suis appliqué dans ce second volume à me rendre digne des éloges de la bienveillance en me conformant, autant qu'il fût en moi, aux avis d'une critique judicieuse et pleine de courtoisie dont je remercie vivement les auteurs.

C'est ainsi que j'ai travaillé, avec le zèle le plus soutenu, à tracer, aussi dignement qu'il m'ait été possible de le faire, les pages de l'époque la plus brillante de l'histoire de notre marine et que j'ai ajouté à ce second volume un grand nombre de notes et plusieurs épisodes intéressans qui ne se trouvent pas dans le texte hollandais, non que l'auteur ignorât les faits, mais

par le manque des documens exacts qui ont guidé mon travail et qu'il n'a pu se procurer à l'époque du sien. C'est ainsi que j'ai évité les écueils apparens qui m'ont été signalés et que j'ai lutté avec constance contre le courant de terroir qui aurait pu m'entraîner vers d'autres récifs d'autant plus dangereux que les approches en sont plus glissantes.

Après cette profession de foi humble et sincère, il me reste à faire un acte de justice, à rendre hommage au désintéressement de mon éditeur, Mr. PORTIELJE, *qui a bien voulu admettre dans ce second volume les notes et les additions dont j'ai parlé plus haut : parmi ces épisodes la belle défense du pavillon national par le lieutenant de marine 't Hooft, l'expédition,* en 1828, *contre le sultan de Matam, sous le commandement du contre-amiral Dibbetz et le siége de la citadelle d'Anvers me semblent mériter principalement de fixer l'attention des lecteurs.*

Quant à l'utilité de répandre, dans une langue plus généralement comprise que la langue hollandaise, la connaissance des faits d'armes de nos marins, j'ai été assez heureux que de voir prouver à l'évidence cette vérité (contestée par aucuns) avant même d'avoir achevé ma tâche. C'est le Journal du Havre *qui s'est chargé de me rendre ce service et voici comment : Ce Journal, dans son numéro du* 18 *Août dernier, en rendant compte d'un tableau de Mr. Garneray, représentant la bataille d'Augusta livrée le* 22 *Avril* 1676 *par la flotte*

française, sous les ordres de l'amiral Duquesne aux flottes combinées d'Espagne et de Hollande, commandées par l'amiral De Ruiter, s'exprime, entre autres, comme suit: »à l'arrivée de Tourville le feu se ranima »de part et d'autre avec une nouvelle vigueur, mais le »célèbre Ruyter mortellement blessé, ordonna la retraite »et cette deuxième victoire de l'amiral français dans »ces parages, *depuis trois mois, victoire qui devait en »précéder une troisième, plus complète encore obtenue »dans le port de Palerme où la flotte ennemie* fut »entièrement détruite, *nous rendit maîtres du champ »de bataille et de toute la Méditerrannée, jusqu'à la »conclusion de la paix."*

Voilà bien une de ces inexactitudes historiques de l'étranger, dont j'ai entendu parler dans la préface du premier volume, et je puis tout d'abord la relever en disant au journaliste: »Nous sommes loin de vou»loir contester à Duquesne sa gloire et aux marins »français leur bravoure, mais quand on écrit l'histoire »il faut être juste même envers ses ennemis; De Ruiter »ne fut pas vaincu dans sa dernière campagne de »1676 *et pour vous en convaincre lisez la relation de »cette campagne aux pages* 147 *à* 163 *de nos fastes ma»ritimes; certes, vous ne trouverez là rien qui puisse »ressembler à* DEUX DÉFAITES!" *J'ajouterai pour le petit nombre de personnes qui nieraient encore l'utilité dont il s'agit ici:* ab uno disce omnes.....

Je ne puis rien ajouter aux vœux qui terminent la

préface du premier volume, ce serait répéter l'expression des sentimens qui m'animeront jusqu'à mon dernier soupir ; je me borne donc, aujourd'hui, à prier l'Être Suprême, le Grand Dispensateur de tout bien sur la terre, de daigner exaucer enfin ces souhaits, et de répandre, sur les jours du meilleur des Rois, ainsi que sur les destinées de ma Patrie adoptive, la plus grande somme de prospérité qu'il soit donné aux mortels d'avoir en partage dans ce monde.

La Haye, F. DOUCHEZ.
le 31 Mars 1837.

TABLE

DES

SOMMAIRES.

Pages.

ERRATA.

Page 16.	*Ligne*	23.	cahos	*Lisez*.	chaos
62.	"	6.	autant	"	d'autant.
90.	"	3.	en	"	eu.
104.	"	27.	bleu	"	bleue.
115.	"	29.	seau	"	vaisseau.
159.	"	33.	abattus et jetes	"	abattues et jetees.
162.	"	29.	cache	"	cacha.
165.	"	19.	communiquée	"	communique.
231.	"	27.	qui	"	que.
237.	"	28.	pied	"	gong.
238.	"	4.	se rendit Schryver	"	se rendit; Schryver.
283.	"	20.	le espion	"	l'espion.
291.	"	28.	animaient	"	animait.
291.	"	32.	les anglais donc	"	les anglais.
291.	"	34.	ils prirent	"	prirent.
292.	"	8.	mais les	"	les.
311.	"	4.	un	"	une.
315.	"	34.	il	"	elle.
321.	"	15.	même	"	lui-même.
334.	"	5.	de Bath	"	du bain.
341.	"	20.	de	"	du.
359.	"	1.	reduits	"	réduit.
376.	"	9.	et que	"	et que ceux-ci.
385.	"	4.	dont	"	d'où.
399.	"	4.	l'on	"	on.

La note des pages 173 à 175 est tirée de l'intéressant ouvrage de Mr. le chevalier G. B. Bosch, prédicateur émérite de Curaçao: *Voyage aux Indes Occidentales*, *etc.*, chez N. VAN DER MONDE, à Utrecht.

FASTES
DE
LA MARINE HOLLANDAISE.

Bataille navale des quatre jours entre le lieutenant-amiral De Ruiter et les amiraux anglais le prince Robert et Monk.

(11 *Juin et jours suivans*, 1666.)

» O fastes de la gloire, ouvrez vous a ma voix!
» A l'univers entier racontez nos exploits."

Tandis que la guerre continuait et que les états-généraux faisaient les plus grands efforts pour donner la paix à la nation tout en conservant au pays son honneur et sa dignité, mais ne négligeaient rien, d'un autre côté, qui fut nécessaire à la défense de la patrie en armant une flotte formidable, le roi de France se montra aussi fidèle observateur des traités avec les Provinces-Unies que le roi d'Angleterre avait prouvé l'être peu. Après avoir vainement tenté de réconcilier les deux peuples, réconciliation au devant de laquelle la Néerlande se portait, mais que l'Angleterre, avec son orgueil ordinaire, écartait de tout son pouvoir, le roi de France, en vertu du traité conclu en Avril 1662 avec les états-généraux, résolut de les secourir contre les Anglais comme ayant, ceux-ci, les premiers rompu la paix. C'est ainsi que la France déclara la guerre à l'Angleterre le 26 Janvier 1666.

En outre, pendant le mois de Février suivant, les états-généraux conclurent un traité plus étroit avec le roi de Danemarck, de manière que la Néerlande, soutenue par ces deux auxiliaires, résolut de continuer la guerre avec une nouvelle ardeur et plus vigoureusement que jamais.

En conséquence des deux côtés, en Hollande et en Angleterre, on poussa à force l'armement d'une flotte formidable. Sur la fin du mois de Mai la flotte anglaise mit en mer sous le commandement du prince Robert et de l'amiral Monk. Cette flotte comptait quatre-vingt-une voiles, portait 4460 canons et 21,085 hommes. La flotte hollandaise, commandée par De Ruiter, qui avait été retenue quelque temps sur la rade du Texel, en appareilla le 1er Juin et atteignit en partie ce jour et en partie le lendemain et le surlendemain la haute mer. Elle comptait quatre-vingt-onze voiles de tout rang et portait 4716 canons et 20462 hommes.

Ces deux flottes formidables vinrent en vue l'une de l'autre le 11 Juin. Il y avait eu calme plat pendant toute la nuit, mais au lever de l'aurore le vent changea avec une forte brise de sud-ouest. Ce changement subit était très-désavantageux à la flotte néerlandaise au point qu'elle fut forcée de laisser tomber l'ancre, entre Duinkerque et le promontoire d'Angleterre qui s'avance dans la mer entre le Pas de Calais et la rivière de Londres, à la hauteur de sept à huit milles est-sud-est de la côte. Comme on fut obligé de mouiller à cette hauteur, parce que le vent et la marée étaient contraires, les vigies avancées des Hollandais eurent bientôt vue de la flotte anglaise; il pouvait être alors neuf heures du matin, et elles donnèrent aussitôt le signal convenu pour que tout le monde se préparât au combat.

Le premier malheur que la flotte hollandaise essuya fut la perte du vaisseau le Gueldre, commandé par van Gent. Le vaisseau fatiguait horriblement et la violence du tangage fit tomber sa misaine et son beaupré, et en même temps son grand hunier se rompit à huit ou dix pieds de l'antenne. Ce beau vaisseau, qui était un des plus forts de la flotte, fut remorqué dans un port voisin par ordre de l'amiral, et van Gent passa sur le bord du capitaine Gotskens.

Une heure après cet accident, sur les onze heures, on vit arriver la flotte anglaise; la prière étant faite, et après qu'on se fut reconforté, De Ruiter harangua son monde et se prépara au combat. Vers l'heure de midi notre lieutenant-amiral commanda de déferler, mais, comme la mer était très-houleuse plusieurs vaisseaux furent forcés de couper leurs grelins.

Les deux flottes enfin furent sous voiles et Tromp et van Meppel, qui se trouvaient les plus rapprochés de l'ennemi, entamèrent l'action. Elle fut acharnée, car des deux côtés on se battit avec bravoure. Ensuite De Ruiter et Van Nes avec leurs escadres se placèrent en ligne et comme de coutume se comportèrent bravement, sans perdre de vue toutefois les règles de la prudence. Les Anglais avaient encore la faveur du vent, mais ce n'en était pas une, car la houle faisait accoter leurs vaisseaux à babord au point que leurs batteries basses ne purent jouer. Les Hollandais au contraire avaient toutes leurs batteries libres et dégagées et s'en servirent avec grand avantage. On s'inquiéta donc peu de la défaveur du vent.

La bataille continua ainsi de part et d'autre avec une grande intrépidité; on virait prestement de bord pour revenir se lancer d'effroyables bordées :

» Entre les deux partis le courage est égal :
» Bravant le plomb mortel, bravant l'acier fatal,
» Ils ne connaissent plus que l'ardente vengeance.
» Une aveugle fureur fait place à la vaillance.
» Plus d'espoir de salut! se venger et mourir :
» Voilà leur cri terrible et leur brûlant désir.
» Des vaisseaux entr'ouverts disparaissent sous l'onde :
» A peine remplacé, le bronze tonne et gronde,
» Les mâts heurtent les mâts, mille coups répétés,
» En vomissant le fer partent des deux côtés.
» Sans égard pour le nombre, on s'attaque, on se presse.
» Epuisé de valeur, abattu de faiblesse,
» Celui-ci, menacé par la faux du trépas,
» Succombe en combattant, meurt et ne se rend pas.
» Celui-là renversé se traîne avec courage
» Et de ses compagnons excite encor la rage.
» Le Batave et l'Anglais, implacables rivaux,
» Pour la première fois au combat sont égaux."

C'est ainsi que Mr. Aug. Clavareau peint d'un pinceau vigoureux cet épisode de la bataille, mais tout admirateurs que nous sommes de sa belle poésie nous revenons à notre humble prose pour dire que sur les quatres heures une frégate ennemie, de l'escadre bleue, portant cinquante canons, accosta De Ruiter qui la reçut si chaudement, qu'après une dernière bordée, elle fut coulée bas.

Les vaisseaux de l'escadre des lieutenant-amiraux Corneille Evertsen et Tjerk Hiddes de Vries, qui n'avaient pu se mettre plus tôt en ligne parce qu'ils étaient tombés trop en dessous du vent, arrivèrent sur le soir et s'empressèrent de réparer le temps perdu. Les Anglais, qui avaient combattu jusque vers les cinq heures avec la plus grande résolution, furent obligés alors de virer, et, étant forcés de pincer le vent pour éviter les bancs des côtes flamandes, ils arrivèrent droit sur nos escadres qui firent si bien leur devoir que l'ennemi dut prendre enfin le large.

Comme un grand nombre de vaisseaux ennemis étaient tellement désemparés que leur marche en était ralentie, les Hollandais réussirent à couper quelques-uns de ces bâtimens qui étaient tombés le plus sous le vent au moment où ils virèrent.

Le vaisseau le *Swiftshire*, qui avait un équipage de trois cent quatre-vingts hommes, soixante-dix canons et était commandé par le chevalier Barkley en qualité de chef d'escadre du pavillon blanc, fut abordé et pris après un combat acharné par le capitaine Henri Adriaanszoon. Barkley se battit en brave et au moment de l'abordage, refusant de se rendre, il fut atteint d'un coup de pistolet. Il eut encore la force de se traîner jusqu'à sa cabine où on le trouva mort les bras étendus sur une table. Son vaisseau avait été abîmé au point que le capitaine Henri Adriaanszoon, dont le vaisseau aussi avait beaucoup souffert, fut obligé de se réfugier avec sa prise au *Goereesche Gat*.

Guillaume van der Zaan, qui portait pavillon de contre-amiral dans une des escadres de Tromp, s'empara, d'un autre côté, du vaisseau de *Zevenwouden*, de soixante-quatre canons et de deux cent soixante-dix hommes, que les Anglais avaient enlevé l'année dernière aux Hollandais. Van der Zaan, avec quelques autres vaisseaux avait pénétré au milieu de la flotte anglaise lorsqu'un vaisseau ennemi de premier rang et deux brûlots se trouvèrent sur son chemin. Voyant qu'il courait le plus grand danger d'être incendié et étant d'ailleurs totalement désemparé, ne pouvant enfin faire arriver son vaisseau au vent, il fut obligé de se laisser aller à la dérive au sud, de compagnie avec les Anglais, et évita par-là, heureusement, les brûlots qui ne purent l'atteindre.

C'est en dérivant ainsi qu'il rencontra le *Zevenwou-*

den, séparé de l'escadre anglaise. et, se parant de mâts et d'agrès de fortune, il commença la chasse et parvint à atteindre sa proie. Il lui envoya d'abord une furieuse bordée à laquelle on riposta vigoureusement, mais, ayant tenté l'abordage tête baissée, il s'empara bientôt du vaisseau ennemi ou plutôt du nôtre qu'il envoya au Texel sous le commandement de son lieutenant, étant d'intention lui de retourner au combat. Enfin le lendemain, voyant que son vaisseau avait été maltraité au point de ne pouvoir plus tenir la mer, il se dirigea sur Goeree.

Le capitaine Jacob Adriaansz. Zwart qui malgré la plus vigoureuse résistance s'était emparé du Fidèle Georges le remorqua aussi au Goerée, son propre vaisseau n'étant plus en état de tenir la mer. Il avait été non seulement abîmé par l'artillerie ennemie, mais en tentant l'abordage par une mer très-houleuse il avait été mis hors d'état de pouvoir aller même à la bouline. Son grand mât avait été coupé jusqu'au cœur par un boulet de 36, et il en avait d'ailleurs reçu plusieurs autres au-dessous de la ligne de flottaison de son vaisseau, au point qu'il courait risque de sombrer.

Pendant ce combat acharné, le vaisseau du lieutenant-amiral Tromp avait été désemparé au point qu'abordant en belle un autre vaisseau de notre flotte il perdit tous ses mâts et son beaupré. Le vaisseau du contre-amiral van Nes perdit aussi son mât de misaine et nos deux braves forcés de quitter leurs bords passèrent l'un sur la province d'Utrecht et l'autre sur le *Groot Hollandia*, où ils arborèrent leurs pavillons en revolant au combat.

Malheureusement nous perdîmes deux de nos vaisseaux avec leurs braves commandans, nommément le *Duivenvoorde*, commandé par le capitaine Othon van Treslong un des fidèles seconds de De Ruiter, et la

cour de Zélande que commandait le capitaine Simon Blok. Le feu prit à ces vaisseaux par la bourre enflammée de leurs propres canons que le vent renvoyait sur leurs bords. Les capitaines et plusieurs de leurs gens y perdirent la vie. Le *Duivenvoorde* arriva si proche du *Klein Hollandia*, que celui-ci fut menacé d'être abordé en belle et d'être incendié. Cette position critique du vaisseau du capitaine Evert van Gelder sauva le prince de Monaco et le comte de Guiche d'une mort inévitable en ce qu'étant parvenus bord à bord du *Klein Hollandia* ils sautèrent de l'éperon du vaisseau de Treslong, que les flammes atteignaient déjà, sur le bord de van Gelder.

Sur le soir les Anglais, virant de bord, dépassèrent la flotte hollandaise, et Monk, avec quelques-uns de ses vaisseaux, laissa tomber l'ancre afin de rallier les autres et de réparer les dommages de son propre bord; mais De Ruiter fit virer aussi, et mit le cap droit sur les Anglais, ce qui les obligea de couper leurs cables en toute hâte et de se mettre en défense.

Durant ce renouvellement de l'action pendant lequel les Hollandais débordèrent la flotte anglaise, ils eurent le bonheur de ne pas perdre un seul vaisseau. On se battit néanmoins avec la plus grande bravoure. L'amiral Monk tomba au lof du lieutenant-amiral van Nes et il s'en suivit un combat acharné sans résultat définitif. Un grand vaisseau anglais, de l'escadre bleue, de soixante-dix canons, accosta notre de Ruiter, sur les huit heures du soir, et fut reçu si chaudement qu'il sombra. Vers la même heure le contre-amiral anglais du pavillon blanc, John Harman, commandant l'Injure de soixante-quatorze canons et de quatre cent trente hommes d'équipage, fit un beau fait d'armes. Coupé, avec son vaisseau, du gros de la flotte il fut attaqué

violemment par De Ruiter et d'autres. On lui envoya un brûlot, mèche allumée, dont il se dégagea au moyen de gaffes et de rames. On lui en lança un second dont la machine joua et mit le feu à son bord, mais il sut aussi s'en dégager et éteindre l'incendie. Cependant le feu reprit avec beaucoup d'intensité sur sa poupe et deux à trois cents hommes de son équipage se jetèrent par dessus le bastinguage. Un grand nombre se noya, d'autres furent recueillis par les Hollandais. On lui dépêcha un troisième brûlot qui fut coulé bas. Lorsque les ombres vinrent il sut habilement, enfin, échapper à ses ennemis et prit cours à l'est; on ne sut jamais quel fut son sort. Cette défense opiniâtre fut, cependant, très-fatale aux Hollandais en ce que le dernier boulet tiré par le contre-amiral anglais emporta notre brave lieutenant-amiral Corneille Evertsen homme d'une expérience consommée et d'une fidélité à toute épreuve (*).

(*) Corneille Evertsen, nommé l'ancien pour le distinguer de son fils et de son neveu, vit le jour en 1610 à Flessingue. N'ayant encore que sept ans, il perdit son père Jean Evertsen qui tomba glorieusement pour sa patrie en capturant un corsaire français à la hauteur de l'île de Rotten. Corneille Evertsen apprit de bonne heure le service maritime sous les ordres de son frère Jean, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions. Il ne tarda pas à monter en grade, par son courage et ses capacités. En 1639, étant capitaine, il assista, sous Martin Harpertson Tromp, à la fameuse bataille des Dunes et s'empara d'un galion espagnol nommé le St. Étienne. Il fut constamment la terreur des pirates contre lesquels il croisa mainte fois avec succès. En récompense de ces services signalés il fut nommé contre-amiral en 1652. Il se distingua aussi particulièrement dans la première guerre avec les Anglais, et à la journée du 10 Août 1653, son vaisseau ayant sombré après avoir été criblé de boulets, il fut fait prisonnier par les Anglais, mais relâché trois mois après. Le brave Corneille Evertsen seconda vaillamment, en 1659, De Ruiter à la prise de la ville de Nybourg et à cette occasion le roi de Danemarck, Frédéric III lui fit présent d'une chaine d'or à laquelle était suspendue une

La nuit mit fin au combat et l'on vit encore brûler un vaisseau anglais qu'on ne sache pas avoir été sauvé. La canonnade cessa sur les dix heures du soir et les deux flottes rallièrent leurs escadres et leurs vaisseaux pour se préparer à de nouveaux combats.

---

médaille commémorative. Sur une proposition du Grand Pensionnaire Pierre de Huybert les états de la Zélande l'élevèrent au rang de vice-amiral. Il soutint l'honneur du pavillon néerlandais, conjointement avec son frère et Tromp et, après l'explosion du vaisseau de Wassenaar Obdam, à la malheureuse journée du 14 Juin 1665 à la hauteur de Lestoffe, il poussa cinq fois à toutes voiles au milieu des ennemis et se sauva cinq fois du plus grand danger en faisant un feu terrible de tous bords. Il fut promu en Juillet 1665 au rang de lieutenant-amiral de Zélande. Il ne jouit pas long-temps de cet honneur insigne ayant été emporté par un boulet de 24, comme nous venons de le voir, dès la première journée de la bataille des quatre jours. La mort de ce héros, que tout le monde honora comme un véritable brave, comme *la perle de sa famille*, fut vivement pleurée. Les états de la Zélande lui élevèrent un superbe mausolée dans la vieille église de Middelbourg. Son frère, Jean Evertsen, étant mort peu de temps après, le tombeau servit aux deux frères. Nous devons ce monument au ciseau du célèbre Rombaut Verbelst auquel on dut plus tard le monument élevé à la mémoire de De Ruiter. L'épitaphe placée sur le cénotaphe de nos deux braves, ne plaisant pas a leurs fils parce que l'on y avait fait ressortir seulement la gloire de Tromp et de De Ruiter, le vice-amiral Corneille Evertsen (fils de Corneille l'ancien) qui avait avancé les fonds, avec son frère, pour l'érection du monument, fit graver, certaine nuit, par un sculpteur, une autre épitaphe sur le cénotaphe. Ce n'est donc pas sans raison que Corneille Evertsen le jeune avait, en raison de sa force et de sa témérité, reçu le sobriquet de *Keesje den duivel* (Corneille le diable.)

Ce cénotaphe a été transféré en 1818, d'après les ordres de notre roi bien-aimé, de la vieille église dans la nouvelle église de Middelbourg et orné de l'inscription suivante:

A la mémoire
des
héros immortels, les frères
JEAN ET CORNEILLE EVERTSEN,
Lieutenant-amiraux de Zélande,
tués en combattant pour la patrie
en l'an MDCLXVI.

» La nuit sur l'océan jette ses voiles sombres
» Et suspend la vengeance en redoublant ses ombres.
» Elle sépare enfin ces rivaux forcenés
» Qu'a des amas d'horreurs le ciel a condamnés.
» Alors, des deux côtés, avec des cris funèbres :
» » Malheur! Malheur à vous! rendez grâce aux ténèbres!
» » A demain! Oui, nos cœurs en ont fait le serment,
» » Demain vous paierez cher ce retard d'un moment!"
» On s'éloigne à regret; et le fer immobile
» A fixé les vaisseaux sur la mer indocile.
» Angleterre, tremblez! vos milliers de soldats
» Du sort qui vous attend ne vous sauveront pas.
» Puisse dans ces combats que la vengeance apprête,
» Chaque goutte de sang vous coûter une tête!"

DEUXIÈME JOURNÉE DE LA BATAILLE.

Les deux flottes employèrent toute la nuit à réparer leurs pertes de la journée et à se préparer pour la nouvelle action du lendemain. A peine fit-il jour que De Ruiter héla tous les commandans et les capitaines à son bord pour obtenir des renseignemens sur l'état de chacun des vaisseaux et pour encourager son monde. La flotte néerlandaise comptait alors au-delà de cinquante vaisseaux et ce nombre fut encore augmenté de douze à treize vaisseaux de l'escadre de Tromp, qui s'étant égarée pendant la nuit, vint rejoindre le matin le gros de la flotte.

La flotte anglaise, qui avait le même nombre de voiles, se trouvait alors à un mille et demi en amont au lof des Hollandais. Le vent était ouest-sud-ouest et le temps était plus calme que la veille, de manière que l'on pouvait faire jouer aussi les batteries basses.

Bientôt les deux partis furent prêts à recommencer l'action et les deux flottes mirent le cap l'une sur

l'autre avec la plus grande résolution, les Hollandais faisant cours au nord-ouest et les Anglais au sud. Lorsque les deux flottes se furent approchées, De Ruiter tourna aussi ses voiles au sud afin de tenir le même cours que l'ennemi. Mais les Anglais négligeant la faveur du vent, allèrent de l'avant entre deux écoutes sur la flotte hollandaise. De Ruiter tint son cours et les deux flottes se croisèrent, sans que l'on perdît aucun vaisseau des deux côtés. La canonnade, cependant, fût vive et meurtrière.

Les deux flottes s'étant ainsi croisées en combattant, chacun se hâta de réparer ses pertes, ce qui put se faire d'autant plus facilement que le vent était tombé et que les vaisseaux dérivèrent lentement. Cela dura jusqu'à dix ou onze heures, alors le vent fraîchit et les flottes se mirent en mouvement. Les Hollandais avaient jusqu'alors l'avantage du vent au point que la plupart de leurs vaisseaux dépassèrent, debout au vent, les Anglais, à l'exception de cinq ou six vaisseaux de Tromp qui lui-même tomba en dessous du vent de l'ennemi.

Le lieutenant-amiral van Nes qui avait l'avant-garde et De Ruiter passèrent avec leurs escadres au lof des Anglais en les maltraitant beaucoup de leur artillerie. Vers midi de Ruiter jugea que l'instant était arrivé de combattre de plus près et il donna le signal du branle bas; mais à peine se fut-il approché de la flotte anglaise qu'il entendit partir du centre de celle-ci une vive canonnade. Notre prudent et expérimenté amiral ne douta plus alors que quelques-uns de nos vaisseaux ne fussent entourés par les Anglais, et il résolut d'attaquer leur centre avec son escadre et de secourir ses frères d'armes, tandis qu'une partie de la flotte, d'après ses ordres, prit cours au sud.

L'événement prouva que De Ruiter ne s'était pas trompé. Après s'être frayé un chemin jusqu'au cœur de la flotte ennemie, il vit que Tromp, qui avait passé sur le bord de Jacob Cornelisz. Zwart, la province d'Utrecht, était enveloppé de toutes parts, et qu'il était en danger de succomber sous les coups de cette multitude d'ennemis malgré la défense opiniâtre et inouie qu'il y opposait.

Le brave Tromp, étant à vau-le vent de la flotte anglaise, avait attaqué avec résolution l'ennemi qui était sur le point de le détruire quoiqu'il fût secondé par le vice-amiral van der Hulst et les capitaines Pierre Salomonsz., de Haan et Jean van Amstel.

Le vaisseau le Miroir que commandait van der Hulst avait combattu long-temps contre trois vaisseaux anglais qui l'avaient totalement désemparé. Il avait perdu son grand mât et comptait trente-cinq morts et soixante blessés. Parmi les premiers se trouvait le vice-amiral qui avait été atteint au sein gauche d'une balle de mousquet. La perte de ce brave fut très-sensible en ce que cet officier supérieur déploya constamment la plus grande valeur et la plus grande prudence (*).

Le vaisseau du capitaine Zwart que Tromp montait, avait plus de trente morts et cinquante blessés et ses mâts et ses agrès étaient abîmés. Le *Kalantsoog* du capitaine de Haan et la liberté du capitaine van Amstel avaient été aussi fortement endommagés. Le premier avait vingt et un tués et le second onze et tous deux avaient un grand nombre de blessés.

Le vaisseau La Charité que commandait le capitaine Pierre Salomonszoon avait été incendié par un brûlot au

---

(*) Il était né à Amsterdam en 1619 et s'éleva par son courage et son excellente conduite des moindres grades de la marine jusqu'au rang

moment où de Ruiter arriva avec son escadre et ce ne fut qu'à grand' peine que l'on parvint à en sauver le capitaine avec la majeure partie de son équipage.

Les quatre vaisseaux, ayant été trouvés incapables de tenir plus long-temps la mer, furent remorqués hors du combat vers le Texel.

L'amiral anglais du pavillon blanc, voyant que De Ruiter se trouvait alors au milieu de la flotte, et que les vaisseaux de Tromp étaient totalement désemparés, commença à arriver lentement avec ses brûlots afin d'envelopper aussi De Ruiter et d'anéantir son escadre. Mais cet habile chef s'aperçut d'abord du projet de l'ennemi et le déjoua en prenant cours au sud afin d'y rallier des vaisseaux moins endommagés, et, après avoir réussi à le faire heureusement, il conduisit de nouveau la flotte hollandaise à la rescousse et le combat reprit avec un nouvel acharnement.

Des deux côtés les vaisseaux eurent beaucoup à souffrir dans leur mâture, voilure et agrès, mais les Hollandais ne perdirent aucun bord, tandis que les Anglais durent en abandonner plusieurs.

---

de vice-amiral de hollande. L'état lui éleva un beau mausolée dans la vieille église d'Amsterdam, avec cette inscription:

A la mémoire immortelle
du brave héros de mer
ABRAHAM VAN DER HULST,
vice-amiral de Hollande et de la Frise-Orientale,
né à Amsterdam
le XI Avril MDCXIX.

» Ci gît celui qui ne connut jamais aucun repos
» Tant qu'il y eut à cueillir une palme sur les flots.
» Son âme vit bienheureuse dans l'éternité
» Et sa mémoire honorée parmi la postérité."
Anno 1666.

Sur le midi on vit couler bas à l'avant-garde anglaise un vaisseau de l'escadre rouge, de plus de soixante canons. Un autre du pavillon bleu, et de cinquante à soixante canons, coula sur les trois heures de l'après-dînée après qu'il eut essuyé une furieuse bordée de De Ruiter. Un troisième, du pavillon blanc, de plus de cinquante canons, qui avait été engagé avec le vice-amiral de Liefde, fut tellement criblé de boulets qu'il sombra. Un quatrième du pavillon blanc, portant cinquante canons, coula une heure plus tard au milieu de l'escadre de De Ruiter après avoir essuyé en passant toute une bordée du capitaine van Meeuwen. Un cinquième, l'Aigle noir ou les Armes de Groningue, que les Anglais avaient pris l'automne précédent pendant une tempête, coula également. Ce vaisseau étant engagé avec le capitaine Marreveld; celui-ci lui envoya une bordée si bien pointée, qu'après l'avoir essuyée il sombra sur le coup. On vit un sixième couler bas au milieu de la flotte anglaise après avoir arboré pendant quelque temps signal de détresse. Enfin, un septième fut encore incendié par un brûlot et périt.

Les Anglais pendant cette action acharnée étaient au lof et l'on courut ainsi bord sur bord sans que nous pussions parvenir à nous emparer de deux de leurs vaisseaux qui avaient été coupés du gros de leur flotte. Ces vaisseaux cependant eurent à essuyer un feu meurtrier et destructeur.

Pendant l'après-dînée la grande hune du vaisseau de De Ruiter fut emportée par un boulet et elle tomba sur le pont avec pavillon et flamme. En même temps ce vaisseau fut désemparé d'une partie de son grément et van Nes, voyant que l'amiral se trouvait dans une position assez critique, le serra de près pour lui porter

secours au besoin. Mais De Ruiter ne jugea pas à propos d'abandonner son bord parce que c'était un des plus forts vaisseaux et un des meilleurs voiliers de la flotte. Il se contenta d'envoyer la flamme à bord du vice-amiral avec l'ordre de l'arborer au-dessous du pavillon et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il eût réparé ses avaries, et à cet effet il s'écarta quelque peu sous le vent de la flotte hollandaise.

Le brave van Nes, qui avait alors le commandement en chef, ordonna sur le champ de continuer l'action, ce qui se fit avec la plus grande ardeur. Les Hollandais après avoir croisé deux fois l'ennemi sous le feu le plus terrible, qu'ils rendirent avec usure, et virant vers le soir pour la troisième fois, les Anglais ne jugèrent pas à propos de les attendre; ils continuèrent leur cours vers leurs côtes en mettant voiles et bonnettes dehors. Et force était de ce faire parce que leur flotte avait été réduite à trente-huit ou trente-neuf voiles. Outre les sept vaisseaux qu'ils avaient perdus pendant la journée, un grand nombre d'autres, totalement désemparés, n'avaient pas attendu les ordres de l'amiral Monk pour se réfugier dans différens ports d'Angleterre. Ils incendièrent encore le St. Paul qu'ils avaient pris l'année précédente aux Hollandais, afin que ceux-ci, comme il faisait beaucoup d'eau, ne le reprissent.

La fuite de l'ennemi n'encouragea pas peu les Néerlandais; ils donnèrent à toutes voiles la chasse aux Anglais qui avaient gagné une grande avance pendant que les Hollandais viraient, mais l'approche de la nuit et le calme mirent fin aux horreurs de la journée. Les Hollandais cueillirent le lendemain de nouveaux lauriers sur le limpide empire de Neptune.

» Comme un fleuve embrasé, trois fois l'astre du jour
» Aux vagues en furie annonce son retour,
» Trois fois sur l'horizon sa sanglante lumière
» Rebrousse d'épouvante au sein de l'onde amère;
» Enfin, pâle et voilé d'un crêpe ténébreux,
» Il répand ses rayons sur les flots écumeux.
» La nature est en deuil; de sinistres orages
» Semblent se préparer dans les flancs des nuages.
» Les vents sont déchaînés; la tempête en grondant
» Bouleverse à grand bruit l'empire du trident.
» Des élémens rivaux la colère terrible
» Jette un nouvel effroi sur cette lutte horrible:
» Au feu des combattans le feu du ciel répond;
» Sous leurs vaisseaux brisés s'ouvre un gouffre sans fond.
» Les cordages rompus, les voiles dispersées
» Volent au gré des vents sur les eaux courroucées.
» Le tonnerre redouble et roule avec fracas;
» La foudre éclate, tombe et renverse les mâts:
» L'onde mugit, s'élève en montagnes humides,
» Et le hideux trépas sort de leurs flancs liquides.
» Battu des vents, percé par la foudre et le fer,
» Le vaisseau cède enfin aux fureurs de la mer,
» Et dans ce grand cahos de toute la nature,
» Le matelot succombe et vogue à l'aventure.
» C'est en vain que du ciel l'inflexible courroux
» Porte sur ces guerriers d'inévitables coups;
» En vain de l'ouragan l'impétueuse rage
» Renverse, détruit tout sur son fatal passage:
» On regarde en pitié ces communs ennemis.
» Partout la mort, partout le feu, le sang, les cris.
» Jusqu'au dernier moment le soldat téméraire
» Cherche à frapper au cœur son féroce adversaire.
» Sur le pont chancelant, il brave, audacieux,
» Et le bronze de Mars et la foudre des cieux."

TROISIÈME JOURNÉE DE LA BATAILLE.

Cependant la nuit, que tous les mortels consacrent au repos, à se refaire des fatigues de la journée, ne

fut en effet qu'une laborieuse trève employée par les braves matelots de notre flotte à réparer la mâture et les agrès de leurs bords, à se préparer enfin pour la journée du lendemain, tandis que les chefs veillèrent aussi pour mûrir les plans propres à parfaire leur victoire, à immortaliser le renom de la patrie et de leurs propres faits d'armes, à chasser l'ennemi des mers et à l'empêcher d'y reparaître.

A peine le soleil eut-il salué le premier jour de la Pentecôte que la flotte néerlandaise appareilla et déploya toutes ses voiles pour atteindre l'ennemi. Le vent était nord-ouest, petite brise et l'on n'avança ainsi que faiblement.

Entre les sept et huit heures, van Nes héla à son bord les commandans et les capitaines afin de concerter le plan d'attaque. On prit la résolution hardie de tomber, tête baissée et à forces réunies, sur l'ennemi afin de le détruire complètement ou de le forcer à se rendre. Van Nes se réserva le centre; Tromp et Bankert avec leurs escadres furent placés respectivement à tribord et à babord de l'amiral.

Ce plan, cependant, quelque bien combiné qu'il fût, ne put être exécuté en ce que l'amiral Monk continua son cours, ouest-sud-ouest, et tâcha de se réfugier dans la rivière de Londres. On ne peut néanmoins refuser de rendre justice à ce vaillant homme de mer. Sa retraite fut effectuée en bon ordre et n'eut pas l'ombre d'une fuite précipitée. Il avait placé ses vaisseaux, qui étaient le plus désemparés et avaient le plus souffert dans le combat, sur une seule ligne à l'avant-garde, et les meilleurs et ceux qui étaient encore en état de rendre quelque service à l'arrière-garde afin de protéger les premiers. Enfin, pour être à même de surveiller à tout, il resta lui-même avec son vaisseau à la

queue de l'arrière-garde. Cependant quelques-uns de ses vaisseaux ne purent suivre le gros de la flotte, et, pour les empêcher de tomber entre les mains des Hollandais, il les fit incendier après en avoir fait passer les équipages sur d'autres bords.

Pendant toute la journée les deux flottes firent les plus grands efforts l'une pour échapper à son ennemi et l'autre pour atteindre son adversaire; vers le soir Van Nes et le vice-amiral De Liefde se trouvèrent à portée de canon des Anglais. Mais, comme le gros de la flotte n'avait pu leur tenir pied, ils ne jugèrent pas à propos de commencer avec deux vaisseaux une attaque contre toute la flotte anglaise. Pendant l'après-dînée et sur les deux heures les Anglais avaient aperçu du faîte de leurs perruches une autre flotte cinglant à l'ouest-nord-ouest et, comme l'on attendait le prince Robert, ils changèrent leur cours prenant ouest quart sud et ouest-sud-ouest afin de se réunir à ce renfort.

La flotte anglaise en changeant ainsi son cours atteignit il est vrai son but (car c'était effectivement le prince Robert qui accourait avec quelques vaisseaux au secours de Monk) mais elle vint tomber aussi proche des bas-fonds qui embarrassent les embouchures de la rivière de Londres où le chevalier George Ascue amiral du pavillon blanc toucha avec son vaisseau, *the Royal Prince* de 92 canons et de 620 hommes d'équipage, sur un banc nommé le Galper. Ce malheur, qui arriva vers les cinq heures du soir, fut un coup bien sensible pour les Anglais, et surtout pour le brave Ascue qui avait déployé le plus grand courage pendant l'action; il comptait plus de cent cinquante tués sur son bord et il n'avait pris, avec le gros de la flotte, le chemin de la rivière de Londres que sur les ordres exprès du commandant en chef. Il fit plusieurs

signaux de détresse, mais tous les vaisseaux de la flotte, même ceux de sa propre escadre, poursuivirent leur cours soit qu'ils n'osassent s'approcher plus près du banc, soit qu'ils se fussent laissés dominer par la crainte que les Hollandais leur inspiraient.

Les Hollandais s'empressèrent de profiter de ce désarroi de l'un de leurs ennemis et ils l'entourèrent avec plusieurs vaisseaux. Le lieutenant-amiral Van Nes mit d'abord le cap sur Ascue, mais d'autres des nôtres, qui se trouvaient plus rapprochés, le prévinrent. Le *Gouda* commandé par le contre-amiral Sweers, sur lequel Tromp était passé, accosta bientôt Ascue avec deux brûlots. Celui-ci, menacé de la sorte et n'ayant plus aucun espoir de salut fit baisser pavillon et se rendit. Les brûlots revinrent donc sur le signal donné par Tromp, et le capitaine Jacob Philipszoon, du bord du contre-amiral Sweers, fut envoyé avec quelques hommes, pour aller prendre l'amiral Ascue, ses officiers et l'aumônier et les transporter à bord du *Gouda*. Ensuite on embarqua tous les Anglais sur des chaloupes pour les conduire à bord de nos vaisseaux où on les repartit. Les Anglais ne se laissèrent que difficilement emmener, car plusieurs matelots, qui se trouvaient déjà dans les chaloupes, regrimpèrent dans leur vaisseau par les sabords jusqu'à ce qu'on en eût retiré les pièces et fermé les mantelets.

Cependant l'amiral De Ruiter, quoique se trouvant sous le vent, s'était tenu près du gros de la flotte, et ayant réparé ses dommages il se remit en ligne. Van Nes baissa la flamme d'amiral et de Ruiter l'arbora de nouveau. Peu de temps après le vaisseau d'Ascue revint à flot, mais De Ruiter prévoyant que ce vaisseau embarrasserait la flotte, et que les Anglais, dans le combat auquel on s'attendait, puisque le renfort était

déjà en vue, feraient l'impossible pour le reprendre, donna ordre de l'incendier, ce qui fut fait effectivement. C'est ainsi que ce superbe vaisseau, le plus grand, le plus formidable de la flotte anglaise ne fut bientôt qu'un vaste foyer de flammes et lorsque celles-ci atteignirent sa soute aux poudres, il sauta en l'air avec un bruit épouvantable. On remarque comme une particularité étrange que ce vaisseau-amiral et son commandant tombèrent entre les mains des Hollandais jour pour jour et une année après la catastrophe arrivée à *l'Eendragt*, commandé par Wassenaar Obdam. Le lendemain on envoya Ascue, sur une galiote et sous la garde de Elzevier, à la Haye, d'où on le transféra au château de Loevestein.

Vers le soir et presque au même moment que le Royal Prince échouait sur le Galper, les Hollandais virent arriver au sud-ouest vingt-deux vaisseaux anglais auxquels s'en joignirent encore trois autres venant de la rivière de Londres ou du moins des côtes anglaises, de manière que l'ennemi reçut ainsi un renfort de vingt-cinq vaisseaux. Le prince Robert commandait ce renfort et jamais secours ne vint plus à propos, car s'il ne fût pas arrivé, les Anglais n'eussent pu recommencer l'action.

Le prince Robert avait été envoyé avec quelques vaisseaux dans la Manche la veille du premier jour de la bataille, afin d'y rallier quelques vaisseaux qui devaient sortir des ports de Plymouth et de Portsmouth et d'attaquer avec toutes ces forces la flotte auxiliaire française, sous le commandement du duc de Beaufort, que l'on attendait. Mais le prince Robert ne rencontrant pas les Français, et ayant eu sans doute avis de la longue action des Hollandais et des Anglais arriva au secours des siens. Lorsque les Hollandais virent

arriver l'escadre du prince Robert, celles de Zélande et de Frise mirent droit le cap dessus dans l'intention de la couper et de la combattre; mais le prince Robert n'accepta pas le combat et cingla vers la flotte anglaise à laquelle il se rallia à la nuit tombante. L'amiral Monk s'étant fait transporter sur le bord du prince Robert pour lui rendre compte de ce qui s'était passé pendant ces trois journées mémorables, on résolut de recommencer la bataille le lendemain et l'avant-garde de la flotte fut confiée au prince Robert.

Les Hollandais brûlaient du désir d'en venir à une action générale, mais Monk l'évita soigneusement pendant toute cette journée qui ne coûta ainsi aux Anglais que le beau vaisseau d'Ascue et trois autres que Monk lui-même avait fait incendier. La flotte anglaise, avec le secours de vingt-cinq vaisseaux qu'elle venait de recevoir, comptait alors soixante ou soixante et une voiles. Les Hollandais en avaient soixante-quatre, mais toutes très-endommagées pendant les deux premieres journées de la bataille et le jour suivant, tandis que les équipages et les soldats étaient harassés et tombaient de fatigue. Elle avait perdu trois vaisseaux, coulés ou incendiés; d'autres avaient remorqué des prises dans les ports ou y avaient été remorqués eux-mêmes, dématés et désemparés, et d'autres enfin avaient été détachés au secours de vaisseaux de la flotte qui ne pouvaient plus manœuvrer.

Tel était l'état des choses après cette troisième journée lorsqu'on se prépara à une quatrième qui promettait d'être plus chaude encore, nonobstant la supériorité des Anglais, supériorité qui loin d'intimider nos braves lions ne fit qu'enflammer leur désir d'en finir avec les léopards.

»Quel courage indompté, quelle bouillante ardeur
»Osera du Lion défier la valeur?
»Le Léopard rugit: à sa griffe sanglante,
»Déjà n'obéit plus sa force chancelante;
»Enflammé de colère et l'effroi dans les yeux,
»Il jette un long regard vers ses remparts honteux.
»Ah! C'en est fait: malgré tes puissantes armées,
»Malgré tes mâts nombreux, tes foudres allumées,
»Tu cèdes la victoire, orgueilleuse Albion!
»Le leopard vaincu fuit devant le lion!
»Il fuit! et sur ses pas le déshonneur, la honte!
»Il regagne ses ports; et sa retraite prompte,
»Des Bataves vainqueurs assurant les succès,
»D'un éternel affront a couvert ses projets.
»Abattu, sans espoir, en proie à ses alarmes,
»De douleur et de rage il dévore ses larmes,
»Déplore son destin, et, cachant ses revers
»Plonge l'ancre mordante au fond des flots amers."

QUATRIÈME JOURNÉE DE LA BATAILLE.

Des deux parts on employa de nouveau la nuit à se préparer pour l'action du lendemain, journée qui devait décider enfin à qui resterait l'empire des mers.

De Ruiter, prévoyant que la journée serait terrible, courut à petites voiles à l'est pendant toute la nuit afin d'éviter les bancs et de gagner davantage la haute mer. A l'aube du jour il convoqua le conseil de guerre et héla ensuite à son bord les capitaines; il concerta avec eux les plans pour compléter enfin la victoire et il électrisa tout son monde par ces paroles mâles et touchantes: »Voyez devant vous la flotte anglaise et »laissez tomber un regard sur celle de la patrie. Vous »avez appris pendant les journées précédentes à ne pas »redouter la valeur de l'ennemi. Vous avez encore à »accomplir avec moi une journée de laquelle dépend

»le sort de votre pays. La patrie vous confie ses des-»tins. Les états-généraux, les pères de la patrie, nos »parens, nos femmes, nos enfans, tout ce que nous »avons de plus cher au monde font des vœux ardens »pour votre triomphe. Ne vous laissez pas arracher »les lauriers dont vous avez si bravement ceint vos »fronts pendant trois jours. Ce sont les mêmes en-»nemis que vous vîtes fuir hier. Faites votre devoir en »gens de cœur, il est plus doux de mourir pour la »patrie que de fuir comme des lâches et de l'aban-»donner à la merci de l'ennemi. Vous devez com-»battre pour la liberté, mourir libres ou vivre esclaves »dans les cachots de l'Angleterre et y périr enfin len-»tement de faim et de misère. Secondez vous fidèle-»ment les uns les autres, et, avec la grace de Dieu, »la victoire est à vous. L'ennemi s'approche, trève »donc aux paroles, prouvez maintenant par le feu et »le fer qu'elles ont pris racine dans vos cœurs."

Cette harangue terminée chacun se rendit à son bord bien résolu à faire bravement son devoir. A huit heures du matin les deux flottes se trouvèrent entre les caps d'Angleterre et les bancs flamands à environ huit milles de la côte. Le vent était alors sud-est et la flotte hollandaise ayant ainsi le lof du vent attaqua, vers les neuf heures et demie, divisée en trois escadres, celle des ennemis. Le lieutenant-amiral Bankert ayant sous son pavillon les Zélandais et les Frisons faisait l'aile gauche; l'aile droite était commandée par le lieutenant-amiral Van Nes et par le vice-amiral De Liefde; De Ruiter s'était réservé le centre, tandis que les lieutenants-amiraux Tromp et Van Meppel commandaient et formaient l'arrière-garde.

Le premier engagement de cette journée fut très-chaud et dura plus de deux heures. Les Hollandais

avaient percé la ligne anglaise et ainsi quelques-uns de leurs vaisseaux se trouvaient éparpillés. En conséquence De Ruiter vira avec toute la flotte et courut au sud vers l'ennemi qui l'attendit en faisant bonne contenance; ceci arriva sur le midi. Vers les trois heures de l'après-dînée De Ruiter fit pour la troisième fois la même manœuvre et des deux côtés on se fit beaucoup de mal. Trois vaisseaux hollandais, dont on parvint à en sauver deux, prirent feu; mais le vaisseau de *Landman* commandé par le capitaine Uitenhout, de quarante-six canons, sauta en l'air avec un bruit effroyable. Le brave capitaine vola aussi dans le vide.

Le lieutenant-amiral Van Nes et le vice-amiral De Liefde qui faisaient partie de l'escadre de l'amiral De Ruiter avaient eu l'avant-garde dans la première attaque et De Liefde vint si proche du vice-amiral de l'escadre du prince Robert, de quatre-vingts canons, que les deux bords s'abordèrent presque en belle. Dans cette position ils se lâchèrent bordées sur bordées, de leurs canons chargés jusqu'à la gueule, pendant toute la durée d'une ampoulette. Ce feu terrible et meurtrier fut très-fatal aux deux bords d'où partirent à la fois des cris lamentables. La grande vergue du vice-amiral hollandais tomba sur le pont au moment où son vaisseau était menacé d'être accosté par un brûlot et serré de près par le vice-amiral anglais secondé par quelques vaisseaux de son escadre. Le brûlot vint près du bord et lui eût infailliblement été fatal si un soldat qui se trouvait sur l'arrière n'eût précipité à la mer, d'un coup de croc, le commandant de ce brûlot. Le capitaine Guillaume van Eik avec sa frégate, le Quartier de Nymègue, aida à écarter cette dangereuse embarcation qui enfin aborda en belle un

brûlot néerlandais et les deux volcans flottans, faisant éruption, se détruisirent mutuellement. De Ruiter vint, et sur ses pas la victoire; l'ennemi plia et le vaisseau de De Liefde se trouva dégagé et put aller réparer ses dommages tandis que De Liefde passa sur l'Utrecht, commandé par Eland Du Bois.

Le vaisseau du prince Robert, qui avait pris une large part au combat, était criblé de boulets et se trouva sur le point de devenir la proie d'un brûlot hollandais; mais, un brûlot anglais étant venu à son secours et ayant incendié le nôtre, les deux machines infernales furent consumées par les flammes dont elles avaient porté les élémens dans leurs flancs. L'incendie de ce brûlot fut même fatal aux Anglais en ce qu'il s'étendit à un de leurs vaisseaux qui brûla jusqu'à la quille.

Le prince de Monaco et son beau frère le comte de Guiche, qui se trouvaient à bord du vaisseau de De Ruiter comme volontaires et en amateurs, déployèrent, pendant toute l'action, la plus grande bravoure. Le comte fut blessé au bras et à la main par un éclat de bois, mais non dangereusement. Quoiqu'il fût connu pour être un des plus braves guerriers de son époque, il avoua n'avoir jamais été témoin d'un si terrible combat, de pareils prodiges de valeur.

D'un autre côté Tromp, avec le vaisseau du vice-amiral Sweers et quelques autres bords de son escadre avait été engagé dans un combat très-meurtrier contre plusieurs vaisseaux anglais qui avaient désemparé les nôtres au point de les forcer à quitter la partie. Le capitaine Jacob Willemsz. Broer, qui commandait la coupole d'Utrecht, après avoir perdu sa grande vergue, fut attaqué par l'amiral Monk et près d'être abordé par un brûlot. Se trouvant seul, abandonné aux attaques furieuses de l'ennemi, n'ayant plus que la mort devant

les yeux, il se vit forcé de baisser pavillon; sur quoi les Anglais mirent dehors leurs chaloupes et amarinèrent le vaisseau qui néanmoins fut repris, peu de temps après, par les Hollandais et rendu au capitaine.

Quoique les deux flottes eussent beaucoup souffert pendant cette journée, la victoire restait toujours indécise. De Ruiter, voyant cet état des choses et remarquant que le soleil commençait à baisser, ayant fermement résolu d'ailleurs de terminer cette longue et meurtrière bataille qui avait duré pendant quatre jours, donna enfin le signal du branle bas général sans s'inquiéter de la faveur du vent dont l'ennemi était en possession.

L'action avait été chaude pendant toute la journée, mais alors elle devint horriblement acharnée. Les lieutenants-amiraux Van Meppel et Tjerk Hiddes de Vries, les vice-amiraux Bankert, Schram et Koenders accompagnés du contre-amiral Bruinsvelt et de tous les capitaines qui avaient le dessus du vent, poussèrent intrépidement sur la ligne ennemie, se battant en vrais lions des mers. Le lieutenant-amiral Van Nes, le vice-amiral De Liefde, les contre-amiraux Van Nes et Evertsen étaient avec quelques vaisseaux au lof des Anglais, tandis que De Ruiter était au vent de la flotte ennemie. Ils attaquèrent tous ensemble le centre de cette flotte avec une furie inouie. Les boulets s'entrechoquaient dans les airs et présentaient l'image d'une horrible grêle au milieu d'une affreuse tempête. L'immense surface du limpide élément présentait un vaste champ de carnage où la mort agitait triomphante sa faux impitoyable. Les bords se heurtaient, se brisaient ; le tonnerre incessant de l'artillerie faisait mugir les eaux et la lueur blafarde des détonnations de milliers de canons éclairait cette scène de carnage, grandiose et

belle d'horreur. Cependant De Ruiter au milieu de ce cahos de destruction donnait ses ordres avec calme et précision et, graces à son excellente tactique, à son grand courage, puissamment secondé par tous les siens qui manœuvrèrent admirablement leurs vaisseaux, la victoire vint couronner le pavillon des Provinces-Unies. Les Anglais après avoir combattu opiniâtrement pendant plus d'une heure et demie, prirent le large dans un épouvantable désordre. Le pavillon blanc avec huit ou dix vaisseaux ayant mis bonnettes dehors courut au nord. Les amiraux des pavillons rouge et bleu se laissèrent aller à toutes voiles, à la bouline, sur les côtes d'Angleterre.

Le prince Robert, cependant, fit encore quelque mine de vouloir se mesurer avec les Hollandais; mais il eut bientôt à songer à sa propre conservation, son beaupré et son grand mât étant tombés, hachés de boulets, par dessus le bord. L'amiral Monk avait deux voies d'eau dans sa soute aux poudres et son grand mât déjà jumellé menaçait de céder, tandis que sa misaine n'était pas dans un meilleur état; force lui fut donc de songer à la retraite.

Tous les vaisseaux hollandais, qui sur le signal de De Ruiter avaient jeté le grappin sur un bord ennemi, eurent aussi le bonheur de s'en emparer. Le contre-amiral Bruinsvelt fit à cette occasion un beau fait d'armes: Après avoir jeté le grappin sur deux frégates anglaises qui étaient fixées l'une à l'autre par leurs amarres, il s'en empara à lui seul; mais il ne jouit pas long-temps de sa conquête, car les Anglais, voyant que leur vainqueur était abandonné à ses propres forces, parvinrent à se dégager, mais non à s'échapper, car le capitaine de Paauw, s'étant mis de la partie, leur donna vigoureusement la chasse et s'en empara. L'un

des vaisseaux, le *Taureau* était criblé de boulets et sombra après que l'on eut tenté vainement de le remorquer. L'autre, l'Essex, de cinquante-huit canons, fut traîné à la remorque au Texel.

Un autre navire anglais eut le même sort; parvenu à se dégager il fut repris et également conduit au Texel. Le vice-amiral Koenders s'empara du Giroflier et entra avec lui au Texel. C'était un vaisseau de soixante-deux canons et ayant à bord 250 hommes, qui l'année dernière était tombé aux mains des Anglais par la trahison et la lâcheté de l'équipage. Le capitaine Ruth Maximiliaan, se rendit maître de la *Convertine*, vaisseau de cinquante-deux canons et de cent quatre-vingt-dix hommes d'équipage, qui fut remorqué au Goereesche Gat. Les Anglais perdirent encore deux vaisseaux; l'un, de l'escadre blanche, sombra sur les six heures du soir, l'autre peu de temps après, et certes, ce ne furent pas là les seuls qui coulèrent bas après la bataille, car toute la flotte ennemie avait été horriblement maltraitée, au point que la plupart des vaisseaux avaient peine à se soutenir sur les flots.

L'ennemi se trouvant dans cet état nous lui donnâmes la chasse, et sa perte eût été certes plus grande encore si une brume épaisse, qui s'éleva sur les sept heures du soir, ne fut venue au secours des fuyards et ralentir la chasse. Cette brume s'épaissit au point que bientôt l'on ne put plus rien distinguer de l'avant à l'arrière; on cessa donc la chasse qui devenait dangereuse parce que la flotte aurait pu se disperser et aller échouer sur les bancs et les bas-fonds qui hérissent les approches des caps d'Angleterre.

En conséquence De Ruiter donna le signal du rassemblement, et ainsi se termina cette quatrième

journée de sanglante mais aussi de glorieuse mémoire.

Couvert de honte le pavillon britannique, protégé par la brume et les ombres de la nuit, alla se cacher dans ses ports, tandis que les Hollandais tinrent la mer, pendant toute la nuit, à petites voiles. Mais l'ennemi avait bien dûment déserté la mer, car même on ne put plus l'apercevoir le lendemain du faîte des mâts. De Ruiter couvert de gloire revint encore le même jour aux Wielingen, avec soixante vaisseaux.

Cette bataille fut une des plus acharnées qui se fussent livrées jusqu'à lors, à en juger d'après le nombre considérable de morts et de blessés que l'on compta sur les deux flottes. Outre le lieutenant-amiral Corneille Evertsen et le vice-amiral van der Hulst, les Hollandais perdirent le contre-amiral Stachouwer, les capitaines Othon de Treslong, Pierre Salomonszoon, Pierre Janszoon Uitenhout, Wouter Wyngaard, Adrien Houttuin, Simon Blok et environ huit cents matelots et soldats qui tombèrent glorieusement pour la patrie. Le nombre des blessés s'éleva au-delà de onze cent cinquante, parmi lesquels on compta le capitaine Corneille Viktol qui mourut des suites de ses blessures à Hoorn. Cette bataille coûta en outre aux Hollandais quatre vaisseaux qui furent consumés par les flammes.

La perte des Anglais fut autrement considérable. Le nombre de leurs tués et de leurs blessés s'éleva, selon quelques historiens de cinq à six mille; mais il est préférable dans l'intérêt de la vérité de s'en rapporter aux rélevés faits par les Anglais eux-mêmes qui portent le nombre des morts à cinq cent vingt et un et celui des blessés à douze cent quarante, sans compter leurs pertes sur les vaisseaux incendiés, coulés bas et pris par les Hollandais. Parmi leurs morts ils comp-

tèrent les vice-amiraux William Barkley et Christophe Mings et plusieurs capitaines. Nous avons parlé de l'intrépidité du chevalier Barkley, mais Mings ne succomba pas moins bravement: Ce dernier ayant eu la gorge percée d'une balle, ne voulut pas se laisser panser, mais il se tint encore pendant plus d'une demi-heure sur sa dunette, le doigt sur sa blessure pour arrêter le sang, donnant des ordres, encourageant son monde jusqu'à ce qu'une seconde balle vînt le frapper au cou et mettre un terme à sa vie. Près de trois mille Anglais prisonniers, pris sur les vaisseaux amarinés, recueillis de ceux qui avaient sombré, ou arrachés aux flots, furent emmenés dans nos ports. L'amiral Ascue et ses officiers se trouvaient de ce nombre. L'ennemi perdit, en outre, vingt-trois vaisseaux de guerre, dont dix-sept avaient été incendiés ou coulés bas. Six autres, nommément le *Swiftshire*, le fidèle *Georges*, le *Zevenwouden*, la *Convertine*, *l'Essex* et le *Giroflier* furent remorqués, les quatre premiers au *Goereesche Gat* et les deux autres au Texel (*).

(*) L'historiographe Lédiard, que nous avons déjà nommé, qui n'avoue jamais que les Hollandais aient remporté quelques avantages sur ses compatriotes, pousse l'impudence jusqu'à dire en parlant de cette bataille: »Le prince Robert ayant renforcé, avec son escadre, les Anglais, ceux-ci »pénétrèrent avec succès jusqu'à cinq fois au milieu de la flotte hollandaise »qui perdit 15 vaisseaux, 21 capitaines et 5000 hommes. Le combat »dura jusqu'à sept heures du soir lorsque les Hollandais prirent la fuite »et qu'une brume épaisse jeta un voile sur cette scène de carnage." Mais le vénérable évèque Burnet, que Lédiard accuse pour cela de partialité envers les Hollandais, est plus juste: »Dans cette bataille, dit-il, les »Hollandais firent usage d'anges inventés par de Witt (*) qui firent un »grand ravage parmi les Anglais. Les Hollandais durent les avantages »qu'ils remportèrent à ces anges. On croit que si le prince Robert ne fût »venu au secours des Anglais, à point nommé, toute la flotte anglaise eût

(*) Le grand pensionnaire Johan De Witt inventa ces anges ou boulets ramés en 1651.

C'est ainsi que se termina ce drame héroïque, mais sanglant dans lequel De Ruiter joua le premier rôle; c'est ainsi que le dénoûment du quatrième acte nous conquit une nouvelle somme d'estime et de respect de la part de nos voisins, remplit nos ennemis d'épouvante et couvrit d'une gloire immortelle les braves qui avaient cueilli ces nouveaux et éclatans lauriers.

„ Guerriers victorieux, fils de la Batavie,
» Vos bras et votre audace ont sauvé la patrie.
» Vous êtes immortels: que de sublimes chants
» Célèbrent à jamais vos exploits éclatans!
» Votre tâche est remplie; et par votre courage
» Neptune est affranchi du joug de l'esclavage.
» Gloire éternelle à vous, peuple, dont la valeur
» Accroit de son pays l'éclat et la splendeur!
» Gloire éternelle à vous, ô héros magnanime,
» Qui plongez nos tyrans dans le fond de l'abîme!
» Il fuit cet ennemi qui traînait après soi
» Sur l'empire des mers la terreur et l'effroi;
» Il succombe; et déjà la prompte renommée
» Instruit de ses revers l'Angleterre alarmée.
» Fière de ses enfans, du sein de ses roseaux,
» La Hollande s'élève et plane sur les eaux,
» Tandis que ses guerriers, tous rayonnans de gloire,
» Font monter jusqu'au cieux des hymnes de victoire.
» Bataves! triomphez: L'indomptable Lion
» A soumis à vos lois la superbe Albion."

» été incendiée ou détruite. Mais, néanmoins, on chanta à Londres un » Tedeum solennel pour cette victoire!"

[1] Les Anglais, certes, n'eurent pas à remercier le Tout-Puissant de leurs désastres, mais bien de la brume qui les sauva d'une destruction totale.

Bataille navale des deux jours entre De Ruiter et Monk à la hauteur des Caps d'Angleterre.

(4 *et* 5 *Août* 1666.)

Cependant la guerre continua. On travailla à force, jour et nuit, dans les *Wielingen* à remettre la flotte en état de reprendre la mer. Il ne regna pas moins d'activité sur la Meuse et au Texel. Non seulement on répara les vaisseaux qui avaient été maltraités, mais on en construisit de nouveaux, afin de renforcer la flotte, qui cependant ne furent pas prêts lorsque cette dernière appareilla pour la première fois. On y ajouta quelques brûlots dont on avait reconnu l'utilité dans les batailles précédentes et dont l'emploi avait été si nuisible à l'ennemi que De Ruiter lui-même avoua publiquement: »Qu'il ne voyait pas volontiers arriver »ces machines infernales."

On travailla avec tant de constance et d'activité que déjà au 4 Juillet le lieutenant-amiral De Ruiter put remettre en mer avec environ cinquante-neuf vaisseaux et un brûlot; il fut renforcé deux jours après de dix-sept frégates et de sept brûlots. Plus tard il arriva d'autres bâtimens auprès de la flotte, de manière que le chiffre en fut porté à quatre-vingt-huit frégates et vaisseaux de guerre, vingt brûlots et dix avisos sans compter les petits bâtimens de transport. En tout elle comptait cent dix-huit voiles.

On se flattait ainsi de pouvoir dévancer sur mer les Anglais dont la flotte ne pouvait encore être prête de long-temps; de remonter la rivière de Londres, et de surprendre et de battre l'ennemi dans le port d'Harwich.

Cette vigoureuse résolution n'eut cependant pas de suite parce qu'on ne trouva pas de pilotes qui osassent prendre sur eux d'entrer en rivière avec une si grande flotte.

On se détermina, en conséquence, à opérer un débarquement sur les côtes d'Angleterre; mais cette entreprise aussi fut jugée impraticable en ce qu'on ne connaissait pas bien les passes et les bas-fonds et que les côtes étaient rigoureusement gardées par des forces imposantes. La flotte resta donc en mer où elle eut beaucoup à souffrir des tempêtes; enfin deux navires suédois et un autre de Dantzig, donnèrent avis que les Anglais étaient prêts à débouquer de la rivière de Londres avec soixante-cinq vaisseaux, tandis que bon nombre d'autres, ainsi que quinze brûlots, devaient appareiller de Harwich. Sur cet avis De Ruiter convoqua son conseil de guerre où l'on résolut de tenir la mer en dehors des bancs et d'y attendre l'ennemi.

Nous avons cru devoir parler un peu longuement des préparatifs de cette expédition, non seulement pour prouver que notre flotte fut un mois plus tôt en mer que celle des Anglais, mais pour faire voir avec quelle promptitude on rétablissait alors les pertes que l'on avait essuyées et que l'on armait de nouvelles escadres. A peine eut-on besoin de dix-neuf jours pour réparer une flotte qui avait soutenu pendant quatre fois vingt-quatre heures des assauts acharnés et incessans et pour reparaître, plus formidables que jamais, sur les mers. Puissions-nous être assez heureux de voir renaître ces temps d'activité et de bravoure, car nos marins, certes, n'attendent que l'occasion de prouver qu'ils n'ont pas dégénéré! Que l'inextricable politique nous permette enfin de terminer nos propres affaires par *la dernière raison* des peuples

comme des rois, et l'on verra, avec l'aide de Dieu et la justice de notre cause, que nous sommes encore ce que nous fûmes autrefois!

Le 29 Juillet on vit la flotte anglaise descendre la rivière de Londres, et de Ruiter, en conséquence, héla le lendemain tous ses officiers supérieurs et ses capitaines à son bord pour les exhorter à bien faire leur devoir et pour concerter avec eux les moyens de soutenir l'honneur de la patrie. Le 1 Août les Anglais parurent avec plus de quatre-vingt-dix voiles à l'embouchure de la rivière. Les Hollandais s'efforcèrent de ranger les côtes d'Angleterre afin d'intercepter la communication; mais une tempête les força de reprendre le large pour ne pas échouer. Dans la soirée du 3 les deux flottes arrivèrent à la hauteur de Dunkerque. Le lieutenant-amiral Jean Evertsen avait l'avant-garde; le lieutenant-amiral Tromp commandait l'arrière-garde et De Ruiter, comme généralissime, s'était réservé le centre de la flotte. Celle des Anglais était également divisée en trois escadres. Le pavillon blanc, commandé par Thomas Allen, formait l'avant-garde. L'escadre rouge était au centre sous le commandement de Monk; et le pavillon bleu, qui faisait l'arrière-garde, était conduit par Jérémie Smith. Le 4 Aôut, au matin, la flotte néerlandaise leva l'ancre et ses vigies aperçurent, au lever du soleil, celle des Anglais sous voile dans ses eaux. Les deux flottes se trouvaient alors tout-à-fait au large à huit milles sud-sud-ouest environ des Caps d'Angleterre. Faute de vent l'avant-garde hollandaise, conduite par les lieutenant-amiraux Jean Evertsen et Tjerk Hiddes de Vries, ne put entamer l'action avec l'avant-garde anglaise que vers l'heure de midi. De Ruiter cingla sur les traces de l'avant-garde, mais le calme plat, qui regnait, ne lui permit d'atteindre le

centre des Anglais (où se trouvaient Monk et le prince Robert, à bord d'un vaisseau arborant pavillon britannique à l'avant) que vers une heure de relevée. Une partie seulement de son escadre avait pu le suivre parce que l'autre était tombée trop en dessous du vent. De Ruiter se trouvait donc isolé et dans l'impossibilité d'arriver en ligne pour attaquer les Anglais avec le gros de la flotte. Ses escadres étant pour ainsi dire dispersées il se trouva, avec le peu de vaisseaux qu'il avait auprès de lui, aux prises avec Monk qui tâcha de l'écraser sous la supériorité exhorbitante de ses forces. Il eut à soutenir un combat terrible avec *le Général*, *le Narby* ou *Royal Charles*, *le Sovereign*, qui avaient chacun cent canons, et contre plusieurs autres vaisseaux de ligne qui lui envoyaient bordées sur bordées, tout à la fois, ou venaient le séringuer tour-à-tour; mais il les reçut vigoureusement et soutint l'action avec tant de résolution qu'après un engagement de trois heures ils furent obligés de lâcher prise et de prendre le large. Le vaisseau-amiral anglais du pavillon rouge fut si maltraité par notre feu que l'amiral Monk et le prince Robert durent passer sur un autre bord où ils arborèrent pavillon amiral. D'un autre côté le lieutenant-amiral Tromp, qui en d'autres occasions avait donné de si grandes preuves de valeur, resta avec son escadre, voiles sur les huniers, spectateur impassible du combat comme s'il n'eût pas fait partie de la flotte batave.

Nous ne nous appesantirons pas sur la cause de cette apparente inaction, ni sur les diverses interprétations qui y furent données (car on prétendit dans le temps que Tromp en avait agi ainsi parce qu'il était mécontent de ce qu'on lui avait préféré De Ruiter) mais nous dirons qu'il est probable que le premier attendait le

pavillon bleu ou l'arrière-garde des Anglais et avait dessein de séparer cette escadre du gros de la flotte; il est permis de le croire quand on considère qu'il fut constaté par une lettre du lieutenant-amiral Van Meppel que l'escadre de Tromp soutint, dans l'après-dînée, un combat acharné dans lequel on compta sur le bord seul de ce lieutenant-amiral plus de 100 tués et blessés et que ce vaisseau fut maltraité au point que ses poudres furent noyées, enfin qu'il menaçait de sombrer de moment à autre. Nous abandonnons ce sujet, sur lequel nous reviendrons, pour reparler maintenant de notre De Ruiter.

Celui-ci, ayant repoussé les Anglais, put respirer un instant; mais, comme il était occupé à réparer ses dommages et se trouvant hors de la fumée du combat, il vit que l'avant-garde ou les escadres Zélandaise et Frisonne, commandées par Jean Evertsen, profitaient du vent pour prendre le large à toutes voiles.

Indigné de cet acte de lâcheté dont il ne pouvait trouver le motif, il fit tirer plusieurs coups de signal, mais les fuyards n'en tinrent aucun compte. Monk, remarquant ce qui se passait, se hâta de virer de bord et de revenir attaquer De Ruiter et les siens avec toute son escadre du centre. Les Hollandais soutinrent ce nouveau choc avec la plus grande résolution malgré leur infériorité, et s'ils perdirent beaucoup de monde ils firent mordre la poussière à un grand nombre de leurs agresseurs.

Le vaisseau la Gueldre, commandé par Guillaume Joseph van Gent, l'un des seconds de De Ruiter, fut désemparé au point de devoir quitter le combat. Il alla jeter l'ancre à quelque distance et fut remorqué ensuite dans un port voisin par l'aviso le Schiedam du capitaine Jacques Pietersz. Zwart.

Cependant durant le trajet un brûlot anglais manqua d'incendier ce vaisseau qui ne dut son salut qu'à la bravoure du capitaine Jean van Brakel; celui-ci, se trouvant avec son brûlot au plus fort de l'action entre De Ruiter et Monk, fut coulé bas à côté de son amiral; mais notre brave se sauva dans la chaloupe avec tout son équipage et poussa droit sur le brûlot anglais qui menaçait notre Van Gent; le capitaine de ce brûlot l'abandonna avec les siens après y avoir mis le feu. Un autre brûlot hollandais fut consumé par les flammes, mais la plus grande partie de l'équipage fut recueilli sur le bord de De Ruiter. Durant cette action meurtrière le capitaine Ruth Maximiliaan fut tué d'un coup de mousquet. Nyhof eut la jambe emportée d'un boulet de canon qui alla frapper Hogenhoek au ventre; tous deux tombèrent sur le coup. Jurien Poel, capitaine de la frégate *la Paix*, eut le même sort. Quoique considérablement affaibli par ces pertes, De Ruiter, aidé d'un petit nombre de capitaines, dont nous sommes fâchés de ne pouvoir citer les noms, continua à se défendre vigoureusement.

Le lieutenant-amiral Van Nes, qui était toujours le compagnon fidèle de De Ruiter dans les plus grands périls, se trouva engagé de son côté avec le vice-amiral du pavillon rouge et quelques autres vaisseaux. Deux bords anglais furent coulés et d'autres abîmés au point de devoir abandonner la partie, mais ces derniers revinrent bientôt à la charge et reprirent le combat avec acharnement. Van Nes, lorsque la fumée de la canonnade se fut un peu dissipée, put voir que plusieurs bâtimens de son escadre faisaient mine de filer au large, et que les Anglais revenaient sur lui et le petit nombre des siens qui tenaient ferme. Comme il avait beaucoup de morts et de blessés et que son vaisseau

était presque désemparé, il jugea à propos de suivre, à petites voiles, ceux de ses bâtimens qui s'étaient retirés de l'action afin de protéger, autant que possible, leur retraite. Cependant il se tint constamment avec De Ruiter à l'avant-garde de la flotte et au plus près de l'ennemi et c'est ainsi qu'il sauva les vaisseaux qui avaient été mis hors de combat.

De Ruiter, quoique assailli par une nuée d'ennemis, déploya constamment la plus intrépide persévérance espérant toujours d'être secouru par l'escadre d'Amsterdam et de la Nord-Hollande, par celle du centre ou par les Zélandais et les Frisons. Mais cet espoir aussi ne fut pas réalisé. Enfin, son vaisseau fut mis dans un état à ne plus pouvoir être manœuvré et le nombre des tués et des blessés augmenta au point de faire manquer le service de l'artillerie. Alors il dut songer aussi à suivre, à petites voiles, les vaisseaux qui cédaient, afin de ne pas être coupé. Il se réplia effectivement en combattant et cingla lentement au sud; d'un autre côté le vent était faible et ne le força pas à filer un grand nombre de nœuds, circonstance qui était loin de le contrarier parce qu'il ne perdait pas encore l'espoir de rallier une partie des siens et de retourner à la charge. Il arriva vers le soir auprès de l'escadre Zélandaise et Frisonne et apprit bientôt quelles étaient les causes qui l'avaient fait plier. Les lieutenant-amiraux Jean Evertsen et Tjerk Hiddes de Vries ayant attaqué, avec les vaisseaux de leur pavillon, l'escadre blanche des Anglais qui était d'avant-garde, avaient été atteints chacun d'une boulet fatal. Ils avaient eu la jambe emportée et étaient tombés morts sur le coup (*).

(*) Le vaillant lieutenant-amiral Jean Evertsen, qui depuis le malheureux combat de Wassenaar Obdam contre les Anglais, avait été mis injustement hors de service et qui même, lors de son voyage à la Haye

Le vice-amiral Koenders, après avoir reçu plusieurs blessures, était tombé également baigné dans son sang. Le vice-amiral Bankert enfermé au milieu des Anglais se défendit avec la plus grande bravoure jusqu'à ce

---

pour faire rapport aux états-généraux de la malheureuse issue de cette affaire, avait été maltraité et jeté à l'eau par la populace du Briel, avait de nouveau offert, en cette occasion, ses services à la patrie. Oubliant son juste ressentiment: *il était venu offrir à la chose publique le sacrifice de sa vie disant qu'à l'instar de son père, de l'un de ses fils et de quatre de ses frères, il désirait mourir au champ d'honneur pour sa patrie.*

Ce beau trait de dévouement, ce noble oubli des injures et de l'injustice du *peuple souverain* a été chanté par notre Helmers, et voici comment son éloquent interprète traduit ce sublime morceau de poésie hollandaise:

» Mais quel est ce guerrier qui, sous le poids des ans,
» Dans le sein du conseil montre ses cheveux blancs?
» Bataves, levez vous! Evertsen qui s'avance,
» De ses nombreux travaux attend la récompense.
» Par son bras courageux les Anglais sont domptés.
» Bataves, levez vous! Il s'approche; écoutez!
» O que l'insigne honneur de venger ma patrie
» Soit le prix que j'implore au déclin de ma vie!
» Qui meurt pour son pays a rempli son devoir.
» Quatre frères, mon père, mon fils, mon seul espoir,
» Tous sont morts au combat. Liberté que j'atteste,
» Ah! pour toi de mon sang je verserai le reste!"
» Il part, frappe en héros les Anglais éperdus,
» Et la mort le rejoint à ceux qu'il a perdus!
» A ce beau devoûment, qui du fond de son âme,
» Ne sent pas s'élever une divine flamme?
» Eh! qui près du séjour de ses mânes vainqueurs
» Dans ses yeux attendris ne sent rouler des pleurs?
» Qui vient, sans être ému, toucher la froide pierre
» Où la victoire en deuil enferma sa poussière?
» Le mortel insensible à ce trait valeureux,
» Mérite le destin d'un esclave honteux."

Tjerk Hiddes, surnommé le Frison (de Vries) d'après son pays, qui fut blessé mortellement en même temps que Jean Evertsen, était un des meil-

que son vaisseau nommé *ter Tholen* commençât à sombrer; alors il l'abandonna aux flots et aux brûlots ennemis. *Le Sneek* tomba également aux mains des Anglais, mais tellement abîmé qu'ils furent obligés de le bruler. Le capitaine Henri Vroom, commandant du *Wakende Boei*, qui faisait également partie de cette escadre, fut tué d'un coup de mousquet. La mort des deux lieutenant-amiraux et du vice-amiral occasionna un grand découragement et une telle confusion dans toute l'escadre que celle-ci commença, vers une heure, à prendre le large, et pour comble de malheur l'équipage du vice-amiral se révolta et força les commandans à faire virer de bord pour prendre également la fuite. L'escadre frisonne et zélandaise avait été très-maltraitée et l'on est généralement d'accord que la principale cause de cet échec des Hollandais doit être attribuée au calme plat qui avait empêché leurs escadres de se réunir et d'attaquer simultanément en ligne.

Nous avons touché quelques mots en passant de Tromp et de son combat avec l'escadre du pavillon bleu; nous y revenons maintenant. Quelques heures après l'engagement de De Ruiter avec le pavillon rouge, Tromp mit sous voiles et arriva enfin en ligne devant le pavillon bleu commandé par Jérémie Smith. Le contre-amiral anglais dirigea d'abord un brûlot sur un de nos vaisseaux de la tête de la flotte, mais ne

---

leurs et des plus intrépides chefs de la flotte néerlandaise, et même un jour De Ruiter déclara au grand-pensionnaire Johan de Witt que le lieutenant-amiral De Vries était digne de lui succéder un jour; qu'il appréciait grandement ses talens et de sa fidélité. Les dépouilles mortelles de ce brave commandant de marine furent inhumées avec beaucoup de pompe dans la grande église de Harlingue où il lui a été élevé une statue en bronze sur le piedestal de laquelle se trouve une inscription en vers retraçant ses nombreux et glorieux exploits.

réussit pas à l'incendier, car le contre-amiral Van der Zaan, après quelques bordées, le coula. L'amiral du pavillon blanc arriva également sur les nôtres en compagnie d'un brûlot, mais Tromp et ses seconds, les capitaines Van Amstel et De Haan, le reçurent vigoureusement. On se canonna pendant quelque temps jusqu'à ce que la chance se présentât, en pinçant le vent, de déborder et de couper un vaisseau anglais qui avait marché proche de l'amiral. Ce bâtiment nommé la Résolution et qui portait trente-six canons et trois cent quarante hommes, fut d'abord totalement désemparé, et puis incendié par un de nos brûlots. De tout son équipage, il ne se sauva que quarante-cinq hommes; les autres périrent par le feu ou dans les flots.

Le lieutenant-amiral Van Meppel et le vice-amiral Sweers eurent à soutenir, de leur côté, un combat très-acharné contre les Anglais; principalement le premier qui accosta pendant plusieurs heures le vice-amiral du pavillon bleu. Des deux parts on se battit vaillamment, mais enfin Van Meppel força son adversaire, quoiqu'il eût été renforcé à quatre reprises, à mettre de bout au vent et à prendre le large. Cependant le vaisseau de notre lieutenant-amiral avait été maltraité au point de ne pouvoir tenir la mer qu'à peine. Il avait déjà cinq pieds d'eau dans sa cale; l'arrimage inférieur de ses poudres était noyé, et il était en un mot sur le point de couler, mais à force de travail et de faire jouer les pompes on parvint à le soutenir sur sa ligne de flottaison. Les voiles et les agrès étaient écharpés, et le grand mât chancelant ayant été frappé de sept boulets. Cependant force fut, à cause du calme, de continuer le combat jusqu'à ce que, de guerre lasse, on dût cesser le feu ou bien que l'on eût coulé bas son ennemi.

Quelques capitaines de l'escadre de la Nord-Hollande secondèrent bravement le lieutenant-amiral Van Meppel qui avait plus de cent tués et blessés sur son bord. Le contre-amiral 't Hoen fut tué d'un coup de feu. Le capitaine Ysbrand Clemenszoon, qui se trouvait sur le vaisseau de Van Meppel, eut la jambe fracassée d'un boulet de canon et deux lieutenans tombèrent grièvement blessés. D'un autre côté l'amiral du pavillon bleu Jérémie Smith tâcha de lancer son brûlot sur le vaisseau du capitaine De Haan, mais le brûlot, voyant que nos chaloupes se tenaient prêtes à le repousser et ayant reçu d'ailleurs quelques boulets, se vit forcé de se faire remorquer par la chaloupe que son amiral lui avait envoyée. Cet engagement dura jusqu'au soir lorsque toute l'escadre anglaise du pavillon bleu fut forcée de prendre la fuite. Le calme empêcha de lui donner la chasse assez vigoureusement pour l'atteindre. Néanmoins Tromp la suivit pendant toute la nuit, et cela même lui fut imputé à crime parce que l'on prétendit qu'il eût dû rester près de l'escadre du centre. Quoiqu'il en soit ce brave semble s'être laissé emporter par la chaleur du combat sans s'embarasser de l'autre partie de la flotte, qu'il avait crue probablement assez forte, et peut-être encore cette action eût elle passé pour un beau fait d'armes, si la victoire eût couronné les opérations de l'avant-garde et du centre; c'est ainsi que l'insuccès fait le crime et la réussite l'action héroïque, que le tout enfin dépend des circonstances.

Le résultat de la bataille de cette première journée fut donc qu'une partie de la flotte hollandaise fut forcée de prendre le large, et qu'une partie de la flotte anglaise dut prendre la fuite.

SECONDE JOURNÉE DE LA BATAILLE DES DEUX JOURS.

Notre brave De Ruiter courut pendant toute la nuit des bordées sud-sud-est, et mit le temps à profit pour faire réparer, autant que possible, son bâtiment qui avait été abîmé dans toutes ses parties et afin de s'apprêter en un mot pour recommencer l'affaire le lendemain. Le lieutenant-amiral Van Nes, comme de coutume, marcha toute la nuit à côté de son chef et se mit également en mesure de le bien seconder. Les Anglais se tinrent constamment dans les eaux de notre escadre et à une si petite distance que l'on pouvait se héler.

A la pointe du jour De Ruiter fit braquer les longuevues de ses vigies dans la direction de l'arrière-garde, car il ignorait le sort de Tromp. Mais ne découvrant que des vaisseaux ennemis, il ordonna à son beau-fils Johan de Witte, capitaine des soldats de marine de faire mettre les fusils en faisceaux et d'envoyer tout son monde aux pièces, parce qu'il y avait tant de tués et de blessés que l'on ne pouvait plus desservir convenablement l'artillerie. Plusieurs de nos braves étaient tombés de fatigue et sommeillaient léthargiquement sur des monceaux de morts, mais à l'appel du chef ils coururent tous gaîment au poste qui leur fut assigné (*).

(*) Nos marins ont de tout temps été renommés pour leur gaîté qui s'augmente plutôt qu'elle ne les abandonne en présence de l'ennemi; nous en citerons volontiers un exemple que l'on trouve narré dans un ouvrage périodique *de Boekzaal* (la bibliothèque) au numéro pour le mois d'Avril 1817.

Pendant les guerres de Charles II d'Angleterre avec la Hollande, un court armistice succéda à une terrible bataille. Un matelot hollandais cité pour son agilité grimpe au mât de pavillon de son bord, s'y dandine à son aise et y fait des sauts de carpe qui d'abord remplissent tout le monde

Cependant la plus grande partie de la flotte anglaise entourait, en forme de croissant, notre De Ruiter. Le sang-froid et le coup d'œil du moment constituent certes le héros autant que la bravoure, et De Ruiter, possédant au plus haut degré ces qualités, leur dut son salut en cette rencontre, car, perdu avec un petit nombre des siens au milieu d'une immensité d'ennemis, il n'eut pendant un instant devant les yeux que la destruction la plus complète dans les abîmes de la mer ou dans l'océan de feux qui l'entourait.

Le vaisseau de notre amiral fut dès le commencement de l'action le point de mire de toutes les batteries anglaises; les boulets pleuvaient sur son vaisseau, écharpaient les voiles, coupaient ses cordages et faisaient tomber pièce-à-pièce ses mâts et ses agrès et moissonnaient enfin le petit nombre de braves qui combattaient encore sur le pont.

Pendant que De Ruiter était en proie à cette tourmente, il héla son lieutenant-amiral qui le secondait vaillamment afin de se concerter sur ce qui leur restait à faire. Ils s'enfermèrent quelques instans dans la cabine et après être tombés d'accord qu'il n'était pas possible de faire tête avec sept ou huit vaisseaux tout-à-fait désemparés à toutes les forces navales de la Grande-Bretagne, ils résolurent de se retirer en bon ordre en combattant, et de se soutenir mutuellement à la vie et à la mort.

---

d'épouvante à laquelle succède un tonnère d'applaudissemens lorsqu'on le voit descendre sain et sauf de son excursion aërienne. Un matelot anglais ne veut pas demeurer en reste; il monte avec la même agilité à la corne du pavillon et s'efforce d'y imiter les cabrioles de son ennemi, mais, perdant l'équilibre, il descend plus vite qu'il n'est monté. Les cordages du vaisseau atténuent la force de la chute et heureusement il tombe sur le pont sans se faire trop de mal et, aussitôt que la parole lui revient, il crie aux Hollandais: Mille sabords! imitez-moi donc si vous le pouvez!

C'est alors que De Ruiter laissa voir combien il en coûte à des braves d'être obligé de quitter la partie; il laissa, dans l'amertume de son cœur, échapper ces paroles. »Que nous sommes malheureux, cher »camarade, j'ai trop vécu! – Je désire également la »mort, repliqua Van Nes, mais on ne meurt pas »quand on le veut!"

Après avoir encore renouvelé les assurances de se seconder mutuellement jusqu'à la dernière extrémité, ils abandonnèrent la cabine; le lieutenant-amiral était encore occupé à faire ses adieux lorsqu'un boulet ennemi pénétra avec fracas dans cette même cabine et emporta le bordage et la place qu'ils venaient de quitter; quelques secondes de retard et nos deux braves n'étaient plus!

Le lieutenant-amiral Van Nes, étant retourné sans encontre sur son bord, fit des prodiges de valeur pour couvrir son amiral et repousser les ennemis. Si les Anglais se fussent jetés simultanément sur notre petite escadre elle eût été infailliblement détruite en partie si non tout-à-fait; mais ils donnèrent constamment la chasse à De Ruiter qui, tout en continuant son cours, leur riposta vivement de ses pièces de gaillard. Le but de l'ennemi semble avoir été de prendre notre amiral à en croire une lettre de l'amiral Monk dans laquelle il se flattait de faire prisonnier ce grand homme de mer et de le conduire en Angleterre. Effectivement vers l'heure de midi l'ennemi réussit presque à incendier les *sept Provinces* que De Ruiter commandait; le brûlot anglais en était déjà si près que l'équipage s'en était éloigné et que l'artificier s'apprêtait à mettre le feu à la chemise souffrée.

Cependant De Ruiter, calme et inaccessible à la crainte au milieu des plus grands périls, voyant ap-

procher le brûlot, donna tranquillement ses ordres pour mettre dehors quatre chaloupes dans lesquelles on mit du monde de son propre équipage et de ceux des bords de Van Meeuwen, De Vollenhoven et de Dubois. Quatre gentilshommes français, les chevaliers De Lorraine, De Couslin et Cavoy ainsi que le baron de Busca, qui, pendant toute la bataille, s'étaient tenus sur le vaisseau de De Ruiter, se jetèrent dans une des chaloupes pour se porter à la rencontre du brûlot.

Lorsque le brûlot se fut approché, comme nous l'avons dit, De Ruiter vira adroitement de bord en poussant la barre au lof et en carguant ses voiles à tribord, de manière qu'il évita la machine incendiaire à laquelle il envoya toute sa bordée, après avoir commandé aux chaloupes de nager en avant; mais les Anglais, maltraités par notre canon et par notre mousqueterie, n'attendirent pas les chaloupes; ils se sauvèrent dans leurs canots et à la nage et mirent le feu à leur brûlot dont la machine joua sans faire effet. Un vaisseau anglais, de soixante-deux canons, qui avait conduit le brûlot jusqu'à là, se trouva en grand péril de sauter de compagnie avec lui, mais notre brave Van Nes l'ayant accosté le foudroya si impitoyablement de son artillerie qu'il le força à prendre le large.

Les volontaires français qui se trouvaient dans la chaloupe de De Ruiter voulurent donner la chasse à la chaloupe anglaise, mais l'amiral, craignant qu'ils ne se laissassent emporter par leur ardeur, leur fit signal de cesser la poursuite et d'arriver, charmé qu'il était d'avoir échappé à cet imminent péril.

Monk, n'ayant pas réussi à incendier notre vaisseau amiral, tâcha de le couler ou de s'en emparer. Il l'attaqua simultanément avec tous les vaisseaux qu'il put réunir et, arrivé à portée de pistolet, il lui envoya

incessamment de si furieuses bordées que le malheureux vaisseau semblait devoir être pulvérisé. La position de notre amiral était vraiment déplorable, affreuse même, telle enfin que ce brave, bronzé par les batailles et la fureur des élémens, se laissa aller un instant au découragement; on l'entendit s'écrier avec amertume, en s'adressant à son gendre De Witte: »O mon Dieu! »que je suis malheureux! Dois-je être le seul qu'épargne »cette pluie de boulets?" De Witte, digne émule de son beau-père lui répliqua: »Est-ce bien vous, mon »père, que j'entends écouter la voix du désespoir? Eh »bien! si vous voulez mourir, poussons droit à l'ennemi, »nous tomberons ensemble!" Ce mâle langage rappela le héros à lui-même, au sentiment de la véritable bravoure: »Vous ne savez pas ce que vous dites, »s'écria-t-il, en suivant votre conseil, tout serait perdu; »mais en tâchant de me tirer de là et de conserver »nos bords, avec l'aide de Dieu, nous pouvons une »autre fois prendre notre revanche."

Effectivement on ne tarda pas à se dégager. De Ruiter, qui pendant tout ce temps avait couru sud-est et sud-sud-est, et qui dès les neuf heures du matin s'était approché jusqu'à trois milles de West-Capelle, serra alors les bancs de si près que Monk n'osa pas continuer la chasse. Il fit signal de cesser la poursuite et les vaisseaux anglais commencèrent à virer de bord les uns après les autres.

Parmi les capitaines qui avaient le plus vaillamment secondé De Ruiter, on doit citer David Vlug qui s'était constamment tenu avec son vaisseau entre l'amiral et les Anglais en faisant ainsi une diversion très-utile. Cependant plusieurs de nos vaisseaux avaient rejoint le gros de la flotte, et presque au même moment on en découvrit trois autres qui pendant la nuit avaient

serré le vent et marché à la bouline. Aussitôt que les Anglais eurent vue de ces vaisseaux, ils détachèrent quatorze de leurs frégates pour les intercepter; mais De Ruiter, ayant hélé les commandans et les capitaines à son bord, commanda au vice-amiral Bankert de prendre avec lui dix-huit des meilleures frégates et deux brûlots et d'aller croiser dans les eaux de la passe dite de Spleet afin d'y protéger les vaisseaux qui devaient encore rejoindre le gros de la flotte. Notre vice-amiral s'acquitta si bien de cette commission qu'il sauva les trois bâtimens dont nous venons de parler et força les ennemis à prendre le large. De Ruiter, alors, poursuivit son cours, arriva encore le même jour dans les eaux du Doorloo et alla enfin jeter l'ancre sur la rade des *Wielingen.*

Tromp, qui comme nous l'avons dit, avait poursuivi pendant toute la nuit l'escadre du pavillon bleu et l'avait chassée jusque sur les côtes d'Angleterre, se trouva, le lendemain, avec son escadre, à la hauteur du Galper et, voyant que l'ennemi ne tenait pas et filait, il tourna au sud, à la recherche de De Ruiter afin de le secourir si besoin était. Il ne rencontra d'abord aucun des vaisseaux néerlandais, mais il vit le gros de la flotte anglaise courir des bordées en amont de lui. Cependant vers le soir, il découvrit et héla le vaisseau du lieutenant-amiral Tjerk Hiddes de Vries dont l'état dut lui faire supposer que notre flotte avait été très-maltraitée. Il réunit ce bâtiment, qui était désemparé et criblé de boulets, à son pavillon, et arriva enfin, le 6 Août, dans la matinée, sans avoir perdu un seul vaisseau, à la hauteur des *Wielingen.*

Quoique la perte d'un si grand nombre de braves commandans rendît cette bataille très-fatale aux Hol-

landais, leur flotte avait été moins maltraitée que celle des Anglais qui perdirent six vaisseaux; nous n'eûmes à regretter que deux frégates, le *ter Tholen* et le *Sneek* (*). Les Anglais cependant tinrent la mer et ce fut là tout le résultat de cette journée pour eux, tandis que De Ruiter, par son admirable retraite, effaça l'éclat de tous ses précédens lauriers. La renommée proclama partout son triomphe et même des souverains étrangers se plurent à l'en féliciter en le comblant de marques d'honneur.

Fuite des Anglais devant la flotte hollandaise.

(11 *Septembre* 1666.)

Nous venons de voir le vaillant De Ruiter faisant, en combattant, une admirable retraite avec des forces minimes devant une flotte formidable; nous allons apprendre maintenant comment ce même brave sut,

(*) Les Anglais furent assez éhontés que d'estimer notre perte à 20 vaisseaux, 4000 tués et 3000 blessés. Il est vrai de dire, cependant, qu'ils profitèrent noblement de ce qu'ils appelaient leur triomphe. Ils employèrent leurs formidables forces à capturer un grand nombre d'inoffensifs et de faibles navires marchands à la hauteur de Holmes dans le Vlie et à dévaster, à incendier, avec une barbarie inconnue à d'autres peuples civilisés, toute la partie occidentale de l'île de Terschelling. L'historien Lédiard se complaît à léguer à la postérité avec une minutieuse exactitude le récit de ces hauts faits. Il se délecte à compter le nombre des habitations incendiées; il y en eut 6 ou 700, s'écrie-t-il, que nous livrâmes aux flammes et nous fîmes un butin de plus de 1,200,000 livres sterling! Pendez-vous *Cartouche*, *Mandrin* et *Fra diavolo* et vous autres tous héros des grandes routes, Monk et les siens ont pillé, assassiné, incendié et vous n'y étiez pas! n'est-ce pas cela que le philanthrope Lédiard a voulu dire?.....

quelques semaines plus tard, prendre sa revanche et mettre les Anglais en déroute complète.

La flotte hollandaise arriva le 6 Août et les jours suivans, aux lieux de sa destination, dans les eaux de *Wielingen*, et l'on mit avec ardeur la main à l'œuvre afin d'être prêt à de nouveaux combats. Il ne fallait alors qu'un instant pour se refaire des pertes essuyées, pour reparaître, sur les mers, plus formidable que jamais. Alors, l'amour de la patrie enfantait des prodiges! Le 5 Septembre, un mois après la rentrée de la flotte, elle reprit la mer, forte de soixante-dix-neuf vaisseaux et frégates et de vingt-six ou vingt-sept brûlots. — Le malheur de la perte des lieutenants-amiraux Evertsen et De Vries, de Koenders et d'autres braves commandans et les différends surgis entre Tromp et De Ruiter depuis la dernière bataille, différends qui avaient eu pour résultat l'éloignement momentané du service du premier de ces officiers supérieurs, donnèrent lieu à un grand changement parmi les commandans en chef de la flotte des états. Le colonel Van Gent fut nommé lieutenant-amiral de l'escadre d'Amsterdam; le contre-amiral Sweers vice-amiral, et le capitaine Jean Gédéonszoon contre-amiral. Le capitaine David Vlug fut promu au rang de contre-amiral des vaisseaux du quartier septentrional. Le vice-amiral Bankert, le contre-amiral Corneille Evertsen J^or et le capitaine Jean Matthyszoon furent nommés respectivement lieutenant-amiral, vice- et contre-amiral de l'escadre zélandaise. On divisa la flotte en trois escadres dont la première fut placée sous le commandement du lieutenant-amiral, la seconde sous celui de Van Gent et la troisième sous les ordres de Bankert. Le 8 Septembre vers le soir, De Ruiter jeta l'ancre, avec toute la flotte, entre Duinkerque et Nieuport, ayant les caps

septentrionaux d'Angleterre à trois et demi milles ouest au sud de la flotte.

Quoique les fièvres d'automne exerçassent de grands ravages sur la flotte et qu'on y comptât plus de six cents malades, notre amiral résolut néanmoins d'aller chercher l'ennemi à la hauteur de Harwich où, d'après les rapports du comte de Charost de Calais, il se trouvait encore le 9. Le lendemain la flotte appareilla de très-bon matin avec forte brise de nord quart est, prenant cours au nord-ouest. Vers midi et demi les Hollandais furent avertis, par les signaux de leurs vigies avancées, de l'approche des Anglais. Après avoir couru encore pendant une petite heure, De Ruiter tourna sud-est à l'est afin d'attirer l'ennemi au-delà des bas-fonds et des sables de la côte d'Angleterre. On avait vue, alors, des caps-nord à environ six milles de la flotte et c'est alors aussi que la frégate *Edam*, commandée par le capitaine Pierre Magnuszoon perdit sa grande vergue. Cependant les Anglais approchaient toujours; ils comptaient plus de quatre-vingt-dix voiles. On les vit, vers le soir, se rallier, sans doute pour tenir conseil, mais l'on ne put encore rien entreprendre contre eux. Vers minuit De Ruiter tourna au nord et une heure après on vit, à la faveur de la lune qui était à son apogée, que plusieurs vaisseaux hollandais avaient engagé la canonnade avec des avant-postes anglais qui s'étaient hasardés trop loin au lof du gros de la flotte. Cette canonnade fit plus de bruit que de mal. Vers les trois heures du matin De Ruiter revira au sud, ayant le projet de courir en dessous des côtes de France à la hauteur du cap Vieux, où il croyait pouvoir combattre à chances égales, ce qui ne pouvait se faire sur les côtes d'Angleterre parce que la violence du vent d'est aurait empêché de porter se-

cours aux vaisseaux désemparés qui ainsi auraient couru risque de tomber entre les mains de l'ennemi. Le matin du 11, à la pointe du jour, il ventait avec violence de l'est-nord-est et la flotte Néerlandaise courut au sud-est avec le projet de se rallier à l'ouest de Calais, en dessous des côtes de France et près de la rade de Boulogne. Arrivé en vue des caps on n'aperçut pas l'ennemi; mais le vaisseau *l'Oostergoo*, commandé par le capitaine Vyzelaar, fut en grand péril, ayant perdu son grand mât par la violence du vent; on remorqua, en conséquence, ce vaisseau dans le port de Hâvre de Grace, comme ne pouvant plus servir, pour le moment, contre l'ennemi. Cependant ce malheur fut largement compensé en ce que les vice-amiraux Evertsen et Sweers s'emparèrent du *Royal Charles* de cinquante-six canons et de 250 hommes d'équipage; ce bâtiment avait perdu, dans la même bourrasque, sa misaine et son beaupré. On répartit les prisonniers sur les vaisseaux hollandais, mais, d'après les ordres de l'amiral, on incendia le bord. Deux autres vaisseaux anglais eurent encore beaucoup à souffrir du gros temps; l'un de ceux-ci perdit même son grand mât, mais, étant trop éloignés de la flotte hollandaise pour qu'on pût leur donner efficacement la chasse, ils purent mettre tous deux le cap sur les côtes d'Angleterre. Cependant De Ruiter longea la falaise de Calais et embouqua le détroit, tandis que de nombreuses vigies étaient placées sur les vergues de pavillon pour tâcher de découvrir les Anglais. Vers midi on les eut en vue à l'horizon, et la flotte étant parvenue à la hauteur du cap Vieux on les vit, de la falaise de Calais, arriver sur les Hollandais. Ceux-ci alors avaient atteint leur but, puisque les Anglais avaient le désavantage de devoir lutter contre la violence du vent et contre une forte houle.

Tout porte à croire que les Anglais s'imaginèrent que la flotte Néerlandaise fuyait devant eux et que cette conviction leur fit prendre la résolution de jouer la bravoure; car aussitôt que De Ruiter (qui voyait arriver l'ennemi) eut fait signal de virer et eut arboré pavillon rouge (ce qui est le commandement du branle bas général partout) et au moment où notre amiral ne s'attendait à autre chose qu'au commencement de l'action, on vit, avec la plus grande surprise, que l'amiral anglais faisait le signal de la retraite et filait au nord en travers de la flotte hollandaise. On donna pendant quelque temps la chasse à l'ennemi et l'on envoya quelques volées de canon aux traînards, en se flattant de les atteindre et de les forcer au combat; mais tout cela fut en vain, car l'ennemi, ayant mis voiles et bonnettes dehors, continua son cours en tenant le cap sur Douvres. Notre De Ruiter, voyant qu'il était impossible d'atteindre les Anglais et craignant tout de la violence du vent et de la houle, fit signal de discontinuer la chasse et de gagner le lof. Cela se passa à la vue de plusieurs milliers de Français qui se trouvaient sur les côtes et qui furent ainsi témoins de la résolution intrépide des Hollandais et de la lâche fuite des Anglais (*).

» Et toi, de l'océan et le maître et l'effroi,
» Toi qui, de tes rochers, fais au monde la loi,
» Orgueilleux Léopard! qui, sur les mers profondes,
» Nous ravis le trident du monarque des ondes,

(*) Aucun de nos lecteurs ne sera étonné d'apprendre que les Anglais, aient nié cette fuite honteuse et aient prétendu qu'ils avaient refoulé la flotte hollandaise sur les côtes, qu'ils l'eussent brûlée enfin si le gros temps n'y eût mis obstacle. Lédiard se fâche tout rouge parce que les Hollandais revendiquent l'honneur de cette journée; il se donne bien garde de parler des milliers de Français qui furent spectateurs des bravades et

» Qui sus, dominateur de l'empire des eaux,
» Abattre sans retour tes superbes rivaux,
» Dont le coup d'œil perçant, jusque sur leur rivage,
» Va de tes ennemis enchaîner le courage;
» Tu fus grand, je l'avoue, et les siècles passés,
» Quand nos ardens lions, sur l'océan lancés,
» A tes nombreux guerriers arrachaient la victoire,
» Ont vanté ta vaillance, ont admiré ta gloire!
» Défiant les périls et tes mille vaisseaux,
» Nos mâts te poursuivaient en tonnant sur les flots.
» Effrayé, rassemblant tes flottes fugitives,
» Tu nous vis en triomphe approcher de tes rives.
» En vain, dans ta fureur, tu redoublas d'efforts:
» Tu cherchas ton salut sous l'abri de tes ports.
» De Ruiter attaqua tes puissantes armées,
» Dispersa sur les mers tes poupes alarmées,
» Et son nom, sur tes bords répandant la terreur,
» Devint de l'univers et la gloire et l'honneur."

Expédition glorieuse des Hollandais à Chattam et à Rochester sous le commandement de De Ruiter et de Corneille de Witt.

(20 *Juillet et les* 4 *jours suivans*, 1667.)

Les Anglais, qui l'année précédente avaient été battus en plusieurs rencontres par les Hollandais, n'avaient pas encore reparu en mer. Aussi semblaient-ils faire peu de préparatifs de guerre chez eux, soit

de la course forcée des Bretons. » On trouve des écrivains hollandais, s'écrie-t-il, qui prétendent prouver que les Anglais, quoique vainqueurs, et supérieurs en force, aient évité la bataille en se réfugiant sous leurs côtes; c'est encore là une des mille et une fables dont l'histoire batave fourmille. Un démenti, doit être prouvé pour être admissible, mais c'est de l'histoire..... anglaise!"

que le terrible incendie qui avait ravagé récemment Londres, où les flammes avaient consumé 12,000 maisons et 80 églises, eût ruiné leurs finances, soit que l'on y crût que la Néerlande ne se renforçait pas non plus et qu'ainsi l'on n'avait rien à redouter. Cependant dans ces temps d'heureuse mémoire l'activité et la prévoyance étaient à l'ordre du jour chez nous et animaient les Pères de la patrie comme les guerriers qui devaient la défendre et soutenir son honneur dans les champs de Mars. L'expérience ayant prouvé que bien souvent les conférences, qui devaient avoir lieu entre les plénipotentiaires des états-généraux et les commandans en chef de la flotte, amenaient des retards à l'exécution des plans que l'on avait arrêtés, on résolut de choisir deux ou trois hommes de talens et de tête, parmi les membres du gouvernement, qui se tiendraient constamment à bord de la flotte pour y être employés dans le conseil et d'action.

C'est à ces fins que le grand-pensionnaire Johan de Witt avait été envoyé sur la flotte vers la fin de l'automne précédent, et maintenant on confia cette tâche à son frère Corneille de Witt, seigneur (*ruwaard*) de Putten et bourguemaître de la ville de Dordrecht, qui arriva le 4 Juin à bord de la flotte au Texel, en qualité de plénipotentiaire des états-généraux. Les Zélandais et les Frisons, que l'on avait invités à envoyer également un député, ne crurent pas convenable de le faire, et ainsi la conduite des affaires, dans ces circonstances importantes, resta aux seules mains de Corneille de Witt.

Les états-généraux, quoique fatigués de la guerre, avaient résolu de ne pas la terminer sans avoir exécuté quelque chose de grand, d'éclatant. Ils voulaient forcer l'ennemi à demander la paix. On peut se faire une idée de l'esprit dont étaient animés nos braves ancêtres

en lisant les ordres donnés à De Ruiter qui avait été investi de nouveau du commandement en chef de la flotte. Ces ordres portaient : »Qu'après avoir embarqué les »soldats, il mettrait le cap sur la rivière de Londres; »qu'on la remonterait; qu'ensuite on embouquerait la »rivière de Chattam ou de Rochester, avec de petites »embarcations armées, des brûlots et autant de bâti»mens de guerre que faire se pourrait, afin de prendre »ou de détruire tous les vaisseaux et les navires an»glais qui auraient été trouvés en rivière à Chattam »et ailleurs; qu'on brûlerait tous les arsenaux et les »magasins militaires de Chattam et qu'à cet effet on »débarquerait des forces suffisantes pour s'emparer des »forts et des lignes des ennemis qui auraient pu en»traver l'exécution de ce plan."

»Sois moins fier, Léopard! abaisse ton audace!
»De nos foudres, Chattam conserve encor la trace.
»Sur l'abime grondant tout prêt à t'engloutir,
»Devant leur pavillon nos guerriers t'ont vu fuir!"

La flotte appareilla du Texel le 6 Juin et prit cours vers la Meuse ou plusieurs flûtes lui amenèrent, le 9 et le 10, des troupes de débarquement et des munitions. Le commandeur Van der Zaan reçut ordre, pendant ces entrefaites, de croiser avec sept vaisseaux en avant ou en flanc de la flotte; de surveiller strictement toutes les voiles étrangères, mais de se rallier à la flotte à la nuit tombante, à moins qu'il ne pût atteindre et capturer les bâtimens auxquels on aurait donné la chasse; cependant de ne pas rester, plus d'une nuit, éloigné du pavillon amiral.

Après que la flotte eut été abondamment avitaillée et suffisamment renforcée on leva l'ancre en mettant le cap sur les côtes d'Angleterre. Le 15 on se trouvait à cinq ou six milles de ces côtes à l'embouchure de la

rivière de Londres, lorsque, avec l'aurore, le vent commença à souffler violemment du sud-ouest et fraîchit au point de dégénérer en une violente tempête qui obligea les vaisseaux de la flotte d'abord à ne conserver que la misaine et l'artimon, ensuite à carguer la première de ces voiles, à ariser les vergues, à baisser les perroquets et enfin à laisser traîner l'ancre. La flotte, assaillie à l'improviste par cette bourrasque, eut beaucoup à souffrir. Plusieurs vaisseaux errèrent à l'aventure; d'autres chassèrent sur leurs ancres, la houle étant extraordinairement forte. Le vice-amiral De Liefde perdit une ancre; le contre-amiral Van Nes un cable; le lieutenant-amiral Van Gent, trois grelins, deux ancres et un canot. Le vice-amiral Sweers avait dérivé et la chaloupe du capitaine Marrevelt fut mise en pièces ainsi que le canot du contre-amiral Verburgh. Jean Van Nes l'aîné perdit une ancre, une balise et une chaîne de balise; Elant Du Bois trois cables et une ancre; Josse Verschuur une ancre; Jean Du Bois une ancre et un grelin. Henri Adriaansz. et Jean De Haan chacun deux cables et une ancre; enfin on croyait avoir perdu le brûlot de Gérard Forens. Nonobstant tous ces contre-temps on résolut de suivre bravement le projet arrêté et lorsqu'on eut jeté l'ancre, le 17, sur la rade royale ('s Koningsdiep) De Ruiter héla à son bord les colonels Van Gent et Dolman et leur ordonna de dresser une liste de contrôle afin de répartir, sur les vaisseaux de guerre et les autres embarcations, les soldats et les marins de manière à pouvoir opérer facilement le débarquement et entreprendre quelque chose d'important. Le soir de ce même jour De Ruiter communiqua ses ordres et le projet d'attaquer Chattam au conseil de guerre et on résolut de remonter la rivière avec dix-sept frégates des plus

légères de la flotte, cinq avisos et d'autres petites embarcations, afin de tâcher de s'emparer de dix à douze frégates et de vingt navires des Barbades que l'on savait être mouillés à l'endroit dit Hope près de Gravesand; on devait ensuite faire des reconnaissances exactes sur tous les points de la rivière de Rochester et voir à faire quelque coup de main d'éclat. Le commandement de cette escadre fut donné au lieutenant-amiral Van Gent, avec De Liefde pour vice-amiral et David Vlug pour contre-amiral.

Corneille De Witt, croyant qu'il était de son devoir de se trouver sur le théâtre de l'action, afin de pouvoir donner plus promptement tous les ordres nécessaires, quitta le 19 Juin le bord de De Ruiter pour passer sur *l'Agathe* commandée par le lieutenant-amiral Van Gent. On appareilla vers les quatre heures avec le commencement du flux et l'on embouqua la passe royale avec un vent de sud-ouest. Le vice-amiral Sweers et le capitaine De Wildt ainsi que cinq flûtes, ayant des soldats à bord, et qui avaient été séparés, par la tempête, de la flotte, la rallièrent alors et la renforcèrent considérablement, ce qui causa une grande allégresse parmi nos marins, quoique l'on eût déjà résolu de pousser en avant sans le secours de ces nouveaux venus. A sept heures le lieutenant-amiral fit signal aux autres vaisseaux d'embouquer également le chenal. Mais arrivé au-delà de la deuxième bouée on fut surpris par un calme plat et l'on fut forcé de laisser tomber les ancres et d'attendre le flux avec lequel, cependant, on ne parvint pas plus loin qu'au milieu du courant. Enfin, vers les onze heures le vent passa au sud-est avec une bonne brise et, les ancres étant levées, Van Gent traversa le courant au centre et De Ruiter s'approcha avec le gros de la flotte

plus à l'est et jeta l'ancre en s'embossant à cette hauteur. Van Gent favorisé par un bon vent se flattait d'atteindre encore pendant la soirée les frégates et les navires des Barbades dont nous avons parlé et qui se trouvaient à la hauteur de Tilbery Hope. Mais vers le soir le vent tomba et Van Gent ne put, avant la fin du flux, dépasser Holhaven situé à un mille et demi de Hope et à mi-chemin entre la rivière de Rochester et Gravesand. Il fut forcé en conséquence de laisser tomber l'ancre et d'attendre la fin du reflux, ce qui donna aux Anglais le temps de remonter la rivière, avec leurs vaisseaux, jusqu'à Londres. Le lieutenant-amiral Van Gent resta, avec sa division, toute la nuit, à l'ancre, et envoya quelques avisos à la découverte; ces avisos devaient, par des signaux convenus, donner avis de la présence de bâtimens, ou de brûlots ennemis. De son côté De Ruiter, n'ayant aucune information exacte sur la force des ennemis que Van Gent aurait pu rencontrer dans la rivière de Londres ou de Rochester, résolut de lui envoyer des renforts et chargea de cette expédition le vice-amiral Enno Doedes Star, qui remonta la rivière avec dix vaisseaux et deux brûlots jusqu'à la bouée septentrionale. Il envoya encore en croisière, de côté et d'autre, plusieurs vaisseaux afin de protéger les alliés et amis et de molester les ennemis que l'on rencontrerait. Comme le calme avait fait cesser la chasse, De Witt et Van Gent levèrent l'ancre peu après le commencement du jusant et revinrent mouiller au bas de la rivière à la hauteur de l'île de Chapey où l'on arriva vers midi. Aussitôt on résolut que les capitaines Jean van Brakel, Pierre Magnuszoon et Jean Du Bois iraient avec leurs vaisseaux s'embosser à petite distance du fort de Sheerness, situé à l'angle de la rivière dans l'île de Chapey; qu'ils seraient suivis

du gros de l'escadre, et que ces trois capitaines canonneraient autant que possible la forteresse, tandis qu'on débarquerait des soldats pour l'attaquer par terre. Ce commandement fut aussitôt exécuté que donné. A peine les Anglais virent-ils les Néerlandais s'approcher qu'une frégate et quelques autres bâtimens et brûlots, qui mouillaient en dessous du canon de la place, coupèrent leurs grelins et remontèrent précipitamment la rivière de Rochester. Les trois vaisseaux que nous venons de nommer, dont celui du capitaine Van Brakel marchait le premier, s'embossèrent effectivement à l'endroit convenu et, pendant qu'on mettait à terre huit cents soldats commandés par le colonel Dolman, ils canonnèrent si furieusement le fort que la garnison s'enfuit avant que nos troupes de débarquement fussent arrivées au pied du mur. Corneille De Vos, capitaine du yacht *Le jeune Prince à cheval*, arrivé à terre, dans son canot, avec huit hommes de son équipage, fut le premier dans le fort et eut l'honneur d'en arracher le pavillon britannique et d'y arborer celui des états. La canonnade n'avait duré qu'une heure et demie. On trouva dans le fort quinze pièces de canon en fer de 18 livres de balles, ainsi qu'une grande quantité de mâtures, de vergues, de cordages, de poudre, de goudron, enfin de tout ce qui était nécessaire à la construction et à l'armement de vaisseaux; ces approvisionnemens et ces munitions furent évalués à 4 ou 500 mille florins. Cependant ce jour-là on ne poussa pas plus avant dans le pays parce que, toutes les troupes de débarquement n'ayant pas encore rejoint le gros de la flotte, il eût été imprudent de s'aventurer trop loin avec une poignée de monde telle que celle qui se trouvait à terre.

Le lendemain on délibéra s'il fallait ou non conserver

le fort, mais, comme la chose fut jugée impossible, De Witt et Van Gent décidèrent qu'on le raserait après en avoir ôté tout le matériel et toutes les munitions. En conséquence on ordonna aux capitaines d'enlever et de mettre à bord de leurs bâtimens autant de mâtures et d'agrès et de matériel que possible et de brûler ou de détruire le reste. Ces ordres ne tardèrent pas à être exécutés; le canon, et tout ce que l'on put placer, fut embarqué et on détacha, à la marée montante, deux avisos et plusieurs chaloupes armées pour sonder la rivière de Rochester avec ordre de retourner à bord au commencement du reflux. Ces chaloupes, ayant remonté la rivière sur une distance de deux mille, trouvèrent qu'elle avait en plusieurs endroits de huit à dix brasses d'eau. Elles laissèrent tomber l'ancre hors de la portée du canon de cinq ou six bâtimens et virent plus loin encore douze autres vaisseaux non gréés, sans vergues ni voilures.

Les Anglais ayant été témoins de ce qui s'était passé dans l'île de Chapey et craignant, d'après les préparatifs qu'ils voyaient faire, que les Hollandais n'entreprissent quelque chose de plus sérieux, firent couler, vers le soir, trois navires à l'entrée de la passe. Ces écueils artificiels, ainsi que les bas-fonds de la rivière furent soigneusement reconnus et balisés par les nôtres; enfin on détacha sept vaisseaux et deux brûlots avec ordre de remonter incontinent la rivière de Rochester aussi avant que le capitaine Thomas Tobiaszoon, qui fut chargé de cette expédition, le jugerait à propos, et d'attaquer, de détruire ou de brûler tous les bâtimens ennemis qu'on rencontrerait, sans se mettre en peine d'aucune perte de vaisseaux ou d'hommes. On résolut en même temps que, le lendemain matin à la marée montante, toute la flotte suivrait l'avant-garde

afin de la seconder et de la soutenir au besoin. C'est alors que nous eûmes en notre pouvoir de venger sur les Anglais leurs lâches et atroces cruautés commises l'année précédente dans l'île de Terschelling et de mettre celle de Chapey à feu et à sang. On pouvait le faire avec autant moins de risques que maintenant les bâtimens porteurs des troupes de débarquement, qui avaient été dispersés par le gros temps, avaient tous rejoint la flotte; mais on voulut traiter l'ennemi avec plus de magnanimité et ne pas rendre les paisibles habitans victimes d'un châtiment que méritait seul le gouvernement; c'est à celui-ci qu'on résolut de s'en prendre en anihilant ses forces et en le forçant à demander la paix.

Le commandant en chef De Ruiter était mouillé, alors, avec le gros de la flotte, à la hauteur de la passe royale où plusieurs vaisseaux, qui s'étaient égarés, le rejoignirent. Le lieutenant-amiral Van Aylva avec l'escadre frisonne, composée de onze vaisseaux, quatre galiotes, d'un aviso et d'un brûlot, se rallia le même jour au pavillon amiral autour duquel plusieurs autres vaisseaux, qui pour différens motifs avaient été retenus jusqu'alors dans nos ports, arrivèrent également.

Le même jour De Ruiter fut informé par le *ruwaard* De Witt de la prise du fort de Scheerness et invité à remonter avec ses vaisseaux jusqu'à la hauteur de Quinenbourg afin d'y bloquer la Tamise ou la rivière de Londres ainsi que les approches de cette ville. De Witt ordonna aussi au vice-amiral Enno Doedes Star de remonter, avec son escadre, la rivière de Rochester et manda enfin auprès de lui De Ruiter, afin de délibérer sur une affaire importante, lui donnant ordre d'arriver avec son bord et tous ses brûlots. Une heure après le cou-

cher du soleil De Ruiter arriva avec ses vaisseaux au-delà de la grande balise et y jeta heureusement l'ancre sans qu'aucun de ses bâtimens touchât. A la pointe du jour il remit à la voile et laissa tomber l'ancre, vers les sept heures, près de la bouée septentrionale. Delà il réappareilla avec quelques bâtimens pour la rivière de Rochester et y fut rencontré par le vice-amiral Star qui l'invita à se rendre auprès du *ruwaard;* il continua promptement son cours vers Chattam où il arriva, vers l'heure de midi, auprès de De Witt et de Van Gent qui le matin avaient remonté la rivière, vent arrière, pendant l'espace de quatre milles et avaient découvert en dessous de Chattam plusieurs gros vaisseaux anglais.

Outre les trois navires que les Anglais avaient coulé bas à l'embouchure de la rivière, ils avaient encore fait couler, un peu plus avant, quatre brûlots afin d'embarrasser la passe et de la rendre dangereuse. Un peu en deça du château *d'Upnore* ils avaient embossé six vaisseaux rasés pour servir de batteries afin de disputer le passage aux Hollandais dans le cas où ils le tentassent : là ils avaient coulé aussi deux énormes bâtimens afin de rendre la passe impraticable, tandis qu'ils avaient tâché de fermer la rivière au moyen de grosses chaînes, comme jadis les Infidèles l'avaient fait à Damiette pour nous barrer le passage du Nil. Cette chaîne, qui incontestablement nous genait beaucoup, était soutenue sur des poulies afin de l'empêcher de s'enfoncer dans les flots. Derrière cette barrière, en deça du château *d'Upnore*, se trouvaient quatre vaisseaux et en avant deux frégates afin d'en défendre les approches. Sur les deux rives, à l'endroit où la chaîne était attachée, on avait élevé deux batteries garnies chacune de huit pièces d'artillerie couvertes par quel-

ques mousquetaires. Canons et mousquets tiraient incessamment sur les nôtres.

Le capitaine Thomas Tobiaszoon, chargé d'attaquer et de prendre ou de détruire les vaisseaux anglais, avait déjà combattu pendant quelque temps avec son escadre contre ces six frégates sans cependant qu'aucun des siens osât tenter l'abordage, car la position de l'ennemi rendait cette attaque extrêmement dangereuse; les frégates se trouvaient à l'entrée du goulot de la passe là où il était impossible que deux bâtimens passassent de front; déjà même quelques-uns des plus forts vaisseaux avaient touché. La gloire immortelle de vaincre tous ces obstacles et d'atteindre le but qu'on s'était proposé, était réservée au capitaine Jean van Brakel. Ce vaillant homme de mer (qui avait été mis aux arrêts le matin même de ce jour, par les ordres de De Witt, parce qu'au mépris de la consigne, il avait permis la veille à quelques-uns de ses matelots d'aller à terre avec le canot) voyant qu'il y avait maintenant occasion de faire oublier sa faute contre la discipline militaire et d'acquérir même de l'avancement et de l'honneur par une action d'éclat, offrit, pour le cas où l'on voulut lui donner son pardon, de dévancer les autres vaisseaux de la flotte avec son bord nommé *La Paix*, mauvaise petite frégate qui se trouvait à l'arrière-garde; d'attaquer à l'abordage le plus avancé des vaisseaux anglais et de remorquer les brûlots afin qu'ils pussent attacher leurs chemises souffrées. Cette offre courageuse fut bien reçue et les arrêts de notre brave furent levés. Van Brakel, de retour sur son bord, dépassa bientôt tous les autres vaisseaux et cingla intrépidement de l'avant, en passant par-dessus la chaîne sans faire aucune attention au feu des vaisseaux et des batteries de la rive, auquel, même, il ne riposta pas

d'abord. Arrivé à une portée de fusil de l'ennemi, il envoya sa bordée au vaisseau anglais qui auparavant avait servi à protéger la forteresse de Scheerness et qui avait rétrogradé jusqu'à là et il continua pendant quelque temps à le foudroyer avec ses pièces de chasse. Enfin, il attaqua ce vaisseau à l'abordage et le prit sans éprouver pour ainsi dire de perte, car il n'eut que deux ou trois tués et autant de blessés. Ce vaisseau, nommé le *Jonathan*, était une forte frégate, prise naguères aux Hollandais, ayant quarante-quatre sabords et elle était montée par cent cinquante hommes. Le commandant Jean Danielszoon van den Ryn suivit immédiatement, avec son brûlot, le *Pro Patria*, le capitaine Van Brakel, et heurta si violemment la chaîne; qu'elle vola en éclats, et, sur le champ, il accosta le second vaisseau anglais *le Mathias*, qui était également une prise de 52 canons faite aux Hollandais, y attacha le grappin et enfin la chemise souffrée de son brûlot. Cependant d'autres revendiquèrent la gloire d'avoir forcé cette chaîne, et c'est ainsi que plusieurs écrivains racontent que la chaîne fut détachée par les ordres et sous la direction du contre-amiral Vlug; que quelques matelots, envoyés par lui à terre, avaient brisé un des chaînons qui la retenaient. Ce chaînon est encore à voir à Enkhuizen et un de nos bardes a chanté ce trait d'intrépidité. Quoiqu'il en soit, toujours est-il certain que le commandant Van den Ryn et l'équipage du contre-amiral Vlug ont eu une égale part à la destruction de cette barrière de fer. Le commandant Henri Hendrikszoon, avec son brûlot *la Cathérine*, suivit intrépidement notre Van den Ryn afin d'attaquer à l'abordage le *Charles quint*, aussi amariné sur les Hollandais, et qui alors avait soixante pièces de canon; mais, ayant abordé ce vaisseau de l'avant, le brûlot fut coulé bas. Un

troisième brûlot, de George Andrieszoon Mak, et nommé le Schiedam, qui s'approchait en même temps du *Charles quint* en tâchant de l'accoster, subit le même sort; mais, pendant que le Schiedam brûlait, il communiqua l'incendie au vaisseau ennemi sur lequel le feu exerça ses ravages durant toute la journée et le fit sauter à l'entrée de la nuit. D'autres disent que le capitaine Van Brakel, après avoir perdu sa chaloupe et son canot, nagea, avec une partie de son monde dans la yole du capitaine Naalhout, au vaisseau et l'escalada à l'éperon et par les tire-vieilles et se rendit maître de ce bord presque sans coup férir; qu'il fit prisonnier le capitaine qui avait tâché de s'échapper à la nage; qu'il fit cinquante-six prisonniers sur les deux vaisseaux amarinés par lui, le reste des équipages s'étant sauvé à terre; enfin qu'il incendia le Charles quint. Ces deux versions sont cependant à accorder facilement quand on considère que tout l'équipage se trouvait sur le vaisseau dans le moment où l'artifice du brûlot partit, et que l'incendie ne se propagea pas spontanément mais dura plusieurs heures, ce qui donna à Van Brakel le temps de déployer aussi sa valeur.

Les Anglais avaient placé non loin de la chaîne une nombreuse troupe de soldats qui entretinrent une vive fusillade sur les vaisseaux néerlandais, fusillade qui, si elle eût duré long-temps, eût pu nous faire essuyer de grandes pertes vu qu'en cet endroit la rivière n'est pas plus large que la Meuse devant Rotterdam; mais on fit bien vite une trouée dans cette troupe de tirailleurs qui prirent la fuite en désordre. Quant aux batteries, dont nous avons déjà parlé, le canon hollandais les réduisit bientôt aussi au silence, au point que les Anglais, après avoir perdu quelques hommes, les abandonnèrent aux nôtres dont l'ardeur alors ne connut plus de bornes.

Cependant vint le tour du *Royal Charles* qui se trouvait non loin du théâtre de l'action et qui avait continuellement tonné de ses batteries pour disputer le passage aux Hollandais; mais la résistance que ceux-ci rencontrèrent là ne fut pas sérieuse, parce que l'incendie du *Matthias* avait rempli les Anglais d'une épouvante si grande qu'ils se jetèrent par dessus les bastinguages du *Royal Charles* dont le canot du vice-amiral De Liefde et la chaloupe du capitaine Thomas Tobiaszoon s'emparèrent presque sans coup férir. Ce fut l'équipage de cette dernière chaloupe qui arracha le pavillon de ce vaisseau anglais. Plusieurs chaloupes arrivèrent successivement ce qui fit naître par après des discussions au sujet de cette prise. Ce vaisseau, l'un des plus beaux et des plus grands de la marine anglaise, avait été bâti du temps de Cromwell et nommé le Narby en commémoration de la victoire remportée en cet endroit, mais avait été rebaptisé du nom du roi. On l'avait employé en 1660 pour transporter le roi, de Hollande, en Angleterre, et il portait alors cent canons. On n'y trouva cependant que trente-deux couleuvrines de bronze, les plus gros canons en ayant été enlevés. Il avait servi, quelques années auparavant, de vaisseau-amiral au duc d'Yorck et au brave Monk.

Les Anglais abandonnèrent aussi le *Château de Hovingen*, qui nous avait appartenu et qui alors avait soixante-dix sabords; nos chaloupes s'en emparèrent, mais il fut incendié sans qu'on en eût donné l'ordre. Plus en amont de la rivière se trouvaient quatre vaisseaux de ligne dont on se flattait de s'emparer encore pendant la journée, à quelles fins le lieutenant-amiral Van Gent passa sur le vaisseau *la Protection*, du capitaine Thomas Tobiaszoon, qui se trouvait le plus avancé,

et le vice-amiral De Liefde se rendit à bord du *Gorcum*, du capitaine Pierre Nanning. Cependant, comme la marée était presque passée et qu'elle avait baissé au point de faire talonner la plupart des vaisseaux, on se vit forcé d'en finir pour ce jour-là et d'attendre le flux du lendemain. De Witt envoya pendant la soirée, par un aviso, des lettres à leurs hautes et puissantes seigneuries. Ces lettres étaient datées du *Royal Charles*, à deux heures de l'après-dînée et contenaient le bulletin de la victoire que l'on avait obtenue jusque là. Il s'était rendu auparavant, accompagné de De Ruiter, à bord du *Jonathan* pour complimenter le capitaine Van Brakel sur son brillant fait d'armes.

Le lendemain, 23 Juin, le vent fut favorable à notre expédition; il soufflait du nord-est. Les brûlots, que l'on avait mandés, arrivèrent sur les neuf heures du matin auprès de l'amiral et eurent ordre de remonter sur le champ la rivière afin de détruire les quatre vaisseaux de ligne. Le château d'Upnore était situé, entre l'escadre néerlandaise et les vaisseaux que l'on voulait attaquer, sur le bord de la rivière qui n'a que très-peu de largeur en cet endroit. Ce château était armé de grosses pièces de position qui tonnaient incessamment sur les vaisseaux hollandais. Ce fut là le cas de joindre la prudence à la bravoure. En conséquence De Ruiter mit ordre à tout et convint avec De Witt et Van Gent que sept vaisseaux escorteraient les six brûlots jusqu'au château d'Upnore; que tous forceraient le passage pour mener les brûlots aux vaisseaux anglais, et canonneraient le fort. Les capitaines de ces vaisseaux reçurent des ordres par écrit et l'exécution leur en fut vivement recommandée; tous jurèrent d'obéir bravement et tinrent parole en gens de cœur.

Vers l'heure de midi ils appareillèrent tous, résolu-

ment, avec vent est-nord-est et arrivèrent sur les deux heures à la hauteur du château qu'ils canonnèrent vivement afin que les brûlots pussent passer à la faveur de cette canonnade, et aborder les vaisseaux anglais. Nos brûlots passèrent pour la plupart sans être endommagés nonobstant un feu croisé violent du fort et d'une batterie placée sur l'autre rive de la rivière. Alors les Anglais, voyant qu'il y allait de leurs vaisseaux, tâchèrent d'en détruire trois, mais on ne leur en donna pas le temps; ils devinrent la proie de nos machines incendiaires. De son côté De Ruiter, remarquant que sa présence sur le théâtre de l'action pouvait jeter un grand poids dans la balance, sauta dans une chaloupe avec laquelle il nagea aux siens. Ce que voyant De Witt lui demanda: où il allait? Voir ce que mes loups font là bas, fut la reponse de notre amiral; vous n'irez pas seul! cria De Witt et nos braves se portèrent ensemble au plus chaud de l'action pour être témoins de l'intrépidité de leurs frères d'armes.

De Ruiter, ne voulant pas rester spectateur oisif, prit lui-même la barre d'un brûlot et commanda comment il fallait attacher le grappin. Les plus gros vaisseaux des Anglais se trouvaient à petite portée de bombarde en amont du château *d'Upnore* et non loin de Chattam. Les Hollandais, sans se laisser intimider par le feu le plus terrible, continuèrent leurs cours. Ce fut le commandant Cornelis Jacobszoon van der Hoeven, montant le brûlot *la ville de Rotterdam*, qui atteignit le premier les vaisseaux de ligne. Il dépassa l'amiral du pavillon blanc, *l'Old James*, jeta le grappin sur l'amiral de l'escadre bleue, le *Loyal London*, et, faisant en même temps jouer la machine de son brûlot, il mit le feu à ce vaisseau. Un second brûlot, qui

suivait Van der Hoeven, alla incendier *l'Old James.* Un troisième brûlot fit subir le même sort au ***Royal Oak*** vice-amiral du pavillon blanc, qui en un instant brûla jusqu'à fleur d'eau. Cependant l'incendie du ***James*** et du ***Loyal London*** ne faisant pas de progrès assez rapides, et les Hollandais, craignant que l'ennemi ne vint à le maîtriser, y attachèrent encore deux brûlots qui achevèrent la destruction de ces bords. C'étaient les trois principaux vaisseaux de la flotte anglaise; ils avaient chacun quatre-vingts sabords, et en les détruisant on porta un coup sensible à la marine britannique. Cependant les Anglais parvinrent à remorquer plus avant et à sauver le ***Marmouth.*** Les nôtres, il est vrai, avaient grande envie de poursuivre leur proie, mais la prudence leur commandait de ne pas s'engager plus loin, car la rivière devenait de plus en plus étroite et elle était hérissée de carcasses de navires que les Anglais avaient fait couler; d'ailleurs le vent, déjà très-inconstant, menaçait de devenir tout-à-fait contraire.

Vers trois heures de l'après-midi l'œuvre de destruction était accomplie et elle l'avait été en vue du duc d'Yorck, de l'amiral Monk et du duc d'Albemarle qui la veille encore avaient été à bord des trois vaisseaux et se trouvaient alors à Rochester. C'est ainsi que ces chefs furent témoins de la destruction de la fleur des forces navales de la Grande-Bretagne, et virent comment les Hollandais savaient tirer vengeance de l'incendie de leurs bâtimens marchands dans le Vlie, dix mois après que cet acte atroce avait été commis.

Cette insigne victoire ne coûta aux Hollandais que cinquante, d'autres disent seulement trente tués et un très-petit nombre de blessés. On ne sacrifia que huit brûlots pour consommer cette grande œuvre, tandis que les vaisseaux de guerre n'eurent presque

point à souffrir. Mais la perte des Anglais fut énorme, car on leur porta un coup plus sensible qu'on n'aurait pu le faire en six batailles rangées couronnées par la victoire. Outre la destruction de leur grand magasin de marine et celle du fort de l'île de Chapey, sans compter douze frégates et brûlots qu'ils avaient fait couler dans la rivière, on leur prit ou l'on détruisit huit de leurs meilleurs vaisseaux dont nous donnerons la nomenclature, afin que le récit de ce brillant fait d'armes ne paraisse pas exagéré à nos arrière-neveux. On prit aux Anglais le *Royal Charles* et le *Jonathan* respectivement de quatre-vingts et de quarante canons; on brûla le *Charles quint* et le *Mathias* chacun de cinquante-quatre canons; le *Château de Hovingen* de soixante; *l'Old ou le Royal James* de soixante-dix à quatre-vingts; le *Loyal London* et le *Royal Oak* chacun de quatre-vingts canons. Après la destruction des vaisseaux de ligne, les Hollandais prirent, encore le même soir, dix pièces de position qui étaient en batterie sur la rive et détruisirent ou incendièrent tout ce qui pouvait servir à l'armement de vaisseaux. On passa la nuit sur le théâtre de l'action et l'on y mouilla une partie de la journée du lendemain comme si l'on se fût trouvé sur une rade hollandaise, et enfin l'escadre, avec les deux prises (quelles prises on toua plus tard dans le port de Goerée) commença à descendre, dans le meilleur ordre, la rivière de Rochester. C'est alors que De Ruiter toucha avec la frégate *Harderwyck* que commandait son beau-fils le capitaine Van Gelder. Mais à la marée montante on renfloua le vaisseau qui continua sa marche jusqu'à la première bouée là où les Anglais avaient fait couler bas leurs frégates et leurs brûlots. Là aussi De Ruiter et De Wit se jetèrent dans une chaloupe avec laquelle ils nagèrent au gros de la flotte

et ils arrivèrent vers le soir, sans encontre, à bord du vaisseau amiral. Les autres vaisseaux suivirent lentement; quelques-uns talonnèrent, mais se dégagèrent heureusement. Tout cela se fit encore à la vue du duc d'Yorck et de l'amiral Monk qui couronnaient les rives avec une armée de douze mille hommes. Ils avaient grande envie de troubler les Hollandais dans leur retraite triomphale, mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à empêcher un débarquement en cet endroit. On dépêcha plusieurs escadres de la flotte pour bloquer les côtes d'Angleterre; on brûla encore plusieurs bâtimens ennemis, on remplit les côtes de trouble et d'épouvante et enfin De Ruiter alla s'embosser à l'entrée de la rivière, de manière à en fermer exactement l'accès.

C'est ainsi que l'on vit le Breton trembler et ramper d'épouvante devant le pavillon néerlandais; c'est ainsi qu'on le bloqua pendant deux mois dans son repaire. Mais, ne sommes nous pas le même peuple de braves, et les enfans de la Batavie ne se leveraient-ils pas comme un seul homme pour renouveler, s'il le fallait un jour, l'affaire de Chattam et pour punir de perfides alliés qui ont sacrifié notre belle patrie à la misérable cause d'une tourbe d'ingrats révoltés! Seraitce avoir trop d'orgueil que de dire avec Helmers:

» O triomphe! ô Patrie! en quel lieu, sous quel Ciel,
» N'as-tu pas fait briller ton éclat immortel?
» Des sables africains aux mers hyperborées,
» Partout de sa valeur remplissant les contrées,
» Le Batave aguerri, dans ses puissantes mains,
» De la terre étonnée a pesé les destins,
» Et l'altier Léopard, déchu du rang suprême,
» Dut reconnaître un sceptre imposé par nous-même."

La flotte néerlandaise revenue à l'embouchure de la rivière, on la divisa en plusieurs escadres destinées à tenir en échec et à alarmer les côtes, tandis que De

Ruiter, avec trente-huit vaisseaux, quatre brûlots et quelques avisos, prit position dans la rivière de Londres pour en barrer le passage à tout ce qui tenterait d'y entrer ou d'en sortir. D'un autre côté Van Gent, avec dix-sept vaisseaux, un brûlot, trois galiotes et une flûte munitionnaire, se dirigea sur Hitland afin de rendre visite ensuite à l'île de Fer. Le vice-amiral Corneille Evertsen, avec onze bâtimens et trois galiotes, alla croiser à la hauteur des Caps et le commandant Van der Zaan, avec sept vaisseaux, prit cours vers Harwich et la Baie Royale, non seulement pour y molester l'ennemi, mais pour s'y établir en vigie avancée afin de pouvoir donner avis, de ce qui se passerait, aux escadres qui se trouvaient en rivière. Le 29 Juin De Ruiter envoya, dans les chaloupes et les canots, quatre cent cinquante hommes, sous le commandement du major Brederode, pour opérer un débarquement dans l'île de Chapey et y chercher quelques provisions pour la flotte. Ce détachement parcourut toute l'île sans rencontrer aucune résistance et revint vers le soir apportant aux vaisseaux une profusion de moutons et de poules. De Ruiter avait défendu rigoureusement de maltraiter les paisibles habitans; il ne voulait pas que l'on imitât les Anglais qui naguères en avaient agi si inhumainement avec les habitans de nos côtes. Quelques matelots qui avaient transgressé ces ordres furent punis exemplairement. Cependant on eut avis que l'on armait à Londres une multitude de brûlots et c'est ainsi que De Ruiter jugea que la prudence commandait de redescendre la rivière, les brûlots étant toujours plus dangereux dans les eaux étroites qu'en pleine mer. En conséquence il se porta avec les vaisseaux qui se trouvaient sous son pavillon à la hauteur des caps septentrionaux, devant *Soulsbai* et *Olfernes* et bloqua ainsi à l'extérieur toute

la rivière. Cependant il ne se passa rien de remarquable; Van Gent, il est vrai, découvrit de loin dans le port et sur la rade d'Harwich une vingtaine de voiles, il s'apprêtait même à courir sus, mais, voyant que c'étaient des navires charbonniers, il ne voulut pas employer ses forces contre de faibles et d'inoffensifs marchands. Sur ces entrefaites les états-généraux envoyèrent le comte de Hoorn avec une grande partie de son régiment pour renforcer la flotte, et De Ruiter, alors, divisa ses forces navales en plusieurs petites escadres afin d'occuper toute la mer entre Harwich et la Baie Royale et de bloquer la rivière depuis cet endroit jusqu'aux Caps septentrionaux et jusqu'à *Marygate*. Quoique l'on bloquât ainsi toutes les approches de la rivière de Londres, cette mesure n'eut pas tout-à-fait l'assentiment des états-généraux parce qu'ils craignaient que les Anglais n'attribuassent cette retraite à la crainte, et ne se montrassent moins traitables aux négociations de Bréda que jusqu'alors ils avaient eux-mêmes poussées. Ils ordonnèrent donc qu'après avoir molesté l'ennemi autant que faire se pourrait, on remonterait aussi loin que possible la rivière de Londres; qu'on pousserait jusqu'à Gravesande, et même plus avant en cas de possibilité, afin d'entretenir l'épouvante qui regnait en Angleterre depuis les événemens de Chattam. — Ayant reçu ces ordres le 5 Juillet, De Ruiter arbora pavillon blanc comme signal à tous les commandans et capitaines de la flotte d'arriver à son bord, et ce signal se répéta d'escadre en escadre, car les vaisseaux étaient placés de manière à rendre facile ce sémaphore ou ce moyen de transmission d'ordres. Le conseil résolut qu'on remonterait de nouveau la rivière et De Ruiter appareilla en conséquence, le 6 Juillet, avec trente vaisseaux, laissant en croisière devant la rivière et à la

hauteur d'Harwich les vice-amiraux Corneille Evertsen et Enno Doedes Star avec le reste de la flotte. Après avoir consulté plusieurs marins hollandais qui connaissaient parfaitement les eaux et les passes de la rivière, et après avoir appris d'eux qu'elle n'était navigable pour nos vaisseaux que jusqu'aux fours à chaux situés à une portée de canon en amont de Gravesande, on envoya le lieutenant-amiral Bankert, le vice-amiral Sweers, et le contre-amiral Vlug, avec quatorze bâtimens de moindre calaison et deux brûlots, jusqu'à la hauteur de Gravesande; on leur donna ordre d'y rester s'ils ne découvraient pas de bâtimens ennemis, et de poursuivre leur marche dans le cas contraire. Les braves que l'on associa à cette expédition furent le lieutenant-colonel Palm, les capitaines Naalhof, Jacob Corneille Zwart, Wytze Beyma, Rudolphe Ketelaar, Jacob Pietersz. Vinkelbosch, Pierre Magnuszoon, Jean Maauw, Jean Paulusz. van Gelder, Thierry de Munnik et Jean Gyzels van Lier. Vers le soir quelques bâtimens flamands, qui portaient des soldats au service du roi d'Espagne, traversèrent la flotte avec la permission de De Ruiter. On apprit du commandant de cette escadrille de transport que l'épouvante s'était emparée des Anglais au point qu'ils avaient fait couler bas dans la rivière neuf gros bâtimens et qu'ils en avaient détruit plusieurs autres avec tant de précipitation qu'on ne les avait pas déchargés; qu'ainsi la passe avait été rendue si étroite que les plus petits bâtimens y couraient des risques. Ce capitaine nous informa encore que les rives étaient hérissées de canons; que plus de 160 pièces étaient en batterie sur les deux côtés, enfin que depuis huit jours on avait armé, dans les bassins de Londres, quinze brûlots dont les équipages étaient à bord et se tenaient prêts à appareiller au premier signal. Le 7 Juillet, pendant

la matinée, Bankert exécuta l'ordre qu'on lui avait donné et laissa tomber l'ancre à une portée de canon de Gravesande. Comme il ne découvrit de vaisseaux ennemis qu'à un mille et demi plus en amont, et ayant eu avis qu'on avait élevé à Gravesande une batterie de cinquante pièces, De Witt et De Ruiter, qui s'étaient rendus sur le bord de Bankert, résolurent de faire rétrograder la flotte jusque devant Quinenbourg et d'y prendre position; ce qui eut lieu effectivement pendant l'après-midi. Le lendemain on descendit encore plus loin la rivière, jusqu'à la *baie du nord* et l'on dispersa les vaisseaux de la flotte de manière à soumettre la rivière de Londres au blocus le plus rigoureux.

Le comte de Hoorn arriva le 8 Juillet avec son monde auprès de la flotte et l'on songea alors à tenter une attaque par terre. Il était facile de piller et d'incendier quelques petites villes, quelques malheureux villages, mais, comme depuis quelque temps les Anglais traitaient assez humainement nos prisonniers, et comme d'ailleurs on jugea de pareils actes indignes de la magnanimité néerlandaise, on résolut de risquer plutôt une chance contre la forteresse d'Harwich. En conséquence on mit ordre à tout. On désigna plusieurs vaisseaux pour soutenir les mille hommes, sous le commandement du colonel Dolman, qui devaient attaquer la forteresse, par terre; le contre-amiral Vlug et les capitaines Zwart et Lus devaient prendre avec eux quatre cents matelots pour porter les échelles d'escalade, jeter des grenades et détruire les palissades. Tous ces ordres étant donnés, De Ruiter fit voile le 10 au matin avec le gros de la flotte pour Harwich où il arriva sans encontre vers le soir. Le lendemain on ne put presque rien entreprendre étant contrarié par le vent. Cependant le 12 on courut jusque devant le

phare *d'Olferes* et aussi près que possible de la forteresse. On débarqua les soldats et les matelots, mais, comme les Anglais avaient non seulement enlevé toutes les bouées, mais avaient encore abattu tous les arbres de la côte, on ne put entrer dans la passe de Harwich et les bas-fonds empêcherent l'approche de la place que l'on ne put ainsi canonner avec succès. Cependant nos troupes de débarquement marchèrent si près du fort qu'elles purent se servir avec succès de leurs fusils et commencer les préparatifs de l'escalade. Mais, les Anglais faisant un feu terrible et continuel à mitraille, et les commandans ayant reconnu que la place n'était pas prenable sans le secours des vaisseaux, on résolut de renoncer à cette attaque et de se retirer en bon ordre. Cependant les Anglais voulurent nous couper la retraite et ils envoyèrent le comte de Sufolk, avec quelques cavaliers et soldats, attaquer les gens du comte de Hoorn, qui avaient été laissés à la garde des chaloupes et des canots. Là on se battit longtemps et avec acharnement des deux parts, mais le comte de Hoorn défendit si vaillamment le poste qui lui avait été confié qu'il força, vers le soir au coucher du soleil, l'ennemi à se retirer; ce qui permit à nos troupes de regagner en bon ordre leurs bords, sans avoir éprouvé quelque perte remarquable. Cette belle retraite compensa le chagrin de la non réussite de l'entreprise.

On retourna donc vers la rivière de Londres que l'on bloqua comme auparavant; le contre-amiral Van der Zaan se tint, en conséquence, devant la passe de Harwich, et les vice-amiraux Evertsen et Star furent envoyés à la hauteur des caps septentrionaux afin d'y disputer le passage à l'ennemi. Comme l'on avait appris qu'au premier jour quarante navires marchands

anglais, venant de Smyrne et du détroit de Gibraltar, devaient arriver dans la Manche, sous la conserve de quatre ou cinq vaisseaux de guerre, on divisa la flotte en plusieurs escadres et De Ruiter débouqua du canal avec l'escadre du centre afin de capturer ou de détruire tous les navires anglais qu'il rencontrerait et afin d'inquiéter et de ravager les côtes et les ports. Le lieutenant-amiral Van Nes fut commis à la garde du blocus de la rivière de Londres.

Les Hollandais, après avoir lutté pendant quelque temps avec les vents contraires (circonstance dont les Anglais profitèrent pour se réfugier dans leurs ports) et après avoir jeté l'épouvante dans l'île de Wight, à Plymouth et à Dartmouth, cinglèrent avec le jusant jusqu'en travers de *Torbay* où ils laissèrent tomber l'ancre et se préparèrent à faire une attaque afin d'avoir des nouvelles de la flotte marchande. On résolut d'employer à ces fins trois frégates légères, trois galiotes et six chaloupes. De Ruiter mit sous voile avec ces forces le 25 Juillet vers dix heures du soir; mais, comme le vent était très-faible, on fut obligé de faire remorquer les vaisseaux par des chaloupes. Vers minuit, cependant, le vent commença à fraîchir du nord-est et l'on arriva enfin en dessous de la côte de *Torbay* où l'on jeta l'ancre pour attendre le jour. A peine l'aurore parut-elle que les chaloupes furent mises dehors pour effectuer un débarquement sur Torbay; les vaisseaux suivirent pour les protéger. Les Anglais avaient, pendant la nuit, allumé de grands feux sur toute la côte afin de signaler nos mouvemens, et aussitôt que nos chaloupes furent à portée de leurs mousquets, ils firent sur elles un feu incessant et bien nourri. Mais les nôtres ne se laissèrent pas effrayer; ils nagèrent droit au port dont ils sondèrent l'entrée. Ce que voyant

les Anglais se réunirent en troupes et poussèrent de grands cris dont les nôtres ne tinrent pas plus de compte que des balles qui sifflaient à leurs oreilles. Nos gens attendirent les frégates qui, étant arrivées, commencèrent à jouer de leurs batteries et eurent bientôt nettoyé l'estrade. Nos chaloupes nagèrent au môle et nos marins y mirent le feu à deux navires marchands qui s'y trouvaient sur lest. A cette vue toute la population du village s'enfuit épouvantée, gagnant la montagne et abandonnant tout à la discrétion du vainqueur qui fut trop généreux pour abuser de sa supériorité. — On reconnut toute la passe de Torbay et, revenu à bord, on mit de nouveau à la voile pour aller à la recherche des bâtimens marchands. De Ruiter changea souvent de cours et tint toute la côte en émoi sans cependant, réussir à rencontrer la plus petite voile; enfin, après avoir reçu quelques renforts, il résolut d'appareiller pour les Sorlingues. Il revint delà, le 8 Août, devant Plymouth, d'où, le lendemain au matin, on vit sortir une chaloupe parlementaire, arborant pavillon blanc, qui nous apporta la nouvelle de la conclusion de la paix. Cependant notre lieutenant-amiral De Ruiter ne cessa pas les hostilités parce que leurs seigneuries lui avaient envoyé l'ordre, pendant qu'il croisait entre Plymouth et Falmouth, de continuer la guerre jusqu'à la ratification de la paix qui devait avoir lieu endéans le mois. En conséquence il courut pendant quelques jours des bordées à l'ouest et au sud des Sorlingues, mais il n'y découvrit rien, tellement était grande la terreur qu'inspirait nos armes. Il fallut donc chercher l'ennemi dans ses ports, et, ayant mis un grand nombre de chaloupes à la mer, on débarqua sur une petite île dont toute la population prit la fuite; nous n'y enlevâmes que des moutons et quelqu'autre bétail dont le besoin se faisait sentir sur la

flotte et celle-ci mit, enfin, le cap sur le port de Foy. Le vent contraire fit encore manquer cette expédition et il ne fut plus question de songer à la renouveler parce que De Ruiter reçut, le 31 Août, des lettres, de leurs hautes et puissantes seigneuries, portant que la paix avait été ratifiée à Bréda et l'ordre de cesser les hostilités, à dater du 5 Septembre, dans la Manche et dans la mer du nord. De Ruiter tint la mer pendant quelque temps encore et revint couvert de lauriers avec sa flotte triomphante, le 25 Octobre, sur la rade de Goerée. Le lieutenant-amiral Van Nes était resté pendant tout ce temps devant la rivière de Londres et avait reçu, le 28 Juillet, de la part des états-généraux l'ordre de remonter la rivière, d'attaquer, de brûler ou de détruire les vaisseaux de guerre anglais qui mouillaient avec quelques brûlots à la hauteur de Hope, et d'entretenir l'épouvante parmi les ennemis en les harcelant partout où faire se pourrait. On lui ordonna en outre, en passant et en repassant devant le fort de Scheerness, de canonner les pionniers qui travaillaient à le reconstruire.

En conséquence le brave Van Nes remonta la rivière, le 2 Août, avec toute son escadre et arriva à l'extrémité de la passe de Hope où les Anglais mouillaient sous le commandement du vice-amiral Spragge, du pavillon bleu, avec cinq frégates, dix-sept brûlots et un grand nombre de petites embarcations. Vers midi on se rencontra avec l'ennemi; l'amiral Meppel avait l'avant-garde, et le capitaine Nicolas Naalhout reçut l'ordre de prendre les devans avec huit brûlots, tandis que l'amiral le couvrirait avec le reste de l'escadre. Les Anglais voyant arriver notre brave capitaine déferlèrent sur le champ, mais ils l'attendirent sous voile jusqu'à ce qu'il fût arrivé auprès des brûlots; cependant lorsque ceux-ci

coupèrent leurs cables et coururent précipitamment vers les frégates, ces dernières mirent également voiles et bonnettes dehors. Le capitaine Naalhout leur donna vigoureusement la chasse et arriva enfin au milieu des brûlots; mais, comme ceux-ci se tenaient pour ainsi dire sous les vergues des frégates, il fut impossible d'attaquer ces dernières et l'on dut se borner à entamer les brûlots. Le calme qui survint pendant ces entrefaites fut très-défavorable aux Hollandais en ce que les Anglais touèrent leurs brûlots au milieu des nôtres dont plusieurs furent obligés de se faire sauter. Ce combat offrit un spectacle vraiment grand d'horreur; les brûlots seuls, comme autant de salamandres, y prirent part sans pouvoir entamer des deux côtés aucun des vaisseaux. Les Hollandais perdirent onze brûlots, les Anglais huit; mais le miroir de leur vaisseau amiral fut abîmé sans que les bâtimens hollandais eussent essuyés quelques dommages. Finalement les Anglais parvinrent à se réfugier sous le canon du château de Gravesande qui tonna sur les Hollandais de toutes ses batteries. Van Nes et Meppel laissèrent tomber l'ancre sur le mouillage d'où ils avaient chassé les Anglais et y restèrent pendant toute la matinée du lendemain, lorsque, vers l'heure de midi, les Anglais, croyant leurs ennemis découragés par la perte de leurs brûlots, se hasardèrent d'approcher. Van Nes se retira pour prendre carrière et jeta l'ancre vers le soir afin d'attendre les Anglais sur le champ de bataille qu'il avait choisi; là on se canonna pendant quelque temps et l'ennemi prit enfin le large.

Cependant le lendemain, à la pointe du jour, on vit déboucher et arriver de Harwich vingt et une voiles marchant entre deux écoutes avec une bonne brise d'est-nord-est. Van Nes savait que les Anglais avaient

aussi six brûlots sur la rivière de Chattam, et que les vaisseaux avec lesquels il avait été engagé la veille se trouvaient, à demi-mille de lui, à l'ancre; et, comme il vit que les vaisseaux de Harwich s'approchaient d'un autre côté, il s'embossa sur mouillage et attendit l'ennemi de pied ferme. L'approche des ennemis fut si subite que l'on eut à peine le temps de fixer les embossures. Ce fut le capitaine Naalhout, qui était de l'avant, qui eut à soutenir le premier choc; l'ennemi lâcha sur lui deux brûlots qui manquèrent de l'aborder, néanmoins il se défendit avec la plus grande bravoure, et, quoique soixante-dix hommes de son équipage se fussent jetés par dessus le bastinguage, il parvint néanmoins à lever l'ancre et à se ranger au vent; les deux brûlots anglais jouèrent donc sans effet. Un brûlot aborda aussi de l'avant le bord du contre-amiral de Zélande, Jean Matthyszoon et emporta la civadière; mais notre brave se dégagea et le brûlot alla plus loin se consumer sans nous faire aucun tort. Ces brûlots cependant étaient bien faits pour épouvanter nos gens, car ils passèrent au milieu de notre flotte. Van Nes en fut un instant entouré, mais ils ne l'entamèrent pas. On coula bas un autre brûlot des Anglais et enfin ceux-ci, voyant qu'ils ne se tireraient pas delà avec avantage, prirent le large, courant au lof, sous la côte, en amont des Hollandais, afin de se rallier aux autres vaisseaux qui se trouvaient dans l'intérieur de la rade. Les nôtres ne purent empêcher l'exécution de cette manœuvre, mais ils tonnèrent de toutes leurs batteries sur tout ce qui était à portée et, en continuant la chasse autant qu'il était possible, ils parvinrent à couper deux vaisseaux de l'ennemi, dont l'un se sauva dans une anse à l'est de Chapey et l'autre se fit échouer et sauter. L'ennemi, après cette affaire,

n'osa plus se montrer et la flotte néerlandaise alla mouiller tranquillement dans la rivière de Londres, jusqu'à ce que, ayant enfin reçu avis de la conclusion de la paix, nos braves, couverts de lauriers et chargés de butin, tournassent leurs proues triomphantes vers les ports de la patrie où ils arrivèrent heureusement (*).

Nous avons dépassé le cadre de cet ouvrage pour dire dans tous ses détails la glorieuse expédition de Chattam, fait d'armes qui a rendu notre nom immortel, terni à jamais les armes de la superbe Albion et qui ne déparerait pas la légende des exploits de Napoléon, de l'Alexandre de son siècle; nous l'avons fait, disons-nous, pour qu'à l'heure du danger les enfans de la Batavie se ressouvinssent que le sol, qu'ils ont à défendre, a vu naître, a porté et a nourri jadis des héros que les anciens eussent divinisés; mais, est-il besoin d'invoquer les souvenirs des temps passés? non! le Batave sera toujours lui-même et nous pouvons, sans que l'on puisse nous taxer de présomption ou d'orgueil par trop national, lui adresser ces stances prophétiques d'Helmers:

» Rends l'espoir à ton cœur; un destin élevé
» A ces bords malheureux est encor réservé.
» Mortel, rassure-toi: les vertus de tes pères
» Sur ce sol fécondé seront héréditaires.

(*) L'issue glorieuse de cette seconde guerre punique avec la moderne Carthage nous rappelle une prophétie qui fut faite en Décembre 1664:

Un gentilhomme anglais, Thomas Cra de Londres avait un dogue qui étrangla une vache et deux de ses chevaux et, pour se débarrasser de l'animal furieux, il le mit aux prises avec un lionceau que ce chien étrangla de même; ce qui fit dire à sir William Waden: » que le dogue Britan- » nique attaquerait et terrasserait ainsi le lion Batave." Sir Henri Durry, entendant cette bravade, eut le courage de répondre: » Allez! les Hollan- » dais sont de vrais Lions; ils morderont le Léopard et ils lui porteront des » blessures tellement profondes qu'il s'en souviendra long-temps."

» Un éclatant soleil doit y luire à jamais:
» De tes divins aïeux chante les nobles faits.
» Au sentier de l'honneur, fiers de ces grands modèles,
» Leurs glorieux enfans se montreront fidèles."

Bataille navale entre les Hollandais et les flottes combinées anglaise et française devant Soulsbaie.

(7 *Juin* 1672.)

La Néerlande n'apprit que trop bien en 1672 que l'Angleterre ne respecte pas les traités les plus sacrés. Jamais la paix, cette fille du Ciel, ne sembla devoir être plus durable qu'après la conclusion de la *triple alliance* entre l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies, et qu'après celle d'un traité particulier offensif et défensif et d'un autre relatif au commerce entre l'Angleterre et la Néerlande, quels traités avaient été conclus grace aux talens et au zèle infatigable des deux plus grands hommes d'état de leur siècle, Temple et De Witt; mais que peuvent les traités, quand d'une part la bonne foi ne les ratifie pas!

Le roi de France, contrarié par la triple alliance dans ses projets à l'égard des Pays-Bas espagnols, prit ombrage de ce traité et, sachant par expérience combien il était facile de rendre les Anglais parjures envers leurs alliés, quand ils y trouvent leur profit (*) il fit tous

(*) Quelque chose de *Machiavéliquement* semblable n'a-t-il pas eu lieu en 1830? et, à l'heure où nous écrivons, la France n'est-elle pas sur le point d'éprouver les effets de la foi *punique*, britannique disons-nous?

Note du traducteur.

ses efforts pour les détacher de la Hollande et pour les engager à se coaliser avec la France afin de nous écraser du poids réuni des forces formidables de ces deux puissans pays. Jamais négociations ne marchèrent avec autant de promptitude et déjà en 1671 on vit l'Angleterre saisir les prétextes les plus spécieux, les plus puérils pour rompre avec les Provinces-Unies. La non reconnaissance de la suprématie maritime de l'Angleterre, quelques chants poétiques de nos bardes sur la glorieuse expédition de Chattam, quelques médailles commémoratives frappées à cette occasion et à celle de la paix de Bréda et quelques futilités pareilles furent autant de griefs dont se plaignit impertinemment l'envoyé George Downing. Ce furent là les motifs dont l'Angleterre coloria sa mauvaise foi et dont elle prit prétexte pour nous faire la guerre la plus acharnée comme la plus injuste.

Les états-généraux, quoiqu'ils eussent fait les plus grands efforts pour maintenir la paix avec les cabinets de St. James et des Tuileries, voyant l'impossibilité de sauver le pays d'une guerre ruineuse et vraiment terrible, se mirent, particulièrement sur mer, dans un état de défense formidable. L'Anglais, digne émule de Machiavel, attendit jusqu'au 23 Mars pour jeter le masque, lorsqu'il ordonna au chevalier Robert Holmes d'attaquer notre riche flotte de retour, venant de Smyrne. C'était ce même Holmes qui avait été chargé en 1664 d'une mission toute aussi loyale au Cap Vert. Le brave commandeur de Zélande, Adrien de Haaze, convoyait notre flotte de Smyrne; il força à trois reprises les Anglais de lâcher leur proie et à prendre le large. Notre flotte atteignit heureusement les ports de la patrie, mais celle-ci eut à déplorer la perte du brave de Haaze; nos bardes chantèrent les

exploits et la glorieuse fin de cet intrépide marin Zélandais et particulièrement le célèbre Antonides van der Goes qui lui fit une épitaphe originalement spirituelle par le jeu de mots sur le nom de Haaze (lièvre en hollandais) et sur le lion néerlandais.

C'est ainsi qu'échoua la première perfidie de nos fidèles alliés; car des trente-quatre bâtimens marchands de la flotte lévantine, il ne leur tomba aux mains que trois ou quatre navires, tandis que la vigoureuse défense des Néerlandais leur fit perdre plus que la valeur du butin.

Le 7 Avril la France et l'Angleterre nous déclarèrent la guerre en même temps. Les évêques de Munster et de Cologne suivirent l'exemple du roi de France et les régens de Suède (le roi n'étant encore qu'un enfant) furent entraînés dans la coalition, car la Suède resta neutre nonobstant le traité le plus sacré (*). La Néerlande, attaquée de toutes parts et délaissée par tout le monde, s'apprêta à lutter courageusement contre ce débordement et le 8 Mai sa flotte, composée d'environ soixante-sept voiles, se trouvait prête à appareiller du Texel. Plusieurs vaisseaux arrivèrent de Zélande et d'autres ports du pays auprès de notre flotte qui fut divisée en trois escadres que l'on confia au commandement de De Ruiter, de Van Gent et de Bankert. Toute la flotte se trouvant enfin rassemblée, on envoya le capitaine Philippe de Munnik, avec son vaisseau *l'Essen* et quelques frégates, prendre langue

(*) Nos divisions intestines et le licenciement des troupes étrangères favorisèrent les progrès effrayans que les Français firent sur terre pendant cette guerre, et il faut y ajouter encore la sécheresse extraordinaire de 1672 qui permit aux Français de traverser le Rhin à gué. La patrie en un mot fut à deux doigts de sa perte, mais De Ruiter était là; il sauva derechef le vaisseau de l'état qui menaçait de sombrer.

sur les côtes de la Grande-Bretagne afin de donner avis du chiffre des forces anglaises qui se trouveraient dans les ports de Soulsbaie, d'Harwich, de Gunfleet et des Dunes. De Munnik, revenu le 13 Mai de sa croisière, informa l'amiral qu'il avait appris d'un patron suèdois que les Français avaient mis en mer avec seize vaisseaux de guerre et huit brûlots pour se joindre aux Anglais et que ceux-ci, forts de cinquante voiles sans compter quelques frégates, avaient débouqué de la rivière de Londres. Ayant reçu cet avis le *ruwaard* De Witt (qui se trouvait comme commissaire à bord de la flotte) le lieutenant-amiral De Ruiter et les autres commandans résolurent unaninement d'aller chercher les Anglais aux Dunes. Des calmes continuels et des brumes épaisses contrarièrent d'abord ce projet. Mais le 14 Mai le vent passa au nord quart ouest et l'on put atteindre les caps septentrionaux, ce qui se fit en bon ordre et avec une bonne brise. Le lieutenant-amiral Bankert commandait l'avant-garde, De Ruiter le centre, et Van Gent l'arrière-garde. Le soir, avec le flux, on se trouvait à cinq ou six milles de l'extrême pointe des Caps, où l'on fut obligé de laisser tomber l'ancre à cause de la brume épaisse qui survint. Quoique l'aurore du lendemain n'eût pas dissipé tout-à-fait la brume, on mit sous voile avec une bonne brise nord. Deux heures après les Hollandais découvrirent deux avisos et une frégate auxquels on donna la chasse. Les deux avisos filèrent au large, mais on parvint à couper la frégate qui, après une molle résistance, baissa pavillon et se rendit. Cette frégate portait trente-huit canons et cent quarante combattans et, comme elle talonna, on résolut d'abord de la brûler après en avoir recueilli l'équipage. Cependant le flux la renfloua et elle fut remorquée au port de Goerée. Le capitaine Flytser,

interrogé sur la hauteur à laquelle la flotte anglaise se trouvait, répondit ne pas le savoir positivement, mais qu'il l'avait cherchée devant les Dunes au nord des Caps. La flotte des états continua son cours et arriva vers une heure devant les Dunes. On avait le projet de courir sus à l'ennemi sans tarder; tout était prêt; les ordres étaient donnés, les soldats étaient à leur poste, l'arme au bras, enfin on ne voulait pas s'amuser à la canonnade, mais aborder et jeter le grappin. Le départ des Anglais éventa ce mâle projet; les Hollandais arrivés devant les Dunes n'y trouvèrent que cinq ou six petits bâtimens. En conséquence De Ruiter fit cours plus au nord des bancs de de Goodwinsand et prit davantage au large et, ayant hélé les commandans à son bord, on résolut de poursuivre l'ennemi jusqu'à Wight et de l'y attaquer. Mais, après avoir couru dans cette direction pendant deux heures, le capitaine Lonke, commandant la frégate zélandaise *La Delft*, vint informer De Witt et De Ruiter qu'il avait appris d'un capitaine marchand danois que la flotte française avait effectué, le 14 Mai, sa jonction avec la flotte anglaise à l'est de l'île de Wight. Enfin on apprit que ces flottes combinées étaient fortes de quatre-vingt-trois vaisseaux de premier rang, de quelques frégates et de vingt-six à vingt-huit brûlots.

La flotte des ennemis ayant été ainsi renforcée formidablement, De Ruiter jugea que la prudence commandait de rassembler ses escadres et de tenir conseil. Il fit signal d'arriver sous son pavillon et il alla jeter l'ancre devant Douvres. Cependant le vent s'éleva avec tant de force que les commandans ne purent se rendre à bord de l'amiral. Plus de dix-huit vaisseaux chassèrent sur leurs ancres et essuyèrent plus ou moins

des avaries; ceux de De Ruiter, de Bankert, d'Evertsen et de Laucourt eurent également à souffrir de la tourmente, et ce ne fut qu'au 17 que l'on put tenir le conseil de guerre à bord *des Sept Provinces*. Là le patron danois déclara que le Vendredi 13 il avait passé au vent de la flotte française qui se trouvait alors à l'ancre à l'est de l'île de Wight et que le Samedi 14 il avait rencontré la flotte anglaise dans le moment où elle débouquait des Caps, et qu'elle avait continué son cours vers l'ouest où il croyait que les deux flottes avaient opéré leur jonction. Cependant De Witt et De Ruiter étaient très-mécontens de ce que les Zélandais se faisaient attendre si long-temps parce que l'ennemi avait profité de ce retard pour se renforcer. En conséquence le conseil de guerre résolut, à l'unanimité, qu'il y aurait imprudence de livrer bataille, dans le canal ou près de l'île de Wight à l'ennemi renforcé de la sorte, parce qu'il n'y avait pas là de ports où l'on pourrait touer les vaisseaux désemparés, les ports les plus voisins étant ceux de St. Sébastien et de la Corogne situés à plus de cent cinquante milles de l'île de Wight; mais qu'il fallait choisir le champ de bataille entre les *Wielingen* et *la Meuse* à cinq ou six milles de terre afin d'y attendre les vaisseaux qui étaient restés en arrière et de faire tête à l'ennemi aussitôt qu'ils seraient arrivés. Ce plan fut envoyé à leurs hautes et puissantes Seigneuries par un aviso, et l'on insista sur le prompt envoi des vaisseaux et des brûlots qui étaient en armement dans nos ports. Sur ces entrefaites le capitaine Wytze Beyma, avec son vaisseau *les Villes*, avait rejoint la flotte qui fut encore renforcée de cinq vaisseaux et de deux brûlots et de trois avisos et dix brûlots venant de Zélande. Enfin, il arriva encore auprès de la flotte, le 21 Mai, deux vaisseaux

de la Meuse, le 23, trois vaisseaux, un brûlot, deux senaux et le 26 trois vaisseaux de guerre, cinq brûlots et deux senaux. Cependant on avait en vue de neuf vaisseaux anglais, auxquels le lieutenant-amiral Van Gent reçut l'ordre de donner la chasse. Mais ces vaisseaux se réfugièrent en rivière et jetèrent l'ancre en dessous des batteries du château de Scheerness, où il n'était pas possible de les attaquer avec quelque apparence de succès. Les chefs avaient résolu de cingler vers la rade royale ('s Koningsdiep) et d'y attendre les flottes combinées de l'ennemi. Vers minuit du 27 Mai le capitaine Almonde, placé en vigie perdue, vint apporter à l'amiral De Ruiter la nouvelle que, le 26 vers le soir, il s'était trouvé près de la flotte combinée entre Goodwinsand et les bancs de Dunkerque, et que la flotte était forte de près de quatre-vingts voiles. Bankert vint faire le même rapport; mais, arrivé le lendemain à la hauteur du banc de Galpar, on ne vit pas d'ennemis.

Le 29, lorsque la flotte néerlandaise eut viré au sud-ouest, on vit, vers les neuf heures du matin, les flottes ennemies arriver sur la nôtre au vent et au lof de celle-ci. De Ruiter tint la barre droit sur l'ennemi et marcha autant que possible en ligne et en bon ordre. Vers midi on se trouva si proche de l'ennemi qu'on pouvait facilement distinguer sa force et ses pavillons. On compta plus de cent trente voiles et on se prépara à les bien recevoir. Cependant quoique l'ennemi eût l'avantage du vent, il marcha debout au vent lorsqu'il fut arrivé à un mille de la flotte néerlandaise. Toute la nuit les flottes se tinrent en vue au point d'apercevoir leurs fanaux respectifs, s'efforçant l'une de gagner le lof, l'autre de le conserver.

Le 30 Mai, on fut encore séparé par le gros-temps qui dispersa les escadres des deux flottes. Le lendemain

De Ruiter rassembla ses vaisseaux et, étant arrivé en vue de l'ennemi, il tâcha, mais vainement, de le forcer au combat. L'ennemi pinça le vent et s'éloigna des nôtres. Les jours suivans les Hollandais continuèrent la chasse et les Anglais à filer. Il ventait si fort que De Ruiter eut le désagrément de perdre sa grande vergue et sa vergue de grand hunier; mais il eut bientôt réparé ces pertes.

Le 3 Juin et les deux jours suivans on reçut un nouveau renfort de neuf brûlots, de cent soixante-huit matelots, de trois vaisseaux de guerre et de quelques flûtes; la flotte alors comptait quatre-vingt-onze vaisseaux de guerre et frégates, cinquante-quatre, et selon d'autres, quarante-quatre brûlots et vingt-trois avisos ou yachts, tous montés par de forts équipages qui ne demandaient pas mieux que de livrer bataille, de vaincre ou de mourir au champ d'honneur pour la patrie. Enfin se leva l'aurore du jour qui devait éclairer la bataille, conflit qui allait décider du sort de la patrie que le Ciel daigna conserver en inspirant aux enfans de la Batavie ce courage qui leur fit remporter la victoire. Le 6 Juin les avisos envoyés à la découverte revinrent donner avis que le Vendredi 3 ils avaient aperçu les flottes combinées à l'ancre sur la rade de Soulsbaie, et cette nouvelle fut confirmée par trois patrons marchands de Norvége que les commandans des yachts avaient hélés et emmenés avec eux. De Ruiter, aussitôt, convoqua le conseil de guerre et il fut résolu à l'unanimité de profiter d'un bon vent de nord-ouest qui soufflait alors, de tâcher de gagner le lof et d'attaquer l'ennemi dans la rade de Soulsbaie.

On convint aussi que chaque escadre détacherait deux vaisseaux de guerre et deux brûlots, aussitôt que l'on serait en présence de l'ennemi, afin de favoriser par

leur feu l'approche du gros de la flotte et de prendre largue. Le même jour la flotte néerlandaise appareilla vers neuf heures du matin. L'amiral fit signal de marcher en ligne et de tenir cours d'abord au nord-est et puis de virer au nord-ouest. On courut ainsi pendant toute la journée et toute la nuit jusqu'au 7 Juin, jour à jamais mémorable parce qu'il décida de la liberté des Provinces-Unies. A la pointe du jour la flotte néerlandaise arriva, à la faveur d'un bon vent d'est-nord-est, devant Soulsbaie port situé entre Harwich et Yarmouth. A cinq heures on eut vue des flottes française et anglaise fortes de cent trente voiles, selon d'autres de cent quatre-vingt-dix, les bâtimens légers et tout compté. La flotte combinée était à l'ancre lorsque celle des Hollandais se montra si subitement, si à l'improviste que plusieurs vaisseaux ennemis furent obligés de couper leurs grelins afin de pouvoir appareiller et se ranger en ligne bataille (*). Les ennemis avaient divisé aussi leur flotte en trois escadres. Le duc d'York, en sa qualité d'amiral et de commandant en chef, s'était réservé le centre avec le pavillon rouge. L'escadre blanche formait l'aile droite et avait sous son pavillon les vaisseaux des Français; cette escadre était commandée par le comte d'Estrées, vice-amiral de France. Le pavillon bleu, qui formait l'aile gauche, était placé sous le commandement

(*) Quelques écrivains anglais rapportent avec beaucoup de vraisemblance que, la veille de la bataille, le comte de Sandwich, se trouvant à table avec d'autres commandans à bord du vaisseau du duc d'York, se permit de dire entre la poire et le fromage: »Que la flotte courait risque »d'être surprise; que le vent favorisait une pareille pointe et qu'il con»seillait de lever l'ancre et de prendre la mer." Le duc attribua ce conseil à un manque de résolution et blâma le comte de l'avoir donné; mais l'événement justifia bientôt la prédiction et prouva que le comte de Sandwich l'emportait au moins en prudence sur le duc.

de l'amiral Edouard Montague, comte de Sandwich. Le duc d'York montait le vaisseau *le Prince* ou selon d'autres le *St. Michel* et y avait arboré le grand pavillon royal. Les Anglais et les Français, ayant appareillé en toute hâte, prirent cours au nord. La flotte néerlandaise, qui avait la faveur du vent, s'approcha majestueusement de l'ennemi, l'amiral De Ruiter arborant pavillon rouge à l'artimon ce qui était le signal de l'attaque. Il courut avec son escadre au sud et tint la barre sur l'escadre du pavillon rouge. Le lieutenant-amiral Bankert, qui tenait le même cours, s'efforça d'attaquer l'escadre blanche parmi laquelle se trouvaient les Français. Le lieutenant-amiral Van Gent se dirigea sur le pavillon bleu qui se trouvait le plus au nord. Les trois escadres marchèrent serrées suivant leur rang presque sur la même ligne, De Ruiter au centre, Bankert à la gauche et Van Gent à la droite. Les vaisseaux védettes avec leurs brûlots (au nombre de trente-six) couraient, suivant l'ordre donné, un peu de l'avant; ils étaient suivis par le gros de la flotte. La bataille commença entre les sept et huit heures du matin avec une furie dont on chercherait vainement un autre exemple dans les annales de la guerre. De Ruiter, poussant à l'escadre rouge, dit à son maître timonier en lui montrant du doigt le vaisseau du duc d'Yorck: »Maître Zeger voilà notre homme; ainsi soit-»il mon brave amiral!" répliqua le pilote en jetant son bonnet en l'air, et il conduisit le vaisseau à une portée de pistolet du bord de l'amiral anglais. Celui-ci vira de bord et les deux vaisseaux se trouvèrent en travers l'un de l'autre. L'Anglais lâcha le premier sa bordée à laquelle De Ruiter répondit sur le champ. Comme les marins le disent cette canonnade tua le peu de vent qui se faisait sentir; les voiles fasiaient et les

deux vaisseaux furent enveloppés dans un nuage de fumée. Il est impossible de se faire une idée de l'épisode grand d'horreur qu'offrit alors le combat. Le vaisseau les *Sept Provinces* accosta pendant près de deux heures le bord du duc. Ils se lâchèrent des bordées si furieuses, se seringuèrent si impitoyablement, que les deux bords offrirent bientôt l'image de deux vaisseaux rasés. Les batteries de l'amiral hollandais furent servies avec tant de prestesse qu'on pouvait comparer leur jeu à des feux de pelotons, à des feux de file de l'infanterie. En un mot on se battit avec le plus grand acharnement. Enfin vers les neuf heures le grand étai de hune, avec le pavillon rouge, du vaisseau du duc, tomba sur le pont et, si le calme n'y eût mis obstacle, nos brûlots eussent incendié ce bord qui, ayant à faire à trop forte partie, fila au large. Le duc lui-même fut obligé de passer sur le *London* d'où l'on vit aussitôt flotter le pavillon amiral; cependant le duc ne se hasarda pas d'approcher de nouveau De Ruiter. Le capitaine Ange de Ruiter, qui combattait dans les rangs de l'escadre de son père, se montra digne d'être le fils de ce brave. Il entretint constamment le feu le mieux nourri et le mieux ajusté au point d'épuiser presque toutes ses munitions. Il abattit la grande vergue d'un vaisseau anglais avec lequel il était engagé. Cependant son propre bord ne fut pas épargné. Son grand étai et sa vergue d'artimon furent pour ainsi dire hachés. Il reçut six boulets au-dessous de sa ligne de flottaison et trois de ses pièces furent démontées; lui-même fut blessé grièvement à la poitrine par un éclat de bois.

La reconnaissance nous fait un devoir de signaler à la postérité les noms des braves qui prirent part à cette bataille en qualité de volontaires. On en compta trois

sur notre flotte, qui y combattirent, avec une troupe de marins levés à leurs frais, pour venger l'honneur de la patrie (*). Le premier de ces chefs de volontaires était Gérard Hasselaar, issu d'une famille de bourguemaîtres, qui servit à bord du vaisseau *le Protecteur* du capitaine Sweers et de l'escadre de De Ruiter, avec une troupe de quarante matelots portant un chaperon de velours rouge sur le chef. Ce brave, en combattant comme un lion, tomba atteint mortellement par une balle de mousquet. Le second, Conrad van Heemskerk, fils du célèbre conseiller de ce nom, se trouvait, avec une troupe de cinquante matelots, portant tous des chaperons bleus, sur le *Dauphin*, commandé par Van Gent; il combattit avec la plus grande bravoure et eut le rare bonheur de ne pas être blessé. Le troisième, Johan Berg, jurisconsulte, d'une famille noble de Naarden et enseigne de la *Schuttery* d'Amsterdam était, avec huit marins coiffés de chaperons verts, à bord de *la ville d'Utrecht*, du capitaine Jean Bont, dans les rangs de l'escadre du vice-amiral De Liefde. Il eut également le bonheur de se tirer de la bataille sain et sauf et couvert de lauriers.

Le *ruwaard* De Witt se tint constamment pendant toute l'action sur sa dunette, afin d'encourager les matelots et de donner des ordres au besoin; un boulet de canon tua, à ses côtés, trois de ses gardes du corps; d'autres furent blessés. Lui-même, quoiqu'il se fût trouvé exposé aux plus grands périls, ne le fut pas.

(*) Il ne faut pas fouiller bien avant dans les annales historiques de notre pays pour retrouver de pareils exemples de patriotisme; de nos jours nous avons eu nos Van Dam et tant d'autres qui ont fait le même sacrifice sur l'autel de la patrie lorsque celle-ci a été attaquée par une tourbe d'ingrats naguères tous enfans de la même famille.

Note du traducteur.

Il se comporta en vrai brave; il mérita bien de sa patrie et conquit la reconnaissance de la postérité; jamais l'injustice dont quelques Hollandais abâtardis l'ont rendu victime n'entachera sa mémoire qui restera toujours pure, intacte et glorieuse à côté du stigmate de honte imprimé sur le nom de ses ennemis. Le lieutenant-amiral Van Nes avait, dès le commencement de la bataille, poussé avec plusieurs vaisseaux de son escadre au vice-amiral et au contre-amiral du pavillon rouge et il continua son cours au nord en faisant sans relâche feu de tous bords. Cependant le calme empêcha les nôtres d'avancer autant qu'ils l'auraient voulu, néanmoins le combat se continua avec acharnement pendant plus d'une heure et demie, non sans grande perte des deux parts.

Les combattans furent long-temps enveloppés dans un nuage de fumée et lorsque l'horizon fut un peu éclairci Van Nes, voyant à l'entour de lui plusieurs vaisseaux qui avaient été coulés bas, crut que le capitaine Van Brakel, qu'il n'apercevait pas, avait eu le même sort. Cependant on fut promptement rassuré, car on apprit que ce brave avait fait sentir à l'ennemi toute la pesanteur de son bras. Vers l'heure de midi, *la Royale Cathérine*, de 80 canons, commandée par le capitaine John Chichely, fit une abattée sous le vent du vaisseau du lieutenant-amiral Van Nes. Ces deux vaisseaux se canonnèrent pendant long-temps, mais, à l'approche d'un brûlot, l'Anglais baissa pavillon et se rendit. Cependant notre brûlot joua et Van Nes, qui lui présentait en ce moment la poupe à peu de distance, courut grand risque d'être incendié; il ne se dégagea qu'à grande peine. L'Anglais, qui s'était également débarrassé du brûlot, fut capturé par notre lieutenant-amiral qui prit le capitaine Chichely et une partie de son

équipage sur son bord et envoya sur la prise quelques-uns de ses matelots. Pendant que Van Nes poursuivait ses brillans succès ailleurs, les Anglais reprirent la *Royale Cathérine*, (les vainqueurs s'étant livrés à une déplorable négligence) et remorquèrent ce vaisseau dans un de leurs ports.

Le capitaine Van Brakel, qui commandait le vaisseau *Groot-Hollandia* et qui (comme on l'a dit déjà) était chargé, avec cinq autres vaisseaux et un brûlot, d'éclairer la marche de l'escadre de De Ruiter, dut combattre, conjointement avec celle de Van Nes, contre l'escadre anglaise du pavillon rouge. Cédant à son bouillant courage, il fit, quoique sans ordre; un fait d'armes devant lequel les plus intrépides marins auraient reculé. Au commencement de l'action il tint la barre au nord, accompagné de son brûlot que commandait Didier de Munnik, en mettant le cap droit sur l'amiral du pavillon bleu le comte Montague de Sandwich, et, quoique celui-ci et plusieurs autres vaisseaux anglais le canonnassent impitoyablement, il ne riposta pas, mais il continua son cours jusqu'à ce qu'il eût accosté le *Royal James* et essuyé la bordée de ce vaisseau; alors il jette le grappin, lâche sa bordée et fait une boucherie horrible parmi les ennemis.

L'acharnement de ce combat, entre des parties si inégales, n'est pas à dépeindre. Le bord de Van Brakel faisait à la vue l'effet d'un canot accostant un vaisseau de premier rang, car notre brave n'avait à opposer au vaisseau du comte de Sandwich, qui démasquait cent quatre sabords et portait plus de mille combattans, que 62 bouches à feu et à peine trois cents hommes. Notre brave accosta son adversaire avec des forces si minimes pendant plus d'une heure et demie, tonnant sans relâche de babord et il mit Montague

dans un si pitoyable état que ce chef, comme on l'a su en après, se serait rendu si Van Brakel eût porté pavillon de chef d'escadre. De temps en temps Sandwich recevait des renforts que lui amenaient des chaloupes d'autres vaisseaux, et il fit les plus grands efforts pour accabler son ennemi sous le nombre; il fut même un instant maître du pont de Van Brakel; mais celui-ci, refoulé dans les entreponts, ne se tint pas pour battu et eut bientôt regagné le terrain perdu et nettoyé son pont. Enfin le vaisseau de Van Brakel fut désemparé au point de ne plus pouvoir porter voiles, et Montague coula bas aussi plusieurs brûlots qu'on avait lancés sur lui. Cependant l'Anglais aussi était abîmé au point de ne pouvoir presque plus présenter de résistance, lorsqu'il fut attaqué par quelques autres vaisseaux de l'escadre de Van Gent, après s'être débarrassé du vaisseau de Van Brakel, qui alla à la dérive n'étant plus qu'une masse informe, une carcasse. Montague continua cependant à se défendre avec la plus grande bravoure jusque vers l'heure de midi lorsque le vice-amiral Sweers fut sur le point de l'aborder; mais celui-ci, voyant arriver le commandant Van Ryn, avec son brûlot, changea de projet et vira de bord après avoir lâché sa bordée. Van Ryn eut bientôt attaché les grappins et atteint son but, car le vaisseau avait été criblé de boulets et abîmé par Van Brakel au point qu'il ne présenta aucune résistance aux flammes qui le dévorèrent sans le faire sauter, parce que ses poudres étaient noyées et qu'il s'enfonçait déjà. Les Anglais tâchèrent d'échapper au feu en se jetant par dessus les bastinguages. Montague lui-même tenta de se sauver dans une chaloupe, mais la foule, qui nageait à l'entour de l'embarcation et qui tâchait de s'y jeter, la fit chavirer et faire capot. C'est ainsi que

ce vaillant ennemi perdit malheureusement la vie au fond des eaux avec l'un et d'autres disent avec deux de ses fils. Sa valeur et sa dernière brillante défense le firent regretter de ses amis et de ses ennemis. Plusieurs personnes de distinction perdirent la vie en même temps que le vice-amiral d'Angleterre. Le capitaine Richard Haddock du *Royal James*, quoique blessé à la cuisse, s'échappa à la nage et fut recueilli par les siens (*). Le lieutenant de ce vaisseau eut le même bonheur; s'étant jeté à l'eau, il fut recueilli par la chaloupe du brûlot qui avait incendié le vaisseau, et il fut amené sur le bord de l'amiral De Ruiter.

Le lieutenant-amiral Van Gent avait à venger une offense personnelle sur les Anglais. Il avait refusé de baisser pavillon devant le *Royal Merlin* et ce manque de courtoisie envers l'enchanteur avait excité l'ire britannique au point d'exiger, de puissance à puissance, la punition du coupable. Notre Van Gent s'était donc précipité au devant de l'escadre bleue et eût certainement fait des prodiges de valeur si un fatal boulet ne fût venu trancher le fil de cette vie si précieuse à la patrie, dès le commencement de l'action. Le lieutenant-amiral Bankert s'était porté avec son escadre contre le pavillon blanc composé en grande partie de vaisseaux français et s'était trouvé engagé chaudement, mais pour peu de temps. Le comte d'Estrées, qui

(*) Lorsque le capitaine Haddock se présenta à la cour de Charles II, ce monarque efféminé lui mit sur le chef sa toque de satin. La famille du capitaine a conservé et garde encore ce présent ridicule avec le billet suivant: » Cette toque de satin a été donnée par le roi Charles II en 1672 à Richard Haddock à l'occasion de son retour à Londres après la bataille contre les Hollandais. Il était alors capitaine du *Royal James*, sous les ordres du comte de Sandwich dont le vaisseau fut incendié tandis que sir Richard fut blessé." — Présent digne d'un tel roi. (Voyez: *Naval Anecdotes, illustrating the character of British Seamen*, p. 323, 324.

voulait sans doute conserver ses vaisseaux, ne tarda pas à virer de bord et prit au sud chassé par Bankert qui le canonna vivement de loin sans pouvoir toute fois l'atteindre. On prétend cependant qu'un des plus gros vaisseaux français fut coulé bas. De Ruiter de son côté combattait toujours avec acharnement contre l'escadre rouge; mais le calme empêcha de manœuvrer les vaisseaux, ce qui les fit dériver dans les eaux les uns des autres, rompit la ligne de marche et fit que plusieurs s'abordèrent en belle et s'avarièrent au point de ne presque plus pouvoir tenir la mer. Cependant un vaste champ restait ouvert à l'intrépidité et certes les Hollandais prouvèrent en cette occasion qu'ils savaient triompher aussi bien des caprices du limpide élément, que de leurs ennemis, car ils réussirent à leur porter de nouveau les coups les plus sensibles. Un des plus forts vaisseaux de la flotte anglaise, armé de soixante-dix canons, fut incendié par un de nos brûlots et brûla jusqu'à fleur d'eau. Deux autres de même rang furent coulés bas, et enfin un grand nombre d'autres vaisseaux ennemis furent tellement abîmés qu'ils devinrent la proie des flammes ou des eaux. Les Hollandais perdirent neuf à dix brûlots; un seul et même vaisseau ennemi en coula bas cinq ou six. Le vaisseau *le Josué*, commandé par le capitaine Jean Dik eut le même sort, et *le Staveren*, que commandait le capitaine Daniel Elzevier, fut pris après une défense opiniâtre, et amariné.

Après la mort du lieutenant-amiral Van Gent, son vaisseau, ainsi que la plus grande partie de sa division, qui attendait vainement les signaux du chef d'escadre, louvoyèrent sans aller de l'avant. Cette inaction favorisa la jonction d'une grande partie du pavillon bleu à l'escadre rouge, et permit à ces deux divisions de

tomber à forces réunies sur De Ruiter. Mais notre brave, qui jamais ne prenait le large devant l'ennemi, redoubla d'énergie; on continua à se battre des deux parts avec le plus grand acharnement. Sur ces entrefaites le capitaine Panhuizen vint porter à bord de l'amiral la fatale nouvelle qu'on résolut de tenir cachée, et De Witt et De Ruiter ordonnèrent au capitaine de laisser flotter le pavillon amiral et de recommencer l'attaque avec toute l'escadre. Tout le monde s'empressa d'obéir à cet ordre conforme au désir unanime. De Ruiter, au commencement de l'action, porta au sud, mais, les Anglais ayant pris au nord, il leur donna la chasse pendant deux heures et les aganta si près des côtes qu'ils furent forcés de prendre un autre cours. Cette chasse nous avait entraînés tellement en dessous de la côte, que du vaisseau de De Ruiter, lorsque la fumée du canon fut un peu dissipée on put distinguer les maisons et les habitans qui couraient éperdus ça et là. Les Anglais, ayant de nouveau tenu la barre au sud, mirent voiles et bonnettes dehors pour gagner le lof du vent des Hollandais; mais De Ruiter, auquel rien n'échappait, imita cette manœuvre afin de conserver le vent.

Il réussit à le faire, mais il en eut recueilli un plus grand avantage s'il eût venté grand frais. Cependant il se flattait que ce changement de route l'aurait rapproché de l'amiral Bankert, qui donnait la chasse aux Français, en facilitant aux deux escadres l'occasion de se seconder. La bataille continua sans intervalles et avec la plus grande furie sur tous les points. Le contre-amiral du pavillon rouge, John Herman, brave marin dont nous avons déjà parlé, accosta pendant long-temps De Ruiter avec quelques-uns de ses vaisseaux. Des deux parts on se battit avec la plus grande

bravoure sans obtenir l'un sur l'autre quelques succès marquans. Vers le soir cinq vaisseaux anglais de l'escadre bleue, avec leur vice-amiral, gagnèrent le lof sur De Ruiter et firent des préparatifs pour arriver sur lui avec deux brûlots pendant que cet amiral n'avait auprès de lui que le capitaine Philippe van Almonde et un senau, les autres vaisseaux de son escadre se trouvant tous à quelque distance. Si les Anglais alors avaient montré plus de résolution certes notre amiral aurait couru le plus grand péril; mais, au lieu d'amener leurs brûlots et de les soutenir, ils restèrent louvoyer au-dessus du vent. Les brûlots tinrent seuls et résolument le cap sur De Ruiter. Almonde et le capitaine du senau, qui connaissaient leur devoir, couvrirent leur amiral et se placèrent entre *les Sept Provinces* et les brûlots, que De Ruiter, autrement, aurait dû recevoir à coups de canon, ses chaloupes ayant été mises en pièces. Quoique ces deux braves tonnassent de tous bords et eussent mis toutes leurs embarcations dehors, ils ne purent empêcher qu'un des brûlots n'attachât sa lance aux manœuvres de l'artimon d'Almonde, mais, comme la chemise souffrée ne prit feu que très-lentement, notre brave eut le temps d'abattre les agrès qu'elle menaçait d'incendier, et de se défaire ainsi de la machine infernale qui alla faire salamandre ailleurs. Le deuxième brûlot ne se hasarda pas à tenter l'aventure et il prit le large vers le gros de la flotte ennemie. Cependant les autres vaisseaux néerlandais, qui s'étaient tenus au lof, arrivèrent au plus près sous le pavillon de leur amiral et l'action recommença avec une nouvelle ardeur. De part et d'autre on fit des prodiges de valeur et les chefs se montrèrent dignes de commander à des braves, dignes de la confiance que leur pays avait mis en leur talent,

en leur courage. Les Anglais aspiraient à la gloire, à la suprématie des mers; les Hollandais combattaient, en invoquant le Dieu des armées, pour la liberté de la patrie. Tel a été, tel est aujourd'hui encore et tel sera toujours le peuple dont Helmers a chanté ainsi la piété et les vertus:

» J'admire un peuple ardent, intrépide à la guerre,
» Qui porte ses succès aux confins de la terre;
» Je veux que ses héros, le front ceint de lauriers,
» Au rang des nations se montrent les premiers:
» Les rayons de la gloire illustrent la patrie;
» L'état, sans la valeur, languit sans énergie;
» Mais si la seule audace a droit à votre encens,
» Si vous donnez la palme à des exploits sanglans,
» Allez, courez aussi prodiguer vos hommages
» A ces hordes du nord, à ces bandes sauvages,
» Qui foulant les beaux arts à leurs pieds abattus,
» S'enivrent de plaisir dans le sang des vaincus.
» Aux yeux des conquérans enflammés par la gloire,
» Quelque brillant que soit le prix de la victoire,
» Son éclat, trop stérile, au sein de la terreur,
» Des peuples triomphans ne fait pas le bonheur.
» Non! la religion et les vertus du sage,
» Les talens, un cœur noble et calme dans l'orage,
» Voilà les vrais trésors, les précieux bienfaits
» Que Mars et ses lauriers n'égaleront jamais."

Mais revenons à notre lieutenant-amiral Van Nes, dont nous avons déjà parlé. Lorsque De Ruiter courut au sud, pendant l'après-dînée et de compagnie avec les Anglais, le vent fraîchit du nord quart est, et Van Nes, ayant remplacé sa voile de hune qui avait été abattue, suivit notre amiral avec son escadre. En courant ainsi il vit le vaisseau du capitaine Van Brakel qui flottait désemparé et tout-à-fait hors de combat et il lui envoya le capitaine Aarsen avec une frégate qui le prit à la remorque et le toua dans un des ports de la Zélande. Le brave Van Brakel avait fait des pro-

diges de valeur et avait de son côté abîmé l'ennemi, mais son vaisseau n'était plus qu'une carcasse informe et il avait plus de cent cinquante hommes hors de combat en tués et blessés parmi lesquels derniers se trouvait le capitaine lui-même. Le *Jaarsveld*, que commandait le capitaine Du Bois, n'avait pas moins souffert; son grand mât avait été abattu, son artimon coupé au point de ne plus pouvoir être jumellé et avec tout cela il parvint néanmoins, au moyen de mâts de fortune, à sortir de ligne et à gagner un de nos ports.

Cependant plusieurs vaisseaux anglais s'approchèrent de Van Nes et de son escadre et engagèrent un combat terrible. On aborda et on prit un des vaisseaux ennemis et un autre gros vaisseau anglais fut désemparé au point de devoir quitter la ligne. Van Nes n'avait en ce moment auprès de lui que sept ou huit bords, tandis que Sweers qui se trouvait un peu en amont tâchait d'entamer l'action avec le duc d'York, le vice-amiral et le contre-amiral du pavillon rouge; mais l'ennemi ne tint pas et, en le suivant, on rallia les vaisseaux de Van Gent, avec lesquels on donna la chasse aux Anglais qui commençaient à plier tout-à-fait. Pendant qu'on était occupé de cette chasse on vit De Ruiter (qui n'avait avec lui que deux ou trois vaisseaux, le calme empêchant les autres d'arriver) au milieu des ennemis qui envoyèrent encore contre lui l'escadre bleu afin de l'écraser sous le nombre. Mais Van Nes, le suivant de près, lâcha au contre-amiral du pavillon bleu deux bordées si bien nourries et si bien ajustées que les Anglais se retirèrent en contournant de Ruiter. Sur ces entrefaites le vice-amiral de l'ennemi, avec six à sept vaisseaux, tomba un peu au lof et tint le cap sur le contre-amiral Van Nes. Le vaisseau de celui-ci était tout-à-fait hors de combat

et sur le point de couler bas, mais son frère vint au secours. A l'approche de celui-ci les Anglais prirent le large en allant à la bouline. Alors on remorqua hors de ligne le vaisseau de Van Nes, qu'on toua dans un port zélandais, après que le contre-amiral fut monté sur le bord du capitaine Laucourt où il continua à faire vaillamment son devoir. Peu de temps après le vaisseau de Van Gent et les autres bords de son escadre arrivèrent auprès de De Ruiter, et les Anglais de l'escadre rouge, alors, virèrent de bord et filèrent en amont de Van Nes. L'escadre bleue qui se trouvait sous le vent porta au nord et se rallia aux autres vaisseaux. La flotte néerlandaise se concentra aussi en partie, mais, les Anglais ayant pris le large au nord, le combat cessa à l'entrée de la nuit. Bankert, qui avait combattu avec la plus grande bravoure, rallia aussi le pavillon amiral avant la nuit; ce brave avait été blessé légèrement à la jambe.

Cette bataille fut une des plus terribles, des plus meurtrières dont jamais la mer fut témoin et elle fut décisive, car une défaite aurait été le signal de la perte de notre liberté; mais avec le secours du Tout-Puissant nous triomphâmes. Notre brave De Ruiter était bien pénétré de cette vérité; aussi se surpassa-t-il en se battant aussi long-temps que quelque chose restait à faire; pendant cette journée il tira des batteries de son vaisseau 3500 coups de canon et il brûla à lui seul plus de vingt mille livres de poudre.

Quoique l'ennemi eût essuyé de grandes pertes, le vaisseau de notre De Ruiter n'en fut pas moins, pour ainsi-dire, abîmé, ayant reçu plusieurs boulets au-dessous de sa ligne de flottaison et ayant été désemparé de mâts, de voiles et de manœuvres. Il compta trente tués et autant de blessés. Tous ses gens se battirent

en vrais lions; nous ne pouvons omettre de citer le trait d'un matelot qui, ayant eu le bras emporté par un boulet de canon, descendit, sans le secours de personne, à la cabine où l'on avait transporté les blessés: voyant qu'il y regnait quelque hésitation, quelque désordre il cria, à ceux qui couraient ça et là, d'une voix de stentor qu'il tâchait encore de rendre plaisante: »Allons, voyons, dépêchez vous! qu'avez-vous à lambiner de la sorte? Un homme viendrait ici portant »la tête dans les mains que vous ne songeriez pas »encore à la lui remettre sur les épaules!" et il se précipita comme un éclair vers la soute qui servait d'infirmerie.

Cependant les pertes essuyées par les Hollandais n'étaient pas majeures au total, si l'on en excepte ce qu'avait souffert le vaisseau du lieutenant-amiral Van Gent. Mais la perte des Anglais fut très-considérable; le chiffre de leurs tués et blessés fut de 2500 hommes parmi lesquels il faut compter le brave Montague, dix-huit capitaines ou chevaliers de haut lignage et beaucoup d'autres personnes de distinction. D'un autre côté nous fîmes un grand nombre de prisonniers. Les Hollandais ne perdirent aucun vaisseau dans la bataille, mais pendant la nuit qui la suivit le *Westergo* prit feu et sauta en l'air.

De Ruiter voulant poursuivre sa victoire courut, avec la flotte pendant toute la nuit et avec un vent d'est, sud-sud-est, dans l'espoir de rencontrer l'ennemi le lendemain matin. Mais la flotte combinée ne tint nulle part et continua à filer au large quoiqu'elle eût l'avantage du vent sur les Hollandais qui lui donnèrent encore la chasse jusqu'au soir.

On résolut en conséquence de mettre le cap sur les côtes Zélandaises et d'y attendre l'ennemi pour re-

prendre l'action si la velléité lui en eût pris encore, favorisé qu'il était par le vent. Mais les ennemis mirent voiles et bonnettes dehors pour fuir plus vite, en traînant à la remorque la honte de leur défaite.

Maintenant que nous avons raconté cette bataille mémorable avec la plus grande exactitude dans les faits, nous avons encore à relater quelques particularités y relatives. »La bataille (dit De Witt dans le bulletin qu'il en envoya aux états-généraux) »a duré avec le »plus grand acharnement pendant toute la journée »jusqu'au coucher du soleil, et De Ruiter déclare n'avoir »jamais assisté à une pareille affaire. Je ne saurais »donner la liste des tués sur notre bord, car on leur »a donné sur le champ le tombeau du marin; mais ce »que je puis dire est que des douze hallebardiers qui, »avec un sergent de la compagnie de M^r^. van Ruiten»burg, se tenaient à mes côtés sur la dunette, il n'en »est resté que neuf debout. Un de ces hallebardiers a »eu les deux jambes emportées par un boulet de ca»non, les autres sont si grièvement blessés qu'ils en »mourront. Je me suis constamment tenu sur la du»nette afin de pouvoir avoir l'œil à tout, me reposant »sur un tabouret quand je me sentais fatigué."

Le lieutenant du vaisseau de l'amiral Montague, qui après l'incendie de son vaisseau, comme nous l'avons raconté, avait été transporté sur le bord de De Ruiter, fut témoin des prodiges que ce brave fit. Il fut émerveillé de tout ce qu'il avait vu et, le soir lorsque le tumulte des armes eut cessé, il ne put s'empêcher d'en témoigner hautement son admiration : »*Est-ce là* »*un amiral!* s'écria-t-il; *il est amiral*, *capitaine*, »*pilote*, *matelot* et *soldat*; *ce héros est tout cela à* »*la fois*."

Après ce témoignage d'un ennemi on ne saurait

accuser Helmers d'avoir exagéré lorsqu'il chante ainsi la gloire du grand homme:

» Toi, que l'antiquité, dans sa reconnaissance,
» Eût mis au rang des Dieux; toi, qui, par ta vaillance,
» Tes talens, tes vertus, te couvris de splendeur;
» De Ruiter! ô héros, qui sus, d'un bras vengeur,
» Au pavillon batave enchaîner la victoire;
» Toi dont avec respect nous gardons la mémoire,
» Vois, vois, dans ses transports, le peuple agenouillé
» Embrasser ton tombeau que ses pleurs ont mouillé!
» Ah! Celui que ton nom fait tressaillir de joie,
» Du sort qui nous poursuit n'est pas encor la proie:
» Ton souvenir sacré vient ranimer nos cœurs
» Et d'un rayon d'espoir consoler nos douleurs.
» Que le vaillant Breton soit fier de son courage;
» Que le Gaulois s'éleve et vante son partage;
» J'estime leurs vertus, leur gloire, leurs travaux:
» Quelque soit leur pays, j'honore les héros;
» Mais où sont ces vertus, ces courages sublimes
» Qui n'ont point ennobli nos aïeux magnanimes?
» Méprisez leurs hauts faits, ravalez leur grandeur;
» Sur le gouffre des ans leur nom reste vainqueur.

Avant de finir ce glorieux tableau d'héroïsme, qu'il nous soit permis de jeter quelques fleurs sur la tombe du vaillant Van Gent. La patrie reconnaissante honora dignement ses cendres; on embauma la dépouille mortelle du jeune héros et on la transporta, à bord d'une galiote, d'abord à la Haye et de là à Utrecht où l'inhumation se fit avec grande pompe. Le tombeau de ce brave décore le chœur de la belle coupole d'Utrecht où l'on voit une figure de marbre blanc représentant le héros et une légende en lettres d'or retraçant ses exploits. Cette inscription est littéralement comme suit:

D. O. M.

HIC SITUS EST

GULIELMUS JOSEPH BARO DE GENDT,

» Nobilissima et antiqua apud Geldros prosapia,

» Ill. Coll. Amstel. Thalassiarcha. leg. 1. classicar tribunus

» Hæreditariæ majorum virtutis exemplum.

» Inter quos Martinum Rossemium, fulmen illud Belli,

» Walravium et Othonem, Barones de Gendt, avunculos,

» Clarissima bello contra tres philippos nomina, numeravit.

» Vir strenuus, prudens, invictus.

» Hostium mari terraque terror et tremor.

» Celeberrima in thamesin expeditione per totam Europam

» Nobilis.

» Verus piratarum scopulus

Quos Batavis mari infestos disiecit, cepit, combussit.

Sic magnis rebus forti eidelique opera gestis,

VII id. Jun. anno MDCLXXII.

Prælio contra Britannicam Gallicamque classes tormento-

prostratus,

fortem animam Deo creatori reddidit.

aveto viator

Mon. hoc. ill. pot. d. rerum marit. ill. coll. Amstel.

Curatores.

P. C. L. M.

Voici la traduction de cette inscription pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas latinistes.

En l'honneur de Dieu très-clément et tout puissant.

Ci gît

GUILLAUME JOSEPH VAN GENT,

issu d'une famille très-ancienne et très-noble de Gueidre, amiral du noble et puissant collége de l'amirauté d'Amsterdam, chef de la première division navale. Il fut l'exemple des vertus héréditaires de ses ancêtres parmi lesquels on compte le foudre de guerre Martin van Rossem, les vaillans barons Walraven et Othon de Gent, ses oncles, dont les noms font époque dans les guerres contre les trois Philippes. Il fut brave, prudent et invincible, la terreur des ennemis et sur mer et sur terre. Il s'est rendu fameux dans toute l'Europe par son expédition sur la Tamise. Il fut le fléau des pirates qu'il a dispersés pris et brûlés lorsqu'ils infestaient les mers en molestant les Bataves. Ce brave, après avoir fait tous ces

exploits, fut tué d'un boulet de canon, le 7 Juin 1672, dans une bataille contre la flotte Gallo-Britannique; c'est ainsi que ce héros rendit sa grande ame entre les mains de Dieu son sauveur. Que le ciel vous protège ô passant! — Les nobles et puissans seigneurs de l'illustre collége de l'amirauté d'Amsterdam ont élevé ce monument en l'honneur et à la mémoire du défunt.

Bataille navale des Hollandais contre les Anglais et les Français près de West-Kappel à la hauteur de Schooneveld.

(7 *Juin* 1673.)

Le but principal de cet ouvrage est de rappeler au souvenir de nos compatriotes les brillans faits d'armes dont jadis les mers furent témoins, afin que la génération présente se levât comme un seul homme, pour marcher sur les traces de nos braves ancêtres, à l'heure du danger; et c'est ainsi que nous nous abstiendrons de tout détail concernant le déplorable état dans lequel la Néerlande se trouvait à cette époque, ou bien touchant les divisions intestines qui déchiraient alors notre belle patrie au point d'obscurcir sa gloire acquise au dehors et de la menacer d'une entière destruction au dedans. Nous nous bornerons à dire à ce sujet qu'alors aussi la clémence divine nous arrêta sur le bord du précipice et nous sauva d'une manière que la reconnaissance nous fait nommer miraculeuse.

Des tempêtes incessantes empêchèrent, en 1672, les Anglais de reparaître sur les mers ou bien d'entreprendre quelque attaque sur nos côtes (*). Mais

(*) Les Français occupaient déjà près de trois provinces de notre malheureux pays, lorsque les Anglais tâchèrent de faire un débarquement sur

l'année 1673 fut fertile en faits d'armes et donna aux Hollandais l'occasion de recueillir une ample moisson de lauriers, quoique les forces de leurs ennemis fussent exhorbitantes et hors de toute proportion avec celles qu'ils avaient à leur opposer. — Le prince d'Orange, qui avait été mis à la tête du gouvernement, sut rétablir la bonne intelligence entre De Ruiter et Tromp, réintégrer ce dernier dans ses dignités et faire en sorte qu'il prit le commandement d'une escadre sous les ordres de De Ruiter. En Angleterre comme chez nous on poussa les armemens maritimes avec la plus grande activité. Les Anglais mirent à la tête de leurs forces navales le prince Robert en qualité d'amiral du pavillon rouge, avec Johan Herman et John Cicheley pour vice- et contre-amiraux; Edouard Spragge eut l'amirauté du pavillon bleu, John Kempthorn en fut nommé vice-amiral et le capitaine Norburg, contre-amiral. Le commandement de l'escadre blanche fut donné au comte d'Estrées. Les Hollandais divisèrent aussi leur flotte en trois escadres dont De Ruiter se

---

les côtes hollandaises pour nous enlever notre dernier pouce de terrain, anéantir notre liberté et nous effacer de la liste des nations; mais un jusant de douze heures (phénomène qui arrive de loin en loin au printemps, mais qui jusqu'alors n'avait jamais eu lieu pendant l'été) suivi d'un ouragan épouvantable, fit échouer ce projet des Anglais. Ceux-ci frappés de terreur coururent se réfugier dans leurs ports en laissant sur nos côtes deux vaisseaux qui y périrent misérablement.

Naguères nos constans et fidèles alliés de la Grande-Bretagne ont été sur le point d'effectuer leur projet favori; en 1831 leurs flottes reçurent jusqu'à trois fois l'ordre de se tenir prêtes à appareiller pour attaquer nos côtes, mais, alors comme autrefois, il plut à la divine Providence de déjouer leurs perfides projets. Ce qui arriva alors nous le considérons comme un effet de la clémence du Tout-Puissant qui n'a pas voulu que nos superbes ennemis consommassent la ruine d'une nation qui met humblement toute sa confiance dans la bonté du Maître de l'univers et dans la justice de sa cause.

réserva le centre, ayant pour vice-amiraux le lieutenant-amiral Van Nes et le vice-amiral De Liefde, et pour contre-amiral l'intrépide Van Nes. La deuxième escadre était commandée par Bankert, les vice-amiraux Evertsen et Star et le contre-amiral Vlug. Tromp avait le commandement de la troisième et était secondé par les vice-amiraux Sweers et Schram.

Le 25 Mai, on fut informé, par les avisos qu'on avait envoyés à la découverte, que la flotte combinée des Français et des Anglais commençait à se rallier à la hauteur de l'île de Wight et comptait déjà plus de cent vaisseaux de guerre non compris les bâtimens légers. A cette nouvelle on rassembla aussi la flotte néerlandaise et le 30 on tint conseil de guerre. A cette occasion notre De Ruiter donna un banquet aux commissaires du gouvernement, Lodenstein et De Wildt et à tous les commandans; ce fut une réunion vraiment fraternelle qui resserra encore davantage la bonne intelligence entre tous les chefs.

Le 1 Juin, Tromp, à son tour, invita à son bord l'amiral De Ruiter et les membres du conseil de guerre; mais le banquet était à peine commencé lorsque, vers les quatres heures de l'après-dînée, les vigies avancées firent signal qu'elles avaient vue de la flotte ennemie. Peu de temps après on découvrit, du pont des vaisseaux hollandais, les vedettes et l'avant-garde des Anglais, et, du haut des vergues, toute la flotte ennemie. La journée était trop avancée pour entamer l'action; mais on résolut que la flotte hollandaise mettrait sous voile le lendemain avec le reflux, en tâchant de conserver, autant que possible, ses avantages, afin d'approcher l'ennemi de quelques milles. Les chefs et les matelots étaient pleins de courage et se promirent assistance à la vie et à la mort en invoquant la béné-

diction divine sur leurs pavillons. La prière étant terminée on travailla avec ardeur à mettre ordre à tout pour la journée du lendemain.

Le 2 Juin, une bonace empêcha les deux flottes de courir bord sur bord et le 3 une bourrasque épouvantable du sud-ouest, accompagnée de fortes pluies, les força de jeter l'ancre, en vue l'une de l'autre, à deux milles de distance. Le lendemain toute la flotte hollandaise se trouvait réunie en bon ordre sur ses mouillages; elle n'avait rien souffert de la tempête; quelques vaisseaux seulement perdirent leurs ancres. La flotte ennemie ne fut pas plus maltraitée.

De Ruiter envoya le 5 Juin une circulaire cachetée aux membres du conseil; il leur y soumettait la question de savoir: »Si, la flotte des états se trouvant »mouillée avantageusement sur la rade de Schooneveld, »on devait y attendre la première attaque de l'ennemi »conformément à la résolution prise le 30 Mai de »concert avec les commissaires Lodenstein et De Wildt, »ou bien s'il eût été plus avantageux de prendre l'ini»tiative." On répondit unanimement: »Qu'on s'en »tenait à la résolution du 30; qu'on devait attendre »l'attaque de l'ennemi, à moins que les chances de la »mer ne tournassent tout-à-fait en notre faveur et »qu'alors on devait en profiter pour attaquer." Le 6 Juin il ventait brise carabinée; le temps était brumeux et à la pluie; mais vers le soir l'horizon s'éclaircit et le vent se fixa ouest-nord-ouest. Le 7 était précisément l'anniversaire de l'affaire de Soulsbaie et ainsi, un an après, jour pour jour, les deux flottes se rencontrèrent de nouveau. Après le déjeûner de Ruiter héla à son bord le conseil de guerre qui décida qu'on filerait sur ses cables jusqu'à faire labourer les ancres, afin d'être prêt à les lever à l'apparition de

l'ennemi. Tous les membres du conseil de guerre n'avaient pas encore quitté le bord de De Ruiter que l'on vit arriver la flotte combinée marchant en croissant, ayant le lof de la flotte hollandaise, le vent, comme nous l'avons dit, ayant sauté à l'ouest-nord-ouest.

Les deux flottes enfin furent en présence, mais grande était la différence des forces de ces armées navales. La flotte anglo-française avait en tout une force numérique de beaucoup supérieure à celle des Hollandais; elle couvrait toute la mer aussi loin qu'on pouvait voir. On compta jusqu'à cent cinquante voiles parmi lesquelles se trouvaient quatre-vingts à quatre-vingt-dix vaisseaux et frégates de guerre. La flotte des Provinces-Unies n'avait à opposer à cette multitude exhorbitante, à cette forêt de mâts que cinquante-deux vaisseaux de ligne, douze frégates, quatorze avisos et vingt-cinq brûlots, en somme toute une bonne centaine de voiles.

Nonobstant cette disparate énorme les Néerlandais ne perdirent pas courage; les matelots nommaient, en plaisantant, leur flotte *l'Escadrille*, et mettaient toute leur confiance plutôt dans les talens et la bravoure de l'amiral que dans leur force numérique. De Ruiter, qui à une intrépidité peu commune alliait les sentimens les plus profonds de religion, disait: »Que plus sa flotte »paraissait minime, plus il avait espoir de vaincre, »mais que sa confiance était en Dieu, et non dans la »force de son armée."

Le prince Robert qui montait le *Royal Charles*, commandait l'avant-garde; le comte d'Estrées était au centre, et l'escadre de l'amiral Spragge faisait l'arrière-garde. Trente cinq frégates marchaient de l'avant séparées du gros de la flotte, l'ennemi pensant que les Hollandais fuiraient en voyant sa supériorité. Ces frégates étaient destinées à nous donner la chasse. Mais, arrivant sur

les Hollandais entre deux écoutes, elles ouvrirent leur feu avant d'être à portée, ce qui fit croire à nos matelots que l'ennemi ne faisait tant de bruit inutile que parce qu'il avait peur. Cependant la flotte combinée suivait en bon ordre, et le comte d'Estrées, qui marchait le plus au nord, se trouva engagé, vers une heure de l'après-midi, avec Tromp. On cingla en combattant au nord-est, Tromp loffant continuellement afin de gagner le vent. Le vice-amiral Schram, qui était en tête de l'escadre, fut atteint le premier d'un boulet fatal; mais nous attaquâmes avec tant de vigueur cette avant-garde, qu'elle fut obligée de se réplier sur le gros de la flotte où ce mouvement rétrograde occasionna quelque désordre.

De Ruiter avec son escadre marcha presque bord-à-bord avec Bankert et fit une trouée sur toute la longueur de la ligne ennemie. La fortune lui fut plus favorable qu'à l'amiral de Zélande, car, là où il se présentait avec son vaisseau les *Sept Provinces*, l'ennemi lui faisait courtoisement place, ce qui lui fit dire en plaisantant: »Il paraît que les ennemis respectent les *Sept* »*Provinces*." Mais le lieutenant-amiral Bankert perdit sa hune d'éperon et son grand hunier, et il y eut quelque désordre dans son escadre; ce que voyant De Ruiter vola au secours de son frère d'armes et il eut bientôt rétabli l'ordre sur ses vaisseaux. Presque vers le même temps un brûlot français arriva sur le lieutenant-amiral Van Nes, mais il passa à l'arrière du seau et ne fit aucun mal.

Le brave Bankert, se trouvant de nouveau en communication avec De Ruiter, fit reculer quelque peu les Anglais. Nos deux vaillans chefs débordèrent bientôt l'ennemi, le mirent en désordre et séparèrent quelques vaisseaux du gros de sa flotte. Les nôtres, ayant la

faveur du vent, auraient pu prendre les vaisseaux coupés de la ligne, mais De Ruiter, qui ne cessait jamais d'être amiral quoique se battant en chef d'escadre, ne jugea pas prudent de continuer la chasse; il se mit à la recherche de Tromp qu'il croyait devoir être en danger parce qu'il ne voyait pas arriver son escadre. Le magnanime De Ruiter, qui précédemment avait eu à se plaindre de Tromp, dit en cette circonstance: »Mon poste est là où est le plus grand danger; »il vaut mieux de secourir des amis que d'abîmer »l'ennemi." Il commanda en conséquence de tenir incontinent la barre au nord afin de rallier Tromp, ce qui eut lieu heureusement vers six heures du soir. Tromp, qui avait effectivement fort à faire, voyant arriver De Ruiter, s'écria dans un transport de joie: »Mes amis! voici venir notre compère. (*Bestevaar* (*)). »Je ne l'abandonnerai pas non plus aussi long-temps »que j'aurai un souffle de vie." De Ruiter se fit bientôt place et rallia en ordre de bataille toute la flotte néerlandaise, ce qui causa de l'hésitation parmi les ennemis qui nous virent prêts à les recevoir vigoureusement. Le souvenir de ces temps d'héroïsme et de véritable chevalerie a fait dire à l'éloquent interprète de Helmers:

» Muse, reprends ta lyre! une étoile ennemie
» A désolé les champs où je reçus la vie:
» J'ai vu fuir tes beaux jours, ô pays malheureux,
» Mais de t'appartenir mon cœur est glorieux!
» Feu sacré, qui brûlait dans le sein de nos pères,
» Viens animer mes chants dans ces temps de misères,
» Viens répandre sur moi tes célestes clartés,
» Souvenirs immortels de nos prospérités.

(*) *Bestevaar*, notre compère, notre bon père. De Ruiter était le *petit caporal* des marins hollandais.

Note du traducteur.

»Ah! j'en fais le serment, si jamais je partage
»De nos divins aïeux le brillant héritage,
»O pays adoré, mes vers reconnaissans
»Elèveront vers toi mes timides accens;
»Jusqu'à ma dernière heure, au nom de ma patrie,
»On verra tressaillir mon âme enorgueillie (*).

On pourra se former une idée de l'acharnement du combat dans lequel Tromp se trouvait engagé, quand on saura que, sa grande vergue et son beaupré ayant été emportés, il passa sur un autre vaisseau, nommé le *Prince à cheval*, que ce bord perdit son grand mât et que notre brave passa enfin sur *l'Amsterdam* d'où il arbora pavillon amiral jusqu'à la fin de l'action, quoiqu'il fût encore obligé de se rendre sur un quatrième bord, *la Comète*. L'arrivée de De Ruiter et de Bankert avec leurs escadres changea la face du combat. Les ennemis firent mine alors de prendre le large, et même quelques vaisseaux mirent toutes voiles et bonnettes dehors pour filer plus vite, car notre compère était autant craint de ses ennemis qu'il était chéri et adoré de son monde (†).

(*) Helmers déplorait ainsi les malheurs et l'abaissement de sa patrie à l'époque de la domination française, époque glorieuse pour le colossal empire, mais funeste pour les pays que le grand conquérant avait soumis par le pouvoir gigantesque et prestidigieux de ses armes, ou en profitant de la fièvre révolutionnaire qui travaillait les peuples. Rétablie sur la liste des nations, après quelques années d'une malheureuse expérience, la Batavie entière s'est groupée autour du trône d'un NASSAU rendu à son amour, et autour de ses sages et antiques institutions constitutionnelles; elle est aujourd'hui et restera toujours, malgré le déplorable égarement de ceux qu'elle a comptés pendant vingt ans au nombre de ses enfans, ce qu'elle était à l'époque que nous décrivons.

Note du traducteur.

(†) De Ruiter qui était l'idole des marins, qui partageait leur amour avec Corneille Tromp, méritait certes le nom de Beste vader (Bon père). Il n'employait jamais en vain le saint nom de Dieu et dans ses momens

Cependant la flotte néerlandaise fit voile au sud de compagnie avec les ennemis sur lesquels elle remporta quelques avantages. Quoique la flotte combinée eût constamment la faveur du vent, elle n'osa pas courir sur les Hollandais; elle sembla plutôt les éviter, tandis que notre flotte tint toujours proche de l'ennemi, ce qui fit que vers le soir elle se trouva à deux milles plus loin en mer qu'elle ne l'avait été au commencement de l'action.

La plupart des Néerlandais se comportèrent en gens de cœur, durant toute l'action. Le capitaine Guillaume van Kuilenburg, commandant le vaisseau *Deventer*, appartenant à l'escadre de De Ruiter, eut fort à faire, sur la fin de l'après-dînée, lorsque l'amiral pénétra au milieu des escadres rouge et bleue, avec un grand vaisseau français, commandé par le capitaine Jean Gabaret. Sa grande hune ayant été abattue, le Français l'accosta, et, voyant que son adversaire était désemparé, il tenta l'abordage et l'on se battit corps à corps. Quoique plus de trente matelots du *Deventer* se fussent jetés dans la chaloupe pour nager vers *le Kater*, sous le prétexte que leur bord avait déjà sa ligne de flottaison noyée, le capitaine, secondé par le reste de son monde, continua à se défendre bravement. Le chevalier de Léry, premier lieutenant d'âge du vaisseau de l'ennemi, sautant le premier sur le pont du *Deventer*, s'y maintenait avec son monde, lorsque le capitaine Van Kuilenburg, suivi

---

de vivacité il ne lui échappait d'autres apostrophes sévères que Kerels (Badernes) et tout le monde de rentrer dans le devoir. Aussi ses équipages ne proféraient jamais de blasphèmes et cela est encore si connu parmi les marins d'aujourd'hui qu'ils terminent toutes leurs louanges du grand homme par ces paroles naïves: »Il gouvernait un vaisseau de 80 sabords sans jurer."

de quelques marins d'élite, fit une sortie vigoureuse du château d'arrière, et, saisissant le lieutenant par le cordon de sa croix de St. Louis, il la lui arracha et eût même foulé ce lieutenant à ses pieds si le volontaire Rivaux ne fût venu au secours de ce dernier. Le sous-lieutenant De la Chabotière reçut trois coups de pistolet et plusieurs coups de sabre et fut jeté pour mort sur le pont. Plusieurs Français furent tués par les marins et le capitaine du *Deventer* en tua de sa propre main trois à quatre. Force fut donc à l'ennemi d'abandonner le vaisseau et de laisser tomber l'ancre pour se dégager, le *Deventer* marchant toujours sous voiles. Une autre version de cet épisode de la bataille est que le vice-amiral De Liefde vint au secours du *Deventer* avec l'aviso le *Kater* et que les Français, prenant ce yacht pour un brûlot, lâchèrent notre brave Van Kuilenburg. Cependant les ennemis en abandonnant ce bord y avaient laissé quelques artifices qui y mirent le feu. On parvint heureusement à éteindre l'incendie. Ce combat coûta à Van Kuilenburg plus de soixante tués et soixante-cinq blessés et son vaisseau était désemparé au point de ne plus pouvoir tenir la mer. On dit que le vaisseau français coula bas, ayant été horriblement maltraité. Marin Willemszoon, qui commandait un brûlot zélandais, nommé *l'Aigle*, courut bord sur bord d'un brûlot ennemi qui était sur le point d'incendier le *Tervere* du capitaine Kiela, et les deux machines incendiaires se détruisirent mutuellement. Deux brûlots amsterdammois firent salamandre sans fruit. L'un, nommé effectivement la *Salamandre*, fut allumé par le feu de l'ennemi, et l'autre, les *Armes d'Emmerik*, déborda en brûlant un vaisseau anglais et sauta plus loin sans causer aucun mal. Le commandant Thierry de Munnik, du brûlot *la Marie*, aborda bravement un vaisseau

anglais, mais celui-ci se dégagea à temps et le brûlot joua sur lui-même. Un quatrième brûlot le *Zwolle*, fut incendié par son commandant Abraham Schyve, parce que le bâtiment était hors de service. Un brûlot français sauta de compagnie avec une chaloupe dans laquelle se trouvaient onze hommes; cette embarcation appartenait au bord du capitaine Vlak.

Telle est la perte que les Néerlandais essuyèrent dans cette bataille. On ne leur prit et ils ne perdirent aucun vaisseau de guerre, mais la flotte combinée essuya de grandes pertes. Non seulement elle perdit huit à dix brûlots incendiés ou coulés bas avant de pouvoir nous nuire, mais encore plusieurs vaisseaux de guerre de rang. De Ruiter vit une frégate anglaise de cinquante sabords sauter en l'air sans qu'un seul homme s'en sauvât. La frégate française la *Friponne* portant trente-six canons et deux cents hommes, commandés par le chevalier De Sourdis, fut coulée bas. Le *Foudroyant*, de soixante-dix canons et portant six cents hommes, eut le même sort que partagèrent encore deux autres vaisseaux de l'ennemi. Deux vaisseaux anglais de premier rang *the Cambridge* et *the Resolution* furent criblés de boulets et désemparés au point que le prince Robert fut obligé de les faire remorquer dans un port de la Grande Bretagne. Tromp rasa complètement le *Rupert*, de 70 canons, commandé par le capitaine Hoibert, mais quelques vaisseaux français le dégagèrent au moment où notre brave allait l'amariner. Un capitaine anglais, William Reves, amena un brûlot sous le vent du vaisseau de Tromp, mais il n'osa pas tenter l'abordage et il se trouva pendant quelque temps dans une position très-critique d'où le tirèrent Storig et Wetwang. Il s'en fallut de peu que le vaisseau du comte d'Ossery ne fût incendié par un brûlot hollan-

dais. Sans compter les vaisseaux mis hors de combat, la flotte ennemie perdit plus de quatorze bords, les brûlots y compris.

Plusieurs bâtimens néerlandais avaient aussi été très-maltraités et mis hors de combat; outre les pertes essuyées par le vaisseau du capitaine Van Kuilenburg et par ceux de Tromp, la grande hune des *Sept Provinces* de De Ruiter avait été abattue, et un brûlot arriva si proche en dessous du miroir de ce bord que ce ne fut qu'à peine qu'on put changer la barre; on échappa par cette habile manœuvre au brûlot, que De Ruiter abîma de son artillerie au point que l'équipage du brûlot, après avoir allumé sa fusée, se sauva dans la chaloupe. C'est alors qu'on vit encore un exemple de la générosité néerlandaise: la chaloupe du brûlot restant, à petite portée, exposée au feu des batteries du vaisseau, quelqu'un proposa de la couler bas, mais les matelots plus généreux s'écrièrent: »Non, »non! ce serait un assassinat; laissez là ces pauvres »diables qui ne peuvent plus nous faire aucun mal."

Il s'en fallut de peu, néanmoins, que le vaisseau le *Jupiter* ne tombât entre les mains de l'ennemi. Ce vaisseau se trouvant, pendant l'après-dînée, éloigné du gros de la flotte, l'ennemi lui dépêcha un brûlot. Le capitaine Pierre Bakker mit dehors une chaloupe dans laquelle la plus grande partie de son équipage se jeta pour écarter le brûlot, ce qui fit que le vaisseau eut beaucoup de peine à se défendre avec le peu de monde qui était resté à bord. L'Anglais remarqua cette circonstance et la mit à profit pour jeter le grappin sur le vaisseau dont il s'empara et fut maître pendant plus de deux heures, mais ce triomphe ne fut qu'éphémère, car le vaillant capitaine De Bakker, voyant que la flotte hollandaise avait partout le dessus et que les

Anglais prenaient le large, saisit une occasion favorable, reprit son bord et le mena sous le pavillon de sa division. Ange De Ruiter perdit son mât de misaine, sa vergue et sa voile de hune et eut, en croisant les Anglais, onze blessés et un tué d'une seule bordée. En général la flotte hollandaise perdit peu de monde. Outre le vice-amiral Schram et le contre-amiral Vlug, qui succombèrent en braves au champ d'honneur, on n'eut à déplorer que la perte du capitaine Jacob van Bergen et celle de Corneille de Boer qui mourut des suites de ses blessures. Les Français comptaient au nombre de leurs morts le capitaine Dothinas qui pendant long-temps s'était battu bravement contre Tromp, ainsi que messires Vidant des Croix, Rombran et plusieurs autres gentilshommes. Les Anglais perdirent les capitaines Fowles, Worden, Frerich et Hamilton. Ce n'est donc pas sans raison que le brave et pieux De Ruiter dit en cette circonstance: »Le Seigneur a »été visiblement avec nous. Il a préservé miraculeu»sement, au milieu d'une si épaisse grêle de boulets »et de balles, les soldats et les chefs, et Il a permis »qu'une poignée de monde fit des prodiges." La flotte hollandaise ayant opéré sa jonction, comme nous l'avons dit, elle courut, de compagnie avec l'ennemi et en combattant, au sud jusque vers dix heures du soir lorsque les ténèbres firent cesser l'action. On jeta l'ancre à la même hauteur où la bataille avait commencé, sur seize à dix-sept brasses d'eau et à environ quatre milles ouest-nord-ouest de West-Kappel (*).

(*) Le lendemain de cette bataille mémorable le brave Corneille Tromp écrivit à sa sœur une lettre que nous reproduisons ici à cause de la naïveté du style de marin qui la caractérise.

Seconde bataille livrée par De Ruiter aux flottes combinées française et anglaise, à la hauteur de Schooneveld, près de West-Kappel.

(14 *Juin* 1673.)

Le lendemain de la bataille que nous venons de décrire les Hollandais, étant occupés avec ardeur à réparer leurs vaisseaux et à se préparer à recommencer l'action, on vit les flottes ennemies ancrées à deux milles et demi à l'ouest-nord-ouest. On envoya quelques avisos à la découverte, et ces éclaireurs rapportèrent que l'ennemi comptait cent huit voiles. Il en avait donc trente de moins que dans la précédente bataille, quelques-uns de ses vaisseaux ayant été détruits et d'autres toués, comme étant hors de service, dans différens ports. Le 9 Juin la flotte des Provinces-Unies leva l'ancre au commencement du flux, cingla quelque peu au sud et s'embossa en bon ordre sur dix-sept brasses d'eau. Le cinquième jour après que la flotte hollandaise fut retournée de la première bataille, elle se trouva de nouveau en état de faire tête à l'ennemi; et, comme chefs et soldats étaient remplis d'ardeur,

---

Chère Sœur!

Hier nous avons commencé le bal et, Dieu merci, je me porte bien; nous avons eu de nouveau un plaisir de roi. Je me trouve sur mon quatrième bord, la Comète et je me propose de danser joliment aujourd'hui. Nous faisons une telle peur aux Français qu'ils mettent voiles et bonnettes dehors pour ne pas être du menuet. Si cela continue aujourd'hui j'espère que les prières de nos amis et les nôtres seront exaucées et que nous serons délivrés de la tyrannie. Adieu! Courage! Tout ira bien, je vous l'atteste.

8 Juin 1673. C. Tromp.

on résolut de ne pas perdre un temps précieux, mais d'attaquer sur le champ l'ennemi et de le chasser de devant les côtes. Leurs hautes et puissantes seigneuries les états-généraux ainsi que le *Stadhouder* ne restèrent pas en arrière d'ordres et d'encouragemens pour qu'on défendît vaillamment l'honneur du pays. De même que Thémistocles, désespérant de sauver Athènes du côté de la terre, tenta la fortune sur les mers, de même les états-généraux firent les plus grands efforts pour faire de la marine l'ancre de salut de la patrie, de cette liberté achetée au prix de tant de sang, de tant de sacrifices. Les commissaires des états-généraux arrivèrent le 14 Juin à bord du vaisseau de De Ruiter et, ayant approuvé la résolution qui avait été prise d'attaquer vigoureusement l'ennemi, on commença à mettre la main à l'œuvre en leur présence. De Ruiter donna sur le champ signal de déferler et de tenir droit sur l'ennemi. Vers dix heures les plénipotentiaires retournèrent à leurs yachts et à onze heures la flotte marchait sous voiles, nord quart-ouest, portant sur les ennemis. La flotte combinée, voyant que les Hollandais arrivaient sur elle, fit voiles aussi et fit mine de vouloir attendre l'ennemi; mais, s'apercevant que ceux-ci prenaient la chose au sérieux, elle fila, vent largue au nord-ouest, voiles et bonnettes dehors, mettant cap sur les côtes anglaises. Cependant les Hollandais, lui donnant chasse à outrance, réussirent à l'atteindre entre les quatre à cinq heures de l'après-dînée.

Les deux avant-gardes, commandées respectivement par Tromp et Spragge, commencèrent alors l'action. Un peu plus tard De Ruiter, avec l'escadre du centre, atteignit l'escadre du pavillon rouge, commandée par le prince Robert, et le lieutenant-amiral Bankert, qui

avait l'arrière-garde sous ses ordres, se trouva engagé avec l'escadre du pavillon blanc que commandait le comte d'Estrées. De Ruiter avait le projet d'aborder l'ennemi, mais celui-ci, filant grand largue entre deux écoutes, il fut impossible de le forcer à tenir. Comme on tint le même cours on se battit avec acharnement tout en marchant; les Anglais et les Français prirent enfin la fuite vers leurs côtes et les Hollandais leur donnèrent la chasse. Cependant il ventait fort, au point même que les batteries basses des Hollandais étaient noyées. Pour obvier à cet inconvénient, qui eût pu devenir très-fatal, De Ruiter, Van Nes et d'autres commandans firent rentrer les canons à babord, ce qui fit que les vaisseaux se redressèrent et marchèrent plus coquets, voiles risées. Tromp et Spragge se battirent avec la plus grande bravoure. La petite voile de hune de Tromp fut mise en lanières; mais notre brave abattit aussi le grand hunier du vaisseau amiral anglais et le mât de hune de l'un de ses seconds. Tromp s'apprêtait enfin à jeter le grappin sur le bord de Spragge, mais le voisinage de deux brûlots ennemis le força de songer à sa propre conservation en écartant ces machines incendiaires. Après avoir perdu son grand étai, son pavillon amiral fut abattu, mais il ne tarda pas à le faire monter de nouveau majestueusement à la corne, et l'action recommença avec vigueur. Le vice-amiral Sweers, qui commandait une division de l'escadre de Tromp, filait plus de nœuds qu'aucun des autres bords et il en laissa ainsi plusieurs derrière lui. Il en résulta naturellement quelque désavantage pour la flotte néerlandaise. Sweers, allant ainsi de l'avant, se trouva bientôt engagé dans un combat très-acharné avec l'amiral et le vice-amiral de l'escadre bleue; trois frégates seulement, celles des capitaines

De Jong, Harderwyck et Noirot, qui faisaient partie de son escadre, tinrent pied à Sweers, les autres, au lieu de faire force de voiles pour rallier leur pavillon allèrent rejoindre celui de Tromp. Sweers, abandonné ainsi de la majeure partie des siens, fut abîmé et séringué par l'ennemi au point qu'il fut obligé, vers les huit heures du soir, de virer de bord et d'aller au plus près du vent afin de réparer ses pertes. De Ruiter, qui sur le champ avait couru bord sur bord de l'escadre rouge, ne tarda pas à être vivement engagé avec le prince Robert et d'autres; cela ne fut pas long cependant, car plusieurs ennemis changèrent prestement la barre et prirent le large. Plusieurs vaisseaux de son escadre le secondèrent avec résolution. Van Brakel, Ewik et Jean van Gelder, le couvrirent à l'avant, et Ange de Ruiter, le contre-amiral Van Nes et Panhuizen se tinrent constamment en dessous de sa poupe et, lorsque Van Brakel fut obligé de quitter la ligne pour se refaire, Van Gelder prit position à sa place, inébranlable comme un roc, et protégea son père, son amiral contre l'attaque furieuse de l'ennemi, jusqu'à ce que Van Brakel vînt reprendre son poste. Alors on envoya au prince Robert un brûlot qui ne réussit pas à l'incendier.

Ange de Ruiter, avec quelques autres capitaines, combattit vaillamment cet amiral et deux forts vaisseaux français qu'il maltraita grandement. Il perdit lui-même ses deux hunes, ses vergues de grande voile et de hunier, tandis que ses manœuvres furent hachées; mais il n'eut que quatre tués et huit à dix blessés. La plupart de nos commandans se comportèrent en vrais lions des mers (*).

(*) Les matelots, voire même les mousses, donnèrent des preuves de

Le lieutenant-amiral Van Nes accosta pendant quelque temps un énorme vaisseau anglais dont il abattit la vergue de misaine. Ensuite, secondé par quelques-uns des siens, il échangea pendant quelques heures une vive canonnade avec les vice-amiraux des pavillons rouge et blanc et avec dix-sept à dix-huit vaisseaux anglais et français qui avaient formé escadre, mais tout cela se borna à des coups de canon, et l'on ne remporta de part ni d'autre aucun avantage décisif.

L'escadre d'arrière-garde que commandait Bankert n'eut pas fort à faire à celle du pavillon blanc sous les ordres du comte d'Estrées, car cette escadre filait voiles et bonnettes dehors, et ce ne fut pas chose facile de l'atteindre ou même de lui donner chasse à portée de canon. Le prince Robert, qui, comme nous l'avons dit, avait été engagé avec De Ruiter, vit son vaisseau amiral *the Royal Charles* abîmé au point qu'il fut forcé de passer sur le *Old Sovereing*. Cependant les flottes ennemies commencèrent à courir au plus près de leurs côtes et, la nuit tombant au point qu'on ne pouvait plus rien distinguer, on fut forcé de cesser la chasse.

C'est ainsi que se termina cette seconde bataille dans laquelle les Hollandais ne perdirent aucun vaisseau et que très-peu de monde. Nous ne brûlâmes à l'en-

---

la plus grande intrépidité. On raconte que dans une de nos batailles navales les plus acharnées, un de nos vaillans capitaines, ayant soif, commanda à son mousse de lui aller chercher à boire. Le brave enfant obéit, mais, en montant sur le pont, une balle lui emporte le verre des mains, et avec le plus grand sang-froid il va en chercher un autre. Lorsqu'il revint le capitaine lui demanda pourquoi il avait tardé si long-temps, et notre mousse lui raconta son aventure. »Tu as eu bien peur mon garçon," lui dit le capitaine. — »Non, mon capitaine," répondit-il, il y avait des verres de rechange." Le pauvre enfant croyait que le capitaine voulait parler de la perte du verre!

nemi qu'un seul bord et ne lui en coulâmes bas que deux, et cependant cette victoire fut pour les Hollandais de la plus haute importance; elle plaça le renom de leurs armes au pinacle de la gloire en ce qu'ils avaient attaqué, poursuivi, mis en fuite et chassé des mers deux flottes ennemies qui leur étaient infiniment supérieures à tous égards. Les Hollandais conservèrent le champ de bataille, tinrent la mer sans attérir dans leurs ports et après avoir vainement cherché l'ennemi ils retournèrent mouiller à la hauteur de Schooneveld afin d'y veiller sur les mouvemens des alliés et de protéger la patrie contre toute attaque.

Afin qu'on ne puisse nous accuser de nous être laissés entraîner, par un excès d'amour de la patrie, au point de majorer les exploits de nos ancêtres, nous ajouterons ici ce qu'a dit, à Londres même, un estimable écrivain anglais, au sujet de cette bataille: »Les »Anglais doivent reconnaître enfin qu'ils ont appris à »cette occasion et à leur grand désappointement que »la poudre hollandaise a plus de force que celle d'Al»bion. Le prince Robert revint dans la Tamise après »avoir perdu beaucoup de monde et avec des vaisseaux »horriblement abîmés. L'amiral hollandais, De Ruiter, »au contraire, n'a que très-peu souffert et a prouvé »qu'il ne quittait jamais la place que pour faire tête »à l'ennemi."

On apprit par des lettres de Londres que les Anglais et les Français avaient avoué une perte de près de trois mille tués et blessés; que les Anglais étaient au désespoir d'avoir été forcés de déserter la mer, et que les alliés s'accusaient mutuellement d'être la cause de la commune défaite.

Aussitôt après la bataille De Ruiter envoya en Hollande le bulletin de la victoire et demanda en même-temps

renouvellement de provision de poudre, de boulets, de mâts, de papier à gargousse et à cartouche, d'épinglettes, d'aiguilles et de fil de caret, et quelques boucaux de mèches. Nous parlons de ces détails, non pour descendre jusqu'à la minutie, mais pour prouver que le manque de la moindre de ces choses sur une flotte peut avoir les suites les plus funestes. Un bon amiral doit veiller à tout, et c'est ce que firent nos ancêtres et ce que font encore nos hommes de mer secondés en cela par les administrations de marine sur lesquelles repose le principal soin de la défense de notre petit coin de terre.

Bataille navale livrée par De Ruiter, au prince Robert et au comte d'Estrées près de Kykduin et du Helder.

(21 *Août* 1673.)

Pendant quelque temps on n'apprit rien de positif concernant les flottes combinées, mais le bruit courait que les ennemis avaient remonté la rivière de Londres et se refaisaient de leurs pertes afin de reparaître sur mer et d'effacer la honte de leur récente défaite. — Cependant De Ruiter fut informé, le 28 Juillet, par quelques avisos envoyés à la découverte, qu'ils avaient vu la veille au soir les flottes ennemies sous voiles et prêtes à débouquer de la rivière de Londres. Ces vigies estimaient la force de l'ennemi à plus de cent trente voiles. Arrivés à la hauteur d'Ostende, les Hollandais eurent avis que l'ennemi avait reparu en mer avec cent vingt-cinq vaisseaux de guerre ayant à bord

plusieurs milliers de soldats, et qu'il faisait mine de vouloir attaquer les côtes zélandaises. De Ruiter savait par expérience que le meilleur moyen était de prévenir l'ennemi, de prendre l'initiative; aussi ordonna-t-il de déferler et de marcher en bon ordre; ce qui se fit encore pendant la journée.

Le 31 on eut vue de l'ennemi. Mais on ne fut pas peu étonné lorsque, le lendemain, on vit fuir de nouveau les Anglais et les Français qui d'abord avaient fait quelques démonstrations de nous attendre. Nos commandans se perdirent en conjectures sur cette fuite, parce que les ennemis étaient plus forts que jamais et nous étaient de beaucoup supérieurs. Cela fit croire que cette fuite n'était qu'une ruse de guerre pour nous attirer en pleine mer et nous engager à dégarnir nos côtes afin d'avoir meilleur marché de la Zélande. On résolut donc de revenir mouiller sur la rade de Schooneveld et d'y attendre l'ennemi en bon ordre.

On ne fut pas long-temps sans être convaincu qu'on avait agi sagement. Dès le commencement du mois d'Août l'ennemi parut devant nos côtes et du 2 au 6 on le vit, de temps en temps, devant la Meuse et à la hauteur de Schéveningue, Zandvoort, Wyk à la mer, d'Egmond et de Petten, devant le Heldre et le Texel. Quoique notre pays se trouvât entouré d'ennemis et dans une position très-périlleuse, les pères de la patrie et nos braves marins, enfin toute la population ne purent supporter cet excès d'audace de la part de l'ennemi. Il n'y eut qu'un cri: Il fallait chasser ces audacieux! On se leva comme un seul homme afin de chasser au moins des côtes cet ennemi tant détesté. La flotte reçut ordre d'appareiller; elle leva l'ancre le 7 et l'ennemi disparut comme les vapeurs du matin devant le soleil. Les deux flottes tinrent la

mer jusqu'au 19, tantôt à l'ancre, tantôt courant des bordées et s'observant mutuellement.

Le 20 (le vent avait passé pendant la nuit à l'est) la flotte hollandaise remit sous voile et mit le cap au nord; mais, comme la brise était faible, on ne fila que très-peu de nœuds. Vers les dix heures on aperçut les flottes ennemies qui semblaient encore vouloir éviter la bataille et marchaient à la bouline nonobstant la faveur du vent dont elles étaient en possession. Cependant le vent sauta à l'est-sud-est et, le 21 à la petite pointe du jour, De Ruiter arriva en vue des côtes hollandaises entre Petten et Kamperduin, à peine à deux milles de terre. Les ennemis étaient alors au lof de la flotte hollandaise. De Ruiter, en se tenant pendant toute la nuit en dessous des côtes, avait gagné le dessus du vent. Cet avantage parut trop important à notre brave pour le négliger; il fit sur le champ signal de se mettre en ligne et le commandement du branle bas général alla frapper l'écho de nos dunes. Cet ordre fut aussitôt exécuté que donné; en même temps on vit que les Anglais et les Français mettaient en ligne leurs escadres et nous attendaient à petites voiles. Des deux parts, comme de coutume, les flottes avaient été divisées en trois escadres. L'escadre du centre, commandée par le prince Robert, portait pavillon rouge; Johan Herman en était vice-amiral, et John Cichely, contre-amiral. Le chevalier Edouard Spragge, commandait l'escadre bleue et il avait avec lui le contre-amiral d'Ossery. Les vaisseaux français marchaient sous le pavillon blanc, commandé par le comte d'Estrées. Lorsque les Néerlandais mirent le cap sur l'ennemi, Tromp eut l'avant-garde, De Ruiter le centre et Bankert l'arrière-garde, mais l'ennemi vira de bord, vers les huit heures; De Ruiter fit aussi signal de virer et courut, avec toute

la flotte, entre deux écoutes pour épargner le chemin à l'ennemi. En virant ainsi les escadres de Bankert et de Tromp changèrent leur ordre de bataille; la première de ces escadres, forma alors l'avant-garde et la seconde se trouva à la queue de la flotte. Vers les huit heures et demie Bankert se trouva si proche de l'avant-garde ennemie, commandée par le comte d'Estrées, qu'on put commencer l'engagement. La bataille commença effectivement; De Ruiter attaqua l'escadre rouge et Tromp le pavillon bleu commandé par le chevalier Spragge. L'action devint bientôt générale, mais elle ne fut pas partout également vive. L'escadre française se tint à distance respectueuse et eut l'air de ne pas prendre une part directe au combat, quoique le chef de cette division ne manquât ni de tactique ni de bravoure. Le vaillant contre-amiral De Martel, voulant soutenir néanmoins la gloire du pavillon français, attaqua vigoureusement, avec quelques vaisseaux, l'escadre de Bankert, mais il n'eut pas lieu de s'en applaudir, car, son vaisseau ayant été incendié par notre feu, il eut la plus grande peine à se rendre maître des flammes et il fut obligé de se réfugier auprès du gros de la division, avec perte de trente-six hommes et en se plaignant amèrement de la défection ou du manque de résolution des siens. Notre brave Bankert se trouva séparé du gros de son escadre et courut risque d'être incendié. Les Français lui avaient envoyé un brûlot qui vint très-près de son bord, mais il sût le repousser avant que la machine en jouât. Il chassa alors les Français à l'est où ils continuèrent à marcher debout au vent sans faire mine de revenir à la charge. Les vice-amiraux Evertsen et Enno Doedes Star leur donnèrent également la chasse, mais ils mirent dehors voiles et bonnettes pour fuir plus vite.

Pendant que Bankert chassait ainsi de la ligne de bataille l'escadre française, De Ruiter avait à soutenir un terrible combat contre l'escadre du prince Robert. De part et d'autre on perça plusieurs fois la ligne de manière qu'on se trouva tour-à-tour avoir le lof du vent. Les Néerlandais eurent un grand avantage par la justesse et la rapidité du jeu de leur artillerie; leurs canons tiraient aussi prestement que la mousqueterie, trois coups contre l'ennemi un. De Ruiter s'acharna à aborder le prince Robert, mais celui-ci fut constamment couvert par quatre à cinq brûlots et vigoureusement secondé par un grand nombre de bords de son escadre. Cependant l'amiral Néerlandais réussit à porter quelque désordre dans l'escadre rouge de manière que les vaisseaux anglais s'éparpillèrent et que les brûlots prirent le large. Les Anglais se fiaient principalement à leurs brûlots et certes ils étaient redoutables de ce chef puisqu'ils en avaient au moins vingt-huit, mais les chaloupes néerlandaises en prirent plusieurs et forcèrent les autres à se faire sauter. La chaloupe de De Ruiter s'empara d'un de ces brûlots nommé le *Léopard;* c'était une pinasse, commandée par Matthieu Borren, de 6 canons et ayant vingt hommes à bord. Ce brûlot fut incendié ensuite par l'ordre de De Ruiter. Vers dix heures le temps se mit à la pluie et et devint brumeux; cela dura plus d'une heure, mais ne ralentit pas l'ardeur de la bataille. Le lieutenant-amiral Van Nes, comme il faisait la tête de son escadre, eut fort à faire à six ou sept vaisseaux anglais. Sa vergue d'artimon fut coupée par le milieu et toute sa mâture enfin fut abîmée au point de le mettre hors d'état de se défendre.

Se trouvant dans cette position critique, il vit trois de ses capitaines qui ne semblaient pas très-empressés

de partager les périls et la gloire de leurs frères d'armes; il leur envoya, par un senau, l'ordre d'arriver au plus près, mais ces capitaines ne tinrent aucun compte des ordres de leur chef et se couvrirent, par cette lâche désobéissance, d'une tache indélébile. Aussitôt que la brume et la fumée du combat se furent un peu éclaircies, Van Nes, qui avait fait des prodiges de valeur pour repousser les ennemis, vit brûler trois de leurs vaisseaux. Pendant qu'il était occupé à réparer sa grande hune et à hisser une voile de fortune, enfin à se refaire de toutes ses pertes autant que cela pouvait se faire, le prince Robert, avec quelques autres vaisseaux anglais, l'avait dépassé, toutes voiles dehors et courant grand largue, afin de se retirer du combat. Mais comme les Anglais ne purent filer autant de nœuds que De Ruiter, ils se virent forcés de revenir au plus près du vent. Le lieutenant-amiral Bankert, voyant qu'il ne pouvait engager les Français à tenir bon, ne trouva pas qu'il eût été prudent de trop s'éloigner en prenant chasse. Il vira de bord et mit le cap sur l'escadre de De Ruiter qu'il rallia afin de pouvoir, à forces réunies, attaquer plus vigoureusement l'ennemi. Tout le monde alors s'en prit au prince Robert qui eut à essuyer une canonnade épouvantable. Ce chef fut forcé de prendre le large au nord-ouest, abandonné des siens qui filèrent à l'ouest. De Ruiter, Van Nes et Bankert donnèrent la chasse au prince Robert et à son escadre jusque vers les deux heures de l'après-dînée. Cependant le lieutenant-amiral Tromp, engagé avec l'escadre bleue, avait couru, en combattant, au nord et était tout-à-fait hors de vue. De Ruiter, remarquant cette circonstance, discontinua la chasse et vira afin d'aller à la recherche de Tromp. Accompagné de Bankert et des bords de son escadre, il courut,

entre deux écoutes, au nord-est d'où il entendait partir une vive canonnade qui lui servit de balise.

Le prince Robert, voyant ce mouvement, et étant aussi attaché au chevalier Spragge que De Ruiter l'était à Tromp, vira également de bord et courut à babord des Néerlandais, cependant hors de la portée de leurs canons. Le comte d'Estrées, avec son escadre, suivit les Anglais de loin.

Le combat entre l'escadre de Tromp et l'arrière-garde des Anglais avait commencé le matin à neuf heures. Spragge lui-même, ayant risé les voiles de perroquet, attendit bravement notre chef d'escadre.

Le vice-amiral Sweers avec sa division commença l'action et attaqua vigoureusement les vaisseaux de John Kempthorn et du Comte d'Ossery qui formaient la tête du pavillon bleu, et peu de temps après les deux chefs d'escadres s'approchèrent suivis chacun de tous leurs bords. Sweers foudroya de son canon Kempthorn au point de le forcer à prendre le large, ce qui fut imité bientôt par toute l'escadre bleue sur laquelle les Hollandais prirent chasse en la harcelant sans relâche. Le *Lion d'or* de Tromp et le *Royal Prince* de Spragge restèrent accostés sans déferler une voile, se lançant d'incessantes bordées et se canardant impitoyablement pendant la durée de plus de sept ampoulettes. Tromp fut singulièrement favorisé par le sort dans ce combat, car pendant trois heures qu'il dura, ayant commencé sur les onze heures et quart, et quoiqu'on se battît des deux parts avec le plus grand acharnement, le brave Tromp, disons-nous, ne compta aucun mort ni aucun blessé parmi les quatre cent soixante-dix hommes qu'il avait sur son bord. La plupart des boulets et des balles passèrent par dessus le vaisseau, tandis que tout coup de notre feu portait. Aussi le vaisseau de Spragge

fut tellement maltraité qu'il fut obligé de prendre le large vers l'heure de midi. Tromp n'abandonna pas sa proie, il prit vivement chasse et continua à désemparer le vaisseau de son ennemi dont les voiles étaient écharpées, les mâts en éclats et dont l'artimon tomba sur le pont; Spragge perdit aussi un nombre considérable de monde, car on compta sur son vaisseau près de 400 tués et plus de 300 blessés. Quinze ou seize vaisseaux de l'escadre bleue secondèrent vaillamment Spragge. Cependant Tromp, en poursuivant ce chef d'escadre, se trouva enfin au milieu d'une forêt de mâts ennemis et devint le point de mire de milliers de canons. Son vaisseau souffrit beaucoup de ce feu et les brûlots lui firent courir des périls bien plus grands encore, mais il sut se tirer de cette tourmente en rendant avec usure les coups qu'on lui portait et en manœuvrant habilement. Le capitaine Thomas Tobias, rendit les plus grands services à Tromp; il le seconda avec une bravoure et une habileté peu communes. Cependant le *Lion d'or* fut criblé de boulets au point que tous les mâts chancelaient et menacaient de tomber par dessus le bord. En conséquence Tromp fit touer le vaisseau hors de la ligne du combat et passa sur la *Comète* où il arbora pavillon amiral. Il se tint toujours au plus près du *Royal Prince* que Spragge enfin fut forcé de quitter pour passer sur le *St. George*. Ce vaisseau serra constamment de près le *Royal Prince* afin d'empêcher les nôtres de l'amariner. Kempthorn accourut aussi avec son escadre, de manière qu'il ne fut plus possible de prendre ou d'incendier ce vaisseau.

Cependant tout cela ne se fit pas sans combattre avec acharnement, et Tromp et Spragge continuèrent à prêcher d'exemple. Le *St. Georges* ne tarda pas à être désemparé et Spragge fut encore forcé d'aban-

donner ce bord. Il se jeta dans sa chaloupe pour nager au *Royal Charles*, mais à peine l'embarcation fut-elle à dix encablures du vaisseau, qu'un boulet, après avoir traversé de part en part le *St. Georges*, vint frapper la chaloupe et en écrasa tout le bordage. Spragge donna incontinent l'ordre de nager au vaisseau, mais il était trop tard, car avant qu'on pût saisir les amarres, l'embarcation sombra. On vit alors le noble Spragge, ce vaillant homme de mer qui était estimé de ses amis et de ses ennemis à cause de ses excellentes qualités, terminer misérablement sa glorieuse carrière dans les flots. Les Anglais le trouvèrent la tête et les épaules hors de l'eau, mais privé de vie. Il s'était cramponné au bordage de la chaloupe, sans doute dans les convulsions de l'agonie, car on eut les plus grandes peines à détacher les mains et les bras. MM. Littleton, Smithe et d'autres perdirent la vie dans cette catastrophe, mais on parvint à sauver le lieutenant du bord du malheureux Spragge. Cependant l'escadre de Tromp continua à se battre avec acharnement contre le pavillon bleu, lorsque De Ruiter et Bankert arrivèrent au secours de leur frère d'armes, vers les quatre heures de l'après-dînée.

C'est alors qu'on porta le dernier coup à l'escadre bleue qui déjà était très-maltraitée. La plupart des vaisseaux étaient désemparés; ils avaient perdu mâts et vergues et leurs casques étaient criblés de boulets. Le *Royal Prince*, entièrement rasé, fut pris à la remorque par une frégate; enfin toute l'escadre avait été abîmée au point que nous nous en serions emparés jusqu'au dernier vaisseau si le prince Robert ne fût venu la dégager avec toutes ses forces. Il avait mis voiles et bonnettes dehors pour suivre notre amiral, et il arriva près de l'escadre bleue au moment où notre

escadre du centre rallia celle de Tromp. Le comte d'Ossery était alors avec deux frégates à l'arrière du *Royal Prince* et le prince Robert y envoya deux autres frégates pour couvrir plus efficacement ce vaisseau. Le lieutenant-amiral Tromp se rangea avec son escadre sous le pavillon amiral et, vers cinq heures, De Ruiter, Van Nes, Bankert et Tromp se mirent en ligne et portèrent le cap droit sur l'ennemi qui alors avait le lof, et le combat recommença avec un acharnement impossible à décrire. La mer ressemblait à un océan de feux, obscurci ça et là par d'épaisses colonnes de fumée que perçaient incessamment les éclairs bleuâtres des détonnations de l'artillerie. Le bruit sifflant, aigu de la fusillade répondait à l'épouvantable tonnerre qui partait de milliers de canons, et les combattans étaient enveloppés dans une atmosphère chargée de salpêtre, de souffre et de fumée. Le Dieu des batailles était là dans tout le grandiose de son horrible majesté. La mort y promenait sa faux sous toutes les formes : Anges, boulets, mitraille, balles, éclats de bois s'entrechoquaient dans les airs et semblaient vouloir faire rentrer la nature dans le néant. La surface de la mer était semée de débris de bâtimens, de cadavres, et présentait le spectacle d'un chaos de destruction. Le fer, le plomb, le feu, les flots se disputaient leur proie. Les cris, les gémissemens des mourans et des blessés formaient l'horrible *piano* de cette musique funèbre, lorsque l'épouvantable *tutti* des canons se taisait un instant. Le prince Robert aidé bravement des siens paya de sa personne dans cette affreuse mêlée ; honneur donc à ces intrépides marins, les braves ne forment qu'une seule famille! John Herman, d'Ossery, Kempthorn, les capitaines Davis, Stout, Legge, Berry, Earnly, Striklant, Carter et un grand nombre d'autres

furent autant de héros qui exposèrent leur vie pour la défense de leur amiral, mais ils durent faire des efforts surnaturels pour repousser les attaques furieuses de De Ruiter, de Van Nes, de Bankert et de Tromp, et pour remorquer hors de la mêlée le vaisseau du malheureux chevalier Spragge et grand nombre d'autres bâtimens disséqués pour ainsi dire par nos boulets. Les Hollandais firent l'impossible pour incendier le *Royal Prince* au moyen de leurs brûlots, mais ce vaisseau resta constamment entouré d'une fôret de mâts qui rendit l'abordage impraticable. Un de nos brûlots se trouva pris entre trois frégates anglaises, mais, comme son artifice languissait, les frégates eurent le temps de se défaire de ce dangereux visiteur. Vers les six heures et demie deux brûlots et un vaisseau de ligne anglais devinrent la proie des flammes, et l'on vit couler bas un autre vaisseau de haut-bord. Le yacht *l'Henriette* coula bas à tribord du comte d'Ossery. Pendant que tout cela se passait le comte d'Estrées était à distance respectueuse au-dessus du vent de l'escadre du prince Robert, sans faire aucune démonstration d'arriver au plus près. Enfin vers les sept heures le prince Robert se vit forcé, pour la seconde fois, de prendre le large, chassé vivement par les Hollandais jusqu'au coucher du soleil. La nuit vint au secours des Anglais; ils regagnèrent leurs ports laissant l'empire des mers à leurs infatigables vainqueurs.

Les Hollandais eurent le bonheur de ne pas perdre un seul bord dans cette terrible bataille, mais ils eurent à déplorer la perte de plusieurs braves. Les deux vice-amiraux Jean de Liefde et Isaac Sweers succombèrent glorieusement pour leur patrie, et les capitaines Jean van Gelder beau-fils de De Ruiter, David Sweerius, Henri Visscher et Thierry Jobszoon Kiela rendirent le

dernier soupir sur leurs lauriers. George van Andringa, secrétaire de De Ruiter et le baronnet Henri van Eeden, furent blessés aux jambes par un coup de mitraille. Le capitaine Jean Dik, fut blessé grièvement à la jambe, et Jean de Jong perdit un œil. Le nombre des morts et des blessés, comparativement à la chaleur de l'action, fut loin d'être considérable, car sur toute l'escadre d'Amsterdam on ne compta pas plus de 71 tués et de 120 blessés. Nous avons parlé de la conservation presque miraculeuse de Tromp, mais la plupart de nos capitaines eurent un bonheur tout particulier, voire même De Ruiter qui se trouva constamment au plus fort de la bataille; ce brave ne put s'empêcher de témoigner son étonnement de cette faveur singulière du sort des armes, on l'entendit s'écrier: »Mais regardez donc cette tourmente de feu, de fer et de plomb, écoutez donc ce sifflement incessant des balles, ce fracas des boulets, et tous nos mâts, toutes nos vergues sont debout, et la plupart de notre monde est encore sur pied!"

Toute la flotte hollandaise retourna mouiller au nord-ouest entre le Texel et le Vlie, n'ayant laissé dans cette bataille que quatre à cinq brûlots dont un avait été coulé bas par l'ennemi, mais dont néanmoins on était parvenu à sauver l'équipage. Quatre vaisseaux de ligne ceux de Tromp, de De Haan, de Van Brakel et de De Jong durent être mis sur chantier, le reste tint la mer et répara ses avaries sur mouillage. Mais il en fut autrement de la flotte anglaise; elle fut abîmée au point de ne plus être en état de tenir la mer et d'être forcée de se faire touer dans ses ports. Outre cela la perte des Anglais, en tués et blessés, fut très-considérable; sur le vaisseau du prince Robert on trouva soixante tués ou blessés mortellement et un bien plus

grand nombre encore sur celui de Spragge comme nous l'avons vu plus haut. Sans compter la perte de ce vaillant homme de mer, les Anglais eurent encore à déplorer la mort de plusieurs braves tels que William Reves, Heyman et d'autres, les capitaines des soldats de marine De Reve et Meveywater et le volontaire May. Le chevalier Kempthorn, et les capitaines Courtney, Huwart et Jeunings furent blessés. Les Français avaient peu donné pendant l'action et en conséquence leurs pertes ne furent pas considérables. Cependant le capitaine d'Estival fut tué, et parmi leurs blessés se trouvaient le chevalier Montbrun et le capitaine Jacques d'Oleron. On avait vu couler bas un ou deux vaisseaux anglais et brûler six ou sept. Le capitaine Van Brakel avait amariné un brûlot et plusieurs autres avaient été mis en pièces par les nôtres. Mais le plus grand fruit que nous retirâmes de cette victoire fut d'avoir nettoyé nos côtes, en un mot d'avoir sauvé la patrie dont nos ennemis avaient juré la perte.

Prise de Belle-Isle et de Noirmoutiers par le lieutenant-amiral Tromp.

(23 *Juin et jours suivans, de* 1674.)

Les états-généraux, ayant conclu, le 19 Février 1674 à Westmunster, la paix avec l'Angleterre, purent songer à pousser vigoureusement la guerre contre la France; ils abandonnèrent la défensive pour agir offensivement contre cette Puissance et ils résolurent d'armer une flotte formidable afin d'aller attaquer les Français chez eux.

La flotte qu'on arma à cet effet comptait dix-huit vaisseaux de ligne de 66 jusqu'à 80 canons, vingt-quatre vaisseaux de second rang de 50 à 60 canons, douze de troisième rang de 40 à 50; douze frégates de 30 à 36 canons, dix-huit brûlots, autant de senaus, vingt-quatre flûtes, douze grandes galiotes et douze petites. Tromp, qui avait le commandement d'une escadre, appareilla le 17 Mai du Texel avec trente-deux voiles. Arrivé le surlendemain à la hauteur de Schooneveld il y fut joint par De Ruiter qui amena plusieurs autres vaisseaux à la flotte.

Le 8 Juin on jeta l'ancre devant Torbay. Là De Ruiter se sépara de la flotte et prit avec son escadre la route des Indes occidentales, tandis que Tromp mit le cap sur les côtes françaises pour y inquiéter et molester l'ennemi. Le comte de Hoorn avait le commandement des troupes qui devaient protéger le débarquement et il se trouvait sur le bord de Tromp afin de mieux concerter les plans de la campagne. Le 23 Juin, vers le soir, la flotte, divisée en trois escadres, commandées respectivement par Tromp, Bankert et Van Nes, vint jeter l'ancre en dessous de la côte de Belle-Isle. On envoya d'abord un parlementaire au gouverneur pour le sommer de rendre l'île. Mais comme ce gouverneur répondit qu'il défendrait son poste jusqu'à la dernière extrémité, Tromp et le comte de Hoorn, accompagnés de MM. van Sommelsdyk, Stek, d'Aigremont et de quelques autres, se jetèrent dans une chaloupe et nagèrent à la côte afin de chercher un endroit favorable pour l'attaque. On trouva à une portée de mousquet de la côte un mouillage sur quatre brasses, favorable à l'embossage des frégates de petite calaison, frégates qui devaient protéger le débarquement à coups de canon.

Le 27 à la petite pointe du jour on donna le signal du débarquement et les soldats et les matelots se jetèrent dans les chaloupes qui nagèrent à la côte, protégées qu'elles étaient par le feu de deux frégates embossées à petite distance l'une de l'autre et très-près de terre.

Notre monde se mit à l'œuvre avec le plus grand enthousiasme sans se laisser intimider par le feu d'une redoute que l'ennemi avait élevée, feu d'ailleurs que le canon de nos frégates eut réduit bientôt au silence. Un soldat français qui se découvrit trop sur les parapets de la redoute eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, ce qui effraya tellement les autres qu'ils abandonnèrent le retranchement et prirent la fuite vers le corps de la place.

Les Néerlandais électrisés par ce premier succès sautèrent à la mer et marchèrent à la plage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A dix heures le débarquement était opéré sans perte d'un seul homme et le premier soin fut de se loger dans la redoute abandonnée. Ensuite on se rangea en bon ordre et on marcha en avant. En tête de la colonne on traîna, à force de bras, les chevaux de frise mouvans, espèces de tremplins carrés portés sur des roues et garnis sur le devant et les côtés de longues pointes de fer et sur le plancher intérieur desquels se tenaient des mousquetaires. Ces machines étaient destinées principalement à arrêter le premier choc de la cavalerie. Suivaient les pièces de campagne traînées à bras d'hommes et enfin venaient les grenadiers. Cette petite armée continua sa marche par un chemin presque impraticable et très-montueux; enfin vers le soir elle arriva et se logea à une portée de mousquet du pied du mur du château.

Le château situé sur un roc était presque inexpugnable parce qu'on ne pouvait pas le miner du dehors; cependant les vaisseaux de guerre canonnèrent cette forteresse qui répondit à ce feu par des volées incessantes tirées de plus de deux cents canons. Elle était d'ailleurs approvisionnée pour six mois, et elle avait été construite sur les plans du célèbre Fouquet.

On délibéra s'il fallait l'investir par terre et l'entourer de lignes de circonvallation. Mais, en considérant la force de ce château et le temps qu'il aurait fallu employer pour le réduire, on se décida à renoncer à cette entreprise et à aller tenter fortune ailleurs. On se contenta d'occuper pendant quelques jours l'île qui contenait un grand nombre de villages très-pauvres pour la plupart. Cette île d'ailleurs était fertile en grains et on y élevait du bétail. On rassembla quelques bestiaux qu'on transporta sur la flotte, mais on ne fit aucun mal aux habitans. Les commandans ne voulurent pas qu'on dévastât le pays parce que cela ne pouvait être d'aucun avantage pour la patrie et que d'ailleurs un pareil acte eût été contraire aux principes d'humanité qu'ils professaient. Les ordres qu'ils donnèrent à cette occasion furent si sévères qu'un soldat qu'on trouva occupé de tentatives d'incendie fut fusillé sur la place, et deux autres qui pillaient furent pendus.

Le 29 le comte de Hoorn fit sonner la retraite et le lendemain les troupes de débarquement arrivèrent à bord sans avoir perdu un seul homme. Le 2 Juillet on leva l'ancre mettant le cap sur Noirmoutiers, île située, au nord-ouest de la Vendée, de forme irrégulière et protégée contre l'action des flots en partie par des dunes et en partie par des digues et des encaissemens de maçonnerie. La flotte arriva le lendemain au matin devant cette île, mais on résolut de différer le débar-

quement jusqu'au jour suivant parce que la marée était trop avancée.

Cependant Tromp alla reconnaître la côte et le lendemain à la pointe du jour deux coups de canon donnèrent le signal du débarquement. Tout le monde se jeta avec enthousiasme dans les chaloupes, et comme on avait pris la même précaution qu'à Belle-Isle de protéger avec deux frégates le débarquement celui-ci put aussi s'opérer avec sécurité.

L'ennemi avait élevé sur la plage un retranchement derrière lequel il se trouvait avec sept ou huit cents hommes qui de là, ainsi que de derrière un mur crénelé du village, canardèrent vivement nos troupes; l'ennemi, voyant que malgré toutes ces fusillades le débarquement s'opérait avec régularité, prit la fuite et se sauva sur le continent, sur la côte du Poitou. Il abandonna aussi le château de manière que les Néerlandais, en ayant pris possession vers les sept heures du matin, y arborèrent, ainsi que sur le moulin, le pavillon du prince d'Orange. Ils trouvèrent dans cette forteresse quelques munitions et dix-sept pièces d'artillerie qu'ils transportèrent sur la flotte.

Ce débarquement, qui était très-dangereux sous beaucoup de rapports et qui exigea la plus grande intrépidité, coûta aux Hollandais cent trente-cinq tués et blessés parmi lesquels on compta quelques capitaines. Un accident arrivé au colonel Stek augmenta considérablement le chiffre de notre perte. Ce colonel, qui commandait l'avant-garde des troupes de débarquement, eut le malheur de toucher de toutes ses chaloupes et de tomber sur un endroit de la côte hérissé d'écueils et de bas-fonds où toutes les embarcations se trouvèrent bientôt prises. Les soldats durent donc se jeter à l'eau et marcher ainsi à la plage, sur un fond

mouvant et inégal, entièrement submergés parfois et ne pouvant aucunement riposter au feu meurtrier et incessant avec lequel l'ennemi les accueillit. Leur courage et leur persévérance, cependant, triomphèrent de tous les obstacles, de tous les périls, et certes si les Français avaient profité des avantages de leur position ils auraient pu empêcher le débarquement, mais ils prirent la fuite et abandonnèrent l'île aux Hollandais. On s'occupa d'abord du ravitaillement de la flotte: du bétail, du foin, du bois et grand nombre d'autres nécessités furent transportés sur les vaisseaux, et les Hollandais, ayant frappé le pays d'une contribution de guerre de 14,000 Rixdales, prirent, pour sûreté et garantie de la rentrée de cette contribution, quelques otages parmi les notables de l'île. On s'empara encore de plusieurs navires qu'on employa à diverses fins dans la flotte. Après avoir occupé l'île pendant trois semaines, les commandans résolurent de l'abandonner. On fit sauter le château; on démantela les ouvrages le long de la plage et on prit tout ce qui se trouvait dans les maisons des habitans. Le 24 Juin enfin on leva l'ancre et on reprit, chargé de butin, le chemin des ports de la patrie, en tenant constamment les côtes ennemies dans la plus grande inquiëtude jusqu'à ce que la saison avancée forçât notre Tromp à songer sérieusement à rentrer dans nos ports, ce qu'il effectua le 4 Décembre avec dix-huit voiles, plusieurs autres ayant déjà pris les devants.

Bataille navale entre De Ruiter et Du Quesne près de Stromboli et de Salino.

(8 *Janvier* 1676.)

Avant de faire le narré de cette bataille, il sera nécessaire d'indiquer brièvement les causes qui décidèrent les états-généraux à entreprendre cette guerre, et cette digression ne sera nullement désagréable à nos compatriotes parce qu'elle se rattache à l'histoire du pays que chacun chez nous a intérêt de connaître jusque dans ses moindres détails.

Le roi d'Espagne, qui avait secondé fidèlement les Néerlandais pendant les dernières années, se vit enfin engagé dans une guerre avec la France. La Néerlande avait bien fait la paix avec l'Angleterre, mais le feu de la guerre avec la France n'était pas encore éteint. Pendant cette guerre la révolte de Messine, célèbre ville de Sicile, causait beaucoup d'agitation dans les pays appartenant à la couronne d'Espagne et les différens revers que ce pays essuyait continuellement engagèrent S. M. T. C. à réclamer l'intervention des Provinces-Unies et à solliciter les états-généraux d'envoyer une flotte de guerre dans la Méditerranée afin de réduire les révoltés à la soumission. Le roi d'Espagne promit de supporter sa part des frais de cet armement et de joindre ses forces navales à celles des Néerlandais (*). Sur la demande expresse de l'Espagne le commandement de la flotte, que les états-généraux firent armer, fut confié à De Ruiter. Cette flotte était composée de dix-

(*) La famine avait poussé les Siciliens à la révolte que les Français ne manquèrent pas d'attiser. Déjà alors la France avait sa propagande qui prit les Siciliens sous sa haute protection et soutint bientôt ouvertement les

huit vaisseaux de guerre. de six senaus portant chacun huit caronades, de quatre brûlots et de deux bâtimens de transport. Elle portait en tout 1012 canons et 4812 hommes. Le vice-amiral De Haan et le contre-amiral Nicolas Verschoor furent désignés pour accompagner notre brave.

Quoique De Ruiter eût fait sentir au gouvernement que cette force était trop minime pour combattre avec succès les Français dans la Méditerranée, on lui intima l'ordre d'appareiller; un conseiller eut même l'impudence de dire à ce héros blanchi sous le harnais: »J'espère, »monsieur, que vous ne commencerez pas sur le déclin »de votre vie à écouter la voix de la peur." Notre brave, toujours modeste, toujours soumis, répondit avec dignité: »Je ne commence pas à perdre courage. Ma »vie est à l'état; mais je suis étonné, je suis péniblement affecté de voir que leurs seigneuries exposent si »témérairement l'honneur du pavillon Néerlandais. Vos »seigneuries ont le droit de me commander, elles ne »doivent pas s'abaisser jusqu'à la prière, et on m'ordon»nerait de soutenir l'honneur du pavillon national avec »un seul bord que je ferais monter ce pavillon à la corne »et le déployerais sur les mers. Là ou leurs seigneuries »feront flotter leur pavillon, là je le défendrai, et, s'il »le faut, il me servira de linceul."

De Ruiter, quoique sérieusement souffrant d'un mal local, ne voulut pas s'excuser de se charger de cette expédition. »Je ferai cette course, dit-il, dût-on me porter à bord." Les adieux de notre brave, à sa fa-

---

révoltés contre leur légitime souverain. Cela se passa en 1676 et 150 ans plus tard nous avons ressenti nous mêmes le bienfait de cette pacifique et sempiternelle institution, parce que le monarque le plus paternel, l'un des souverains les plus véritablement libéraux de l'Europe s'était avisé de départir une plus grande somme de bonheur, de civilisation à la bienheureuse Belgique, à cette terre classique de la liberté, de l'immunité cléricale!....

Note du traducteur.

mille qui l'engageait à se reposer sur ses lauriers, furent déchirans. »La patrie commande," dit-il, »et »ses braves enfans m'appellent; ma place sera jusqu'à »mon dernier soupir là où flottera le pavillon Néerlan»dais, dussai-je affronter la furie de ses ennemis avec »un seul mât. Je suis serviteur de l'état et j'élève avec »confiance mes regards vers l'éternel; j'obéis à sa voix »en obéissant à celle des pères de la patrie. Mon pays »avant tout, adieu ô vous que je chéris si tendrement, »au revoir ici ou dans l'éternité! Si Dieu daigne me »rappeler à lui soumettez-vous sans murmures à ses »décrets immuables, et consolez-vous par la pensée que »De Ruiter est tombé au champ d'honneur pour la gloire »de sa patrie en emportant avec lui dans la tombe la con»viction d'avoir fait son devoir jusqu'aux derniers instans »d'une vie toute d'amour pour son pays et pour vous!"

Le 16 Août 1675 De Ruiter appareilla, cinglant vers l'Espagne et delà vers la Sicile où l'on attendait de jour à autre la flotte ennemie; mais il ne se passa rien de remarquable pendant cette année. Vers le 5 ou le 6 Janvier 1676 on reçut avis que la flotte française arrivait. Tromp, en conséquence, cingla à la découverte jusqu'à Stromboli et Lipari, mais ses vigies placées au faîte des mâts n'ayant pas aperçu l'ennemi, la flotte prit cours vers l'île de Salino où elle arriva le 6 au soir. Là les patrons de trois navires marchands donnèrent avis qu'on avait aperçu, de la crête des montagnes de l'île, environ trente voiles ennemies parmi lesquelles il se trouvait douze à quatorze bâtimens de haut-bord. En conséquence notre brave amiral tint, pendant toute la nuit, le cap au nord droit sur les parages où l'on croyait trouver l'ennemi. Les Espagnols avaient renforcé la flotte Néerlandaise de neuf galères. Le 7, à la pointe du jour, on découvrit

la flotte ennemie, à environ trois milles au nord-ouest de la flotte hollandaise, cinglant à l'ouest-nord-ouest, avec grand frais du sud-ouest. De Ruiter mit voiles et bonnettes dehors pour atteindre l'ennemi. Vers l'heure de midi il se trouva, ayant dix bords sous son pavillon, très-rapproché de l'ennemi; mais, comme quelques mauvais voiliers de la flotte étaient encore très-éloignés, il se vit forcé de les attendre. Vers trois heures De Ruiter fit signal de marcher en ligne et à chaque vaisseau de courir bord sur bord de l'ennemi. Ces ordres furent remplis ponctuellement, mais, comme le jour était sur son déclin, on différa l'attaque jusqu'au lendemain. Cependant De Ruiter rassembla le conseil de guerre et recommanda à tout le monde de s'apprêter au combat, en exhortant ses frères d'armes à se comporter en gens de cœur pour l'honneur de la patrie. Pendant la nuit il envoya une demi-galère à mi-chemin entre les deux flottes, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi et avec l'ordre de tirer un coup de canon à chaque ampoulette aussi long-temps que la flotte ennemie tiendrait le même cours que celle des Hollandais, mais de se replier sur cette flotte, en tirant continuellement, si l'ennemi changeait de cours. Pendant les premières heures du jour le vent commença à souffler violemment de l'ouest-sud-ouest et non seulement cette galère fut forcée d'abandonner son poste, mais elle fut obligée de courir, avec toutes les autres, se réfugier à Lipari. A la pointe du jour l'ennemi fit signal de virer de bord et De Ruiter imita cette manœuvre. Lorsqu'on put clairement distinguer les objets on vit les deux flottes tenir le même cours, mais, comme le vent avait considérablement changé pendant la nuit, les Français en avaient la faveur. Vers huit heures les deux flottes se trouvèrent à un mille l'une

de l'autre. La flotte française était composée d'environ trente voiles, parmi lesquelles on comptait de 20 à 24 forts vaisseaux de guerre de 50 à 80 canons, quatre brûlots, une galiote et une saïque (espèce de barque italienne) de manière que la flotte néerlandaise était inférieure à tous égards à celle de l'ennemi. Cette disproportion de forces était trop marquante pour ne pas donner de l'inquiétude à De Ruiter, d'autant plus que le moindre des vaisseaux de haut-bord des Français était encore plus fort que notre vaisseau amiral. D'un autre côté nous avions le désavantage du vent, de manière que tout concourait à présager un revers. Mais il était trop tard pour reculer, tandis que les intérêts de l'Espagne et l'honneur de notre pavillon commandaient de présenter ou d'accepter la bataille.

Du Quesne commandait en chef la flotte française qui était divisée en trois escadres. Le marquis De Preuilly d'Humières avait l'avant-garde, l'amiral s'était reservé le centre et l'arrière-garde était commandée par Messire de Gabaret. De Ruiter avait le même ordre de marche et de bataille: le contre-amiral Verschoor avait l'avant-garde, De Ruiter commandait le centre et l'arrière-garde était confiée au vice-amiral De Haan. De Ruiter alla au plus près du vent et le pinça tellement, avec les vaisseaux de son escadre parmi laquelle se trouvait un bâtiment espagnol, commandé par le capitaine De Laye, que l'ennemi ne put, s'il voulait continuer son cours vers Messine, éviter le combat. Mais les Français n'avaient nulle envie de refuser la bataille; ils tinrent bord sur bord des Hollandais et cela en si bon ordre que De Ruiter, qui se plaisait à rendre justice même à ses ennemis, déclara n'avoir jamais vu aucun de ses adversaires marcher et manœuvrer plus parfaitement. A dix heures les bords qui formaient

la tête des divisions furent à portée et ouvrirent immédiatement le feu. Les escadres de centre et de l'arrière-garde ne tardèrent pas à prendre part au combat que les avant-gardes, commandées par Verschoor et de Preuilly, avaient entamé. Les amiraux s'approchèrent d'abord sans tirer un seul coup de canon, mais bientôt le vaisseau de De Ruiter, après avoir donné un violent coup de tangage, se redressa gracieusement et envoya toute sa bordée à Du Quesne qui la lui rendit à plus petite portée. Alors l'action devint générale et se soutint avec le plus grand acharnement de part et d'autre: on vole au devant de la mort, l'airain tonne et les éclairs de l'artillerie déchirent la nuée de salpêtre et de fumée qui enveloppe les combattans. Les peuples des rivages tremblent et croient voir surgir du fond des flots de terribles volcans flottant au milieu d'une mer de lave. On continua à combattre avec tant de furie que De Ruiter manda après la bataille aux états-généraux qu'il n'avait de sa vie assisté à pareille fête. Le combat durait depuis trois heures, les vaisseaux étaient sabordés de boulets et leurs ponts encombrés de tués et de blessés, lorsque Du Quesne ordonna au chevalier de Tourville de conduire, à la faveur de son canon, le brûlot du capitaine Champagne sous le bord de l'amiral hollandais. Ce brûlot arriva effectivement avec beaucoup de résolution et sans tenir compte de la furieuse canonnade des seconds de De Ruiter; mais avant qu'il eût atteint le vaisseau de notre De Ruiter, celui-ci lui abattit sa hune et, comme il ne s'agissait pas là de dresser des mâts de fortune, le capitaine Champagne se vit forcé d'abandonner son brûlot et de le faire sauter pour l'empêcher de tomber aux mains des Hollandais. Un autre brûlot, commandé par le capitaine Beauvois, ne fut pas plus heureux: arrivant

sur le vaisseau de De Ruiter, il fut démâté et le capitaine lui-même fut emporté par un boulet de canon. L'équipage se sauva dans la chaloupe et incendia le brûlot. Un troisième brûlot, que commandait le chevalier De la Galissonnière, et qui se trouvait entre les deux lignes, fut coulé bas. Les Français rapportèrent que Du Quesne, voyant que De Ruiter s'était trop écarté dans la chaleur du combat et se trouvait séparé de son arrière-garde, donna ordre au chevalier de Tourville d'attaquer l'arrière-garde néerlandaise avec quatre vaisseaux et de l'enfermer ainsi entre deux feux, mais que le calme empêcha l'exécution de ce projet. Ils disent encore que le chevalier de Lhery, commandant un vaisseau de l'escadre de Du Quesne, se trouvant au milieu de l'arrière-garde hollandaise, entouré de quatre vaisseaux ennemis qui le foudroyaient, parvint à se faire jour et à rejoindre son pavillon. Le combat de l'avant-garde et du centre des Néerlandais dura jusque vers les quatre heures et demie, et l'arrière-garde, qui d'après son ordre de marche avait été engagée plus tard, se battit jusqu'à ce que les ombres de la nuit vinssent mettre un terme aux horreurs de la journée. Vers le coucher du soleil De Ruiter vit couler bas un vaisseau de haut-bord de l'ennemi, et on prétend qu'un deuxième eut le même sort.

Ainsi se termina cette bataille près de Stromboli et de Salino, bataille dans laquelle, d'après le témoignage de De Ruiter, toujours juste même envers ses ennemis, les Français se comportèrent avec leur bravoure accoutumée. Les Néerlandais perdirent dans cette action le contre-amiral Nicolas Verschoor. De Ruiter eut sur son bord sept tués et trente blessés, tandis que son vaisseau fut sabordé partout et presque désemparé. *L'Essen* du capitaine Gilles Schey fut atteint d'un boulet au

dessous de sa ligne de flottaison et eut ses poudres noyées, faisant eau de toutes parts. Ce capitaine en avertit l'amiral et demanda secours parce qu'on ne pouvait pas découvrir les voies d'eau; De Ruiter lui envoya sur le champ les capitaines Berkhout et Van Abkoude ainsi que son charpentier, mais tous leurs efforts, pour découvrir les voies d'eau, furent infructueux et en conséquence il fit remorquer ce vaisseau, par deux galères qui avaient rejoint la flotte, dans le port de Palerme ayant pris la précaution de le faire accompagner de deux transports destinés à avitailler l'équipage. Cependant le vaisseau tout en marchant s'enfonçait à vue d'œil et il coula bas avant d'atteindre Palerme. Cela arriva vers une heure du matin, mais on parvint à sauver l'équipage qui fut réparti sur la flotte. Ce fut là l'unique bord que les Hollandais perdirent, mais (comme nous venons de le dire) cette bataille coûta aux Français un ou deux vaisseaux de guerre et trois brûlots. D'un autre côté plusieurs de leurs vaisseaux avaient été sabordés et désemparés au point d'être mis hors de service pour long-temps. Ils avaient perdu aussi beaucoup de monde puisque, d'après leurs propres bulletins, ils comptèrent quatre cents tués parmi lesquels se trouvaient plusieurs capitaines. Aucuns disent qu'il y en eut quinze cents. L'amiral Du Quesne, De Valbelle chef d'escadre, le capitaine Chaber, Messires Fequières, Des Goutes, Coviton, les deux Bossières, Michel, chevalier et d'autres furent blessés, mais non dangereusement. Les deux flottes tinrent la mer, mais, quoique De Ruiter invitât l'ennemi à reprendre la partie, il n'accepta pas le défi et fila vers Messine. La flotte néerlandaise prit cours vers le cap de Melasso en croisant dans le détroit de Lipari et de Rosicalmo. La victoire resta donc aux Néerlandais et leur amiral put dire: *veni*, *vidi*, *vinci*.

Bataille livrée par le lieutenant-amiral De Ruiter et par de la Zarda, à la flotte française, commandée par Du Quesne, dans les eaux de la Sicile à la hauteur du mont Etna.

(22 *Avril* 1676.)

Les états-généraux n'avaient accordé le secours de leur flotte au roi d'Espagne que pour un terme de six mois, et ce temps expiré rien ne put retenir notre De Ruiter, qui toujours strict observateur de ses devoirs, résista à toutes les offres brillantes, à toutes les séductions du vice-roi qui l'engageait à prolonger son séjour dans les parages de la Sicile. Notre amiral était même déjà sur son retour lorsqu'il reçut ordre de leurs seigneuries de continuer encore pendant six mois à prêter à nos alliés le secours de son puissant bras. Il retourna donc sur ses pas et se tint pendant quelques temps dans les eaux de Naples. Delà il cingla vers Palerme où il rallia la flotte espagnole et mit avec elle le cap sur Auguste, ayant le projet d'attaquer cette ville. Mais il renonça à cette entreprise, s'étant convaincu qu'elle était au moins hasardée sinon téméraire.

Vers minuit du 21 Avril il reçut une lettre du marquis Vayona portant que la flotte française, qui s'était tenue pendant tout ce temps dans le port de Messine, avait quitté cette rade et avait été vue à la hauteur de Catane.

Le lendemain, à la pointe du jour, De Ruiter se bastingua et fit ses préparatifs de branle bas. Mais ne découvrant pas l'ennemi et ne pouvant recevoir aucun avis du continent, les côtes étant hérissées de troupes,

il convoqua le conseil de guerre qui résolut à l'unanimité d'aller à la recherche des Français et de les attaquer là où ils se trouveraient. En conséquence, le soir vers neuf heures, on débouqua de la baie d'Auguste favorisé par le Siroc ou vent de terre. Le lendemain au lever du soleil, la flotte étant arrivée à trois milles au nord de la ville, on découvrit la flotte française au lof, marchant avec petite brise de nord-ouest. Les Français avaient non seulement réparé leurs pertes dans le port de Messine, mais ils s'étaient renforcés de plusieurs vaisseaux de ligne, leur flotte comptant ainsi trente vaisseaux de guerre, trois frégates et sept brûlots. Ils l'avaient divisée en quatre escadres, commandées par Du Quesne, Gabaret, De Preuilly d'Humières et d'Almeras. Cette flotte portait 10,666 hommes et 2,171 pièces de canon.

La flotte hollandaise comptait *l'Essen* de moins et n'avait plus ainsi que dix-sept vaisseaux de guerre, six senaux, quatre brûlots et deux transports. Elle portait 852 canons et 4,500 marins. Il est vrai que les Espagnols s'y étaient joints avec dix vaisseaux, mais ils avouaient eux-mêmes qu'il n'y en avait que quatre ou cinq qui pussent rendre quelques services. Les sept ou huit galères qui se trouvaient dans la flotte ne pouvaient être de quelque utilité que pour remorquer hors de ligne les vaisseaux désemparés. Le vaisseau-amiral espagnol, commandé par Francisco Percvie Freire de la Zarda, avait soixante-dix sabords et sept cent quarante hommes. Les Français dont la flotte avait d'abord été divisée en quatre escadres la formèrent en trois dont l'avant-garde fut confiée à d'Almeras, la queue à Gabaret, Du Quesne s'étant reservé le centre. Les Hollandais partagèrent leur flotte en deux escadres, De Ruiter ayant l'avant-garde et le vice-amiral De Haan

la queue; les Espagnols faisaient le centre. Les deux flottes étant arrivées en vue coururent bord sur bord et se trouvaient déjà très-rapprochées, vers l'heure de midi, lorsqu'un calme plat les força de rester en panne. Déjà De Ruiter ne songeait plus à livrer bataille de la journée, mais une petite brise de sud-est s'étant élevée, notre brave voulut la mettre à profit et, ayant le lof, il arriva entre deux écoutes sur l'ennemi. Alors il donna le signal convenu que ses capitaines répétèrent sémaphoriquement. Les plus avancés des vaisseaux carguèrent un peu de toile pour que ceux qui marchaient plus lourdement pussent arriver en ligne, enfin, filant dans le meilleur ordre, on poussa droit aux Français qui déjà étaient rangés en ligne de bataille. Vers quatre heures de l'après-dînée on dépassa l'Etna dans la direction du nord-est, ayant les Français à portée de canon. Les deux avant-gardes, commandées respectivement par De Ruiter et d'Almeras entamèrent résolument l'action. On s'empressa de récupérer le temps perdu. De Ruiter courut tout d'une bordée au plus près du lieutenant-général d'Almeras, et les autres vaisseaux échangèrent une canonnade des plus meurtrières qui coûta la vie à grand nombre de braves. Ces volcans flottans semblaient faire assaut avec l'Etna et lançaient dans les airs d'épaisses colonnes de feu et de fumée.

Pendant que l'avant-garde hollandaise soutenait un combat épouvantable avec l'ennemi, on vit le centre commandé par de la Zarda lutter pour gagner le vent et faire feu de tous bords, mais à si grande portée que l'ennemi n'en fut nullement molesté. De Haan devait suivre les Espagnols et forcément il ne put prendre part au combat que très-tard dans la journée. De Ruiter fut obligé d'attendre, voiles sur les huniers, les Espagnols ainsi que son arrière-garde afin de ne pas être

coupé par l'ennemi dont presque toute la flotte le dépassa dans le meilleur ordre en le séringuant impitoyablement; mais il joua si bien de son artillerie que l'ennemi mit voiles et bonnettes dehors et fila avec vélocité entre deux écoutes pour échapper aux boulets qui le sabordaient sans relâche. On dit qu'alors De Ruiter envoya une chaloupe à l'amiral espagnol et le fit prier instamment d'arriver au plustôt parce qu'il voyait la chance de remporter une grande victoire pour peu qu'on le secondât. Les espagnols arrivèrent, mais si lentement qu'ils n'atteignirent l'avant-garde que bien tard dans la soirée. On dit encore que les vaisseaux espagnols étaient si pauvrement munitionnés que plusieurs d'entre eux avaient à peine trois cents livres de poudre à bord. Quoiqu'il en soit il paraît toujours certain que quelques capitaines espagnols manquèrent de résolution et trahirent honteusement les intérêts de leur patrie tout en déshonorant leur pavillon.

L'ordre de notre récit nous commande maintenant de faire mention du coup sensible qui frappa les Provinces-Unies dans la personne de leur célèbre amiral, du brave des braves, de l'intrépide De Ruiter. Ce vaillant homme de mer, comme nous l'avons rapporté se trouvait presque isolé et séparé des siens et de ses auxiliaires au milieu d'une forêt de mâts ennemis qui semblaient vouloir pulvériser son vaisseau, lorsqu'il fut frappé du fatal boulet qui trancha le fil de ses glorieux jours et priva la patrie d'un héros qui l'avait sauvée de maint péril, qui avait forcé l'ennemi, infiniment supérieur en forces numériques, de déserter honteusement nos côtes et nos eaux. De Ruiter, debout sur sa dunette, avait l'œil à tout, donnait des ordres partout et électrisait son monde par paroles et par actions. Ayant combattu de cette manière pendant

plus d'une demi-heure, avec le courage le plus inébranlable, un boulet de canon vint emporter la moitié de son pied gauche et briser *l'os tibia* de sa jambe droite à une paumée au-dessus de la cheville. Ce fatal boulet le précipita encore de sa dunette et notre brave tomba sur le pont d'une hauteur de sept pieds, chute qui cependant ne lui occasionna qu'une légère blessure à la tête. Quelques personnes croient que cette dernière blessure lui fut portée par un éclat de mitraille et qu'il se cassa la jambe en tombant. C'étaient les premières blessures dangereuses que notre héros reçut quoique mainte fois pendant sa vie il eût été exposé au feu le plus meurtrier. Bien souvent le malheur du chef décourage le soldat ou le marin, mais le contraire eut lieu ici. Nos braves, voyant couler un sang si précieux, furent transportés du délire de la vengeance; leur courage naturel dégénéra en rage et fit payer bien cher à l'ennemi son fatal succès. Le premier capitaine du bord de De Ruiter, Gérard Kallenberg, prit le commandement du vaisseau et mit ordre à tout avec tant de sang-froid et de précision que personne, ni ami, ni ennemi, ne put s'apercevoir qu'il était arrivé un malheur à l'amiral et que celui-ci ne commandait plus. Notre héros blessé, ayant été porté dans la cabine, prit encore part au combat nonobstant les plus affreuses souffrances. Il continua à donner des conseils, et entendant les détonnations des batteries du vaisseau il cria: »Courage mes enfans, »faites feu de tous bords; pas de précipitation, visez »juste, vous vous en trouverez mieux."

Au plus chaud de l'action la grande hune et la vergue de misaine du vaisseau le *Miroir*, commandé par le capitaine Schey, furent abattus et jetés pardessus le bord, et ce capitaine, pour ne pas tomber

aux mains de l'ennemi, fut forcé de faire touer son vaisseau hors de ligne et de portée du feu. Ce vaisseau ainsi que celui du capitaine Uiterwyk furent remorqués, par ordre du commandant des galères espagnoles, le marquis de la Vayona, dans le port de Syracuse. Le vaisseau *les Lions*, commandé par le comte Van Styrum, qui s'était toujours tenu au plus près du bord de De Ruiter, reçut quelques boulets au-dessous de sa ligne de flottaison et fut sabordé et désemparé au point de se voir forcé à tout moment de quitter la ligne. Cependant le brave Van Styrum resta inébranlable à son poste comme un roc, combattant sans relâche et faisant des efforts inouis pour se soutenir sur sa bande de flottaison. Le capitaine Noirot fut blessé grièvement à la jambe gauche presque au même moment que De Ruiter; il mourut des suites de cette blessure. Quoique la flotte, ou plutôt l'avant-garde hollandaise, eût beaucoup souffert, l'ennemi n'eut pas à s'en applaudir. Le lieutenant-amiral d'Almeras, chef de l'escadre d'avant-garde, le chevalier Tambormeau et messire De Coux furent tués, tandis que le capitaine Cogolin fut blessé dangereusement. Cependant le chevalier Valbella, qui avait pris le commandement après la mort du chef d'escadre, quoiqu'il déployât la plus grande bravoure et qu'il fût vaillamment secondé par les siens, ne put empêcher que le désordre ne se mît dans cette escadre. Du Quesne qui s'était constamment tenu proche du vent pour arriver à portée de l'amiral espagnol, voyant que celui-ci faisait mine de filer, mit voiles et bonnettes dehors pour atteindre son avant-garde et la soutenir contre De Ruiter auquel elle avait fort à faire. Mais, comme les Espagnols commençaient à arriver d'après les ordres de De Ruiter, l'amiral français revint sur eux et il s'en suivit un

combat qui cependant ne fut pas très-meurtrier. Il est vrai de dire néanmoins que quelques gardes wallones au service des Espagnols se battirent avec tant de résolution que les Hollandais les jugèrent dignes de figurer dans leurs rangs.

Le combat de l'escadre de De Ruiter contre celle d'Almeras continua pendant tout ce temps avec la même furie, principalement là où se trouvait le vaisseau amiral qui couvrait le bord du comte Van Styrum. Comme nous l'avons dit ce vaisseau avait grande peine à tenir la mer, et outre cela huit voiles ennemies, parmi lesquelles se trouvaient deux pavillons de contre-amiral, le harcelaient sans cesse; mais De Ruiter tint bon et fit lâcher pied aux agresseurs. Il est vrai de dire aussi que l'artillerie de nos vaisseaux fut servie avec une vélocité, avec une justesse vraiment admirables; aussi réussit-on à tenir les ennemis en échec et enfin à mettre en fuite toute leur flotte vers les sept heures du soir. Le vice-amiral De Haan, avec l'arrière-garde, suivait les Espagnols et il se trouva engagé contre le contre-amiral Gabaret qui comptait dans son escadre plusieurs vaillans capitaines tels que De Lhery, De la Fayette, De Langeron, De Beaulieu et d'autres; mais ce combat ne fut pas de longue durée, car toute la flotte française, comme nous l'avons dit, fila au large. On donna la chasse à l'ennemi jusqu'à huit heures du soir et De Ruiter appareilla le lendemain pour Syracuse non seulement pour se refaire de ses pertes, mais pour échapper au gros temps qui le lendemain dégénéra effectivement en une épouvantable bourrasque. Le 23, vers le soir, toute la flotte hollandaise jeta l'ancre sur la rade de Syracuse.

De Ruiter souffrait horriblement, mais il souffrait en véritable Chrétien. On lui entendit dire: »Que

m'importe ce corps périssable pourvu que mon ame soit sauvée. Mes souffrances ne sont rien en comparaison de la passion que souffrit notre sauveur pour nous délivrer des peines éternelles; seigneur Jésus! Vous avez dit qu'il fallait souffrir pour conquérir notre salut; que votre volonté se fasse, et accordez-moi la force et la grace nécessaires pour endurer mes peines avec le courage et la patience qui doivent être les apanages de vos serviteurs." Le 29 Avril, entre huit et neuf heures du soir, notre vertueux héros rendit tranquillement son ame à son Créateur. De Ruiter mourut à l'âge de 69 ans, d'un mois et de 5 jours.

Outre ceux que nous venons de nommer, les Français perdirent encore dans cette bataille plusieurs officiers de distinction, tandis que treize capitaines furent grièvement blessés, et que leur perte fut bien plus considérable en soldats et en matelots. Mais cette bataille nous fut autrement funeste, elle nous coûta notre immortel De Ruiter, la terreur de nos ennemis et l'honneur de son pays; avec lui notre marine parvint à l'apogée de sa gloire!

» Quel poète, chéri des filles de mémoire,
» Oserait aspirer à célébrer ta gloire,
» A louer tes vertus, toi que le créateur,
» Au milieu des dangers, nous donna pour sauveur?
» Ce sujet est trop grand! quels accens assez dignes
» Rappelleront Alger et tes exploits insignes?
» Ces immortels combats, où, vaincu sur nos bords,
» Le Léopard tremblant se cache dans ses ports,
» Ces jours, ces jours fameux, où Londres alarmée,
» Par nos foudres vengeurs voit Scheernesse enflammée,
» Où, couvert de lauriers, sur le soir de tes ans,
» Ajoutant d'autres faits à tes faits éclatans,
» *Aux pieds du mont Etna tu meurs pour ta patrie!*
» Qui pourra retracer une si belle vie?
» Quelle mer, sans trembler, n'a vu ton pavillon?

» Quel peuple avec respect n'a prononcé ton nom?
» Feith osa te chanter: les Nymphes d'Aonie
» Ont, dans son vol sublime, inspiré son génie;
» Mais comment, après lui, faire entendre ma voix?
» Ma lyre détendue échappe de mes doigts.
» Ah! courbé sous les coups du sort qui nous opprime,
» Toi seul, tu peux encor nous laisser notre estime.
» Assis près de la tombe où tu dors pour jamais,
» Je veux de tes vertus occuper mes regrets.
» Heureux, heureux alors, dans ma douleur profonde,
» Si je puis oublier et moi-même et le monde!"

Combat du lieutenant-amiral Corneille Tromp contre les Suédois, à la hauteur du cap méridional d'Oeland.

(11 *Juin* 1676.)

Le roi de France, par la paix que les Hollandais avaient conclue avec quelques-uns de leurs ennemis, se voyant privé de l'appui des Anglais et de l'aide des évêques de Munster et de Cologne, tâcha de se rendre redoutable en contractant de nouvelles alliances avec d'autres puissances, et sut engager la cour de Suède à rompre avec la Néerlande; effectivement cette puissance nous déclara la guerre le 18 Juin 1675.

Les armes suédoises ne furent pas heureuses sur terre, et comme l'on voulut tenter également le sort des combats sur mer les états-généraux résolurent d'envoyer au printemps une flotte dans le Sund. Cette flotte devait être composée de quarante vaisseaux dont la Néerlande en fournirait quinze et le Danemarck les vingt-cinq autres. Le commandement de cette flotte fut donné au brave Tromp qui appareilla le 7 Mai du Texel et

arriva peu de jours après sur la rade de Copenhague, au moment où les Danois venaient de remporter un avantage assez marquant, sur mer, sur les Suédois. Les Danois renforcés par la flotte néerlandaise, on résolut d'aller à la recherche des Suédois et de les forcer à accepter une seconde bataille.

Les flottes combinées, ayant appareillé le 8 Juin de la rade de Copenhague, eurent vue, le lendemain, de la flotte ennemie qui était forte de près de cinquante voiles de tout rang. Cependant les Suédois, malgré la faveur du vent qui était pour eux, semblèrent vouloir éviter un engagement, puisque, ayant mis toutes voiles et bonnettes dehors, ils coururent de l'avant à l'est. La violence du vent, qui soufflait grande brise du sud quart est, favorisa, il est vrai, Tromp, qui avait pris vigoureusement chasse sur l'ennemi, mais la même cause permit aux Suédois de filer avec une égale vélocité et de changer leurs cours pendant la nuit, ce qui fit que le 10 au matin ils étaient hors de vue, et que Tromp se vit forcé d'envoyer quelques frégates fines voilières en avant à la découverte. Vers l'heure de midi, Tromp avait gagné sur les Suédois au point d'arriver en vue de leur flotte, et, ayant fait signal de reprendre chasse, on refoula l'ennemi vers le coucher du soleil jusqu'au-delà d'Erdholm. Enfin, le 11 Juin, sur les onze heures du matin, on fut à portée de forcer l'ennemi à se mettre en état de défense. Les flottes se trouvaient alors près du cap méridional d'Oeland. Le vent avait sauté, pendant ces entrefaites et soufflait du sud-ouest, de manière que les flottes combinées en avaient l'avantage. Vers l'heure de midi l'ennemi vira de bord et arriva sur l'amiral Tromp et le combat s'engagea avec la plus grande résolution des deux parts. Le conseiller d'état Kreuts, qui commandait en chef la

flotte suédoise commença à séringuer le vaisseau amiral hollandais; mais cette attaque lui fut bien fatale, car son surperbe vaisseau, les *trois Couronnes*, démasquant cent trente-quatre sabords, et monté par onze cents hommes, accota, et, quelques instans après, sauta en l'air. Une imprudence inouie et impardonnable fut la cause de cette catastrophe. Kreuts, voyant approcher les flottes combinées, avait donné ordre d'ensaborder toutes les pièces à babord, afin de pouvoir tonner à toutes volées; mais, ayant commandé presqu'en même temps de virer de bord, toutes les pièces que les canonniers avaient oublié d'amarrer, suivirent le mouvement de l'abattée et furent culbutées sur les batteries de tribord, ce qui fit capoter le bâtiment, tandis que, tout roulant sens dessus dessous dans toutes les parties du vaisseau, les mèches et les lances, (que les canonniers n'eurent pas le temps d'étouffer), mirent le feu d'abord aux caissons des batteries et d'explosion en explosion, l'incendie enfin s'étant communiquée rapidement à la sainte barbe, le vaisseau sauta avec un horrible fracas. Ce malheur découragea les Suédois au point que toute leur flotte prit le large; mais Tromp, ayant fait signal de branle bas général partout, courut avec tous ses vaisseaux bord sur bord de l'ennemi. Lui-même tint la barre droit sur l'amiral de l'escadre jaune, le conseiller d'état, comte Wachtmeester, et, se plaçant bord à bord, il engagea avec ce chef d'escadre et son second un combat acharné dans lequel on fit des deux côtés des prodiges de bravoure. Après qu'on se fut battu ainsi pendant la durée de plus de trois ampoulettes, le vaisseau du chef de l'escadre jaune nommé le *Glaive de l'Etat*, portant quatre-vingt-seize canons et six cent cinquante hommes, eut son grand mât emporté et jeté par dessus le bord par une volée

de canon et aussitôt on baissa pavillon et le vaisseau se rendit. Ce bâtiment eut aussi le sort le plus malheureux. A peine eut-on baissé pavillon et crié merci qu'on s'empressa non seulement de faire cesser le feu mais de mettre dehors une chaloupe pour aller prendre le brave chef d'escadre dont on admirait la brillante défense, mais un brûlot hollandais, voyant le desarroi du vaisseau, s'en approcha avec la plus grande vélocité et en moins d'un clin d'œil y eut attaché sa chemise souffrée sans tenir compte des signaux de rester arrière que les nôtres lui firent. Les flammes se propagèrent rapidement, malgré les secours les plus prompts et les plus opiniâtres, et consumèrent ce beau bâtiment jusqu'à sa bande de flottaison et le firent enfin sauter. On ne parvint à sauver que cinquante hommes de l'équipage; le reste périt misérablement dans les flots ou fut mis en pièces par l'explosion des poudres. Cette horrible catastrophe arriva vers les six heures du soir et les Suédois, se voyant en une seule journée enlever leurs deux amiraux, prirent la fuite dans le plus épouvantable désordre.

Le capitaine Van Zyl s'empara du *Neptune* portant seize canons de bronze et vingt caronades de fer ainsi que quatre-vingt-dix-huit combattans. Un autre vaisseau de même rang fut amariné par un capitaine dont nous avons vainement cherché le nom dans les annales de ce temps. Le capitaine Hardenbrok prit et remorqua sur la rade de Bornholm le *Chariot de fer* de quarante-quatre sabords et monté par deux cents hommes. Le capitaine Poort se rendit maître d'une petite frégate de seize pièces et les Hollandais prirent encore une canonnière de six bombardes, tandis que les Suédois, dans le désordre de leur fuite précipitée, perdirent encore plusieurs autres vaisseaux. Le capitaine Dekker donnant

la chasse à un grand vaisseau le força de se faire échouer sur la plage et les Suédois l'incendièrent pour qu'il ne tombât pas aux mains de l'ennemi. Trois autres vaisseaux de ligne s'ensablèrent sur les bancs dits Noorderoorden et un autre de premier rang alla se briser sur un écueil près de Westerwyk et y périt corps et biens.

Tel fut ce combat qui eut des résultats si funestes pour les Suédois, tandis que les Danois et les Hollandais, loin de manquer le plus petit bord, ne perdirent même ni mâts ni vergues. Le feu se manifesta jusqu'à deux fois sur le vaisseau de Tromp, mais on le dompta chaque fois heureusement et assez à temps pour n'avoir à regretter que quelques toiles et grémens. Il eut cependant plusieurs boulets au dessous de sa ligne de flottaison mais, grace à l'incroyable activité de notre amiral, ces pertes furent bientôt réparées. Le premier capitaine de Tromp, Adrien Akkersloot fut tué dans ce combat. Son second capitaine, Isac Theuniszoon van Anten, qui par sa bravoure méritait un meilleur sort, eut le bras droit emporté par un boulet de canon et le capitaine des troupes de débarquement perdit un œil. Pour le reste on compta sur son vaisseau cent hommes hors de combat tant tués que blessés. Les autres vaisseaux néerlandais avaient bien moins souffert. On chassa la flotte Suédoise jusque sur la rade de Stockholm et Tromp, chargé de lauriers, retourna avec tous ses vaisseaux dans le Sund et alla jeter l'ancre dans la baie dite de Koogerbogt.

Prise de la forteresse suédoise d'Ystadt, par le lieutenant-amiral Corneille Tromp.

(6 *Juillet* 1676.)

L'allégresse, que cette nouvelle et éclatante victoire excita à Copenhague, alla jusqu'au délire. Mais, sachant combien il est important de poursuivre sans relâche le cours des succès, le roi de Danemarck résolut, maintenant que la fortune lui souriait, de mettre le temps à profit. En conséquence il envoya à Tromp l'ordre de se rendre avec sa flotte devant Ystadt afin d'opérer de ce côté un débarquement sur l'île de Schoonen où il tâcherait de le suivre et de le rallier avec une armée danoise. Notre amiral leva l'ancre et mit le cap sur cette hauteur où il arriva le 5 Juillet. D'abord, conformément aux us de la guerre, il fit sommer la ville par un parlementaire.

Cependant le gouverneur de cette forteresse, Van Verssen, n'était pas homme à se laisser effrayer par une sommation ; il répondit que la ville lui avait été confiée, comme la flotte combinée l'était à Tromp et que par ainsi il défenderait la forteresse jusqu'à la dernière extrémité comme devait le faire un fidèle et brave soldat. L'amiral néerlandais, ayant reçu cette réponse, détacha incontinent quatre frégates et trois galiotes avec ordre d'ouvrir le feu sur la ville. Mais, à cause du calme, cet ordre ne put être exécuté que le lendemain, à quel jour, étant arrivé à portée de mousquet de la ville, on la canonna sans relâche. L'après-dînée, Tromp ajouta quatre autres frégates à cette division qui alors fit un feu si terrible que personne n'osa se montrer sur les

remparts. Ayant tenu ainsi la garnison en échec et paralysé la défense de ce côté, il mit à terre, en deux endroits différens, de deux à trois mille hommes tant soldats que matelots. Les Suédois, il est vrai, tentèrent, avec sept cents cavaliers et cent cinquante fantassins, de s'opposer à ce débarquement, mais le feu des frégates et des chaloupes couvrit si bien cette opération que tout le monde prit heureusement terre et que les Suédois se virent forcés de se replier sur la place, laissant sur le terrain près de cent cinquante hommes tant tués que blessés. Les Danois, marchèrent en deux colonnes, tête baissée, sur la ville. Tromp, vers les six heures du soir, fit signal de donner l'assaut simultanément des deux côtés de la place, mais il envoya auparavant aux Suédois un second parlementaire qui fut tout autrement accueilli que le premier. Les habitans sortirent en foule de la ville et informèrent les alliés que la garnison Suédoise avait abandonné la place, mais en avait miné toutes les approches et les fortifications pour les faire sauter en temps opportun et qu'à ces fins on avait mis le feu aux mèches de longueur. Les Danois se précipitèrent dans la place, coupèrent les mèches, détruisirent les mines et enfin se logèrent dans la forteresse de manière à pouvoir tenir tête, s'il le fallait, à l'armée Suédoise. L'amiral néerlandais s'en retourna victorieusement avec sa flotte, tint continuellement les Suédois en échec sur mer et ajouta aux conquêtes de S. M. Danoise la forteresse de Christianople.

Combat du commandeur Binckes contre le comte d'Estrées, devant Tabago.

(3 *Mars* 1677.)

Pendant que le lieutenant-amiral Tromp, d'après les ordres des états-généraux, protégeait les Danois contre les Suédois, et soutenait glorieusement, comme nous venons de le voir, l'honneur du pavillon Néerlandais et de celui de nos alliés, le commandeur Binckes avait mis à la voile, sur la fin de l'année précédente, pour les embouchures de la rivière de Cayenne dans la Guiane-Française. Il conduisait une escadre de sept vaisseaux de guerre, de trois avisos de 12 à 14 canons, d'un brûlot et de deux galiotes. Après s'être emparé de l'île et du château, il en avait réappareillé pour Tabago, où il arriva heureusement, renforcé d'une prise française de vingt-quatre canons qu'il avait amarinée chemin faisant. Dès son arrivée il s'embossa devant l'île et y jeta quelques troupes pour la protéger contre les entreprises des Français. Il s'était tenu pendant quelque temps avec son escadre dans ces parages, lorsqu'il vit arriver la flotte française, commandée par le comte d'Estrées. Cette flotte consistait en quatorze vaisseaux de guerre, et avait de très-forts équipages, de manière que de ce côté-là aussi elle était supérieure aux forces hollandaises. Pendant que le brave Binckes se bastinguait et se préparait résolument au combat, on vit (le 22 Février) les Français commencer et effectuer le débarquement que les Hollandais ne disputèrent point pour ne pas trop s'affaiblir en divisant leurs forces. Le 23, le comte d'Estrées fit sommer la forteresse et sur le refus de la rendre qu'il obtint, il commença

les opérations du siége en élevant des retranchemens et en mettant en œuvre tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à se mettre en possession de cette colonie hollandaise. Les Français furent repoussés avec grande perte dans plusieurs attaques. Aussi leurs bombes firent-elles plus de bruit que de mal en ce qu'elles n'atteignirent pas la forteresse. Ce siége dura jusqu'au 3 Mars. Les Hollandais étaient en possession de tous les forts et du château de l'île qui commandaient la baie dans laquelle se trouvait leur flotte, ancrée sur un bon fonds et dûment préparée au combat. Il n'était donc pas croyable, quelqu'inférieurs en force numérique que fussent les Hollandais, que les Français auraient tenté d'embouquer la baie; c'est, cependant, ce qu'on leur vit faire; leur flotte arriva avec vélocité et résolution sur l'escadre néerlandaise en même temps que du côté de terre ils renouvelèrent l'assaut avec la plus grande furie. Ils revinrent jusqu'à trois reprises à la charge et chaque fois ils furent vivement repoussés; enfin les Hollandais firent une sortie, les culbutèrent, les chassèrent de leurs lignes et prirent le matériel de siége. Ils laissèrent sur la place plus de cent cinquante tués parmi lesquels plusieurs commandans de rang, tandis qu'ils emmenèrent avec eux, d'après les rapports des prisonniers que nous fimes à cette occasion, plus de deux cents blessés. Ce combat sur terre avait été des deux parts très-acharné, mais celui des deux flottes dans la baie fut terrible au-delà de toute expression. Le commandeur Binckes avait rangé ses bords en forme de croissant. Le vaisseau de tête de la flotte française se trouva engagé, à l'entrée de la baie, avec *les armes de Leyde*, vaisseau de trente-quatre canons avec un équipage de soixante-treize hommes. Ce combat ne dura pas long-temps, mais il fut terrible

et bien fatal aux deux bords qui furent consumés par les flammes.

Roemer Vlak, capitaine de la *Maison de Kruiningen*, vaisseau de cinquante-six canons et de cent vingt-huit hommes d'équipage, se trouvant vivement attaqué par deux vaisseaux français et se voyant sur le point de succomber sous cette supériorité exorbitante de forces de l'ennemi, se fit apporter sur le pont un tonneau de poudre, y mit le feu de sa main et sauta en l'air de compagnie avec les deux vaisseaux ennemis. Cependant, comme par miracle, notre brave et quelques-uns de ses matelots revinrent vivans de leur voyage aërien et furent recueillis par leurs frères d'armes. Quoique plusieurs vaisseaux fussent pour ainsi dire rasés, on continua à se battre avec acharnement au point de faire croire qu'aucun des vaisseaux n'échapperait à cette tourmente. On se battit pendant toute la journée, jusqu'à ce qu'enfin les vaisseaux *l'Etoile d'Or*, *le Popjesburg* et *le Middelburg*, respectivement de vingt-huit, de vingt-quatre et de trente-six canons, après avoir été entièrement désemparés et après avoir fait la plus brillante défense, furent consumés par les flammes. La *Sphère Terrestre*, flûte munitionnaire de douze canons, le *Duc d'Yorck* de vingt-six et le *Moine d'Or* de trente et un canons eurent le même sort vers le soir. De toute la flotte néerlandaise (le brûlot et l'aviso étant aussi devenus la proie des flammes) il ne resta que le vaisseau-amiral *la Protection*, de cinquante sabords, la *Province de Zélande*, de quarante-quatre canons et *l'Alcion*, prise française de vingt-quatre pièces, qui avait été horriblement abîmée, et qu'on fit échouer sur la plage au commencement du reflux. La perte des ennemis ne fut pas moindre. Sans compter la perte des deux vaisseaux dont nous avons déjà fait

mention, toute la flotte se trouva, vers le soir, si abîmée, que les batteries en avaient été reduites au silence et que l'ennemi fit les plus grands efforts pour touer le reste de ses vaisseaux hors de la baie. Deux des plus forts vaisseaux français, le *Spécieux* de cinquante-huit canons et *l'Intrépide* de cinquante sabords, qui s'étaient aventurés trop avant dans la baie, tombèrent aux mains des Néerlandais et compensèrent en quelque sorte leurs pertes. Le *Défendant*, de soixante-deux canons, et le *Galant*, de cinquante, perdirent leurs mâts d'artimon et les étais d'éperon, et ils eurent les plus grandes peines à débouquer de la baie. Outre cela nous avions mis en pièces un brûlot au commencement de l'action et à l'entrée des ennemis sur la rade, de manière que les pertes des deux côtés furent à-peu-près égales.

Quoique les Français eussent manqué leur entreprise contre cette île, ils restèrent croiser dans ces parages jusqu'au 12 Mars, renouvelant de temps en temps leurs attaques contre les vaisseaux néerlandais et repoussés chaque fois avec perte; enfin ils durent s'en retourner avec des vaisseaux abîmés et sans avoir retiré aucun fruit de leur agression (*).

(*) A cette époque nos possessions aux Indes occidentales furent exposées aux attaques incessantes et acharnées de la France qui semblait vouloir employer toutes ses forces maritimes à nous les enlever; témoin de cela l'entreprise gigantesque, mais malheureuse, du comte d'Estrées contre Curaçao, que nous allons relater.

Au commencement de l'année 1678 la France envoya, du port de Brest, une flotte de 20 vaisseaux de guerre, avec un grand nombre de bâtimens de transport, aux Indes occidentales où se trouvait le comte d'Estrées qui devait prendre le commandement de ces forces navales auxquelles le gouverneur de St. Domingue devait encore joindre une troupe d'élite de 1200 hommes. On en voulait à Curaçao! Un appareil si formidable n'étonna

Brillant fait d'armes du vice-amiral Guillaume van Berchem.

Nos annales fourmillent de brillans faits d'armes de nos ancêtres comme de nos contemporains, mais, quoique nos historiens ne soient pas restés en défaut de léguer à la postérité les noms de nos braves et de leur payer un juste tribut d'éloges, plus d'un trait d'héroïsme a échappé aux investigations, aux recherches de nos écrivains. On doit, peut-être, attribuer cet oubli à la modestie caractérisque de la plupart de

pas peu le gouverneur de St. Domingue qui ne put s'empêcher de s'écrier: » Comment! cet armement colossal, qui a coûté des trésors immenses, est-il destiné à faire la conquète de Curaçao? En vérité, c'est bien de l'honneur qu'on fait à cette bicoque, je me fais fort de la prendre avec deux frégates et 300 hommes.

La France cependant se promettait monts et merveilles de cette nouvelle armada et, assuré d'avance du succès, une foule de bâtimens marchands s'étaient rendus à la Martinique pour transporter les trésors du nouvel Eldorado qu'on avait revé sur les bords de la Seine.

Vers les fètes de Pâques de la dite année 1678 cette flotte formidable, renforcée des troupes de St. Domingue, appareilla de la Martinique et mit le cap sur Curaçao qu'elle ne devait jamais atteindre... à quelques lieues de Curaçao, quand on fait cours de l'est à l'ouest, on trouve un ilot nommé *Aves*, retraite favorite des oiseaux de mer de ces parages; une chaîne d'écueils à fleur d'eau borde, en forme de croissant, les approches de cette île dans la direction du nord. Ces récifs sont visibles pendant le jour par les brisans qui en dénoncent la présence, mais, pendant la nuit et surtout par un temps calme, on ne s'en aperçoit que lorsqu'il est trop tard. C'était sur ces écueils qu'était écrit pour le malheureux d'Estrées, digne certes d'un meilleur sort: » *Jusqu'ici et pas plus loin.*"

La veille au soir du jour où d'Estrées comptait attaquer Curaçao, cet amiral avait rangé sa flotte en ordre de marche comme s'il s'agissait de courir bord sur bord avec De Ruiter. Il avait hissé à la corne de son grand mât un fanal que tous les autres vaisseaux de la flotte avaient ordre

nos grands hommes qui, à l'instar de notre immortel De Ruiter, ne voyaient pas volontiers que la renommée aux cent bouches s'occupât d'actions qu'ils considéraient comme une dette payée à la patrie. Cependant les arrière-neveux de ces braves ont aussi un devoir à remplir, et ils le font avec amour; c'est un bonheur pour eux que d'arracher à l'oubli des noms qui méritent d'être légués à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité et ils s'empressent de le faire ne fut-ce que par quelques lignes à défaut de plus amples renseignemens.

C'est pénétré de ces sentimens que nous parlerons ici de Guillaume van Berchem, vice-amiral des Provinces

---

de suivre et nonobstant les avis de son premier pilote, Du Breuil, et d'un de ses capitaines, qui l'avertirent de prendre garde au voisinage de l'île *d'Aves*, il continua à aller de l'avant, toutes voiles dehors et sans faire attention aux courans, jusqu'a ce qu'enfin son vaisseau fut mis en pièces contre le récif; tous les vaisseaux de guerre suivirent le fanal et se brisèrent également a l'exception du *Bourbon* et du *Dromadaire* qui eurent le temps de virer de bord. De tous les bâtimens de transport il n'y en eut non plus que deux qui échappèrent.

Plus de 300 hommes périrent dans les flots de la mort la plus misérable, tandis que ceux qui se sauvèrent sur l'île déserte et inhabitée d'Aves furent peut-être plus à plaindre encore, car ils eurent non seulement à lutter avec toutes les misères humaines, mais contre la brutalité et les attaques des flibustiers que le gouverneur de St. Domingue avait amené comme auxiliaires sur la flotte. Un grand nombre de ces malheureux périt avant l'arrivée des secours que le gouverneur de St. Domingue était allé chercher sur un des bâtimens échappés à ce terrible désastre dont on conserva la mémoire à Curaçao sur des canons fondus en Hollande des pièces de bronze provenant de la flotte de d'Estrées et qui furent retirées de la mer par des pêcheurs de la colonie. Ces canons ont été enlevés en 1800 par les Anglais.

Nous avons rapporté cet événement, quoique n'appartenant pas décidément au cadre de cet ouvrage, parce qu'on n'en trouve aucune trace dans nos annales, ce qui est d'autant plus étonnant que peut-être il ne contribua pas peu a la conclusion de la paix de Nimègue de 1678.

Note du traducteur.

de Hollande et de la Frise orientale : ce brave, attaqué par deux corsaires dunkerquois, fut reduit, après un combat opiniâtre, à la dernière extrémité et, ne pouvant sauver l'honneur du pavillon batave qu'en se faisant sauter avec son unique vaisseau, il se décida à le faire. De sa propre main il mit le feu à ses poudres et vola dans les airs de compagnie avec ses deux agresseurs, mais, comme par miracle, il ne fut pas tué.

On ne trouve nulle part des détails circonstanciés sur cet événement, quoique l'écrivain Jacques Koning, qui s'est fait un beau nom par plusieurs ouvrages et entre autres par la vie de notre célèbre Jean Charles Joseph van Speyk, ait compulsé toutes les annales historiques pour découvrir quelque chose touchant le vice-amiral Van Berchem. Le seul souvenir de cette action héroïque qui nous reste est une épitaphe consignée dans un recueil de poésie du prédicateur Arnoud Moonen de Deventer. Cette épitaphe se trouve à la page 485 de ce recueil; elle commence par l'énoncé du nom et des titres du brave marin, relate ensuite l'événement comme nous venons de le décrire et fait mention que Van Berchem est mort et a été enseveli dans la ville de Drusus (Doesburg) en 1686.

Bataille entre la flotte Anglo-Hollandaise et les Français, à la hauteur de Bevezier.

(10 *Juillet* 1690.)

Le roi de France, ayant pris ombrage de ce que les états-généraux faisaient des armemens et renforçaient leurs armées de terre et de mer afin de soutenir l'Angleterre, déclara en 1688 la guerre à la Hollande en

prenant pour prétexte de cet acte ces armemens, et de leur côté les états-généraux déclarèrent la guerre à la France au printemps de l'année suivante (*). Mais, comme il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de décrire les actions brillantes de nos compatriotes sur terre, nous ne ferons pas mention de ce qui arriva pendant cette année ailleurs que sur mer entre les parties belligérantes; nous nous renfermerons dans le cadre que notre sujet nous trace, et certes l'élément favori des Bataves ne nous laissera jamais manquer de matière, car l'année 1690 offrit une nouvelle moisson de lauriers à nos lions des mers.

Les états-généraux envoyèrent en Angleterre, sur la fin de l'année 1689, le secrétaire de l'amirauté d'Amsterdam, messire De Wildt, afin de se concerter avec Guillaume (en faveur duquel les états-généraux avaient entrepris cette guerre) sur l'armement de la flotte dont le chiffre n'avait été porté qu'à trente vaisseaux de guerre. Quelques-uns de ces bâtimens, commandés par le vice-amiral Ghislain Evertsen, frère de Corneille Evertsen, après avoir escorté et transporté au Ferrol la princesse Marie Anne fiancée du roi d'Espagne restèrent croiser dans le détroit de Gibraltar, tandis que le reste de la flotte, sous le commandement du lieutenant-amiral Evertsen, se rallia à la flotte anglaise, commandée

(*) Jacques II, roi d'Angleterre et beau-père de notre stadhouder Guillaume III, ayant embrassé le catholicisme et voulant introduire cette religion dans ses états, Guillaume III, mit en mer, au mois d'Octobre de 1688, avec une force considérable consistant en 635 bâtimens, 11,000 marins et soldats et 4,000 cavaliers. Il débarqua en Angleterre, comme on le sait, et Jacques II, trahi par la fortune et par ses partisans, prit la fuite et alla mendier des secours auprès de Louis XIV qui lui en accorda effectivement, mais qui tous échouèrent.

Guillaume III fut l'unique stadhouder et amiral-général qui ait commandé une flotte en personne et qui se soit hasardé sur la mer.

par l'amiral Herbert et le comte de Torrington, mouillée aux Dunes et de là appareilla pour Ste. Helène. La flotte française, commandée par le comte de Tourville et qui était forte de plus de quatre-vingts vaisseaux de guerre avait appareillé, le 23 Juin, de Brest; elle croisait à la recherche de la flotte anglo-hollandaise et se tenait principalement en dessous des côtes d'Angleterre, faisant de temps à autre des démonstrations de débarquement. Elle avait plus de douze mille soldats à bord. Les flottes ne vinrent en vue l'une de l'autre qu'au commencement du mois de Juillet et sur le champ les Anglais et leurs alliés les Hollandais se préparèrent à livrer bataille afin de chasser l'ennemi des côtes. L'avant-garde de la flotte combinée, qui ne comptait que vingt-cinq voiles, était commandée par messire Evertsen, le centre était sous les ordres de l'amiral Herbert et le comte de Torrington conduisait l'arrière-garde.

Le 10 Juillet, à la petite pointe du jour, la flotte combinée mit le cap sur les Français avec une bonne brise de l'est et se trouva, sur les huit heures du matin, à la hauteur de Bevezier; à neuf heures, l'avant-garde entama l'action avec le pavillon bleu de l'ennemi. On se canonna furieusement jusque vers le midi, lorsque les Français, qui avaient beaucoup souffert, mirent toutes voiles et bonnettes dehors pour filer au large. Le calme empêcha d'abord de leur donner la chasse, mais fut cause aussi qu'on se rejoignit plus tard, et la bataille recommença, toutefois avec des résultats moins favorables pour les Hollandais. Le comte de Torrington, gagné par l'ennemi, trahit son devoir et souilla son pavillon en restant arrière hors de la ligne de bataille; les Hollandais seuls eurent à soutenir le choc des Français qui, voyant cette honteuse défection, en profitèrent pour pénétrer au milieu de l'escadre d'arrière-garde du

lieutenant-amiral Evertsen et furent sur le point de la détruire entièrement quoique les nôtres, sans exception, se défendissent en véritables lions des mers qu'ils étaient. Nos chefs firent des prodiges de bravoure et d'habileté pour se tirer de cette mauvaise passe, mais de tous les vaisseaux de cette escadre, il n'en revint que trois qui fussent en état de faire encore quelque service. Un grand nombre fut tout-à-fait désemparé, d'autres furent criblés de boulets au point de pouvoir à peine se soutenir sur leur bande de flottaison; il y en eut même qui coulèrent bas. D'autres enfin furent abîmés dans toutes leurs parties, réduits, en un mot, à l'état de carcasses. L'ennemi amarina un de ces vaisseaux après que les commandans en furent tués et que le bâtiment eut, pour ainsi dire, été disséqué par les boulets. Cette bataille acharnée dura sans discontinuation jusqu'à cinq heures du soir, et, quoique les Français eussent beaucoup souffert, elle nous fut bien fatale. Le seul avantage que les Néerlandais en recueillirent fut que l'ennemi lui-même rendit une éclatante justice à la bravoure des chefs comme des soldats et marins et que les Anglais eux-mêmes attribuèrent la perte de la bataille à la trahison, à la coupable lâcheté de leur Torrington.

Le contre-amiral Van Brakel, Jean Dik et d'autres braves perdirent la vie dans cette funeste bataille (*).

(*) L'intrépide Van Brakel fut enseveli dans le chœur de l'église de St. Laurent à Rotterdam où l'on trouve encore un mausolée sur lequel on lit l'épitaphe suivante: »Ci gît messire Jehan van Brakel, contre-amiral »des provinces de Hollande et de la Frise orientale, tué d'un coup de feu »dans la bataille du 10 Juillet 1690 contre les Français." Sur le socle, qui supporte son portrait entouré d'une couronne de lauriers surmontée de l'écusson royal de Guillaume III, se trouvent des vers latins, et des strophes hollandaises du poëte Jean Pluimer en l'honneur du héros.

Enfin on pourra se former une idée de l'état désespéré de la flotte hollandaise après cette action en jetant les yeux sur la liste suivante adressée à leurs hautes et puissantes seigneuries. Cette liste servira à perpétuer le souvenir des braves qui payèrent alors leur dette à la patrie.

État exact de la situation de la flotte des Provinces-Unies après la bataille du 10 *Juillet* 1690 *contre les Français.*

Amirauté de la Meuse.

Le contre-amiral Van Brakel, tué; le vaisseau de *Veluwe*, de 60 canons, toute la mâture hors de service.

La *Pucelle de Dordrecht*, capitaine Pieterzon, portant soixante canons; le grand mât hors de service, et désemparé de tous ses agrès.

La *Province d'Utrecht*, capitaine Convent, de cinquante sabords; le grand mât et le perroquet hors de service.

Amirauté de la Zélande.

Le *fort Couronné*, de soixante-deux canons, du vice-amiral Van der Putten, brûlé par ordre.

Le *Cortiene*, de cinquante sabords, capitaine De Boer; le mât de misaine et l'artimon en éclats; les agrès écharpés.

Le *Veere*, de soixante canons, capitaine Mosselman, tout-à-fait désemparé.

Amirauté d'Amsterdam.

Le *Hollandia*, de soixante-dix sabords, monté par le lieutenant-amiral Evertsen, commandé par le capitaine Tol. Le gouvernail brisé; plusieurs boulets au-dessous de la bande de flottaison. Ce vaisseau cependant peut-être réparé sur rade, sans l'abattre en carène.

La *princesse Marie*, de 92 canons, du contre-amiral Schey; désemparé; toutes les manœuvres hors de service. Ce vaisseau a brûlé vingt-quatre mille huit cent

livres de poudre; sabordé dans ses plats bords et au-dessous de sa bande par cent quarante boulets. La misaine écharpée par cent trente boulets.

Le *Reigersbergen*, de soixante-quatorze pièces, du capitaine Van Zyl; entièrement désemparé.

Le *Stad en Lande*, de cinquante-deux canons, du capitaine Taalman. Ce vaisseau a perdu son beaupré; son grand mât et la misaine hors de service.

Le *Castricum*, de cinquante-deux canons, capitaine Kuiper. Toute la mâture hors de service.

L'Agathe, de cinquante sabords, capitaine Van der Zaan. Le grand mât et la misaine hachés par les boulets.

La *Nord-Hollande*, de quarante-quatre pièces; capitaine Swaan; tous les mâts hors de service.

Amirauté de la Nord-Hollande.

La *Frise orientale*, de quatre-vingt-deux canons, vice-amiral Kallenberg. Le grand mât et la grande vergue hors de service.

Les *Armes d'Alkmaar*, de cinquante pièces, capitaine Kalf, tout-à-fait abîmé, à réformer.

Fait à bord du vaisseau *Hollandia*, à deux milles et demie en travers de Bevezier, le 11 Juillet 1690.

Voilà la liste des vaisseaux qui après la bataille se trouvaient plus ou moins, et à l'aide d'agrès de fortune, en état de suivre leur pavillon et d'ancrer avec leurs escadres en vue de l'ennemi.

Plusieurs vaisseaux furent détruits pendant la bataille ou se perdirent après comme on le verra par le relevé suivant. —

Liste des vaisseaux de l'état détruits pendant la bataille contre les Français et de ceux qui ne rejoignirent plus leur pavillon.

La *Frise*, capitaine Van der Goes, de soixante-huit

canons. Ce vaisseau après avoir été désemparé, a été pris et brûlé par l'ennemi.

Le *Quartier du Nord*, de soixante-dix sabords. Le contre-amiral Jean Dik, tué; le vaisseau coulé bas par ordre.

Les *Armes d'Utrecht*, capitaine Dekker, de soixante-quatre canons, coulé bas.

La *Pucelle d'Enkhuizen*, capitaine Van der Poel, de soixante-douze pièces. Ce vaisseau ayant fait côte a été brûlé.

L'Elswoud, de cinquante-deux canons; à la côte; le capitaine Noordhei, tué.

La *Meuse*, capitaine Snel, de soixante-deux canons; sous voile portant le cap sur le port de Hastings.

Le *Tholen*, de soixante pièces, capitaine Calis, ayant le cap sur la passe de Reye.

Le brûlot du commandant Van Brakel, coulé bas.

Le brûlot du commandant Muizevanger, brûlé sous la côte par accident.

Le brûlot du commandant Thomsz, incendié.

Fait à bord du vaisseau *Hollandia*, marchant sous voiles devant la rivière de Londres, le 17 Juillet 1690.

(*signé*) C. EVERTZEN.

Combat acharné du patron Leendert Koene, avec le navire marchand Le Romain, contre trois pirates turcs.

(1691.)

Depuis quelque temps les côtes du Portugal étaient inquiétées, molestées par les pirates barbaresques, et un

grand nombre de navires de tous les pays de la chrétienté était devenu la proie de ces brigands; quoique plusieurs marchands se fussent défendus bravement dans ces rencontres, ils ne pouvaient la plupart du temps lutter avec avantage contre la supériorité exhorbitante des forces barbaresques. Cependant il était arrivé quelquefois qu'un brave marin avait su se tirer victorieusement d'affaire. Un navire portugais, entre autres, s'était défendu depuis peu pendant toute une journée contre quatre pirates Algériens et les avait obligés de prendre le large avec perte; mais le patron néerlandais, Leendert Koene se comporta non moins vaillamment; ce brave se battit presque toute une journée, avec une intrépidité inouie, contre trois pirates et, ayant été tué d'un coup de feu, un matelot de cet intrépide équipage ramena le navire au port.

Etant arrivés à la hauteur de Barles, les nôtres découvrirent trois pirates barbaresques qui leur donnaient la chasse; l'un de ces vaisseaux, portant quarante-six canons, ne tarda pas à arriver à portée et envoya toute sa bordée au *Romain*. Le second bâtiment, de trente-quatre canons, et le troisième de 18 suivirent aussitôt l'exemple de leur chef, de manière que le brave Leendert Koene, entouré et foudroyé sans relâche de toutes parts, ne s'attendait, de moment à autre, qu'à être coulé bas ou bien à aller terminer ses jours dans l'esclavage. Cet intrépide marin, cependant, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de faire voir à ces écumeurs de mer de quoi la véritable bravoure était capable. Six fois le feu exerça ses ravages sur son bord et chaque fois les Hollandais parvinrent à le maîtriser. Les Barbaresques renouvelèrent cinq fois l'abordage, et les nôtres nettoyèrent autant de fois leur pont que les ennemis jonchèrent de leurs morts. Un matelot,

ensuite le capitaine et puis le charpentier ayant été tués, enfin le premier pilote ayant été grièvement blessé, un matelot nommé Thierry Monsesz, prit le commandement du reste de l'équipage qui s'était retranché dans les entreponts et continua à combattre avec furie jusqu'à ce que les deux autres vaisseaux pirates, ayant aussi jeté le grappin, inondèrent le pont du navire d'une multitude de brigands altérés de sang et de carnage. C'est alors que le combat devint une véritable boucherie, au point que, la plupart des Néerlandais étant blessés, on commença à parler de se rendre. Mais notre brave Monsesz, secondé par le maître canonnier, résolut de se faire sauter plutôt que de se rendre et commanda qu'on garderait deux barils de poudre pour cette extrémité. Cependant, voulant tenter un dernier effort, et ayant réussi à mettre en batterie deux caronades, les Hollandais s'en servirent avec tant de vélocité et de précision, que les pirates, sabordés dans leurs plats bords et lardés de boulets au-dessous de leur bande de flottaison, se virent forcés de prendre honteusement le large devant un faible navire marchand, mal armé et peu propre au combat, tandis encore qu'ils étaient cent hommes contre un. Ce combat dura depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Comme on le pense bien *le Romain* avait été mis dans un état pitoyable. Non seulement ce navire était désemparé de tous ses agrès, mais il était complètement rasé, tandis que seulement onze hommes se trouvaient debout, le reste étant tué ou gisant grièvement blessé.

La perte des Turcs, tant quant à leurs vaisseaux qu'en fait de monde, fut très-considérable. Ils eurent de trois à quatre cents tués et blessés, ce qui doit être vrai puisque, d'après l'aveu d'un prisonnier, les Maures, avant

de monter à l'abordage sur *le Romain*, avaient déjà plus de cent tués.

Nos braves débarrassés de leurs ennemis durent songer, décimés, harassés qu'ils étaient, à se défendre contre la fureur des flots. Ils mirent courageusement la main à l'œuvre, et, étant parvenu à parer leur carcasse de bâtiment de mâts de fortune, ils continuèrent leur voyage et arrivèrent à bon port, ayant fourni une nouvelle preuve de cette vérité que la bravoure chez nos marins est commune à tout le monde, au guerrier comme au paisible marchand, car :

»Jamais, ô mon pays, le démon de la guerre
»Ne te souffla l'ardeur d'ensanglanter la terre!
»Le glaive de tes fils, dans leurs nobles exploits,
»Brillait à leurs côtés pour soutenir leurs droits."

Combat furieux des capitaines Broeder et Bontemantel contre cinq bâtimens de guerre français, (3 vaisseaux et 2 frégates) à la hauteur de Castro.

(*Janvier* 1692.)

Pendant que le léopard d'Albion et le lion batave flottaient unis sur les mers pour faire la guerre aux lis de France, le roi d'Espagne se joignit aux alliés et c'est vers cette époque que les capitaines hollandais, Broeder et Bontemantel furent chargés par les états-généraux de convoyer quelques navires marchands espagnols et anglais. Ces capitaines étaient sur le point d'avoir achevé heureusement leur voyage, lorsqu'ils furent inopinément attaqués, à la hauteur de Castro, par trois vaisseaux de guerre français et deux frégates de

la même nation, qui pendant la nuit avaient pénétré au milieu de la flotte marchande. Les vaisseaux de l'ennemi démasquaient de quarante jusqu'à cinquante-deux sabords et les frégates avaient de trente à trente-six canons; forces tellement supérieures à celles des vaisseaux convoyeurs que tout annonçait que la flotte marchande devait tomber aux mains des Français.

Cependant nos braves capitaines résolurent de ne pas abandonner facilement ce qui avait été confié à la protection de leur pavillon et, sans faire attention à leur infériorité marquante, ils se mirent résolument en défense et donnèrent aux marchands le temps de filer au large, pendant qu'ils occupaient l'ennemi de manière à le forcer de songer à toute autre chose qu'à donner la chasse à de faibles marchands. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur, mais un combat si inégal ne pouvait tourner à l'avantage des nôtres; leurs vaisseaux, abîmés dans toutes leurs parties, sabordés et criblés de boulets, furent enfin coulés bas. Bontemantel fut tué dans la chaleur de l'action, et de son brave équipage on ne sauva que sept ou huit hommes. Le capitaine Broeder fut plus heureux: après avoir erré quelque temps sur mer, avec sa chaloupe dans laquelle se trouvaient encore seize hommes, il fut recueilli à bord d'un des vaisseaux français, commandé par le chevalier De Sanges et fut mis à terre à St. Jean de Luz où, rendant hommage à sa bravoure, l'ennemi eut la générosité de lui accorder sa liberté.

Les Français, néanmoins, n'eurent pas à s'applaudir de ce succès, car, outre qu'ils manquèrent leur but en ne s'emparant que d'une bûche sur lest et d'une chétive embarcation anglaise, un de leurs vaisseaux fut maltraité par notre feu au point qu'il coula bas peu d'heures après le combat, tandis que les deux autres

vaisseaux, ayant déjà leurs bandes de flottaison noyées, eurent la plus grande peine à se faire touer dans un port voisin.

Bataille entre les flottes combinées anglaise et hollandaise sous le commandement des amiraux Russel et Van Almonde, et la flotte française, commandée par le comte de Tourville, à la hauteur des caps de la Hogue et de Barfleur.

(29 *Mai* 1692.)

Jacques II, soutenu efficacement et de toutes manières par la France pour se remettre en possession de son royaume, avait rassemblé une armée de plus de 20,000 hommes composée de Français, d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais. Il avait le projet de débarquer avec ces forces sur les côtes de la Grande-Bretagne et de chasser le roi Guillaume des trois royaumes.

Pour faciliter cette expédition, le roi de France avait armé dans le port de Brest une flotte de vingt-quatre vaisseaux de guerre dont le commandement avait été confié au comte de Tourville. Comme le vent contraire avait empêché notre flotte, forte de trente-six voiles et commandée par le lieutenant-amiral Van Almonde, de rallier celle des Anglais, qui comptait environ quarante vaisseaux de guerre sous le commandement de l'amiral Russel, le roi de France avait envoyé au mois d'Avril, ordre au comte de Tourville d'attaquer les Anglais avant leur jonction avec les Hollandais. Mais

pendant ces entrefaites, le vent ayant sauté à l'est, de Tourville ne put exécuter les ordres de son maître; il fut ralenti dans sa marche, tandis que ce changement de vent permit aux Hollandais d'embouquer le Canal et d'opérer leur jonction avec les Anglais qui les attendaient impatiemment.

Le 25 Mai la flotte combinée, marchant sous les ordres de l'amiral anglais, débouqua de la baie de Ste. Hélène. On se mit aussitôt à la recherche de l'ennemi qu'on eut en vue le lendemain à la petite pointe du jour environ à six milles du cap de Barfleur. On trouva que l'avant-garde de la flotte française, ou l'escadre blanche, commandée par le vaillant marquis d'Amfreville, comptait quatorze voiles; que le centre ou le pavillon blanc et bleu, sous les ordres du comte de Tourville était composé de seize vaisseaux; enfin que la queue de la flotte était sous le pavillon du brave contre-amiral Gabaret, et avait à peu près un pareil nombre de bâtimens. Dans la flotte Anglo-Hollandaise les nôtres, commandés par l'amiral Van Almonde, formaient l'avant-garde; l'amiral Russel, arborant pavillon rouge, conduisait le centre, tandis que l'escadre bleue ou l'arrière-garde était sous le commandement de l'amiral Ashby. Arrivées en présence les flottes se préparèrent au combat. Cependant le vent, qui soufflait d'abord petite brise de perroquet de la direction du sud-ouest, commença à faiblir au point qu'on ne put arriver à portée qu'entre dix et onze heures du matin.

La division du vice-amiral Gérard Kallenberg, ouvrit le premier feu avec les vaisseaux de la tête de l'avant-garde française.

Le combat fut acharné et dura plus de sept quarts jusqu'à ce que l'ennemi, ayant tous ses bâtimens désemparés et ayant vu couler bas un de ses vaisseaux,

commença à prendre le large, ce qui contraria d'autant plus nos braves que le calme les empêcha d'achever la victoire et de donner la chasse aux Français.

Pendant ces entrefaites le combat s'était aussi engagé entre l'escadre du centre commandée par de Tourville et les vaisseaux de la queue de la flotte hollandaise alignés parmi le gros de la flotte anglaise sous le commandement de l'amiral Russel. Là le feu fut si incessant, si terrible que bientôt les combattans furent enveloppés dans un nuage de fumée tellement épais qu'on ne pouvait plus distinguer les objets à la distance d'une encablure. Cette action dura sans discontinuation près de quatre heures, lorsqu'enfin l'amiral français, après avoir fait des prodiges de valeur et après avoir vu tomber à la mer la grande vergue de son vaisseau, se vit forcé de cesser le combat, et, comme son bord avait été horriblement abîmé et que le vent était très-faible, il se laissa touer hors de ligne par ses chaloupes.

De Tourville, qui avait la réputation bien méritée d'être un des meilleurs et des plus braves marins de son siècle, n'eut pas quitté la ligne que tous les vaisseaux de son escadre mirent voiles et bonnettes dehors pour prendre le large. Cependant, vers les six heures du soir, le vent ayant sauté à l'est, les Français allèrent donner au beau milieu de l'escadre bleue des Anglais et recommencèrent le combat qui dura avec la plus grande furie jusqu'à onze heures de la nuit lorsqu'enfin, par une manœuvre désespérée, ils se firent jour au travers de la flotte anglaise et filèrent au large. Leur escadre, dans ce dernier engagement, avait été impitoyablement maltraitée et, peu de temps après qu'ils eurent fait une trouée, on vit sauter trois de leurs vaisseaux. La nuit et une brume épaisse mirent obstacle à la chasse, tandis qu'il fit calme plat jusqu'au 30 Mai

au matin lorsqu'il s'éleva une bonne brise de l'est-nord-est. La flotte combinée, qui se trouvait alors à la hauteur du cap de la Hogue, découvrit enfin les Français, à environ deux milles en avant d'elle, et prit chasse sur le champ. Mais le calme vint encore retarder le combat. On fut forcé de laisser tomber l'ancre pour ne pas dériver avec le courant et pour se tenir rapproché de l'ennemi, cependant on déferla vers onze heures du soir et on marcha pendant toute la nuit au plus près du vent.

Le lendemain l'une division de la flotte française se retira dans le Ras d'Aldernay, tandis que l'autre courut, entre deux écoutes, ancrer à l'ouest. Le chevalier John Ashby, chef d'escadre du pavillon blanc et les vaisseaux les plus avancés de cette division, ainsi que la flotte néerlandaise, laissèrent aussi tomber l'ancre afin d'observer les mouvemens de l'ennemi, et pour l'attaquer du moment que la chance s'en présenterait. Vers les huit heures du matin, l'amiral eut vue de quelques vaisseaux français qui mouillaient en dessous de la côte. Il coupa sur le champ ses cables et fit signal aux bords de son pavillon de l'imiter, afin de prendre chasse sur les vaisseaux français forcés par le courant de quitter le mouillage du Ras d'Aldernay. Cependant Russel laissa le chevalier De la Valle, son vice-amiral, devant la baie de Cherbourg pour bloquer les vaisseaux ennemis qui s'y étaient réfugiés, tandis que lui-même donna vigoureusement la chasse aux vaisseaux qui filaient vers la baie de la Hogue.

Le 1er Juin, le chevalier Ashby se rallia de nouveau à l'amiral Russel et lui amena un brûlot qu'il avait pris. Il n'avait pu atteindre les vaisseaux de l'ennemi, auxquels il avait donné la chasse, parce qu'ils avaient mis le cap sur les récifs des îles *d'Aldernay*, de

Jernsey et de *Gernesey*, mais le chevalier De la Valle fut plus heureux: ayant envoyé à terre une chaloupe parlementaire pour prévenir l'ennemi qu'il pouvait enlever ses blessés qui se trouvaient sur les vaisseaux anglais, et l'ennemi ayant refusé de profiter de cette offre généreuse, De la Valle fit incendier trois des plus beaux vaisseaux de la flotte française. Le *Soleil Royal*, entre autres, eut ce déplorable sort. C'était un superbe vaisseau portant, sans compter les caronades, cent dix canons de bronze; Tourville y faisait flotter son pavillon amiral.

Outre le vaisseau-amiral de Tourville, on incendia *l'Admirable*, vaisseau de cent sabords, commandé par de Beaujeux, et le *Fort* de soixante canons, que commandait De la Rougère. La flotte française, qui était disséminée, et qui d'ailleurs avait été abîmée en grande partie, fut chassée sans relâche par plusieurs escadres de la flotte combinée. Le 2 Juin, les chevaliers Ashby, De la Valle, et plusieurs capitaines néerlandais, qui avaient certes une large part à la victoire, s'étaient ralliés à l'amiral Russel qui mouillait près de la Hogue où les Français aussi s'étaient rétirés, le voisinage des rescifs d'Aldernay leur ayant semblé pour le moins aussi dangereux que la proximité de l'ennemi. L'amiral, se voyant ainsi entouré de toutes ses forces, commanda au contre-amiral Rooke de pousser la barre sur l'ennemi avec quelques vaisseaux de troisième et de quatrième rang, six brûlots et un grand nombre de barcasses et de chaloupes, et d'agir vigoureusement. Vers les six heures du soir, cette division s'était approchée de terre et canonna vivement les forts et les bâtimens qui mouillaient sous leurs batteries. Mais, comme l'on ne put approcher assez près des forts du mouillage, on résolut d'abord de faire remorquer les brûlots par des chaloupes

et de les conduire à l'ennemi, cependant on changea de plan et l'on y envoya des embarcations bien armées. Cela se fit vers les neuf heures du soir avec tant de succès qu'avant la nuit close on incendia six grands navires parmi lesquels se trouvaient cinq trois mâts. Ce fut un feu d'artifice d'un genre sérieux qui éclaira la victoire de nos braves et dont le terrible reflet sema l'épouvante sur la flotte ennemie et sur les côtes. Mais ce n'était qu'un commencement de cette grande œuvre de destruction, car, le lendemain, nos chaloupes victorieuses achevèrent leur terrible besogne; elles incendièrent encore dix autres bâtimens de l'ennemi parmi lesquels il s'en trouvait quatre de quarante à cinquante canons et six de soixante-dix à cent sabords; enfin un grand nombre de navires marchands et de petites embarcations furent également livrées aux flammes. Le contre-amiral Rooke, ayant achevé cette expédition, tâche cruelle il est vrai, mais permise en temps de guerre, vint rallier avec toutes ses voiles le gros de la flotte où il fut reçu aux acclamations et complimenté par l'amiral Russel, qui en fut d'autant plus satisfait que tout cela s'était passé à la vue du roi Jacques qui se trouvait là à la tête d'une armée de 20,000 hommes (*).

(*) Russel, de retour en Angleterre, donna aux marins de sa flotte un *punsch-monstre*. Il avait fait arranger, dans un jardin, un grand bassin de marbre où aboutissaient quatre allées d'orangers, dans lesquelles étaient dressées des tables couvertes des mets les plus exquis, et il fit jeter dans le bassin: 4 barriques de la meilleure eau de vie, 8 barriques d'eau, 25,000 citrons coupés en tranches, 80 bouteilles de jus de limon, 2000 livres de sucre, 5 livres de noix de muscade, 300 biscuits de mer et 2 pipes de vin de Malaga. Cette mer de punsch était préservée de la pluie et de la poussière par une tente de voiles, et sur sa surface nageait une petite yole, faite de bois de rosier, dans laquelle se trouvait un jeune mousse, nouvelle Hébé, qui remplissait infatigablement les coupes de 6000 Tritons.

Telle fut l'issue de cette bataille acharnée, bataille dont on ne trouvera que rarement la pareille dans les pages de l'histoire; jamais on ne vit plus de désastres d'un côté et moins de perte de l'autre. De toute la flotte française à peine trente vaisseaux s'échappèrent-ils; tous les autres furent brûlés, sautèrent ou allèrent se briser sur les récifs. Les versions relatives au chiffre des morts de l'ennemi varient trop pour pouvoir en dire quelque chose avec certitude.

Les Hollandais ne perdirent pas de bords, mais le vaisseau les *Sept Provinces*, que commandait Evert de Liefde, fut abîmé. Sabordé dans ses plats bords, criblé de boulets au-dessous de sa bande, ayant tous ses agrès, toutes ses manœuvres hachés, ce vaisseau fut remorqué dans le port de Portsmouth pour y être abattu sur carène. *L'Amsterdam*, de Corneille van der Zaan, avait reçu plus de quarante boulets dans toutes ses parties. Les Hollandais n'eurent en tout que cinquante-neuf tués et soixante-quinze blessés. Les Anglais également ne perdirent pas de vaisseaux, mais plusieurs furent très-maltraités. Leurs pertes en hommes furent aussi minimes, mais ils eurent à déplorer la mort du contre-amiral du pavillon bleu, Carter, vaillant homme de mer qui avait donné mainte preuve d'intrépidité et qui s'était acquis l'estime de ses frères d'armes et l'amitié de ses maîtres. Le capitaine Hastings fut emporté par un boulet en combattant bravement sur le *Sandwich*. La victoire ne fut pas douteuse pour les alliés, aussi les Français n'en revendiquèrent-ils pas l'honneur, car ils virent leur flotte abîmée, détruite en partie et chassée à outrance sans que leurs adversaires eussent perdu le

L'amiral Russel avait une fille qui épousa un Hollandais nommé Boerlage dont les descendans portent encore le nom de Russel Boerlage et habitent la ville de Monnikendam.

plus mince bord. Les Français attribuèrent leurs désastres à la supériorité exhorbitante de la flotte combinée qui, dirent-ils, était forte de plus de quatre-vingts voiles, et il y a du vrai dans cela, car, d'après le témoignage de l'amiral Russel, les Français n'eurent pas au-delà de cinquante vaisseaux, tandis que nous mêmes nous avons rapporté, d'après les écrivains français, que cette flotte ne comptait pas plus de quarante-quatre voiles. Cependant il est vrai aussi de dire, sans rehausser trop la bravoure des alliés au détriment de celle des Français, que ceux-ci furent battus par des forces inférieures à celles qu'ils déployèrent, car tous leurs vaisseaux furent engagés, tandis que le calme et la brume ne permirent qu'à un très-petit nombre des vaisseaux de l'escadre bleue anglaise, secondés par les Hollandais, de prendre part au combat et cela est si vrai que, s'il en eût été autrement, aucun des vaisseaux de l'ennemi n'eût échappé au désastre déjà assez grand que la flotte française essuya.

Combat acharné livré par les capitaines Van der Zaan et Taalman à trois vaisseaux de guerre français près du cap Lézard.

(31 *Août* 1692.)

Les capitaines Van der Zaan et Taalman, dont nous avons déjà rapporté quelques brillans faits d'armes, ayant été chargés par les états-généraux de convoyer nos navires marchands de St. Ubes jusqu'aux ports des Provinces-Unies, avaient appareillé à ces fins et se trouvaient le 31 Août, de retour, à la hauteur du cap

Lézard. Arrivé là, les vigies du capitaine Taalman signalèrent trois forts bâtimens de guerre qui semblaient avoir pris chasse sur notre flotte marchande.

Le capitaine Van der Zaan marchant à la queue de la flotte pour protéger les mauvais voiliers, Taalman, qui ignorait si c'étaient des voiles amies ou ennemies qui couraient dans ses eaux, cargua un peu de toile pour attendre son frère d'armes. Cependant les trois vaisseaux, montrant pavillon anglais, gagnèrent considérablement tandis que leur construction fit soupçonner qu'ils étaient français. En conséquence le capitaine Taalman fit mettre dehors sa chaloupe et son canot, se bastingua, et enfin courut entre deux écoutes sur Van der Zaan pendant que les marchands continuaient leurs cours. Vers une heure de l'après-midi, les trois vaisseaux de guerre furent à portée de porte voix, et, étant hélés, leur réponse fit cesser toute incertitude et prouva qu'on avait à faire à des ennemis. Ils baissèrent leurs pavillons anglais et, faisant monter à la corne les lis de France, ils saluèrent les nôtres d'une vigoureuse bordée et d'une grêle de balles de mousquet. Taalman, après avoir encouragé son monde, riposta vivement et continua à se battre en digne fils de la Batavie. Il avait déjà six fois croisé les Français, lorsqu'il vit que le vaisseau de Van der Zaan, qui pendant plus de six quarts avait fait la plus brillante défense, filait entre deux écoutes et que l'ennemi l'avait amariné. Ce triste spectacle jeta le découragement parmi l'équipage de notre brave qui cependant parvint à relever le moral de son monde et croisa encore deux fois les Français en les sabordant vivement sous le feu le plus meurtrier. Cette intrépide persévérance eut d'abord un bon résultat, car les deux vaisseaux ennemis qui combattaient Taalman, trouvant le bec des faucon-

neaux hollandais trop long, quittèrent la partie, se laissant aller à la dérive entre deux écoutes. C'était là certes un succès bien brillant, mais le troisième vaisseau français, qui s'était amusé à capturer deux ou trois marchands, courut alors à toutes voiles bord sur bord de notre brave et l'attaqua avec une furie inouie, attaque qui fut repoussée avec la plus grande résolution. Enfin, l'un des deux vaisseaux français qui d'abord avaient pris le large revint à la charge, de manière que Taalman fut accosté alors à babord et à tribord, et se trouva exposé au feu croisé d'un ennemi infiniment supérieur en forces. Dans cette extrémité, harcelé de tous côtés, à babord, à tribord, de l'avant et quelquefois battu en brèche sur le miroir de son vaisseau, Taalman tâcha de faire face partout, mais il ne put réussir à mettre en batterie quelques canons pour faire taire le feu de l'ennemi qui plongeait de l'arrière à l'avant sur son pont et emportait pièce à pièce le bordage de sa poupe. Ajoutez à cela que le vaisseau fatiguait horriblement, la houle étant si forte que les lames entraient par les sabords et que plusieurs canons, quoique ayant été solidement amarrés, roulaient en tout sens sur le pont, de manière que, pour empêcher le vaisseau de capoter, on fut obligé de rentrer les pièces et de fermer les mantelets. En proie à cette double tourmente, le malheureux vaisseau fut encore abordé de l'arrière par le troisième vaisseau français qui le serra de si près que son beaupré passait sur la dunette, force fut donc à nos braves de se rendre; ils baissèrent pavillon et furent admis à capitulation honorable que certes ils avaient bien méritée par leur brillante défense. Ce furent le *Modéré* et la *Perle*, chacun de cinquante canons et de trois cent cinquante hommes d'équipage, commandés respectivement par le

chevalier De Fourbin et messire d'Evry, qui amarinèrent le vaisseau de notre brave Taalman, celui de Van der Zaan ayant, comme nous l'avons déjà dit, baissé pavillon, devant le *Maure* (commandé par le chevalier Saugier) vaisseau qui avait aussi cinquante sabords et un équipage de trois à quatre cents hommes. Le capitaine Van der Zaan, atteint de trois balles au commencement de l'action, mourut peu de temps après la prise de son bord, et n'eut pas le chagrin d'être témoin du sort de son frère d'armes. La brillante défense de nos deux braves, bien que malheureuse pour les vaisseaux de guerre, sauva les bâtimens marchands qui, à l'exception de deux ou trois que les Français capturèrent, filèrent au large ou se réfugièrent dans les ports d'Angleterre.

Combat du capitaine hollandais Broeder contre quatre vaisseaux de guerre français.

(15 *et* 16 *Novembre* 1692.)

Le vaillant capitaine Broeder, dont le nom figure déjà dans nos fastes maritimes, avait convoyé depuis le Sund une flotte marchande de soixante-dix voiles. Ayant débouqué du détroit le 8 Novembre, il se trouva, le 15 vers l'heure de midi, à la hauteur des parages dits het Zand où il fit une rencontre qui lui parut suspecte dès le premier abord, quoique le vaisseau qui se tenait dans ses eaux montrât pavillon anglais. Pendant la nuit, comme l'on avait piqué la cinquième heure, on entendit deux coups de canon qui ne parurent pas être de bon augure, quoiqu'ils ne fussent tirés qu'à poudre

et cette conjecture ne tarda pas à se réaliser, car, à la pointe du jour, on découvrit au lof trois autres vaisseaux, dont deux frégates de quarante canons et un brick de 18 à 20 sabords.

Le capitaine Broeder, qui montait un vaisseau de quarante canons et qui était accompagné des capitaines Corneille Hogenbroek et Dupon, le premier commandant une frégate de vingt-quatre pièces et le second un brick de 18, rangea sa flotille en bataille, faisant marcher le brick, avec pavillon de contre amiral, en tête, le plus grand de ses vaisseaux, arborant pavillon de vice-amiral, à la queue, et lui-même courant au centre. Les Français passèrent la flotte néerlandaise sans la molester, quoiqu'ils eussent pu couper et prendre plus de douze marchands qui cinglaient éparpillés. L'ennemi avait un motif pour se tenir ainsi, car on découvrit bientôt un autre grand vaisseau qui portait le cap sur le convoi et auquel les Français firent signal d'arriver au plus près. Ayant opéré leur jonction, ils tinrent conseil de guerre et coururent enfin bord sur bord des Hollandais. Les deux vaisseaux légers ouvrirent de loin une vive canonnade qui ne nous incommoda pas beaucoup. Le plus grand des vaisseaux français accosta le capitaine Broeder qui le força promptement à prendre le large. La nuit mit fin au combat, l'ennemi marchant en amont du convoi et le précédant dans la direction du sud. Le 16 au matin, tous les vaisseaux français arrivèrent sur les Hollandais et les ayant abordés on se battit des deux parts avec acharnement. Le principal vaisseau aborda derechef le capitaine Broeder qui tomba frappé d'une balle dans cette première attaque. Le vaillant officier, qui prit alors le commandement du vaisseau, se défendit vigoureusement et força les Français de prendre le large, quoiqu'un

second vaisseau se fût encore mis de la partie. Comme nous l'avons dit, le contre-amiral des Néerlandais ne portait que dix-huit canons; il ne put résister à la supériorité des forces de l'ennemi et tomba au pouvoir de ce dernier après avoir fait pendant quelque temps la plus brillante défense; mais le vice-amiral, secondé par un des marchands qui s'était mis en ligne, repoussa si vigoureusement les ennemis qu'ils furent forcés de se retirer hors de ligne.

Les bâtimens marchands s'étaient rassemblés pendant ces entrefaites et, quoique les Français leur envoyassent souvent des volées de canon, aucun de ces navires ne baissa pavillon. Après que le combat eut ainsi duré pendant plusieurs heures, l'ennemi, qui avait éprouvé les effets de notre artillerie au point même que l'artimon d'un de ses vaisseaux avait été culbuté par dessus le bord, arriva entre deux écoutes derrière la ligne des marchands, mais nos braves convoyeurs vinrent serrer de près les Français qui enfin abandonnèrent la partie pour ne plus la reprendre.

De toute la flotte marchande les ennemis ne prirent que neuf à dix bâtimens que les Hollandais ne purent songer à reprendre parce que leurs forces étaient trop minimes. Graces à la bravoure de nos intrépides marins tous les autres navires du convoi attérirent heureusement aux ports de la patrie.

Combat sanglant entre le capitaine Henri Hodorp et trois pirates barbaresques.

(28 *Novembre* 1693.)

Comme la bravoure déployée par des marins isolés ne doit pas plus être passée sous silence que les batailles glorieuses de flottes entières, nous qui avons déjà rapporté plusieurs brillans faits d'armes qui ne rentrent pas dans la cathégorie des combats de nation à nation, nous nous empresserons aussi d'enrégistrer dans les fastes de notre marine la rare intrépidité du capitaine Henri Hodorp dans un combat contre trois pirates barbaresques. Ce capitaine ayant mis à la voile, le 24 Novembre 1693, d'Alicante, de conserve avec le *Grand Polonais* se trouva le 28, au matin, à dix milles à l'est du cap de Gatès. Là, vers l'heure de midi les Hollandais eurent vue de trois grosses voiles, et, craignant que ce ne fussent des pirates, ils s'efforcèrent de courir en dessous des côtes. Les soupçons des nôtres ne se changèrent que trop tôt en réalité, tandis que tous leurs efforts pour échapper à l'ennemi furent infructueux. Trois ampoulettes furent à peine révolues que les pirates accostèrent nos gens; ceux-ci donc se bastinguèrent à la hâte et se préparent à vendre chèrement leur vie.

Les pirates montaient de forts vaisseaux de trente, trente-six et cinquante-six canons. Le pirate qui marchait en tête des autres vint droit sur le bord de Van Hodorp qui commença le feu en lui envoyant une bordée des mieux nourries, mais le second des vaisseaux de l'ennemi qui démasquait trente-six sabords

s'étant mis de la partie la canonnade devint vraiment épouvantable.

Vers les huit heures, le *Grand Polonais*, attaqué par le chef des pirates, fut incendié, tandis que le troisième corsaire, qui avait quitté Hodorp, s'était aussi approché et avait jeté le grappin. Aussitôt les ennemis inondèrent le pont du *Grand Polonais* et firent tomber toutes les voiles.

Dans cette position désespérée, le brave capitaine Hodorp se retrancha, avec une poignée de monde, dans la galerie et sur la dunette et continua delà à se défendre avec la plus grande intrépidité. Cependant les Turcs forcèrent la galerie, mais ils n'eurent pas lieu de s'en applaudir, car, Hodorp ayant mis le feu aux saucissons des marrons qui s'y trouvaient, il eut bientôt fait maison nette. Alors les nôtres firent une sortie vigoureuse et acculèrent les ennemis sur l'éperon; mais, comme il se trouvait là un poste de plus de soixante hommes qui s'y étaient retranchés, Hodorp résolut de les débusquer et à cet effet il fit pleuvoir sur cette partie du bâtiment une averse de grenades, plongeant sans relâche de quelques caronades chargées à mitraille de l'arrière à l'avant, ce qui eut pour résultat de faire une affreuse boucherie parmi cette foule entassée.

On retourna onze fois les ampoulettes pendant ce feu meurtrier, jusqu'à ce qu'enfin les Hollandais résolurent d'en finir la hache au poing; ils se précipitèrent sur les brigands qui furent tués ou obligés de sauter à la mer. Après avoir coupé l'amarre qui attachait les deux vaisseaux, les Hollandais se virent enfin délivrés de leurs hôtes incommodes. Le pont de Hodorp était jonché des cadavres des barbaresques, car seulement une petite partie de ces brigands étaient parvenus à

se sauver, mais cette insigne victoire fut cimentée du sang de notre brave qui fut blessé grièvement à la jambe d'un coup de feu dans la dernière sortie.

Les nôtres s'étant remis ainsi en possession de leur bord, ils le manœuvrèrent, autant qu'ils purent le faire vu l'état pitoyable dans lequel il se trouvait, tâchant de gagner la côte. Cependant le pirate, dont les Hollandais avaient si bien puni l'audace ayant remarqué ce mouvement, revint à la charge, mais il fut reçu assez chaudement pour être forcé d'aller réclamer le secours de ses camarades, qui effectivement revinrent attaquer tous à la fois notre poignée de braves.

Jusque-là les chances avaient été favorables à la bonne cause, mais, le vent sautant et le siroc commençant à souffler, il devint bientôt de toute impossibilité aux Hollandais d'échapper aux Barbaresques avec un vaisseau abimé au point de ne plus en mériter le nom. Cependant Hodorp, malgré sa blessure, conserva tout son sang-froid; il sauta dans la chaloupe avec tout le monde qui lui restait, emmenant encore deux Turcs ses prisonniers, et il mit le feu à son vaisseau.

Enfin, le 29 Novembre, le capitaine Hodorp et les autres blessés furent recueillis à bord d'une galère espagnole qu'on rencontra fort heureusement, tandis que les autres braves continuèrent leurs cours, avec la chaloupe, vers la côte où ils attérirent sains et saufs.

Combat glorieux du capitaine Chrétien Vlies contre trois pirates Algériens.

(18 *Janvier* 1694.)

Le capitaine Chrétien Vlies fit deux ans après un fait d'armes qui mérite d'être placé à côté de la brillante défense du capitaine Broeder. Ayant appareillé avec *le St. Jean*, d'Amsterdam pour Malthe, il découvrit, le 18 Janvier 1694, à la pointe du jour, et se trouvant à la hauteur de Lisbonne, trois vaisseaux au lof de lui, qui, en laissant flotter le pavillon hollandais, faisaient force de voiles pour arriver au plus près. Notre prudent Vlies, craignant avec raison que ce ne fussent des pirates, se bastingua à la hâte et tint la barre droit sur eux, puisqu'il ne prévoyait aucune alternative de leur échapper. Arrivé à portée de bombarde, il mit debout au vent et se tint dans les eaux des pirates qui alors se montrèrent sous leur véritable forme. Ils baissèrent pavillon hollandais et le remplacèrent à la corne par les trois croissans. Ce n'étaient rien de moins que l'amiral, les vice- et contre-amiraux d'Alger, présentant respectivement une rangée de batteries de soixante, de cinquante et de quarante sabords. Nonobstant cette supériorité écrasante de l'ennemi, notre brave résolut de défendre, jusqu'à la dernière extrémité, l'honneur du pavillon national. L'amiral algérien, qui arborait pavillon à la corne du grand mât, avait couru de l'avant et accosta le premier les Hollandais. Vers neuf heures du matin, le pirate parvint à fixer les grappins, mais le bastingage l'empêcha de jeter assez de monde sur le pont de notre vaisseau

pour s'en emparer. Six ou sept Turcs montèrent par les tire-vieilles, mais notre brave nettoya promptement son pont au moyen de ses pièces à pivot et de ses espingoles qu'il fit jouer vigoureusement de sa galerie et de sa dunette. Cependant les deux vaisseaux se présentaient le flanc sur toute leur longueur, se touchant de la gueule de leurs canons, et, dans cette position vraiment effrayante, ils se séringuèrent impitoyablement jusqu'à ce que le pirate, sabordé et criblé de toutes parts, se hâtat de se dégager et de prendre le large. Mais à peine l'amiral se fut-il éloigné, qu'il fut remplacé par le vice-amiral qui ne tarda pas à être l'objet de la politesse de nos canonniers et qui, trouvant enfin le bec de nos fauconneaux trop acéré pour lui, s'empressa de se tenir à distance respectueuse.

Alors arriva le contre-amiral, et, lorsque lui aussi eut été mis hors de combat, l'amiral revint à la rescousse. Ce dernier accosta notre brave jusqu'au coucher du soleil alors qu'il fut obligé, désemparé et abîmé qu'il était, de prendre le large, après un combat de plus de neuf heures consécutives. Le nombre des morts sur les bâtimens des pirates fut très-considérable, mais le capitaine Vlies de son côté avait beaucoup souffert; il ne compta pas moins de dix-neuf tués et de dix-huit hommes grièvement blessés. Les flammes avaient exercé à six reprises des ravages sur son bord pendant l'action, mais chaque fois on s'en était intrépidement rendu maître; aussi le vaisseau était-il dans un état pitoyable, sabordé dans ses plats bords et criblé de boulets au-dessous de sa bande de flottaison au point de noyer toute la cale; enfin, entre les neuf et dix heures du soir, il accota à tribord.

C'est alors que la plus déplorable des situations succéda à la plus brillante des défenses. La nuit, que l'équi-

page passa sur le plat bord du bâtiment, cramponné aux manœuvres, exposé aux coups de lame et aux injures de l'air, fut terrible. Cependant nos braves ne perdirent pas courage; ils calfatèrent, aussi bien qu'ils purent le faire, la chaloupe et le canot qui avaient beaucoup souffert du feu de l'ennemi et ils parvinrent à mettre ces embarcations à la mer.

Sans provisions, sans compas, privés de cartes et de sextant, nos courageux marins, montés sur ces deux frêles embarcations, arrivèrent enfin le 26 Janvier sur la côte de Portugal, au nombre de trente-six, après avoir perdu plusieurs de leurs camarades morts de faim et de misère pendant une traversée de huit jours passés à errer de côté et d'autre sur l'immensité des mers. De là le brave Vlies et ses compagnons de gloire et d'infortune prirent la route des ports de la patrie où ils attérirent heureusement et où ils furent reçus avec la distinction et la sollicitude dûes au courage et au malheur.

Intrépidité inouie de Gérard van den Hoecke.

(26 *Mars* 1695.)

On n'a pas assez parlé d'un trait d'intrépidité, sans exemple dans les annales des mers, qu'accomplit Gérard van den Hoeke, patron d'un bâtiment caboteur, espèce de paquebot entre la ville de l'Ecluse et le port de Middelbourg. Ce brave patron d'un faible côtier, s'empara, comme nous allons le narrer, d'un corsaire français monté par un fort équipage.

Parti de Middelbourg, avec un lourd chargement et un grand nombre de passagers parmi lesquels se trouvaient

plusieurs recrues non armées, il fut d'abord assailli par une violente bourrasque qui menaça de briser son bateau sur les bancs ou contre les côtes, et qui mit la frêle embarcation dans un état si pitoyable que l'équipage et les passagers, n'ayant plus que la mort devant les yeux, recommandaient déjà leur âme à son Divin Créateur. Van den Hoecke, cependant, conserva toute sa présence d'esprit dans un moment certainement fait pour la faire perdre, et il encouragea ses compagnons de danger à mettre la main à l'œuvre pour disputer aux abîmes entre-ouverts la proie qu'ils convoitaient. »*Aidez-vous et Dieu vous aidera*, leur cria-t-il, *suivez exactement mes ordres et vous serez sauvés*." Le sang-froid de Van den Hoecke, releva le courage de ces hommes dont le désespoir s'était emparé naguères, et leurs efforts réunis furent couronnés d'un plein succès, surtout lorsqu'au point du jour un bateau lamaneur vint accoster le paquebot et lui prêter le secours de son équipage pour réparer ses avaries et le touer dans la bonne passe.

Tout le monde alors se livra à la joie, mais elle ne fut que de courte durée. A peine eut-on pris le bon cours, qu'on vit un vaisseau qui ne montrait ni pavillon ni flamme et qui gagnait considérablement sur le paquebot. C'était tomber de Carybde en Sylla, car, échappé à la tempête, on venait de tomber aux mains de l'ennemi. N'ayant pour tout moyen de défense que quelques hallebardes et un seul mousquet, tout le monde cria qu'il fallait baisser pavillon et se rendre, mais le brave Van den Hoecke fut d'un tout autre avis. Il commanda que chacun prendrait en main quelque chose qui pût figurer un fusil, et il ordonna à un Écossais, le musicien du détachement, de jouer de la cornemuse.

Dans cet état on attendit le corsaire français qui, voyant le pont couronné de tant de monde qu'il croyait armé, n'osa pas tenter l'aventure et vira de bord.

Mais Van den Hoecke ne se contenta pas de cette courtoisie et, virant également, il prend résolument chasse en criant: »Oh du navire! d'où venez-vous." La réponse fut: d'Ostende, et aussitôt de mettre toutes voiles et bonnettes dehors. Notre brave continua la chasse, somma le corsaire de se rendre et, ne recevant pas de réponse, il fit tirer une balle dans ses voiles, de l'unique mousquet qui composait l'artillerie de ce bâtiment de guerre improvisé; et enfin le corsaire, qui se voyait déjà saborde par son opiniâtre adversaire, baissa pavillon et cria merci. Alors Van den Hoecke fit monter sur son bord, l'un après l'autre, tous les hommes de l'équipage du corsaire, qu'il enferma à fond de cale après les avoir désarmés. Ensuite il amarina le corsaire, qui chargé de vivres et d'armes venait de Dunkerque et n'avait encore que deux jours de mer, et le remorqua, avec les dix-neuf prisonniers qu'il avait faits, en triomphe dans le port de l'Ecluse. Le corsaire fut réclamé par l'amirauté de Zélande, et on accorda à notre brave patron, en récompense de cette brillante action, douze années de franchise des droits de ville et d'exemption de service dans la garde urbaine.

Combat glorieux de la flotte anglo-hollandaise contre les Français et les Espagnols, dans le port de Vigos.

(22 *Octobre* 1702.)

La mésintelligence entre les Provinces-Unies, l'Autriche et l'Angleterre d'un côté, et la France ainsi que le duc d'Anjou, qui venait de ceindre la couronne des Espagnes, de l'autre part, augmenta au point que les alliés déclarèrent la guerre à ces deux dernières puissances. C'est ainsi que les Hollandais et les Anglais s'occupèrent pendant toute cette année de l'armement d'une flotte formidable qui devait prendre à bord un nombre considérable de soldats destinés à opérer un débarquement sur les côtes espagnoles.

D'abord la mort de Guillaume III porta quelque rétardement à ces préparatifs, mais ils furent enfin achevés et vingt forts vaisseaux de guerre, commandés par le lieutenant-amiral Philippe van Almonde, mirent en mer pour opérer leur jonction, en Juin, avec la flotte anglaise forte de trente vaisseaux.

Cette flotte combinée appareilla, au commencement du mois de Juillet, de la baie de St. Hélène, mais elle fut presque aussitôt forcée de revenir jeter l'ancre sur la rade de Torbay, d'où elle ne put réappareiller avant le 1er Août. L'amiral Rooke avait le commandement en chef de cette flotte, tandis que le duc d'Ormond, commandait les troupes de débarquement qui se trouvaient à bord d'un grand nombre de bâtimens de transport. On tint d'abord cours sur la baie de Cadix où toute la flotte jeta l'ancre le 23 Août pendant que les

vaisseaux français et les galères, qui s'y trouvaient sur rade, se retirèrent jusque derrière les caps de Puntal.

Cependant on trouva la ville, qu'on avait crue surprendre, abondamment pourvue de garnison, de vivres et de munitions, ce qui fit prendre la résolution de ne rien tenter contre cette place. En conséquence on passa deux ou trois jours à délibérer, et, ayant appris pendant ces entrefaites que les habitans de Cadix avaient sauvé ce qu'ils avaient de plus précieux à Port Ste. Marie, bourgade ouverte située sur le continent en face de la ville, on résolut de piller ce village; ce fut cependant contre l'opinion de plusieurs des nôtres, que la majorité du conseil déborda, que cette résolution fut prise. La minorité croyait qu'il fallait convaincre les Espagnols que les Alliés n'apparaissaient pas sur leurs côtes en ennemis, mais seulement pour délivrer le pays de la domination française, et le faire rentrer au pouvoir de la maison d'Autriche.

Le débarquement se fit le 27 dans la baie de Buls près de Port Ste. Marie qui fut pillé ainsi que le village de Rota et le fort abandonné de Ste. Cathérine. Les troupes y restèrent quelques jours sans plus entreprendre que plusieurs attaques infructueuses contre les forts voisins et, comme l'on commençait à manquer de vivres, on retourna à bord des vaisseaux.

L'amiral Rooke, ayant reçu avis que le comte de Chateau Renaud, avec quelques vaisseaux de guerre français, avait conduit à bon port à Vigos sur la côte de la Galice les galions espagnols, se laissa engager par les commandans hollandais à mettre le cap sur ce port et d'y tenter le sort des armes.

La flotte, contrariée par le gros temps et les vents, arriva, le 22 Octobre, à l'ancre devant Vigos et, quoique l'entrée du port fût très-difficile, on la força sans

accident. Le temps était si nébuleux, si brumeux que les ennemis ne découvrirent la flotte qu'au moment où elle s'embossait devant la ville. Les Français disputèrent l'entrée très-vivement à coups de canon, mais on n'en tint aucun compte; on marcha toujours et on arriva à trois milles de Rodondello où l'on accula toute la flotte française et les galions espagnols dans une passe étroite où ils se croyaient en sûreté sous la protection des batteries du château et de la côte qui était hérissée de canons sur les deux rives, et derrière une barrière de mâts, de cables, de vergues, de barils et de chaînes qui fermait la passe.

Aussitôt que tous les vaisseaux de la flotte combinée eurent jeté l'ancre, l'amiral Rooke héla à son bord les chefs, et il fut résolu, puisque toute la flotte ne pouvait, sans de grands dangers, donner dans cette attaque, qu'on la ferait avec quinze vaisseaux anglais et dix hollandais. Cette escadre devait être soutenue par tous les brûlots; les frégates et les bombardes devaient suivre, tandis que les vaisseaux de ligne tâcheraient de pénétrer dans la trouée. En outre on arrêta que les soldats débarqueraient le lendemain, marcheraient sur la forteresse de Rodondello située sur la partie méridionale de la côte et, après s'en être emparé, continueraient à inquiéter l'ennemi là où faire se pourrait. Enfin, comme on n'avait aucune notion sur la profondeur de la rivière, on jugea prudent de faire commencer l'attaque par les bâtimens les plus légers de la flotte montés par tous les chefs de pavillon, afin d'encourager les soldats et les marins.

En conséquence de cette résolution le duc d'Ormond débarqua, sur le champ, à la tête de deux mille hommes, sur la rive méridionale de la rivière et marcha avec une grande partie de cette colonne droit à la

forteresse qui commandait l'entrée du port là où était la chaîne. Entre le fort et la montagne se montra une colonne française qu'on estima forte de près de cinq cents fantassins qui après une escarmouche furent réfoulés jusque dans le fort. Après la prise des batteries, l'ennemi se retira dans un vieux château en forme de tour où il se défendit bravement pendant quelque temps, mais, les assiégés ayant voulu faire une sortie, les grenadiers entrèrent pèle-mèle avec eux dans le fort et s'en emparèrent. On y trouva trois cents soldats de marine français, cinquante espagnols et quarante canons.

Pendant que le duc d'Ormond battait ainsi l'ennemi sur terre, l'amiral avait donné, le matin à neuf heures, le signal de lever l'ancre, ce qui se fit promptement et en bon ordre. Les vaisseaux s'étant rangés en ligne de marche on alla de l'avant. A peine l'avant-garde fut-elle arrivée en dessous des batteries de la place que le calme les força de laisser retomber l'ancre, mais une petite brise s'étant élevée pendant l'après-midi, vers les deux heures, plusieurs vaisseaux coupèrent leurs cables, d'autres se donnèrent le temps de lever leurs ancres et poussèrent jusqu'à la barrière, sous le feu le plus meurtrier. Le vice-amiral Hobson avec son vaisseau le *Torbay*, passa d'abord par dessus la barrière, mais les autres bords de son escadre ainsi que l'amiral Van der Goes avec sa division virèrent pour prendre carrière et arriver à plus forte volée sur la chaîne.

Après que cette barrière eut été tout-à-fait mise en pièces, on commença l'attaque, avec la plus grande résolution; elle fut couronnée d'un plein succès après une courte mais brillante défense. Les troupes de débarquement eurent une large part à la victoire, car, dans le moment où la flotte forçait la barrière sous le

feu de l'ennemi, le duc d'Ormond attaqua la forteresse, fit taire ses batteries et se logea dans la place.

Au commencement, l'ennemi fit un feu terrible, mais à peine l'avant-garde de la flotte fut-elle arrivée au-delà de la barrière, que la confusion, parmi l'ennemi, devint générale et dégénéra bientôt en déroute complète. Le vice-amiral Van der Goes attaqua sur le champ le vaisseau de guerre français le *Bourbon* et s'en empara, ce qui propagea la terreur panique au point que le comte de Chateau Renaud donna l'ordre de brûler, de faire sauter ou de faire échouer tous les autres vaisseaux afin qu'ils ne tombassent pas aux mains des Alliés. Les Anglais et les Hollandais firent les plus grands efforts pour empêcher l'accomplissement de ce dessein. Les premiers s'emparèrent de six galions et de quatre vaisseaux de guerre, les autres de six frégates et de cinq galions. Les autres bâtimens de l'ennemi furent consumés par les flammes dont on ne put arrêter la fureur, ou coulés bas par les Alliés, de manière que des trente-huit voiles pas une n'échappa à ce désastre, si non celles qui furent capturées comme nous venons de le rapporter.

Les galions avaient eu à bord pour la valeur d'environ vingt millions de piastres en lingots d'or et d'argent, dont l'ennemi en avait sauvé quatorze; les autres six millions furent enveloppés dans la destruction des bâtimens ou tombèrent aux mains des Alliés. L'ennemi n'avait pu sauver que le quart des marchandises évaluées à pareille somme de vingt millions; la moitié en avait été brûlée, l'autre quart échut en butin aux Alliés.

Il est très-remarquable qu'on n'employa pour cette expédition que cinq vaisseaux anglais et trois néerlandais, quoiqu'on y eût destiné, comme nous l'avons déjà dit, vingt-cinq voiles. Les Hollandais n'eurent

que treize tués et trente et un blessés, tandis que l'on ne compta que cinq tués et un très-petit nombre de blessés sur le vaisseau du vice-amiral Van der Goes. La perte, en hommes, des Anglais fut également insignifiante, enfin la flotte combinée conserva tous ses vaisseaux. Cependant le bord du vice-amiral Hobson qui, avec celui de Van der Goes, avait forcé le premier la chaîne, courut grand risque d'être incendié en ce qu'un brûlot allumé lui avait déjà attaché sa chemise souffrée, mais, aidé promptement par les Hollandais le vice-amiral anglais eut bientôt maîtrisé les flammes.

Après cette victoire éclatante, on délibéra s'il fallait hiverner avec la flotte à Vigos; plusieurs membres du conseil furent pour l'affirmative, parce qu'ils prétendaient qu'on pourrait facilement tirer des provisions du Portugal, mais l'amiral Rooke opina vivement pour le départ et l'on résolut en conséquence de mettre sous voile.

Les Anglais et les Hollandais tournèrent donc leurs proues vers les ports de leurs pays où ils arrivèrent heureusement sur la fin du mois de Novembre, couronnés, comme nous l'avons dit, par la victoire et chargés d'un riche butin.

Combat acharné du capitaine Roemer Vlak, contre les Français, à la hauteur de Lisbonne.

(21 *Mai* 1703.)

La flotte marchande de Lisbonne, composée de navires hollandais et anglais, appareilla le 21 Mai, convoyée par deux vaisseaux de guerre, de la rade de ce nom. Le capitaine Roemer Vlak, déjà cité pour

sa bravoure, commandait l'un de ces vaisseaux nommé *Muiderberg* et portant cinquante canons, tandis que le capitaine Borreel montait l'autre bâtiment convoyeur de trente-quatre sabords.

Arrivés à la hauteur des bancs de St. Ubes, ils y rencontrèrent la flotte marchande de ces parages sous la conserve de trois vaisseaux de guerre, commandés respectivement par les capitaines Fromand, Teengs et De Wit. Ces deux flottes réunies formaient un total de cent trente voiles marchandes et de cinq vaisseaux de guerre dont le bord du brave Roemer Vlak était le plus fort.

Le comte de Wallensteyn envoyé de l'empereur d'Autriche et messire Kok, envoyé de l'électeur de Mayence s'étaient embarqués à bord du vaisseau de notre brave afin de se rendre en Hollande. Le voyage commença sous d'heureux auspices, avec un vent favorable, mais lorsqu'on fut à dix milles de terre, on découvrit au loin cinq fortes voiles qu'on reconnut bientôt être des vaisseaux de guerre partis de Brest, sous le commandement du vicomte de Coëtlegon, en destination pour la Méditerrannée. Les Français, dont les vaisseaux portaient de soixante-dix à quatre-vingt-douze canons, ne tardèrent pas à découvrir les nôtres; ils se rangèrent en bataille et, sur un signal donné, coururent bord sur bord des Hollandais qui, quoique très-inférieurs en artillerie et en équipages, les attendirent avec résolution.

Le combat commença à onze heures du matin et dura jusqu'au soir avec un acharnement inouï du côté des Hollandais. Le vaisseau de notre brave Vlak, fut impitoyablement abîmé, ayant eu son grand mât abattu, ses plats bords sabordés et son casque criblé de boulets au point qu'il sombra peu d'instans après la fin de l'action. Déjà au commencement du combat un boulet

de canon avait emporté le bras du capitaine Vlak qui néanmoins continua à donner ses ordres avec calme et précision; ce brave mourut peu de temps après des suites de sa blessure.

La grande vergue du vaisseau commandant des Français fut abattue et généralement tous les autres bords furent mis dans un état si pitoyable qu'on put dire que jamais dix vaisseaux ne s'étaient livrés un combat plus acharné.

La bravoure de notre commandant dût céder enfin devant l'exhorbitante supériorité de l'ennemi qui eut encore en sa faveur non seulement la direction du vent, mais même sa violence qui agitait la mer au point de noyer les batteries basses des Hollandais. Nos bâtimens convoyeurs durent donc se rendre, mais ils avaient, par leur brillante défense, sauvé les marchands qui se réfugièrent dans les ports du Portugal, les uns prétendent tous et les autres à l'exception de trois ou quatre qui seraient tombés aux mains de l'ennemi.

Prise de Gibraltar et bataille de la flotte Anglo-Batave contre les Français, devant Malaga.

(1 *et* 13 *Août* 1704.)

La flotte Anglo-Batave qui avait transporté, au commencement du mois d'Avril, l'archiduc Charles d'Autriche, le compétiteur à la couronne des Espagnes, à Lisbonne, en avait réappareillé pendant le mois de Mai, sous le commandement du chevalier Rooke et du vice-amiral Kallenberg. Elle était destinée pour le détroit de Gibraltar et la Méditerrannée, et les troupes

qu'elle portait devaient faire un débarquement aux environs de Barcelonne et tâcher de s'emparer de cette ville.

Le prince de Hesse-Darmstadt, qui se trouvait sur la flotte, avait des intelligences dans Barcelonne et assurait les Alliés que la plupart des habitans et particulièrement les Catalans étaient prêts à reconnaître le roi Charles.

Cette expédition manqua et la flotte, après être restée pendant trois jours devant Barcelonne, retourna, au mois de Juillet, dans le détroit de Gibraltar où étant arrivé devant la ville de ce nom on prit la résolution de l'attaquer sur le champ. On mit à terre huit cents soldats anglais et hollandais qui d'abord s'emparèrent de toutes les approches de la place. On somma la ville au nom du roi Charles et, sur le refus qu'on obtint, les escadres des contre-amiraux Byng et Paul van der Dussen ouvrirent une vive canonnade qui fut bientôt imitée par tous les vaisseaux de la flotte. D'un autre côté le capitaine Whitaker, ayant débarqué avec une petite troupe de matelots, s'empara d'une grande partie de l'artillerie de l'ennemi, ce qui affaiblit les moyens de défense de ce dernier au point que le gouverneur, ayant été sommé de nouveau, demanda à parlementer et évacua enfin la ville par capitulation.

Après ce brillant fait d'armes la flotte combinée retourna dans la Méditerrannée et ne tarda pas à être informée, par ses vigies avancées, que celles-ci avaient vu la flotte ennemie, forte de soixante-six voiles et commandée par le comte de Toulouse, à dix milles au-dessus du vent. En conséquence on rassembla le conseil de guerre et l'on résolut de tenir cours à l'est de Gibraltar, afin de rencontrer l'ennemi et de lui livrer bataille. On prit à Gibraltar mille soldats de marine

pour renforcer la flotte et on fit force de voiles afin d'atteindre l'ennemi et de le forcer au combat.

Le 22 on chassa un vaisseau de l'ennemi sur la côte près de Fignecola. Les ennemis y mirent le feu et ce vaisseau sauta.

Le lendemain non seulement on n'aperçut pas la flotte française, mais on n'eut vue d'aucune de ses vigies, ce qui fit craindre que les Français ne tâchassent de se glisser, au moyen de leurs galères, entre la côte et la flotte combinée. En conséquence on tint conseil de guerre et l'on résolut de retourner devant Gibraltar dans le cas où l'on n'aurait pas découvert l'ennemi avant le soir. Cependant vers l'heure de midi on aperçut plusieurs vaisseaux et galères à la hauteur du cap de Malaga dans la direction de l'ouest, et on prit vigoureusement chasse pendant toute la nuit.

Le Dimanche 24 Août, on atteignit la flotte ennemie rangée sur une seule ligne composée de cinquante-deux vaisseaux et de vingt-quatre galères et faisant mine d'attendre la flotte combinée. Le centre était plus fort que l'avant-garde et la queue, parce qu'il était renforcé par les galères. La ligne des Alliés se composait également de cinquante-deux vaisseaux, l'amiral Van der Dussen ayant été envoyé, quelques jours auparavant, à Tercère avec une division de dix vaisseaux dont six hollandais et quatre anglais. La bataille commença à dix heures du matin, l'ennemi mettant voiles et bonnettes dehors pour forcer la ligne des Anglais. Mais on lui disputa vivement cette pointe et l'action dura avec le plus grand acharnement de part et d'autre jusqu'à deux heures de l'après-midi, lorsque l'avant-garde présenta une trouée aux Anglais commandés par les chevaliers Clodesty, Shovel et Lake. Vers le soir les Hollandais percèrent également la ligne de l'arrière-garde ennemie.

Les ennemis eurent beaucoup à souffrir pendant ce combat; une bombe tomba dans le vaisseau du marquis de la Villette, qui était engagé avec l'avant-garde, et y mit le feu, ce qui força cet officier à se retirer de la ligne avec son vaisseau. Une autre bombe éclata sur le vaisseau de messire de Belisle qui fut également obligé de quitter la partie, suivi de plusieurs autres vaisseaux qui avaient été impitoyablement séringués. Cependant plusieurs vaisseaux de l'escadre de l'amiral et de celles des contre-amiraux Byng et Bilkes durent aussi abandonner la ligne par manque de boulets dont ils avaient presque épuisé toute la provision devant Gibraltar. Cette circonstance fut défavorable à l'amiral et aux vaisseaux le *St. Georges* et le *Shrewsbury*.

La nuit sépara les deux flottes et mit fin au combat. La perte matérielle des Français n'est pas à déterminer bien exactement, quoiqu'ils l'estimassent eux-mêmes à quatre vaisseaux et à une galère. Mais ils eurent un nombre considérable de tués parmi lesquels le chef d'escadre de Bailly de Lorraine, les capitaines Belisle, Trard, De Lanion, De Gemaux, De Gonevion, De la Roche, De Verançay et Brodeaux, messire Talon, commissaire de la marine, les lieutenans Rousset, Soumabre, Du Lut, De Fricambaut, De Beaufort et De Tassu; les enseignes Imblevat, Morel, le chevalier de Chateau Renard, fils du maréchal de ce nom, Galfien et Boulainviliers, ainsi que deux autres pages du comte de Toulouse. Parmi les blessés ils comptèrent le comte de Toulouse grand-amiral de France; messire de Belingues, lieutenant-général qui ayant eu la jambe emportée mourut des suites de cette blessure; le marquis de Herbant intendant de la flotte qui mourut également de ses blessures. Le chef d'escadre Du Casse et messire Chateau Renaud, les comtes Phelipeaux, Comminges,

messires Court, De Hauz, De Blatières, De Sommei, De Terreville, Benet, Gabaret et d'Angoulin tous capitaines de vaisseaux de ligne; messire De Valincourt, secrétaire de l'amiral et historiographe de France; dix lieutenans et neuf enseignes tous de noms connus, enfin un grand nombre de gardes marines et d'autres dont les noms ne sont pas cités.

On doit croire en voyant cette longue nomenclature de tués et de blessés de marque que la perte de l'ennemi fut énorme. Le rapport que les Français firent eux-mêmes de cette affaire porte que nos bombes avaient mis sept de leurs vaisseaux complètement hors de service et nous prouve qu'ils furent loin de pouvoir s'en attribuer le gain. Les Anglais ne perdirent aucun bord, mais les Hollandais eurent à regretter *l'Albemarle*, de soixante-quatre canons, qui, ayant pris feu après la bataille, sauta. Parmi les tués, au nombre de six cent quatre-vingt-quinze, on compta deux capitaines anglais et le capitaine hollandais Lynslager qui tombèrent atteints du plomb mortel au milieu de la plus brillante défense. Le nombre des blessés fut évalué à deux mille.

Cette victoire fut d'autant plus éclatante que la flotte française portait six cents canons de plus que la flotte combinée dont les vaisseaux d'ailleurs se ressentaient d'un long service, tandis que ceux des Français n'avaient pas encore donné depuis leur sortie de rade, à quoi enfin il faut ajouter que les Alliés, ayant épuisé la majeure partie de leurs munitions devant Gibraltar, durent combattre de nouveau sans s'être ravitaillés.

Comme la saison était très-avancée la flotte combinée prit victorieuse le chemin de ses ports, après avoir laissé une forte escadre pour protéger les côtes portugaises et à la garde de Gibraltar.

Prise de Barcelonne par les flottes combinées hollandaise et anglaise.

(9 *Octobre* 1705.)

Les flottes anglaise et hollandaise qui, comme nous venons de le rapporter, étaient retournées aux ports de la patrie, réappareillèrent au printemps de 1705 et arrivèrent au mois de Juin dans le Tage devant Lisbonne où elles jetèrent l'ancre. Elles étaient commandées par les amiraux Shovel et Almonde et elles avaient à bord cinq mille soldats commandés par le comte de Peterborough.

Le principal but de cette guerre étant de placer Charles d'Autriche sur le trône de l'Espagne et le prince de Hesse-Darmstadt, se croyant assuré que les populations de la Catalogne et de Valence n'attendaient que l'arrivée de ce prince pour le reconnaître, on le détermina à faire partie de cette expédition. Le roi Charles, vaincu par ces instances, monta à bord du vaisseau anglais *the Rhanelagh*, mit en mer en même temps que la flotte et ne débarqua qu'à Gibraltar où il fut salué roi légitime des Espagnes. Ayant ensuite continué son cours jusqu'à la baie d'Altea, il y attérit également et y fut reçu en grande pompe par les habitans de ces rivages, tandis que la population des montagnes voisines se déclara pour lui et s'empara en son nom de la ville de Denea. Enfin le 22 Août la flotte combinée arriva sur la rade de Barcelonne.

Nous ferons précéder le récit de cette conquête d'une courte description de la situation topographique de cette ville, afin que nos lecteurs puissent se former une idée plus facile des circonstances qui marquèrent le siége.

Barcelonne une des plus anciennes villes de l'Espagne autrefois une colonie carthaginoise fondée pour arrêter le débordement des Romains qui après avoir conquis les Gaules passèrent de l'Italie en Espagne pour se rendre encore maîtres de ce pays, est située dans une vallée proche de la mer et a un port qui n'est accessible que pour des galères et des bâtimens de très-petite calaison. A l'embouchure du chenal du port se trouve une platte forme armée de grosses pièces de position, ainsi qu'une tour pyramidale qui sert en même temps de phare. Toute la ville est fortifiée et entourée de dix ouvrages avancés et de quelques tourelles de construction antique. Les fossés ne sont pas partout également profonds et le chemin couvert n'est pas achevé. La citadelle ou le château de Montjoui est situé à l'ouest sur un roc et commande toute la ville. Tout le long de la mer le sol est uni, cultivé et très-fertile, étant arrosé par plusieurs rivières et filets ayant leurs sources dans les montagnes. A un mille de la mer le sol commence à s'élever et sa forme amphithéatrale, couverte de vignobles, d'orangers et de *Villas* charmantes, offre un coup d'œil vraiment enchanteur.

Telle était la situation de cette ville au moment qu'elle fut attaquée et prise par la flotte combinée.

La flotte des Alliés jeta l'ancre devant Barcelonne le 22 Août à neuf heures du matin et aussitôt l'ennemi ouvrit le feu hors d'un des ouvrages avancés sur quelques bâtimens de transport qui s'étaient trop approchés de la côte, mais il ne nous fit pas beaucoup de mal et certes il n'eut pas empêché le débarquement si la violence et la défaveur du vent n'y eussent mis ce jour-là un bien plus grand obstacle.

A l'apparition de la flotte le gouverneur de la ville

don Francisco de Velasco avait donné ordre d'incendier et de raser les approches à une lieue à la ronde, afin de faciliter la défense de la place et de géner les opérations du siége, mais ces ordres furent si mal exécutés que la flotte put abondamment s'avitailler. Le prince de Hesse-Darmstadt avait pendant ces entrefaites pris les devants avec deux frégates pour prendre langue et s'assurer de la situation exacte de la place.

Le débarquement commença le 23 et s'opéra si heureusement qu'on ne perdit pas un seul homme, les habitans des campagnes au lieu d'y mettre obstacle l'ayant favorisé de tout leur pouvoir et ayant rendu hommage à Charles comme à leur légitime souverain. L'endroit du débarquement était distant de trois quarts de lieue de la ville dans la direction de l'est près de la rivière de Bassor. Les embarcations mirent, à chaque voyage, trois mille hommes à la fois à terre, ayant débarqué d'abord deux cents grenadiers qui se logèrent près de la rivière. En moins de cinq heures de temps on eut débarqué plus de quinze bataillons. S. M. catholique suivait les opérations dans un yacht.

Le 24 on mit à terre les dragons qui allèrent occuper sur le champ leurs cantonnemens à un quart de lieue de la ville dans un endroit fortifié par la nature, ayant la mer à gauche et la rivière de Sechia à droite, appuyé enfin par un terrein coupé de ravins et de ruisseaux. Vers ce temps on fut informé que la ville avait du pain en abondance, mais que de reste elle était très-mal approvisionnée. C'est pourquoi le vice-roi laissa partir toutes les bouches inutiles qui le désiraient et força tous ceux qui étaient soupconnés d'être attachés à la maison d'Autriche d'abandonner au plus vite la place.

On fut occupé jusqu'au 27 à décharger tout le matériel du siége et les munitions, tandis que les habitans

des campagnes se joignirent au nombre de quatre mille aux assiégeans en leur fournissant du bétail, des chevaux enfin des prestations militaires de tout genre, de manière qu'on fut bientôt prêt à ouvrir les tranchées. Le roi Charles prit la résolution de débarquer en personne afin d'encourager l'armée et effectivement il attérit au bruit de l'artillerie de toute la flotte, annonçant ainsi la présence du roi que plusieurs habitans de Barcelonne revoquaient encore en doute.

On passa plusieurs jours à mettre la dernière main aux préparatifs du siége, lorsque le prince de Hesse-Darmstadt proposa au comte de Peterborough d'attaquer d'abord le château afin de faciliter par-là la prise de la ville. Cette proposition du prince (qui s'offrit à faire partie de l'expédition en amateur) ayant été acceptée, on s'occupa le 14 Septembre d'apprêter les échelles, les fascines et tout ce qui était nécessaire pour l'escalade, et, vers les six heures du soir, on envoya une troupe de mille hommes se loger à Seria, endroit situé non loin de la forteresse. Pendant la nuit on fit prendre la même route à une autre colonne de mille hommes afin de soutenir la première en cas de besoin. Les dragons se portèrent au poste de la *Croix couverte* afin d'empêcher une sortie de cavalerie que l'ennemi aurait pu tenter. L'obscurité de la nuit et l'état détestable des chemins rétardèrent la marche de ces colonnes qui n'arrivèrent au pied de la montagne qu'à la pointe du jour. Là elles tombèrent sur quelques miquelets qui tournèrent le dos et répandirent l'alarme, de manière que les assiégeans arrivés devant le château et la ville trouvèrent toute la garnison sur pied prête à les recevoir, et effectivement ils furent accueillis par une canonnade et une fusillade des plus vives. Malgré ce feu meurtrier, les dragons, grenades en main et l'épée

au poing, poussèrent par le chemin couvert jusqu'au fossé et se rendirent maîtres de la courtine que l'ennemi n'avait pas occupée. Bientôt ils réussirent à s'emparer de l'une des contre-escarpes et à refouler l'ennemi dans le corps de la place.

Jusqu'ici la fortune favorisa les Alliés; mais le prince de Hesse-Darmstadt, en passant devant le front de deux redoutes fut atteint d'une balle de mousquet à la cuisse, et l'hémorragie n'ayant pu être arrêtée, ce brave mourut des suites de cette blessure. Cependant les Alliés continuèrent le cours de leurs succès; ils s'emparèrent du fort de St. Bebram où ils trouvèrent cinq canons. Ensuite ils ouvrirent leur feu contre le fort de Montjoui, lorsque le 17 une bombe étant tombée dans la poudrière celle-ci sauta avec une partie des murs et des portes. Un officier hollandais, dont malheureusement le nom n'est pas cité, se jeta aussitôt, accompagné d'une troupe d'élite, dans la place et s'en empara en faisant trois cents prisonniers. Alors le comte de Peterborough fit de nouveau sommer la ville, mais le gouverneur refusa de se rendre et on résolut de tenter l'assaut, à quelle fin on fit une tranchée et on éleva une batterie de quarante-huit pièces de siége; enfin, les vaisseaux de guerre et les bombardes s'embossèrent aussi près que possible de la côte pour bombarder et pulvériser la ville.

Le 28 on ouvrit un feu épouvantable contre la place, et, Almonde ayant envoyé des vaisseaux hollandais un renfort de deux cent vingt-cinq maîtres canonniers avec leurs aides, on commença à battre en brèche les murs de la ville qu'on canonna sans relâche, constamment munitionné par la flotte. Le 3 Octobre on trouva que la brèche était praticable et alors le comte de Peterborough, avant de donner l'assaut, envoya un nou-

veau parlementaire au gouverneur pour le décider à ne pas continuer une défense à la désespérade, mais, cette nouvelle sommation n'ayant pas eu d'effet, le feu redoubla et fut continué le lendemain jusque vers le soir lorsque le brigadier Stanhope fut envoyé en otage dans la ville et que le comte de Ribierra arriva en la même qualité à l'armée des assiégeans. Il en résulta un armistice, tandis qu'on commença à parlementer. Les négociations durèrent jusqu'au 9 Octobre que la capitulation fut arrêtée et signée.

Après la reddition de Barcelonne toutes les autres villes voisines suivirent son exemple sans attendre l'extrémité d'un siége, de manière que le roi Charles se vit reconnu comme souverain légitime dans tout le royaume de Catalogne et dans les villes de Lerida, d'Urgel et autres.

Enfin on rembarqua tout le matériel du siége, et la flotte ne tarda pas à lever l'ancre et à retourner sur la rade de Lisbonne où vingt-cinq vaisseaux anglais, commandés par John Lake, et quinze vaisseaux hollandais sous le commandement du contre-amiral Van Wassenaar restèrent hiverner. Almonde et Shovel s'en retournèrent en Hollande, laissant le roi Charles à Barcelonne, entouré de l'hommage de ses nouveaux sujets.

Combat de six vaisseaux hollandais contre une escadre française à la hauteur de Doggerszand.

(2 *Octobre* 1706.)

C'est une vérité incontestable que bien souvent le plus brave doit succomber enfin sous le nombre et c'est ce dont le commandant Braak fit la triste expérience,

lui que l'on peut citer à juste titre parmi les plus vaillans hommes de mer de la Hollande; mais, si cela est une vérité, il en est une autre particulièrement applicable aux Hollandais, c'est que jamais les revers ni la supériorité de l'ennemi n'ont abattu leur courage. — Braak, de compagnie avec les commandans De Wit et Ravens et les capitaines Meyer, Gouwenaar et Corlee, revenant de la Baltique en convoyant une flotte marchande, était déjà arrivé près du Doggerszand, lorsqu'il rencontra une escadre française composée de sept gros vaisseaux, commandés par le chevalier De Fourbin, qui lui donnèrent aussitôt la chasse. Le combat ne tarda pas à s'engager. Les Français, infiniment supérieurs en vaisseaux, en artillerie et en hommes, s'étaient divisés de manière à courir bord sur bord de leurs adversaires et à tenir en réserve le plus léger de leurs bâtimens afin de se porter là ou besoin serait pour la défensive comme pour l'offensive. Braak fut attaqué vers huit heures du matin par le chef d'escadre, et on se battit des deux parts avec la plus grande bravoure, voire même avec une furie qui contribua à faire cesser bientôt le combat, les deux vaisseaux ayant été abîmés au point qu'on eut à songer plutôt à se maintenir sur la bande de flottaison qu'à se séringuer davantage. Le commandant de l'ennemi fut forcé d'aller jeter l'ancre au loin pour boucher ses voies d'eau, tandis que, tout-à-fait désemparé, il lui était impossible de recommencer l'affaire. Le commandant Braak fut tué au commencement de l'action par un boulet de canon et son vaisseau devint la proie des flammes. L'équipage se jeta dans les chaloupes et fut recueilli par le chevalier De Fourbin. Le capitaine Meyer, qui s'était trouvé engagé pendant quelque temps avec deux vaisseaux, tomba percé de plusieurs balles. Ce malheur loin de

décourager ses frères d'armes ne fit qu'enflammer leur fureur; ils se battirent en vrais lions des mers pour venger la mort de leur brave capitaine et ils ne succombèrent enfin qu'après la plus brillante défense, accablés par le nombre et écrasés par la supériorité de leurs agresseurs. Le capitaine Corlee fut plus heureux, car, ayant soutenu un combat acharné contre un très-fort vaisseau il le força à prendre le large après l'avoir abîmé. Délivré de son agresseur, il rallia le capitaine Gouwenaar qui avait à faire à deux vaisseaux et courait risque d'être pris. Il se mit donc de la partie et si vigoureusement que les deux vaisseaux de l'ennemi furent forcés de prendre le large. Cependant le vaisseau de Gouwenaar, criblé de boulets au-dessous de sa ligne de flottaison, commença à s'enfoncer au point que ne pouvant être soutenu sur les flots par le jeu des pompes, et les voies d'eau n'étant plus approchables, l'équipage se vit forcé de l'abandonner et de se sauver sur le bord de Corlee. Pendant ces entrefaites les commandans De Wit et Ravens s'étaient également trouvés engagés et étaient parvenus à mettre leurs adversaires en fuite; Ravens enfin rallia une partie des bâtimens marchands et prit cours au nord, tandis que De Wit et Corlee conduisirent les autres à bon port au Texel; quelques marchands se sauvèrent au Vlie et dans d'autres ports voisins, et c'est ainsi qu'il ne tomba aux mains de l'ennemi que le seul vaisseau du vaillant Meyer et que nos braves convoyeurs remplirent le but principal de leur mission, celui de protéger efficacement le commerce de leur pays.

Combat du capitaine Jonas Frédéric Overfeld, commandant le navire le Grand St. Christophe, *contre deux pirates Algériens.*

(9 *Mars* 1707.)

Les états barbaresques, ces fidèles observateurs des traités les plus solennels, du droit sacré des nations, que les Anglais et les Français ont pris pour modèles, se mirent de nouveau à écumer les mers en s'enrichissant de la dépouille des autres peuples. Déjà plusieurs bâtimens marchands inoffensifs étaient tombés aux mains des pirates d'Alger et une longue expérience avait appris quelle foi on pouvait ajouter aux promesses fallacieuses de ces tourbes de brigands. L'intrépidité peu commune du capitaine Overfeld le sauva seule d'aller augmenter le nombre des victimes de ces misérables.

Ce brave capitaine, ayant appareillé au mois de Février avec quelques autres voiles, continua heureusement sa navigation jusqu'au 9 Mars; se trouvant alors à la hauteur de trente-sept dégrés, trente minutes, à plus de vingt milles de la côte, il découvrit, pendant qu'il était séparé du convoi, deux vaisseaux qui prenaient chasse sur lui. Dans l'incertitude s'ils étaient amis ou ennemis, il mit tout en ordre sur son navire marchand armé, nommé le *Grand St. Christophe*, afin d'être prêt à tout événement. D'abord ces vaisseaux montrèrent pavillon orange, mais, s'étant approchés plus près, ils arborèrent pavillon amiral rouge avec trois croissans jaunes, et on les reconnut pour être le vaisseau-amiral d'Alger, la *Rose*, démasquant quarante sabords et le

Cheval blanc, de trente-six canons, de la même ré gence.

Arrivés à petite portée, les Algériens attaquèrent le navire d'Overfeld à l'arrière et en travers, poussant des hurlemens affreux et faisant de leurs canons et de leurs mousquets un feu si épouvantable que s'ils avaient continué avec le même ordre et le même acharnement le navire hollandais aurait été immanquablement coulé bas. Le combat cependant continua avec la même furie durant deux ampoulettes, lorsque les Turcs, qui étaient au nombre de six à sept cents, se préparèrent à sauter à l'abordage. L'amiral se cramponna aux tire-vieilles du *St. Christophe* afin de jeter à l'improviste tout son monde sur le pont, mais il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa ruse. L'intrépide Overfeld ne resta pas oisif; il fit pleuvoir sur les mécréans une telle grêle de boulets, de balles, de mitraille et de grenades que, pour nous servir de ses propres expressions, ces canailles hurlèrent comme des chiens et se sauvèrent l'oreille basse, d'autant plus que leur vaisseau avait été presque entièrement désemparé au point même qu'ils durent cesser l'attaque. Le *Cheval blanc* continua néanmoins à faire un feu épouvantable sur le *St. Christophe*, mais, voyant enfin que l'amiral prenait le large et qu'il était abîmé au point de ne plus pouvoir revenir à la charge, il prit également la fuite après un engagement qui avait duré quatre ampoulettes. En filant, la *Rose* baissa, à l'avant et à l'arrière, le pavillon amiral, ce qui fit supposer que le chef des pirates avait été tué. Ce vaisseau se trouvait dans le plus pitoyable état; sa civadière et ses écoutes de hune étaient en éclats, et pendaient en bannières; il avait ses plats bords sabordés et son casque criblé de boulets, menaçant enfin de couler bas d'un instant à l'autre. Overfeld crut n'en avoir pas fait

assez, car il prit d'abord chasse sur les pirates, mais, ayant été très-maltraité aussi, et les pirates ayant une grande avance, il dut, à l'entrée de la nuit, cesser de les poursuivre quelqu'envie qu'il eût de solder son compte avec ces misérables.

Il est bien remarquable qu'en dépit de l'acharnement du combat le *St. Christophe* n'eut que très-peu de blessés et par un seul tué. Le voilier perdit un bras et le mousse de la cabine fut atteint d'une balle de mousquet à la poitrine; d'autres matelots furent légèrement blessés. Le bordage, la chaloupe et la cabine avaient beaucoup soufferts. Les agrès avaient été hachés par plus de cent boulets; l'étai d'artimon et les autres manœuvres mouvantes étaient en éclats. Tout cela, cependant, n'empêcha pas notre brave capitaine de continuer et d'achêver heureusement son voyage, car, après avoir été arrêté quelque temps par les calmes, il attérit, le 17 Mars, à bon port à Cadix.

Belle défense du capitaine Pierre Vlak contre deux pirates Algériens, à la hauteur de Gibraltar.

(4 *Juillet* 1723.)

La Néerlande, marchant à pas de géans dans la voie progressive de la prospérité, recueillait enfin les doux fruits de la paix, sans s'être trouvée depuis long-temps dans la triste nécessité de défendre ses possessions contre un ennemi avide ou cruel, ou sans avoir à soutenir l'honneur de son pavillon sur les mers où le lion batave flottait glorieux et respecté. Aussi la con-

servation de cette paix, si chère, et si propice au dévéloppement de tous les élémens du bien être public, était elle l'objet de la sollicitude la plus vive et la plus constante des péres de la patrie.

Cependant de temps en temps notre commerce, ayant cela de commun avec celui des autres peuples de la chrétienté, était en butte aux déprédations des pirates d'Alger. Quoiqu'il n'y eût pas déclaration de guerre entre les Provinces-Unies et cette terre classique de la piraterie, les Algériens pillaient et massacraient quelquefois nos inoffensifs marchands là où l'occasion s'en présentait et agissaient enfin à peu près comme naguères l'ont fait leurs dignes émules d'Albion lorsqu'au milieu d'une paix profonde garantie par les traités les plus sacrés, ces fidèles alliés, semblables aux rapaces vautours, jetèrent le grappin de l'embargo sur nos bâtimens de commerce qui fendaient les plaines de l'océan sur la foi du droit des gens. Parmi les malheureux qui furent attaqués par ces pirates, nous parlons des Barbaresques, se trouva le patron Pierre Vlak qui, parti le 22 Mai d'Alicante et se trouvant, le 4 Juin, arrivé à la hauteur de quatre milles de Gibraltar, vit à peu de distance deux voiles, faussant pavillon et qui faisaient mine de lui donner chasse. La vélocité de la marche de ces bâtimens rendit bientôt la fuite impossible; il fallut se préparer à tout événement et c'est ce qui fit, avec la plus grande résolution, notre Vlak dont le navire marchand armé en guerre portait vingt-deux caronades et avait un équipage de trente-six hommes. On ne tarda pas à reconnaître enfin que les deux voiles de mauvais augure étaient des pirates algériens; que l'un de ces vaisseaux était le *Grand Soleil d'Alger*, démasquant cinquante-six sabords et l'autre une forte frégate de quarante-six canons. On

se canonna pendant une heure lorsqu'il survint un calme plat qui favorisa l'approche des pirates. Ils vinrent accoster le navire hollandais, et, avec le troisième quart du jour, ils se trouvèrent si proches à babord qu'ils purent jeter le grappin et sauter à l'abordage. Ils ne discontinuèrent pas pendant la révolution de deux ampoulettes de faire les plus grands efforts pour jeter du monde sur le pont de Vlak, mais ils rencontrèrent une si vigoureuse résistance qu'ils furent obligés de lâcher prise. Ils revinrent faire la même tentative à tribord, mais ils ne furent pas plus heureux, car là, comme de l'autre côté, ils durent renoncer à leur projet après une attaque acharnée de plus de trois quarts, repoussée par la plus brillante des défenses que présentèrent nos guerriers improvisés. L'Algérien, ayant son pont jonché de plus de quarante-cinq tués et d'un nombre bien plus considérable de blessés, sabordé et criblé de boulets, dut enfin lâcher sa proie et virer de bord pour ne pas couler bas. Vlak, débarrassé de l'amiral, fut abordé par son second qui tenta à deux reprises l'abordage et le pirate fut non seulement repoussé avec vigueur mais forcé de prendre la fuite. Une si belle défense méritait certes un meilleur sort que celui qui fut le partage de nos braves, car, peu de temps après que les pirates eurent pris le large et dans un moment où de tout l'équipage il ne restait plus que treize hommes debout, le feu éclata tout-à-coup dans toutes les parties du navire sans qu'il fût possible de songer à en arrêter les progrès qui devinrent tellement effrayans qu'on fut forcé d'abandonner le bord et de chercher un refuge dans la chaloupe. Les pirates virent de loin ce sinistre accident et mirent sur le champ à la mer trois embarcations, mais nos braves, qui d'ailleurs avaient beaucoup d'avance, filèrent si vélocement qu'ils échap-

pèrent aux mécréans et attérirent enfin à bon port à Marseille (*).

Mort héroïque du capitaine Jean Louis Philippi.

(1754.)

Les *Annales néerlandaises* de 1754 font mention d'un trait d'héroïsme qui y est enrégistré d'un style si naïvement vigoureux que nous tâcherons autant que possible de le conserver dans la relation que nous en allons faire suivre.

Le véritable brave affronte de gaîté de cœur tous les périls, mais l'idée de l'esclavage lui est insupportable; plutôt la mort que des fers! C'est ainsi qu'il domine le sort et qu'il fait passer dans l'ame de ses frères d'armes ce fanatisme d'amour de la liberté qui ne laisse pas d'alternative entre un glorieux trépas et

(*) Parmi les héros (car ils méritent autant ce nom que les enfans de Mars) qui exposèrent leur vie pour protéger le commerce, Albert Schaap a droit à une place distinguée. Se trouvant, pendant l'automne de l'année 1724, dans la Méditerrannée avec un navire marchand en destination pour Smyrne, il fut attaqué à l'improviste par deux pirates algériens qui avaient chacun de forts équipages. Notre brave, dont le navire était armé en guerre et portait 29 à 30 canons, se défendit avec acharnement jusqu'au soir et recommença l'affaire le lendemain en faisant un feu épouvantable qui força les ennemis à chercher leur salut dans la fuite, après avoir été séringués d'importance. Le troisième jour après ce brillant fait d'armes, notre Schaap eut encore à faire à un vaisseau algérien de haut-bord, de 50 canons, qu'il obligea également à prendre le large pour ce jour-là. Le lendemain la partie fut reprise avec le plus grand acharnement des deux parts, mais elle eut une issue bien funeste, car à peine notre brave eut-il lâché sa seconde bordée que le feu prit à ses poudres et que le vaisseau vola dans les airs avec l'intrépide capitaine et tout son vaillant équipage.

la captivité; vivre libres pour la patrie, ou mourir libres pour elle! Tel est le sentiment profond dont les marins hollandais ont été de tout temps et sont encore animés lorsque les hasards du combat, qu'ils ne refusent jamais même en présence de la supériorité la plus exhorbitante de l'ennemi, les réduit à choisir entre ces deux extrêmes. C'était ainsi que pensait le capitaine Philippi.

Au mois de Janvier de l'an 1754, comme portent les annales que nous venons de citer, on équipa et arma à Batavia les vaisseaux *Wimmenum* et *la Paix*, ainsi que la barque *Jacatra* destinés à faire un voyage à Suratte. Le premier de ces vaisseaux était commandé par le capitaine Jean Louis Philippi, qui depuis 1753 était au service de la compagnie des Indes orientales quoiqu'il fût inscrit depuis le 8 Mars 1750 dans les contrôles de la marine de la mère-patrie avec rang de capitaine de l'amirauté d'Amsterdam. Le capitaine Simon Root avait le commandement de *la Paix*.

Arrivés sur la côte du Malabar entre Goa et Bombay ces trois bâtimens tombèrent au milieu de la flotte de ces fameux flibustiers connus sous le nom d'Angriens d'après celui de leur chef Angria. Les forces navales de ces brigands étaient composées d'un grand nombre d'embarcations très-légères, sveltes, glissant sur la surface des eaux sans les dépasser beaucoup par leurs bordages. Ils avaient encore un grand vaisseau *la Restauration* pris naguères aux Anglais. Aussitôt que les boucaniers aperçurent les vaisseaux de la compagnie des Indes, ils les entourèrent à si petite distance aves leurs flûtes que l'artillerie ne put être d'aucun secours efficace. Il fallut faire jouer les mousquets, les pistolets et les haches, et des deux parts on s'en

servit avec acharnement. La barque *le Jacatra* succomba la première sous le nombre et fut amarinée par l'ennemi si tant est qu'on puisse donner ce nom honorable à des pirates. La *Paix* fut incendiée et brûla jusqu'à fleur d'eau. Soixante hommes de l'équipage de ce vaisseau sautèrent dans la chaloupe et dans le canot et se défendirent la hache et le pistolet au poing jusqu'à ce que réduits à seize hommes ils dussent se rendre. Plusieurs versions portent que la *Restauration*, à laquelle les flammes de la *Paix* s'étaient communiquées, sauta en même temps que ce vaisseau.

Cependant le brave Philippi continua à se défendre avec son vaisseau le *Wimmenum* jusqu'au quatrième jour, lorsque, ayant épuisé presque toutes ses munitions, toutes les forces des Angriens se réunirent contre lui, jetèrent le grappin et inondèrent son pont d'une nuée de brigands. Il se trouva tout-à-coup avoir à faire à cinq ou six cents furieux déjà maîtres de presque toutes les parties du bord.

Philippi ne balança pas. Sa résolution fut prompte et magnanime. Elle était le corollaire de sa brillante défense: *le véritable marin hollandais meurt et ne se rend pas!* Tel fut le cri magique qui domina un instant le tonnerre des bronzes. Cependant notre brave portait dans tous ses traits l'empreinte d'une grande douceur; à le voir on n'eût jamais soupçonné qu'il fût un foudre de guerre que rien n'étonnait, dont rien ne pouvait faire plier la volonté de fer, et certes en cette circonstance il donna une preuve de cette force de résolution, de cette ame d'acier cachée sous une enveloppe en apparence si pacifique: à peine sorti du printemps de la vie il préfère la mort à l'esclavage et il prend la résolution d'entraîner les ennemis dans sa chute. Il descend à la sainte barbe, y met le feu et

vole dans les airs avec son vaisseau, tout ce qu'il contient et ce qui l'entoure.

Ce ne fut pas la voix du désespoir qu'il écouta en cet instant suprême, mais bien le résultat d'une résolution préméditée, prise depuis long-temps, car mainte fois on lui entendit dire que jamais il ne porterait des fers.

Deux hommes de son équipage, qui sautèrent par dessus le bastinguage dans le moment où il descendit à la soute aux poudres, vinrent apporter la nouvelle de cet héroïque désastre à Suratte d'où ils arrivèrent enfin, après un voyage long et aventureux, dans la mère-patrie.

Traits de bravoure de Corneille Schryver.

La postérité s'enorgueillit encore au souvenir des traits de bravoure de l'intrépide capitaine de marine Corneille Schryver qui, par des mérites distingués et en récompense des services éminens qu'il rendit à la patrie, s'éleva au rang de lieutenant-amiral de Hollande et de la Frise occidentale. Ce brave mourut dans un âge avancé, en 1768, à Amsterdam.

Les pirates barbaresques éprouvèrent mainte fois la pesanteur de son bras. Ces fléaux du commerce, toujours parjures à la foi des traités, molestaient nos marchands là où ils en trouvaient l'occasion, mais dès que Schryver apparaissait dans la Méditerranée, ils couraient se cacher dans leurs antres. Il prit en Juin 1724 un corsaire algérien de trente-six canons et, au mois d'Octobre de l'année suivante, il chassa un chebec Tetuan sur la côte où le corsaire se fit sauter. Les Algériens avaient, il est vrai, conclu en 1726 la paix avec les

Provinces-Unies, mais ils ne se montrèrent pas très-empressés de faire l'échange des prisonniers. En conséquence Schryver appareilla en 1729, avec trois vaisseaux de guerre, pour la Méditerranée, arracha aux Algériens deux vaisseaux de la compagnie des Indes et revint attérir aux ports de la Hollande avec tous les esclaves qu'il avait rachetés.

Il partit de nouveau en 1730 pour la Méditerranée afin de protéger notre marine marchande, puisque les Provinces-Unies étaient encore en guerre avec l'empereur de Maroc, et il réussit comme toujours dans cette nouvelle et importante mission. Ayant rencontré un corsaire de *Salé* qui emmenait une flûte hollandaise, il l'attaqua, l'amarina et le remorqua en triomphe, avec la prise, dans le port de Cadix. Il ne fut pas moins heureux dans ses autres courses, quoique souvent il eût à faire à plus fort que lui.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, notre brave marin, n'étant encore que capitaine, se trouva engagé avec un pirate algérien, un fort vaisseau avec un nombreux équipage. Des deux parts on se battit avec acharnement et Schryver fut un instant sur le point de succomber ayant été très-maltraité. L'idée d'aller terminer ses jours dans l'esclavage lui fut insupportable. Il fait venir son maître canonnier, lui ordonne de tout préparer pour lancer le *coq rouge* dans la sainte barbe, de se tenir à portée et de mettre le feu au saucisson lorsqu'il entendrait le troisième coup de pied. Le maître canonnier écoute attentivement les ordres qu'on lui donne et s'éloigne à pas comptés après avoir répondu avec le plus grand flegme qu'il les exécuterait à la lettre. Schryver, que l'idée de l'esclavage ne tourmentait plus alors, se battit en vrai brave, et, emporté par la chaleur du combat, il répéta jusqu'à deux fois le

signal, mais, prêt à frapper le troisième, il se ressouvint de l'ordre qu'il avait donné. Le plus brillant succès couronna son intrépidité; le pirate, réduit aux abois, baissa pavillon et se rendit Schryver, après avoir mis ordre à tout sur son pont et sur sa prise, descend dans les entreponts et dans les batteries pour y donner à ses marins les éloges qu'ils venaient de si bien mériter et trouve son maître canonnier à son poste, immobile comme une statue, la lance allumée à la main; »*tu es encore là?*" lui dit-il. »*Oui capitaine*, répondit »laconiquement notre brave, *j'en avais compté deux*, »*j'attendais le troisième!*" De pareils traits n'ont pas besoin de commentaires, le marin hollandais écoute, va, reste à son poste inébranlable comme un roc et obéit.

Rencontre d'Adrien van der Kam avec les Algériens.

(14 *Avril* 1755.)

Les Provinces-Unies étaient depuis quelques années en paix avec les Algériens, lorsque ces écumeurs assassinèrent, sur la fin de 1754, leur Dey dans une conjuration, et forcèrent son successeur à courir sus aux Hollandais. Ceux-ci, disaient ces mécréans, couvraient les mers de leurs riches navires marchands, tandis que leurs flottes de guerre pour les protéger n'étaient pas aussi puissantes que celles des Anglais et des Français. Le consul hollandais fut forcé de partir d'Alger et plusieurs de nos marchands, ignorant cette nouvelle perfidie, coururent grand risque de tomber aux mains des pirates.

Pendant que les états-généraux s'occupaient de faire armer des vaisseaux de guerre pour la protection du commerce, l'Espagne nous donna deux bâtimens pour convoyer nos marchands dans le détroit de Gibraltar, ce qui en imposa d'abord aux Algériens. D'un autre côté leur première rencontre avec le capitaine Van der Kam fut loin d'être heureuse. Ce capitaine, allant de Vénise à Vigos, rencontra le 14 Avril 1755 à la hauteur d'Iviça trois chébecs Algériens, qui mirent le cap sur lui aussitôt qu'ils l'aperçurent. Van der Kam, qui n'avait nulle connaissance des horreurs qui s'étaient passées à Alger, envoya, selon l'habitude, son passeport turc à bord des corsaires et ceux-ci retinrent le pilote et envoyèrent, par une chaloupe, douze hommes à bord de Van der Kam qui les reçut avec la cordialité d'un marin. Ce ne fut là que le commencement d'une plus grande perfidie, car les barbaresques, ayant jeté une bonne cinquantaine d'hommes dans leurs barcasses, nagèrent au navire, l'escaladèrent de toutes parts, s'en rendirent maître et, après avoir maltraité les matelots, forcèrent le capitaine de descendre dans la chaloupe avec tout son monde et les jetèrent à fond de cale de l'un des chébecs.

Van der Kam n'eut plus alors aucun doute sur le sort affreux qui lui était réservé. La plainte était inutile, il fallut se résigner. Cependant Van der Kam, profondément versé dans la science nautique, ne tarda pas à s'apercevoir que le pilote du chébec sur lequel il était se trompait de cours et tenait le cap sur les côtes espagnoles, ce qui fit descendre un rayon d'espoir dans son cœur bourrelé de l'idée insupportable de l'esclavage qui l'attendait au bout de sa navigation. Vers le soir on eut vue de terre et en même temps de cinq chébecs espagnols qui faisaient mine de prendre chasse

sur les pirates. Ceux-ci enfermèrent d'abord les Hollandais à fond de cale et acceptèrent résolument le combat qu'ils continuèrent pendant toute la journée à la désespérade contre des forces si supérieures. Mais à la fin, leur vaisseau ayant été criblé de boulets au-dessous de sa bande de flottaison, le capitaine manda Van der Kam, l'investit du commandement du bord et lui déclara que lui et ses gens étaient libres et qu'il se confiait à sa générosité pour obtenir une bonne capitulation des Espagnols. Van der Kam, ayant pris le commandement du bord, fit baisser pavillon et cria aux Espagnols de ne plus tirer, mais, ne se fiant pas encore aux protestations des Algériens dont la mauvaise foi n'était que trop connue, il fit ôter le tampon d'une des voies d'eau, ce qui fit capoter le chébec et tout ce qui se trouvait sur le bord; tués, blessés, tout devint le jouet des vagues. Notre capitaine, qui avait communiqué son projet à ses marins, se jeta avec eux à la nage et fut recueilli par les chaloupes espagnoles qui approchaient. Quarante Algériens, le reste d'un équipage de deux cent cinquante hommes fut sauvé de la même manière. Cependant notre brave capitaine, arrivé à bord de l'un des chébecs espagnols, ne voulut pas demeurer spectateur oisif du combat que les deux autres chébecs barbaresques étaient forcés de continuer parce que leur voilure était écharpée et qu'il leur était impossible ainsi de prendre le large. Il se mit donc de la partie et bientôt l'on vit couler bas les deux corsaires après qu'on eut recueilli les débris de leurs équipages. Aucun Hollandais ne perdit la vie dans ce combat; six cents Algériens furent tués et quatre cent quatre-vingt-seize furent emmenés prisonniers à Carthagène.

C'est ainsi que fut punie la première hostilité que

ces pirates commirent envers les Hollandais, après leur nouvelle et perfide levée de boucliers.

Combat du capitaine Salomon Dedel, le jeune, contre sept vaisseaux anglais.

(25 *Août* 1762.)

Rien ne troubla la paix qui avait été conclue au commencement du siècle entre les puissances belligérantes jusqu'à ce qu'en 1745 et 1746 il éclata de nouveaux différends entre les Provinces-Unies et la France. Cependant il ne se passa rien de remarquable sur mer, car, quoique les corsaires ennemis molestassent de temps à autre nos marchands, en quoi les Anglais ne furent pas les derniers, ils respectaient toujours les navires qui étaient convoyés par des vaisseaux de guerre.

Depuis long-temps notre commerce avait été en butte aux pirateries des Anglais, particulièrement de 1756 à 1757, mais nos loyaux alliés avaient toujours su couvrir leurs violences d'un vernis de justice en torturant le sens des lois du droit des nations. Enfin en 1762 ils jetèrent tout-à-fait le masque, et ils poussèrent l'impudence jusqu'à vouloir soumettre, dans le paroxisme de leur orgueil, le pavillon de l'état à leurs odieux caprices (*). Ils prirent enfin la résolution de

(*) En 1758, le capitaine Haringsma, se trouvant à la hauteur de Toulon avec quelques marchands que protégeait son pavillon, fut hélé par deux vaisseaux de guerre dont les capitaines prétendirent exercer le droit de visite, mais notre brave marin répondit laconiquement et avec fermeté à cette ridicule demande: »Jamais le lion des Provinces-Unies n'a couvert

visiter les navires hollandais, qu'ils fussent sous conserve ou non. C'est ainsi que le 25 Août 1762 ils attaquèrent quelques marchands, inopinément sans que la guerre fût déclarée et quoiqu'ils fussent couverts du pavillon d'un vaisseau de guerre.

Le commandant de ce vaisseau, nommé la *Reconnaissance* et qui avait quatre bâtimens marchands sous sa conserve, était le capitaine Salomon Dedel, le jeune, qui se comporta en cette circonstance en homme de cœur et de tête et qui prouva combien les intérêts de la patrie lui étaient chers.

Ayant appareillé le 22 Août du Texel, il rencontra

des marchandises prohibées, la visite n'aura pas lieu." Les Anglais rugirent de rage en entendant ce mâle langage; ils se répandirent en menaces: »Le Lion nous le paiera, crièrent-ils; mais Haringsma, que ni les menaces, ni le péril même n'effrayaient, se contenta de répliquer phlegmatiquement: Vous êtes les plus forts messieurs, vous êtes deux contre un, vous pouvez me couler bas, mais l'un de vous me tiendra compagnie." Les Anglais à qui cela ne plaisait probablement pas finirent la conférence pour prendre le large.

La résolution du capitaine Jean Dekker mérite aussi d'être consignée dans ces annales de la bravoure de notre marine.

En 1759, cinquante et un bâtimens de la compagnie des Indes occidentales appareillèrent pour la mère-patrie sous la conserve des capitaines de marine Thierry Hartog et Jacob de Wilde. Arrivés sans encontre jusqu'à la hauteur des côtes hollandaises, le capitaine Jean Dekker se sépara de la flotte avec cinq vaisseaux zélandais qu'il se chargea de conduire à Flessingue, mais il était à peine à la hauteur des embouchures de la Meuse qu'une multitude de corsaires anglais lui donnèrent vivement la chasse. Cependant Dekker, dont le navire était armé en guerre et que ce jeu commençait à lasser, rassembla son monde au pied du grand mât: Camarades »leur dit-il, vous voyez de quoi il s'agit, que ferons-nous?" Combattre jusqu'au dernier soupir! fut l'acclamation unanime. Sur quoi notre brave se mit non seulement en état de défense, mais, carguant quelque peu de toile, il fit mine d'attendre sous voiles les corsaires qui cette fois ne jugèrent pas à propos d'attaquer un adversaire si résolu; ils mirent voiles et bonnettes dehors pour ne pas être obligés de commencer la partie.

pendant l'après-midi du même jour un cutter de guerre anglais, nommé *the Hazard Chaloup* et portant dix canons.

Le capitaine anglais, nommé J. John, accostant notre Dedel, lui fit signifier par un de ses officiers qu'il avait des ordres précis de visiter tous les navires destinés pour des ports français ou espagnols, et qu'il l'invitait à permettre qu'il s'acquittât de sa mission sur les navires du convoi.

Loin de consentir à cette demande humiliante notre brave capitaine déclara fermement: »Que conformé»ment au traité conclu en 1674 avec la Grande-Bre»tagne une pareille visite ne pouvait ni être exigée ni tolérée, que lui-même ne consentirait jamais qu'on visitât des bâtimens que couvrirait son pavillon et que d'ailleurs ceux qu'il convoyait ne contenaient aucune »marchandise prohibée." Cependant il voulut bien communiquer les connaissemens au capitaine anglais, sur quoi celui-ci prit le large pendant la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, Dedel fut de nouveau hélé par *the Tryal Chaloup* démasquant seize sabords et commandé par le capitaine Cunighame qui exigea de même la visite. Ayant obtenu un refus, ce capitaine fit signal à *the Hunter Chaloup*, que commandait le capitaine Vergier, et lui ordonna de surveiller les Hollandais pendant que lui-même aurait filé vers la rade des Dunes.

Pendant ces entrefaites le convoi hollandais continua sa marche jusqu'au 24 vérs le soir. Alors dépassant les Caps, *the Hunter Chaloup* tira plusieurs coups de canon et fit des signaux de flammes de Bengale; ce qui eut pour résultat que le lendemain 25 on vit approcher du convoi sept vaisseaux anglais de différentes grandeurs.

Le commandant de cette escadre, le capitaine Adams, qui commandait *la Diane*, frégate de trente-deux canons et montée par un équipage de deux cent trente hommes, accosta la *Reconnaissance*, cria au capitaine Dedel, qu'il voulait visiter les marchands et envoya une chaloupe à la frégate marchande *la Marie Elisabeth*, destinée pour le port de St. Sébastien. Dedel cependant avait refusé net de laisser visiter et avait déclaré qu'il repousserait la force par la force.

Notre capitaine, voyant donc qu'on ne tenait aucun compte de son refus, fit tirer sur la chaloupe et lui-même tint la barre droit sur cette embarcation afin d'empêcher la visite; mais la chaloupe vira de bord avant que la *Reconnaissance* pût l'atteindre, et alors Dedel envoya sur chacun des marchands un officier avec quelques soldats avec ordre de ne pas souffrir de visite et même de repousser les indiscrets par la force.

Le capitaine Adams, qui était revenu accoster la *Reconnaissance*, envoya dire au capitaine de ce vaisseau, par deux officiers, que le conseil de guerre avait résolu de faire effectuer la visite fut ce même à force ouverte et qu'on tirerait à boulets sur la *Reconnaissance* si elle tentait d'y mettre obstacle.

Dedel répondit que les menaces ne l'effrayaient pas et, que, quelle que fût son infériorité, il ne permettrait jamais la visite; qu'il brûlerait jusqu'à sa dernière gargousse pour l'empêcher.

Les officiers anglais furent renvoyés à leurs bords avec ce message et aussitôt trois chaloupes, pavillon et flammes flottantes, nagèrent aux marchands dans le dessein de commencer la visite. Dedel transporté de fureur n'hésita plus, il ouvrit son feu sur les chaloupes. Alors la *Diane*, qui accostait toujours la *Reconnaissance*, lui envoya une bordée qui fut rendue avec usure.

Bientôt les deux vaisseaux se trouvèrent vivement engagés. Des deux parts on se battit avec acharnement pendant plus d'une demi-heure, lorsque Dedel, ayant reçu un coup de feu au visage, fut obligé de quitter pour quelques instans sa dunette afin de se laisser panser.

Les autres vaisseaux anglais, qui n'avaient pas encore donné, voyant que la *Diane* avait affaire à forte partie, commencèrent aussi à canonner la *Reconnaissance*. Un vaisseau de cinquante canons, nommé *the Chester* et commandé par le capitaine Hey, fit un feu épouvantable qui obligea notre brave capitaine, devenu le point de mire des batteries de sept vaisseaux, de baisser pavillon. Les Anglais, qui ne devaient leur victoire qu'à la supériorité exhorbitante de leurs forces, usèrent largement du droit du plus fort et, violant le droit sacré des gens respecté par tous les peuples civilisés, ils envoyèrent leurs chaloupes remplies de monde amariner les marchands et les remorquèrent ainsi que la *Reconnaissance* vers le port des Dunes où ils arrivèrent le 29. Dedel avait deux tués et onze blessés parmi lesquels on le comptait lui-même, tandis que son bord avait été horriblement maltraité. La honteuse conduite des Anglais qui ne s'étaient pas fiés à la parole d'un homme d'honneur tel que Dedel, qui, le jugeant d'après eux mêmes, l'avaient soupçonné de produire de faux connaissemens, acquit un nouveau dégré d'infamie lorsque, arrivé au port, une recherche des plus rigoureuses prouva qu'aucun des marchands n'avait à bord le plus petit collis de marchandises prohibées. C'est ainsi que ces lâches oppresseurs, forcés malgré eux de rougir de l'énormité de leur turpitude, se virent obligés de lâcher la proie tant convoitée; ils avaient permis à Dedel de continuer son voyage avant même que les perquisitions ne fussent tout-à-fait terminées, pensant sans

doute effacer par là une partie de la félonie dont ils venaient de souiller le pavillon britannique.

Les états-généraux, hautement satisfaits de la brillante conduite du brave Dedel, l'accueillirent avec distinction à son retour et furent imités en cela par toutes les populations des villes où cet intrépide marin passa et nous, nous ne faisons que nous acquitter d'un devoir sacré en consignant son nom entouré d'une auréole de gloire dans les fastes de nos lions des mers.

Combats des capitaines Satinck et Van Volbergen, contre les Anglais.

(*Janvier* 1781.)

Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'historique des violences atroces que les Anglais exercèrent pendant long-temps sur notre commerce et notre navigation afin de détruire jusque dans ses fondemens l'édifice de notre prospérité nationale, ni de la longanimité sans exemple avec laquelle les états-généraux souffrirent ces déprédations. Nous ne parlerons pas non plus de l'orgueil insupportable qui caractérisa tous les actes du gouvernement et des ambassadeurs anglais, ni de l'inextricable complication de la politique qui précéda et suivit la déclaration de guerre à l'Angleterre, déclaration qui ne fut faite qu'à la dernière extrémité. Cette légende serait trop longue et nous écarterait trop de notre but en nous faisant dépasser le cadre que nous nous sommes tracé.

Il suffira donc de dire que l'Angleterre, qui comme de tout temps voyait avec les yeux de la jalousie la

plus effrenée la prospérité de notre commerce et de notre navigation, après avoir pendant bien long-temps exercé les violences les plus criantes, de véritables pirateries en un mot sur nos bâtimens marchands, publia enfin un manifeste de déclaration de guerre et força la Hollande à en faire autant.

Quoiqu'une rupture ouverte avec la Grande-Bretagne eût été prévue depuis long-temps et que les politiques les plus clairvoyans l'eussent tenue pour infaillible, néanmoins notre marine, déjà très-faible à cette époque avait encore été dispersée de côté et d'autre par l'envoi de vaisseaux dans la Méditerranée et aux Indes occidentales, de manière qu'au moment où la guerre éclata on ne trouva sur les rades de la mère-patrie que de faibles escadres incapables d'entreprendre quelque chose de sérieux contre les perfides Bretons.

Sans compter les innombrables marchands qui couvraient pour ainsi dire les mers et qui portaient une valeur de plus de quinze millions de florins et outre les vaisseaux de guerre qui déjà tenaient la mer, comme nous venons de le dire, le 25 Décembre 1780, et ainsi un jour avant que le départ secret de l'envoyé anglais à la Haye fût connu, deux vaisseaux de guerre avaient appareillé de la Meuse en même temps que le vaisseau de la compagnie des Indes orientales, *Vrouw Catharina Wilhelmina*, commandé par le capitaine Van Proyen, levait ses ancres pour aller à Batavia pour le compte de la chambre de commerce de Rotterdam. Ces vaisseaux n'ayant aucune connaissance de la rupture de la paix, on dut craindre nécessairement qu'ils ne tombassent aux mains de l'ennemi.

Le capitaine J. Satinck qui était l'un de ceux qui avaient appareillé de la Meuse, commandait *la Princesse Caroline*, vaisseau de cinquante canons et devait

faire voile pour Lisbonne. Le capitaine A. J. van Volbergen du second de ces vaisseaux, montait le *Rotterdam*, également de cinquante canons et d'un équipage de trois cents hommes. Il devait cingler aux Indes occidentales. Ces vaisseaux atteignirent la haute mer sans rencontre; mais à peine le capitaine Satinck eut-il embouqué la Manche qu'il rencontra à la hauteur de Calais, deux vaisseaux de guerre anglais, *la Bellone* et le *Marlborough*, qui le sommèrent de baisser pavillon et de se rendre.

Ignorant que la guerre fut déclarée, notre brave capitaine trouva cette conduite des Anglais si indigne que, ne pouvant supporter cet excès d'orgueil et sans faire attention à la disparate de forces, il se mit sur le champ en état et en devoir de repousser vigoureusement toute attaque. Le capitaine Satinck soutint bravement le combat pendant une demi-heure, lorsque l'ennemi lui proposa de le cesser et de se laisser conduire dans un port de la Grande-Bretagne. Le capitaine hollandais, à qui les Anglais cachèrent soigneusement que la guerre avait été déclarée, consentit à cette proposition, croyant qu'il en aurait été de lui comme du capitaine Van Byland à l'égard duquel les Anglais avaient exercé l'année d'avant une semblable violation du droit des nations: mais quel ne fût pas son étonnement, lorsque, arrivé au port des Dunes, il apprit la véritable situation des affaires politiques entre son pays et l'Angleterre.

Il fut déclaré prisonnier de guerre ainsi que ses officiers, tandis que tout le reste de son équipage fut conduit à Tenderen à environ cinquante milles des Dunes.

Le capitaine Van Volbergen n'eut pas un meilleur sort; ne sachant pas plus que Satinck que la guerre

avait été déclarée, il fut attaqué le 1er Janvier 1781 par un vaisseau anglais *l'Isis*, de soixante-quatre canons. Le brave Van Volbergen reçut son agresseur comme devait le faire un véritable enfant de la Batavie; il se défendit avec le plus grand courage et avec un tel succès que, nonobstant la disproportion des forces de l'ennemi, il le maltraita impitoyablement, le força de prendre le large et l'aurait même pris et amariné s'il avait cru pouvoir le faire.

Le combat entre ces deux vaisseaux fut très-acharné; le capitaine Van Volbergen compta dix tués et vingt blessés; parmi les premiers se trouva un enseigne et parmi les blessés le commandant des soldats qui eut la main droite emportée par un boulet de canon. L'aumônier eut également la jambe emportée tandis que le capitaine lui-même fut blessé au visage. A ce qu'on put en apprendre *l'Isis* avait beaucoup plus souffert que le vaisseau hollandais, et avait fait une plus grande perte d'hommes. Aussi le capitaine anglais, Jutton, fut-il traduit devant un conseil de guerre parce que son vaisseau étant beaucoup plus fort que celui de Volbergen, il ne l'avait pas capturé. Il eut à se defendre de l'accusation de lâcheté qu'on lui imputa et dont il ne put pas cependant se laver tout-à-fait, puisqu'il fut vivement réprimandé en plein conseil de guerre. L'intrépide Van Volbergen s'étant débarrassé de son ennemi, crut pouvoir continuer son voyage, mais il ne tarda pas à être attaqué de nouveau par une frégate anglaise de trente-six canons, qu'il repoussa également avec la plus grande résolution en la forçant de lâcher prise.

Notre brave capitaine ainsi que tous les siens se conduisirent dans ces deux rencontres avec une intrépidité peu commune qui aurait été couronnée d'un

succès bien plus brillant s'ils avaient eu connaissance de la déclaration de guerre, car alors ils auraient porté un coup sensible à l'orgueil des Anglais en amarinant leurs agresseurs; mais ils n'avaient pas d'ordres de pousser les choses si loin; ils pouvaient se défendre étant attaqués mais non agir offensivement.

Le 5 Janvier il fut encore rencontré par le vaisseau de guerre le *Warwick*, commandé par le capitaine Keith Elphingstone et celui-ci commença sur le champ l'attaque, de manière que Van Volbergen, en moins de cinq jours, dut combattre trois fois!

Nos braves marins reçurent ce nouvel agresseur avec leur intrépidité accoutumée. Le commandant des soldats, qui comme nous l'avons vu avait eu la main emportée dans le premier combat, s'était trouvé à son poste dans le second et cette fois-ci encore on le vit combattre comme si, après avoir été blessé si grièvement, il n'eût pas soutenu un second combat non moins acharné que le premier. De même que l'exemple du souverain règle la conduite des sujets, de même la bravoure des chefs enflamme le courage des soldats. Mais comme dans la nature humaine il y a un terme à tout, et que le plus brave enfin doit succomber sous le nombre, notre intrépide Van Volbergen fut forcé aussi de céder aux attaques acharnées et incessantes de ce troisième agresseur, affaibli qu'il était par les deux affaires qu'il venait d'avoir si récemment.

Le *Warwick* était un fort vaisseau d'une excellente construction et d'ailleurs il ne faisait que sortir de rade, tandis que toutes les parties du bord de Van Volbergen étaient nécessairement abîmées. Son équipage était décimé et le peu qui en était encore sur pied était harassé par deux combats successifs. Cependant dans le troisième combat il n'y eut qu'un tué sur ce

bord, mais on compta plusieurs blessés parmi lesquels l'enseigne Sanderus de Delft, qui mourut peu de temps après des suites de ses blessures.

Van Volbergen, qui se serait peut-être défendu à la désespérade s'il avait su qu'on était en temps de guerre, se rendit, mais seulement après avoir séringué son agresseur au point que celui-ci, dans la lettre qu'il écrivit à l'amirauté de la Grande-Bretagne, manda que toutes ses manœuvres mouvantes avaient été hachées et écharpées.

Arrivé à Spithead, il y apprit que la guerre était déclarée entre l'Angleterre et la Hollande, mais il fut traité avec distinction par les Anglais, tellement il est vrai que le courage trouve des admirateurs même dans l'ennemi le plus acharné.

Le sort du vaisseau de la compagnie des Indes orientales *la Cathérine Wilhelmine* ne fut pas plus heureux; ce vaisseau fut pris dès le 7 Janvier par le vaisseau de guerre anglais *Perseus* et remorqué dans le port des Dunes. Ces trois vaisseaux, enfin, furent toués dans la rivière de Londres où l'on en enleva l'argent montant à la somme de 100,000 Risdales qui fut déposé à la banque d'Angleterre.

Les chefs comme les marins et les soldats hollandais témoignèrent à qui voulut l'entendre que, s'ils avaient su que la guerre était déclarée, ils se seraient plutôt fait sauter que de se rendre à un ennemi qui ne devait son triomphe qu'à une déloyauté des plus scandaleuses.

Voyage périlleux de A. de Roock, capitaine de la frégate l'Union, *envoyé en commission, le* 29 *Janvier* 1781, *de Lisbonne aux Indes occidentales.*

S'il est glorieux d'affronter tous les périls de la guerre, de les surmonter à force de courage et de persévérance et de remporter enfin la victoire dans les champs de Mars, il ne l'est pas moins, lorsque la dure loi de la nécessité le commande, de faire preuve de cette prudence persévérante et bien combinée qui fait triompher, au milieu des plus grands dangers, de tous les efforts de l'ennemi, tout en rendant d'éminens services à la patrie et en se conservant pour elle dans un moment où elle a besoin du bras de tous ses enfans. C'est là une vérité qui certes ne nous sera pas contestée par aucun de nos compatriotes, c'est ainsi que la reconnaissance nous fait une loi de ne pas vouer à l'oubli les actions de ceux qui, pour ainsi dire, bloqués par une multitude d'ennemis, ont su éviter de tomber entre leurs mains et ont su soustraire à leur rapacité les forces qui leur étaient confiées par la patrie, de ceux qui enfin se sont acquittés heureusement de leur importante mission, sans s'exposer à des dangers inutiles et ont sauvé par là leur pays des conséquences désastreuses que la non-réussite pouvait entraîner. Telle fut la conduite du capitaine A. de Roock, qui après avoir continuellement erré depuis le 29 Janvier jusqu'au 24 Juin 1781 au milieu des ennemis, sut leur échapper et revenir attérir aux ports de la patrie, après avoir rempli sa mission.

Le capitaine A. de Roock, ayant reçu l'ordre d'appa-

reiller avec son vaisseau, nommé *de Eendragt* (l'Union) pour Lisbonne, leva l'ancre le 15 Novembre 1780 et eut le bonheur d'arriver le 16 du mois suivant dans le Tage avant que les Anglais eussent commis quelques hostilités dans ces parages. Le contre-amiral le comte de Byland et le capitaine Coerman ne tardèrent pas à arriver également en rivière devant Lisbonne. Le capitaine Satinck avec quelques autres faisait partie de la même escadre, et comme nous l'avons vu plus haut, il fut pris dans la traversée par les Anglais.

Le 22 Janvier on reçut avis par un courrier que l'ambassadeur anglais avait quitté la Haye sans prendre congé et que la Grande-Bretagne avait déclaré la guerre aux Provinces-Unies; cela fut cause que le comte De Byland envoya un ordre écrit au capitaine De Roock d'appareiller pour les Indes occidentales afin d'y transmettre les ordres du Stadhouder aux gouverneurs de Surinam, de Berbice et de Demerary.

De Roock leva l'ancre le 30 Janvier, mais à peine eut-il débouqué de rade qu'il découvrit deux trois mâts qui croisaient à quelque distance en mer. La prudence commandait d'éviter cette croisière, et c'est ce que fit heureusement notre brave capitaine en passant à deux lieues au lof de l'ennemi et en se tenant jusqu'au soir très-proche en dessous des hautes terres du cap Roxent. Pendant la nuit il profita de l'ombre et d'une bonne brise nord pour atteindre la haute mer.

Alors notre capitaine tint le cap pour courir au nord de l'île de Madère. Le 4 Février il eut vue de cette île, à environ huit milles ouest quart sud de lui; mais là il fut arrêté par le gros temps et les vents contraires jusqu'au 8 de ce mois; enfin le vent ayant sauté, il continua son cours à pleines voiles.

Le 4 Mars vers le soir, les Hollandais rencontrèrent,

en deçà de la rivière de Marawyne, trois corsaires qui levèrent l'ancre à l'apparition de *l'Union* et lui donnèrent la chasse.

De Roock, croyant que c'étaient des Anglais des Barbades, et craignant de voir augmenter le nombre de ces corsaires s'il continuait à tenir cours à l'est, résolut de courir bord sur bord du corsaire qui marchait le plus au lof. Mais celui-ci, voyant que la partie n'était pas égale, eut grand soin de se tenir hors de la portée du canon hollandais. Vers les huit heures du soir notre capitaine amena ses voiles de hune et de perroquet pour ne pas être entraîné par les courans en deçà de la rivière de Surinam et, tenant alors le cap au nord, il eut vue de trois corsaires dont l'un marchait au lof et les deux autres à vau le vent. Celui qui se trouvait au lof faisait de temps à autre des signaux, au moyen de flammes de Bengale, auxquels les autres répondaient de la même manière. Vers neuf heures enfin le premier de ces corsaires arriva à portée de canon et envoya à *l'Union* un boulet qui fit plongeon à l'avant du vaisseau sans l'atteindre.

Notre capitaine, ne voulant pas brûler inutilement sa poudre, ordonna de ne pas riposter, mais, voyant que le corsaire s'efforçait d'opérer sa jonction avec les deux autres, il y mit obstacle en changeant de cours; vers les dix heures, il cingla au sud, tint la barre sur le corsaire qui marchait au lof, et arriva si proche de ce forban qu'il jugea qu'il était temps de ne plus demeurer en reste de courtoisie.

Après avoir bien pointé ses canons, il ordonna de séringuer quelque peu le corsaire qui lui présentait alors le flanc. Il ne fallut que quelques minutes pour tirer des batteries de babord une bonne soixantaine de coups auxquels le corsaire ne riposta que très-faible-

ment, pressé qu'il était de quitter la partie, et effectivement, il y réussit parce que, en virant, la lune ne donna plus sur ses voiles, et il parvint ainsi à filer hors de vue de *l'Union.*

Peu de temps après on aperçut de nouveau et marchant à vau le vent les deux autres corsaires De Roock, afin de leur donner le change, fit allumer des flammes de Bengale; mais ils semblèrent s'en méfier, car ils virèrent de bord en s'éloignant; enfin, la lune se couchant, on les perdit tout-à-fait de vue. Le lendemain au lever de l'aurore, on aperçut de nouveau les corsaires qui avaient repris chasse sur *l'Union*, mais ils se tinrent constamment à si grande distance qu'on ne put leur donner le solde de leur compte.

Cependant De Roock continua son cours et, étant arrivé l'après-dînée vers trois heures en vue de la rivière de Surinam, il y héla un navire hollandais qui retournait à Amsterdam et dont il prévint le capitaine de ne pas continuer son voyage.

Comme l'équipage de notre capitaine était harassé de fatigue, on laissa tomber l'ancre en dessous de Braamspunt, où le navire d'Amsterdam vint mouiller aussi et le lendemain on remonta la rivière jusqu'au nouveau fort *Amsterdam* où se trouvaient les frégates de guerre le *Faucon* et la *Thétis*, commandées par les capitaines Silvester et Spengeler. De Roock, après avoir communiqué ses dépêches au capitaine Silvester qui avait le commandement en chef dans ces parages, remonta, encore pendant la matinée, la rivière jusqu'à Paramaribo et il y communiqua par écrit au gouverneur, Texier, l'objet de sa mission, lui envoyant en même temps les ordres du Stadhouder, avec invitation de les transmettre le plus tôt possible aux autorités des colonies hollandaises de Berbice, de Demerary

et d'Essequebo; ce qui fut fait effectivement sur le champ.

Alors on s'occupa de réparer toutes les parties de *l'Union* qui en avaient besoin et on fit aiguade; mais, contrarié par le mauvais temps, De Roock ne peut réappareiller de Surinam que le 15 Mars pour arriver le 17 à cinq heures du soir devant l'embouchure de la rivière de Berbice, où il laissa tomber l'ancre sur seize pieds d'eau. Notre capitaine avait rencontré durant ce trajet le patron Henri Nannings qui avait appareillé d'Ostende probablement pour porter également avis de la déclaration de guerre à Surinam.

De Roock, pour avertir les habitans de la colonie de son arrivée, fit monter sur le champ à la corne de son grand mât le pavillon orange qu'il assura d'un coup de canon. Il espérait voir arriver le lendemain une embarcation, mais, rien ne paraissant, il envoya, le 18 au matin, à terre, dans une chaloupe armée, le lieutenant Zegers porteur d'un message pour le gouverneur de la colonie, tandis que lui-même avec *l'Union* s'approcha si près de l'embouchure de la rivière que le vaisseau talonna et resta pris dans la vase. Se trouvant dans cette position, on vit, vers cinq heures du soir, la chaloupe à un demi-mille entre la côte et le vaisseau et à neuf heures, lorsque cette embarcation fut arrivée à bord, le lieutenant Zegers remit à son capitaine la lettre, en l'informant que les Anglais s'étaient emparés depuis huit jours de la colonie, ainsi que de Demerary, d'Essequebo, de St. Eustache et de Curaçao (*).

(*) C'est de cette époque, probablement, que les Anglais datent le droit qu'ils croient avoir de garder une partie de nos colonies des Indes occidentales; le code de leur *droit de convenance*, dont il a déja été parlé

Notre capitaine conféra avec le lieutenant Zegers (qui avait su échapper habilement à l'ennemi) et avec les autres officiers sur les moyens d'arracher la colonie des mains des Anglais ; mais on ne trouva pas convenable de tenter ce coup de main, parce que les forces dont on pouvait disposer étaient trop minimes, qu'on ne connaissait pas les profondeurs de la rivière et qu'enfin on n'avait pas grand secours à attendre des habitans et même des soldats dont plusieurs avaient passé à l'ennemi pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers. D'un autre côté on attendait de jour à autre l'arrivée d'un plus grand nombre de vaisseaux anglais, de manière que non seulement la tentative aurait été infructueuse, mais aurait pu faire tomber *l'Union* aux mains de l'ennemi.

C'est ainsi que De Roock, que la prudence guidait et devait conduire avant tout dans ses résolutions, leva

---

mainte fois dans le cours de cet ouvrage, contient sans doute un article capital ainsi conçu : *ce qui est bon à prendre est bon à garder*, et cet article-là ils l'observent religieusement pour la plus grande prospérité des peuples placés aujourd'hui *sous le gouvernement colonial le plus paternel du monde* s'il faut en croire Mr. Pringle, chef d'un établissement colonial dans le sud de l'Afrique. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de voir reproduire ici l'opinion d'un homme aussi distingué que ce colon qui, placé sur les lieux dans une de nos anciennes colonies (le Cap de Bonne Espérance), est certes à même de nous donner des renseignemens précieux que voici : »Ce peuple (les Cafres) dépouillé, opprimé, décimé par la politique coloniale des Anglais, se redresse quelquefois sous le pied du vainqueur ; et, par les soudains et terribles efforts d'une énergie désespérée, il donne de temps en temps à ses maitres de sanglantes leçons que lui-même aussi paie largement de son sang. L'année dernière une furieuse irruption de Cafres sur les établissemens Anglais du Cap a porté l'inquiétude jusqu'à Londres, et la lutte n'est peut-être pas encore finie entre le peuple opprimé et les soldats de l'oppresseur. — *Depuis que les Anglais sont maîtres du Cap de Bonne Espérance, leur gouvernement colonial n'a pas cessé de porter l'irritation et le désespoir parmi les populations* qu'une sage politique aurait pu gagner et civiliser pour la prospérité de

l'ancre le 19 et prit cours vers les îles françaises afin d'y prendre langue et de s'assurer du véritable état des choses quant aux autres colonies hollandaises. Le temps brumeux et orageux empêcha les nôtres de prendre exactement hauteur, de manière que le 22, se trouvant en travers de l'île de Tabago, ils s'aperçurent que le courant les avait poussés trop avant au nord-ouest.

Pendant l'après-dînée du même jour, ils découvrirent, au lof d'eux, un trois mâts et à vau le vent un cutter. Le premier prit d'abord vivement chasse sur *l'Union*, mais, ayant gagné assez pour pouvoir juger de la force de ce bord, il ne fut pas d'avis d'arriver et vira de bord pour changer de cours à environ demi mille à l'arrière. Ce que voyant De Roock fit également virer et mettre toutes voiles dehors afin de couper ce bâtiment et de l'attaquer; mais il ne fut pas possible de l'atteindre ni de l'engager à carguer sa

---

la colonie aussi bien que des naturels. Mais jusqu'ici les Anglais ont suivi, avec les Cafres, une marche constamment uniforme et toujours funeste. Ils leur assignent *une frontière et puis à quelques années de là ils s'emparent de leurs troupeaux et de leurs cultures*, *les tuent*, *sans épargner ni femmes ni enfans*, dès qu'ils défendent leur territoire; ensuite, à ce qui reste, ils assignent une frontière plus éloignée dans une contrée sauvage, où une partie de ces malheureux meurent de faim et de misère; et puis, quand, à force de travaux, un établissement nouveau vient à prospérer, les Anglais s'en emparent encore et assignent encore une frontière plus reculée. Ainsi les indigènes ne voient pas de terme à leurs malheurs, pas plus qu'à l'avidité de leurs oppresseurs. Un autre moyen de la politique anglaise, pour avoir meilleur marché des naturels, c'est d'exciter entre eux des inimitiés et des guerres."

Nous le demandons à tous les hommes impartiaux, est ce ainsi qu'en a agi la Hollande, lorsqu'elle était en possession de la colonie du Cap où tous les blancs, tous les indigènes, même jusqu'aux malheureux Cafres parlent encore avec vénération de leur ancienne mère-patrie à laquelle s'attachent tant de souvenirs de bonheur et de bonne forme gouvernementale ?

Note du traducteur.

toile et, comme il arborait pavillon anglais, on lui envoya quelques boulets dont un au travers de sa grande voile. Le cutter, voyant que son second cherchait son salut dans la vélocité de sa marche, imita cet exemple en suivant le même cours que la frégate. Vers huit heures du soir De Roock vira de nouveau et courut nord quart ouest puisque l'ennemi, favorisé par les ombres, était hors de vue.

Le lendemain on résolut de voir si l'on pouvait faire aiguade sur l'île de Tabago, puisque le vent ne permettait pas d'attérir à la Guadeloupe ou à la Martinique, îles appartenant à la France. Mais s'étant approché de Tabago, on vit que les Anglais gardaient cette île avec des forces plus nombreuses qu'on ne se l'était imaginé; on ne jugea donc pas prudent de mouiller à cette hauteur et on mit le cap sur Grenade.

Le 23, les nôtres doublèrent le cap nord-est de cette île. Pendant l'après-dînée ils entendirent un coup de canon de signal auquel De Roock répondit en hissant pavillon des Provinces-Unies et peu de temps après on tira un second coup de canon en arborant pavillon de France.

On continua à longer la côte de laquelle on fit signal par un coup de canon, de cap en cap, probablement pour avertir le gouvernement de l'île de l'arrivée d'un vaisseau hollandais. A quatre heures on arriva sur la rade de Grenade où mouillait une frégate de guerre française, de trente-six canons, qui fit un salut de neuf coups de canons à *l'Union* laquelle lui rendit le même nombre. Ensuite on salua le château de onze salves que la forteresse rendit également coup pour coup. Après cela le capitaine du port vint sur le bord de De Roock et complimenta ce capitaine au nom du gouverneur de l'île, le comte de Durat, lui demandant les

motifs de son arrivée et l'invitant à venir rendre ses hommages au gouverneur pendant la soirée.

De Roock s'empressa d'accepter cette invitation faite de la manière la plus affable. Il se rendit sur le champ à terre avec son aimable introducteur, fit sa cour au gouverneur et, après avoir raconté les causes de sa venue et les dangers qu'il avait heureusement surmontés, il obtint les renseignemens les plus exacts sur la situation des colonies hollandaises.

C'est ainsi qu'il apprit que St. Martin était également tombé au pouvoir des Anglais et que Curaçao, si ce n'était déjà fait, ne tarderait pas à avoir le même sort; que Rodney, qui avait employé une flotte formidable pour prendre quelques îles sans défense, quelques bicoques, croisait, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, à la hauteur des îles du vent; que Parker se trouvait, avec une autre escadre, à la Jamaïque; que le brave Krul, après avoir fait la plus brillante défense contre cinq vaisseaux anglais, avait péri au champ d'honneur, enfin que les Anglais étaient tout-à-fait maîtres de la mer près des îles au-dessus du vent, puisque l'escadre française, composée de cinq vaisseaux mouillait dans le port de fort royal et que presque toutes les voiles espagnoles avaient filé sur la Havane.

Comme *l'Union* avait beaucoup souffert en tenant si long-temps la mer et qu'elle faisait eau au point que tout l'équipage devait à chaque quart travailler aux pompes, De Roock résolut de faire radouber le bâtiment, et à cet effet il le fit remorquer dans le port de Grenade. Il fit reculer les canons et tout l'arrimage de l'avant à l'arrière, afin de pouvoir trouver et boucher les voies d'eau qui se trouvaient presque toutes à l'avant. Le 30, le travail fut si avancé que tout était réparé à tribord. Pendant cette journée, un schooner français

de la Martinique et ayant à bord cent hommes pour renforcer la garnison de Grenade, apporta l'avis que l'amiral Rodney, après avoir laissé mille hommes sur l'île de St. Eustache, en avait appareillé avec toute sa flotte, à l'exception de huit vaisseaux de ligne qui bloquaient *fort royal ;* que cet amiral mouillait alors devant St. Lucie où il faisait embarquer huit mille hommes, des mortiers et des munitions et autre matériel de siége, enfin que le gouverneur de la Martinique était d'opinion que les Anglais méditaient une attaque contre Grenade.

On invita De Roock à rester et à mettre son bâtiment sur chantier, mais il crut ne pas pouvoir profiter de ces offres. Il témoigna poliment sa reconnaissance à l'officier qui était venu lui faire ces propositions et, après avoir pendant la nuit renouvellé sa provision d'eau, il mit à la voile le lendemain à la pointe du jour. Arrivé en mer notre capitaine convoqua le conseil de guerre, lui communiqua les ordres du contre-amiral, le comte de Byland, et mit en délibération la question de savoir s'il fallait mettre le cap sur Curaçao ou bien retourner aux ports de la mère-patrie, puisque par l'occupation de St. Eustache on ne pouvait exécuter les ordres du contre-amiral.

Il fut résolu à l'unanimité de ne pas s'exposer à des dangers inutiles en allant attérir à une île qui était au pouvoir de l'ennemi, mais de passer entre les îles de Portorico et d'Hispaniola afin d'arriver le plus tôt possible en Hollande et y informer le gouvernement du véritable état des choses dans les Indes occidentales. On crut d'autant plus devoir prendre ce parti que l'avitaillement commençait à diminuer sensiblement, que le vaisseau faisait beaucoup d'eau et que la carène était rongée par les vers au point que plusieurs planches

s'en étaient détachées au-dessous de la ligne de flottaison.

On passa la nuit du 4 au 5 Avril entre Portorico et Hispaniola; mais à peine eut-on atteint les parages des vents alisés qu'on s'aperçut que la fatigue du vaisseau avait élargi les voies d'eau au point qu'à chaque quart, et nonobstant le travail des pompes, l'eau gagnait dans la cale jusqu'à seize pouces au-delà de la jauge.

Cette situation critique vint encore à empirer lorsque le 23 le vent fraîchit du nord avec une grande violence, et la mer devint si houleuse que, le vaisseau fatiguant horriblement, elle emporta le lendemain une partie de l'avant avec la figure de proue et le bordage à tribord. Le 25 enfin le vent se calma et l'on tâcha de réparer autant que possible les avaries.

Le 30 Avril, étant parvenu à la hauteur nord de 40 dégrés 22 minutes et à la longitude de 337 dégrés et 12 minutes, on aperçut vers cinq heures du soir un brigantin à deux ou trois bordées au-dessous du vent, qui le pinçait en gagnant beaucoup. A sept heures ce brigantin fut à portée de *l'Union* qui arbora pavillon danois, mais le remplaça bientôt à la corne par le pavillon des Provinces-Unies, lorsque le brigantin eut hissé les couleurs britanniques. *L'Union* vira sur le champ, passa à l'arrière du navire anglais, lui cria de carguer et tira un coup de canon. On eut peine à appaiser la fureur de notre équipage, monté au plus grand dégré d'exaspération contre les Anglais depuis qu'il avait connaissance de ce qui s'était passé aux Indes occidentales. Au lieu d'un coup de canon pour assurer le pavillon, on en tira quatre à boulets de la batterie de tribord, et ils allaient être suivis de toute la bordée si les officiers n'avaient pas employé la force pour l'empêcher.

Le brigantin, nommé la *Diligence*, dont nos boulets avaient fait craquer les mâts et coupé les cordages, baissa aussitôt pavillon et se rendit à discrétion. De Roock, s'étant fait amener le patron et l'équipage de la prise, composé de six matelots et d'un marchand, leur demanda pourquoi ils n'avaient pas tâché de filer et s'ils ne savaient pas que la guerre avait été déclarée entre la Hollande et l'Angleterre. Le marchand répondit qu'étant à Cork il y avait appris la rupture de la paix, mais qu'il n'avait pas pris *l'Union* pour un bâtiment hollandais.

De Roock, s'étant convaincu ainsi pleinement que les Anglais avaient commencé partout les hostilités aussi bien sur mer que sur terre, amarina le navire, y laissant le lieutenant Zegers et neuf hommes avec ordre de conduire cette prise dans un des ports de la patrie.

Ce navire venait de Cork, en destination pour New-York avec une cargaison de huit cent trente barils de farine de froment et quelques barils de beurre; il avait été séparé par le gros temps d'un convoi de cinquante navires marchands protégés par un vaisseau de ligne et une frégate qui portaient six milles soldats en Amérique.

Comme le brigantin était un excellent voilier qui gagnait de vitesse *l'Union*, De Roock résolut de ne pas s'en séparer et il le prit à la remorque lorsque l'on marchait entre deux écoutes ou vent largue, ce qui ne retarda pas beaucoup le voyage.

Le 28 Mai, étant parvenu entre l'Islande et l'île de fer, on découvrit quatre gros vaisseaux à l'ouest faisant cours à l'est, et De Roock, croyant que c'étaient des bâtimens coloniaux hollandais, fit mettre le cap dessus afin de s'en assurer. Il les suivit au lof à une distance d'un demi mille, arborant pavillon danois, ce qui fut

imité sur le champ par le bâtiment qui marchait le plus au lof.

Cependant les autres vaisseaux ne montrèrent pas de couleurs et, comme celui qui marchait le plus proche semblait trop petit pour être un bâtiment de la compagnie des Indes orientales, De Roock commença à soupçonner que c'étaient des voiles anglaises; il resta donc au lof et, voyant qu'il n'y avait aucune possibilité de s'en prendre avec avantage à des forces si supérieures, il mit voiles et bonnettes dehors et réussit à échapper à l'ennemi.

Le lendemain il n'arriva rien de marquant. Le 10, De Roock crut qu'il se trouvait déjà à la hauteur des côtes de Norvège, mais il s'aperçut bientôt que la continuité des vents contraires l'avait fait dériver à plus de soixante-dix milles à l'ouest et qu'il se trouvait en vue de l'île de fer.

Vers l'heure de midi, comme l'on approchait de la partie méridionale de cette île, on découvrit au sud et à l'est de *l'Union* six voiles qu'on pouvait signaler du faîte du grand mât. Vers le soir ces bâtimens furent ralliés par une frégate qui, avant d'opérer sa jonction, avait risé sa grande voile de perroquet et cargué son grand hunier, probablement pour faire signal de reconnaissance.

Ensuite ce vaisseau déroula flamme anglaise et arbora bientôt après pavillon britannique, sur quoi De Roock ne montra aucune couleur, mais il commanda à *la Diligence* d'aller de l'avant à toutes voiles et il risa les siennes pour voir ce que le corsaire avait en vue de faire; mais celui-ci, s'étant approché à portée de canon, mit debout au vent et baissa flamme et pavillon.

Pendant la nuit De Roock fit courir de fausses bordées parce qu'il se croyait entouré de croiseurs. Effec-

tivement il ne se trompait pas, car, quoique les vaisseaux qu'il avait signalé la veille se trouvassent à une très-grande distance de *l'Union*, on eut vue de nouveau, vers le soir et au-dessous du vent, de deux autres voiles qui faisaient mine de prendre chasse.

Une de ces voiles, un cutter filait avec tant de vélocité que le lendemain vers trois heures du matin il n'était plus qu'à une distance d'un quart de mille; l'autre, un brigantin marchant plus lourdement était encore à vau le vent à environ une distance d'un mille et demi. De Roock fit derechef prendre les devants à la *Diligence*, et mit en panne pour attendre le cutter qui se trouvait dans les eaux de *l'Union*, dans l'intention de l'attaquer du moment qu'il l'aurait à portée. Mais le cutter eut l'air de ne pas s'en soucier, il vira de bord et alla rejoindre son second avec lequel il continua à tenir le même cours que *l'Union*, dans l'espoir probablement de rallier d'autres croiseurs afin d'attaquer le vaisseau hollandais lorsqu'on se serait cru assez fort pour le faire sans danger. La brume déjoua ce projet et fit qu'on se perdit bientôt de vue.

On a pu voir par ce qui précède combien il est dangereux en temps de guerre pour nos marchands de doubler l'Angleterre au nord, sans marcher de conserve, sous la protection de quelque pavillon de guerre; c'est une précaution qu'on ne saurait trop recommander, même dans un temps de politique douteuse où tout semble permis au plus fort, comme nous n'en avons fait que trop récemment la triste expérience.

Après avoir marché de péril en péril et avoir échappé heureusement à tous, on arriva le 24 Juin en vue du Texel et, comme le vent n'était pas favorable pour embouquer le Vlie, on résolut d'entrer dans le Texel où l'on arriva heureusement vers huit heures du soir ac-

compagné de la prise, la *Diligence.* C'est ainsi que les états-généraux reçurent des nouvelles certaines, mais bien affligeantes sur la situation de nos affaires dans les Indes occidentales. Cependant le voyage du capitaine De Roock fut de la plus grande utilité, car on sut alors à quoi s'en tenir et on mit le temps à profit pour garantir le pays et ses autres possessions contre les entreprises de l'ennemi; enfin les états-généraux témoignèrent leur haute satisfaction à notre brave marin qui avait aussi bien mérité de la patrie que s'il fût sorti vainqueur de maint combat.

Combat du contre-amiral Guillaume Krul, contre trois vaisseaux anglais près des récifs d'Anguila, aux Indes occidentales.

(4 *Février* 1781.)

Le contre-amiral Guillaume Krul, qui l'année précédente était parti pour les Indes occidentales, s'apprêtait à en réappareiller avec un convoi de bâtimens marchands et, enfin ignorant, comme tout le monde aux Indes occidentales, que la guerre fut déclarée, il entreprit ce voyage de retour aussitôt que tous ses préparatifs furent terminés.

Arrivé non loin des récifs avancés d'Anguila, on découvrit, le Dimanche 4 Février 1781, au lever du soleil, trois voiles à l'arrière du convoi, sud-est au sud du vaisseau le *Mars* que Krul commandait.

Notre brave commandant, qu'animait la plus grande sollicitude pour la conservation du convoi, fit sur le champ signal d'arriver dans ses eaux aux bâtimens qui

marchaient sous sa conserve, ce qui étant fait vers les dix heures il arbora pavillon et flamme des Provinces-Unies, tandis que les trois vaisseaux hissèrent les couleurs d'Angleterre en prenant vivement chasse sur le convoi.

On ne tarda pas à signaler distinctement que c'étaient effectivement des vaisseaux anglais à savoir le *Monarque*, commandé par le capitaine Reinolds, de 78 canons et de six cents hommes d'équipage, la *Panthère* de 60 canons avec quatre cent cinquante hommes et la *Sibille*, frégate de vingt-huit sabords, ayant un équipage de deux cents combattans.

Krul fit carguer sa misaine et mettre en panne, ne soupçonnant pas que cette petite escadre put avoir des desseins hostiles et croyant que, cinglant vers l'Amérique, elle voulait le héler. Comme on se fut approché vers onze heures, le capitaine Reinolds, avec le *Monarque*, vira et courut tout d'une bordée très-proche à l'arrière du *Mars*, vaisseau de soixante-huit canons et de quatre cent cinquante hommes d'équipage et arriva subitement à portée de pistolet, accostant à babord, tandis que la *Panthère* se tint à portée de canon au lof du *Mars* et que la *Sibille* courut au lof du convoi.

Ces démonstrations peu pacifiques furent bientôt suivies de la part du capitaine Reinolds d'un superbe: »Oh du navire! oh! baisse pavillon et amène!" Krul répondit qu'il n'en ferait rien et qu'il était fort étonné de s'entendre héler si cavalièrement, et sur le champ il envoya son second, le capitaine A. J. van Halen, aux batteries.

Sur le refus de Krul, l'Anglais lâcha toute sa bordée, qui ne tarda pas à lui être rendue avec usure et le combat s'engagea vivement entre ces deux bords, le *Monarque* et le *Mars*, sans que la *Panthère* s'en mêlât.

Van Halen, naturellement brave et animé encore par l'exemple de son digne chef, après avoir mis à l'œuvre les batteries supérieures, descendit aux batteries basses; mais là il eut la douleur de voir qu'elles étaient noyées et que les lames entraient et sortaient continuellement par les sabords au point de culbuter les pièces et de mettre trente-six pouces d'eau dans la cale. Il était de toute impossibilité de faire usage de ces batteries et vouloir l'essayer eût été exposer le bâtiment à couler bas et en conséquence le capitaine Van Halen donna ordre au lieutenant Van Dam de faire rentrer les pièces au plus vite et de faire fermer les mantelets. Cependant le combat continuait, et, quoique très-inférieur en forces, on ne restait rien devoir à l'ennemi, mais enfin notre brave contre-amiral, qui se tenait sur la dunette, fut atteint d'un coup de feu et tomba.

Van Halen fut informé de cette triste nouvelle par le lieutenant De Jong dans le moment où il montait sur le pont pour faire rapport à son commandant de la situation des choses dans les parties basses du bâtiment et en même temps le commandant des soldats lui apporta l'ordre du contre-amiral mourant de baisser pavillon puisqu'il n'était pas possible de se défendre plus long-temps.

Le capitaine Van Halen, ayant pris le commandement du bord, se rendit sur la dunette pour voir par lui-même s'il n'y avait pas possibilité de continuer le combat, mais il n'y avait pas à y songer et certes on ne l'accusera pas d'avoir manqué de résolution quand on considère que le *Mars* ne pouvait jouer que de 12 canons de 12 ℔ de balles, de 4 pièces de 6 et d'une pièce de 3, tandis que le *Monarque* tonnait sans relâche de 14 canons de 32 ℔ de balles, de 14 pièces de 18 et de 9 et de 2 caronades de 18 ℔, sé-

ringuant et sabordant le *Mars* au point de le cribler de boulets et de le désemparer. Ce vaisseau d'ailleurs comptait déjà 4 tués et 23 blessés, tandis que la *Panthère* et la *Sibille*, qui se tenaient à portée de canon au lof, n'attendaient qu'un signal pour se mettre de la partie.

Il n'y eut donc plus d'espoir de continuer la défense avec la plus légère chance de succès, les choses, d'ailleurs, en étant venues au point de pouvoir se rendre sans ternir l'honneur du pavillon batave; on le baissa, mais ce fut sans effacer le moindre rayon de la gloire acquise par le brave et malheureux Krul et son vaillant équipage.

Combat des capitaines Melvill et Oorthuys, contre deux frégates anglaises, à la hauteur du Cap St. Marie, à dix-neuf milles de la pointe de Cadix.

(30 *Mai* 1781.)

Nous venons de voir par le narré des rencontres de Krul et de Van Volbergen, que les braves n'ont jamais fait défaut à la patrie lorsque l'occasion s'en est présentée, et maintenant nous allons corroborer cette vérité en déroulant aux yeux de nos lecteurs le tableau des exploits des capitaines Melvill et Oorthuys.

Ces capitaines, ayant appareillé le 18 Mai de Cadix, se trouvèrent le 22, (ayant été rétardés par les vents contraires) au commencement du premier quart du jour, à la hauteur du récif de Gibraltar. Là ils découvrirent plusieurs vaisseaux anglais et entre autres un vaisseau de ligne et deux frégates au lof d'eux

dans l'enfoncement de la baie. A peine les frégates eurent-elles aperçu les nôtres qu'elles hissèrent pavillon et firent mine de prendre chasse, sur quoi les Hollandais montrèrent également leurs couleurs, attendant l'ennemi à petites voiles et lui présentant le combat que les Anglais semblèrent ne pas avoir envie d'accepter puisqu'ils filèrent. Cependant ils firent plusieurs signaux et arrivèrent pour la seconde fois sur les Néerlandais, virant de nouveau sans rien entreprendre. Arrivés au-delà de Ceuta, les deux vaisseaux anglais s'approchèrent pour la troisième fois si près que le combat sembla inévitable. En conséquence Oorthuys, capitaine de la frégate *De Briel*, portant trente-six canons et 230 hommes, et Melvill, capitaine du *Castor*, de la même force et du même rang, envoyèrent une bordée de tribord à l'ennemi qui ne riposta pas. Les Anglais virèrent de nouveau et prirent cours avec les nôtres dans la passe du détroit et, comme leurs bords doublés en cuivre étaient meilleurs voiliers que *le Castor* et *le Briel*, ils les dévancèrent en faisant mine de vouloir lâcher prise et continuer leur cours.

De temps à autre, cependant, ils changèrent de manœuvres et de cours, courant tantôt au plus près, faisant tantôt des signaux, de manière que les Néerlandais, étaient tenus continuellement sur le qui vive, quoique aspirant après le signal du branle bas général partout.

Toute la journée se passa dans cette incertitude, lorsque, le 30, comme l'on se trouvait à 36 dégrés 18 m. latitude nord, les Anglais coururent bord sur bord des frégates néerlandaises qui, prêtes au combat, en accueillirent le signal avec enthousiasme.

Ayant arboré pavillon des deux parts, les Anglais, dont l'un vaisseau portait treize canons de chaque côté et quelques caronades sur le château, et l'autre qua-

rante-quatre pièces, ouvrirent le feu auquel Melvill et Oorthuys rispostèrent sur le champ. Alors chacun se choisit son champion, Oorthuys combattant contre le *Crescent*, commandé par Thomas Pakenham, et Melvill contre la *Flore* sous les ordres de William Peere Williams (*).

La différence du combat, quoique soutenu de part et d'autre avec la même bravoure, nous fait un devoir d'en donner une relation séparée. Nous parlerons d'abord de Oorthuys pour dire ensuite ce qui se passa entre le *Castor* et la *Flore*. A peine Oorthuys eut-il envoyé toute sa bordée au *Crescent* que le combat prit des deux parts le caractère du plus grand acharnement; on se canonna sans relâche de tous bords, de l'avant comme de l'arrière, de manière que Oorthuys, dans ce combat qui dura depuis quatre heures et demie du matin jusque vers les huit heures, tira plus de douze cents coups de canon et brûla cinq mille livres de poudre. Aussi les efforts du capitaine Néerlandais ne furent-ils pas infructueux, puisque le *Crescent* fut mis dans l'état le plus pitoyable, au point de ne plus pouvoir gouverner.

(*) La force exacte des quatre vaisseaux était comme suit:

Brielle, cap. Oorthuys.
26 à 12 ℔.
2 - 6 »
8 - 4 »
36 canons. 230 hommes.

Crescent, cap. Pakenham.
24 à 9 ℔.
6 - 6 »
6 - 18 » caronades.
36 canons. 200 hommes.

Castor, cap. Melvill.
26 à 12 ℔.
10 - 6 »
36 canons. 230 hommes.

Flora, cap. Williams.
26 à 18 ℔.
12 - 9 »
6 - 18 » caronades.
44 canons. 300 hommes.

Finalement Oorthuys, dont l'artillerie était servie avec une vélocité et une jutesse admirables, écharpa les voiles et les agrès de son adversaire, réduisit au silence presque toutes ses batteries, culbuta par dessus le bord son grand mât et sa misaine, en un mot il exerça un si affreux carnage sur le pont de son ennemi que des cris, des lamentations horribles partirent de toutes les parties du vaisseau et que le sang alla rougir la mer par les écoutilles. Après ce désarroi, Pakenham ne fut plus en état de présenter quelque résistance, de manière que, Oorthuys lui ayant crié de se rendre ou bien qu'il allait le couler bas, il baissa pavillon et demanda merci.

Jusqu'alors le bonheur avait favorisé notre brave Oorthuys, mais il sembla vouloir l'abandonner dans le moment ou il allait recueillir le fruit de son intrépidité. Quoique la frégate se fût rendue, le *Briel* était tellement désemparé qu'il ne put amariner sa prise. La chaloupe du *Crescent* était enterrée, écrasée sous les débris de sa mâture et celle du *Briel* était en pièces, disséquée par les boulets, tandis qu'il était impossible d'approcher avec la frégate qui se trouvait démâtée, pour ainsi dire rasée.

D'un autre côté l'équipage, quoique beaucoup moins que l'ennemi, avait grandement souffert. On comptait sur le *Briel* six morts dont un était tombé par dessus le bord avec le grand mât et quarante-trois blessés dont cinq encore succombèrent à leurs blessures.

Le brave Oorthuys dut donc se contenter d'une vaine victoire, sans pouvoir amariner sa prise qui se laissa dériver lentement vers la *Flore*, qui avait été engagée avec Melvill et qui la prit à la remorque. Le capitaine Oorthuys, après avoir paré son bord de mâts et d'agrès de fortune, continua son cours vers Cadix où

il attérit sain et sauf avec le reste de son vaillant équipage.

Cependant le capitaine Melvill s'était battu avec moins de bonheur contre la *Flore*. Ayant cherché, au commencement de l'action, à mettre l'un des vaisseaux ennemis entre deux feux, il eut le malheur de voir abattre les boulines de son grand hunier, ce qui fit fasier la voile et le désempara en quelque sorte, de manière que chacun eut à combattre son adversaire sans pouvoir se secourir mutuellement.

Néanmoins Melvill cribla son ennemi de boulets et de mitraille, mais ayant à faire à trop forte partie, son adversaire ayant du dix-huit dans ses batteries, il se trouva enfin tout-à-fait désemparé, tandis que le calme qui survint rendit toute manœuvre impossible.

Pendant que les deux bords s'accostaient ainsi à portée de pistolet et que les équipages se battaient bravement, la *Flore* réussit à se placer en travers de l'éperon du bord de notre Melvill, manœuvre qu'elle répéta trois fois en plongeant du feu le plus dévastateur de l'avant à l'arrière du *Castor* qui ne pouvait riposter que de ses pièces de chasse, étant totalement désemparé d'agrès, et le peu de toiles qu'il avait conservé pendant en bannières ou bien fasiant de manière à ne plus pouvoir gouverner. Cependant loin de se décourager, notre Melvill se tira d'affaire comme il put et ne voulant pas rester oisif il s'attira un autre ennemi sur les bras en envoyant une volée de tribord à la frégate que combattait Oorthuys.

Séringué de toutes parts le *Castor* fut bientôt tout-à-fait désemparé; ses agrès tombèrent pièce par pièce; sa grande vergue et sa vergue de misaine furent jetées par dessus le bord, de même que ses vergues de hunier. Les trois premières pièces de sa batterie basse

furent démontées et les quatre qui suivaient démantibulées au point de ne plus pouvoir être ensabordées, tandis que les gueules de ses pièces de gaillard d'arrière furent emportées, enfin, de toute cette batterie il ne resta que trois ou quatre pièces, y compris celle de la chambre du maître-canonnier, sur leurs affûts, et encore ne put-on s'en servir pendant quelque temps parce que l'ennemi se tenait tellement de l'avant qu'on ne pouvait l'ajuster.

Après donc que le capitaine Melvill eut présenté une semblable défense à la désespérade; après qu'il eut fait les plus grands efforts pour faire arriver le vaisseau entre deux écoutes ou bien pour présenter le tribord à l'ennemi, après que le combat eut ainsi duré bord à bord pendant deux heures et demie et que la dernière pièce de la mâture du *Castor* menaçait de tomber sur le pont ou à la mer, le vaisseau étant criblé de boulets au-dessous de sa bande de flottaison, les pompes étant en éclats, avec cinq pieds et demi d'eau dans la cale, avec trente-cinq morts parmi lesquels le lieutenant Meldall et deux sous officiers, avec soixante-dix blessés parmi lesquels les premier et second lieutenans, les frères Bloys, cinq sous-officiers et le second et le troisième charpentier, dans une situation aussi désespérée enfin, Melvill ne peut faire autrement que de baisser pavillon et de cesser un combat dont la continuation était pour lui de toute impossibilité. Il se rendit donc peu d'instans avant que le *Crescent* eût baissé pavillon devant Oorthuys qui, comme nous l'avons dit, n'avait pu amariner sa prise à cause de l'état pitoyable de son propre bord. Enfin, le capitaine Williams, voyant combien le *Briel* était abîmé, prit le *Crescent* à la remorque et amarina le *Castor* après en avoir fait transporter le capitaine sur son bord

La Providence, cependant, ne permit pas que la brillante défense des deux capitaines néerlandais restât sans récompense; car le *Castor* et le *Crescent* furent pris, peu de temps après, par deux frégates françaises qui avaient rendu de grands services aux Provinces-Unies pendant cette guerre, tandis que la *Flore* eut la plus grande peine à s'échapper en abandonnant sa prise.

Notice biographique sur le capitaine de marine G. Oorthuys.

Les renseignemens qui nous ont été fournis officieusement par les familles de nos braves nous mettent à même de transcrire ici des notices biographiques sur l'intrépide Oorthuys et sur son vaillant frère d'armes le baron Melvill de Carnbée, notices que nous nous empressons d'encadrer ici quoique ces sortes de relations n'appartiennent pas décidément au plan de notre ouvrage. Nous le faisons à titre de justice rendue et pour arracher à l'oubli des faits dont la postérité doit être informée.

Le capitaine Gérard Oorthuys naquit en 1740 à Groningue de Jeldrik Oorthuys et de Cathérine Olthoff.

Son père natif de Bingum dans l'Oostfrise fut capitaine-lieutenant du régiment d'infanterie du prince de Stolberg au service des Provinces-Unies et mourut en 1748 au siége de Berg-op-Zoom.

La carrière de G. Oorthuys (dont le frère unique nommé Angebert servit aussi dans la marine hollandaise) fut d'abord la même que celle de son père, ayant servi depuis 1752 jusqu'à 1763 dans le même régiment. Mais plus tard, ayant passé dans la marine, il

fut nommé, par l'amirauté, lieutenant à bord du *Haze* en 1768 et promu au grade de capitaine en 1779. On connait la bravoure qu'il déploya en 1781 dans un combat contre les Anglais (*). En sa qualité d'officier de marine il fit plusieurs voyages, mainte course et en dernier lieu comme commandant du vaisseau *den Brakel* qui en 1794 était destiné pour les Indes orienta-

---

(*) La lettre suivante, reçue par Oorthuys à cette occasion lorsqu'il se trouvait au mois de Mars 1795 avec le vaisseau le *Brakel* à Plymouth, prouve à quel point l'ennemi même a su lui rendre justice. Nous faisons suivre cette lettre dans les deux langues, telle qu'elle nous à été communiquée par la famille de ce brave marin.

Dear Sir!

On my return here, I had the satisfaction to receive your friendly and obliging letter, and lose no time to assure you that in the course of my life, it has never happened to me to meet any person, whose conduct I so highly admire, and whose manly and human behaviour I am so much obliged by. I have long wished for an opportunity to make my acknowledgements to you on the subject of our last meeting, and I assure you as I have (assured) all my own Brother Officers, that if it had been possible for me to have swam on board the *Briel* when the *Crescent* struck her coulours, I certainly would have done so, as it was impossible to get on board by any other way, from the desastled state of our ship and boats. You beat in fairly, and having been fairly beaten, it was my business to acknowledge and avoid it openly, which I did in a letter to captain Melvill before he left this country. I trust he produced it in Holland, because I wrote it with a view to do you justice. I never will shame me to declare the advantage you had over me, and it will always give me pleasure to say, that when you had completely desarmed us, and the ship was completely at your mercy, you used that avantage with a humanity and forebearance, that does you no less honour, than the spirited discharge of your duty to your country did in the time of action. I have much to regret not having it just now in my power to pay personal respects to you. I do most earnestly request that under any circumstances where they may be useful to you, you will command the services of your faithful and sincere humble serv.

Pm. (*Portsmouth*), (*signed*) THO. PAKENHAM.
27 Mch 1795.

les, mais qui ayant attéri dans un port d'Angleterre, au commencement de la révolution, fut déclaré de bonne prise, ainsi que plusieurs autres vaisseaux hollandais qui se trouvaient à cette époque dans des ports britanniques.

Mis en liberté sur parole, ainsi que les autres commandans de ces navires, Oorthuys retourna en 1795 dans sa patrie. Cependant comme la situation politique de son pays ne cadrait pas avec ses principes, avec son opinion, Oorthuys quitta le service pour se reposer et attendre des temps meilleurs au sein de sa famille.

Voici la traduction de cette lettre flatteuse:

Mon cher monsieur!

J'ai trouvé à mon retour votre aimable et obligeante lettre et je m'empresse de vous donner l'assurance que dans tout le cours de ma vie je n'ai rencontré personne que j'admire aussi sincèrement que vous. Ma reconnaissance vous est acquise à jamais pour l'humanité avec laquelle vous m'avez traité. J'ai souhaité depuis long-temps de voir surgir l'occasion de vous donner un pareil témoignage quant au combat que nous nous sommes livré, et je vous assure, comme je l'ai déjà fait à mes frères d'armes, que si j'avais pu me rendre à la nage à bord du *Briel* lorsque le *Crescent* baissa pavillon, je n'y aurais pas manqué, vu qu'il n'y avait pas d'autre moyen, mon vaisseau et mes chaloupes se trouvant hors de service. Vous vous battîtes en vrai brave et comme je ne reculai pas, je crois de mon devoir de faire publiquement cet aveu que j'ai déjà fait d'ailleurs dans une lettre au capitaine de Melvill avant qu'il quittât l'Angleterre. J'espère que ce capitaine aura fait connaître cette lettre en Hollande; quant à moi je vous l'écrivis pour vous faire rendre justice. Jamais je ne manquerai d'avouer l'avantage que vous avez remporté sur moi et il me sera toujours agréable de proclamer que, lorsque vous eûtes désemparé mon bord et que je fus tout-à-fait à votre merci, vous avez usé de cet avantage avec une humanité et une noblesse qui vous font autant d'honneur que la bravoure que vous avez déployée pendant le combat. Je regrette de ne pouvoir vous présenter mes hommages en personne et je vous supplie de disposer en toute occasion de votre fidèle et sincère serviteur

Pm. (*Portsmouth*), (*signé*) Tho. Pakenham.
27 M. 1795.

Notre brave Oorthuys, qui avait épousé en Janvier 1790 Elisabeth Rebecca Ryfsnyder, mourut peu de temps après son épouse à Rotterdam, le 23 Août 1812, délaissant quatre enfans. Le plus jeune de ses fils, en son vivant lieutenant de marine, ne tarda pas à marcher sur les traces de son père, mais il mourut en 1825 à Macassar, à bord de la frégate la *Comète*, à l'âge de 26 ans et des suites d'une maladie violente causée par les fatigues de la guerre de *Boni*.

Comme plusieurs autres le capitaine G. Oorthuys eut à supporter sa part des malheurs de l'époque; quoique ayant été décoré sous le roi Louis et ensuite par Napoléon de plusieurs ordres de chevalerie, il resta fidèle à ses principes et ne se cacha pas pour exprimer son opinion et son aversion pour la domination sous laquelle gémissait sa patrie, domination devenue insupportable, lorsque des ruines fumantes de Moscou surgit l'aurore de la liberté des peuples. Alors aussi notre Oorthuys, quoique mourant, vit dans cette grande catastrophe l'avant-coureur du retour de la dynastie légitime et, rassuré sur le sort de sa patrie, il rendit l'ame avec ce calme qui est l'apanage du héros même en cet instant suprême.

Notice biographique sur le vaillant officier de marine Pierre Melvill.

Mr. le baron Pierre Melvill de Carnbée, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, vice-amiral au service de S. M. le Roi des Pays-Bas est mort le 27 Mai 1826 à l'âge de 83 ans à la Haye. — Il naquit le 2 Avril 1743 à Dordrecht, et il entra au service de la

marine en qualité de volontaire, n'ayant pas encore atteint sa quatorzième année. Il fut fait cadet en 1758; lieutenant en service extraordinaire l'année suivante, lieutenant titulaire en 1762 et commandant en 1766. Il ne fut promu au rang de capitaine qu'en 1777, ainsi vingt ans après son entrée au service. En 1778 on lui confia le commandement du *Castor*, frégate de 36 canons avec laquelle il fit un voyage à Surinam et à Alger et alla croiser ensuite dans la Méditerranée. Le 30 Mai 1781, se trouvant de compagnie avec le capitaine Oorthuys qui commandait la frégate *de Briel*, il fut attaqué à l'embouchure du détroit de Gibraltar, par deux frégates anglaises, la *Flore* de 44 canons de gros calibre et le *Crescent* de 36.

Le capitaine Melvill, quoique la frégate le *Castor* fût très-vieille et infiniment plus faible que la *Flore*, tandis que le *Briel* sortait de chantier et était plus fort que le *Crescent*, n'hésita pas un instant, comme ancien d'âge, de livrer combat à la *Flore*. L'action fut sanglante; le *Castor* accosta plus de deux heures la *Flore*. Le brave Melvill se défendit avec la plus grande intrépidité et ne baissa pavillon que lorsque toute son artillerie fut démontée, son vaisseau désemparé et sur le point de couler bas. Cette brillante action lui coûta 35 tués et 70 blessés.

Le *Crescent* se défendit vaillamment contre le *Briel*, mais dut enfin céder et baisser pavillon devant Oorthuys.

Le gouvernement s'empressa de congratuler Melvill sur sa brillante défense et témoigna aussi sa satisfaction à son brave équipage, et en récompense il lui permit de porter deux épaulettes brodées de deux sabres croisés et un chapeau à plumet blanc. Il lui fit encore présent d'un sabre d'honneur et fit frapper une médaille d'or, sur laquelle ce glorieux combat est

figuré, et qui porte les noms de Melvill et d'Oorthuys.

Depuis ce temps jusqu'en 1789 ce brave officier rendit, à la tête des escadres hollandaises, de grands services à sa patrie et fut promu, en Décembre de la même année, au rang de contre-amiral.

Avec les forces navales qu'il commandait en 1793 sur les côtes du pays, il sauva la Hollande de l'invasion des Français commandés par Dumourier. Il contribua puissamment à la défense de Willemstad dont l'armée française fut forcée de lever le siége.

Pendant la même année, ayant huit vaisseaux de guerre sous son pavillon, il convoya une flotte marchande de plus de cent voiles dans la Méditerranée et entama, pendant cette course avec le dey d'Alger, un traité de paix qui enfin après beaucoup de difficulté fut ratifié.

En 1794 il défendit encore sa patrie contre une invasion des Français. Il s'était embossé sur la Meuse avec une ligne de canonnières afin d'empêcher à l'ennemi, qui déjà s'était emparé de Bois-le-Duc, l'accès de la Gueldre et de la Province de Hollande. Secondé par le général anglais Abercrombie, il repoussa, près du fort St. André, les Français qui déjà avaient pénétré jusque là, tandis que son fils aîné (le contre-amiral décédé depuis peu) planta le pavillon des Pays-Bas sur le fort.

L'hiver rigoureux, qui commença au mois de Décembre de la même année, vint paralyser tous les moyens de défense par eau, et livra ce pays aux Français qui sans cela n'y eussent certainement pas pénétré.

Depuis ce temps le contre-amiral Pierre Melvill quitta le service; fidèle à la maison d'Orange il rejeta les offres qui lui furent faites par les différens gouverne-

mens qui se succédèrent, jusqu'à ce qu'en 1813 une révolution, tant désirée depuis long-temps, eut lieu en faveur de la dynastie légitime. Alors il rentra au service et fut chargé spécialement d'affaires qui concernaient la marine, travaillant sans relâche pour le bien être de sa patrie régénérée.

En récompense de ses services il fut nommé, le 11 Juillet 1814 par le prince-souverain, vice-amiral, et par arrêté de S. M. du 8 Juillet 1815, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

L'amiral baron Pierre Melvill de Carnbée est réputé justement pour un des meilleurs officiers de la marine hollandaise; c'est un de ces citoyens, dont les services, la fidélité et l'attachement envers la patrie commandent qu'on lègue le nom à la reconnaissance de la postérité.

Bataille navale du contre-amiral Jean Arnoud Zoutman, contre le vice-amiral Hyde-Parker près de Doggersbank.

(5 *Août* 1781.)

Nous sommes arrivés à ce jour mémorable qui vit autrefois remplir l'espoir de tous les bons patriotes, à ce jour qui effaça tant d'années d'outrages en vengeant l'honneur du pays sur un ennemi superbe, sur un allié jaloux auquel le Lion Batave arracha, après un siècle d'humiliations, le sceptre de l'empire des mers dont s'était saisi le rapace Léopard.

Nos lecteurs savent déjà que nous voulons parler de la glorieuse bataille de Doggersbank qui rétablit l'honneur du pavillon des Provinces-Unies.

Jamais la Hollande, même aux yeux de ses enfans, n'était tombée plus bas qu'à cette époque. Il était plus que temps, disait-on, de rendre tout son éclat à un pavillon qui avait si long-temps flotté victorieux sur les mers ; il ne fallait plus tarder, s'écriait-on de toutes parts, de montrer au monde que l'art de la guerre maritime n'était pas tout-à-fait oublié en Hollande et que l'amour de la patrie pouvait encore enfanter des prodiges.

La Néerlande attendait donc avec impatience le signal des combats et l'accueillit avec le plus vif enthousiasme lorsque ses braves marins appareillèrent du Texel le 10 Juillet pour aller à la recherche de l'ennemi.

Le commandement en chef de cette petite flotte, destinée à convoyer des bâtimens marchands dans la Baltique, fut confié au contre-amiral Jean Arnoud Zoutman. Il appareilla, comme nous l'avons dit, du Texel et alla se renforcer d'abord au Vlie et y prendre la flotte marchande que son pavillon devait protéger. Retenu par les vents contraires il ne mouilla que le 25 sur le Vlie et, ayant rallié ses renforts, il en appareilla le 1er Août avec soixante-douze marchands, laissant malheureusement sur cette rade quatre vaisseaux de guerre de l'amirauté de Zélande et de la Meuse, qui, s'ils avaient combattu en ligne, eussent rendu la victoire complète et contribué à amariner toute la flotte anglaise.

La flotte était donc composée de sept vaisseaux de ligne et de huit frégates dont nous donnerons une nomenclature comparativement avec celle de la flotte anglaise.

L'amiral de Ruiter, de soixante-huit canons, commandé par le contre-amiral Zoutman. La *Hollande*, de soixante-huit pièces, commandée par le capitaine Salomon Dedel. *L'amiral-général*, de soixante-seize

canons, monté par le capitaine Van Kinsbergen. *L'amiral Pierre Hein*, de cinquante-quatre sabords, commandé par le capitaine Van Braam. Le *Batave*, aussi de cinquante-quatre canons, commandé par le baron Van Bentinck. Le *Prince héréditaire*, de la même grandeur, commandé par le capitaine Braak. *L'Argo*, de quarante canons, commandé par le capitaine Staringh.

Les frégates qui accompagnaient ces vaisseaux étaient: Le *Zéphire*, la *Bellonne*, *l'Amphitrite*, le *Medemblik* et *l'Union*, toutes de trente-six sabords et commandées respectivement par les capitaines Wirtz, Haringkarspel Dekker, Van Woenzel, Van Rynevelt et Bouritius. Il y avait encore *l'Eendragt*, le *Dauphin* et le cutter *l'Ajax*, chacun de vingt-quatre canons, commandés par MM. le comte van Rechteren, le capitaine Mulder et le comte van Welderen.

Cette flotte auprès de laquelle se trouvaient quelques vigies et avisos nommément le *Zeebaars*, le *Zwaluw*, le *Espion*, le *Kemphaan* et le *Brak*, était divisée en deux escadres dont l'une sous le commandement du contre-amiral Zoutman devait se rendre dans le Sund et l'autre, commandée par le chevalier Kinsbergen, irait prendre les bâtimens des Indes orientales qui avaient attéri en Norvège et se trouvaient mouillés à Drontheim.

Cette petite flotte, dont les vaisseaux n'étaient pas des plus forts comparativement à ceux d'autres nations qui ne rangent pas même un bâtiment de cinquante-quatre sabords parmi les vaisseaux de ligne, avait sous sa protection soixante-douze navires marchands destinés pour St. Petersbourg, Riga et Nerva. On devait les conduire par la mer du nord et le *Schagerak* jusqu'au *Kattegat*, et à cet effet on appareilla le 1er Août 1781.

On louvoya jusqu'à cinq heures du soir pour établir l'ordre de marche et on commença le voyage avec un beau temps et un vent favorable.

Le 4, lorsqu'on fut arrivé à la hauteur de Doggersbank, le vent devint contraire à nos marins et quoiqu'ils eussent hélé plusieurs vaisseaux pour avoir des nouvelles des Anglais, ils n'avaient rien appris de positif. L'après-midi, on découvrit au loin deux cutters auxquels on donna la chasse, mais qui, vers le soir, parvinrent à échapper. Le Dimanche 5 Août, on se trouva encore à la même hauteur et à la pointe du jour on découvrit une multitude de vaisseaux étrangers au nord-est de la flotte néerlandaise. A cet aspect on s'apprêta au combat, à faire vaillamment son devoir. Le vent était nord-est, brise de perroquet. Les Néerlandais se trouvaient au nord-ouest et le restaurateur de l'antique gloire néerlandaise, le brave Zoutman donna le signal de se ranger en ligne amares à tribord; mais peu de temps après on vira de bord appuyant amares à babord. Cependant notre brave ne perdit pas de vue le soin de la sûreté des marchands auxquels il fit signal de filer au vau le vent et qu'il fit couvrir par quelques frégates sous le capitaine Van Rynevelt.

Pendant ces entrefaites, le cutter *l'Ajax*, commandé par le comte Van Welderen, vint donner avis que la flotte dont on avait vue à deux milles de soi était un convoi ennemi qui avait débouqué du Sund depuis le 26 du mois précédent et que ce convoi était protégé par onze vaisseaux de haut bord et quatre cutters, commandés par l'amiral Parker. Ces vaisseaux de guerre étaient plus forts en artillerie et en hommes que la flotte de guerre hollandaise; c'étaient les suivans:

La *Fortitude*, montée par le vice-amiral Parker et

le capitaine Robertson, ayant soixante-quatorze sabords.

La *Princesse Amélie*, de quatre-vingts canons, capitaine Macartney.

Le *Berwich*, de soixante-quatorze canons, capitaine Ferguson.

Le *Bienfaisant*, commandé par le capitaine Braithwaite, de soixante-quatre canons.

Le *Buffalo*, du capitaine Truscott, et de cinquante canons.

Le *Preston*, de cinquante canons, du capitaine Grame.

Le *Dauphin*, de quarante-quatre pièces, du capitaine Blair.

L'Artois, du capitaine Macbride, de quarante pièces.

La *Latone*, de trente-huit canons; la *Belle Poule*, de trente-six, la *Cléopatre*, de trente-deux, et la *Surprise*, cutter de dix pièces, respectivement sous le commandement des capitaines Parker, Patton, Murray et du lieutenant Rivett. Les autres petits bâtimens ne sont pas connus par leurs noms.

A sept heures du matin, les Anglais arborèrent leurs pavillons et après avoir laissé leur convoi au lof sous la protection de quelques frégates, coururent bord sur bord des Hollandais avec huit vaisseaux de ligne nommément: la *Princesse Amélie*, la *Fortitude*, le *Berwich*, le *Bienfaisant*, le *Buffalo*, le *Preston*, le *Dauphin* et *l'Artois*. Les nôtres, dont la ligne était de six vaisseaux et d'une frégate, nommément: le *Prince héréditaire*, *l'Amiral-Général*, *l'Argo*, le *Batave*, *l'Amiral de Ruiter*, *l'Amiral Pierre Hein* et la *Hollande*, voyant arriver les Anglais, les attendirent avec calme et résolution après avoir arboré leurs pavillons. Zoutman avait tenu auprès de lui *l'Ajax*,

le *Dauphin* et la *Bellone* pour répéter les signaux et rendre d'autres services.

Outre ces huit vaisseaux dont Parker lui-même avait donné la nomenclature, les nôtres assurent avoir vu encore un vaisseau de premier rang de quatre-vigt-dix canons. Quoiqu'il en soit à peine les Anglais furent-ils arrivés à portée que Zoutman fit arborer pavillon rouge. L'ennemi de son côté arbora flamme bleue et rouge de ses vergues de cataquois et, profitant de la faveur du vent, arriva à pleines voiles sur les nôtres faisant démonstration de pousser droit sur les marchands, mais il vira.

Tout à coup on leur vit carguer les voiles basses, faire branle bas partout, les canonniers à leurs pièces enfin tout apprêter pour le combat. Le vice-amiral alla se placer en face de Zoutman et tous les autres bâtimens choisirent un adversaire ou plutôt, comme on le croyait à bord de la flotte anglaise, leur proie assurée. L'impudente présomption de l'ennemi, à bord du vice-amiral, alla si loin qu'on cria de ce bord: »Prenez premièrement cette grande chaloupe avec ses »soixante-quatre tromblons, on aura bon marché du »reste." Mais ces outrages ne restèrent pas long-temps sans réponse.

Le combat devint furieux en peu de minutes et on le continua des deux parts avec la plus grande bravoure à petite portée de mousquet. La faveur du vent l'avantage du nombre des vaisseaux et des canons ainsi que la supériorité des bords et de l'artillerie firent combattre les Anglais avec beaucoup de confiance; mais tout cela ne ralentit pas l'ardeur des Hollandais qui retrempèrent leur courage dans l'énormité du péril en se ressouvenant que mainte fois leurs ancêtres avaient vaincu avec des forces plus minimes encore.

Les commandans, les officiers et les matelots brûlaient depuis long-temps du désir de donner une nouvelle leçon à leur superbe ennemi. Leur infériorité sembla accroître leur confiance; ce qui aurait abattu le courage des Anglais les remplit au contraire d'une ardeur inouie.

Le lecteur attentif, qui aura vu par ce qui précède combien les Anglais avaient plus d'artillerie dans leur ligne que les Néerlandais, aura remarqué aussi que leurs boulets devaient nécessairement être d'un plus fort calibre. Quand on examine donc que suivant l'opinion des gens de l'art plus on lance de fer à son ennemi plus on abîme les vaisseaux, on est forcé d'admirer le courage des nôtres qui certes n'ignoraient pas que les Anglais étaient en possession de ce grand avantage sur eux. Un de nos officiers de marine a calculé que toute la ligne Anglaise jetait dans une bordée 4,347 ℔ de fer et que les Hollandais ne pouvaient leur en renvoyer que 3,475, donc une différence marquante de 873 livres par chaque bordée.

Pour faire nombre les Hollandais avaient placé en ligne *l'Argo*, de quarante-quatre pièces, qui fut attaqué d'abord par le *Dauphin* et ensuite par le *Berwich*, de soixante-quatorze canons, contre lesquels bords notre brave Haringh se défendit avec la plus grande vaillance.

Zoutman se mesura avec ses soixante-huit canons contre le vaisseau du vice-amiral anglais qui en avait soixante-quatorze; outre cela il eut affaire à un trois mâts et à un vaisseau de soixante-quatorze qui se rélayèrent pour le séringuer et le cribler de boulets.

Le vaisseau la *Hollande*, de soixante-huit pièces, commandé par Dedel, fut bientôt engagé contre le *Dauphin*, auquel se joignit ensuite *l'Artois*, de qua-

rante, de manière que notre brave eut à répondre au tonnerre de quatre-vingt-quatre bronzes (*). Le brave Van Braam, dont le vaisseau ne portait que cinquante-quatre canons, mais dont l'équipage avait le plus grand attachement pour son chef, supporta vaillamment la furie des quatre-vingts bouches à feu de la *Princesse Amélie* (†).

Le *Batave* de la même force que *l'Amiral Pierre Hein*, résista bravement au capitaine Braithwaite qui commandait le *Bienfaisant*, de soixante-quatre canons.

Kinsbergen eut affaire à *l'Amiral-Général*, de soixante-quatorze pièces, au *Buffalo* de soixante, et le capitaine Van Braam combattit avec le *Prince héréditaire* de cinquante pièces, le *Preston* de cinquante.

Tel fut le commencement de l'action; mais plus tard l'ordre de bataille fut changé parce que plusieurs vaisseaux furent forcés de quitter la ligne et furent remplacés par d'autres. Déjà dès le commencement de la bataille, à la troisième bordée, le vaillant baron Van Bentinck, qui commandait le *Batave*, fut blessé mortellement d'un éclat de mitraille à l'épaule gauche, de

(*) Dedel avait près de lui sur son bord son fils âgé de 6 ans. L'aimable enfant ne donna pas le moindre signe de crainte pendant ce terrible combat; il soigna même et il encouragea les blessés, ayant constamment les yeux fixés sur son père avec la plus tendre sollicitude. La bravoure du héros et les belles qualités de l'ame étaient donc héréditaires.

(†) Pendant la même année (1781) Van Braam ayant obtenu le commandement d'une escadre en qualité de contre-amiral, afin de conduire une flotte marchande dans la Baltique et convoyer les vaisseaux des Indes orientales par le nord, arbora pavillon sur le vaisseau la *Princesse Frédérique Sophie Wilhelmine*. L'équipage de ce bord n'étant pas complet il demanda aux matelots de son premier vaisseau *Pierre Hein* quelques hommes de bonne volonté pour l'accompagner; mais comme il ne pouvait placer que trente hommes il fut obligé de faire tirer au sort et ceux qui ne purent l'accompagner versèrent des larmes amères.

manière qu'il fut obligé de remettre le commandement au capitaine J. L. Bosch qui avait alors la surveillance de la seconde batterie. Ce capitaine en montant l'escalier pour se rendre à son nouveau poste fut blessé à la jambe par un éclat de bois qui tua un homme à ses côtés. Cela ne l'empêcha pas de prendre le commandement et, étant arrivé sur le pont, il y trouva son brave chef baigné dans son sang, mais calme au milieu des plus horribles souffrances encourageant encore, de la voix et du geste, son monde à combattre bravement.

Le baron Van Bentinck ayant été pansé et transporté dans la cabine, le capitaine Bosch continua vigoureusement le combat, au point que le ***Bienfaisant***, après avoir encore combattu pendant une demi-heure, se retira à portée de couleuvrine en continuant son feu sans relâche à cette distance. A peine ce vaisseau eut-il abandonné le ***Batave*** qu'un autre vaisseau de soixante-quatorze vint l'accoster et lui donna à trois reprises toute sa bordée qui fit tomber la vergue d'artimon et le pavillon de poupe et incendia les voiles et le bastinguage. Tout cela n'intimida nullement notre brave qui se rendit maître sur le champ des flammes et arbora un nouveau pavillon tout en continuant la plus brillante défense, encouragé qu'il était par les ordres du brave Van Bentinck qui avait bien perdu ses forces avec son sang, mais non son courage et sa fidélité. Aussi le capitaine Bosch résolut-il de périr plutôt que de se rendre.

Le vaisseau, le ***Berwich***, abandonna alors le ***Batave*** et poussa droit à ***l'Argo*** qui, comme nous l'avons dit, avait été engagé premièrement avec le ***Dauphin***. Cette supériorité de forces de l'ennemi était trop exhorbitante et c'est ainsi que le capitaine Staringh fit pré-

venir le contre-amiral que son pont et ses batteries étaient encombrés de morts et de blessés et que son vaisseau avait été tellement abîmé qu'il ne pouvait plus tenir un quart d'heure. On s'était battu si intrépidement sur *l'Argo* que les hommes manquaient pour la manœuvre et qu'il n'y avait plus que trois pièces avec lesquelles on put faire feu. Zoutman que rien n'étonnait, qui avait résolu d'ailleurs de vaincre ou mourir, ordonna au capitaine Staringh de quitter la ligne jusqu'à ce qu'il se fût un peu refait.

Le chevalier Van Kinsbergen, voyant une trouée dans la ligne par la retraite de *l'Argo*, remplit de suite le vide, secondé par le capitaine Bosch qui serra aussi les rangs avec le *Batave*, mais le *Bienfaisant* et le *Berwich* ne témoignèrent plus l'envie de recommencer la partie. Ce fut bien dommage que la vélocité des manœuvres du capitaine Kinsbergen donna à un vaisseau anglais l'occasion de s'échapper au moment qu'il allait être forcé de baisser pavillon. Pendant ces entrefaites (moins d'un quart d'heure) le capitaine Staringh s'était refait autant que possible en jumellant ses mâts ou en les remplaçant par des agrès de fortune, tandis que son équipage voulait à toute force rendre au *Bienfaisant* les bordées qu'il ne cessait de tirer, mais on parvint à modérer cette ardeur inutile qui eut fait plus de bruit que de mal.

Pendant tout ce temps le vice-amiral anglais et le contre-amiral hollandais s'étaient battus comme des tigres acharnés. Enfin, impatiens et résolus d'en finir, ils prirent chacun leur détermination, Zoutman celle d'attaquer à l'abordage et Parker de faire une diversion en virant de bord, au moyen de laquelle il espérait de mettre le désordre dans notre flotte. La retraite de *l'Argo* sembla lui présenter une occasion favorable, et

il était plus que temps pour lui de ne pas laisser échapper cette chance. Au moment où Parker hissa ses voiles, les grappins de Zoutman étaient prêts à mordre.

Parker commença ses manœuvres et courut, suivi d'un des plus forts de ses vaisseaux ainsi que du *Bienfaisant* revenu résolument à la charge, si proche du *Batave* au point de faire croire qu'il voulait tenter l'abordage; mais cela n'était pas son intention; car, arrivé à petite portée, il canonna le *Batave*, aidé de ses deux seconds et d'une autre frégate, si furieusement, que Bosch, qui ne resta pas en arrière de courtoisie, vit abîmer son bord au point que ce n'était plus qu'une carcasse impossible à gouverner. La furie de ces quatre vaisseaux et une grêle de boulets rouges écharpèrent et brûlèrent tout ce qui était encore debout sur le *Batave*.

Kinsbergen saisit une chance favorable pour dériver quelque peu, ce qui fit croire à l'ennemi qu'il prenait le large, mais, revenant tout à coup à la rescousse, il fit un feu si terrible sur l'avant du vaisseau de l'amiral anglais et de ses seconds, que ces ardens agresseurs ne voulant pas de lauriers si sanglans, cessèrent l'attaque.

On était alors vers l'heure de midi et le feu avait déjà duré plus de trois heures lorsque les Néerlandais devinrent si furieux que les commandans eurent les plus grandes peines à arrêter la rage qui les animaient. Si les Anglais avaient eu la même ardeur aucun d'entre eux n'eût jamais revu ses montagnes de craie et peu d'entre les nôtres n'eussent jamais revu leurs dunes. Les Anglais donc voyant qu'il y allait tout de bon et ce jeu favori des Hollandais n'étant pas de leur goût, ils prirent le parti de la prudence, marchant debout

au vent pour échapper plus vite au régal qu'on leur préparait.

Quoique plusieurs de nos vaisseaux fussent criblés de boulets au-dessous de la bande de flottaison et qu'ils fussent pour ainsi dire désemparés, l'escadre néerlandaise resta néanmoins plus d'une demi-heure en ordre de bataille à vau le vent de l'ennemi, voiles sur les huniers, en signe de défi; mais les Anglais, continuant à tenir voiles et bonnettes dehors pour filer au large, notre escadre, vers les cinq heures du soir, mit le cap sur les marchands, mais le *Batave*, nonobstant les plus grands efforts, resta immobile comme un roc, n'obéissant à aucune manœuvre, de manière que le capitaine Bosch se vit forcé de faire signal qu'il ne pouvait suivre. Cinq vaisseaux anglais, remarquant l'état désespéré du *Batave*, firent mine de vouloir profiter du désarroi de ce vaisseau, mais l'intention des Anglais n'échappa pas non plus à l'œil vigilant du contre-amiral qui envoya incontinent au secours les frégates la *Vénus* et *l'Amphitrite*. Cependant les Anglais arrivèrent si vélocement entre deux écoutes qu'ils auraient pris infailliblement le vaisseau néerlandais avant l'arrivée du secours si le brave Bosch n'eût su lui-même se tirer d'affaire. Voyant que les ennemis avaient le cap droit sur lui, il fit baisser le signal de détresse et hissa de nouveau résolument son pavillon, sur quoi les Anglais, qui ne voulaient qu'une proie facile, mirent debout au vent et filèrent derechef au large. Pendant ces entrefaîtes on avait dressé des mâts de fortune sur le *Batave*, qui lui permirent de marcher debout au vent pour rejoindre le gros de la flotte et le capitaine Bosch, en ayant reçu l'ordre en même temps que d'autres voiles du convoi, cingla vers le premier port venu.

C'est ainsi que se termina cette bataille dans laquelle le brave Zoutman et ses intrépides frères d'armes ajoutèrent un fleuron à la gloire, à la renommée guerrière de leur patrie. L'état pitoyable de leurs vaisseaux ne leur permit pas de poursuivre les Anglais, ils durent se contenter de la gloire d'avoir battu leur superbe ennemi avec des forces inférieures et de l'avoir forcé à prendre la fuite, c'est ainsi du moins que furent punies les bravades du duc d'Yorck qui avait dit que: »deux frégates anglaises suffisaient pour faire la »loi aux Hollandais sur mer." Parker déclara lui-même à sa cour, dans son rapport sur cette affaire: »que les vaisseaux qu'il commandait n'étaient plus en »état de combattre. Qu'il avait fait des efforts pour »recommencer l'action, mais qu'il s'était trouvé hors »d'état de le faire; que ses gens s'étaient vaillamment »comportés, mais que les ennemis avaient fait des prodiges de valeur."

Qu'on s'était battu des deux parts avec le plus grand acharnement fut prouvé par l'état des deux flottes qui s'en retournèrent dans leurs ports pitoyablement abîmées. Le vaisseau la *Hollande* qui le premier avait, sous le commandement de Dedel, essuyé le feu le plus épouvantable, mais qui avait vigoureusement riposté, avait tiré plus de quinze cents coups de canon et était criblé de boulets dans son bordage et au-dessous de sa ligne de flottaison. Quoiqu'on eût bouché plus de cent voies d'eau, on trouva vers le soir plus de quarante pouces d'eau dans la cale au point que l'on fut forcé, de l'avis du conseil de guerre, de jeter les canons à la mer. Tout cela fut cependant en vain, car le bâtiment s'enfonça à vue d'œil et on fut obligé de l'abandonner pour passer sur l'aviso *l'Espion*. Cela se fit vers les deux heures de la nuit au milieu d'un violent

orage, et ne fut pas exempt de dangers parce qu'on ne put faire usage que d'une seule chaloupe, toutes les autres ayant été mises en pièces par les boulets. Il fallut abandonner encore quelques malheureux, des mourans, parce qu'on ne pouvait plus tenir sur le bâtiment qui ne tarda pas à couler bas, après que le grand mât en fut tombé avec un horrible fracas.

L'Amiral-Général étant le plus grand de la flotte, avait pu se faire le plus respecter par l'ennemi, mais avait néanmoins beaucoup souffert dans ses mâts et agrès; toutefois il avait aussi riposté vigoureusement. Kinsbergen, qui avant le combat avait encouragé son monde, fit abandonner la ligne à deux vaisseaux anglais dont l'un portait soixante-quatorze pièces et l'autre était le vaisseau amiral. Ce dernier perdit mâts et vergues et en passant devant le capitaine Braak, qui se trouvait sur son chemin, il eut encore à essuyer une canonnade épouvantable.

L'Argo, quoique ne démasquant que quarante-quatre sabords, devint si fatal à l'ennemi sous le vaillant capitaine Staringh qu'un vaisseau de soixante-quatorze pièces, après avoir perdu sa vergue de misaine, dut prendre le large.

Les bâtimens légers, quoique non rangés en ligne, firent également de leur mieux pour saluer l'ennemi. Ceux qui se distinguèrent furent la *Bellone*, sous le commandement du capitaine Haringkarspel Dekker et le cutter *l'Ajax* du comte Van Welderen. Ces vaisseaux, destinés à répéter les signaux, chargeaient de temps en temps leurs canons et se glissaient l'un après l'autre dans la ligne entre les vaisseaux qui étaient embossés à distance d'une encablure; ils lâchaient leur bordée pour retourner derrière la ligne charger leurs pièces. Cette manœuvre eut le meilleur résultat puis-

que *l'Ajax*, avec ses pièces de chasse de 36, abattit le grand mât d'un vaisseau de soixante-quatorze.

Si précédemment, dans une bataille navale, il y avait eu quelques rares exemples d'irrésolution parmi nos marins, à la bataille de Doggersbank, ils se battirent tous depuis le chef jusqu'au mousse en vrais braves pour qui la patrie était tout. Tout le monde fit son devoir en véritable enfant de la Batavie et la soif de gloire, de venger l'honneur du pavillon néerlandais alla même si loin qu'il fallut plutôt arrêter une ardeur imprudente que stimuler le courage. La flotte retentissait de *Houras* continuels qui dominaient quelquefois le tonnerre des bronzes répandant la mort sous toutes les formes. Les blessés se donnaient à peine le temps de se faire panser tellement ils étaient ardens pour revoler au combat. Les Néerlandais se battirent avec le plus grand acharnement, mais ne firent pas comme les Anglais usage de projectiles que le droit de la guerre défend d'employer comme devant être laissés à des cannibales, aux sauvages.

Le chiffre des blessés sur la flotte néerlandaise fut de cent quarante-deux et celui des blessés de quatre cent trois. Parmi ces derniers, se trouva le baron Van Bentinck qui commandait le *Batave* et qui ayant été blessé mortellement à l'épaule mourut vivement regretté de tous ses frères d'armes dans la nuit du 23 au 24 Août. A en croire les bulletins des Anglais ils n'auraient eu que cent quatre tués et trois cent trente-neuf blessés parmi lesquels cependant plusieurs commandans et officiers. Ils comptèrent parmi leurs morts le capitaine Macartney qui commandait la *Princesse Amélie;* le capitaine Grame du *Preston* eut le bras emporté par un boulet de canon.

Suivant leurs rapports leurs vaisseaux n'avaient pas

moins souffert que ceux des Néerlandais et plusieurs, comme nous l'avons vu précédemment, avaient été abîmés au point de devoir quitter le combat et de pouvoir à peine gagner leurs ports.

Les Anglais, en voyant rentrer leur flotte horriblement maltraitée sans traîner à la remorque le plus petit bord hollandais, s'écrièrent avec le plus grand étonnement et avec amertume: »Les Tromp et les De »Ruiter vivent encore!"

Quoique la relation que nous venons de faire puisse donner une idée complète de cette mémorable bataille navale, nous croyons ne pas déplaire à nos lecteurs en transcrivant une lettre écrite à cette époque par un officier de marine à un de ses amis à Amsterdam; cette lettre d'ailleurs ne fera que faire ressortir davantage les sentimens héroïques qui animaient alors nos marins:

Mon cher ami!

»Vous serez curieux sans doute de connaître les motifs de notre retour sur la rade du Texel et je m'empresse ainsi de vous mander, qu'après avoir marché quelques heures avec notre convoi, nous découvrîmes le 5 de ce mois, à la pointe du jour et nous trouvant à environ deux lieues latitude nord et à 25 degrés, 40 minutes, 23 milles à l'ouest de Dodenberg dans le Jutland, une flotte de plus de 50 voiles marchant au nord-est. Le contre-amiral Zoutman en fut informé par signal qu'il répéta sur le champ.

Peu de temps après nous vîmes que onze vaisseaux et quatre cutters de cette flotte arrivaient droit sur nous, sur quoi le contre-amiral nous fit signal de nous ranger en bataille, amares de babord à tribord.

Quand notre ligne eut marché aussi pendant une heure le contre-amiral la fit changer de bord, et se

trouva embossé vers les cinq heures et demie, prêt à recevoir l'ennemi. Cependant les voiles ennemies nous approchèrent, déployant pavillon bleu d'Angleterre, tandis qu'un des vaisseaux, portant pavillon de chef d'escadre, avait le signal de former la ligne.

Les voiles étant arrivées plus proches dans nos eaux, nous vîmes qu'elles étaient bien plus fortes que nous. Néanmoins le contre-amiral fit signal d'entamer l'affaire, aussi l'action commença-t-elle aussitôt que l'amiral anglais eut accosté notre contre-amiral. Il était alors 10 minutes avant huit heures et on commença des deux parts une canonnade épouvantable. Le contre-amiral eut affaire de prime abord contre un vaisseau de soixante-quatorze et un autre bâtiment à trois ponts, qui se relayaient sans cesse; il eut même quelquefois affaire à quatre agresseurs à la fois, de manière que vous pouvez vous faire une idée de la bravoure avec laquelle il a du combattre.

Après nous être trouvés engagés pendant une demi-heure dans cette position, nous vîmes que le vaisseau de la tête de la flotte ennemie, qui se battait contre le premier de notre ligne, filait à force de voiles hors de la ligne, ayant ses vergues abattues et chassé à outrance par le capitaine Braak.

Un pareil désarroi, très-ordinaire d'ailleurs dans une affaire aussi chaude, arriva au capitaine Staringh qui combattait avec un vaisseau de quarante canons contre un de soixante-dix. Ce capitaine fut forcé de quitter notre ligne, après en avoir reçu l'ordre, à ce qui paraissait par une de nos frégates, et d'aller se ranger à vau le vent du capitaine Kinsbergen qui avait fait le même signal. Cela ouvrit une large trouée à l'Anglais qui autrement eût été forcé peut-être de baisser pavillon, mais qui maintenant en profita pour prendre le

large, ce qui força le capitaine Staringh de serrer quelque peu les rangs, manœuvre qu'il exécuta en contrebrassant son grand hunier.

Une bonne demi-heure après le vaisseau anglais revint et courut au-dessus du vent de la flotte, non sans essuyer en passant un salut bien nourri qu'il esquiva le plus tôt qu'il put en mettant dehors voiles et bonnettes, pour arriver enfin en ligne de son escadre avec laquelle il vira de bord sans témoigner l'envie de revenir à la charge.

L'amiral anglais, ayant trop forte affaire en accostant notre contre-amiral, se rabattit sur le bord du capitaine Bentinck qui par la perte de sa vergue de perroquet de fougue ne pouvait arriver au vent, espérant, secondé qu'il était par un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, de faire abandonner la ligne à notre capitaine qui fut d'un tout autre avis et tint ferme.

Avançant toujours il accosta le capitaine Kinsbergen qui montait le plus fort vaisseau de notre flotte. Là il trouva la partie plus égale, mais il n'eut pas lieu de s'applaudir du régal.

Alors l'Anglais sembla avoir assez de notre courtoisie et effectivement c'était une bonne séance que de se trouver attablé pendant 3 heures et 36 minutes pour manger des pois verts. Ce fut du moins l'opinion des Anglais qui baissèrent la nappe rouge qu'on appelle pavillon de combat; les nôtres par contre n'étaient pas encore rassasiés; ils voulaient faire les frais du dessert.

Enfin, pour tout dire en un mot, notre contre-amiral dont le vaisseau se nommait *l'Amiral de Ruiter*, soutint dignement toute la gloire de ce nom et, comme témoin oculaire, je puis assurer que tous les marins qui assistèrent à cette action se comportèrent en vrais

braves. Je ne doute nullement que l'ennemi n'ait été également obligé de confesser cette vérité, car les nôtres défendirent vaillamment l'honneur de la patrie et, quoique inférieurs aux ennemis, conservèrent le champ de bataille.

A propos j'allais oublier de vous mander une action atroce par laquelle les Anglais, auxquels j'étais tenté auparavant d'accorder quelques sentimens de véritable courtoisie, souillèrent leur pavillon pendant cette bataille. Tels que des pirates, de vrais boucaniers, ils se servirent, en guise de mitraille, de morceaux de verre, de porcelaine, de poivre, de sel, ce qui envenima singulièrement les blessures de nos hommes qui eurent le malheur d'être atteints de ces projectiles diaboliques.

L'allégresse alla jusqu'au délire en Hollande à la réception de la nouvelle de cette glorieuse victoire et elle se témoigna par paroles comme par actions; S. A. S. le stadhouder héréditaire, le prince Guillaume V écrivit une lettre très-flatteuse aux braves de nos vaisseaux, lettre dans laquelle il leur exprima toute son admiration. Outre cela notre brave contre-amiral Zoutman fut nommé vice-amiral extraordinaire de Hollande et de la Frise occidentale et les capitaines Salomon Dedel, Jean Henri van Kinsbergen, Henri Rynevelt et Guillaume van Braam furent promus au rang de contre-amiral; Zoutman fut encore gratifié d'une médaille en or pendante à une chaîne de même métal. Les capitaines reçurent un exemplaire en or de cette médaille et les matelots une gratification de deux mois de leurs gages.

Le tableau brillant mais fidèle de ce glorieux événement nous prouve que de tout temps les Hollandais ont été les enfans chéris de Neptune. Nous pouvons affirmer aussi que la génération actuelle n'a pas dégé-

néré, c'est le même sang qui coule encore dans nos veines, ce sang qui fit trembler mainte fois le Breton dans ses antres et enfin nous osons dire qu'il ne nous manque que l'occasion ou plutôt *la permission* de prouver cette vérité que jamais le Lion ne reculera devant le Léopard.

» On dit, lorsqu'Albion, rassemblant ses vaisseaux,
» Crut, inopinément, surprendre nos héros,
» On dit que sur les mers son ombre menaçante
» S'éleva tout à coup de l'onde mugissante;
» Telle qu'un Dieu puissant, terrible aux ennemis,
» Excita le courage en nos rangs enhardis,
» Porta chez nos rivaux la mort et l'épouvante,
» Et d'un brillant succès couronna notre attente.
» L'Europe vit encor nos braves défenseurs,
» Sur notre sol vengé lever leurs fronts vainqueurs,
» Détruire d'Albion les sanglantes chimères,
» Et suivre glorieux les traces de nos pères.
» Là, de tant de grandeurs l'éclat s'évanouit.
» Penché vers l'horizon, le soleil s'affaiblit,
» Et, le disque entouré de lumières funèbres,
» Descendit plein d'effroi dans le sein des ténèbres.
» Mais un jour, triomphant, sur son char radieux,
» Il doit dans sa splendeur reparaître à nos yeux:
» Les Bataves, rivaux et d'Athène et de Rome,
» Seront dignes encor des vertus d'un grand homme."

Expédition brillante du capitaine-commandant J. P. van Braam, à Malacca, Salangoor et Riouw aux Indes orientales.

(1784.)

Parmi les brillans faits d'armes qui illustrèrent notre marine après la mémorable bataille de Doggersbank

il faut citer les beaux faits d'armes de l'escadre aux Indes orientales sous le commandement de l'intrépide Van Braam (*). Cette relation nous prouvera derechef que le Hollandais affronte tous les dangers pour servir sa patrie quand celle-ci réclame le secours de son bras.

La compagnie des Indes orientales, étant engagée dans une guerre très-acharnée avec le roi de Riouw, se trouvait dans des circonstances très-difficiles après que quatre de ses bâtimens avec quelques troupes eurent été repoussés de Malacca. Enorgueilli par ces succès le roi de Riouw quitta son royaume, se ligua avec le prince de Salangoor et bloqua Malacca du côté de terre. La ville ne fut plus accessible que du côté de la mer par où elle reçut quelques secours.

(*) Pendant la précédente guerre les Anglais lâchèrent la bonde à leur avidité, ils s'en prirent même à de malheureux pêcheurs. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent le 26 Décembre 1780 d'une bûche de Schéveningue montée par le pilote Arie Bruin et les matelots Arie Dykhuizen, Corneille Spaans et Michel Pronk et qui se trouvait dans un village d'Angleterre, nommé Sools. Ces intrépides marins y étaient venus pour chercher des lettres pour le commerce d'Amsterdam. On ôta du flibot les voiles et le gouvernail pour rendre la fuite impossible, mais nos braves, surmontant tous les obstacles, surent se procurer un petit canot qui n'avait que 19 pieds de long et 5½ de large. Ils montèrent joyeusement dans cette frêle embarcation résolus de se confier aux vagues de la mer du nord et d'entreprendre un trajet de plus de vingt heures. Tout ce qu'ils avaient consistait en un pain de six sols, une cruche d'eau, un compas, un croc, un grelin, une petite ancre, trois rames et une sonde. Cependant au moment de s'embarquer le pilote perdit courage et resta en arrière, mais nos trois intrépides matelots restèrent fermes dans leur résolution et mirent en mer le Samedi 6 Janvier 1781 par une nuit très-obscure échappant ainsi à la vue de trois vaisseaux de garde. Après des efforts inouis, des fatigues non interrompues et des dangers sans nombre ils attérirent le Lundi 8 Janvier près du village de Terheide après avoir été pendant quarante-quatre heures sur l'orageux élément. Corneille Spaans et Michel Pronk vivaient encore au mois d'Octobre 1831 et célébrèrent le cinquantième anniversaire de leur heureuse délivrance, événement qui fut chanté par notre poëte Gebel.

Cependant le grand conseil de Batavia se réjouit de l'heureuse arrivée du commandant Van Braam qui eut lieu le 9 Mars 1784, du Cap de Bonne Espérance, après un voyage de deux mois. Les vaisseaux de cette escadre étaient :

Utrecht. . .	480 homm.,	68 canons,		cap.-com. Van Braam.
Wassenaar .	450	»	68	»	cap. G. Oorthuys.
Goes. . . .	350	»	54	»	cap. J. F. Stavorinus.
Princesse Louise	350	»	56	»	cap. le comte Van Rechteren.
Monnikendam.	270	»	44	»	cap. Kuiper.
Junon . . .	230	»	36	»	cap. M. De With.

Ensemble 2130 homm., 326 canons.

On résolut d'abord de se rendre avec cette escadre à Malacca afin de chasser l'ennemi et de débloquer la ville. Mais les vaisseaux ayant beaucoup souffert dans leur traversée d'Europe, il s'écoula encore cinquante jours avant qu'ils fussent suffisamment réparés et ravitaillés.

Nos braves marins appareillèrent le 29 Avril 1784, laissant à Batavia la *Princesse Louise* qui n'avait pas encore pu achever son radoub. Après avoir eu à lutter contre les vents contraires on atteignit le 29 Mai la rade de Malacca. Le commandant Van Braam se rendit sur le champ à terre pour prendre langue et on résolut de faire voile le lendemain pour Toe le Cattapang, négrerie située dans le golfe de Ponger à trois milles au sud de Malacca, afin d'y effectuer le débarquement. Le roi de Riouw avait concentré à Toe le

Cattapang ses principales forces et y avait établi ses magasins et réuni ses vaisseaux. Vers l'heure de midi du 30 Mai, notre escadre jeta l'ancre devant cet endroit et s'embossa aussi près que possible des batteries ennemies; mais, comme la grève était très-nue, on ne put pas s'approcher aussi près qu'on l'eût bien désiré. On se mit aussitôt en devoir de reconnaître les abords de la place et après avoir pris les plus grandes précautions on fixa le jour du débarquement au 5 Juin; à cinq heures et demie de ce jour on arbora les pavillons, on donna le signal de l'attaque et on ouvrit une canonnade épouvantable sur les batteries ennemies dont le feu ne nous fit aucun mal. La distance et l'épaisseur des épaulemens de la batterie ne permirent pas aux nôtres de réduire les canons de l'ennemi au silence. Après avoir canonné trois heures et demie ce retranchement sans succès, les épaulemens ayant plus de douze pieds d'épaisseur, Van Braam résolut de cesser la besogne pour ce jour-là.

Le 14 le lieutenant Ruysch se porta, dans une chaloupe qui avait deux petits mortiers à la Coehorn, en dessous d'une batterie de l'ennemi pour tenter d'y jeter quelques grenades, mais ce feu inquiéta si peu l'ennemi qu'il ne daigna pas y répondre.

Le 16 la *Princesse Louise* rallia l'escadre. On construisit alors une batterie flottante afin de couvrir le débarquement. C'était un ponton fait de deux chaloupes portant sur l'avant deux pièces de huit livres de balles et de deux embarcations nommées *Steenbokken* qui avaient chacun une pièce de 18 et avaient un bastinguage de bamboes.

Le 18 Juin à quatre heures du matin on toua cette batterie vers la côte où devait se faire le débarquement. En même temps 734 hommes se mirent dans vingt et

une chaloupes de débarquement sous le commandement du major Hamel et nagèrent à la côte. D'un autre côté la batterie et les vaisseaux ouvrirent leur feu pour protéger le débarquement et nettoyer l'estrade. Les ennemis ripostèrent vivement et si leur feu avait été bien dirigé il aurait pu faire un grand carnage parmi les nôtres ; enfin, la marée venant à monter, les chaloupes nagèrent résolument à la plage au bruit d'un *houra* général. Vers les neuf heures les troupes mirent pied à terre et emportèrent d'assaut la batterie de l'ennemi après un combat acharné. Les ennemis délogés de là, leurs *bentings* ou *koeboes* ne tardèrent pas à être emportés comme la première, de manière que vers une heure la victoire fut complète. On brûla soixante-dix *baloors*, espèces de bâtimens à voiles et à rames, ayant deux pièces à pivot qu'on trouva ensablées sur la plage. Cette attaque intrépide, faite avec le plus grand ordre, nous coûta douze tués et cinquante-quatre blessés parmi lesquels il s'en trouva qui étaient blessés par des balles d'étain garnies de pointes de porcelaine. Les nôtres conquirent vingt et un drapeaux et cent quarante et une pièces de canon de tout calibre. Après avoir incendié les batteries, on se rembarqua pour jouir pendant toute la nuit de ce brillant mais terrible feu d'artifice. On trouva sur le champ de bataille trois cents cadavres, de manière que la perte de l'ennemi avait dû être considérable quand on considère que grand nombre de fuyards succombèrent dans les bois ou furent brûlés dans les bentings ou sur les vaisseaux. Radia Hadgé, roi de Riouw, avait été tué dans le combat et enseveli à la hâte dans le bois. Ayant appris cette circonstance de deux indigènes, Van Braam fit déterrer le corps de ce chef reconnaissable à une balafre à la joue droite qui lui

avait éte faite quelques années auparavant par un soldat européen; enfin on transporta ce corps à Malacca où il fut inhumé dans le cimetière européen afin que dans la suite personne ne pût se faire passer pour ce turbulent personnage.

Le 20 Juin 1784 l'escadre revint jeter l'ancre sur la rade de Malacca. Pendant ces entrefaites la ville avait été abandonnée du côté du sud et de l'orient et le lendemain, après le retour des nôtres, le roi de Salangoor, avec ses troupes, prit aussi la fuite, de manière que la ville fut alors tout-à-fait débloquée.

On s'apprêta alors à aller attaquer le roi de Salangoor au cœur de ses états. Le 14 Juillet on appareilla avec cette destination et l'on arriva le 20 sur la rade désirée. Sur le champ on alla prendre langue et l'on reconnut que la place était supérieurement bien fortifiée, que le long de la plage et sur les deux bords de la rivière on avait élevé des batteries et que la rivière elle-même avait été fermée par une rangée d'estacades et de palissades; heureusement la terreur panique qui régnait parmi les ennemis contribua beaucoup à la victoire.

Le 2 Août, à la pointe du jour, les troupes se jetèrent avec ardeur dans les chaloupes de débarquement conduites par le capitaine-lieutenant comte de Hogendorp, qui remplaçait le major Hamel resté arrière à Malacca à cause de maladie. Plus de vingt chaloupes, montées par 820 hommes, nagèrent intrépidement, pavillons et flammes flottans, à la plage que nos marins faisaient retentir de leurs *houras*. L'ennemi nous accueillit avec une vive fusillade qui ne mit cependant pas obstacle au débarquement. Après s'être logé d'assaut dans une des batteries de l'ennemi, nos troupes prirent quelque repos et l'on désigna les points dont

on avait encore à s'emparer. Cependant l'ennemi se trouvait sur une montagne qui commandait tous les environs, d'où il faisait un feu épouvantable qui ne fit d'autre mal que d'emporter les sommets des palmiers. Les Hollandais enfin surent si bien prendre leurs mesures qu'ils prirent à dos la batterie que l'ennemi abandonna pour se sauver dans les bois et les marais. Alors l'aile droite alla se loger sur le plateau de la montagne en passant par un sentier très-étroit commandé par une pièce de six. Si l'ennemi avait défendu ce passage, la tâche des Hollandais aurait été très-dangereuse. On trouva encore sur le plateau une batterie de quinze pièces. Là et ailleurs on prit soixante-huit pièces de canon et une grande quantité de boulets, de poudre et de cartouches. On démantela toutes les batteries, à l'exception de celles qui commandaient l'entrée de la rivière et se trouvaient sur la montagne où l'on voulut loger nos troupes. Nous ne perdîmes dans cette affaire que six hommes tués et seize blessés, quoique l'ennemi eût fait un feu épouvantable. Le lendemain le commandant Van Braam envoya quelques prisonniers indigènes, avec une lettre écrite dans la langue du pays, dans l'intérieur des terres afin d'offrir à tous les habitans qui retourneraient à leurs négreries un plein et entier pardon. Cette mesure eut le meilleur succès, car journellement un grand nombre de fuyards retournèrent dans leurs foyers.

Les palissades qui barricadaient l'entrée de la rivière ayant été enlevées, on envoya le 9 Août quelques embarcations armées remonter cette rivière afin de débusquer l'ennemi qui cherchait à prendre position à quelques milles en amont. A notre approche, l'ennemi prit la fuite en nous laissant entre les mains trois pièces de

montagnes et même jusqu'à son dîner qu'il était sur le point de prendre. Le lendemain les nôtres continuèrent leur expédition, allant tantôt à la voile, tantôt à rames et arrivèrent vers les huit heures devant un camp où se trouvaient 800 Malais, troupes auxiliaires du roi de Salangoor. On entra en composition avec eux et on leur fit jurer sur le Coran de quitter le parti des Salangoriens et de prendre le nôtre. Ces gens nous informèrent que le roi lui-même se trouvait à une demi-lieue de là de l'autre côté de la rivière. Étant parvenus sur l'autre rive, ces nouveaux auxiliaires furent pour les nôtres d'excellens éclaireurs dans une forêt épaisse et par des chemins détestables. Après avoir marché une demi-heure on vit la rivière et ses bords où se trouvaient une multitude d'ennemis et quinze *baloors* espèces d'embarcations très-légères. A cette vue les auxiliaires prirent à gauche et à droite, et les Hollandais marchèrent en avant, tête baissée, quoiqu'ils dussent craindre quelque trahison. Cependant cette crainte n'était pas fondée. Nos nouveaux alliés n'aimaient pas la fumée du canon; ils ne voulaient que servir d'éclaireurs sans se mêler de la querelle, et tirer de l'argent des deux partis ayant reçu encore le matin même de ce jour chacun 30 sols du roi de Salangoor. L'ennemi découvrit bientôt les Hollandais et leur envoya quelques volées de mitraille de plusieurs petits pierriers, décharge qui blessa six de nos hommes. Cependant une vive fusillade força l'ennemi à fuir dans les bois, après avoir incendié deux de ses pirogues. Nos chaloupes n'étant pas encore arrivées, nous fûmes forcés de nous arrêter quelque temps sur les bords de la rivière, mais le capitaine des Malais offrit de passer la rivière à la nage avec son monde et de prendre possession des pirogues, afin qu'elles ne fussent pas incen-

diées. Cette offre ayant été acceptée, les Malais se jetèrent à l'eau en tenant leurs fusils et leurs gibernes au-dessus de la tête et atteignirent heureusement le bord opposé de la rivière et presque en même temps arrivèrent toutes nos chaloupes qui transportèrent sur le champ tout notre monde sur l'autre rive. Là on s'empara de treize *baloors* chargées de riz, de gingembre, de noix-d'arec, de pinang et d'autres marchandises. On fit aussi vingt-cinq prisonniers. Cependant les Malais se mirent à piller, mais il suffit de leur enjoindre qu'ils seraient traités en ennemis pour faire cesser ces désordres.

Comme on tombait de fatigue et qu'on n'avait pas des avis certains sur le nombre des ennemis, on ne jugea pas prudent de les poursuivre dans l'épaisseur des bois et on résolut de passer la nuit dans les barques dont on s'était emparé.

Vers une heure de la nuit on entendit quelque bruit dans le bois, et ce bruit augmentant nos sentinelles crièrent qui vive sans recevoir de réponse. On entendait clairement des pas d'homme et, après avoir tiré quelques coups de fusil, le tumulte de plusieurs voix d'hommes augmenta sensiblement. Alors le lieutenant-commandant Van Stralen fit jouer les pièces à mitraille dans la direction du bois où les cris et la confusion montèrent au comble et même on vit à la lueur des feux qu'une multitude d'ennemis y courait dans le plus grand désordre et cherchant son salut dans la fuite. A la pointe du jour on alla faire des reconnaissances, mais on n'y trouva que des vestiges de l'ennemi qui avait espéré surprendre les Hollandais à la faveur des ténèbres. Un indigène, qui vint solliciter son pardon, nous donna ces informations et nous apprit encore que l'ennemi avait eu beaucoup de blessés

mais peu de tués et que le roi s'était retiré dans l'intérieur du pays.

Après avoir remonté la rivière l'espace de trente-cinq milles et avoir fait plusieurs reconnaissances sans rien rencontrer, on résolut de retourner aux vaisseaux où l'on arriva après une absence de 10 jours. Un des princes d'Atchien, qui avait aidé les Néerlandais de monde et de bâtimens, fut proclamé roi de Salangoor. On lui fit prêter serment et on l'installa, ce qui acheva la prise de possession, par la Compagnie des Indes orientales, du royaume de Salangoor. Un officier de la Compagnie, Smith, fut nommé commandant et on lui laissa quelques troupes et plusieurs bâtimens légers armés.

Le 26 Août 1784, l'escadre mit à la voile et arriva le 30 sur la rade de Malacca. Alors on hâta les préparatifs pour l'expédition de Riouw, l'antre des Bougines, expédition qui ne put partir cependant avant le 10 Octobre 1784. Le 23 de ce mois on jeta enfin l'ancre sur cette rade.

Dans l'île de Mars, à l'entrée de la rivière de Riouw il y avait deux *bentings*, *koeboes* ou batteries, de manière que l'entrée de la rivière était fermée. Au nord de l'île, il y avait une passe, le canal du nord, point où il y avait un benting armé de pièces de 8 et de 12 et sur lequel l'ennemi avait rassemblé ses bâtimens pour rendre le passage impossible. Cependant l'ennemi chercha à gagner du temps en parlementant et le mettait effectivement à profit pour se fortifier davantage et se préparer à une vigoureuse résistance.

Le commandant Van Braam rejeta toutes les propositions oiseuses et fit signifier au prince de Riouw, Ali, frère du roi qui venait d'être tué, que si le matin il n'avait pas reçu de réponse décisive, il aurait commencé les hostilités.

Le lendemain 29, au lever du soleil, tout fut prêt pour faire une descente sur l'île de Mars, mais l'ennemi prévint les Hollandais en attaquant avec la plus grande furie les chaloupes de débarquement dans le canal du nord. Van Braam, apprenant que l'ennemi avait attaqué notre ligne, fit signal de monter à bord des bâtimens armés et donna l'ordre d'opérer le débarquement au nord de l'île et de donner l'assaut aux batteries. Afin de faire une diversion les vaisseaux firent un feu épouvantable sur l'île et sur la batterie du sud. Arrivé au cap occidental de l'île on vit que la flotille ennemie avait été mise en fuite avec perte de deux *baloors*. Alors les chaloupes nagèrent à la batterie du nord qui était armée de deux pièces de 12 dont on brava le feu avec la plus grande résolution. Un canonnier ennemi qui s'apprêtait à mettre le feu à une pièce fut assommé d'un coup de crosse de fusil, les autres avaient déjà pris la fuite. Ce poste important fut confié à un officier avec une garnison suffisante, pendant que les autres troupes débarquaient et marchaient à la batterie du sud. On se fraya un passage au travers des bois et des marais, tantôt enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase, tantôt arrêté par d'autres obstacles, enfin on se rassembla sur la plage et on marcha en colonne serrée à la batterie d'où l'on accueillit les nôtres avec une grêle de balles, les pièces étant pointées du côté de la mer.

Les nôtres ouvrirent aussi leur feu, mais eurent à regretter quelques hommes tués par les balles de mousquet et des sagaies, sans pouvoir inquiéter beaucoup l'ennemi à cause de la hauteur et de l'épaisseur des retranchemens. Alors on marcha à l'assaut, bayonnette au bout du fusil et l'on fut accueilli à coups de pierre, de sagaies et de *klewangs* (massues). Cela ne

rabattit pas l'ardeur des Hollandais; on escalada la redoute en poussant des *houras*, on fit sur la batterie un feu d'enfilade et on tua un grand nombre d'ennemis. Quelques-uns, cependant, échappèrent par un petite poterne, se sauvèrent dans les bois et sur de petites prames ou enfin à la nage. Après qu'on se fut rendu maître de la batterie, on la fit sauter et afin de s'assurer s'il se trouvait encore des ennemis dans l'île on poussa des reconnaissances dans toutes les directions. Une troupe qui s'était embusquée dans les bois tomba tout-à-coup sûr nos gens en poussant de grands cris et se battit à la désespérade. On tua là à l'ennemi quarante-cinq hommes, tandis que nous n'en eûmes qu'un seul blessé d'un coup de sagaie à la poitrine. A cause de l'importante position topographique de l'île on résolut d'y mettre une garnison de deux cents hommes sous le commandement du capitaine Van Rechteren et l'on se rembarqua. Le lendemain on envoya une patrouille qui trouva dans le bois un Bougine blessé grièvement. Les nôtres, croyant cet homme mort, s'éloignèrent; mais ils n'eurent fait que quelques pas que ce Bougine rassembla toutes ses forces et leur lança une sagaie qui blessa dangereusement un de nos hommes au dos. Ce Bougine fut achevé à coups de crosse de fusil.

Le roi de Riouw, abandonné de tous ses alliés, envoya, deux jours après cet événement, à bord de notre commandant, une ambassade pour annoncer que le roi se rendait à discrétion. On prit sur le champ possession du royaume et on arma la batterie située à l'entrée de la rivière avec les canons de l'île de Mars dont on démantela les ouvrages (*).

(*) Outre les morts et les blessés que cette expédition nous coûta, l'escadre eut beaucoup à souffrir d'une maladie épidémique qui emporta

Après avoir mis ordre à tout, on quitta la rade et on revint le 11 Décembre 1784 à Batavia avec quelque butin et vingt-deux drapeaux qui furent remis à son altesse le prince Guillaume V par le major Hamel qui était retourné dans la Mère-patrie.

Ces brillans faits d'armes de nos intrépides marins qui avaient conquis la péninsule de Malacca et soumis trois puissans princes, ne furent presque pas rapportés par les papiers publiés dans un temps où la discorde civile agitait la Mère-patrie. Les drapeaux conquis furent appendus en 1786 dans la grande salle de la cour à la Haye et se trouvent maintenant dans les salles du chantier de l'état à Amsterdam.

On peut dire avec vérité: que les braves qui ont fait la guerre contre les Malais, là où il fallait vaincre ou mourir, possédaient le véritable, l'antique caractère des Hollandais qui font les actions les plus éclatantes sans en être fiers et sans rechercher la célébrité. La gloire, la prospérité et la liberté de la patrie étaient les seuls sentimens qui animaient ces preux; puissent leurs arrières neveux ne pas dégénérer et rester dignes de leurs ancêtres (*).

---

cent quatre-vingts hommes et dont trois cent cinquante-six étaient encore attaqués lors du retour à Batavia.

(*) Nous pouvons dire avec vérité aussi que l'auteur, dans le moment où il formait ce vœu, a pu se convaincre que les Bataves d'aujourd'hui sont restés fidèles à l'antique gloire nationale.

Note du traducteur.

Combat intrépide du capitaine J. C. Baane, commandant du Christophe Colomb, *contre deux bâtimens armés portant pavillon républicain de France.*

(1794.)

Notre pays, entraîné par le torrent de la révolution française qui a inondé l'Europe de sang, se vit bientôt enlever toutes les sources de sa prospérité. Cependant de temps à autre des hommes se levèrent qui soutinrent glorieusement l'honneur du pavillon batave.

Les Français, croisant en 1793 et 1794 contre nos marchands dans les mers des Indes, le Gouvernement de Java résolut d'armer autant que possible les bâtimens et de les faire convoyer par des vaisseaux de guerre.

Au mois de Juin 1794 le brave J. C. Baane reçut ordre d'accompagner, avec le *Christophe Colomb* de cinquante pièces, le navire de la Compagnie le *Prince héréditaire* et de le convoyer par la mer de Chine jusqu'au *Japon* (*).

Arrivé dans le détroit de *Gaspar*, Baane rencontra deux vaisseaux portant pavillon républicain français,

(*) Ce brave marin assista en 1784 en qualité d'officier de pont à l'expédition de Malacca et prit de sa propre main deux drapeaux ennemis; d'ailleurs les honorables cicatrices dont il était couvert, étaient des preuves irrécusables que mainte fois il avait affronté le feu de l'ennemi. Baane a fait trois voyages aux Indes qui se trouvent relatés dans un ouvrage qu'il nous a laissé sous le titre de: *voyage dans une partie des possessions hollandaises aux Indes orientales*. Cet intrépide marin est mort à la Haye le 1 Avril 1823 à l'âge de 61 ans, d'une attaque d'apoplexie.

l'un était la frégate la *Modeste* et l'autre le vaisseau *de Houtlust* respectivement de quarante et de cinquante canons. Le *Houtlust* était un vaisseau de la Compagnie des Indes qui, cinglant avec un riche chargement de Malacca à Batavia, avait été pris par la frégate et réarmé en guerre.

Loin de s'effrayer de cette disparate de forces, Baane résolut d'attaquer les Français et sut, en manœuvrant habilement, se placer entre les deux bords ennemis. On se battit pendant une heure et demie avec le plus grand acharnement jusqu'à ce que le feu de l'ennemi commençat à faiblir. La *Modeste* prit enfin le large et le *Houtlust* fut repris et amariné. Ce fut un bien grand service que Baane rendit à son pays et particulièrement à la Compagnie des Indes orientales, puisque par là le *Prince héréditaire* put continuer en toute sûreté son voyage au Japon. Baane compta sur son bord 13 tués et 21 blessés.

Il faut attribuer aux malheureuses circonstances de la Compagnie des Indes et aux événemens déplorables qui à cette époque affligèrent la patrie que Baane et son équipage ne reçurent pas alors leur part de prise qui leur revenait légalement. Il était réservé à notre roi chéri de récompenser notre brave et il le fit par son arrêté du 16 Mai 1816 qui conféra à Baane le grade de capitaine-lieutenant de marine avec un traitement de mille florins par an.

Rencontre entre la frégate hollandaise la Vigilance *et les frégates françaises la* Proserpine *et la* Seine.

(20 *Mai* 1794.)

Au commencement du mois de Mai 1794 la frégate *la Vigilance* de 24 canons, commandée par le capitaine-lieutenant Jean Guillaume van Hamel, et *l'Alliance* de 36 pièces, commandée par le capitaine-lieutenant F. C. Duim, appareillèrent de Lisbonne, avec un convoi de cinquante-huit navires tant hollandais, qu'anglais et danois, venus en partie de Malaga et de Cadix et ralliés sur le Tage, pour conduire cette flotte marchande au lieu de sa destination. Ces frégates rencontrèrent à la hauteur de Brest, à environ soixante milles à l'ouest de l'île d'Heysand, deux fortes frégates françaises de 44 canons et ayant chacune à bord plus de 400 hommes. C'étaient la *Prosérpine* et la *Seine*. La première était commandée par le capitaine Perré et elles appartenaient toutes deux à la grande flotte française, commandée par l'amiral Villarez de Joyeuse qui avait appareillé quelques jours auparavant de Brest pour attendre et convoyer la riche flotte qu'on attendait d'Amérique et la protéger enfin contre les Anglais qui avaient aussi en mer une flotte sous le commandement de l'amiral Howe.

L'Alliance, ayant été détachée pendant la matinée du 20 Mai pour faire chasse sur un bâtiment qu'on avait découvert dans le lointain, perdit, dans l'ardeur de la poursuite et comme il ventait grand frais du nord, sa grande vergue et ne put ainsi atteindre le navire auquel il donnait la chasse. Le temps se met-

tant à la brume, Van Hamel héla le capitaine Duim et lui fit signal de ralliement et de couvrir l'arrière-garde du convoi qui devait serrer la ligne.

Vers une heure et demie, le temps s'éclaircissant, on découvrit les deux frégates françaises à demi-mille au lof du convoi, ainsi qu'une autre frégate que les nôtres prirent d'abord pour un vaisseau de ligne ennemi, mais qui se trouva être un vaisseau colonial anglais pris récemment par les frégates françaises.

Quoique les forces des Français fussent huit fois supérieures à celle de la *Vigilance* (*), *l'Alliance* se trouvant hors d'état de rendre quelque service puisque ses batteries étaient démontées par la chute de sa grande vergue, néanmoins Van Hamel, de concert avec son premier officier (†) prit la résolution courageuse d'attendre l'ennemi et d'accepter le combat. Cela se fit dans la vue de donner au convoi et à *l'Alliance* l'occasion de s'échapper. Ces bâtimens avaient pris à Cadix une somme considérable d'argent et un riche chargement de cochenille pour compte du commerce d'Amsterdam. On fit signal à cet effet et on s'apprêta au combat. La *Vigilance* ne tarda pas à être attaquée et vivement canonnée par la *Proserpine* et rendit le feu avec cette vigueur qui caractérise les marins hollandais. La frégate la *Seine* sembla d'abord vouloir

---

(*) La *Vigilance* n'avait que 24 canons de 8 ℔ et 2 de 6 et 139 hommes.

La *Proserpine* avait 28 canons de 18 ℔ 2 de 12, 14 caronades de 24 et 400 hommes.

La *Seine* avait 28 canons de 18 ℔ 2 de 12, 14 caronades de 24 et 400 hommes.

(†) Antoine Corneille Twent, aujourd'hui contre-amiral, inspecteur-général du pilotage, chevalier du Lion néerlandais. Les autres officiers étaient les lieutenants titulaires H. B. Smissart et Pierre de Lange, aujourd'hui capitaine, et Van Hees.

inquiéter le convoi, afin de couper le plus grand nombre possible de bâtimens; mais voyant que la *Vigilance* présentait une défense opiniâtre, elle l'aborda à l'arrière, lui envoya sa bordée d'enfilade tout le long de son pont et l'accosta enfin en travers de manière que cette petite frégate se trouva entre deux feux. — Le convoi, quoique favorisé par une bonne brise, n'étant pas encore hors de vue, Van Hamel continua, dans cette position critique, à essuyer le feu de l'ennemi pendant une heure, ce qui abîma la coque et écharpa les agrès de son vaisseau. Finalement, jugeant que le convoi était sauvé à l'exception d'un petit Koff qui semblait ne pas pouvoir marcher sous voiles, Van Hamel, pour ne pas sacrifier sans motifs le reste de son brave équipage, baissa pavillon, d'autant plus qu'il était convaincu que l'ennemi ne pouvait plus atteindre avant la nuit le convoi. Il se rendit donc à la *Proserpine* qui l'avait séringué depuis le commencement du combat à portée de pistolet; aussi la *Vigilance* se trouvait-elle dans l'état le plus déplorable.

L'Alliance avec son riche chargement et les autres navires du convoi arrivèrent à bon port; il n'y eut que le petit Koff et deux autres navires anglais, séparés quelques jours plus tard de *l'Alliance*, qui allèrent tomber au milieu de la grande flotte française et furent pris.

Dans ce combat le lieutenant de marine Van Hees eut la jambe gauche emportée près du genou et il mourut presque sur le coup. Ce combat inégal ne nous coûta heureusement que deux hommes tués et sept ou huit blessés grièvement.

La *Vigilance* fut conduite à *l'Orient*, mais l'équipage fut réparti sur les deux frégates françaises avec lesquelles il dut rester pendant quelque temps en mer et assister

aux batailles qui eurent lieu les 27 et 28 Mai et le 1er Juin entre les flottes anglaise et française, sous le commandement de lord Howe et de l'amiral Villarez de Joyeuse. On débarqua ensuite nos braves marins à Brest où, sous le régime de la terreur de Robespierre, on leur enleva tout ce qu'ils possédaient; enfin on les transporta à Quimper-Corantin où ils restèrent prisonniers pendant quatorze mois et où les maladies et les privations les réduisirent à soixante hommes.

Les Français cependant nous rendirent justice, car le rapport du capitaine de la frégate française Perré, fait à l'amiral Villarez de Joyeuse, fut conçu dans les termes les plus flatteurs pour notre capitaine Van Hamel. Ce rapport se terminait par la phrase suivante: »Par »la forte résistance de la corvette hollandaise, nous »n'avons pu prendre, qu'un seul navire de tout le convoi."

Bataille navale acharnée entre les Hollandais et les Anglais, près de Kamperduin.

(11 *Octobre* 1797.)

La flotte hollandaise avait mouillé tout l'été sur rade du Texel, ayant des troupes à bord pour tenter un débarquement sur les côtes d'Irlande. Ce projet cependant avorta, puisque les matelots anglais, qui poussés par la révolte avaient fermé les embouchures de la Tamise, ne tardèrent pas à être soumis.

Le 7 Octobre la flotte hollandaise appareilla, croisa quelques jours dans la mer du nord et découvrit dans la matinée du 11 cinq voiles ennemies qui filaient grand largue de nord-nord-est et déployaient pavillon du faite

des mâts, ce qui fit supposer qu'elles avaient vue de leur flotte. Le commandant en chef De Winter (un émigré de 1795) fit signal aux vaisseaux de la flotte, composée de 15 vaisseaux de ligne et de 11 frégates de se mettre dans les eaux du bâtiment de la tête de la ligne. Le vent venait du nord-nord-ouest, brise de perroquet carabinée et la mer étant très-houleuse.

Cependant on s'apprêta au combat et on se rangea en ligne. Vers dix heures et demie on montra ses couleurs sur le signal donné par l'amiral. La flotte anglaise comptait 16 forts vaisseaux de ligne, trois frégates et quelques cutters sous le commandement de l'amiral Adam Duncan et elle arriva à force de voiles, ayant la faveur du vent, en deux escadres sur la nôtre, de manière que l'action commença sur le champ (*).

L'amiral du pavillon rouge anglais, Richard Onslow tomba avec sept ou huit vaisseaux sur notre arrière-garde, commandée par le vice-amiral Reyntjes. On se battit des deux parts avec acharnement; mais l'expérience, la vélocité et la tactique des Anglais nous firent beaucoup de mal. La défense, que les Anglais rencontrèrent près de notre avant-garde sous De Winter lui-même, fut des plus opiniâtres.

L'amiral anglais Duncan avec huit vaisseaux tâchant

(*) La flotte hollandaise attendit l'ennemi dans l'ordre suivant: La *Liberté* de 68 canons; le *Protecteur* de 56; *l'Hercule* de 64; *l'Amiral Tjerk Hiddes de Vries* de 68; la *Liberté* de 74; les *États-Généraux* de 74; le *Wassenaar* de 64; le *Batave* de 56; le *Brutus* de 74; le *Leyde* de 68; le *Mars* de 44; le *Cerbère* de 71; le *Jupiter* de 72; le *Haarlem* de 68; *l'Alkmaar* de 56; le *Delft* de 54; *l'Atalante* de 18; *l'Héroïne* de 32; la *Minerve* de 26; la *Galatée* de 18; la *Vigilance* de 26; *l'Embuscade* de 32; *l'Ajax* de 18; le *Levraut* de 8; le *Monnikendam* de 44; la *Daphné* de 18. La flotte anglaise comptait 78 canons et 1600 hommes de plus que la flotte hollandaise.

de courir entre la *Liberté* et les *États-Généraux* ainsi qu'entre le *Vries*, *l'Hercule* et *l'Égalité*, le combat devint général sur toute la ligne. Plusieurs de nos vaisseaux furent attaqués de tous côtés et mis entre deux feux.

Il serait trop long de suivre cette bataille dans tous ses détails, de décrire ce qui se passa sur chaque vaisseau; nous nous bornerons donc principalement aux faits d'armes de notre amiral et à dire l'issue fatale de cette lutte qui offre un grand nombre de preuves de la bravoure la plus intrépide.

L'amiral Duncan, qui avait arboré son pavillon sur le *Vénérable* de 74 canons et de 593 hommes, fut bientôt engagé avec la *Liberté* de l'amiral néerlandais. Le combat fut si violent que des deux parts on n'y voyait pas, la *Liberté* se trouvant être le point de mire de trois vaisseaux. De Winter se défendit bravement; mais cela ne put empêcher que bientôt son vaisseau ne fut presque tout-à-fait désemparé. Pour se tirer de cette position affreuse, l'amiral tâcha d'atteindre les *États Généraux* qui s'était éloigné de la *Liberté* afin de se mettre à couvert de *l'Hercule* qui était en feu. Mais le vent ayant sauté et la *Liberté* ayant été abîmée au point d'avoir toutes ses manœuvres en écharpe, on ne put changer la barre.

Quoique la *Liberté* fût attaquée de toutes parts et que le nombre des tués et des blessés augmentât à chaque instant, De Winter entretint cependant toujours le feu le mieux nourri. Voulant faire signal aux vaisseaux le *Brutus*, le *Leyde* et le *Mars*, qui se trouvaient au lof, de venir à son secours, il ne put le faire parce que ses signaux furent chaque fois aussitôt abattus que hissés. Tout en combattant la *Liberté* courut entre deux écoutes sur *l'Hercule* qui brûlait tou-

jours. Les Anglais tâchant d'éviter ce vaisseau, la *Liberté* s'aidant de ses mâts de fortune, se dégagea quelque peu de l'amiral anglais.

Cependant la *Liberté* se trouva de nouveau engagée avec un autre vaisseau de ligne qui avait encore conservé ses voiles. L'amiral hollandais se défendit vigoureusement quoique les pièces du pont et de la galerie fussent démontées, que le pont fût jonché de cadavres et que les vergues et les voiles de la misaine fussent abattues. Le vaisseau n'était presque plus gouvernable tandis qu'on désespérait d'être secouru. Cependant, quoique l'ennemi entourât de tous côtés la *Liberté*, on continua à se défendre dans l'espoir de courir si près de la côte que les Anglais n'oséraient suivre. De Winter même tomba, de nouveau avec la plus grande résolution, sur l'ennemi, ce qui fit que le combat recommença avec une nouvelle fureur qui coûta beaucoup de monde aux deux partis. Dans ce moment l'amiral anglais revint à la charge et vint séringuer, à portée de pistolet, la *Liberté* de deux bordées, tandis qu'un vaisseau de soixante-quatorze et un autre accostaient ce malheureux vaisseau à babord et à tribord. Par ce feu croisé les trois mâts tombèrent par dessus le bord avec un bruit épouvantable, ce qui tua et blessa beaucoup de monde.

Cependant tous ces désastres ne purent abattre tout-à-fait le courage des marins; on continua le combat avec les pièces dont on pouvait encore se servir et le feu ne faiblit que lorsque la batterie de tribord fut tout-à-fait démontée. L'ennemi ayant alors l'occasion de rectifier son feu, l'amiral hollandais fut bientôt réduit à l'état le plus désespéré. Après une défense exemplaire De Winter dut cesser son feu vers les trois heures. Une forte frégate anglaise, accostant, mit un canot de-

hors avec lequel l'amiral De Winter arriva, vers les quatre heures, à bord de l'amiral anglais Duncan qui lui-même avait trente-quatre boulets au-dessous de sa bande de flottaison et était horriblement abîmé (*). La patrie perdit dans cette funeste bataille, neuf vaisseaux de ligne et une frégate dont les Anglais en remorquèrent huit. De Winter eut la triste célébrité d'être le premier amiral hollandais qui tombât aux mains des Anglais. Si tous les autres capitaines avaient combattu avec la même bravoure que leur chef le désastre certes n'eût pas été si grand. Des marins expérimentés tels que Kinsberghen et Melville ont rendu hautement hommage à la bravoure de De Winter, tan-

(*) Parmi les traits de bravoure et de fidélité on remarqua particulièrement le suivant: Le matelot Henri Cramer, desservant d'une pièce du *Cerbère*, aux côtés desquels deux hommes furent emportés, encouragea ceux qui vinrent les remplacer et leur promit une gratification s'ils se comportaient avec bravoure. Quoique Cramer ne possédât pour tout avoir que six florins, il exécuta ses promesses. Après la bataille il donna à chaque blessé un florin et aux autres braves qui avaient servi sa pièce chacun dix sols.

Le vaisseau le *Cerbère*, faisant partie de l'arrière-garde et commandé par le capitaine-lieutenant Jacobsen, avait vaillamment combattu. Au commencement de la bataille Jacobsen empêcha le vice-amiral anglais de couper la ligne entre le *Jupiter* et le *Cerbère* Il força un bâtiment ennemi de contre-brasser sa grande hune et de dériver. Sur le signal de l'amiral de mettre dehors plus de toile et d'aider les vaisseaux de la tête de la ligne, il courut au plus près d'un vaisseau anglais de 74 et le séringua si impitoyablement qu'il lui abîma tout le miroir et lui abattit son gouvernail. Le brave Jacobsen crut de forcer son ennemi à baisser pavillon, mais il en fut empêché par une bourrasque qui favorisa les manœuvres de son adversaire pour échapper. Cependant le *Cerbère* tint aussi près que possible de l'Anglais et lui envoya à l'arrière une bordée d'enfilade qui fit partir des cris horribles du vaisseau ennemi. Malheureusement le feu prit alors à bord du *Cerbère*, mais on parvint cependant à se rendre maître des flammes. Notre brave Jacobsen combattit encore avec plusieurs vaisseaux ennemis jusqu'à ce que, tout-à-fait désemparé, il fût forcé de filer sur le Texel pour ne pas couler bas.

dis que ses vainqueurs lui donnèrent les preuves les moins équivoques de leur admiration. Aussi De Winter, à son retour dans la patrie, fut-il accueilli avec la plus grande distinction; on lui donna même des fêtes magnifiques comme si ce fût De Ruiter qui fut revenu de la glorieuse expédition de Chattam.

Mort héroïque du lieutenant de marine J. Olyve.

(24 *Mars* 1804.)

La paix avec l'Angleterre, conclue le 27 Mars 1802 à Amiens, semblait, après tant d'orages, promettre quelque repos aux Provinces-Unies, mais, pendant la même année, tout cet espoir s'évanouit devant l'ambition française et la jalousie commerciale de la Grande-Bretagne.

La Néerlande devint l'innocente victime de cette rupture. Déjà provisoirement la perfide Albion s'empara d'une multitude de nos navires richement chargés pour les déclarer plus tard de bonne prise (*).

Une flotte ennemie croisait sur nos côtes et enlevait

(*) Il ne sera peut-être pas hors de saison de rapporter ici un extrait d'un discours de Mr. le duc Fitzjames, prononcé récemment à la tribune française. L'orateur y attaque avec force et justesse l'alliance de la France avec l'Angleterre; »c'est un *mensonge*, une *insigne duperie*, dit-il, que *cette alliance*. A cette occasion il signale des faits patens, irrécusables pour prouver quelle est la politique constante de l'Angleterre avec ses alliés: »Je leur montrerai d'abord, dit-il, en 1792 *la Hollande*, la plus ancienne et *plus fidèle* alliée de l'Angleterre, entrainée par elle à la guerre, et se joindre à la coalition et lui prodiguer ses armées, ses flottes, ses trésors. En 1793, les chances de la guerre ayant tourné en faveur de la France, je leur montrerai les Anglais regagner paisiblement leurs

maint navire marchand. Quelquefois même les Anglais se hasardaient à surprendre de nuit, avec leurs chaloupes et canots, des bâtimens hollandais et à s'en emparer.

Pendant la nuit du Samedi 24 Mars 1804, à minuit et demie, les hommes de quart de la canonnière la *Terreur* s'aperçurent de l'approche de bâtimens ennemis. Le brave commandant Olyve s'empressa de monter sur le pont et de recommander le plus grand silence.

D'abord la brume empêcha de distinguer quelque chose, mais bientôt on s'aperçut par le mouvement des eaux qu'il y avait des embarcations sous la côte, puis on entendit quelques coups de fusil et enfin on reconnut que c'étaient les Anglais qui arrivaient.

Alors le lieutenant Olyve fit tirer sur l'ennemi qui l'entoura bientôt avec sept chaloupes armées. Avec le plus grand calme notre commandant ordonna au chi-

---

vaisseaux à travers les provinces qu'ils ne pouvaient plus défendre. La rigueur de l'hiver rendait toute défense impossible.

Mais, aussitôt que leur armée eut quitté le champ de bataille, je leur montrerai les Anglais courir sur les flottes de la Hollande, s'en emparer ou les incendier, se jeter sur une possession de la Hollande, se donner comme maitres aux Antilles, au Cap qu'ils convoitaient depuis long-temps, et à Ceylon d'où ils ne sortirent plus.

En 1814 arrive le jour des réparations. Tout en gardant le Cap et Trinquemale, l'Angleterre offre en effet à la maison de Nassau la plus belle des indemnités. Elle lui donne la Belgique et crée le royaume des Pays-Bas.

Mais en 1830 une révolution lui ayant fait perdre la Belgique et le roi de Hollande réclamant l'appui de l'Angleterre et l'exécution des traités de 1814 et de 1815, comment lui répond cette puissance? Par 75 protocoles et l'envoi en Belgique d'un roi de fabrique anglaise."

Ces exemples récens ne suffisent-ils pas pour prouver à l'évidence que l'alliance de l'Angleterre est plus pernicieuse que son inimitié ouverte? Albion n'embrasse ses alliés que pour les étouffer, ce sont les caresses du Léopard....

Note du traducteur.

rurgien B. Bomhoff de se rendre à son poste et de préparer ses bandages et ses instrumens, déclarant vouloir plutôt mourir que de rendre la canonnière. De notre côté on fit donc un feu bien nourri avec des pièces de 6, des mousquetons et des pièces à pivot. L'infatigable commandant encouragea son monde, criant: »Ça »mes enfans! défendez vous bravement afin de ne pas »tomber aux mains de l'ennemi." Ces paroles aussi trouvèrent de l'écho. Le magasinier P. Cornelis, le caporal Dominique Juno et le matelot Voorman déclarèrent aussi qu'ils voulaient vaincre ou mourir. Ils ne quittèrent pas un instant leur poste pendant l'action, mais combattirent en gens de cœur, à côté de leur chef. L'Anglais tâcha de monter à l'abordage, mais il fut repoussé. Le canon, qui s'était tu pendant l'abordage, recommença à tonner et tous nos marins jurèrent unanimement de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et ils tinrent parole. Quoique le brave Olyve eût déjà reçu deux blessures, une à la joue et l'autre à la jambe, il continua à repousser l'ennemi, la hache et le pistolet au poing; un quart d'heure après notre brave commandant reçut un coup de pique et il arracha l'arme de sa blessure nonobstant laquelle il continua à se défendre en faisant mordre la poussière à plusieurs ennemis jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang, qui coulait à gros bouillons, il tombât sur le pont. Ce malheur hâta la perte du bord. Les Anglais amarinèrent la canonnière et jetèrent à la mer le brave Olyve qui, d'après le témoignage du matelot Voorman, respirait encore.

Les Anglais eurent, d'après leur propre aveu, 17 tués et 25 blessés et voulurent conduire alors la prise à bon port. Mais, ne connaissant pas les côtes, ils durent se confier à notre pilote. Ce fidèle Néerlandais, qui vou-

lait conserver le bord à notre marine, avait conduit le bâtiment presque en dessous du feu du *Strik* lorsque les Anglais laissèrent tomber l'ancre. Jusqu'à deux fois le pilote avait tâché de l'empêcher en disant: »Je suis »pilote, je conduirai le vaisseau à bon port, pendez-»moi si je ne le fais pas." Les Anglais, cependant, craignant quelque malheur, résolurent d'abandonner la canonnière. Après avoir tout pillé ils emmenèrent dix prisonniers et s'éloignèrent. Le pilote et vingt hommes de l'équipage furent conservés pour leur pays et arrivèrent avec la *Terreur* devant la jetée de Zierickzée où l'on se réjouit de cette heureuse délivrance (*).

(*) Les Anglais surprirent de la même manière et favorisés par les ombres, le 31 Mars 1804 vers les onze heures du soir, le brick *l'Atalante* de 18 pièces sous le commandement du capitaine-lieutenant Guillaume Swedenryk Carp. Ce bâtiment mouillait sur le Vlie. Comme les Anglais jetèrent beaucoup de monde à la fois sur le pont, la moitié de l'équipage se trouva prisonnière en bas sans pouvoir monter. Cependant le brave Carp continua à se défendre intrépidement jusqu'à ce que couvert de blessures il tombât expirant sur le pont. Le contre-amiral anglais du pavillon bleu Edward Thornbrough, dans une lettre écrite au contre-amiral Verheull, a rendu hommage à la bravoure du capitaine Carp en ces termes:

»Les chances de la guerre nous ayant rendus maitres de *l'Atalante*, brick national hollandais, et désirant de rendre le plus grand hommage à la mémoire du commandant Carp qui est mort à son poste, après avoir fait la plus brillante défense, je vous ai envoyé son domestique avec ses effets afin de remettre ceux-ci à sa famille etc."

Carp avait déjà donné mainte preuve de bravoure et de fidélité et c'est ainsi que sa perte fut pleurée non seulement par sa famille, mais par la patrie reconnaissante.

Destruction d'Alger et de sa flotte par les flottes combinées Anglaise et Néerlandaise.

(27 *Août* 1816.)

Après que la Néerlande eut en 1813 secoué le joug, devenu insupportable, de la France, le commerce et la navigation commencèrent à renaître et le pavillon du Lion commença à flotter glorieusement sur les mers. Cependant les Algériens exigeaient que le tribut, dont ils avaient été privés pendant la domination française, leur fût payé et c'est pourquoi ils se permirent de molester nos navires marchands. En même temps, ces pirates montrèrent un grand mépris pour le pavillon anglais et enlevèrent des plages italiennes des hommes qu'ils condamnèrent au plus rude esclavage.

Lord Exmouth (connu comme Edward Pellew par sa valeur et ses nombreuses expéditions) fut envoyé par l'Angleterre dans la Méditerranée pour châtier les pirates des États Barbaresques et obtenir pour l'avenir la promesse formelle de ne plus faire de prisonniers et de mettre en liberté sur le champ tous les esclaves chrétiens. Nonobstant toutes les négociations pacifiques on reçut du chef d'Alger la réponse impudente: »Jamais le Divan ne consentira à rendre à la liberté sans rançon les esclaves chrétiens de quelque puissance que ce soit. La piraterie est l'ame du commerce de notre peuple et l'unique soutien de notre état." Les Algériens retinrent même le consul anglais Donald; mais ils allèrent encore plus loin dans la voie des violences.

Des Napolitains, des Corses et des habitans de Ste.

Marguerite, pourvus de passe-ports anglais et naviguant sous ce pavillon, s'occupaient sur la côte de Bona de la pêche du corail. Plus de 350 embarcations qui se trouvaient dans ces parages furent assaillies le 23 Mai 1816 par 2000 Maures et Turcs et horriblement maltraitées. Plusieurs inoffensifs pêcheurs furent misérablement massacrés; la rage des brigands alla jusqu'à crucifier un marchand anglais.

Ces atrocités ne tardèrent pas à être exemplairement punies.

Mr. T. P. van der Capellen reçut l'ordre, en qualité de vice-amiral de l'escadre Néerlandaise dans la Méditerranée, de seconder une attaque dont notre grand De Ruiter avait dit un jour à pareille occasion: »Que »pour entreprendre quelque chose avec succès contre »Alger et son Môle il fallait avoir toutes les chances en »sa faveur, le vent comme la marée, et qu'il était très- »difficile sinon impossible de détruire la marine du »Dey d'Alger derrière son Môle."

L'escadre néerlandaise qui devait coopérer à cette grande œuvre était composée comme suit: Le *Melampus* de 44 canons, sous le commandement du vice-amiral Van der Capellen et du capitaine De Man; la *Diane* de 44 canons, capitaine Ziervogel; *Frédérique* de 44 pièces, capitaine Van der Straten, *l'Amstel* de 44 canons, capitaine Van der Hart; *l'Aurore* de 32 canons, capitaine Polders, et *l'Union* de 18 sabords, commandée par le capitaine Wardenburg.

Le 8 Août 1816 les Hollandais rallièrent sur la rade de Gibraltar les Anglais sous le commandement de lord Exmouth et firent voile de conserve le 14 Août pour Alger (*).

(*) Les forces navales des Anglais étaient composées comme suit: *Queen Charlotte*, 110 canons, amiral, lord Exmouth, capitaine J. Brisbane;

Les deux premiers jours tout fut favorable, mais le vent sautant on fut considérablement retardé. Le 24 Août, jour anniversaire de notre roi bien aimé, l'escadre hollandaise pavoisa et tira des saluts, tandis que les Anglais arboraient pavillon hollandais au faîte de leurs mâts.

Le 27 Août, à la pointe du jour, on arriva devant Alger où l'on s'était préparé à la plus opiniâtre défense. Cependant avant de commencer les hostilités, lord Exmouth envoya un manifeste, au Dey Omar, exigeant: la délivrance de tous les esclaves chrétiens sans rançon, le remboursement de toutes les rançons payées depuis peu par la Sardaigne et Naples; la promesse formelle de traiter, dorénavant en cas de guerre, les prisonniers conformément aux usages des peuples d'Europe; la paix avec le roi des Pays-Bas aux conditions de celle conclue avec le prince-régent. La réponse devait être donnée en déans l'heure, et comme elle n'arrivait pas, on embouqua la baie d'Alger aussitôt que la brise de mer le permit et on s'embossa devant la place.

Lord Exmouth embossa le *Queen Charlotte* devant le môle à une distance de vingt-cinq verges. Les vaisseaux anglais suivirent leur amiral, tandis que les Hol-

---

Impregnable, 98 can., contre-amiral Milne, capitaine E. Brace; *Superbe*, 74 can., capitaine C. Ekins; *Minden*, 74 can., capitaine W. Peterson; *Albion*, 74 can., cap. J. Coode; *Leander*, 50 can., cap. E. Chetam; *Severn*, 40 can., W. Aylmer; *Glascow*, 40 can., A. Maitland; *Granicus*, 36 can., W. J. Wise; *Hebrus*, 36 can., E. Palmer; *Heron*, 18 can., G. Benthen; *Mutine*, 18 can., J. Mould; *Prometheus*, 18 can., W. D. Dashwood; *Cordelia*, 10 can., W. Sargent; *Britomart*, 10 can., R. Riddle; *Expres*, 8 can.; *Falmouth*, 8 can.; *Beelzebub*, 2 mortiers, capit. Kempthorne; *Fury*, 2 mort., C. B. Moorsen; *Hecla*, 2 mort., W. Popham; *Infernal*, 2 mort., J. J. Perceval. Il y avait encore quelques canonnières et chaloupes avec des fusées à la congrève et des obusiers.

landais serrèrent la ligne au vaisseau de queue de la flotte anglaise. Tout cela se fit sous le feu le plus épouvantable de la place; à trois heures de l'après-midi tous les vaisseaux étaient en ligne et alors le feu devint vraiment horrible des deux parts. A peine notre escadre, destinée à réduire au silence les batteries du sud, eut elle tiré pendant une demi-heure, que lord Exmouth fit savoir au vice-amiral hollandais qu'il était très-satisfait de la rectitude de notre feu et qu'ainsi il avait lui les coudées franches pour s'occuper exclusivement du môle et des vaisseaux qui s'y trouvaient. On continua ce bombardement pendant plus de six heures sans discontinuation, l'ennemi ripostant vigoureusement. Jamais peut-être on n'a vu de feu plus terrible. Les Hollandais et les Anglais rivalisèrent de zèle pour venger l'humanité outragée, pour obtenir l'abolition de l'esclavage des chrétiens.

Les Anglais, qui étaient embossés à portée de pistolet devant la batterie capitale et le môle, eurent beaucoup de morts et de blessés, principalement *l'Impregnable* qui, au coucher du soleil, comptait déjà cent cinquante tués et blessés. Une bombe ennemie vint tomber sur le pont de ce vaisseau et le traversa jusqu'à la cale; elle tua d'un seul coup cinquante marins. Quel épouvantable spectacle! Sur le *Queen Charlotte*, lord Exmouth reçut une légère blessure à la joue et le capitaine Brisbane tomba à ses côtes dans le moment où il lui donnait des ordres. »Ce pauvre Brisbane! dit-il, il n'est »plus! Parker! prenez le commandement du bord!" — Pas encore Mylord! fut la réponse du capitaine qui n'avait été qu'étourdi en recevant une balle morte et qui recommença le combat. Le ravage des bombes et des fusées à la congrève tant des Anglais que des Hollandais était encore plus épouvantable. Vers les six

heures toute la flotte Algérienne, dans l'intérieur du môle, était en feu et en flammes qui se communiquèrent bientôt à l'arsenal, aux magasins et aux canonnières; c'était un spectacle grand d'horreur, que la plume ne saurait décrire. Bientôt la destruction de la moitié d'Alger et de toute la marine du Dey furent les résultats salutaires des efforts combinés des Anglais et des Hollandais.

Le baron Van der Capellen avait au commencement de l'action ordonné à son capitaine De Man et aux autres frégates de s'embosser le plus tôt que possible à babord de lord Exmouth. Cet ordre fut exécuté sous le feu croisé et incessant de plus de cent canons de l'ennemi.

La *Diane*, commandée par le capitaine Ziervogel, qui connaissait le plan des fortifications ennemies, arriva presque en même temps au poste qui lui avait été assigné par le vice-amiral. Ce vaisseau, embossé à moins de deux encablures de la batterie ennemie, qui tirait de pièces de quarante-deux, riposta avec ses pièces de 18 avec la plus grande vigueur jusqu'à ce qu'ayant épuisé toutes ses munitions, il se retirât un peu hors de portée. L'enseigne de première classe A. J. Weerts, qui eut les deux jambes emportées d'un boulet de canon, mourut sur le coup. Le capitaine Polders, de la frégate le *Dageraad*, se trouva aussi à son poste et dirigea son feu avec la plus grande justesse. Le capitaine Van der Hart, de la frégate *l'Amstel* et le capitaine Van der Straten, de la frégate *Frédérique*, ne furent pas si heureux dans les commencemens à cause de l'épaisse fumée et de leur peu de connaissance des localités; mais ils ne tardèrent pas à se mettre résolument de la partie; tandis que *l'Union*, du capitaine Wardenburgh, placée à l'arrière-garde pour porter se-

cours là où besoin, affronta le feu des batteries ennemies avec beaucoup de résolution et à très-petite distance. Les chaloupes néerlandaises rendirent aussi de grands services en transmettant, sous un feu croisé épouvantable, les ordres du commandant de l'expédition. Le vaisseau *l'Amstel*, présentant son miroir aux batteries ennemies, ses cables de l'arrière ayant été coupés, les chaloupes de *l'Union* arrivèrent pour le touer hors de cette position désavantageuse et à cette occasion la yole, dans laquelle se trouvait le 2e lieutenant De Witte van Oldenbarneveld, fut coulée à fond et ce jeune marin eut la jambe emportée par un boulet de canon et mourut du coup.

Lord Exmouth, vers les dix heures du soir, jugeant que l'œuvre de destruction était assez avancée donna ordre de se mettre hors de portée du feu de l'ennemi et aussitôt les Algériens rédoublèrent la canonnade de tous bords; mais le vent de terre fraîchit et la flotte, au milieu d'une bourrasque épouvantable, alla mouiller vers minuit au centre de la baie.

Lorsque l'amiral anglais arriva, avec le *Queen Charlotte*, en travers du *Melampus*, il voulut voir le vice-amiral Van der Capellen. Exmouth secoua amicalement la main de notre amiral en lui disant: »Je n'ai »pas perdu de vue mes amis de Hollande; ils ont ainsi »que les miens une large part à l'honneur de la »journée."

Cependant la perte des Néerlandais fut petite en comparaison de celle des Anglais. Le chiffre des tués et des blessés sur toute la flotte fut de 870 hommes, parmi lesquels on ne compta sur l'escadre hollandaise que 11 tués et 56 blessés. Mais nos vaisseaux souffrirent beaucoup dans leurs gréemens et mâtures. Ce n'est donc pas à tort qu'un témoin oculaire fit la re-

marque. »Que c'était miraculeux que d'avoir perdu si »peu de monde puisque les boulets entraient par les »sabords et avaient traversé toute la cale."

Le vaillant Exmouth, contre l'habitude anglaise, rendit pleine justice aux Hollandais dans le rapport qu'il fit à son gouvernement sur les événemens d'Alger. Il y dit en propres termes: »Je dois de la re»connaissance à tous ceux qui ont combattu sous mes »ordres, ainsi qu'au vice-amiral Van der Capellen et »à tous les officiers de l'escadre de S. M. le roi des Pays-Bas et j'espère qu'ils seront persuadés que le sou»venir de leurs services ne finira qu'avec ma vie."

Le résultat du bombardement fut des plus efficaces quoique les Algériens se fussent flattés d'abord d'avoir abîmé les vaisseaux au point de les avoir forcé d'abandonner la côte. Mais, lorsque le lendemain à la pointe du jour, la flotte combinée revint à la charge prête à recommencer ou plutôt à achever la destruction totale de la ville, le Dey se décida bien vite à souscrire aux conditions qui d'abord lui avaient été offertes.

Plus de mille esclaves chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quelques néerlandais, furent rendus à la liberté sans rançon. En même temps le Dey promit solennellement que dorénavant les prisonniers chrétiens ne seraient plus traités en esclaves, mais avec humanité, et qu'à la cessation des hostilités on les rendrait sans rançon.

L'allégresse causée par cette insigne victoire fut bien grande non seulement en Angleterre et dans les Pays-Bas, mais dans toute l'Europe. Notre roi bien aimé nomma le vice-amiral Van der Capellen, grand croix de l'ordre militaire de Guillaume. Les capitaines Van der Straten, De Man, Polders, Van der Hart et Ziervogel, furent nommés chevaliers de troisième classe,

et le capitaine-lieutenant Wardenburg, chevalier de quatrième classe du même ordre. En outre le baron Van der Capellen, fut nommé par le prince-régent, chevalier commandant honoraire de l'ordre militaire de Bath, tandis que notre Roi, en témoignage réciproque de sa haute satisfaction, nomma lord Exmouth, grand croix de l'ordre militaire de Guillaume.

Comme corollaire de ce brillant tableau de la renaissance de la gloire de notre marine, nous ajouterons les particularités suivantes: Lord Exmouth, dans un banquet donné à tous les officiers qui avaient contribué à châtier les Algériens, proposa un toast à la glorieuse mémoire de De Ruiter et un autre à celle de Nelson, disant: »J'ai proposé premièrement un toast à De Rui»ter non seulement parce qu'il était plus âgé, mais »aussi parce qu'il était plus grand que Nelson."

Tous ceux qui connaissent l'histoire de ces deux amiraux avoueront que ce ne sont pas des flatteries, mais se réjouiront de ce qu'un amiral anglais ait rendu cette justice à l'héroïsme de nos Lions des mers.

Victoire de Palembang.

(*Juin* 1821.)

Si nous nous sommes réjouis de la victoire remportée sur les Algériens par les forces navales anglo-hollandaises, nous avons plus de motifs encore de nous féliciter de la conquête de Palembang, faite par la bravoure néerlandaise seule, en dépit de la jalousie des Anglais.

Le royaume de Palembang, un point d'appui capi-

tal des possessions néerlandaises aux Indes orientales, situé sur la côte sud-est de Sumatra, nous avait été rendu, avec Java et d'autres dépendances, par les Anglais; mais ceux-ci, avides, jaloux comme toujours, entretenaient des relations avec le sultan Badaroedien et l'encourageaient dans son projet de se déclarer indépendant des Hollandais. Le pavillon britannique flottait même à la place du nôtre sur les minarets du palais du Sultan.

Badaroedien n'était pas un ennemi à mépriser. Il semblait né pour le commandement, ayant beaucoup de jugement, de tactique et de fermeté. Palembang le siége de ses états, situé sur une branche de la Moesie (qui baigne la ville et est communément nommée rivière de Palembang) comptait 25,000 habitans et après l'expulsion des Hollandais, avait été considérablement fortifié.

Le fort hollandais, qui manquait d'ouvrages avancés, et n'avait qu'une garnison de 500 hommes, fut surpris inopinément par le perfide sultan, qui cependant ne put s'en rendre maître. Les corvettes hollandaises *l'Ajax* et *l'Union*, après cette attaque déloyale, canonnèrent le palais du sultan pour y pratiquer une brèche. Cette attaque ayant échoué, une troupe peu nombreuse mais intrépide, commandée par le major Tierlam et le capitaine Van der Wyck, se mit en devoir de forcer les portes de cette forteresse. On fit les plus grands efforts mais inutilement. Les corvettes et le fort ayant épuisé toutes leurs munitions, on se vit hors d'état de continuer à résister à la multitude des ennemis et on résolut de faire voile pour l'île de Banca, afin d'y attendre les renforts que le chargé d'affaires Munthinge alla demander à Java. Là on s'empressa de satisfaire à cette juste demande et le brave contre-amiral Wol-

terbeek fut chargé de cette expédition avec des forces navales respectables. Cette expédition, entreprise en 1819 pour venger l'outrage fait au pavillon hollandais, eut à lutter dans le commencement contre de grands obstacles.

Arrivé à l'embouchure de la Moesie, on se trouva arrêté par des bancs et des bas-fonds que les gros vaisseaux ne pouvaient franchir à moins de très-fortes marées ou seulement à l'époque des sisigies. Ensuite on eut à lutter contre des courans, de manière qu'on n'arriva qu'après deux mois devant l'île de Gombora (*). Là on vit avec étonnement combien le Sultan avait mis à profit l'absence des néerlandais pour se fortifier. Sur l'île et le long des rives de la rivière on avait établi de fortes batteries, de manière que l'ennemi pouvait défendre toutes les approches par le feu croisé le plus destructeur. Le seul accès praticable de la rivière avait été fermé par des estacades, tandis que le Sultan avait prête une multitude de brûlots pour incendier les vaisseaux qui auraient voulu forcer la passe. Telle était la situation des choses lorsque les Hollandais, nonobstant le feu croisé et incessant de l'ennemi, poussèrent jusqu'aux estacades et aux batteries et y ouvrirent un feu épouvantable auquel l'ennemi riposta résolument sans qu'on pût le faire taire.

La situation des Hollandais était vraiment déplorable ; on manquait de tous moyens pour détruire les estacades et on avait à lutter encore contre la violence des courans. On devait donc s'attendre à voir cette entreprise échouer, en dépit des plus courageux efforts. D'un autre côté la saison des pluies approchait et aurait

(*) Palembang est situé, pour la plus grande partie, sur la rive gauche de la Moesie où sur les îles de cette rivière qui sont si nombreuses qu'on a nommé Palembang *la ville des vingt îles*.

été autrement fatale à nos hommes qui avaient déjà beaucoup souffert. Il fallait donc choisir de deux maux le moindre, quoique les Hollandais ne prissent qu'à regret la résolution de se borner au blocus de la rivière.

Cependant cette expédition ne fut pas tout-à-fait infructueuse. On avait appris à connaître les forces et les positions de l'ennemi et calculé les moyens à employer pour abattre à jamais l'orgueil du sultan.

Le gouverneur de Batavia, sentant qu'une seconde expédition à Palembang ne pouvait pas échouer si l'on ne voulait pas voir se propager l'esprit d'insurrection dans nos autres possessions, résolut de tout arranger pour réussir et pour soumettre entièrement les rebelles.

Le 6 Mai 1821, S. E. le gouverneur-général Van der Capellen vint inspecter les vaisseaux et les troupes destinés à la nouvelle expédition de Palembang. Le général-major De Kock, à qui le commandement en chef de ces forces navales avait été confié, se rendit le 7 Mai à bord de la frégate *Van der Werff* qui appareilla deux jours après, précédée ou suivie de deux frégates, quatre corvettes, deux schooners, trois bricks, deux allèges, quelques canonnières et de plusieurs bâtimens de transport et chaloupes de débarquement nolisés à cet effet. A bord du brick colonial *Jacoba Elisabeth* se trouvaient l'ancien sultan de Palembang Najm Al Dien et son fils aîné, à qui on devait remettre le gouvernement de ces parages. Les troupes de débarquement étaient commandées par les braves colonels Bisschoff et la Fontaine; les marins avaient pour chef le colonel Lewe van Aduard qui se trouvait à bord du *Van der Werff*. La frégate de S. M. *l'Aurore*, qui venait d'arriver sur rade de Batavia, et le houcre le *Nassau*, vaisseau rasé,

de bonne construction, qui avait une batterie du plus gros calibre et dont les canonniers pouvaient combattre à couvert, étaient sous le commandement des capitaines-lieutenans Tieman et Verveer.

Dès les commencemens on eut à lutter contre de grandes difficultés. En sortant de rade quelques vaisseaux de transport touchèrent, entraînés par les courans et contrariés par le calme, sur les bas-fonds des *Mille îles*. Personne heureusement ne périt, les hommes qui se trouvaient sur les transports ayant été répartis sur d'autres bords. Arrivé à l'embouchure de la rivière de Palembang, on se réunit à l'escadre du blocus et à un brick qui avait été détaché pour le service de l'île de Banca. En outre l'escadre fut encore renforcée par un grand nombre de prames et une multitude d'auxiliaires envoyés par le résident de Banca et le chef indigène Raja Hakil.

Les 17 et 18 Mai, les deux plus forts vaisseaux le *Van der Werff* et le *Nassau*, réussirent à franchir les bancs de l'embouchure de la rivière, suivis d'une multitude d'autres bâtimens.

Dès lors il fallut employer la plus grande prudence pour ne pas être surpris par des prames armées qui pouvaient arriver à l'improviste, favorisées par la rapidité du courant et incendier nos vaisseaux. Le brave commandant ordonna que la nuit on ne se mettrait pas dans les hamacs et que les canonniers resteraient à leurs pièces. Ces précautions fatiguèrent grandement nos hommes, incommodités qui furent augmentées par les chaleurs insupportables de la journée. Mais on ne se plaignit pas; cela ne servit qu'à encourager notre monde à y mettre une fin une fois pour toutes.

La vie d'un Européen, a dans ces climats brûlans, une valeur double, triple. On prit donc grand soin de la

santé des équipages et des soldats et on leur défendit l'usage de tout ce qui aurait pu être nuisible.

Le cholera morbus, ce fléau horrible que nous ne connaissons malheureusement que trop, régnait déjà avec beaucoup d'intensité à Batavia et ailleurs au départ de l'escadre. Mais cette maladie, quoique apportée à bord par les marins, avait été neutralisée par les grands soins qu'on avait pris pour la combattre.

Cependant les obstacles qu'on avait à surmonter furent nombreux dans les passes tortueuses et étroites de cette rivière si rapide, parsemée d'îles. On n'arriva que le 26 Mai à la pointe méridionale de Poeloe-Panjang, le 29 au-delà de Poeloe-Kramat et Singgries, et le 1 Juin au-delà de Kwala-Oepang. Là on mit quelques troupes à terre pour prendre à l'ennemi une pièce de canon qui en 1819 avait fait feu sur *l'Union*. A l'approche de nos troupes l'ennemi prit la fuite et laissa entre nos mains une pièce de 6 que les nôtres transportèrent à bord. On fit beaucoup de reconnaissances auxquelles nos jeunes officiers se prêtèrent avec enthousiasme, en emmenant quelquefois avec eux des indigènes qui nous donnèrent des renseignemens sur la situation des affaires dans la résidence du Sultan.

Le 8 Juin, on passa devant l'île de Borang où il y avait eu autrefois des batteries; mais on ne trouva plus aucuns vestiges de ces travaux si non quelques palissades. Cependant à l'est de l'île de Salanama on trouva la passe coupée d'estacades et en conséquence les lieutenans Scheidus et Lans allèrent faire des sondes à l'est de l'île, et réussirent si bien dans leur mission que la frégate *Van der Werff* et quelques autres arrivèrent, le 9 Juin vers le soir, en vue des lignes ennemies. L'ennemi, qui s'occupait ardemment à étendre ses retranchemens, surtout à renforcer sa grande

batterie près de la petite rivière de Peladjoe et deux autres batteries navales entre Peladjoe et l'île de Gombora, fut obligé de cesser ces travaux, foudroyé qu'il fut par un feu croisé et bien nourri de nos canonnières et du vaisseau rasé. La nuit, l'ennemi fit jouer les demoiselles pour enfoncer davantage les palissades et les estacades, mais on lui fit bientôt cesser ce jeu à coups de canon chargé à mitraille. Cependant à la faveur des ombres l'ennemi lança sans cesse sur les nôtres des brûlots, et pour écarter ces dangereux visiteurs on fut obligé d'employer continuellement une cinquantaine de chaloupes. Plusieurs jeunes officiers, et principalement le 2e lieutenant De Koning, se distinguèrent particulièrement à cette occasion.

Le 12 Juin, les colonels Bisschoff et la Fontaine, les lieutenans-colonels Riesz, Cochius, Taets van Amerongen, ainsi que le capitaine-ingénieur Van der Wyck, furent envoyés sur la rive orientale afin d'y chercher un chemin sur lequel on put débarquer les troupes à proximité de la Peladjoe, afin de pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi, ainsi que pour élever une batterie pour canonner l'ennemi d'enfilade. Dans cette reconnaissance on dut se frayer un passage au travers d'épais taillis. Finalement on rencontra quelques indigènes qu'on gagna par quelques rafraîchissemens et présens et qui consentirent à suivre les nôtres à bord, pour la nuit, afin de servir le lendemain de guides. Le lendemain, effectivement, on renouvela la reconnaissance et on trouva un bon chemin pour l'infanterie.

Le 16 Juin, le colonel Bisschoff reçut ordre du commandant de passer la Peladjoe avec 7 à 800 hommes tant infanterie, qu'artillerie et pionniers et de se loger de l'autre côté de cette petite rivière, afin d'attaquer l'ennemi en dos aussitôt que l'escadre aurait ouvert son

feu sur la grande batterie de la Peladjoe. Ce même jour les lieutenans de marine Le Jeune et Willink reçurent l'ordre de reconnaître la batterie de l'ennemi, ce qu'ils firent avec la plus grande résolution en poussant même jusque entre les palissades qui couvraient cet ouvrage et ainsi ils mirent le commandant en état de bien embosser les vaisseaux.

Pendant ces entrefaites le colonel Bisschoff s'était approché de la Peladjoe, et il trouva que la rive occidentale de cette rivière était encore plus fortifiée qu'auparavant, de manière qu'il fallut aller plus loin pour parvenir en amont des lignes ennemies. Quelques coups de fusil ne tardèrent pas à être échangés et le capitaine des pionniers Leicher et le lieutenant De Sturler furent blessés légèrement, l'un au visage et l'autre à la poitrine. Cependant l'ennemi entretenait un feu bien nourri de quelques prames qui se trouvaient dans la rivière, sur quoi le colonel fit retourner la plus grande partie de sa troupe plus dans l'intérieur de pays. Lui-même mena les flanqueurs à la rive où il fit jouer quelques petits mortiers à la Coehorn sur les canonnières ennemies. Après quelques coups, les bâtimens ennemis s'éloignèrent; un chef des rebelles fut tué à cette occasion d'un coup de carabine. De notre côté nous comptâmes un tué et trois blessés. L'endroit où l'on se trouvait alors était boisé et marécageux et l'ennemi aurait pu nous faire beaucoup de mal avec ses lillas et pièces de montagnes, sans pouvoir être démasqué, mais notre résolution lui en imposa. Toutefois l'ennemi s'occupait activement d'armer les retranchemens, et le colonel Bisschoff, remarquant tout ce mouvement, jugea à propos de pousser plus loin pour tenter le passage avec moins de désavantage. Mais là aussi se portèrent les prames,

les éclaireurs de l'ennemi pouvant facilement suivre à couvert tous nos mouvemens. Le passage pouvait se faire sans une trop grande perte, mais on courait risque d'être coupé par les prames sur un terrein défavorable. Comme l'on s'était attendu à être surpris et qu'on s'aperçut que le passage ne pouvait s'effectuer sans avoir beaucoup à souffrir, le colonel fit demander au commandant s'il fallait renoncer à l'entreprise ou bien attendre que l'attaque par eau eût fait une diversion aux prames.

En attendant ces ordres, les nôtres se choisirent un bivouac pour la nuit et postèrent partout des védettes pour ne pas être surpris à la faveur des ombres. A peine se fut-on couché que la marée vint inonder le bivouac, et nos soldats, épuisés de fatigue, furent obligés de passer la nuit l'arme au bras. Le commandant informé de cette position désagréable ordonna la retraite qui s'effectua pendant la matinée du 17.

Cependant notre infatigable général-major De Kock n'attendait qu'un changement favorable du vent pour faire une attaque générale sur les ouvrages de l'ennemi. Dans la nuit du 19 au 20 Juin, malgré le feu le plus épouvantable de plus de 90 canons, on jeta dans la rivière des ancres afin de touer les vaisseaux en amont, et nos frégates, nos corvettes et nos canonnières arrivèrent lentement devant les estacades, sans faire feu. Elles affrontèrent pendant une heure le feu de l'ennemi jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un embossage favorable. Enfin, vers les neuf heures, une décharge générale répandit l'épouvante parmi les ennemis et fit faiblir le feu de l'île de Gombora et des batteries navales. On réussit aussi à faire une trouée dans les estacades par où une canonnière passa. Alors le lieutenant-colonel Keer se porta en avant avec 300 hom-

mes, quelque artillerie, des pionniers et des prames pour forcer le passage; mais le commandant, qui se trouvait avec son double état-major sur le schooner *Johanna*, ayant reçu des nouvelles défavorables, donna sur le champ contre-ordre.

Les canonnières avaient foudroyé pendant trois heures les batteries de Gombora, lorsqu'on s'aperçut que les munitions commençaient à manquer. Sous le feu le plus meurtrier, le premier lieutenant Van Geen alla chercher de nouvelles munitions à un bâtiment de transport. A peine eut-on pourvu à ce besoin impérieux qu'on eut le chagrin de voir que le cable ou l'amarre du *Nassau* était coupé et que les agrès de l'avant étaient très-abîmés, ce qui fit dériver le vaisseau. La même chose arriva à *l'Aurore*, au *Van der Werff* et au *Zeepaard*. Cependant les batteries ennemies avaient grandement souffert par le feu de plus de cent canons et les nôtres essayèrent, au travers d'une grêle de balles, de fixer de nouveau les amarres. Quoique cela réussît les nôtres durent cesser pendant quelque temps leur feu, ce qui avait redonné du courage à l'ennemi. *L'Aurore* et le *Nassau* ayant de nouveau dérivé, le *Van der Werff* resta exposé à toute la furie du feu de l'ennemi. Déjà cette frégate comptait 60 tués et blessés et avait plusieurs pièces hors de service, ce qui lui fit courir le risque d'être entièrement abîmée. Depuis trois heures du matin l'équipage avait travaillé sans discontinuation, de manière qu'il tombait de fatigue sous le soleil le plus brûlant. Il était impossible de songer à la victoire avec des chances aussi défavorables.

Notre brave général-major De Kock, qui alliait la plus grande intrépidité à la prudence, ordonna la retraite vers l'heure de midi. Une canonnière qui avait

passé par la trouée au travers des estacades, fut retenue par la force du reflux et tomba aux mains de l'ennemi; une autre embarcation fut coulée-bas et dut aussi être abandonnée. Vers les une heures, tous les autres vaisseaux avaient repris leur premier mouillage. Notre perte, dans cette action acharnée, monta à 46 morts, 55 blessés grièvement, 42 blessés légèrement en tout à 143 hommes hors de combat.

Les blessés furent traités avec les plus grands soins, à bord du bâtiment servant d'hôpital, par les habiles chirurgiens-majors Cornelissen, Van Raalten et Didam, et le commandant versa un baume salutaire sur les blessures de nos braves par un ordre du jour dans lequel il loua leur courage et attribua l'insuccès de l'attaque à la perte des cables et des amarres, tandis qu'il promit la victoire au bout de la carrière par une nouvelle attaque bien combinée.

On ne fut prêt que trois jours après à recommencer l'affaire qui s'était présentée sous des auspices si défavorables. L'orgueil de l'ennemi ne connaissait plus de bornes depuis qu'il avait vu le pavillon néerlandais s'éloigner de devant ses batteries; il crut sa position, sur l'île de Gombora, inexpugnable et craignit d'autant moins d'y être attaqué que nous y avions déjà perdu deux canonnières; mais notre commandant avait remarqué l'endroit vulnérable des lignes ennemies et s'était convaincu qu'on pouvait l'attaquer avec succès du côté de l'île.

Le 24 Juin à trois heures du matin, le commandant se rendit à bord du schooner *Johanna*, afin de diriger la seconde attaque. La marée favorisa la marche des vaisseaux pour pousser aux batteries ennemies et s'embosser aux endroits désignés. L'air était couvert, mais un faible clair de lune leur montrait le chemin.

A quatre heures, les canons de l'ennemi sonnèrent la diane, mais on ne jugea pas convenable de riposter avant d'être embossé. A cinq heures, l'action était engagée sur toute la ligne et une heure après le feu de l'île de Gombora était réduit au silence. Alors les colonel Bischoff et le lieutenant-colonel Riesz reçurent l'ordre de s'y rendre avec quelques troupes et de l'artillerie. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande promptitude et bientôt le pavillon néerlandais flotta sur cette fortification de l'ennemi. Le lieutenant-colonel Riesz et le capitaine George, adjudant du commandant, furent grièvement blessés à cette occasion et le lieutenant de marine Le Jeune, le capitaine du 18e régiment Elout, ainsi que le capitaine Dibbetz (qui s'étaient vaillamment acquittés de leurs devoirs) se disputèrent l'honneur d'arborer le lion néerlandais sur les retranchemens de l'ennemi (*).

Les batteries flottantes ayant aussi été réduites au silence et les canonnières ayant forcé les estacades, on monta à l'assaut contre les retranchemens qui commandaient la rivière, sous la conduite du lieutenant de marine Van den Ende. L'Enseigne de 2e classe De Man eut l'honneur d'y planter le premier le pavillon des Pays-Bas au milieu de l'explosion des poudres de l'ennemi qui blessa le brave Van den Ende et quelques-uns de ses hommes. Les batteries, comme ne pouvant nous être utiles, furent incendiées et détruites.

Les vaisseaux la *Vénus* et *l'Ajax*, ainsi que les petites embarcations, qui avaient fait taire le feu des batteries, allèrent se placer alors, en bon ordre et avec la plus grande résolution, devant la batterie capitale; mais

(*) Nous aurons occasion de parler plus tard de Mr. Dibbetz d'après des renseignemens officiels qui nous ont été communiqués.

Note du traducteur.

la corvette *l'Ajax*, ayant talonné, resta exposée au feu de l'ennemi sans pouvoir riposter. Pendant ces entrefaites les brûlots, qui voulaient s'opposer à nos opérations, furent tous écartés et mis en fuite.

A onze heures et demie, le colonel Bischoff fit une dernière tentative contre la batterie de la Peladjoe, qui réussit si bien que le deuxième lieutenant de la marine coloniale, De Lange y arbora le pavillon national. Les troisième et quatrième batteries furent abandonnées, ainsi que la seconde après que le colonel Bischoff l'eut tournée; mais la batterie capitale continua son feu sur les vaisseaux. Cependant les flanqueurs commandés par les lieutenans Wagener et Van Styrum, méprisant tous les périls, allèrent de l'avant partout, bayonnette au bout du fusil et chassèrent les ennemis de cette batterie, de manière que toutes les lignes, en moins d'une heure, furent en notre pouvoir et que l'heure de midi sonna aussi la victoire la plus complète pour les Néerlandais.

Le général-major De Kock exprima toute sa satisfaction, aux officiers et aux troupes qui avaient exposé leur vie pour obtenir cette insigne victoire, par l'ordre du jour suivant:

»Le commandant en chef ne saurait trouver des termes assez forts pour exprimer toute sa satisfaction de la conduite tenue hier par les officiers et les hommes tant de la marine que de l'armée.

»Les batteries de l'île de Gombora et de la rivière de Peladjoe feront époque dans les fastes de l'histoire hollandaise; car notre patrie doit l'insigne victoire d'hier à la bravoure inouie des officiers commandans les vaisseaux et les différens corps de troupes; au courage intrépide des officiers et des hommes en général, et à l'union exemplaire qui a régné entre les forces de

terre et de mer. Le commandant en chef n'a vu que des marins sur les vaisseaux quoiqu'il y eût de forts détachemens de troupes à bord, et lors du débarquement il n'a vu que des soldats puisque les marins, descendus à terre, devinrent aussitôt de vieilles troupes de ligne.

»Le commandant en chef n'a pas encore invoqué le nom de notre roi bien aimé, ni celui de notre digne gouverneur-général, mais maintenant il remerciera, au nom de S. M. et du gouverneur-général, les officiers, sous officiers et les hommes tant de la marine que de l'armée, pour ce qui a été fait jusqu'aujourd'hui. Il nous reste maintenant à prendre le Kraton voisin de Palembang; cette besogne est déjà rendue plus facile par ce qui a été fait. Mais comme l'ennemi se bat bien, le commandant vous invite à payer encore une fois de votre personne.

Eh bien donc, mes braves camarades! que chacun de vous s'apprête à marcher en avant. *Vive le roi! vive le gouverneur-général!*

Cette victoire coûta de nouveau du sang. On compta 33 tués, 76 blessés grièvement et 57 blessés légèrement, ensemble 166 hommes non compris 5 matelots indigènes qui ne répondirent pas à l'appel. Mais outre un butin considérable on prit 120 pièces de canons, sans compter les *lillas*. Les revêtemens en bamboes, ayant été incendiés le soir, firent la plus belle des illuminations, répercutée dans les flots argentés de la rivière.

Cependant la campagne n'était pas finie quoiqu'on eût puni l'insolence de l'ennemi. On se mit alors en devoir de détruire les estacades pour frayer un passage aux vaisseaux qu'on toua contre le courant, car le tyran s'était enfermé dans sa forte citadelle. Aussitôt

que les canonnières et les bâtimens légers furent parvenus jusqu'à Hogang et Moesie, le général-major, afin de prévenir toute nouvelle effusion de sang, envoya au sultan Badaroedien une lettre ainsi conçue:

A bord de la frégate de S. M. Van der Werff, *le* 26 *Juin* 1821.

»Le général-major, commandant en chef de l'expédition de Palembang et commissaire dans ces parages a fait savoir, lors de son entrée dans la rivière de Soensang, aux habitans de Palembang, qu'il n'était pas envoyé pour leur faire la guerre, mais pour punir le sultan Machmoed Badaroedien.

»Le général déplore les malheurs de cette guerre et les pertes que les habitans ont essuyées par suite de leur opiniâtreté.

»Si le Kraton est pris d'assaut, il sera infailliblement détruit et beaucoup d'habitans perdront la vie pendant le sac.

»Ainsi donc, puisque le sultan Machmoed Badaroedien ne saurait nous empêcher de prendre Palembang, le général-major, commandant en chef de l'expédition, lui donne le conseil amical de se soumettre au gouvernement des Pays-Bas s'il veut qu'on épargne sa vie et celle de ses compatriotes."

Le sultan vaincu, ne songeant alors qu'à avoir la vie sauve, envoya, dans la matinée du 27, à bord de la frégate *Van der Werff*, le Pangerang Adié Pattié Moeda pour témoigner à notre général-major De Kock, avec les plus grandes marques de soumission: »Que »le sultan Badaroedien n'était pas éloigné de céder le »gouvernement à son frère, et ne demandait que la »permission de se fixer à Palembang." Cette demande fut déclinée, notre commandant exigeant que le sul-

tan se rendit à merci afin d'être mis à la disposition du gouverneur-général à Batavia. Ces dures conditions cependant ne purent engager le sultan à se défendre, quoique les murs épais de son château fussent armés de plus de soixante-dix pièces de position et qu'il eût pu nous présenter encore une défense opiniâtre qui nous eût coûté beaucoup de monde. Comme dernier soulagement on accorda quelque délai au perfide Badaroedien pour préparer sa femme et ses enfans à son départ, à condition qu'il enlevât sur le champ les canons de ses batteries, ce qu'on fit tout de suite, le sultan ne voyant plus moyen d'exciter ses gens à combattre.

Le 4 Juillet, le sultan Badaroedien se rendit avec sa suite à bord de la frégate *l'Aurore.* Le premier du même mois, le palais fortifié avait été rendu aux Néerlandais qui y trouvèrent un grand butin en armes et en meubles somptueux. Achmet Najm Al Dien (neveu du tyran abattu) nommé précédemment en cette qualité par le gouvernement des Pays-Bas, prit alors, comme feudataire, les rênes du gouvernement, à des conditions de nature à favoriser la civilisation et la prospérité de ses administrés.

Cette victoire, digne certes de l'antique gloire néerlandaise, qui était si importante pour nos colonies, fut accueillie et célébrée à Batavia et dans la mère-patrie avec la plus grande allégresse (*) S. M. le roi

(*) Le lieutenant-colonel Taets van Amerongen et le premier lieutenant de marine Koopman (ce dernier légèrement blessé) qui s'étaient couverts de gloire dans les deux plus chaudes journées, apportèrent les premiers à *la Haye* la nouvelle de l'importante victoire de Palembang. Le premier fut nommé par S. M. chevalier de 3e classe et l'autre chevalier de 4e classe de l'ordre militaire de Guillaume. Parmi ceux qui furent mentionnés dans le bulletin du général-major, au gouverneur-général Van der Capellen, nous

se montra très-satisfait de cette victoire, et fut félicité à cette occasion par tout le corps des états-généraux du royaume. On frappa une belle médaille en commémoration de ce grand événement dont nous couronnerons le récit par ces mots de notre digne historiographe Martin Stuart:

»Cette victoire, quelque grande qu'elle soit, puisse-t-elle ne jamais briller que justement appréciée à la couronne du royaume des Pays-Bas; et puisse-t-elle encore long-temps être chantée dignement par nos bardes!"

---

aimons à citer les noms suivans: Le capitaine de marine Lewe van Aduard, le premier lieutenant Lans, blessé légèrement, les 2e lieutenans Willinck, De Koning, Rengers et Broers; les capitaines-lieutenans Tieman, Verveer, Reins et Schroyensteyn; le premier lieutenant Van Ginkel; les 2e lieutenans Le Jeune et Freudenberg; les premier lieutenans Van den Ende et Alewyn; les 2e lieutenans Joly et Kolf; les colonels Bisschoff et De la Fontaine; les lieutenans-colonels Riez (blessé), Cochius et Arnould; le capitaine George (blessé); le premier et 2e lieutenant Van Geen; le 2e lieutenant De Steurs; le capitaine-lieutenant de marine Bakker; le lieutenant de 2e classe Van Berkel; les lieutenans de marine de première classe Buys et Olyve; le premier lieutenant Van Kervel et le capitaine d'artillerie Theunissen; le capitaine Gey; le premier lieutenant Keyser; le capitaine Van der Wyck; le lieutenant-colonel d'infanterie Muntinghe; le major De Leeuw; les capitaines Laemlin et Elout; les premiers lieutenans Bourdon, Schenk (blessé), Wagener et Van Styrum; les 2e lieutenans Van der Veen et Aumand, ainsi que le sergeant-major Veldman; le capitaine des pionniers Leicher et le 2e lieutenant De Sturler, tous les deux blessés. Le brave De Kock témoigna en outre qu'il devrait envoyer tous les contrôles des troupes expéditionnaires s'il voulait nommer tous ceux qui s'étaient couverts de gloire; que tous, depuis le chef jusqu'au soldat, s'étaient acquis des droits à la reconnaissance publique.

Belle défense du pavillon national par le lieutenant de marine 't Hooft.

Nous croyons ne pas dépasser le cadre de cet ouvrage, comme nous pensons faire acte de justice en mentionnant, à la suite de la conquête de Palembang, un trait d'intrépidité d'un de nos braves marins, généralement ignoré jusqu'aujourd'hui et qui après dix-huit ans vient de nous être revelé par Mr. le colonel et capitaine de marine Q. M. R. Verheul dans son intéressant ouvrage: *Souvenirs d'un voyage aux Indes orientales*, qui se publie chez le libraire V. Loosjes, à Haarlem.

Au commencement de 1817, les habitans de l'île de Honimoa, située dans la baie de Saparoua, grace aux bons offices des Anglais, se révoltèrent contre le gouvernement hollandais qui ne venait que d'y être tout récemment établi, et ils massacrèrent le résident Van den Berg, toute sa famille et la faible garnison du fort de Duurstede. On avait tout à craindre de cette révolte qui commençait à s'étendre à toutes les autres îles voisines et même jusqu'à Amboine et en conséquence le gouvernement envoya, au mois de Mai 1817, une expédition contre les révoltés de Honimoa.

Cette expédition était composée de dix embarcations dites Orangbaais, dont les plus fortes étaient armées de deux caronades à pivot; elle appareilla sous le commandement de Mr. le major du génie Beetjes, qui connaissait parfaitement les localités et, après une traversée périlleuse de deux jours, elle débarqua sur l'île de Haroeka où elle passa deux jours pour faire les préparatifs du débarquement, but de l'expédition, sur Honimoa. Pendant la nuit du 22 Mai, l'expédition s'em-

barqua, laissant à Haroeka un détachement de 20 hommes, commandés par l'enseigne Musquetier, du vaisseau de S. M. *Evertzen*.

Le commandant Beetjes, qui se trouvait à bord d'un orangbaai, ordonna que les embarcations nageraient en silence entre les îles de Haroeka et de Honimoa, afin de gagner la baie de Saparoua à la pointe du jour, et effectivement toute l'expédition arriva à sept heures du matin à l'embouchure de cette baie. A un signal donné toute la flotille se rassembla, embouqua la baie de front sur une seule ligne, et on nagea en avant en bon ordre. Cependant les Indiens étaient sur leurs gardes, car ils accueillirent les nôtres avec une vive fusillade à laquelle on ne riposta pas, le commandant ayant donné ordre de pousser droit à un courbe que formait la baie sur la gauche du fort de Duurstede, où étant arrivé, on commença à effectuer le débarquement.

Mr. F. X. R. 't Hooft, alors enseigne de 2e classe du vaisseau *Evertzen*, aujourd'hui lieutenant de marine de première classe, se trouvait sur l'une des embarcations expéditionnaires, commandée par le brave Munter, lieutenant de marine de 2e classe à bord de *l'Evertzen*, qui en donnant ses ordres, l'épée à la main, fut tué, dès le commencement de l'action, d'un coup de feu. Aussitôt l'enseigne 't Hooft, prit le commandement et débarqua avec tout son monde. Cependant les Indiens, qui s'étaient retranchés dans les taillis, canardèrent vivement les nôtres, ce qui engagea le capitaine d'infanterie Staalman à diviser ses forces en trois colonnes qui devaient marcher séparément au fort de Duurstede.

On avait confié le pavillon néerlandais à l'enseigne 't Hooft qui marcha, avec sa colonne commandée par

le lieutenant d'infanterie Verbrugge, le long de la plage, droit au fort, sous le feu le plus meurtrier. On arriva, en tiraillant, à une grande loge en bois sous laquelle se trouvait une embarcation, mais là le feu de l'ennemi devint si vif que le lieutenant Verbrugge donna l'ordre d'en finir et de charger à la baïonnette. Repoussé jusqu'à deux fois par une multitude d'ennemis, et non sans pertes, ce brave officier voulut revenir une troisième fois à la charge, lorsqu'on entendit le signal de la retraite qui fut commencée aussi dans le meilleur ordre possible.

Le spectacle qui attendait nos braves était horrible; arrivés à une portée de fusil de l'endroit du débarquement, ils virent leurs frères d'armes lutter contre une multitude furieuse qui écharpait ou plutôt massacrait tout ce qu'elle rencontrait; la plage était couverte de cadavres et de mourans. Un grand nombre de nos hommes avaient de l'eau jusqu'au cou, et ils étaient poursuivis jusque dans la mer par les Indiens. Désespérés 't Hooft et les hommes qui l'accompagnaient marchèrent en avant et partagèrent bientôt le sort de leurs camarades qu'ils voulaient secourir. Les embarcations n'ayant pas été gardées elles avaient été chassées en mer par le vent de terre, de manière que toute retraite était coupée. — L'enseigne 't Hooft, le pavillon d'une main et le sabre de l'autre, avait de l'eau jusqu'à la ceinture et se défendit intrépidement contre une nuée de sauvages et, »voulant à tout »prix sauver le dépôt sacré de la bannière des Pays- »Bas qui lui avait été confié, il s'en fait une cein- »ture et se précipite à la mer."

Il tâche de gagner à la nage, suivi d'un petit nombre des siens, une des embarcations en dérive; enfin, après avoir nagé pendant long-temps, il découvre proche de

lui le matelot Vink, du vaisseau *l'Evertzen*, qu'il supplia de ne pas l'abandonner; ce brave marin le promit et tint aussi parole; il aide, tout en nageant, l'enseigne 't Hooft à se défaire de ses vêtemens, et celui-ci alors enveloppe ses pistolets et sa giberne dans le pavillon qu'il confie aux abîmes de la mer! Le palladium est sauvé et 't Hooft redouble d'ardeur; enfin il atteint, avec son brave compagnon, une des embarcations dans laquelle ils trouvent le cadavre du malheureux commandant De Munter.

Le nombre des hommes échappés à ce désastre se trouva bientôt augmenté jusqu'à 13 et, ne voyant plus personne en vie à l'entour d'eux, ils se mirent à nager avec l'embarcation dont 't Hooft prit le gouvernail. Après avoir doublé la pointe de Booi, ils découvrirent deux bâtimens dont l'un allait à voiles et l'autre à rames et qu'on crut reconnaître pour être des bâtimens de transport et d'avitaillement. Ces deux embarcations mirent le cap sur l'île d'Amboine. Le service des rames était harassant et il fallut encore y joindre les tourmens de la soif sous un soleil brûlant, car dans le canot de 't Hooft il n'y avait pas une goutte d'eau. Cependant notre brave enseigne ayant distribué à ses compagnons d'infortune le peu d'arak qui se trouvait encore dans sa gourde, on se trouva un peu soulagé et, comme le corps du lieutenant De Munter commençait à se décomposer, on lui donna le tombeau du marin.

Le soleil commençait à baisser et l'espoir d'atteindre les bâtimens qui marchaient devant eux à faiblir, mais, le vent tombant subitement, ils purent atteindre la plus grande des embarcations, dans laquelle avaient passé tous les hommes de la petite, et où ils furent accueillis à bras ouverts par plusieurs de leurs frères d'armes.

Dans cette embarcation se trouvaient le lieutenant

de marine de 2e classe N. Scheidius, blessé grièvement; le chirurgien de 3e classe Van Opdorp; l'apprenti pilote Haverman, un sous-officier blessé et quelques autres hommes de l'expédition, en tout 20 personnes.

Le vent fraîchit pendant la nuit et ils atteignirent la passe de Baguala sur l'île d'Amboine. Là ils trouvèrent l'enseigne de 1re classe W. G. Scheidius qui était occupé à traîner un canot sur la plage, afin de s'en servir pour nager à la baie de Saparoua. La rencontre des deux frères Scheidius fut touchante, et nos braves, après s'être reposés, se remirent en route et arrivèrent enfin à leurs bords qu'ils n'avaient cru plus jamais revoir.

(*Intercalation du traducteur.*)

Opérations militaires contre Tontoly, sur la côte nord-ouest de Célèbes, sous le commandement du capitaine de marine A. W. de Man.

(1822.)

Les entraves et les dommages que depuis long-temps les violences des pirates de Tontoly, situé sur la côte nord-ouest de Célèbes, faisaient souffrir au commerce intérieur, firent prendre au gouvernement néerlandais, dans les Indes orientales, la résolution de détruire ce repaire de brigands. L'occasion s'en offrit bientôt par la présence de la frégate *Melampus* dans les eaux de Macassar. Les opérations militaires commencèrent au mois d'Août de 1822.

Le capitaine de marine A. W. de Man, qui com-

mandait le *Melampus*, fut chargé de la conduite de cette expédition, tandis que le gouverneur de Macassar, le colonel Van Schelle se rendit à bord de cette frégate pour faire cette campagne. On embarqua aussi cinquante flanqueurs et deux officiers de la garnison de Macassar. Les schooners coloniaux *Iris* et *Johanna*, ainsi que les canonnières N°s 14, 15 et 18, commandés par le lieutenant de marine J. Rambaldo furent destinés à accompagner le *Melampus*. Les bâtimens de transport, avec les troupes indigènes auxiliaires qui devaient faire partie de cette expédition, n'arrivèrent pas à temps.

Après avoir navigué pendant quinze jours dans le détroit de Macassar et avoir pris à bord le *Daing* de Matona (un prince indien) dans la baie de Palos, l'escadre arriva le 13 Septembre devant Tontoly. La frégate ne pouvant pas s'engager dans les passes intérieures sans pilote du pays, les bâtimens légers furent, envoyés en avant avec les flanqueurs de Macassar et les mariniers du *Melampus*, sous le commandement du lieutenant d'infanterie Kooy et du lieutenant des soldats de marine A. van der Velden. On y adjoignit la chaloupe du *Melampus*, armée d'une caronade de 18 et montée par le lieutenant de marine H. A. van Karnebeek et par l'enseigne J. Hudig.

Quoique ne connaissant aucunement ces parages, on découvrit bientôt, par la fumée, le repaire des pirates; on y mit le cap et l'on ne tarda pas à découvrir les *bentings* situés sur la plage. Les bâtimens prirent un bon mouillage et s'embossèrent en dessous du fort, devant l'embouchure de la rivière qui coule en serpentant dans l'intérieur.

Le lieutenant de marine Rambaldo, n'ayant pas encore l'ordre d'attaquer l'ennemi, envoya une cha-

loupe au *Melampus* qui se trouvait en dehors de la baie, afin de savoir les intentions du capitaine De Man. La réponse fut courte et énergique: »Tâchez »de détruire le repaire avant que le *Melampus* ne »s'en mêle!"

Pendant la matinée du 15 Septembre nos bâtimens ouvrirent leur feu contre le fort ennemi qui riposta vigoureusement. On se décida sur le champ à débarquer et à prendre le *benting* d'assaut, ce qui ne tarda pas a être effectué par les soldats de marine, les flanqueurs et les matelots de la flottille. Le commandant de cette escadrille marcha en tête de la colonne. La garnison de la forteresse fut culbutée en partie, et en partie chassée et mise en fuite et l'on vit bientôt le pavillon national remplacer le pavillon rouge des pirates dont le benting et onze grandes embarcations, qui se trouvaient sur la plage, furent réduits en cendres. Ce fut le feu de joie qui éclaira la victoire.

Maîtres de la plage, les lieutenans de marine Van Karnebeek et Alewyn, et le lieutenant d'infanterie Banff furent chargés, avec quelques matelots et flanqueurs, de pénétrer dans l'intérieur du pays et de relancer l'ennemi dans ses tanières. Après avoir pénétré dans l'épais taillis, on ne tarda pas à tomber sur un deuxième benting très-bien fortifié. On le prit d'assaut et on l'incendia. Cependant l'ennemi se réfugia dans son dernier benting situé plus avant dans les terres, d'où il fit sur les nôtres un feu bien nourri. On l'y suivit l'épée dans les reins; on prit encore cette forteresse d'assaut et on fit flotter le pavillon national sur tous les forts emportés. Pendant ces entrefaites le lieutenant des soldats de marine Van der Velden et le lieutenant d'infanterie Kooy, avec leurs détachemens,

avaient marché en avant, de manière que vers une heure de l'après-midi on fut maître de toutes les possessions des ennemis qui s'étaient réfugiés trop avant dans l'intérieur du pays pour les y suivre. On se hâta donc de brûler tous les forts. On incendia aussi trente-cinq grandes prames et on prit le même nombre de canons, lillas et pièces à pivot compris, qu'on transporta à bord des bâtimens, et dont on jeta une partie dans la rivière.

On trouva dans les bentings une grande quantité de marchandises européennes que les brigands avaient volées. On fut obligé de les brûler parce qu'on n'avait pas le temps de les transporter à bord; quelques femmes et enfans et quelque bétail tombèrent encore entre nos mains. En un mot la destruction totale du fameux repaire de boucaniers de Tontoly fut le résultat de cette victoire.

Pendant ces entrefaites le *Melampus* avait jeté l'ancre devant la rivière et le lendemain on inaugura solennellement le *Daing* Matona, comme feudataire du gouvernement néerlandais dans ces parages. Les prames avec des troupes auxiliaires arrivèrent aussi successivement et, ayant laissé ce prince indien, avec des forces respectables dûment installé dans son nouveau gouvernement, la flottille victorieuse retourna à Macassar où elle jeta l'ancre le 27 Septembre.

Depuis ce temps Tontoly est sous le gouvernement du *Daing* Matona en qualité de feudataire de la mère-patrie. La population, qui s'était enfuie dans les montagnes, a regagné ses foyers et s'est vue forcer d'échanger le métier de flibustier contre celui du commerce et de l'agriculture, tandis que les eaux de Macassar, par cette brillante expédition, ont été purgées des pirates qui depuis grand nombre d'années inquiétaient et

molestaient le commerce et avaient réduits à l'esclavage un grand nombre d'Européens (*).

Opérations militaires de la frégate de S. M. Melampus, *sous le commandement du capitaine A. W. de Man, contre Padang, à la côte occidentale de Sumatra.*

(1822—1823.)

Les avis reçus par le gouverneur-général des Indes orientales, concernant nos opérations militaires, dans les pays supérieurs de Padang à Sumatra, contre les rebelles *Padries*, qui se distinguaient par leur fanatisme religieux et qui opprimaient leurs paisibles voisins sous le prétexte de les convertir, exigèrent qu'on y envoyât promptement des renforts respectables. On destina à ces fins la frégate *Melampus*, sous le commandement du capitaine de marine A. W. de Man et la corvette coloniale *l'Hirondelle*, commandée par le capitaine-lieutenant de marine Schroyensteyn.

(*) Le *Melampus* étant revenu à Sourabaya, le lieutenant de marine Van Karnebeek fut envoyé par terre au gouverneur-général Van der Capellen, pour lui porter la nouvelle de la destruction de Tontoly et un drapeau pris sur l'ennemi. S. E. lui remit pour le capitaine de marine De Man une lettre qui contenait en substance : que S. E. témoignait au capitaine De Man sa haute satisfaction pour le zèle et la bravoure déployés pendant cette expédition si bien réussie de Tontoly et l'invitait à faire connaître à ses officiers et à ses troupes toute la satisfaction qu'il en ressentait et particulièrement au lieutenant de marine Van Karnebeek, dont le nom figurait avec tant de distinction dans le bulletin de cette insigne victoire.

Un des drapeaux pris à Tontoly se trouve maintenant au palais d'Amsterdam.

Lorsqu'à la fin d'Octobre 1822 cet ordre fut reçu à bord du *Melampus*, cette frégate, qui avait rendu de grands services dans les Indes orientales, se trouvait sur rade de Sourabaya, prête à appareiller pour l'Europe. L'armement de ce bord fut poussé avec tant de vigueur qu'en moins de cinq jours il se trouva prêt à prendre la mer et peu de temps après il arriva devant Padang.

Le capitaine de Man opéra sur le champ sa jonction avec le lieutenant-colonel Raaff, commandant de l'expédition, qui depuis un an faisait la campagne de Padang. Les soldats de marine du *Melampus*, sous le commandement du lieutenant J. A. van der Velden, du chirurgien-major H. Schillet et du lieutenant de marine H. A. van Karnebeek, se rendirent dans l'intérieur du pays. Ce dernier officier qui d'après les ordres du capitaine De Man avait fait une carte marine des îles de Padang et Priaman, fut secondé dans le travail des reconnaissances et des cartes par le colonel Raaff en qualité d'adjudant pour cette campagne dans les hautes terres de Sumatra.

En Avril 1823, le lieutenant-colonel Raaff se trouva de nouveau en mesure de recommencer les opérations. Aidé par une nombreuse colonne d'auxiliaires indigènes, il entreprit la campagne de Lintau, pays situé au centre de Sumatra, où le Towanko Passaman, le chef des Padries rebelles s'était retranché derrière la montagne de Mara-Palm.

Cette campagne, quoique bien conduite par le colonel Raaff, fut marquée par un grand nombre de revers dont nous ferons mention en peu de lignes, d'autant plus que les braves marins du *Melampus* y prirent part et pour démontrer en même temps de quel poids la présence des marins a été pour les terres basses.

L'accès de la montagne de Mara-Palm, principalement du plateau de cette montagne, était hérissé d'obstacles. Il fallait monter à pic par des sentiers où deux hommes avaient peine à marcher de front. Les troupes se trouvèrent rendues, harassées dans le moment où elles avaient besoin de toutes leurs forces. Les tranchées ennemies, établies en zig-zag, étaient presque inabordables et laissaient les assiégeans exposés au feu croisé de l'ennemi; la nature et l'art s'étaient réunis pour rendre ces lignes très-fortes et des inondations artificielles, qu'on pratiquait à volonté, délogeaient subitement les assaillans. D'un autre côté toutes les approches étaient hérissées de Ranjoes, une espèce de chevaux de frise, qui retardaient considérablement la marche.

Ces obstacles s'augmentèrent encore de plusieurs autres. Les défilés de l'autre côté de la montagne n'étaient par bien connus; les Malais auxiliaires, qui au commencement s'étaient portés en avant avec enthousiasme, s'éparpillaient, s'évanouissaient. Le feu des obusiers ne répondit pas à l'attente qu'on en avait conçue et quelques canons étaient hors de service; et enfin les troupes, qui étaient au feu depuis le 13 Avril, tombaient de fatigue et étaient exposées à toute l'entempérie des airs, sans pouvoir se procurer quelques alimens chauds.

On résolut, en conséquence, de tenter l'approche de Lintau d'un autre côté. Le 17 au matin, on commença le mouvement rétrograde qui fut couvert et surveillé à l'aile droite par le major Laemlin et à l'aile gauche par le lieutenant-colonel Raaff lui-même. A peine le lieutenant de marine Van Karnebeek fut-il envoyé au major Laemlin, avec ordre de faire rétrograder les pièces, que l'ennemi fit une sortie vigou-

reuse contre l'aile gauche, ce qui fit plier les troupes et mit quatre pièces en danger d'être prises; mais, après des efforts opiniâtres, on réussit, sous la conduite du lieutenant-colonel Raaff, accompagné du lieutenant d'artillerie Van Geen, faisant aussi le service d'adjudant, à regagner pied-à-pied le terrain perdu et à s'y maintenir jusqu'à ce que les pièces fussent mises hors de danger.

Cette attaque imprévue nous coûta plusieurs hommes en tués et blessés, parmi lesquels derniers se trouvait le lieutenant Van Geen, blessé grièvement à la main droite.

L'ennemi, tenu en échec de ce côté, déploya alors toutes ses forces contre notre aile droite. Jusqu'à trois fois il pénétra jusqu'à nos pièces de campagne; mais chaque fois il fut repoussé avec perte. A la fin, lorsque les nôtres eurent un grand nombre de tués et que les munitions furent épuisées, l'ennemi réussit, dans une quatrième attaque avec des bandes fraîches, à envelopper la montagne sur laquelle se trouvait notre aile droite. Tout ce qui nous restait, après une action si meurtrière, fut tué sur nos pièces de campagne. Le lieutenant Van Panhuis fut tué, et le lieutenant de marine Van Karnebeek fut atteint d'une balle au sein gauche; le lieutenant Schryber et d'autres furent aussi grièvement blessés.

Les troupes s'étant retirées de la montée du Mara-Palm la retraite continua en bon ordre. Le même soir on atteignit Tanjong, derrière la rivière de Scillo, et le lendemain Paggar-Oodjong, notre principale forteresse dans les hautes terres.

On s'empressa d'abord de soigner les blessés sous la conduite de l'excellent et infatigable chirurgien-major Schillet, du *Melampus*, aidé du chirurgien de 3e classe,

de l'infanterie, Quartero qui tous deux accompaguaient les troupes expéditionnaires.

Le nombre des tués et des hommes grièvement blessés dans les combats des 13, 14, 15, 16 et 17 Avril, sans compter les troupes auxiliaires, fut de cent cinquante-huit, parmi lesquels on compta douze officiers.

Les Padries septentrionaux, mettant à profit les événemens du pays de Lintau, s'étaient mis en mouvement pour faire une irruption dans les basses terres de Padang et semblaient vouloir se loger à Priaman au nord de la côte de Padang. Ce projet dangereux fut heureusement déjoué par la bonne contenance du *Melampus* et de *l'Hirondelle*. Les matelots du premier de ces vaisseaux, sous le commandement du lieutenant de marine T. E. Zwaanshals, ayant été débarqués à Padang, le capitaine De Man se porta avec le reste de son monde à Priaman, et y jeta dans le fort, qu'on mit sur le champ en bon état de défense, un détachement de matelots sous le commandement du lieutenant de marine A. A. Bolken et des enseignes D. van der Hart et A. Woutersz. La rade de Priaman étant trop dangereuse pour une aussi forte frégate que le *Melampus*, la corvette plus légère, *l'Hirondelle* s'embossa devant le fort, tandis qu'on laissa au capitaine-lieutenant Schroyensteyn le soin de tenir les Padries en respect de ce côté jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attendait des hautes terres. Le *Melampus* retourna mouiller devant Padang.

Ces mesures eurent pour résultat la retraite des Padries septentrionaux, ce qui fit alors le salut des basses terres de Padang. Il plut à notre roi bien aimé de témoigner sa haute satisfaction aux commandans de ces deux vaisseaux pour les services éminens qu'ils avaient rendus en cette occasion. Le lieutenant de

de marine H. A. van Karnebeek, qui en toute occasion avait fait des prodiges de valeur ainsi que les deux mariniers A. Hausdorff et N. Vincent furent nommés chevaliers de l'ordre militaire de Guillaume, tandis que le chirurgien-major H. Schillet, fut nommé chevalier de l'ordre du lion néerlandais, comme ayant également bien mérité de sa patrie (*).

Opérations de la marine hollandaise dans les Indes orientales.

(1823—1827.)

Les opérations de notre marine aux Indes orientales pendant les années 1823 à 1827 n'étant pas dénuées d'importance nous en ferons connaître quelques détails.

D'abord nous ferons mention des opérations de la corvette de S. M. la *Comète*, commandée par le capi-

(*) Mr. le chirurgien-major Schillet, le même qui s'est trouvé à bord du *Zeemeeuw* en 1835 lors de la tournée faite par S. A. R. le troisième fils du prince d'Orange dans la Baltique et la mer du nord, n'était pas là à faire son apprentissage. Il fit en 1812 la malheureuse campagne de Moscou et eut le bonheur de sauver la vie à un officier supérieur russe, circonstance que sa modestie ne lui permit pas de faire connaître à l'empereur Nicolas, lorsque celui-ci daigna lui adresser la parole, de la manière la plus affable, lors d'une fête qui fut donnée à nos marins dans une des résidences impériales, en 1835. Mr. Schillet, interrogé par l'empereur sur ses années de service, se contenta de dire qu'il avait fait la campagne de Moscou, ce dont l'empereur parut étonné au point de dire à un officier-général qui se tenait à ses côtés: »Mais regardez donc en voilà un qui a fait la campagne de 1812;" ce qui fut accompagné d'un sourire de bienveillance qui signifiait: n'avez vous rien à me demander? un mot de Mr. Schillet et il était décoré de l'un des ordres de Russie...

Note du traducteur.

taine-lieutenant P. Pietersen, et de celles de *l'Anna Paulowna*, sous le commandement du lieutenant de première classe de la marine coloniale, Momma, contre le radja Gilola, qui s'était livré depuis long-temps à des pirateries dans les eaux des Moluques et avait bâti un fort à Hattiling sur la côte septentrionale de Ceram. Cette forteresse ayant été vivement canonnée par nos deux vaisseaux pendant les journées des 5 et 6 Octobre 1824 et le feu de l'ennemi ayant été réduit au silence, on donna l'assaut à cette forteresse, au moyen de marins débarqués à cet effet et d'un détachement d'infanterie commandé par le capitaine Van Gansen pris à Amboine. Le fort fut emporté à la baïonnette et détruit; les ennemis furent mis en déroute complète et les canons conquis transportés à bord des vaisseaux expéditionnaires. Tout le monde sans exception fit son devoir dans cette affaire et particulièrement le lieutenant de la marine coloniale A. Vanderloo.

L'ennemi ayant présenté pendant ces deux journées la défense la plus opiniâtre, cela dut nécessairement nous coûter quelque monde. Outre plusieurs tués parmi nos bandes auxiliaires d'Alfoerès, on compta sur les vaisseaux cinq morts et vingt-deux blessés.

Il plut à S. M. le Roi de décorer le capitaine de marine P. Pietersen des insignes de l'ordre militaire de Guillaume en récompense des services rendus pendant cette expédition.

On dut aussi la conservation de la côte occidentale de Borneo aux canonnières y stationnées sous le commandement du lieutenant de marine de première classe J. Bouman. Plusieurs attaques des insurgés chinois furent repoussées bravement. Cette vigueur de nos marins eut les plus heureux résultats, car, si l'on avait faibli, nous y eussions perdu toutes nos possessions et

les Hollandais y eussent été massacrés ou tout au moins chassés.

Le commandant directeur de la marine coloniale, le contre-amiral baron J. J. Melvill van Carnbée, avait mis ordre avec la plus grande promptitude à l'armement de nos forces navales employées en 1825 contre les Célèbes. Cette entreprise, n'ayant été considérée que comme d'un intérêt secondaire, fut confiée au commandement du capitaine de marine J. Pietersen, tandis que le lieutenant de marine de 2e classe J. A. Zoutman eut le commandement des barcasses, prames, *paduakans* et *pantjallans*, faisant ensemble une escadrille de 80 voiles. Nos marins ne furent nullement spectateurs impassibles de la conquête de Sinjey et de Badjoa, de manière que le commandant de cette expédition, le général-major J. van Geen se trouva en état de poursuivre et de châtier les rebelles et les perfides Boniens.

Ensuite Soepa dans le détroit de Macassar (où l'année précédente un grand nombre de nos marins avait été tué) fut soumis par les forces navales et de terre dans ces parages.

En 1825 lors de la révolte à Java, la marine rendit de bien grands services. Par la prompte arrivée de nos vaisseaux devant Samarang, qui alors se trouvait très-exposé et où l'on fit à la hâte un débarquement, cette place fut sauvée. Mais il en coûta du monde pour repousser la multitude de rebelles qui se trouvaient autour de Samarang. La frégate de S. M. le *Javanais* perdit entre autres, des cinquante hommes débarqués de ce bord pour l'attaque de Damak, trente-trois de ses meilleurs matelots qui furent massacrés de la manière la plus cruelle après avoir été enveloppés par une multitude d'ennemis.

En croisant sans relâche, on préserva les côtes de l'attaque des pirates et on empêcha l'enlèvement des habitans. Parmi les brillans faits d'armes de cette croisière on cite la défaite de soixante-dix corsaires de Papoe et de Ceram qui avaient infesté au mois de Juin de 1824 les parages de Banjouwangie et des îles Kangeang.

Nous dépasserions le cadre de cet ouvrage si nous voulions mentionner tous les services rendus par notre marine coloniale durant cette expédition. Mainte fois les prames des pirates, après une défense des plus opiniâtres, furent détruites ou coulées bas, les brigands passés au fil de l'épée, tandis qu'on prit autant que possible l'artillerie et les armes, ce qui toujours ne se fit pas sans perte de notre côté. En outre on reprit plusieurs bâtimens qui étaient tombés entre les mains des pirates et on s'acquit la reconnaissance des malheureux qui gémissaient dans le plus dur esclavage.

Il n'était pas facile de protéger le cabotage si important, contre les attaques réitérées des pirates. On n'a qu'à jeter les yeux sur la carte des Indes néerlandaises pour voir que dans cet archipel, les petites îles, les anses, les rochers et les récifs offraient aux pirates une multitude d'abris d'où il était difficile de les déloger.

Cependant le contre-amiral Melvill van Carnbée, à qui l'on avait confié le commandement de l'escadre des Indes orientales et de la marine coloniale, sut tirer grand parti de cette croisière pour exercer les jeunes officiers. Notre Van Speyk, qui vient de s'immortaliser devant Anvers, fit son apprentissage sur ces petites embarcations durant cette expédition. C'est pendant la grande expédition des Célèbes que ce jeune brave et beaucoup d'autres jeunes officiers firent leurs preuves de bravoure et de fidélité.

Dans toutes ces opérations le courage des nôtres ne cessa de paraître au grand jour, et c'est ainsi que le contre-amiral Melvill van Carnbée vit couronner du succès le plus complet ses efforts pour protéger le commerce et la navigation contre les attaques des pirates qu'une plus longue impunité eût enhardis.

Voyage remarquable à la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, par la corvette de S. M. Triton *et le schooner colonial* Iris.

(1828.)

Le gouvernement ayant résolu de faire explorer l'île de la Nouvelle Guinée et d'y faire un établissement, la corvette de S. M. *Triton*, qui se trouvait sur la rade de Macassar, reçut l'ordre d'appareiller, avec une commission de naturalistes, pour Amboine (*) afin de recevoir du gouverneur des Moluques les instruction nécessaires pour ce voyage.

(*) Cette commission était composée de MM. Macklot minéralogiste. Van Raalten dessinateur adjoint, Van Oort dessinateur, Muller anatomiste, et Zippelius botaniste. Les officiers de la corvette étaient, outre le capitaine Steenboom, commandant du *Triton*, le premier lieutenant Tuning, les 2e lieutenans Terbruggen, Hugenholtz, Modera (qui a fait une relation intéressante de ce voyage), Van Hoogendorp, Tulleken et Dittlof Tjassens; le chirurgien-major Ovink, le chirurgien de 3e classe Van Dura, le maître des victuailles Stuyking, ainsi que les enseignes Arentz, Straatman, Van der Moore, Stort et Kleyne.

Quelques mois auparavant ce bord avait perdu un brave et digne officier de marine, le lieutenant de marine de première classe A. Gevers (fait chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, après le bombardement d'Alger). Cet officier voyant tomber à la mer le charpentier J. Vettewinkel, qui travaillait extérieurement au bordage, sauta à l'eau pour le

Le 15 Mars 1828, le commandant Steenboom quitta la rade de Macassar. Arrivé dans le détroit de Boeton, quelques officiers et naturalistes se rendirent sur une petite île inhabitée. Un indigène, qu'on avait pris pour guide et qui avait engagé les nôtres à faire une chasse aux pigeons ramiers, voulant se rendre maître d'un rayon de miel, prit subitement la fuite en criant aux nôtres: sauvez vous! sauvez vous! On fut poursuivi pendant plus d'une demi-heure par une nuée d'abeilles bourdonnantes, plus grosses qu'une phalange de doigt. L'indigène était horriblement piqué et nos touristes perdirent dans leur fuite plusieurs attirails de chasse.

Le 29 Mars, le *Triton* arriva en bon état devant Amboine. Là on mouilla pendant près d'un mois afin de tout mettre en ordre pour le voyage. Le gouverneur Merkus ayant achevé les instructions nécessaires, Mr. van Delden se rendit à bord du *Triton*, en qualité de commissaire de l'expédition, qui, accompagné du schooner colonial *l'Iris*, sous le commandement du 2e lieutenant Bastiaanse, quitta la baie d'Amboine dans l'après-dînée du 21 Avril. Le 25 dans la matinée, on arriva devant la côte de Banda où l'on devait faire provision de riz. Le 29, on prit cours vers la Nouvelle Guinée, côte qu'on atteignit dans l'après-midi du 18 Mai. Là on s'aperçut d'une grande variation dans la couleur de l'eau, ce qu'on attribua à une rivière qui avait son embouchure dans ces parages. Effectivement on arriva le 21 à l'embouchure de la rivière de Dourga et on

---

sauver, mais périt victime de son humanité, sans pouvoir atteindre son but. Ses dépouilles mortelles reposent à Chéribon où ses camarades lui ont élevé un tombeau. Les journaux de Batavia du 14 Juillet 1827 ont contenu un hommage à la mémoire de ce brave enlevé trop tôt à sa patrie et à ses nombreux amis.

mouilla près d'une source d'eau douce. MM. van Delden, Macklot, Boers, Hugenholtz et Modera se rendirent à terre dans une chaloupe armée; ils virent quelques petits poissons se lancer de l'eau et une multitude d'oiseaux, tels que des mouettes, des cacatoes, tandis qu'ils furent assaillis d'une nuée de mousquites. Nos botanistes découvrirent trois sortes d'arbres dont ils rapportèrent des branches à bord.

Le 22 Mai, le 2e lieutenant Tulleken se rendit, à marée basse, près de la petite source où il découvrit des pas d'hommes dans la vase. Cette découverte répondait parfaitement à la déclaration du 2e lieutenant Bastiaanse, commandant du schooner colonial *l'Iris*, qui, ayant nagé avec un canot le long de la rive septentrionale, avait entendu des voix d'hommes et des aboiemens de chiens. On découvrit bientôt sept hommes, et aussitôt le commissaire Van Delden et son interprète poussèrent en avant, dans une chaloupe armée, afin de tâcher de lier des relations avec ces hommes. Les indigènes coururent dans l'eau aussi loin que possible en faisant, avec leurs bras et leurs jambes, les contorsions les plus ridicules. L'interprète leur cria, dans un patois moitié Céramois et moitié de la nouvelle Guinée, qu'ils ne devaient pas avoir peur, qu'on venait leur rendre une visite d'ami. On y répondit tantôt en faisant des signes de tête affirmatifs et tantôt en secouant la tête. Finalement ils jetèrent leurs arcs, flèches et lances (*). Alors on s'approcha; l'inter-

(*) Ces habitans de la Nouvelle-Guinée sont d'une taille moyenne, mais ne sont pas robustes. Leur couleur est noire bleuâtre. Ils ont de grosses lèvres et un nez aplati. Leur corps est sale et leur air faux, ce qui est encore augmenté parce qu'ils s'enduisent de terre rouge le front, la lèvre supérieure et le menton. Le tendron est déchiré sur une longueur d'un demi doigt, ce qui est probablement produit par une boucle

prête plongea ses mains dans l'eau et en mouilla sa tête en signe d'amitié. On offrit à un indigène deux petits miroirs et quelques colliers de corail qu'il accepta en faisant des contorsions et des grimaces. L'interprète dut souffrir une embrassade étouffante et danser une sarabande, dans l'eau, avec son nouvel ami. Les présens attirèrent bientôt d'autres insulaires hors du bois; on devint si confiant que même quelques indigènes vinrent dans la chaloupe et on devint si familier que les hommes, en faisant les gestes les plus significatifs et les plus indécens, invitèrent nos matelots et nos savans à venir rendre visite à leurs femmes. Ils accompagnaient ces gestes d'un cri qui leur est familier en pareil occasion: Bibi! bibi! ces deux syllabes paraissaient être le signal du plaisir chez nos complaisans insulaires et, quand on s'excusa poliment, une matrone et une jeune femme vinrent joindre leurs supplications aux importunités indécentes des hommes, mais les nôtres cherchaient à attirer les habitans dans leur chaloupe. On fit néanmoins quelques échanges; un habitant, qui avait reçu un mouchoir de couleur, un gilet et un mouchoir blanc de tête, se laissa tranquillement mettre tous ces vêtemens et fut reçu,

d'oreille de jonc que plusieurs portent à l'oreille droite et d'autres a l'oreille gauche. Leurs cheveux noirs de jais sont frisés; quelques-uns ont une petite tresse sur la calotte de la tête, d'autres portent des nattes tressées sur le derrière de la tête. Leur barbe est courte et frisée. Ils laissent croître aussi leurs moustaches. Ils vont entièrement nus, couvrant leur bas ventre d'une ceinture de nattes tressées. Quelques-uns ont des bracelets de jonc, des colliers de cordes et des franges sur la poitrine. Cette race d'hommes horribles à voir, avec une peau sale, tannée, puante et couverte d'ulcères, fit sur les nôtres une impression défavorable. Leurs rires aigus et leurs cris assourdissans feraient le désespoir des *dilettanti*. Quelques-uns de nos naturalistes virent les arbres couronnés d'indigènes qui sautaient de branche en branche comme des singes.

ainsi affublé, avec des cris de joie par ses camarades. Ils prirent beaucoup d'objets dans les mains, les regardèrent avec curiosité, mais ils ne semblèrent pas être d'un naturel voleur. Un insulaire ayant pris le pistolet chargé du lieutenant Modera, le rendit aussitôt qu'il entendit prononcer le mot *taboe* (sacré). Cela eut lieu de même avec un sabre. Néanmoins on commença à se méfier des intentions pacifiques de ces sauvages lorsqu'ils tachèrent de tirer la chaloupe sur le rivage, sans être remarqués comme ils le croyaient. On résolut donc de partir. Un habitant, auquel Mr. Boers venait de donner un collier de corail, lui décocha une flèche et le blessa à la jambe gauche. Une décharge de mousqueterie parmi cette nuée de sauvages les fit plonger à l'eau comme des canards. Mr. Hugenholtz et un matelot furent encore blessés. Les insulaires eurent quelques morts et plusieurs blessés, du moins on vit de *l'Iris* qu'ils tirèrent de l'eau trois hommes qui paraissaient morts ou très-grièvement blessés. On regretta cet accident et on se retira à bord pour prévenir toutes hostilités ultérieures.

Le 23 au matin, quelques hommes armés revinrent danser sur la plage, accompagnés d'une multitude de femmes et d'enfans portant des branches d'arbres; ils invitèrent les nôtres à descendre à terre. Vers l'heure de midi, on mit à la voile pour remonter la rivière. Le 24, la commission de naturalistes se rendit à terre dans deux chaloupes armées et se divisa en deux parties pour faire des explorations dans l'intérieur du pays. On ne découvrit rien que les ruines de deux habitations, quelques trous dans la terre avec des cendres, des écailles et des monceaux de noix de cocos. Quelques pas d'hommes, dans les marécages, et une vieille prame prouvèrent qu'il y avait des habitans dans cette con-

trée, mais, le sol étant bas et marécageux, quoique assez fertile, on ne trouva pas convenable d'y bâtir une forteresse, surtout parce qu'il n'y avait pas d'eau douce à proximité.

On remonta encore la rivière et on laissa tomber l'ancre à 7° 37′ latitude sud et 139° 18′ 36′′ longitude est.

Le 25 Mai, la même commission, duement escortée, se rendit encore à terre, mais ses recherches n'eurent pas de meilleur résultat que les premières et, comme on ne jugea pas convenable de placer le fort plus avant, on résolut d'abandonner la rivière de Dourga et d'aller chercher plus au nord, le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, un endroit plus commode qui était connu de l'interprète.

Le 9 Juin, on se trouva à 4° 45′ 54″ latitude sud et à 136° 28′ 17″ longitude est et on eut de nouveau quelques relations avec des indigènes qui suivaient les nôtres dans des prames. Ils donnèrent leurs flèches, arcs, lances, massues, pagaies et ornemens pour des miroirs, du corail, des couteaux, des bouteilles vides et d'autres bagatelles. Un Indien, l'ami de notre interprète, nommé Arbauw qui, quoique pauvrement vêtu, était le chef des pays situés à l'embouchure de la rivière Oetanata, plus à l'ouest de l'endroit où les nôtres se trouvaient, vint à bord du commandant et s'entretint long-temps avec lui par le moyen du truchement. Les sujets d'Arbauw, inquiets de cette longue absence, commencèrent à hurler, de manière que le monarque noir fut obligé de passer plusieurs fois la tête hors des fenêtres de la cabine.

Quatre ou cinq indigènes restèrent à bord pour montrer aux nôtres la rivière d'Oetanata, tandis que Arbauw, comblé de présens, partit. Peu de temps après

on invita ces gens à tirer de leurs arcs sur deux bouteilles vides. Les flèches fendirent les airs avec la rapidité du vent, mais n'atteignirent pas le but. Alors un de nos meilleurs tireurs brisa les deux bouteilles à la fois, au grand étonnement des indigènes. Ils n'avaient aucune idée d'une montre dont le tic-tac les épouvantaient surtout lorsqu'ils voyaient le mouvement des rouages.

Le 11 Juin, on jeta l'ancre à un mille et demi à l'est de l'Oetanata. Le lendemain les lieutenans Tulleken, Van Loon et Modera allèrent faire des sondes dans la rivière. On la trouva impraticable pour les vaisseaux, on se contenta donc de faire aiguade. Les indigènes se montrèrent en foule et furent si familiers qu'ils demandèrent des toiles, mais aussi ils étaient très-serviables et aidaient les nôtres à abattre des arbres.

Le 14 et le 15 Juin, MM. Van Delden et Macklot firent un vu des lieux et trouvèrent que le pays était trop marécageux pour songer à y bâtir une forteresse, quoique Arbauw insistât vivement pour que les Néerlandais s'établissent près de la rivière d'Oetanata.

Le 22 Juin, le *Triton* et *l'Iris* remirent à la voile. Le temps orageux et brumeux empêcha les nôtres pendant quelques jours de découvrir quelque chose le long de la côte et, après plusieurs recherches infructueuses afin de trouver un endroit convenable pour la construction d'un fort, on alla plus avant.

Le 28 Juin, durant l'après-midi, quelques prames abordèrent nos vaisseaux et les indigènes informèrent les nôtres que le détroit, qu'ils avaient découvert entre l'île de Dramaai et le continent de la Nouvelle-Guinée, se nommait Saraweri. Les indigènes rivalisèrent de

zèle pour nous indiquer l'endroit le plus convenable pour la construction d'un fort et même quelques chefs nous servirent de guides. Les Hollandais cherchaient un endroit fertile qui pût présenter en même temps une force capable, aidée de travaux d'art, pour se garantir d'une attaque ennemie.

Le 29 Juin, on se rendit avec des chaloupes armées, dans une baie, nommée Oeroe Langeroe, située sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Là, on fit les recherches les plus exactes et on découvrit enfin une grande anse bornée par une haute montagne que les habitans nommaient Lamantchirie et qui élevait sa crête orgueilleuse dans les airs. On y attérit et on y trouva une rivière d'eau douce et un sol fertile, tandis que la baie présentait un bon ancrage à couvert de tous les vents. On se rendit avec joie à bord du *Triton* pour donner connaissance de cette bonne découverte, mais le capitaine-lieutenant Steenboom, ne voulant pas prendre une résolution trop hâtive, fit reconnaître encore deux autres endroits, qui étant moins favorables que le premier, on se décida pour celui-ci.

Dès le 6 Juillet on commença à abattre les arbres afin de bâtir un fort situé à 3° 42′ latitude sud et 134° 15′ 41″ longitude à l'est de Greenwich. On nomma provisoirement le détroit Saraweri du nom de *l'Iris*, puisque ce vaisseau l'avait le premier embouqué. La baie d'Oeroe Langeroe, découverte par les officiers et les marins du *Triton*, fut nommée baie du *Triton*. L'endroit où l'on allait se fixer, que les indigènes nommaient Lobo, fut appelé *Merkus-oord* du nom du gouverneur des Moluques, puisque Mr. Merkus avait le premier conçu le plan de faire un établissement sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Le fort, qu'on allait construire, devait porter le nom de *Dubus*, d'après ce-

lui de S. E. le commissaire-général des Indes Néerlandaises (*).

On travailla activement au fort, autant que le permit l'état de maladie des troupes expéditionnaires. Pendant qu'on s'occupait à nettoyer le terrain et à abattre les arbres l'air était épais, froid et humide, ce qui donna des fièvres putrides aux hommes, qui devinrent d'autant plus malignes qu'on ne put procurer des rafraîchissemens aux malades et que, devant se nourrir de salaisons, ils furent attaqués du scorbut et de l'hydropisie.

Cependant on se hâta afin de pouvoir célébrer, le 24 Août, la fête de notre roi bien aimé par la prise de possession solennelle de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée et en y faisant flotter le pavillon des Pays-Bas.

A la pointe du jour tous les bâtimens de guerre furent pavoisés et à onze heures, le capitaine-lieutenant Steenboom et le commissaire Van Delden se rendirent

(*) Les habitans avec lesquels les nôtres vinrent en contact sont d'une couleur brune foncée avec un reflet bleuâtre. Ils souffrent beaucoup d'une maladie de peau affreuse qui leur donne l'air de véritables lépreux. Ils ont les cheveux frisés qu'ils nettoyent avec des peignes de bambou. Ils portent autour des jambes des colliers de jonc ou de dents de sanglier. Quelques-uns portent des colliers de corail. Le vêtement de la plupart consiste dans une espèce de tunique d'écorce d'arbre ou de noix de cocos. Les chefs sont plus ou moins habillés a la manière des Malais. On trouve parmi eux beaucoup d'individus contrefaits et de petite stature, mais les montagnards sont vigoureux, frais et dispos. Ils sont amateurs de tabac et d'eau de vie. Leurs armes sont l'arc et les flèches, la lance et des massues artistement travaillées, armées d'une pierre très-dure et très-tranchante. Leurs habitations sont faites de bambou et de feuilles d'arbres sur des palissades ou sur le sol plat. Plusieurs d'entre eux demeurent dans des prames, du moins on vit quelques prames avec un toit de bambou et de feuilles et contenant des nattes, des pots et d'autres ustensiles de ménage. Leurs prames sont étroites et de la longueur de 4.25 à 8.50. au P. B. Pour les empêcher de chavirer elles ont des avirons de bambou a l'instar de ceux des Moluquois.

à terre, ce qui fut annoncé par un salut de 21 coups de canon que le fort rendit en même nombre.

Les princes de la Nouvelle-Guinée et les grands du pays se trouvaient déjà au fort et, aussitôt que la troupe et le détachement des vaisseaux furent rangés en ligne, le commissaire lut la proclamation suivante:

»Comme il a plu à S. M. le roi des Pays-Bas d'ordonner de prendre possession de la côte de la Nouvelle-Guinée depuis 141° 1. de Greenwich sur la côte méridionale et de là à l'ouest et au nord jusqu'au Cap de Bonne Espérance situé sur la côte septentrionale;

Moi, Arnoud Jean van Delden, comme y étant autorisé par le gouverneur des îles Moluques, *j'ai pris possession au nom de S. M. le roi des Pays-Bas*, solennellement et en présence des commandans de la corvette le *Triton*, du brick *Siwa* et du schooner *l'Iris* et des officiers de ces bords; du commandant et des officiers du détachement des troupes de débarquement; de MM. les fonctionnaires et de la commission de naturalistes ainsi que des équipages et troupes susmentionnés, de cette partie de la Nouvelle-Guinée et des pays en dépendans, depuis 141° 1′ de Greenwich sur la côte méridionale et de là à l'ouest, nord, nord-ouest jusqu'au Cap de Bonne Espérance, sauf les droits du sultan Tidore sur les districts de Masary, Karondefer, Ambarssura et Amperpon.

Et, pour qu'il puisse conster en tout temps de cette prise de possession solennelle, j'en ai dressé procès-verbal pour servir où besoin sera ou pourrait être dans la suite.

Fait et promulgué le 24 Août 1828.

Le commissaire pour la prise de possession de la côte sud-ouest de la Nouv.-Guinée,

VAN DELDEN.

Un bruyant *houra* suivit la lecture de cette proclamation et lorsqu'on arbora le pavillon des Pays-Bas, il fut salué de 101 coups de canon. Les chefs indiens promirent fidélité et obéissance pour lesquelles on leur assura la protection du gouvernement des Pays-Bas. On donna à Kassa, à Sendawan et à Loctoe, une jaquette de drap rouge et une canne à pomme d'argent sur laquelle étaient gravées les armes néerlandaises. On termina cette journée mémorable par un banquet auquel les nouveaux dignitaires furent admis et firent tant d'honneur qu'ils quittèrent la séance en chancelant.

Le 31 Août, le *Triton* et *l'Iris*, abandonnèrent la baie de *Merkus-oord*. Le 5 Septembre, on arriva a Amboine où l'on transporta à l'hôpital 62 malades qui furent traités avec le plus grand soin. Pendant qu'on se trouvait là le capitaine-lieutenant Steenboom, commandant de cette importante expédition, succomba et le même jour le corps de ce digne officier fut inhumé en grande pompe hors d'Amboine dans le cimetière ordinaire.

Le 7 Octobre, le *Triton* quitta seul la baie d'Amboine, tandis que *l'Iris* était entré à Banda et fut renvoyé à *Merkus-oord* pour y ramener trois bannis, et y transporter quelque argent, du bétail et des matériaux de construction. On se vit obligé à regret de laisser arrière huit malades qui ne pouvaient supporter le transport. Le lieutenant de 1re classe Tuning prit alors le commandement du *Triton* jusqu'au 3 Janvier 1829, lorsqu'à son retour à Java, le lieutenant de 1re classe Zwaanshals eut le commandement de ce bord.

La commission de naturalistes fut transportée à Timor Coepang afin d'y explorer les mines d'argent et de cuivre. Le 15 Octobre, on appareilla de cette rade et on arriva le 4 Novembre à Soerabaya. Là on reçut,

de la part du gouvernement des Pays-Bas, une lettre contenant l'hommage le plus flatteur pour l'équipage du *Triton*. La corvette, qui avait fait de grandes avaries, fut abattue sur carène, radoubée et pourvue d'un nouveau grand mât.

Le 5 Mars 1829, on retourna dans la Mère-patrie où l'on arriva sans rencontre fâcheuse le 3 Août de la même année, jetant l'ancre sur rade du Texel à 7 heures du matin.

Nous considérons la prise de possession de la Nouvelle-Guinée, de cette clef des Moluques comme un événement de très-grande importance, car ce pays étendu, par sa situation et son climat, étant propre à donner toutes les productions de Java et de Sumatra, nous procurera un jour les plus grands avantages commerciaux.

Expédition contre le sultan de Matam, aux Indes orientales, sous le commandement du contre-amiral Dibbetz.

(1828.)

Cette année fournit encore de la besogne et plus d'une occasion d'acquérir de la gloire à notre marine coloniale aux Indes orientales; nous rapporterons ici l'expédition contre le sultan de Matam, commandée par le contre-amiral Dibbetz, d'après des élémens officiels qu'on nous a procurés, expédition dont l'auteur du texte hollandais n'a pas fait mention parce qu'il n'avait pas de données à cet égard.

Déjà mainte fois il avait été fait des plaintes amères au gouvernement sur la conduite arbitraire du sultan

de Matam qui, nonobstant ses promesses solennelles, consignées dans le contract conclu avec lui en 1822, de faire les plus grands efforts pour détruire les pirates et protéger la navigation, avait au contraire encouragé ces écumeurs en leur prêtant secours et en leur donnant asile. Les injonctions faites précédemment au sultan furent regardées par lui comme non avenues et il crut pouvoir impunément continuer ses perfides menées au grand détriment de notre commerce et de notre navigation; enfin le chef du gouvernement, ayant reçu, dans le courant du mois d'Avril 1828, du résident de la côte occidentale de Bornéo, Mr. van der Dungen Gronovius, la nouvelle que le Sultan avait violé le territoire néerlandais et outragé le pavillon national, prit la résolution de venger, d'une manière exemplaire, ces affronts.

Le rapport de ce résident, daté de Pontianak du 22 Février 1828, portait qu'au mois de Septembre 1827 un navire avait fait naufrage sur les récifs de Karimatta; que ce navire chargé d'étain était supposé être anglais et que l'équipage semblait s'en être sauvé. Le chef de Karimatta, Batin Galang, avait sauvé quelques marchandises et dix à douze canons; mais le sultan de Matam, ayant eu connaissance de ce naufrage, avait envoyé deux de ses affidés, nommés Bandhaar et Abdul Rassip, au Batin Galang pour exiger la remise des objets sauvés. Cependant ce chef, resté fidèle à ses sermens, avait refusé cette remise, en déclarant que le Sultan ayant cédé les îles de Karimatta au gouvernement des Pays-Bas, par l'article 4 du contrat susmentionné, il devait s'adresser au résident de Pontianak à ces fins, et qu'aussi long-temps qu'il n'en aurait pas reçu l'ordre, il résisterait même à force ouverte contre toute exigence de cette nature. Peu de temps après le major

Radja Akil, arriva avec plusieurs de ses prames à Karimatta et le Batin Galang, voyant en lui un fonctionnaire du gouvernement, lui fit connaître que le bruit courait que le sultan de Bantam avait le projet d'attaquer Karimatta et de s'emparer à force ouverte des canons provenant du naufrage. Sur cela le major fit parvenir au sultan de Matam une lettre dans laquelle il lui mettait sous les yeux ses devoirs et qu'il eut à s'abstenir de toute violence contre Batin ; mais le sultan n'en tint aucun compte, car, sur la fin de Décembre, il attaqua Karimatta avec vingt-deux prames sous le commandement du Pangerang Adi Makoerat et prit cette île après un combat de deux jours, ce qui n'eut pas eu lieu si tous les Karimattois s'étaient aussi bravement défendus que le Batin Galang et son frère Panglima Radja qui furent tués tous deux, après quoi l'on s'empara des canons et on mutila barbarement les corps de ces fidèles chefs et on emporta le pavillon néerlandais après l'avoir outragé. Enfin un certain Joeroekra avait été nommé au gouvernement de ces parages par le sultan de Matam.

Le résident, ayant reçu ces informations, résolut d'en tirer vengeance, mais d'en écrire au commissaire-général en lui mandant que le major Radja Akil, qui connaissait parfaitement le pays, lui avait donné l'assurance qu'il ne contenait que 300 à 400 hommes en état de porter les armes, quatre canonnières et dix à douze prames, dites panjajaps, dûment armées, enfin que 70 à 80 soldats suffiraient pour punir le Sultan et même pour détruire toutes ses forces.

En conséquence le résident, ayant pris en considération toutes ces circonstances ainsi que la requête du major Radja Akil pour devenir sultan de Succadana, demanda au gouvernement la permission: de châtier

les habitans de Matam, de déposséder le sultan, de l'envoyer prisonnier à Batavia et de nommer le major Radja Akil, sultan de Matam et de Simpang, aux conditions qu'il plairait à S. E. le gouverneur-général de prescrire.

Maintenant qu'il n'y avait plus de doutes sur la conduite déloyale et perfide du sultan de Matam qui même s'était permis de faire massacrer des fonctionnaires du gouvernement des Pays-Bas, S. E. le gouverneur-général désigna la frégate la *Bellone* ayant à bord 120 soldats européens et la flotille indienne sous le commandement de Radja Akil, qui se trouvait alors à Batavia, pour faire cette expédition. Le 4 Juillet, la *Bellone* arriva à l'embouchure de la rivière de Pontianak et on prit sur le champ toutes les mesures nécessaires pour commencer les opérations et le résident Gronovius, le capitaine Trip et le major Radja Akil, s'étant rendus à bord, apprirent du commandant de l'expédition Mr. Dibbetz, que le schooner colonial le *Zeemeeuw* et trois canonnières croisaient et l'attendaient dans les parages des îles de Papan, enfin que le sultan de Pontianak désirait rendre une visite à bord de la *Bellone*.

Cette visite ayant eu lieu, ainsi qu'une contre visite du commandant au sultan, on s'occupa activement des préparatifs. On manquait d'informations exactes sur la situation des affaires à Matam, seulement on sut que les Matammois avaient été informés, par des émissaires qu'ils avaient à Pontianak, du départ de l'expédition et qu'ils se renforçaient en toute hâte, ayant retenu tous les bâtimens étrangers et fait une presse de marins.

La flottille du major Radja Akil, qui ne put être prête avant le 14 Juillet, était composée de neuf *pinjajaps* armées auxquelles on ajouta deux prames de la

résidence et, pour les troupes de débarquement, deux grands *bidars* et cinq *bondongs* du sultan de Pontianak.

Le capitaine Trip, qui désirait assister à cette campagne, dit qu'il avait à sa disposition, de la 18e *afdeeling* infanterie : 2 capitaines, un sous-lieutenant et trente-neuf sous-officiers et soldats, quatre-vingt-quinze Amboinais, un lieutenant d'artillerie avec vingt-deux sous-officiers et soldats, y compris dix canonniers amenés de Batavia par le capitaine Dibbetz.

On résolut que ces troupes seraient embarquées le 16 au matin sur la frégate, et que le résident ainsi que les autres bâtimens prendraient la route de l'intérieur, afin de se rallier à la frégate devant Matam avec les prames du Radja Akil.

Le 16 avant midi, la *Bellone* appareilla, mettant le cap sur Tanjong-Brée, héla le schooner et les chaloupes et jeta l'ancre le 22 devant la rivière de Katapan.

Le 27, les bâtimens légers n'étant pas encore arrivés, le commandant de l'expédition résolut, avant de commencer les hostilités, d'entamer une négociation avec le sultan et de tâcher de s'emparer de sa personne. Il envoya une lettre au sultan qui y fit répondre en ces termes :

» Nous avons fait élever des *bentings* parce que nous avons appris que Radja Akil veut nous battre et nous couper la tête. Quant à la demande du Commandant, nous l'informons que le sultan se trouve dans l'intérieur des terres et qu'il nous a remis, à nous autres grands du royaume, le gouvernement du pays. Nous n'avons aucune envie de nous opposer au gouvernement des Pays-Bas, ni de nous brouiller avec le grand-seigneur de Batavia, car nous avons un contrat de 18 articles que nous voulons observer.

»Notre prière est donc à Mr. le colonel, si ses intentions sont effectivement *bonnes*, que S. E. se tienne neutre et laisse agir Radja Akil seul. S'il triomphe, nous nous soumettrons et, s'il y perd la vie, nous le remplacerons dans sa dignité de major."

Le commandant Dibbetz envoya une seconde lettre au *Pangerang* Adee qui avait pris les rênes du gouvernement de Matam et n'en reçut pas une réponse plus satisfaisante; elle portait:

»Notre ami nous demande de démanteler les *bentings*, de rendre les prames et de laisser la rivière libre; mais nous demandons la permission de ne pas obtempérer à cette demande, tout en n'étant pas d'intention de résister au gouvernement. Nous ne voulons que nous battre avec Radja Akil.

»Notre ami nous invite à venir à bord; fut ce même pour nous conduire à Batavia, nous pourrions nous y résoudre, mais dans ce moment-ci nous n'osons pas le faire. Si notre ami désire voir le contrat, nous le lui enverrons par un homme de confiance."

Après quelque correspondance infructueuse, et ne connaissant pas la cause du retard du résident et de Radja Akil, tandis que les vivres diminuaient sensiblement, le commandant appareilla avec une canonnière, le 1 Août, pour Pontianak et, vers l'heure de midi, héla une prame, portant pavillon hollandais, sous la côte de Succadanna. Ce bâtiment, conduit par Radja Manzor, apportait la nouvelle que le résident et le major, avec toutes les prames, se trouvaient près des iles et dans la rivière de Succadanna.

Le lendemain à 8 heures, ces messieurs arrivèrent à bord de la *Bellone* qui fut ralliée par la flottille et les autres chaloupes, et la *Bellone*, ayant réappareillé pour Matam, atteignit encore pendant la soirée

la hauteur de la rivière de Karbouw et, dans la matinée du 3 Août, le Katapan.

Le besoin de vivres, néanmoins, força le commandant de faire une pointe jusqu'à Pontianak dont il revint le 29 Août.

Le commandant Dibbetz, ayant, avant son départ, ordonné au major Radja Akil et aux autres chefs de faire des sondes, le premier donna avis qu'il avait satisfait à ces ordres, principalement sur la rivière de Karbouw, assurant que devant la passe, avec les sisigies et à haute marée, il y avait toujours au-delà de 7 pieds d'eau, de manière que toutes les embarcations, à l'exception du schooner, pouvaient remonter cette rivière.

Déjà à sa première arrivée devant Tangang Bree, le capitaine Dibbetz avait fixé les yeux sur cette rivière et il fit de fausses démonstrations pour faire croire qu'il en voulait seulement à Katapang; ce qui réussit.

Le plan qui sembla le meilleur au commandant était d'attaquer les forts dans le Katapan et d'y loger quelques troupes, tandis qu'une partie de l'expédition attaquerait les lignes de la rivière de Karbouw, afin de faire diversion et de couper les communications.

Cependant il dut abandonner ce projet parce qu'il n'avait pas assez de forces à sa disposition; il dut se borner à attaquer le point le plus faible de la rivière, tandis que la frégate, le schooner, l'aviso et les chaloupes bloqueraient l'embouchure de la rivière de Katapan.

Après la promulgation d'un ordre du jour, qui enthousiasma les troupes, le commandant communiqua ses plans au résident, au Radja Akil, au 1er lieutenant Westphal et au capitaine Gennet, le lieutenant Westphal devant prendre le commandement de cette partie des embarcations de l'expédition et le capitaine

Gennet celui des troupes de débarquement. Le résident Gronovius accompagna cette partie de l'expédition, principalement pour entretenir la bonne harmonie entre nos troupes et celles de Radja Akil, ainsi que pour encourager les indigènes et les équipages des prames.

Le commandant de l'expédition renforça les trois canonnières d'une trentaine d'hommes de son propre équipage, avec un enseigne de première classe auprès de chaque détachement. Les bâtimens furent dûment avitaillés et le détachement de soldats de marine de la frégate, fort de 42 hommes commandés par le 2e lieutenant de ce corps, servit à renforcer les troupes de débarquement, tandis que cinq officiers de la *Bellone* furent placés dans ce corps comme commandans de pelotons.

Le 30 au matin, l'occasion étant favorable, le commandant ordonna au lieutenant de 1re classe Westphal et au capitaine Gennet de faire les plus grands efforts pour s'emparer des forts ennemis sur la rivière de Karbouw, de concert avec les troupes auxiliaires de Radja Akil.

Vers deux heures de l'après-midi, le commandant fit signal aux bâtimens de mettre le cap sur la rivière de Karbouw et l'ennemi, voyant ce mouvement, arriva avec 12 *Sampangs*, montés chacun par 10 à 20 hommes armés de carabines, afin de nous disputer l'entrée de la rivière; mais on y mit ordre à coups de canon et de fusil.

Pendant la nuit, la frégate envoya quelques volées de ses pièces de 18 aux batteries et l'aviso ouvrit aussi son feu; ce qui jeta la terreur parmi l'ennemi.

Le commandant vit, le 31 au matin, que les chalou-

pes et les prames étaient ensablées en avant de la barre que quelques-unes, cependant, passèrent vers l'heure de midi; mais le reste n'arriva que le 2 Septembre à une grande distance des *bentings*, ce qui donna à l'ennemi l'occasion de renforcer ses lignes en avant de la rivière de Karbouw.

Le commandant, ayant remarqué que la garnison des forts, devant lesquels il se trouvait, faiblissait tous les jours davantage, alla s'embosser sur $3\frac{1}{2}$ brasses en dessous de la côte et commença à tonner avec du 18, tandis que le schooner se rapprocha aussi, autant que possible, des batteries.

Le lieutenant Westphal avait résolu de commencer, le 4 au matin, l'attaque des batteries et était convenu avec le capitaine Gennet que, pendant que la flottille avancerait, une partie des troupes débarquerait pour débusquer les ennemis d'un bois d'où ils incommodaient beaucoup nos gens; ce qui fut exécuté promptement par trois pelotons sous le commandement des lieutenans de marine de 2e classe Lehman de Lhensfeld, De Haan et Mulder qui, nonobstant la difficulté du terrain, chassèrent les ennemis du bois et se logèrent dans un de leurs retranchemens.

Le capitaine témoigna à ces officiers toute la satisfaction de la bravoure qu'ils avaient déployée en cette occasion.

Le lieutenant Westphal n'ayant pas réussi à exécuter les ordres qui lui avaient été donnés, le commandant le remplaça par le lieutenant de 1re classe Zwaanhals, premier officier de la frégate.

A une heure, cet officier avait pris le commandement et approcha bientôt à portée de canon des batteries et, pendant la nuit, parvint à s'embosser à mi-portée de canon; dans cette position, on commença, le 6

vers sept heures du matin, à canonner vivement les deux *bentings* et les prames.

Le capitaine Gennet fit débarquer en même temps trois pelotons d'infanterie, qui furent suivis de toute la colonne et, après un combat acharné, il débusqua l'ennemi de toutes ses positions.

Le lieutenant Zwaanhals, ayant appris ces succès, s'approcha encore davantage des prames dont il ne tarda pas à couler une et à mettre hors de combat une autre.

On continua le feu dans cette position jusqu'à une heure de l'après-midi, lorsque le capitaine Gennet fit savoir au lieutenant Zwaanhals qu'il s'était approché de la première palissade et se trouvait devant le grand *benting*.

Le combat ayant duré jusqu'au soir, on crut remarquer que l'ennemi se préparait à faire retraite.

Nos troupes brûlaient du désir d'en finir le lendemain, et l'on avait déjà commencé l'attaque lorsqu'on vint apporter au lieutenant Zwaanhals la nouvelle que les *bentings* avaient été abandonnés. Nos troupes s'y logèrent sur le champ et prirent cinq prames, trois couleuvrines, une caronnade et quelques munitions.

Le lieutenant Zwaanhals fit, dans son rapport, la mention la plus favorable de tout son monde et particulièrement des lieutenans de 2e classe Hugenholtz et P. Bansen, de l'enseigne A. de Buck, des enseignes de 1re classe Dibbetz, Michielsen et Van der Loeff. Le capitaine Gennet de son côté signala, comme s'étant distingués, le lieutenant de 2e classe A. Lehmans de Lhensfeld, les lieutenans en service extraordinaire P. Dibbetz (*), F. H. de Mulder, J. de Haan et J. Baak, ainsi que le 1er lieutenant d'artillerie, De Roock, le

---

(*) Ces deux messieurs Dibbetz sont fils du commandant de l'expédition, aujourd'hui contre-amiral.

Note du traducteur.

2° lieutenant des soldats de marine Verbruggen et le 2° lieutenant d'infanterie Engeler.

Les forts de la rivière de Karbouw ayant été emportés de la sorte, suivant le témoignage du commandant Dibbetz, par la bravoure du lieutenant de 1re classe Zwaanhals, du capitaine Gennet et du résident Gronovius qui s'était trouvé constamment sur la première chaloupe, le commandant songea à attaquer le Katapau où l'ennemi, ayant appris ses pertes sur la rivière de Karbouw, se trouva si découragé qu'il songea plutôt à la fuite qu'à nous disputer l'entrée de la passe de la rivière. Le capitaine Dibbetz commença, sur l'heure de midi, à tirer de ses pièces de 18 et il envoya, en même temps, l'aviso, les autres chaloupes et l'un des schooners coloniaux, sous les ordres du lieutenant de 1re classe X. A. Schuyt, du lieutenant de 2e classe D. Spelenveld, des enseignes de 1re classe A. de Vries et L. C. A. C. van Blommestein, pour opérer un débarquement et se rendre maître des forts de l'ennemi. Ces ordres furent aussitôt exécutés que donnés et, vers trois heures de l'après-midi du 7 Septembre, le pavillon néerlandais flottait triomphant sur toutes les batteries ennemies dont on enleva les canons au nombre de 40 à savoir: 3 caronnades de 12 ℔ onze couleuvrines dont 1 de 12, 1 de 6, 7 de 4 et 2 de 3 ℔, 2 pièces de montagnes, 9 pièces à pivot et quinze *lillas*.

Le commandant, n'ayant plus besoin de diviser ses forces et ne voulant pas laisser reprendre haleine à l'ennemi, résolut, de concert avec le résident, de remonter sur le champ, avec un bâtiment armé, le Katapau, afin de rallier la flottille et de marcher en avant à Matam. La jonction eut effectivement lieu le 10, mais fut très-difficile par la rapidité des courans; enfin on apprit que le sultan avait pris la fuite avec tout son

monde et que cette place et tous les environs de la rivière se trouvaient couverts d'une forte inondation.

Il faut ajouter à cela que les vivres commençaient à manquer et que la frégate ne put s'en procurer d'autres à Pontianak, tandis qu'il paraissait de toute impossibilité de s'emparer de la personne du sultan qui fuyait à tire d'ailes; ce qui fit prendre au commandant la résolution de finir la campagne pendant laquelle on avait brûlé 50 ou 60 prames et toutes les positions de l'ennemi. Ensuite le commandant fit promulguer une proclamation portant que le sultan était dépossédé et remplacé par le major Radja Akil qui avait été investi du pouvoir de faire grace à ceux des habitans qui rentreraient dans leurs foyers. Une autre proclamation fut encore publiée, le 13 Septembre par le commandant et le commissaire Gronovius, portant à la connaissance des Matamois que le major Radja Akil avait été nommé, de par le gouvernement des Pays-Bas, sultan de Matam et de Simpang avec le titre de *Sultan du royaume de Bruxelles* et à charge de fixer le siége de son gouvernement à Succadana.

Le commandant reçut officiellement l'abdication du sultan de Matam scellée de son sceau et ainsi, après la la réussite complète de l'expédition, qui assura la tranquillité de la côte occidentale de Bornéo, il reprit, le 15 Septembre, ayant laissé dans ces parages la flottille du nouveau sultan Radja Akil, le chemin de Pontianak où la *Bellone* laissa tomber l'ancre le 19 du même mois.

Bombardement de la ville d'Anvers.

(27 *Octobre* 1830.)

Il serait surperflu d'entrer ici dans le détail des causes qui donnèrent lieu à ce terrible événement. Qui ne se ressouvient pas, avec indignation, de l'ingratitude inouie des Belges qui outragèrent et calomnièrent notre bon roi et attaquèrent perfidement ses fidèles sujets des provinces septentrionales, les massacrant ou les jetant dans des cachots infects (*)?

Tant de déloyauté méritait une punition exemplaire et bientôt la scandaleuse perfidie des Belges hâta l'heure du juste châtiment. Anvers, qui avait été contenu quelque temps dans le devoir par la présence du prince d'Orange, suivit, le 26 Octobre 1830, l'exemple de révolte, de perfidie et de soif de sang que plusieurs villes avaient donné de la manière la plus barbare. Nos troupes étant exposées à la trahison d'un ennemi cent fois plus nombreux qu'elles, le général Chassé tira qnelques coups de canon, de la citadelle, sur la ville; ce qui eut pour résultat un armistice. Mais, cette convention ayant été violée par les rebelles,

(*) Nous citons la révolte belge comme sans exemple dans l'histoire des peuples tant de l'antiquité, que du moyen âge et des temps plus modernes. Comblé de bienfaits par le meilleur des rois, nous pouvons même dire favorisé au détriment du nord du royaume, ce peuple-girouette paya de la plus noire ingratitude quinze années de prospérité qu'il devait à son roi, à son père.

Nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur; la révolte belge avait un antécédent, un exemple dans la première révolution brabançonne. Joseph II rendit les belges heureux, mais ils devinrent *mécontens*, c'est le nom le plus doux que puisse leur conserver l'histoire....

Note du traducteur.

et ceux-ci ayant sommé insolemment la forteresse, Chassé fit une réponse sévère, vigoureuse telle qu'elle convenait à un guerrier batave fidèle à son roi, à sa patrie!

La nature de cet ouvrage ne permettant pas de nous étendre beaucoup, on voudra bien se contenter d'une relation abrégée de ce qui arriva à Anvers le 27 Octobre 1830, relation qui repose sur des données certaines que nous devons à l'obligeance d'un de nos plus braves officiers de marine.

La journée du 27 Octobre, quoique non marquée par des traits d'héroïsme, a, néanmoins, remis au grand jour la bravoure de notre marine jalouse de faire voir qu'elle n'avait pas dégénéré. Ce fut la marine qui. animée du meilleur esprit, sauva des milliers d'objets des magasins d'Anvers, car, lorsqu'on résolut d'évacuer l'arsenal de cette ville, et qu'on ne pouvait y employer ni les soldats ni les ouvriers de la ville, ce furent nos matelots, quoique peu nombreux, qui s'acquittèrent, avec le zèle le plus infagitable, de cette tâche pénible et conservèrent au pays un matériel immense.

Pendant la matinée de ce jour à jamais mémorable destiné à la punition de perfides, d'ingrats rebelles, nos matelots, quoique observant la plus exacte discipline, brûlaient d'impatience de commencer le châtiment et de montrer au monde que la marine hollandaise comptait encore dans ses rangs des anciens lions des mers. Le peu de Belges, élevés et servant dans cette arme, donnèrent les preuves les moins équivoques de la fidélité qui les liait à leur Roi, à la Patrie et à leurs nouveaux amis (*).

L'après-dînée à quatre heures, lorsque la fusillade soutenue des Belges eut blessé quatre hommes à bord

(*) Les vaisseaux qui se trouvaient devant Anvers étaient :

du bâtiment de l'immortel Van Speyk qui se trouvait mouillé le plus près des quais, l'heure de la plus juste des vengeances vint à sonner. La voix de l'humanité dut se taire devant celle de la justice vengeresse. Canardé par une fusillade continuelle, Van Speyk, songeant à sa propre sûreté, ouvrit le feu de ses batteries; ce qui fut bientôt imité par toute l'escadre et par la citadelle. Notre brave jeune homme se défendit si vaillamment que les Anversois le surnommèrent le *Lucifer*.

Un bataillon de milice, fuyant près de l'entrepôt, poursuivi par l'ennemi, (la garde bourgeoise s'était jointe à la populace et fut aidée par 6000 rebelles qu'on avait laissé entrer en ville) reprit haleine aux premiers coups de canon des bâtimens légers qui mitraillèrent les révoltés et leur firent cesser leur poursuite. Le tonnerre des canons fit déserter le quai à la multitude de monde qui le couvrait, la terreur se répandit partout. D'un autre côté le château jeta ses matières incendiaires dans plusieurs quartiers de la ville et écrasa en même temps de son artillerie la rue voisine dite de Kloosterstraat. La confusion était à son comble dans la ville et fut encore augmentée par les cris de désespoir des femmes et des enfans.

L'Escadre continua à faire feu sur les caves et les maisons d'ou l'on tirait des coups de carabine qui mirent plusieurs de nos matelots hors de combat.

La frégate de S. M., *Euridice*, capitaine Lewe van Aduard, commandant de la station.

La corvette la *Comète*,... capitaine-lieutenant J. C. Koopman;
La corvette la *Proserpine*, » H. W. van Maren;
Le brick *de Gier*,....... lieut. de 1re classe J. A. Zoutman;
La canonnière, No. 2,.... lieut. de 2e classe J. C. J. van Speyk;
» » 6,.... lieut. de 2e classe J. W. van Maren;
» » 4,.... lieut. de 1re classe J. Schröder;
» » 9,.... lieut. de 1re classe X. A. Schnit.

Un certain nombre de volontaires, presque tous du dépôt des troupes coloniales, mit, pendant ces entrefaites, le feu aux bois de construction et aux magasins du chantier; les flammes se propagèrent rapidement et se communiquèrent à l'entrepôt et, lorsque le soleil quitta l'horizon, il fut remplacé par des colonnes de feu qui dévoraient tout ce qu'elles pouvaient atteindre, tandis qu'un épais nuage de fumée bitumineuse couvrait les parties de la ville, sur lesquelles le feu n'exerçait pas ses ravages; ajoutez à cela le fracas épouvantable des canons et les cris horribles poussés par la multitude des habitans errant dans les rues, et on aura une idée de cette scène grande d'horreur.

La corvette la *Proserpine*, sous le commandement du capitaine-lieutenant de marine Van Maren, ainsi que la canonnière N°. 6, eurent, dès le commencement, beaucoup à souffrir du feu d'une batterie élevée en deçà du bassin, à laquelle ils montraient leurs tableaux. Le lieutenant de seconde classe, Maas, qui déjà s'était distingué à Palembang, fut le premier qui tomba pour soutenir les droits et l'honneur de sa patrie.

Trois autres canonnières, les N°s 9, 4 et 2, embossées plus en amont et plus proche du quai, eurent aussi d'abord beaucoup à souffrir de la fusillade. En conséquence elles reçurent l'ordre de redescendre la rivière afin de s'embosser plus favorablement. Le brick le *Gier*, sous le commandement du lieutenant de 1re classe J. A. Zoutman digne petit fils du célèbre amiral de ce nom, resta à ce poste pour balayer le chantier, en cas de besoin.

La corvette la *Comète*, sous le commandement du capitaine-lieutenant Koopman, sans compter la fusillade, était exposée au feu de quatre pièces placées derrière une barricade de la rue de l'Elan qui n'était

située qu'à mi-portée de pistolet, de manière qu'il y eut quelques tués et plusieurs blessés sur ce bord. Parmi les premiers on regretta vivement le jeune lieutenant Klinkhamer qui pendant 26 heures endura patiemment les plus affreuses souffrances que lui causaient sept blessures. Son dernier soupir fut un soupir d'amour pour sa patrie (*).

La frégate *l'Euridice*, sous le commandement du capitaine de marine commandant de l'escadre, Lewe van Aduard, fut accidentellement moins exposée au feu, mais se porta constamment là où de besoin.

La bravoure des marins fut au-dessus de tout éloge. Les chaloupes continuèrent à nager de l'un bord à l'autre, sans se laisser effrayer par une grêle de balles qui faisait tomber plusieurs hommes; le besoin de vengeance enthousiasma tout le monde.

La position des vaisseaux, à marée basse, était vraiment déplorable et il était presque impossible de faire taire le feu de la batterie des barricades; mais, lorsque le flux fit naître l'espoir de pouvoir achever l'œuvre de destruction, on vit, soudain et à regret, que la citadelle faisait signal de *cesser le feu.* Cependant, comme les hordes de brigands, continuaient à tirer sur les vaisseaux et que plusieurs blessés tombèrent encore (†); parmi lesquels on comptait le lieutenant Klinkhamer, la *Comète* renouvella son feu avec une nouvelle ardeur. Toutes ses batteries tonnèrent à la fois et les autres vaisseaux l'imitant, l'ennemi paya cher le malheur qu'il venait de causer. On continua à montrer pendant quelques instans ce qu'on eut pu faire si le feu eût duré encore deux heures. Le renouvelle-

(*) Les cendres de ce jeune brave, qui donnait de si belles esperances, reposent dans le cimetiere de Flessingue.

(†) Les nôtres ne comptèrent cependant que 7 tues et 36 blesses.

ment du signal de cesser mit fin au feu des vaisseaux, quoique les ennemis continuassent à envoyer des volées de canon.

Une demi-heure après minuit tout était tranquille, mais l'incendie continuait et faisait écrouler les toits avec fracas.

Les événemens de ce jour furent l'image de toute la révolution dont la cause fut la perfidie et dont les suites furent terribles. Ce sont donc plus les suites que la cause elle-même qui ont fait briller la marine, par le secours de laquelle on transporta, le lendemain de la citadelle, une foule de bouches inutiles et on approvisionna de vivres toutes nos positions. Sans la marine, ce point important aurait peut-être été perdu, mais, certes, il ne serait pas tombé au pouvoir des Belges, car, dans ce cas, le noble général Chassé, serait resté fidèle à son nom et, après avoir sauvé les siens, aurait fait voler la forteresse dans les airs.

Les suites de la perte de la citadelle auraient été incalculables et c'est ainsi que la marine a doublement mérité de la patrie en lui conservant ce point important. La marine, jadis, a occupé le premier rang en Hollande et, aujourd'hui encore, elle brille de tout son éclat sous l'égide protectrice de notre roi bien aimé!

Le vénérable commandant, le baron Chassé, donna à connaître toute sa satisfaction aux troupes par l'ordre du jour suivant :

Braves marins !

La journée du 27 Octobre m'a prouvé que le sang de vos ancêtres coule en abondance dans vos veines; votre conduite a été exemplaire; vous avez combattu en vrais lions des mers et vous avez convaincu les Anversois que les plus grands sacrifices ne vous coûtent

rien et que vous savez défendre les droits de votre roi et de votre patrie jusqu'à la dernière extrémité."

»Je suis hautement satisfait de votre conduite et je ne la laisserai pas ignorer à S. M.; je compte, pour l'avenir, sur votre courage et sur votre persévérance et j'ose vous promettre la victoire si vous faites comme vous avez fait.

Quartier-général d'Anvers, de la citadelle, le 2 Novembre 1830,

(*signé*) Baron CHASSÉ.

S. M. le roi donna aussi des marques de sa haute satisfaction à toutes les troupes.

Honneur donc à la marine néerlandaise qui a prouvé dans ces jours néfastes, qu'elle est et sera toujours le plus ferme soutien de sa patrie et qu'elle saura faire respecter les droits de son roi, basés sur des traités solennels qui, quoique violés ou méconnus par quelques-unes des parties contractantes, n'en sont pas moins sacrés.

Mort héroïque de Jean Charles Joseph van Speyk.

(5 *Février* 1831.)

C'est en tremblant que nous prenons la plume pour tracer un événement glorieux mais à jamais déplorable. D'un autre côté le trait d'héroïsme, dont nous voulons parler, a été décrit, tant de fois et sous toutes les formes, par nos compatriotes et même par les étrangers qu'il serait téméraire de ne pas le relater avec le plus grand soin. Nous nous croyons obligés de tâcher de le faire dignement, demandant pardon

d'avance à nos lecteurs pour la faiblesse de notre relation si elle ne répond pas à la dignité de son sujet.

Mainte fois notre cœur palpita d'admiration, d'une vénération vraiment religieuse lorsque, parcourant la galerie des brillans faits d'armes de la marine néerlandaise, nous nous arrêtâmes devant les traits d'héroïsme de temps plus reculés des De Lange et des Claassens (*); mais, lorsque la renommée aux cent bouches eut répandu la nouvelle que notre jeune compatriote, Jean Charles Joseph van Speyk, avait suivi les traces de ces grands hommes, nous nous sentîmes pénétrés d'un sentiment indicile qu'aucunes couleurs ne sauraient dépeindre avec assez de force et d'ame; aussi convient-il de cesser de nous occuper de nous-mêmes pour parler de notre jeune héros.

Peu de temps après le bombardement d'Anvers, les hostilités avaient cessé entre la Hollande et la Belgique par suite de la conclusion d'un armistice. Mais cela n'empêcha pas les Belges de violer à tout moment la trêve et bien souvent d'être punis sévèrement par ceux qu'ils avaient provoqués.

Ils dévoraient des yeux les vaisseaux hollandais qui

(*) Puisque nons parlons de Reinier Claassens nous voulons rétablir une inexactitude. Dans le premier volume, pages 187 a 189, nous avons nommé, sur la foi de plusieurs autres, ce héros vice-amiral de Zélande. Un comtemporain de Claassens, l'historien Emanuel van Meteren en parle en ces termes: Reinier Claesz d'Amsterdam, vice-amiral de Hollande qui avait été envoyé avec une escadre de la Hollande pour renforce la flotte Zélandaise sous Hautain. Très-probablement que Claassens fut, comme Van Speyk, d'Amsterdam, puisque dans ce temps, les noms de famille étant peu en usage, on avait l'habitude de placer le nom du lieu de naissance a la suite du prénom afin de prévenir toute confusion. (Voyez dans le *Vaderlandsche Letteroefeningen* pour le mois de Mars 1832: *quelque chose sur Reinier Claesz d'Amsterdam, vice-amiral de Hollande, par W. van Gendt de Leeuw, prédicateur à Hardinxfeld.*

mouillaient dans l'Escaut, n'attendant que l'occasion de s'en emparer aussitôt que l'un ou l'autre de ces bords se serait trouvé dans une position critique.

Van Speyk, auquel l'on avait mainte fois entendu dire: *qu'un officier de marine ne pouvait rendre son bâtiment aussi long-temps qu'il y avait de la poudre à bord*, avait pris d'avance une résolution inébranlable.

L'Escaut ne chariant plus, la flottille néerlandaise, composée de 9 canonnières sous le commandement du capitaine-lieutenant Koopman, retourna, dans la matinée du 5 Février 1831, occuper sa station primitive. Déjà Van Speyk, avec la canonnière N°. 2, était arrivé de la Tête de Flandre à son poste devant Austruweel, lorsqu'une bourrasque du nord-ouest chassa le bâtiment sur la côte d'Anvers. Les Belges couronnèrent de suite les quais et le fort, dévorant des yeux la canonnière en dérive qu'ils avaient nommée à juste titre le Lucifer, puisque Van Speyk, lors du bombardement, avait commencé le feu et brûlé plus de 700 gargousses.

Cependant Van Speyk travailla activement, carguant ses voiles et en laissant tomber l'ancre, pour faire arriver le vaisseau au vent. Luttant vainement contre le vent et le courant, il crie à son fidèle équipage: »*s'ils commencent*, *nous ferons de notre mieux!*" La tempête continue, le bâtiment refuse d'obéir à la barre, et talonne au nord du fort St. Laurent en dessous du bassin. Une foule, altérée de sang et de carnage, se précipite vers le bâtiment sans défense pour s'en emparer. »*Arrière! si vous tenez à la vie!* crient nos braves, *arrière!* répète notre brave Van Speyk. Mais le perfide Belge, fier de sa supériorité numérique et mesurant le courage des Hollandais sur le sien, croit n'avoir rien à craindre. Le capitaine belge, Grégoire saute, avec une multitude de gens armés, sur le pont

de la canonnière, tandis que plusieurs rebelles, qui se trouvaient sur les quais, chargent leurs fusils et que d'autres s'approchent dans des chaloupes pour aborder le bâtiment. De cette manière la canonnière fut, en un instant, inondée de cette horde de brigands et tout moyen de défense fut rendu impossible.

»*Baissez pavillon!* crient les traîtres qui mirent leurs mains sacrilèges au glorieux pavillon batave, en exigeant de Van Speyk la remise de ses papiers. Notre brave conserve tout son sang-froid et donne flegmatiquement pour réponse: »*je vais les chercher*."

D'un pas mesuré, ayant un cigarre allumé à la main, notre Van Speyk se rend à la cabine, non pour violer son serment fait au roi et à la patrie, mais pour laver, dans son sang et dans celui de ses lâches agresseurs, l'outrage fait au pavillon national.

Déjà, depuis quelques jours, Van Speyk avait laissé, à dessein, la clef sur la porte de la soute aux poudres, en disant: »*On ne sait ce qui peut arriver.*" Son domestique, Wyler, qui se trouvait dans cet instant suprême dans la cabine, soupçonnant la terrible résolution de son maître, lui demanda en tremblant: »*Commandant, allez-vous lancer le coq rouge dans les poudres?* »*Sauvez-vous*" furent les dernières paroles de notre héros qui recula de quelques instans sa résolution inébranlable afin que les matelots pussent être prévenus et se sauver à temps. Il était là debout, devant la porte ouverte de la soute, sur le bord de l'Éternité et les yeux fixés au Ciel. Il ne songeait plus à l'ennemi qui se trouvait au-dessus de lui; il se trouvait placé entre la Patrie et le Ciel; l'instant décisif est là, il met le feu à un baril défoncé et se lance dans les airs, pour paraître devant le tribunal de Dieu en même temps que ses perfides ennemis!

L'honneur du pavillon national était sauvé, mais la mort héroïque de Van Speyk n'était pas encore vengée. Ses frères d'armes brûlaient d'indignation et du juste désir de châtier les rebelles pour cet acte tout-à-fait digne de leur caractère perfide; mais toute représaille resta arrière puisque les commandans firent les plus grands efforts pour calmer la rage des marins. Quoiqu'une action pareille soit très-louable plusieurs crurent qu'une satisfaction éclatante aurait dû suivre un semblable acte d'hostilité commis en pleine trève.

Le lendemain, sur toute l'escadre, le pavillon et la flamme flottèrent à mi-mât et même les navires de puissances neutres arborèrent ce signe de deuil; tandis que le commandant des forces de terre et de mer, sur l'Escaut et dans la citadelle d'Anvers, proclama le 7 Février un ordre du jour, à la glorieuse mémoire de Van Speyk, de la teneur suivante:

Frères d'armes!

»La journée du 5 nous a derechef fourni une preuve éclatante de ce que peuvent la bravoure et la fidélité immaculée envers le roi et la patrie; tandis que d'un autre côté nous avons eu une nouvelle preuve de cette lâcheté et de cette cruauté qu'on ne rencontre que parmi les peuples sauvages.

La canonnière N°. 2, commandée par le brave lieutenant de marine J. C. J. van Speyk, ayant été poussée par la tempête contre le quai près du bassin d'Anvers, cette embarcation a été sur le champ escaladée par la populace qui, arrivée sur le pont, baissa le pavillon néerlandais, tandis que d'autres placés sur les quais chargeaient leurs fusils en criant de faire monter à la corne le pavillon brabançon. Le brave Van Speyk, se voyant surpris et hors d'état de se défendre, prit la

résolution magnanime de se faire sauter, de compagnie avec la tourbe qui avait osé fouler son pont.

Quoique la perte de ce digne officier et de ses braves soit à déplorer, ce trait héroïque donne à l'Europe une preuve qu'on n'insulte pas impunément le pavillon néerlandais, tandis que nos ennemis peuvent être certains que, s'ils osent se hasarder à attaquer une des canonnières ou la citadelle, ils ont le même sort à attendre. — Une semblable catastrophe a manqué d'atteindre la corvette la *Comète*, le 20 Décembre dernier, qui avait dérivé contre le quai et déjà le brave capitaine de marine Koopman avait pris ses mesures pour se faire sauter, lorsque la canonnière se dégagea; ce capitaine avait donné connaissance au commandant ennemi de sa résolution.

La mort glorieuse de l'immortel lieutenant Van Speyk, assure à ce brave une place dans les pages de l'histoire, à côté de Claassens et d'Herman de Ruyter, et la postérité la plus reculée bénira sa mémoire.

Eh bien donc, mes camarades! prenons, invariablement, une résolution *de nature à remplir nos sermens et nos devoirs*, celle enfin que jamais nos ennemis ne triompheront que sur des *ruines* et des *cadavres;* que notre dernier cri soit encore: *Vive le Roi!*

Le lieutenant-général, commandant la citadelle d'Anvers,

Baron CHASSÉ.

La patrie fut vivement affligée du prix auquel elle avait acheté tant de gloire (*). Cette douleur chercha des consolations.

(*) Voici les noms de ceux qui périrent en même temps que leur héroïque commandant: Jean Senicaut, aide-cuisinier; Adrien Guillaume van Leeuwen,

Le burin et le pinceau, les littérateurs et les poétes ouvrirent une noble lice pour perpétuer et chanter dignement les louanges de notre immortel Van Speyk et pour léguer sa mémoire à la postérité. Notre roi bien aimé et tous ses fidèles sujets contribuèrent à l'envi pour faire les frais d'un monument digne de notre héros, digne de la grande nation à laquelle il appartenait et digne de la reconnaissance batave. Nous ne ferons pas l'énumération de tous les hommages qu'on rendit au jeune héros, car chaque néerlandais lui a érigé un monument dans son cœur. Nous ajouterons cependant que Van Speyk, par un fait digne des beaux jours de l'antiquité, exerça la plus grande influence morale sur ses compatriotes. — La force, le courage et la confiance renaquirent partout à l'exemple de Van Speyk. Chacun se promit de l'imiter, s'il le fallait, pour sauver la patrie. Les Hollandais n'oublieront jamais leurs sermens de fidélité envers leur roi et leur pays

---

quartier-maître; Jean Charles Eberts, Jean Jacques Mook, mousses de cabine; Jacques Ras, Pierre Pardoe, mousses; Francisco Lorenzo, Frédéric Claassen Hegeman, Guillaume Christophe Martensen, matelots de 1re classe; Corneille Eykelenboom, Moïse Thomas Demott, Charles Beining, matelots de 2e classe; Henri Schalieboom, Guillaume Christophe van den Bergh, Sigbert Bekkers, Herman Henri Meyer, Éverard Lindeman, Albert Heuvink, Jacques Bernard Zoethout, Michel Pezer, Adrien Achthoven, Jean Chrétien Joseph Schnare, André Vollmer, Guillaume Henri van de Wetering et Charles Gotlob Grasman tous matelots de 3e classe; le total des morts se monta à 20. Ceux qui survécurent furent: l'enseigne de 1re classe Guillaume Adrien de Gelder qui était absent au moment de l'explosion; le 2e voilier Jean Poolman qui guérit de ses blessures à l'hôpital d'Anvers; le matelot de 2e classe Jean Christophe Pieper à qui l'on amputa une jambe à l'hôpital d'Anvers; Guillaume Frédéric van der Heiden échappé avant l'explosion et revenu d'Anvers; le mousse Henri Frédéric Wyler qui sauta pardessus le bord avant l'explosion. Le pilote Martin Jean van der Velde échappé également à ce désastre. — Il sera inutile de dire que bon nombre de rebelles payèrent de leur vie la témérité qu'ils avaient eue de fouler le pont de la canonnière.

et déjà il les ont cimentés de leur sang, dans la glorieuse campagne des dix jours où ils marchèrent sur les traces de leur digne chef le prince d'Orange, pour faire voir aux Belges qu'on n'avait pas oublié le chemin de Bruxelles; c'est de là qu'on allait dicter les conditions d'un arrangement équitable lorsque une puissance alliée et neutre vint se poser entre les deux parties et nous empêcher de mettre la dernière main à une œuvre qui peut-être eût épargné des troubles à l'Europe. Mais la conférence avait mis ses gendarmes en campagne; il fallut cesser la chasse et laisser un intrus paisible possesseur d'un royaume usurpé. Plus tard aussi lorsque le déloyal et peu courtois Gaulois vint, avec des forces décuples, étouffer sous ses bombes et ses paixhans une poignée de braves enfermés dans la citadelle d'Anvers, bicoque que se disputaient l'Angleterre et la France, nous prouvâmes à l'Europe que les Bataves n'avaient pas dégénéré; les braves de Chassé crièrent à leurs ennemis: *le Hollandais, aussi, meurt et ne se rend pas.*

Le procès entre nos ennemis et nous n'est pas encore jugé; mais jusqu'à ce jour la Néerlande à défendu glorieusement, avec la protection divine, ses droits contre l'injustice, la perfidie et la force brutale. Cette expérience consolante nous donne la plus entière confiance que les sacrifices sans nombre, que la nation a faits sur l'autel de la patrie, porteront un jour les fruits les plus salutaires et que le vaisseau de l'état, battu si long-temps par la tempête, arrivera enfin à bon port.

Nous supplions l'Etre-suprême, le maître des mondes, qui si souvent a sauvé la patrie lorsqu'elle se trouvait sur le bord du précipice, de permettre que le vénérable chef de l'état, après avoir souffert de si grandes

tribulations, puisse enfin, et pendant de longues années, être témoin de la prospérité de ses enfans, qui constamment a fait l'objet de sa plus tendre sollicitude! tel est le vœu ardent de celui qui répétera, avec Helmers, cet adieu à ses lecteurs:

» Mon cœur est satisfait et ma tâche est remplie.
Bataves! oui, pour vous j'ai chanté la Patrie;
De nos pères sacrés j'ai vanté les vertus:
Puissent mes faibles sons par vous être entendus!
Ah! de tant de valeur, de tant d'exploits insignes,
Mes accens, je le sais, ne sont pas assez dignes;
Mais peut-être, pour prix de mes transports brûlans,
La voix de la Patrie applaudira mes chants:
Dans l'arène, guidé par l'amour de la gloire,
Il est grand, il est beau de tenter la victoire!
Je dépose ma lyre aux autels de Phébus...."

APPENDICE.

QUELQUES PARTICULARITÉS

SUR

LES QUALITÉS ET LA VIE PRIVÉE

DE

Jean Charles Joseph van Speyk.

Il serait superflu de vouloir faire un long historique de la vie de notre immortel Van Speyk, après que notre digne Jacob de Koning a si bien rempli cette tâche, mais le narré suivant, dépouillé de tout entourage brillant, servira peut-être à bien faire connaître le caractère et la belle âme d'un jeune homme enlevé trop tôt à sa patrie. Quelques notes de son cousin Mr. J. de Dieu (marié à la plus jeune des filles de Mr. J. P. van Tonderen, grand oncle de Van Speyk) et qu'il a bien voulu nous confier, nous serviront de guide dans ce travail.

Van Speyk, ne réussissant pas dans sa première carrière qu'il n'avait embrassée qu'à contre cœur, entra au service de la marine de l'état, du consentement des régens de l'hospice des orphelins civils à Amsterdam. Après avoir fait quelques voyages, pendant lesquels il monta jusqu'au grade de troisième pilote, il rencontra, sur la rade du Texel, son frère unique Adrien Jean qui, entré au service avant lui, était parvenu au grade de

lieutenant de 1re classe. On peut se faire une idée de la joie des deux frères à cette rencontre inattendue; mais cette joie ne fut pas sans mélange pour notre Van Speyk, qui crut qu'il ne serait jamais assez heureux que d'être promu au rang d'officier comme son frère. Il ne voyait au bout de sa carrière que le grade de premier pilote.

Notre ambitieux jeune homme s'en entretint avec son frère, demanda sa démission de pilote et présenta au ministère de la marine une requête en obtention d'une place d'enseigne. Sa grand'mère Marie Cathérine Eléonore de Graat, veuve de François Rutz van Brugge et son frère Adrien Jean joignirent leurs efforts aux siens qui furent bientôt couronnés du succès si vivement désiré.

Van Speyk, au comble de ses vœux, vit surgir l'aurore de son avancement dans une carrière qu'il affectionnait. Il se promit, à force d'études, d'activité et de zèle, de devenir un jour l'égal de son frère.

Après un voyage fait en qualité d'enseigne, Van Speyk revint en 1822 à Amsterdam, prit un quartier garni et visita de temps en temps sa famille. Cependant, ce train de vie devenant trop coûteux, son cousin de Dieu résolut, comme membre de la famille, de lui offrir un logement chez lui; ce que Van Speyk accepta avec la plus grande reconnaissance.

Van Speyk donna, dans cette vie intime, des preuves de l'excellence de son cœur, mais il n'était pas à l'abri de toute étourderie. Il n'écoutait pas toujours les bons conseils de gens plus âgés, plus expérimentés que lui; il suivait plus volontiers l'impression du moment, sa propre volonté qui bien souvent n'était pas d'accord avec la prudence et avec l'économie que commandait l'exiguité de ses ressources.

Sa grand'mère, dont nous avons déjà parlé, faisait toutes les semaines une visite à Mr. de Dieu, dans la maison duquel elle passait la journée qui était toujours un jour de fête pour Van Speyk. Cette digne femme entretenait toujours, en ces occasions, notre jeune homme de l'excellence de la morale et de la vertu et lui mettait souvent sous les yeux les exemples de nos grands marins et surtout de l'immortel Michel Adrien de Ruiter, lui disant mainte fois: »Charles, si vous faites bien votre devoir, vous pourrez bien un jour devenir un de Ruiter." Ces paroles se gravèrent dans le cœur de notre jeune enseigne.

Van Speyk, ayant passé quelque temps au sein de sa famille, fit un écart de jeunesse dont on le réprimanda vertement. Les passions de Van Speyk, qui ne souffrait pas les remontrances, se montèrent au plus haut ton et il se permit des expressions hautaines et déplacées. Dans cette disposition d'esprit, il quitta la maison de son cousin, sans prendre congé et se rendit à son bord. Mais le plus vif repentir ne tarda pas à succéder à ce mouvement de colère, et, pour son honneur, nous faisons suivre ici une lettre de notre jeune homme qui donne la mesure de bonté de son cœur.

A bord de la frégate de S. M. l'Aurore, *sur rade de Flessingue, le* 12 *Janvier* 1823.

Chers Cousin et Cousine!

»Votre honorée du 8 Janvier m'est bien parvenue, mais j'y réponds avec un cœur navré parce que je sens bien que mon peu de connaissance du monde est cause de tout. Cependant, chers parens, Dieu soit

loué, tout est oublié et pardonné, c'est une grande consolation qui m'accompagnera dans le voyage que je vais entreprendre. Quant à ce qui concerne votre bienveillance, chère cousine, j'en suis trop convaincu pour en douter un instant. Comme je suis jeune et inexpérimenté vos conseils me seraient très-agréables. Pardonnez-moi toutes mes étourderies, je vous en supplie, car le sentiment de ma culpabilité me rend le plus malheureux des enfans, privé que je suis de mon père et de ma mère, tandis que mon frère unique se trouve en mer. Ah! chère cousine; privé de tout appui sur la terre, où dois je chercher protection et consolation? auprès des étrangers; ah! pardonnez-moi mes écarts et mettez les sur le compte d'une jeunesse fougeuse et inexpérimentée.

»Vous pouvez donc vous imaginer combien j'ai été affligé d'apprendre que la famille a été peinée de mon brusque départ; Ah! je suis si triste que la plume m'échappe des mains; Ah! puisse Dieu me délivrer du fardeau de la vie, alors la famille des Van Speyk, serait tout-à-fait éteinte; je n'ai plus rien au monde, maintenant je ne souhaite que la mort. Quoique mon avancement me fasse plaisir le souvenir de ma faute empoisonne ma joie. Mais à quoi servent les plaintes? c'est la volonté de Dieu et qu'elle se fasse. Quant à mon départ malhonnête, vous avez raison; mais, chère cousine, la famille n'aurait-elle pas eu raison de dire? »Charles a perdu tout sentiment de honte: un moment après nous avoir brutalisé, il s'assied à notre table comme si rien ne s'était passé." Non, ma cousine, j'ai encore tant de honte que je ne serais sur l'ancien pied dans la famille que lorsque j'aurai demandé pardon de mes impertinences. J'espère, en faisant bien mon devoir, de tout faire oublier: que

Dieu, chers parens, vous bénisse, vous et les vôtres; qu'il daigne prolonger vos jours pour le bonheur de vos enfans, afin qu'ils ne soient pas aussi malheureux que leur cousin; car, chère cousine, c'est maintenant que je ressens quelle perte j'ai faite dans mes dignes parens. Faites-moi le plaisir de me réconcilier avec la famille; je le répète, je ferai tout oublier par une bonne conduite. Prenez, je vous prie, chère cousine, ma digne grand'mère sous votre protection; considérez la comme le dernier membre de notre malheureuse famille.

Comme le vent a sauté à l'est, nous allons probablement appareiller; mais je vous le manderai ultérieurement; je termine ma lettre, partagé entre la joie et la douleur, et je me recommande à la protection de toute la famille que j'embrasse en idée de tout cœur.

J. C. J. van Speyk.

Avant cependant de mettre sous voile Van Speyk se rendit à Amsterdam pour prendre congé de sa famille qui l'accueillit à bras ouverts.

Pendant une absence de six années, Van Speyk entretint avec sa famille une correspondance très-suivie et des plus amicales. Le 3 Août 1829, il arriva, avec les épaulettes de lieutenant de marine de 2ᵉ classe, de Batavia, dans la mère-patrie, à bord de la corvette de S. M. *Triton*, commandée par le lieutenant F. C. Zwaanshals.

A son arrivée, Van Speyk écrivit à sa famille en lui demandant la permission d'y passer quelque temps dans la maison de Mʳ. De Dieu et, aussitôt qu'il eut reçu permission de débarquer du ministère de la guerre, il vola à Amsterdam au sein de ses parens.

Il fit éclater des transports de joie en revoyant,

après une si longue absence, heureux et en bonne santé, tous ceux qui lui étaient chers.

Le lendemain Van Speyk alla présenter ses respects au digne bourguemaître Mr. Van de Poll, et revint, charmé de l'affabilité avec laquelle ce magistrat l'avait reçu.

Il est très-probable que Van Speyk fit le même jour une visite à l'hospice des orphelins où il avait passé les années de son enfance, mais, quelque reconnaissant qu'il parût des soins dont il avait joui dans cet établissement, il évitait soigneusement de toucher cette corde près de ceux qui ne savaient pas qu'il avait été élevé par la charité publique. Ce n'était pas par un sentiment d'ingratitude, mais il croyait que ses camarades l'en auraient moins estimé. Ce fait fut encore confirmé par l'enseigne de 1re classe Guillaume Adrien de Gelder, que personne de ses camarades n'a jamais su que Van Speyk avait été élevé dans un hospice de charité; l'idée d'en être moins estimé à cause de cela lui était insupportable, à lui dont la fierté approchait de l'orgueil. Il ne donnait carrière à sa reconnaissance de ce chef que dans le sein de la plus grande intimité. Quoique Van Speyk ne voulût jamais qu'on soulevât le voile de son enfance, ce n'était pas par ingratitude. Ce n'était que par un sentiment de fausse honte, ce qui ne saurait entâcher son caractère; et bien souvent des gens à petite vue regardent avec mépris ceux qui ne sont pas favorisés par la fortune et le rang.

Un séjour de huit mois dans la maison de son cousin J. de Dieu, a donné occasion d'apprécier le caractère et la conduite privée et publique de notre Van Speyk; on peut donc s'en rapporter avec confiance au témoignage de son parent.

Van Speyk (dit Mr. de Dieu) était dès sa jeunesse

d'un caractère ferme et réfléchi, et il avait conservé la bonté de son cœur (*). Il avait d'excellens principes qu'il reconnaissait devoir aux leçons de sa bonne grand'mère. Il déclara maintefois que jamais il n'oublierait tout ce qu'il lui devait ainsi qu'à son frère.

Van Speyk était doué d'un jugement sain et résolu ainsi que d'une bonne mémoire. Mais la reconnaissance formait la base de son caractère. Le moindre service, la moindre politesse était acceuillie avec la plus vive gratitude; témoin entre autres le cas qu'il faisait d'un coffre de bord dont l'hospice lui avait fait présent quand il mit en mer en qualité d'enseigne. Il en parlait à tout propos à ses intimes.

Toujours prêt à rendre service, il savait se faire aimer dans la maison en étant là chaque fois qu'il pouvait y être utile. On le rencontrait toujours à point nommé quand on le désirait et alors il s'acquittait de sa besogne avec promptitude et habileté.

Plusieurs fois Van Speyk parla, avec le plus grand intérêt, de la famille de Mr. De Ridder, dont il estimait beaucoup la franchise et l'amitié, tandis qu'il ne blâma jamais le refroidissement qui avait existé entre les deux familles dans son enfance. Il était flatté du renouement des relations amicales.

Jamais Van Speyk n'intervertit l'ordre de la maison:

(*) Un portrait analytique de Van Speyk, fait par Mr. De Dieu, ne sera donc pas déplacé ici.

Van Speyk avait la peau très-blanche couverte d'une légère teinte indienne; des traits réguliers d'une forme plus ovale que ronde; de forts cheveux blonds cendrés, de petits favoris moins foncés; des yeux pale bleu, presque toujours mélancoliques; des sourcils bruns arqués et un nez bien formé, une taille svelte, des mains fortement musclées et un air de santé et de force, ce qui faisait qu'on se trompait facilement sur son age. Quand la colère animait les traits de Van Speyk sa lèvre supérieure se relevait et laissait voir ses dents d'ivoire qu'il serrait avec force.

il était toujours là aux heures des repas et de la retraite.

Il était enjoué et aimable en société; il savait captiver l'attention par une conversation agréable et il en cherchait le sujet dans ses voyages aux Indes orientales où il avait passé six ans. Il était galant auprès des dames, mais marquait le plus grand éloignement pour la débauche ou la mauvaise compagnie. Cependant il avait tenu de sa jeunesse une grande retenue qui pouvait sembler étrange pour un officier de marine. Nous le répétons, il était poli, galant et empressé, mais jamais fade et importun par trop de présomption, ce qui le faisait rechercher par le beau sexe.

Quoiqu'il aimât le spectacle, il se trouvait heureux en famille; il idolâtrait les enfans. Il jouait mainte heure avec eux, tout en leur apprenant plusieurs choses agréables et utiles à leur portée. Il faisait répéter les enfans de son cousin et leur apprenait les leçons qu'ils devaient dire le lendemain auprès du maître. Il louait souvent, dans un cabinet de lecture, de petits ouvrages pour les enfans, qu'il leur donnait à lire afin d'encourager leur goût pour la lecture et, quand ils savaient bien leurs leçons, il les menait au théâtre.

Par ces attentions délicates et ces soins il sut gagner tous les jours davantage l'amitié de toute la maison. Il n'était donc pas étonnant que les enfans lui fussent très-attachés et écoutaient volontiers ses leçons et ses conseils; que Van Speyk savait raconter agréablement est prouvé par l'anecdote suivante que nous répétons mot pour mot.

»Un jour on me donna le commandement d'une embarcation tout montée par des noirs. Cela me fut non-seulement étrange, mais me parut de la plus grande originalité puisque nous ne pouvions pas nous com-

prendre. Mais cette difficulté ne tarda pas à se lever, je compris bientôt leur patois et je sus bientôt m'en faire entendre. Ayant croisé pendant quelque temps sur les mers avec mes moricauds, une voie d'eau se déclara tout-à-coup dans la chaloupe et nous fûmes sur le point d'aller faire une visite aux poissons, mais mes tritons, couleur d'ébène, sautèrent à l'eau comme des grenouilles, bouchèrent la voie d'eau et sauvèrent leur commandant."

Van Speyk rendait justice à cet équipage de couleur; il louait son courage et sa fidélité dans cette occasion comme dans mainte autre. Cet accident lui occasionna une perte assez importante pour laquelle il ne réclama pas d'indemnité, quoique beaucoup de ses amis le lui eussent conseillé, tandis que d'autres avaient été d'un avis contraire.

Van Speyk avait pour premier réglement sur son bord la plus grande propreté; non-seulement le pont devait toujours être propre et déblayé, les manœuvres dans le plus parfait état, mais il mettait de la coquetterie jusque avec ses canons qu'il aimait à voir briller au soleil. Il était propre sur sa personne comme sur ses vêtemens et ses meubles. Il faisait les délices de ses amis par sa conversation lardée de termes de marine, mais dépouillée de toute grossièreté et de tout juron.

Il dévorait les nouvelles contenues dans la gazette de Java sur les troubles de cette île et trahissait souvent le désir d'aller combattre Diepo-Negro avec ses moricauds et de prendre vivant ce chef de rebelles, action qui, selon lui, aurait été très-honorable. Van Speyk aimait à parler des brillans faits d'armes de nos anciens marins, souhaitant de trouver l'occasion de se distinguer par une action d'éclat. Quand on le plai-

santait sur ses idées belliqueuses, il se fâchait en disant: que l'occasion se présente et l'on verra si mes actions ne sont pas d'accord avec mes paroles.

Mr. De Dieu ayant engagé une conversation sur le métier des armes, Van Speyk lui déclara qu'il aspirait à trouver une occasion de gloire; mais quand on lui disait qu'il fallait tant d'expérience et de bravoure au moment du danger et qu'on ajoutait: »Allez, allez, Charles, au moment du combat votre cœur battra comme celui de la grande majorité." Il se passionnait et disait avec enthousiasme: »Ne me regardez pas comme un poltron, ne croyez pas que mon courage faiblira. Se battre n'est rien, quand c'est pour une bonne cause; si l'on tombe, hé bien! il faut toujours en finir par là, un peu plus tôt ou plus tard, n'importe. Si la victoire couronne nos drapeaux, il y a de l'honneur, et de l'avancement à obtenir, ce qui est le seul but du soldat." Il parla ensuite des campagnes auxquelles il avait assisté à Java et il en appela à ses camarades qui n'auraient pas donné un témoignage défavorable de sa conduite puisque déjà il avait été proposé pour avoir une décoration. »Volontiers, dit-il, je veux servir le roi deux ans pour rien, s'il veut me donner la décoration des braves. J'aurai alors le pied dans l'étrier pour parvenir à tous les dégrés des honneurs et certes mon cousin ne serait pas fâché de me voir revenir un jour chamarré sur toutes les coutures et la croix de légionnaire sur la poitrine."

Ces expressions presque littérales témoignent de la soif de gloire qui animait le jeune marin qui donna mainte fois matière à ses camarades pour le tourmenter.

Quoique amant de la gloire Van Speyk n'était pas orgueilleux et preuve de cela la circonstance suivante qui nous a été racontée par Mr. De Dieu.

»De braves gens qui avaient exploité plusieurs années une ferme de ma mère vinrent un jour me voir. Van Speyk, toujours affable envers ses inférieurs, fut prêt à l'instant pour servir de cicérone à ces bons et simples campagnards. Il les conduisit au spectacle et leur fit voir toutes les curiosités de notre grande ville d'Amsterdam. Il s'amusa surtout de leur étonnement, de leurs extases naïves et se complut à leur donner l'explication de tout ce qu'ils voyaient. Étant revenus, ces bonnes gens se confondirent en excuses, en remerciemens et ne tarirent pas d'éloges sur l'affabilité de Van Speyk.

Il fréquentait volontiers ses frères d'armes et le matin il se trouvait toujours au café polonais où se réunissait chaque jour un grand nombre d'officiers de marine. Il mettait beaucoup de prix à l'estime et à l'amitié de ses camarades et à celles des officiers supérieurs dont la moindre marque de distinction le rendait heureux au-delà de toute expression.

Un certain jour qu'on était à table en famille, on vint dire à Van Speyk que deux officiers le demandaient. Il y alla et revint, la joie sur la figure, dire à ses parens: »C'est mon commandant Lewe van Aduard avec un autre officier supérieur, qui désirent se promener et passer la soirée avec moi." On l'invita à manger quelque chose à la hâte, mais il ne s'en donna pas le temps, il prit son chapeau et dit. »Je ne puis pas convenablement faire attendre mon chef;" et il partit.

Quoique calme et réfléchi, Van Speyk était toujours content. Mais on le surprenait quelque fois mélancolique, quand il songeait à la mort prématurée de ses parens, à celle de son frère Adrien Jean ainsi qu'à la perte de sa grand'mère qu'il affectionnait tendrement et qu'il avait espéré de revoir à son retour.

Il était toujours touché à la vue de ses anciens camarades les orphelins. »Ah! disait-il alors, ceux-là ont aussi perdu trop tôt leurs parens! J'avais cet âge quand j'entrai à l'hospice!"

Il aimait sa patrie à l'idolâtrie; les coutumes et les usages d'autres peuples lui plaisaient moins. Il était Hollandais avant tout; ses paroles et ses actions en faisaient foi et il l'a bien prouvé par le sublime sacrifice qu'il a fait à cette patrie tant adorée.

Van Speyk était d'ailleurs ami fidèle et serviable. Au mois de Février 1830, l'enseigne de 1re classe J. A. A. Fremersturp mourut chez ses parens à Amsterdam. Cette mort l'affligea sensiblement, lui qui avait reçu tant de marques d'amitié du défunt et de sa famille. Il se rendit sur le champ à la maison mortuaire pour présenter ses complimens de condoléance aux parens désolés en demandant la permission de porter un des coins du poêle; on s'empressa d'accepter cette offre et Van Speyk et quelques-uns de ses camarades rendirent les derniers honneurs militaires à leur frère d'armes.

Van Speyk revint très-affecté de cette touchante cérémonie, mais en même temps très-mécontent de ce que plusieurs officiers avaient eu peur de mouiller leur uniforme et n'avaient pas assisté au convoi. »Ils craignent quelques gouttes de pluie, s'écria-t-il, Bon Dieu! comment feront-ils lorsque nous serons devant l'ennemi, enveloppés d'un nuage de souffre et exposés à une grêle de balles!"

Pendant son séjour à Amsterdam, il fit les plus grands efforts pour rentrer en activité de service; il donnait à toute occasion à connaître son désir de se rendre de nouveau à bord et en mer. Il lui était d'ailleurs de

toute impossibilité de soutenir son rang avec 150 florins de traitement de non activité.

Sa joie fut donc grande lorsque, par arrêté de S. M., il fut nommé lieutenant ordinaire et mis en activité sur l'Amstel, qui se trouvait en rade de Hellevoetsluis. Il était au comble du bonheur. Il s'occupa sur le champ de supputer ce surcroît de fortune et compta ce qui lui restait après les frais de table et d'entretien, quoiqu'il n'attachât pas grand prix à l'argent. Il voulut faire partager son bonheur à toute la famille et voulut aller retenir une loge au spectacle; mais on préféra de passer la soirée en famille et de vider une bonne bouteille à la santé du roi.

Quoique charmé au-delà de toute expression de son avancement, c'est à regret qu'il voyait approcher l'heure de la séparation; sa sensibilité éclata comme à son arrivée des régions brûlantes de l'équateur. Ses lettres furent toutes marquées au coin de la plus vive reconnaissance. Il n'oublia pas de laisser des souvenirs à ses petits amis et il se recommanda vivement à la continuation de l'amitié et de l'amour de toute la famille au sein de laquelle il avait joui, pendant huit mois, d'une hospitalité si généreuse. Le dernier adieu de Van Speyk à sa famille fut déchirant. On se sépara au milieu des protestations les plus touchantes pour ne plus se revoir que devant le trône de l'Éternel.

Qui ne sera pas touché du caractère aimable et de la belle ame de notre jeune héros, dépeints naïvement par ce peu de lignes! Il n'est donc pas étonnant que toute la Néerlande le pleure et admire encore le sacrifice qu'il fit d'une vie toute d'amour pour la patrie, quand l'honneur du lion néerlandais le commanda.

Quel spectacle imposant que la cérémonie de l'inhumation de Van Speyk dans la nouvelle église

d'Amsterdam! Il semblait qu'on le perdît une seconde fois! Les larmes et les sanglots éclataient de toutes parts sur le passage du magnifique convoi. Hommage et repos aux mânes du brave!....

Siége de la citadelle d'Anvers.

(*Décembre* 1832.)

Nous avons parlé du bombardement de la ville d'Anvers, parce que la marine y avait eu une large part; mais, quoiqu'elle ait été condamnée à rester spectatrice impassible du siége de la citadelle de cette ville, nous nous croyons obligés de toucher quelques mots de cet événement étrange, de cet acte inoui d'hostilité commis, en pleine paix, par une puissance amie nommée exécutrice des hautes œuvres de la conférence de Londres. Le bombardement de la citadelle d'Anvers peut être considéré comme le dernier acte du grand drame de la révolution en Belgique, acte joué par une troupe étrangère, les acteurs ordinaires n'ayant pas été jugés dignes d'occuper la scène qui fut remplie par une armée de 60,000 hommes de troupes d'élite, étrangers à la querelle et envoyés contre une poignée de braves enfermés dans une bicoque, auxquels on avait dit: vous pouvez vous faire tuer jusqu'au dernier, mais vous n'employerez que les moyens de défense qui nous conviendront. L'auteur du texte hollandais n'a pas parlé de cet événement, non seulement parce qu'il était trop récent, mais parce qu'il n'a pu se procurer alors les élémens nécessaires; parvenus à une époque plus éloignée et ayant devers nous des documens exacts, nous nous empressons de donner une analyse de ce siége mémorable, laissant à la postérité le soin de trouver un nom à un acte que nous n'hésitons pas, nous, à qualifier, dès à présent, d'absurde, d'atroce et d'inoui dans les pages les plus néfastes de l'histoire.

Le maréchal Gérard ayant fait toutes ses dispositions à l'entour de la citadelle d'Anvers et, le 30 Novembre 1832, les avant-postes belges ayant été relevés, à six heures du matin, par des troupes françaises, vers les huit heures, un officier français supérieur fut introduit auprès du général Chassé; il était porteur d'une lettre du comte Gérard, datée du quartier-général de Borgerhout du 30 Novembre 1832, contenant sommation de rendre la citadelle et injonction de ne pas tirer sur la ville sous peine que la France et l'Angleterre exigeraient des indemnités équivalentes aux dommages causés par le feu de la citadelle et des forts, ainsi que par celui des bâtimens de guerre.

Le général Chassé répondit à cette sommation la lettre suivante:

Citadelle d'Anvers, 30 Novembre 1832.

Mr. le Maréchal!

»En réponse à votre sommation que je viens de recevoir à l'instant, je vous préviens, Mr. le Maréchal, que je ne rendrai la citadelle d'Anvers, qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense qui sont à ma disposition.

»Je considérerai la ville d'Anvers comme neutre aussi long-temps qu'on ne se servira pas des fortifications de la ville et des ouvrages extérieurs qui en dépendent, dont le feu pourrait être dirigé contre la citadelle et la tête de Flandres, y compris les forts de Burght, Zwyndrecht, et d'Astruweel, ainsi que la flottille stationnée sur l'Escaut devant Anvers. Il s'entend de soi-même que la libre communication par l'Escaut avec la Hollande, comme cela a eu lieu jusqu'à présent, ne doit pas être interrompue.

»J'apprends avec surprise que, pendant que V. E. entame des négociations, on commence les hostilités par des ouvrages d'attaque sous le feu de notre canon; à cet égard j'ai l'honneur de vous prévenir que, si à midi on n'a pas cessé de travailler à ces ouvrages, je me trouverai dans la nécessité de les empêcher par la force.

Recevez, je vous prie, Mr. le Maréchal, l'assurance de ma haute considération.

Le général d'infanterie,
Baron Chassé.

A midi du même jour, les travaux d'attaque continuant, la citadelle ouvrit son feu et le prolongea jusque dans la nuit, ce qui donna lieu à une nouvelle correspondance entre le maréchal Gerard et le général Chassé, le premier prétendant ne pas laisser libre la communication de l'Escaut et le second persistant dans son ultimatum du 30 Novembre.

Effectivement, dans la journée du 2 Décembre, les Français mirent obstacle à la libre communication sur l'Escaut; cependant, dans la soirée de ce jour, deux volontaires, s'étant aventurés sur une petite barque, transmirent encore des ordres du capitaine Koopman à la corvette la Comète. De son côté le contre-amiral Lewe van Aduard, fit signifier, par le capitaine-lieutenant Le Jeune, commandant du bateau à vapeur le Curaçao, au général Sébastiani, que lui contre-amiral se trouvait obligé de s'opposer à l'érection des batteries le long des digues de l'Escaut; et que, comme on en avait déjà érigé et qu'on continuait ces travaux, ils devaient être considérés comme un acte d'hostilité qui exigeait qu'ils fussent détruits. Le général Sebastiani répondit qu'il n'armait les rives de l'Escaut, depuis la

Pipe de tabac jusqu'au fort Frédéric-Henri, que pour pouvoir riposter en cas d'attaque, mais qu'il ne commencerait pas les hostilités.

Nonobstant le feu de la citadelle, les Français continuèrent, pendant les journées des 1, 2 et 3 Décembre, les approches qui, ce jour-là, furent poussées vis-à-vis le bastion N°. 2, jusqu'à 60 mètres du pied du glacis de la place. Les Hollandais disputèrent bravement le terrain, pied-à-pied, et firent même essuyer aux Français une perte assez considérable.

Le 1r, le général Chassé avait ordonné à un détachement d'ouvriers, commandé par le 1r lieutenant du génie Van Vollenhoven, de mettre le feu aux maisons qui se trouvaient devant et entre les deux lunettes. Cette opération fut exécutée heureusement, sans perte d'hommes, malgré la plus vive fusillade de l'ennemi.

Dans la matinée du 2, à dix heures, le général Chassé, envoya au Kiel un autre détachement de 60 hommes, afin d'obliger les Français à se montrer et, effectivement, ils arrivèrent en force, précédés de 300 tirailleurs qui commencèrent une vive fusillade à laquelle les nôtres ripostèrent vigoureusement, favorisés par le canon de la citadelle, et enfin le détachement se retira lentement et en bon ordre. Nous eûmes dans cette escarmouche deux hommes à regretter et trois blessés, tandis que la perte des assiégeans fut beaucoup plus considérable.

Dans la soirée du même jour, le général Chassé envoya de nouveau un petit détachement mettre le feu à une maison située entre les lunettes St. Laurent et Montebello, sur le glacis, et ce détachement rentra, le 3 à une heure du matin, après avoir rempli sa mission et n'ayant perdu qu'un seul homme.

A cette date, le général Chassé n'avait pas encore

reçu de réponse à la lettre qu'il avait écrite au maréchal Gérard, le 30 Novembre.

Ces nouvelles furent apportées à Bergen-op-Zoom par l'aspirant de marine H. Hoek, qui avait quitté la citadelle le 3 à 1 de l'après-midi, dans une frêle embarcation sur laquelle on n'avait cessé de tirer des deux rives de l'Escaut, quoiqu'il fît le temps le plus épouvantable. Cet aspirant rencontra deux de ses camarades E. van de Velde et J. E. Kempe, qui avaient également quitté la citadelle, dans un canot, pour aller porter des ordres du capitaine de marine Koopman à la Comète et au fort d'Austruweel.

Pendant ces entrefaites et dans la journée du 2, on avait sommé le fort de Liefkenshoek, occupé par les Hollandais, mais le fort de Lillo ne l'avait pas encore été; tandis qu'une patrouille française avait poussé jusqu'au batardeau du dernier de ces forts et avait rebroussé chemin, après avoir essuyé quelques volées de canon que les Hollandais lui envoyèrent.

Le 4, l'armée assiégeante fit ses dernières dispositions et, à onze heures du matin, l'ennemi commença à tirer de sept batteries. Le 5 à sept heures du matin, les Français ouvrirent le feu en tirant de quatre-vingt-sept pièces de canon et de quarante-quatre mortiers. Les Hollandais ripostèrent vigoureusement en se servant, entre autres, de fusils de remparts, dont le feu fut particulièrement meurtrier et fatal pour les Français.

Vers le soir, le feu des assiégeans devint plus vif et se soutint pendant toute la nuit, la citadelle ne restant pas en défaut de répondre vigoureusement, tandis que les nôtres firent encore une sortie dans laquelle ils mirent plusieurs Français hors de combat. Dans la journée le feu se manifesta plusieurs fois à

des bâtimens de la citadelle, mais on parvint chaque fois à le maîtriser promptement.

Dans la même journée, la lunette St. Laurent eut plusieurs de ses pièces démontées, mais elle continua à se défendre vigoureusement. La perte des Français fut très-considérable dans cette journée, surtout en blessés.

Quant au mouvement de la flotille, la Proserpine et les 6 canonnières qui composaient la station hollandaise devant le fort Ste. Marie, se retirèrent vers Lillo, les vaisseaux embossés entre le Meesthoof et le Kruysschans restant à leur poste.

Pendant la matinée du même jour, les Français, ayant pris possession du fort Ste. Marie et ayant tiré sur les deux canonnières qui se trouvaient dans le Willemsrak, ces bâtimens ripostèrent et conservèrent leur position.

D'un autre côté le fort de Burcht ouvrit son feu sur les canonnières placées en avant de la citadelle, mais elles ne jugèrent pas à propos d'y répondre.

Le 6, dès cinq heures du matin, les nôtres firent jouer leurs fusils de rempart sur la courtine du bastion de Tolède et tirèrent, de la face du bastion, deux coups de mitraille sur le fort Montebello, ayant eu soin, toute la nuit, d'éclairer le glacis de la demi-lune par des pots à feu. Vers 7 heures, le feu se mit à la caserne, mais il fut promptement éteint. De part et d'autre on continua la canonnade et le bombardement jusqu'à ce qu'à midi le feu se déclarât de nouveau à la grande caserne, mais on le maîtrisa promptement. Ce jour-là l'ennemi fit usage de ses canons-mortiers à la Paixhans, et cet usage nous fut bien fatal, car ils firent un grand ravage aux blindages et aux bâtimens, et incendièrent, sur les quatre heures de l'après-midi, le grand

magasin de vivres, qui fut totalement réduit en cendres. Le 1r lieutenant du génie, le comte de Limbourg-Stirum fut grièvement blessé à cette occasion et on fut obligé de lui amputer la jambe; le même jour le sous-officier adjudant du génie, Roger eut le même sort en apportant des palissades.

Plusieurs locaux, dits à l'abri des bombes, furent percés pendant cette journée, heureusement sans grands malheurs. Entre autres un projectile à la Paixhans tomba sur l'hôpital casematé et tua trois soldats. A onze heures du soir un pareil projectile tomba sur la poudrière du bastion N°. 2 et la fit sauter, sans autre dommage que de renverser une pièce de 18, qu'on ne put plus mettre en batterie.

D'un autre côté le général Chassé fit occuper le chemin couvert à gauche du ravelin de la porte de secours, afin d'inquiéter l'ennemi dans les tranchées, et cette manœuvre fut couronnée du meilleur résultat, car elle retarda les travaux de l'ennemi et lui fit subir des pertes considérables. A cette occasion le lieutenant Van Buren de la 10e *afdeeling* fut blessé mortellement.

Enfin le feu continua pendant toute la journée, mais avec moins d'intensité que la veille et, pendant la nuit, on tira le canon, les fusils de rempart et on lança des bombes, par intervalles.

Le 7, le feu commença de même que la veille à sept heures du matin, et, l'ennemi s'étant approché en avant du bastion N°. 2 jusqu'à la crête du glacis vis-à-vis de la contrescarpe, nos tirailleurs le harcelèrent sans relâche, tandis que l'artillerie, faisant jouer les pièces avec un courage et un sang-froid sans exemple, causait de grandes pertes à l'ennemi.

A onze heures, le général Chassé fit jouer un obusier et 13 mortiers à la Coehorn, du bastion N°. 2, sur le

chemin couvert en avant de la contre-garde. Ce feu obligea l'ennemi, après avoir subi de grandes pertes, de cesser ses travaux sur ce point.

Le mur crénelé dans la gorge de la lunette St. Laurent ayant été renversé par le feu de l'ennemi, on travailla à force pour élever un retranchement derrière ce mur.

A trois heures de relevée, une bombe à la Paixhans tomba au travers du blindage du laboratoire, mit le feu aux projectiles qui s'y trouvaient et fit de grands ravages; un sergent-major artificier et deux canonniers furent tués à cette occasion et un autre blessé grièvement.

L'ennemi fut inquiété sans relâche, pendant toute la nuit, par nos travailleurs et nos projectiles, de manière qu'il ne fit que peu de progrès.

Le 8, comme la veille, le feu commença à sept heures du matin et à midi un incendie se déclara de nouveau dans la grande caserne et réduisit en cendres ce bâtiment qui était criblé de bombes et de boulets.

Notre feu cependant ne se ralentit pas et foudroya sans relâche l'ennemi qui éprouva des pertes considérables et eut plusieurs pièces démontées.

D'un autre côté la garde ne cessa de tirailler avec succès dans le chemin couvert.

Ce jour-là, le feu fut moins vif que celui des 5 et 6, mais put être assimilé au feu de la veille. Tous les bâtimens, à l'exception du grand magasin à poudre, ne présentaient déjà plus qu'un monceau de ruines, rien ne résistant à l'effet fatal des Paixhans qui perçaient les plus forts blindages au premier coup.

Le général Chassé, cependant, faisait les plus grands efforts pour retarder les approches de l'ennemi. Ces approches étaient principalement dirigées contre la lunette St. Laurent; mais elles se bornèrent ce jour-là à

une tranchée en avant du saillant de cet ouvrage, qui fut continuée dans les deux branches du chemin couvert jusqu'entre les 3e et 4e traverses. Le feu vertical de la lunette et le feu direct de Kiel et de la citadelle, ainsi que les sorties des Hollandais semblèrent forcer l'ennemi à renoncer à cette entreprise, de manière que son attaque se borna, alors, au bastion N°. 2; il avait débouché contre celui-ci de la 2e parallèle, par un zig-zag, dans le chemin couvert en avant de la contre-garde de l'esplanade qui s'étendait jusqu'à très près de l'angle rentrant de la place d'armes de gauche, tandis que, le long et au pied du glacis de la lunette St. Laurent, une autre communication fut ouverte à sape pleine sur l'angle saillant de la place d'armes.

D'un autre côté l'ennemi avait fait des meurtrières dans le flanc droit de la contre-garde de l'esplanade, pour soutenir l'attaque contre le fort St. Laurent et pour pouvoir élever une batterie de brèche contre cet ouvrage; mais il fut débusqué de cette position, ayant été pris en revers par le feu du front droit et de flanc du bastion N°. 1. Notre artillerie, dirigée supérieurement, ruina ces travaux de l'ennemi, tandis que les projectiles lancés du front N°. 1-2 semblaient rendre le séjour dans la lunette Montebello très-pénible.

Notre perte depuis le commencement du siége, montait, le 8 au soir, à 25 hommes tués, 5 officiers et 62 sous-officiers et soldats blessés, et 3 hommes blessés faits prisonniers.

Le 9, notre feu bien dirigé entrava beaucoup les travaux de l'ennemi et lui causa des pertes considérables en tués et blessés.

Le feu, ayant de nouveau recommencé à l'aube du jour avec plus de violence que jamais, continua toute la journée pendant laquelle la perte des nôtres fut

considérable: tous les bâtimens qui étaient encore debout s'écroulèrent, mais notre artillerie s'en vengea sur les travaux de l'ennemi.

Pendant la nuit du 9 au 10, le feu fut beaucoup plus nourri que celui des nuits précédentes et il recommença derechef, à 7 heures du matin du 10, avec une grande furie. Il semblait que l'ennemi eût reçu de nouveaux approvisionnemens de munitions.

A cette heure, les cuisines à l'abri de la bombe commencèrent aussi à menacer ruine et trois en étaient déjà hors de service. En général aucun blindage ne présentait plus d'abri contre un feu si violent.

Dans son rapport de ce jour le général disait qu'il s'estimait heureux d'avoir pu amener les choses si loin que la ville eut pu garder la neutralité, car, dans le cas contraire, la flottille devant la ville, ainsi que la Tête de Flandres auraient depuis long-temps été anéanties par l'artillerie innombrable de l'ennemi du côté de la ville. Le général avait profité de cette circonstance pour évacuer tous les blessés transportables sur la Tête de Flandres, puisqu'il se trouvait dans l'impossibilité de procurer un refuge sans danger à ces malheureux, les locaux s'écroulant partout sous le feu terrible de l'ennemi qui faisait un usage brutal de ses forces exhorbitantes pour anéantir la citadelle; ce qui autrement lui aurait coûté trop de temps, de peine et de monde.

Les bâtimens à l'épreuve de la bombe n'offrant plus aucune sûreté à la partie de la garnison qui se reposait, tout ce qui n'était pas de service se trouva entassé dans les poternes, les communications et les galeries, ce qui causa beaucoup d'entraves au jeu de l'artillerie et au transport des pièces et des munitions. Cependant la garnison était encore remplie de cou-

rage, l'artillerie, surtout, faisant des prodiges de justesse et de vélocité.

Depuis le commencement du bombardement jusqu'à ce jour, 8 à 10 bouches à feu étaient totalement hors de service, ainsi que 15 affûts; il n'en restait que peu de rechanger.

La perte de la veille était de 2 morts et 17 blessés, de manière que la totalité de la perte des nôtres s'élevait, dans la matinée du 10, à 5 officiers et 84 soldats blessés et à 28 hommes tués.

Le colonel De Gumoens de l'état-major général et le capitaine d'artillerie Van Rappard, arrivés au travers de mille dangers dans la nuit du 4 au 5 à la citadelle, rendaient de grands services et électrisaient nos braves en s'exposant partout sur les batteries.

Vers le soir du 10, le général ordonna une sortie contre les ouvrages de l'ennemi et cette attaque, faite par un détachement de 60 hommes de la 10e *afdeeling* infanterie, sous les ordres du capitaine Morre, et par un autre de mineurs et ouvriers sous les ordres du 1er lieutenant Camerling, des mineurs, eut le meilleur résultat, ayant servi à détruire 20 aunes de sapes ennemies et à démonter et jeter à l'eau six mortiers à la Coehorn. Le 2e lieutenant Nantzing perdit la vie dans cette occasion, et le capitaine Morre, blessé grièvement, succomba aux suites de ses blessures. Un caporal et sept hommes furent blessés plus légèrement et un mineur fut fait prisonnier.

Des deux parts le feu continua pendant la nuit et, le 11 au matin, on découvrit que l'ennemi avait pratiqué une ouverture dans le batardeau en avant de la courtine 1–2 et ce au moyen du feu d'une batterie basse élevée à cette fin près de la lunette Monte-

bello; ce qui fut cause que les fossés se trouvèrent à à sec à chaque reflux.

Toute la journée, le feu de l'ennemi continua sans interruption et une bombe tomba à l'entrée du magasin à poudre du bastion N°. 1, qui fut sauvé par la présence d'esprit d'un canonnier.

La cave sous la grande caserne, que l'on considérait comme parfaitement à l'abri de la bombe, fut percée aussi pendant cette journée par les projectiles, de même qu'une cave au-dessous d'une autre caserne, de manière qu'il ne restait plus d'autre abri, à la partie de la garnison qui se reposait, que les poternes et les communications dans les bastions, et encore les hommes y étaient-ils tellement entassés que la plus grande moitié devait se tenir debout pour permettre aux autres de goûter un instant de repos, assis ou couchés.

Dès lors la situation de nos braves devint très-périlleuse, puisque ces derniers réduits à l'abri de la bombe les laissaient exposés au feu d'enfilade que l'ennemi s'apprêtait à faire jouer de ses batteries de brêche.

Pendant ces 24 heures, l'ennemi nous démonta cinq pièces.

Le 12, la canonnade ne fut pas aussi nourrie que la veille, mais les bombes pleuvaient en revanche, en faisant écrouler tout ce qui restait encore debout. Des deux parts on entretint aussi une vive fusillade sur tout le front d'attaque, tandis que notre artillerie produisit sans cesse de l'hésitation dans le feu et les travaux des ennemis; cependant l'approche, qui s'étendait en zig-zag le long du chemin couvert de la contre-garde de l'esplanade, avait été conduite par l'ennemi au travers du glacis du bastion N°. 2, dans la direction du saillant du chemin couvert de ce bastion, sans néanmoins avoir été poussée jusqu'au corps de la place.

Le général, dans son rapport sur cette journée, dit qu'on chercherait en vain dans les annales de l'histoire l'exemple d'un bombardement aussi furieux que celui que l'ennemi dirigeait en ce moment contre la forteresse; que jamais un fait semblable n'avait eu lieu chez aucun peuple civilisé.

Notre perte, vers le soir du 11, monta à 36 tués, 136 blessés et 4 hommes manquans.

Pendant la nuit du 12 au 13, le feu de l'ennemi fut plus violent et plus incessant qu'il ne l'avait été jusqu'alors. On remarqua que douze à quatorze bombes se trouvaient à la fois en l'air; aussi ce feu avait-il fait les plus grands ravages et avait tellement labouré le terrain qu'on ne pouvait plus circuler; ce qui entravait singulièrement la défense.

La garnison souffrait beaucoup de la manière dont elle était entassée sous les poternes, dans les communications et les gorges des bastions. Tout tombait et s'écroulait.

Pendant la journée du 13, l'ennemi dirigea principalement son feu contre les bastions III et IV et endommagea le mur d'entourage du magasin à poudre, qui s'écroula du côté de l'église.

D'un autre côté les batteries ennemies de brèche ouvrirent leur feu contre les bastions I, II, III.

Le même jour, après que le feu eut duré toute la nuit et qu'on l'eut recommencé le matin comme de coutume, le capitaine d'artillerie, Van Hoey van Oostée fut blessé grièvement à la tête et mourut à son poste.

Une poutre de l'hôpital à l'abri de la bombe fut brisée par un projectile, sans cependant causer aucun écroulement et à cette occasion le sergent du génie Van der Velde, qui travaillait avec le plus grand courage à étayer la poutre, reçut une blessure grave.

Le même jour le capitaine Groeneveld de la 10e *afdeeling* infanterie, qui était de garde dans le fort St. Laurent, fut blessé au bras et au côté.

Le seul local à l'abri de la bombe qui restait encore, et qui avait été pratiqué dans le chemin du fossé, fut également percé par des bombes dont les éclats blessèrent le 2e lieutenant Francke de la 10e *afdeeling* infanterie et tuèrent une femme. Le 2e lieutenant Van Deventer, de la 10e *afdeeling* infanterie, fut également blessé d'un éclat de bombe.

L'ennemi continua les travaux des approches avec vigueur et, vers le soir, on s'attendit à tout moment, en frémissant, à voir crouler l'hopital qui présentait déjà un affaissement considérable.

Le feu continua de part et d'autre pendant la nuit du 13 au 14, et l'ennemi ayant pratiqué trois mines dans le saillant de la lunette St. Laurent, les fit sauter à 3 heures du matin, ce qui lui procura une brèche praticable, par laquelle il prit le fort d'assaut et nous causa une perte en tués et blessés de 1 lieutenant, 1 sergent, 1 caporal et 49 soldats de la 10e *afdeeling* infanterie, ainsi que de 3 canonniers et 2 aides. Le capitaine Groeneveld étant blessé et l'explosion des mines ayant influé sur l'esprit de la garnison, tous les efforts du 1er lieutenant Boers, de la 10e *afdeeling*, qui commandait ce poste ne purent empêcher la perte de ce fort. L'ennemi s'y retrancha sur le champ et les nôtres le harcelèrent à coups de canon. Ainsi donc il a fallu 16 jours de tranchée pour prendre le premier ouvrage extérieur que les journaux belges du temps annonçaient être tombé au pouvoir des assiégeans dès les premiers jours du siége.

La nuit du 14 au 15 fut moins terrible que les autres; mais l'ennemi avait poussé vigoureusement les

approches et, le 15 au matin, son feu redoubla d'intensité, les nôtres y ripostant avec autant de succès que le permettaient leurs ouvrages et leurs blindages ruinés.

Pendant la nuit, le magasin à poudre de la courtine V-I ne put résister aux bombes qui le firent sauter sans nous causer d'autre dommage que la perte de ce magasin.

L'entrée de la poudrière du bastion N°. IV, fut également bouleversée et détruite, et le feu de l'ennemi devint si furieux qu'il serait impossible de s'en faire une idée. Toute la superficie de la citadelle n'offrait plus qu'un chaos. Le pavillon, quoique renouvelé deux fois, fut chaque fois mis en lanières et, pendant la matinée, la drisse en ayant été coupée, un matelot en attacha sur le champ une autre et hissa de nouveau la bannière sous laquelle les nôtres avaient juré de vaincre ou de mourir (*).

Pendant la nuit, l'ennemi avait établi un batardeau et un logement au saillant du fort St. Laurent et prolongé la tranchée à la gorge de cette lunette, afin de communiquer avec les ouvrages d'attaque en avant du bastion II et de tâcher d'effectuer ces travaux à partir du couronnement de ce bastion en travers du glacis. Derrière cette communication il en avait été commencé une autre, partant de la 3e parallèle vers le couronnement, mais ces travaux furent tellement inquiétés par le feu du flanc gauche du bastion III, qu'ils en furent retardés et par moment totalement abandonnés. L'artillerie démontée sous le blindage de ce flanc fut alors en grande partie remplacée par la persévérance infatigable de nos canonniers; ce qui eut lieu dans beaucoup d'autres places. Le feu du bastion N°. 1, contre le couronnement sur le chemin couvert de la face gauche

(*) On voit que nos marins sont toujours là lorsqu'il s'agit de déployer le pavillon batave.

du bastion II, fut si violent que l'ennemi, pendant la nuit, ne put atteindre que la demi-distance de la 3e traverse. Le bastion II y fit jouer avec succès un mortier et fut imité en cela par le ravelin de la porte de secours, tandis que cette défense fut secondée par le feu continuel de ce front et des tirailleurs de l'infanterie.

Le général, dans son rapport de ce jour, donne les plus grandes louanges à l'infatigable coopération du colonel-capitaine de marine Koopman et de ses marins qui tous rivalisèrent de zèle pour porter secours sur les points en danger et pour transporter les blessés à la Tête de Flandres.

Le colonel De Gumoens se distingua aussi particulièrement dans cette journée, mais fut malheureusement blessé au genou en tombant d'un parapet sur lequel il ne s'était tenu que trop long-temps, servant de point de mire à l'artillerie ennemie.

Pendant l'après-dînée, l'ennemi jeta force grenades et bombes de la tranchée St. Laurent et força la garde des palissades du saillant de la place d'armes, en avant du ravelin de la porte de secours dans le chemin couvert et à droite de cet ouvrage, de se retirer avec perte d'un sergent, un caporal et neuf soldats blessés. La place d'armes de droite, qui était palissadée et avait un tambour palissadé, resta au pouvoir de nos troupes qui continuèrent à s'y loger. L'ennemi envoya aussi quelques tirailleurs dans le chemin couvert pour combattre les nôtres, mais nos artilleurs le forcèrent à rebrousser chemin au plus vite.

83 Malades et blessés furent transportés ce jour-là à la Tête de Flandres et le général dans son rapport accusa : 8 pièces démontées et 12 affûts brisés totalement, et depuis le 12, une perte de 20 hommes tués, 63 blessés et 63 manquans, donc une perte totale depuis le com-

mencement des hostilités de 60 morts, 191 blessés et 67 manquans.

Le dernier rapport du général allait jusqu'au 15 à 7 heures du soir; pendant la nuit du 15 au 16, le feu continua des deux parts avec la plus grande intensité et, le 16, il fut repris avec une nouvelle vigueur, les nôtres disputant chaque pouce de terrain à l'ennemi. Ce jour-là, le commandant fit démolir entièrement le pont de la porte de secours et on commença à palissader de nouveau le réduit dans le bastion N°. II, dont toutes les palissades avaient été brisées par le feu de l'ennemi.

Les travaux de l'ennemi furent entravés pendant cette journée par un temps affreux, tandis que les feux conservés pour la dernière période du siége furent ouverts des flancs du bastion I et III, et firent beaucoup d'effet.

Pendant la nuit du 16 au 17, le feu continua avec grande violence de part et d'autre et, le matin du 17 à huit heures, l'ennemi ouvrit deux nouvelles batteries, l'une dans la place d'armes à gauche du saillant de la lunette St. Laurent et l'autre près de l'Harmonie; la première de 3 et l'autre de 4 pièces.

Le feu fut très-vif pendant cette journée, l'ennemi faisant continuellement usage de ses canons à la Paixhans. Il avait réussi pendant la nuit à pratiquer une coupure du couronnement du chemin couvert de la face gauche du bastion N°. II, vers la communication de St. Laurent et à pousser une approche au chemin couvert de la face gauche du ravelin de la porte de secours et enfin à établir une digue dans le fossé de St. Laurent sur le saillant, tandis qu'à gauche il avait élevé une nouvelle batterie pour battre la droite du bastion N°. II.

La nuit du 17 au 18 fut consacrée par l'ennemi à

hâter ses travaux de tous ses moyens; il continua pendant la journée en faisant en même temps un feu épouvantable, auquel les nôtres ne restèrent pas en défaut de riposter; mais ils eurent de nouveau quelques pièces de démontées.

La nuit du 19 fut employée par l'ennemi à avancer ses approches jusqu'au fossé gauche du ravelin et il commença à y jeter une digue qu'il porta à environ deux tiers de sa largeur; il chercha en outre à établir sur cette digue un couvert de gabions contre la citadelle.

Le capitaine Van Krieken, de la 9e *afdeeling* infanterie qui y commandait, s'en étant aperçu en donna aussitôt avis à la citadelle. Une pièce de 12, de la face droite du bastion N°. II, tira avec beaucoup de succès, tandis que le 1er lieutenant Ravallet, avec une demi-compagnie de flanqueurs, contribua beaucoup à faire cesser ce travail et à empêcher le passage de l'ennemi.

Ce jour-là l'ennemi n'avait pas encore démasqué les embrasures de ses batteries de brèche, tandis qu'une contre-batterie en avant de Montebello au bastion N°. II fit beaucoup de mal à l'ennemi qui enfin commença, de sa batterie de la place d'armes à gauche du saillant de St. Laurent, à enfiler la face gauche du bastion N°. II et de la courtine I-II. Ce même jour on eut à regretter la perte du capitaine d'artillerie Schutter, brave officier qui était généralement estimé. L'ennemi nous démonta encore une pièce de 24 dans le bastion N°. II, sur la face droite et fit sauter le magasin à poudre de la face gauche du bastion N°. V, sans que personne, heureusement, fût blessé.

Pendant la nuit du 19 au 20, l'ennemi renouvela son entreprise sur le ravelin. Mais, grâce à l'infatigable major Voet, il dut renoncer à son dessein, après

avoir essuyé des pertes considérables, exposé qu'il avait été au feu d'une pièce de 12 dirigée admirablement par le capitaine d'artillerie Van Deventer. A cette occasion le 2e lieutenant Hofman, de la 10e *afdeeling* infanterie, fut blessé à la jambe.

Toute cette journée on continua le feu de part et d'autre et l'ennemi fit les plus grands efforts pour achever ses travaux d'approche sous terre.

Sur l'Escaut, le capitaine Koopman ayant fait placer deux canonnières plus au milieu de la rivière pour s'opposer au passage de deux canonnières belges, le fort de Burcht leur envoya une trentaine de coups de canon.

Durant la nuit du 20 au 21, le feu continuel de l'infanterie du ravelin de la porte de secours, commandée par le capitaine Van Tol et le capitaine Van Driel, tous deux de la 7e *afdeeling* infanterie, empêcha l'ennemi de continuer l'achèvement de la digue à travers le fossé du ravelin.

Cette journée comme toutes les autres, on se canonna, on bombarda et on tirailla sans relâche, pendant que l'ennemi poussait ses approches avec la plus grande vigueur et démasquait deux batteries de brèche; enfin à minuit il mit le cachet à sa brutale et barbare manière d'agir en tirant du fameux mortier monstre dont on avait menacé les nôtres depuis long-temps. Le projectile de ce mortier, qui avait deux pieds de diamètre, tomba à côté du grand magasin à poudre; l'explosion en fut terrible, mais ne causa aucun dommage.

D'un autre côté l'ennemi recommença à tirer sur les canonnières et en endommagea deux.

Pendant la nuit du 21 au 22, la mousqueterie continuelle du ravelin devant la porte de secours, soutenue par la pièce de 18 à la face droite du bastion N°. II, empêcha l'ennemi de renouveler son attaque sur ce ravelin.

Le matin à huit heures du 22, l'ennemi ouvrit le feu de ses batteries de brèche et de ses contre-batteries, contre la face gauche du bastion N°. II et le flanc droit du bastion N°. I, et les Hollandais eurent la douleur de voir que la maçonnerie ne répondait pas à l'attente qu'on en avait conçue, enfin qu'il était à prévoir que la brèche serait bientôt praticable.

Les nôtres firent ce jour-là une perte cruelle. Le colonel De Gumoens, faisant sa tournée ordinaire et s'exposant comme de coutume sur les parapets du bastion N°. I, fut blessé grièvement à la cuisse et reçut en même temps huit blessures par l'explosion d'une bombe. Le capitaine du génie, de 2e classe, Van der Kemp fut blessé aussi dans le bastion N°. IV.

Toute la journée l'ennemi nous envoya de ses bombes monstres de 63 pouces.

L'eau commençait déjà à manquer et la dyssenterie à faire des ravages parmi les troupes; cependant, sans aucun espoir d'être secourues, elles continuaient à combattre avec ce courage qui n'abandonne jamais les Hollandais même dans la position la plus désespérée.

Jusqu'alors on avait évacué sur la Tête de Flandres 260 blessés et, depuis le 15, on avait encore eu 30 morts et 155 blessés, ce qui porta le chiffre des morts, depuis le commencement du siége, à 90, celui des blessés à 349 et le nombre des manquans à 67.

Nous abandonnerons un instant le siége de la citadelle pour parler des opérations de la flottille de l'Escaut, condamnée par protocole à se laisser harceler par les forts de l'ennemi et par ses tirailleurs, sans pouvoir en rien contribuer à la défense de ses frères d'armes de la citadelle, victimes vouées d'avance, par nos bons amis les alliés, à être enterrées sous les ruines d'une bicoque ou à être faits prisonniers de guerre en temps de paix.

Après que l'ennemi eut été inquiété le 11 sur divers points de la digue de l'Escaut et surtout près le Kruyschans, le contre-amiral Lewe van Aduard résolut, dans la matinée du 12, de répéter une attaque sur ce point avec *l'Euridice* et la *Proserpine*, ainsi qu'avec un certain nombre de canonnières, dans le but d'y détruire les ouvrages ennemis. Ayant aperçu à dix heures quelques travaux, le contre-amiral fit aussitôt ouvrir le feu, auquel l'ennemi ne répondit que par un feu d'obusier qu'il continua sans interruption. Ses projectiles tombèrent d'abord en deçà et au-delà des vaisseaux, mais bientôt il réussit à viser plus juste et huit obus tombèrent sur *l'Euridice*, dont deux éclatèrent dans la cale et l'autre dans l'entrepont.

Le premier de ces obus tua le matelot Apon et blessa le lieutenant Kluyskens (*), ainsi qu'un autre marin. Le deuxième causa dans l'entrepont un incendie dont on se rendit bientôt maître. Les autres projectiles causèrent des dégâts sur le pont et aux agrès, enfin un des derniers tua, vers trois heures de l'après-midi, le contre-amiral Lewe van Aduard qui mourut au pied de son grand mât, de la mort des braves.

Un obus tua un matelot à bord de la *Proserpine*, qui eut encore plusieurs blessés, tandis que les canonnières n'eurent presque point à souffrir.

A la chute du jour, *l'Euridice* fut hors de la portée de la batterie ennemie et se posta en deçà du Kruyschans, tandis que la *Proserpine*, avec six canonnières, commandée par le lieutenant Van der Plaat, prit position au-delà de ce retranchement. La corvette la *Comète*, observait alors les mouvemens de l'ennemi

---

(*) Digne Gantois, resté fidèle au roi et à la bonne cause, et qui sert encore aujourd'hui honorablement dans notre marine.

près du Doel et la *Méduse*, avec quelques canonnières, les environs du fort Frédéric-Henri; mais elles n'y aperçurent aucuns travaux.

Le 15, les trois fils de S. A. R. le prince d'Orange se rendirent au fort de Lillo et visitèrent tous les moyens de défense de cette importante position. Ils retournèrent le soir à Bath.

Le 21, on fit du fort de Liefkenshoek une sortie dirigée contre le hameau *het Geslecht*, situé sur une hauteur qui dépasse les inondations entre Liefkenshoek et le poldre de Doel. Ce hameau, composé d'un petit groupe de maisons et d'un moulin en briques, avait été occupé depuis quelques jours par les Français que le commandant supérieur de Liefkenshoek et de Lillo, le lieutenant-colonel Bake, crut devoir déloger. En conséquence, dans l'après-midi du 21, vingt un sous-officiers et soldats, qui s'étaient offerts volontairement pour cette entreprise, sortirent de Liefkenshoek, dans trois barques sous les ordres du 1er lieutenant de la 9e *afdeeling* Wiegmans et nagèrent vers le hameau.

Cette petite troupe délogea un avant-poste français, mais bientôt 300 hommes revinrent à la charge et force fut aux nôtres de se retirer lentement, après avoir réussi cependant à incendier le hameau, incendie auquel le moulin en pierres seul résista. Trois de nos hommes furent blessés à cette occasion et l'on dut en abandonner un.

A l'égard de l'entreprise sur le Doel, il avait été arrêté que le bataillon de marche du major Boelen, qui se trouvait à Bath, serait employé à cette expédition, tandis qu'on ferait en même temps une sortie de Liefkenshoek dans deux directions différentes. La marine devait y prendre part et la frégate *l'Euridice* s'embossa, de bonne heure dans la matinée du 23, à peu près à mi-chemin entre Liefkenshoek et le Doel,

tandis que la corvette la *Comète* prit position devant ce dernier village et que, des deux côtés, des canonnières ancrèrent aussi près que possible des rives. Le bataillon de marche était embarqué, à la pointe du jour, sur quatre bâtimens à vapeur et remonta la rivière; de manière que ces bateaux étaient déjà à 9½ heures assez près pour débarquer, au moyen de chaloupes, les troupes sur les Schorres de l'Escaut entre les positions de *l'Euridice* et de la *Comète*. Les mouvemens de ces embarcations se firent avec le plus grand ordre.

A peu près à cette heure, le capitaine de marine Lucas fit le signal convenu et un des deux détachemens de cette expédition, sous les ordres du 1er lieutenant L. H. Paravicini di Capelli, sortit de Liefkenshoek, sur un pont de cables qu'on avait tendu au-dessus de l'écluse du nord. Peu après le colonel Lucas envoya un détachement de 46 mariniers et matelots à terre, afin de repousser, conjointement avec celui de Liefkenshoek, les avant-postes des Français qui se trouvaient sur la digue et d'y prendre position. — Une vingtaine d'hommes déterminés, tirés des deux détachemens et conduits par le 1er lieutenant de marine Jacob, et le 2e lieutenant Van Gerven de la 9e *afdeeling*, lesquels officiers se distinguèrent particulièrement à cette occasion et dont le premier reçut une blessure, tombèrent, en poussant un bruyant *houra*, sur les avant-postes français et les mirent en fuite. Quelques Français furent tués, d'autres blessés, et les nôtres poursuivirent leur entreprise avec tant de vigueur qu'ils se prirent corps à corps et qu'un matelot coupa à un des fuyards sa gourde. Les Français cherchèrent leur salut dans deux maisons qui se trouvaient sur la digue et l'on était en train de les déloger, lorsqu'un renfort considérable

de Français déboucha tout-à-coup de derrière ces maisons et d'autres habitations.

Pendant ce temps et dès le commencement de l'action, les Français avaient dirigé, de derrière les digues, de l'Escaut, un feu très-vif de mousqueterie contre les chaloupes de débarquement, feu qui devint encore plus vif par l'arrivée de troupes fraîches paraissant venir de Doel. Cette fusillade blessa mortellement quelques soldats du bataillon de marche et légèrement quelques autres, avant qu'ils eussent pris terre. Ceci fut cause que le débarquement, malgré les efforts du brave major Boelen et de plusieurs de ses officiers, ne s'effectua pas avec cet ordre qu'une entreprise de ce genre exige impérieusement. On perdit par-là un temps précieux que l'ennemi mit à profit pour faire arriver des forces considérables tant en infanterie qu'en cavalerie.

Le brave major Boelen, voulant faire charger ses hommes à la bayonnette, reçut une blessure grave à l'épaule. Son adjudant, le 1er lieutenant Menso, fut tué dans le même moment; ces malheureuses circonstances furent cause que les succès obtenus d'abord, ne purent être poursuivis.

Le 1er lieutenant Paravicini, commandant du détachement qui marchait en avant et qui fut accueilli par une vive fusillade, avait aussi dès le commencement de l'action trouvé la mort des braves.

Quoique le lieutenant-colonel Bake eût envoyé une petite réserve de Liefkenshoek, pour soutenir le 1er lieutenant Wiegman, et malgré la présence du brave colonel Lucas descendu à terre pour encourager les troupes, cet officier fut forcé d'ordonner la retraite, des masses françaises arrivant de tous côtés; de sorte que le bataillon de marche arriva dans l'après-midi devant Liefkenshoek, d'où il retourna, par les bateaux à vapeur, à Bath.

Un détachement de 150 hommes commandés par le capitaine Van Baerle, envoyé de Lillo, ne put atteindre à temps la rive opposée pour prendre part à l'action, mais servit cependant encore à couvrir la retraite.

A peu près une heure avant la sortie de Liefkenshoek sur le Doel, le 1er lieutenant Krythe, avec le 2e lieutenant Beelaerts van Blokland, accompagné de 50 hommes, était sorti également de ce fort par le côté du sud. Ce détachement, qui fit très-heureusement sa démonstration, suivit la digue de l'Escaut et fut soutenu, autant que le vent le permettait, par trois canonnières. L'ennemi tira des fusées à la congrève du fort de Kruysschans, tandis que la bombarde la *Méduse* et le fort de Liefkenshoek ripostèrent en envoyant des bombes dans ce retranchement. Le détachement dispersa un avant-poste ennemi et s'avança près du fort la Perle, d'où il rétrograda en faisant feu, comme il en avait été convenu. Le 2e lieutenant Beelaerts van Blokland, qui fit preuve en cette occasion d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid, fut atteint d'une grenade.

Nous allons reprendre maintenant le narré des opérations du siége de la citadelle, arrivées à leur dernière période; c'est-à-dire que la brèche étant praticable on s'attendait à tout moment à voir donner l'assaut, lorsque, le 23 au matin, deux officiers supérieurs hollandais furent conduits au quartier-général du maréchal Gérard par deux officiers du 18e de ligne.

Introduits auprès du maréchal, ces officiers lui firent connaître que le commandant de la citadelle, croyant avoir fait tout ce qui avait été humainement possible pour la défense de la citadelle et voulant faire cesser des deux parts une effusion de sang inutile, demandait à capituler à des conditions honorables. Quelques instans

après, vers dix heures et demie, le feu de la citadelle cessa et celui des Français immédiatement après.

A trois heures, les négociations parurent assez avancées pour que le colonel Auvray pût se rendre lui-même avec les deux officiers hollandais, à la citadelle, porter les conditions du maréchal. L'acceptation devait suivre dans le délai rigoureusement nécessaire pour que le général Chassé pût recevoir de la Haye réponse à un courrier qu'il fut autorisé à y expédier s'il le croyait convenable.

Effectivement le général Chassé envoya au ministère de la guerre la dépêche suivante ainsi que les pièces y annexées concernant les derniers jours du siége et les conditions de la capitulation :

Quartier-général de la citadelle d'Anvers, *le* 24 *Décembre* 1832.

»Les difficultés qui se multiplient chaque jour pour conserver plus long-temps avec honneur le poste qui m'est confié, m'ont forcé bien malgré moi à entrer en négociation avec l'ennemi.

Les fatigues et les privations qu'ont éprouvées mes troupes, depuis trois semaines, ne peuvent se décrire, et ont entièrement épuisé les forces de la garnison.

A cela se joint que l'eau douce, par l'écoulement des eaux des fossés, est tellement diminuée dans les puits, que ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on peut se procurer l'eau indispensable, et pour surcroît de malheur les deux derniers puits qui restaient ont été détruits la nuit dernière par les bombes ennemies.

Tous les endroits à l'épreuve de la bombe sont totalement abîmés, de sorte que les soldats, au milieu du plus affreux bombardement, sont tellement entassés dans

les poternes, les communications et les galeries, qu'ils n'ont presque aucun instant de repos.

L'hopital à l'épreuve de la bombe, où se trouvent tous les soldats blessés et amputés, que leur état ne permet pas de transporter, menace à chaque instant de s'écrouler et d'ensevelir sous ses décombres les malheureux qui y sont.

Dans la face gauche du bastion N°. II, l'ennemi a ouvert une brèche de 80 à 100 mètres et qui a déjà presque comblé à moitié le fossé.

La descente du fossé a été effectuée et l'ennemi n'a qu'à faire jouer sa mine, pour faire précipiter la contre escarpe dans le fossé et monter à l'assaut.

C'est par tous ces motifs que, voyant l'impossibilité de repousser un assaut et qu'en l'attendant témérairement, toute la gloire acquise jusqu'ici pourrait être entièrement perdue, j'ai fait des propositions au maréchal Gérard, de m'accorder une libre retraite et que je me suis montré disposé à effectuer l'évacuation qu'il a demandée le 30 Novembre dernier. Le maréchal l'ayant réfusé et après avoir parlementé pendant toute la journée, j'ai enfin conclu, de concert avec le conseil de défense, la capitulation que j'ai l'honneur de joindre ici par copie.

Je me suis offert moi et quelques-uns de mes officiers comme prisonniers de guerre, sous condition de laisser partir librement le reste de la garnison pour les provinces du nord, mais tout cela inutilement.

Par l'article additionnel v. E. verra que la flottille devant la ville n'est pas comprise dans la capitulation. Cet article y a été inséré sur les instances du capitaine de marine Koopman.

Par suite de cet arrangement, j'étais convenu avec lui de faire descendre l'Escaut à la faveur de la nuit à six des meilleures canonnières et de détruire les autres.

Le premier plan paraît avoir été inexécutable, car j'apprends à l'instant que seulement une canonnière est partie et que les onze autres ont été brûlées ou coulées à fond par les équipages.

Voilà donc le plus malheureux jour de ma vie; j'eusse aimé terminer ma carrière par une mort glorieuse, mais il ne me l'a pas été permis.

A la première occasion, j'aurai l'honneur de faire connaître à v. E., ceux qui dans ce malheureux siége se sont le plus distingués, afin de porter leurs noms à la connaissance de S. M. notre auguste souverain.

Le général d'infanterie, commandant en chef la citadelle d'Anvers, les forts qui en dépendent et les forces navales de S. M., dans l'Escaut, Baron Chassé.

Lettre du général Chassé adressée à Mr. le maréchal Gérard, commandant en chef de l'armée du nord, sous la date du 23 *Décembre* 1832.

Mr. le Maréchal!

Croyant avoir satisfait à l'honneur militaire dans la défense de la place dont le commandement m'est confié, je désire de cesser l'effusion de plus de sang. C'est en conséquence, Mr. le Maréchal, que j'ai l'honneur de vous prévenir que je suis disposé à évacuer la citadelle avec les forces sous mes ordres et de traiter avec vous de la remise de cette place ainsi que de la position de la Tête de Flandres et des forts en dépendant. Pour parvenir à ce but, je vous propose, Mr. le Maréchal, de faire cesser le feu de part et d'autre, durant le cours de cette négociation.

Recevez, Mr. le Maréchal, l'assurance de ma haute considération,

Le général d'infanterie,
Baron Chassé.

Capitulation arrêtée entre le général d'infanterie, baron Chassé, commandant la citadelle d'Anvers, les forts qui en dépendent, et l'escadre néerlandaise sur l'Escaut devant cette place; et le maréchal Gérard, commandant en chef de l'armée française devant la même place.

Art. 1. Le général baron Chassé livrera à Mr. le maréchal comte Gérard la citadelle d'Anvers, la flottille, la position de la Tête de Flandres, les forts Burcht, Zwyndrecht et Austerweel, dans leur état actuel, avec les bouches à feu, munitions de guerre et de bouche, à la réserve des objets mentionnés à l'article 3.

Art. 2. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, déposera les armes sur le glacis et sera prisonnière de guerre. Toutefois le maréchal Gérard s'engage à la faire conduire à la frontière de Hollande, où les armes lui seront rendues, aussitôt que S. M. le roi de Hollande aura ordonné la remise des forts de Lillo et Liefkenshoek. A cet effet Mr. le maréchal Gérard enverra sans retard un officier à la Haye et permettra à Mr. le général Chassé, d'en envoyer un de son côté, s'il le juge convenable.

Art. 3. MM. les officiers conserveront leurs armes. Toute la garnison conservera ses bagages, voitures, chevaux et effets, appartenant soit au corps, soit à des individus de cette garnison. Quelques personnes étrangères à la garnison, qui sont restées à la citadelle, seront sous la protection de l'armée française.

Art. 4. Si la réponse de la Haye ordonne la remise des forts de Lillo et de Liefkenshoek, la garnison sera

reconduite à la frontière de Hollande, soit par eau, soit par terre, au choix de Mr. le général Chassé, aussitôt après la prise de possession des dits forts.

Art. 5. Si la garnison prend la route de terre, elle marchera en une seule colonne. Mr. le général Chassé aura la liberté d'envoyer à l'avance des officiers d'état-major et des commissaires de guerre pour préparer les logemens sur le territoire hollandais.

Art. 6. Dans le cas où les chevaux et voitures appartenant à la garnison ne suffiraient pas au transport de ses effets, il lui sera fourni des moyens de transport dont le paiement sera à sa charge. Il en sera de même des bateaux qui pourraient être nécessaires pour le transport des meubles des officiers et employés de la garnison.

Art. 7. Pour le transport des malades et surtout des blessés, il sera fourni aux frais du gouvernement hollandais, les bateaux nécessaires pour les évacuer par eau sur Bergen-op-Zoom. Les malades non transportables continueront d'être traités dans des lieux convenables à leur situation, aux frais du gouvernement hollandais, par des officiers de santé de cette nation, qui jouiront, à leur sortie, des mêmes avantages que la garnison.

Art. 8. Immédiatement après la signature de la présente capitulation, l'armée assiégeante fera occuper par un bataillon la demi-lune et la porte de la courtine du front de la ville.

Art. 9. Dans le plus court délai possible les commandans d'artillerie et du génie remettront aux chefs des dits corps de l'armée française les armes, munitions, plans etc., relatifs au service dont ils sont respectivement chargés. Il sera dressé de part et d'autre inventaire des objets remis.

Fait au quartier-général, sous Anvers, le 23 Décembre 1832.

Le lieutenant-général, chef d'état major-général, chargé des pouvoirs de Mr. le Maréchal, commandant en chef l'armée du nord,

(*signé*) St. Cyr. Nugues.

Article additionnel.

La flottille de douze canonnières, stationnée devant Anvers, sous les ordres de Mr. le colonel Koopman, n'est pas comprise dans la présente capitulation.

Approuvé

(*signé*) Le colonel Auvray.

Le général d'infanterie, commandant en chef de la citadelle d'Anvers,

(*signé*) Baron Chassé.

Mr. le général Chassé, par suite de la convention qui précède, ayant trouvé convenable d'envoyer à la Haye le 1er lieutenant Heshusius avec ces dépêches, celui-ci fut reçu aux avant-postes français par MM. de Tallenay, secrétaire de légation, et de Passy, capitaine d'état-major, qui tous deux partirent avec lui pour Groot-Zundert, mais qui ne furent pas admis plus loin sur le territoire hollandais en conséquence de la missive suivante de S. E. le directeur-général de la guerre, adressée au général Chassé.

La Haye, le 26 Décembre 1832.

J'ai reçu hier matin la dépêche de V. E. en date du 24 de ce mois, par laquelle vous m'informez des négociations que vous avez entamées avec l'ennemi et des

raisons qui vous y ont porté, et par laquelle vous me transmettez parmi d'autres annexes, une copie de la capitulation conclue entre V. Ex. et le maréchal français Gérard.

Ayant mis immédiatement ces documens importans sous les yeux de S. M., le roi m'a chargé de vous faire la communication suivante:

S. M. n'accepte pas la capitulation telle qu'elle a été conclue, mais le roi m'a imposé de nouveau la tâche agréable de vous répéter en cette occasion l'assurance solennelle que la conduite de V. E. et celle de la valeureuse garnison de la citadelle d'Anvers, pendant toute la durée de la défense de cette place, bien loin d'avoir laissé quelque chose à désirer, a mérité l'entière satisfaction de S. M.; que cette défense a, en tout point, répondu à la juste attente du roi; que S. M. pendant toute la durée du siége, n'a pas cessé de prendre une vive part au sort de tant de braves qui y ont versé leur sang pour la patrie et qu'elle a appris avec émotion, par votre dernier rapport, les privations et les fatigues sans nombre que la brave garnison a si long-temps endurées avec résignation.

Voulant déjà, dès ce moment, donner un témoignage de sa satisfaction royale, tant à V. E. qu'à toute la garnison de la citadelle en votre personne, notre auguste souverain a trouvé bon de vous nommer, Mr. le général, chevalier grand'-croix de l'ordre royal militaire de Guillaume. Cette nomination est datée d'hier; j'ai la satisfaction de vous en transmettre la copie ci-jointe.

Cette distinction aura sans doute une double valeur pour V. E. lorsqu'elle saura que S. M. a ôté de sa poitrine, en ma présence, sa propre décoration et me l'a remise avec le cordon et le diamant, portés par le roi lui-même à une récente solennité, afin d'envoyer ces

insignes de la part de S. M. à V. E. Ils vous seront remis en même temps que cette lettre.

J'ai encore le plaisir de vous informer que le roi a daigné approuver de suite les nominations provisoires de chevaliers de 4e classe de l'ordre précité, faites par V. E. et contenues dans votre dépêche du 16 de ce mois, et que S. M. se décidera plus tard à l'égard des autres personnes recommandées dans cette dépêche. Le roi attendra en outre avec plaisir les propositions de récompenses que les circonstances pourraient vous commander de faire.

Je dois encore ajouter l'assurance que S. M. éprouvera une satisfaction particulière si V. E. peut réussir à faire transporter ici les blessés.

J'ai l'honneur enfin de vous informer que j'ai fait partir immédiatement mon adjudant, le capitaine Verhorst pour les avant-postes à Groot-Zundert, afin de s'y aboucher avec l'officier français et le secrétaire de légation qui y avaient acompagné le lieutenant-adjudant Heshusius, pour apprendre d'eux de quelles propositions ils sont porteurs. En tout cas je puis déjà donner provisoirement l'assurance formelle à V. E. que si ces propositions ne concernent que l'évacuation par nos troupes des forts de Lillo et de Liefkenshoek, on n'y acquiescera en aucune manière.

Recevez, Mr. le Général, en cette occasion si importante, mes félicitations cordiales.

Le directeur-général de la guerre,

(*signé*) De Eerens.

L'arrêté royal qui accompagnait cette dépêche est ainsi conçu :

NOUS GUILLAUME, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DES PAYS-BAS, PRINCE D'ORANGE-NASSAU, GRAND-DUC DE LUXEMBOURG, ETC., ETC., ETC.

Voulant donner à notre général d'infanterie, baron Chassé, à l'occasion que, comme commandant en chef de la citadelle d'Anvers, il se trouva obligé, après une glorieuse défense de cette place contre une armée française supérieure, d'en faire la reddition et en sa personne à tous les officiers et soldats de la valeureuse garnison, un témoignage provisoire, mais public de notre satisfaction et de notre reconnaissance pour le courage, la persévérance et le patriotisme dont, nonobstant les plus grandes fatigues et privations, ils ont fait preuve, pendant un siége long et très-rigoureux, et ce en attendant les rapports particuliers par suite desquels, nous nous réservons de reconnaître et de récompenser ultérieurement le mérite des officiers et soldats qui se sont distingués;

Avons trouvé bon et entendu de nommer par le présent notre général d'infanterie baron Chassé, commandeur de notre ordre militaire de Guillaume, chevalier grand'-croix du même ordre.

Copies de cet arrêté seront envoyées, etc.

La Haye, le 25 Décembre 1832.

(*signé*) GUILLAUME.

De par le Roi,

(*signé*) J. G. DE MEY VAN STREEFKERK.

Le 24 Décembre à quatre heures de relevée, le maréchal Gérard, accompagné du duc d'Orléans et du duc de Nemours, suivi de son état-major, se rendit à la citadelle par la porte de l'esplanade pour rendre visite au général Chassé. Rien ne peut donner une idée

des décombres au travers desquelles il fallut se frayer un passage pour arriver à la casematte au fond de laquelle était le général. — C'était un spectacle touchant que ce vieux général au milieu de toutes ces images de destruction et craignant de ne pas avoir encore fait une assez honorable défense.

Le maréchal tâcha de lui adoucir tout ce qu'il y avait d'amer dans sa position, et en prenant congé de lui, dans une allocution tout-à-fait touchante, faite en présence d'un grand nombre d'officiers hollandais, il leur déclara que leur belle défense leur avait mérité pour toujours l'estime des Français et qu'il n'y avait pas un officier dans son armée qui ne fut fier de les avoir pour frères d'armes. »J'honore partout le cou»rage," dit le maréchal, »et ces ruines, messieurs, sont »les plus belles preuves du vôtre." Le maréchal visita ensuite la citadelle et se trouvant sur l'escarpe du basde Tolède, à moitié tombée dans le fossé: »Il était »temps, dit-il; le général Chassé s'est conduit en homme »d'honneur, il ne pouvait tenir un jour de plus."

Le maréchal se rendit ensuite sur les glacis de la lunette de Kiel où se trouvaient rangés en bataille un détachement d'artillerie du génie et la division Fabre, et bientôt l'on vit sortir de la citadelle, en colonne serrée par division, la garnison composée d'environ 4000 hommes. Les soldats en général étaient très-beaux; ils avaient la figure un peu fatiguée comme des hommes qui ont souffert, mais ils étaient d'une très-belle tournure militaire. Après le défilé, la garnison déposa les armes sur les glacis. Ce fut une cérémonie bien touchante, car les Français mirent la plus grande générosité dans un acte si humiliant, en tâchant d'adoucir ce qu'il avait de pénible pour les vaincus.

Comme nous l'avons vu, la flottille des canonnières de-

vant la ville n'avait pas été comprise dans la capitulation et c'est ainsi que le lendemain de la reddition de la citadelle, le 25 Décembre, la canonnière N°. 8 essaya de passer. Déjà elle était parvenue, au milieu d'une grêle de boulets et de balles, à dépasser le fort du nord, lorsque des signaux furent donnés dans toutes les directions et la canonnière se vit forcée de se rendre à la garnison française du fort Philippe. Le commandant de cette canonnière, Meesman et l'équipage composé de 28 hommes furent dirigés sur Anvers pendant la même journée, et, arrivés dans cette ville, nos braves eurent à essuyer les insultes de la populace qui les aurait massacrés si les Français ne les avaient soustraits à la fureur de ces cannibales.

Vers 9 heures du soir, les Hollandais eux-mêmes mirent le feu aux six canonnières, mouillées sous la citadelle, qui ne tardèrent pas à être consumées par les flammes, et ils coulèrent à fond les cinq autres, tandis qu'ils firent sauter le bateau à vapeur *le Chassé*.

Ainsi se termina ce siége monstre qui fera épcque dans les fastes de l'histoire. Cette belle défense de la citadelle d'Anvers est le corollaire des brillantes actions de nos ancêtres, dont cet ouvrage contient la légende; elle est une preuve que les Bataves d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré et que, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la patrie et des droits sacrés de leur roi, aucun sacrifice ne leur coûte. L'avenir, peut-être, fera justice de cet acte inqualifiable, commis en pleine paix, au mépris des traités les plus solennels et contre la volonté déclarée de quelques cabinets médiateurs. Puissent ceux qui l'ont conçu et ordonné n'en éprouver jamais chez eux les funestes conséquences et en être quittes pour le regret de l'avoir consommé envers une nation qui s'est sacrifiée si généreusement pendant plus de vingt

ans pour le repos de l'Europe et qui aujourd'hui encore se trouve placée comme un avant-mur entre la cause du bon droit et de l'ordre et les menées de la propagande révolutionnaire!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





